



P R É F A C E

D E S

E D I T E U R S.

Nous croyons que cette édition in-quarto, corrigée & augmentée, sera favorablement reçue. L'Auteur a joint à la communication qu'il a bien voulu nous donner de tous ses ouvrages, le soin de les revoir tous avec exactitude, & d'y faire des additions très considérables, surtout dans l'Histoire générale.

On trouvera même quelques morceaux nouveaux dans la *Henriade*, ouvrage qui devient de jour en jour plus cher à la France, ainsi que le Héros qui fait le sujet du poëme.

Les pièces de théâtre ont été souvent imprimées avec des leçons différentes. La raison principale en est, que l'Auteur n'étant jamais content de lui-même changeait à chaque édition quelque chose à ses pièces. Nous avons rassemblé les différentes manières autant que nous l'avons pû, & nous les avons mises à la suite de l'ouvrage.

Quant aux *Mélanges de Philosophie & de Littérature*, ce sera toujours un objet de la curiosité des lecteurs, de voir quels progrès a fait l'esprit

Tom. I.

a

humain dans le tems où l'Auteur écrivait. On con-
naissait à peine les découvertes de *Newton* en Fran-
ce, quand Mr. de V*** donna ses Elémens de
Philosophie. *Locke* était ignoré de la plupart des
Littérateurs, & surtout des Universités. Notre Au-
teur fit connaître *Milton*, dont il traduisit plusieurs
endroits en vers, avant qu'on en donnât une tra-
duction en prose; il fut même le premier qui parla
de l'inoculation de la petite vérole.

Mille connaissances devenues aujourd'hui fa-
milières, étaient le partage d'un très petit nombre
de favans, qui ne se donnaient pas la peine de
les rendre publiques, ou qui ne l'osaient pas. Le
Théâtre, surtout, était presque toujours sans pom-
pe, sans appareil. On y voyait rarement de ces
grands coups qui frappent les yeux en remuant le
cœur. Les tragédies étaient (si on excepte *Athalie*
tirée de l'ancien Testament) un tissu de conversa-
tions amoureuses mêlées avec quelques intérêts
d'Etat. Il fut le premier qui fit des tragédies pro-
fanes sans amour, comme *Mérope*, *Oreste*, la
Mort de César. Ce fut une entreprise par laquelle
il détruisit le préjugé où l'on était en France, que
l'amour devait être le premier mobile de la Tragédie.

Il traita l'Histoire dans un goût nouveau; elle
n'était auparavant qu'une suite d'événemens, il en
fit l'histoire de l'esprit humain, & l'écrivit en Phi-
losophe. Les Fables que tant d'écrivains copiaient
de siècle en siècle ne furent point ménagées par
lui; il devint utile aux hommes par une sage har-
dieffe, & ne fut jamais découragé par les cris de

ceux qui croyaient les anciennes erreurs respectables.

Le lecteur trouvera dans ce Recueil tous les genres de Littérature. On ne s'étonnera pas qu'un homme qui a couru tant de carrières, & qui avait presque toujours un caractère de nouveauté, ait été exposé à l'envie & à la persécution; il le fait assez entendre dans plusieurs de ses pièces fugitives que nous avons recueillies.

On a poussé le ridicule de la calomnie jusqu'à dire qu'il avait fait sa fortune par ses ouvrages, quoiqu'assurément ce ne soit pas le chemin de la fortune. Il y a bien peu de ses pièces de théâtre qu'on n'ait essayé de faire tomber aux premières représentations. Les louanges qu'il donna au sage *Locke* aigriront contre lui les fanatiques. Il prit le parti de quitter Paris, qu'il regardait comme un séjour charmant pour ceux qui se contentent des douceurs de la société, & souvent très dangereux pour ceux qui aiment la vérité, & qui cultivent les Arts. Il a vécu longtems dans la retraite; c'est là que nous l'avons connu, & qu'il nous a confié les ouvrages que nous présentons aux amateurs.

P R É F A C E

D E S E D I T E U R S

qui était au devant de la première édition de Genève.

O N ne cesse depuis quarante ans d'imprimer & de défigurer les ouvrages de Monsieur de *Voltaire*. Plus le Public a montré de goût pour tout ce qui est sorti de la plume de cet homme célèbre, & plus il a dû se révolter contre cette foule d'éditions fautives & incomplètes, faites contre le gré ou sans l'aveu de l'Auteur. Il était tems enfin d'en présenter une que Monsieur de *Voltaire* reconnût authentiquement pour le Recueil complet de ses véritables ouvrages.

En 1754. époque heureuse de la connaissance que nous eumes l'honneur de lier avec lui, nous primes la liberté de lui représenter qu'il devait aux hommes sensés de toutes les nations, une édition qu'ils pussent acquérir avec confiance; & nous ne lui dissimulâmes point combien nous serions flattés d'être chargés de son exécution. Monsieur de *Voltaire*, aussi mécontent que le Public de tant d'éditions infidèles ou grossièrement rédigées, fit céder sa répugnance à publier le corps de ses ouvrages, à la nécessité de réformer ceux qui avaient paru sous son nom. Il nous envoya bientôt après, & de la manière la plus obligeante, ses corrections & ses manuscrits. Il fit plus; il voulut en diriger lui-même l'impression. Cette complaisance, si avantageuse à notre édition, en a retardé le progrès; nous n'avons voulu mettre l'ouvrage sous presse, que lorsqu'il pourrait passer sous les yeux de son illustre Auteur: nous avons attendu son arrivée dans cette République, qu'il fait jouir de ses lumières & de son génie, & où il jouit à son tour des hommages, que toutes les nations, qui ne sont pas barbares, doivent aux talens extraordinaires.

P R E F A C E D E S E D I T E U R S. ▼

Notre édition n'a donc été différée que pour qu'elle devint plus digne du Public éclairé. Il y trouvera la *Henriade* telle que Monsieur de *Voltaire* l'a terminée ; il y a de très grandes différences entre toutes les autres éditions de ce Poëme , & celle qu'on donne aujourd'hui : la fin du cinquième chant est toute nouvelle ; les remarques sont augmentées , & mises dans un nouvel ordre.

Les pièces de théâtre sont en plus grand nombre ; & il y a de grands changemens dans toutes celles qu'on représente à Paris & ailleurs.

Toutes les petites pièces fugitives sont correctes ; & l'on y en a ajouté plusieurs qui ne sont dans aucune édition précédente.

Les *Mélanges d'Histoire , de Littérature , de Philosophie* , qu'on trouve dans ce Recueil , sont plus amples de moitié que ceux qui avaient paru jusqu'ici. Voici la désignation d'une partie des chapitres que l'on ne connaissait pas.

L'Examen des Langues ; Les Embellissemens de Cachemire ; Les Voyages de Scarmantado ; Jusqu'à quel point on peut tromper le peuple ; Les deux Consolés ; Si les Sciences ont nui aux mœurs ; Sur l'Ame ; Du Poëme singulier d'Hudibras ; Des Monnoyes ; Dialogues entre un Jésuite & un Brachmane , entre Lucrèce & un Mathématicien ; Discours sur Ovide , sur le Dante , sur Socrate , sur les Juifs , sur Constantin , sur Julien ; De la Chimère du souverain bien ; De la Population de l'Amérique ; Songe de Platon ; Des Génies ; de l'Astrologie ; de la Magie : Poëmes sur le désastre de Lisbonne , & sur la Loi Naturelle , précédés de préfaces intéressantes , & suivis de notes utiles. &c. &c. &c.

Outre tant de pièces nouvelles , nous pouvons assurer qu'il n'en est presque aucune ancienne qui ne soit remplie d'additions considérables. On y trouvera surtout beaucoup de littérature Anglaise & Italienne. Aucun Auteur Français n'a tant fait valoir le mérite étranger que Monsieur de *Voltaire* ; on peut dire qu'on ne connaissait avant lui aucun Poëte Anglais en France : il est le premier qui ait parlé de *Milton* , de *Dryden* , de *Butler* , de *Pope* , & qui en ait traduit des morceaux , comme il est le premier qui ait développé en France les Principes de *Newton* , & qui ait rendu justice au sage *Locke*.

L'on ferait un recueil considérable des pièces que l'on a fausement attribuées à Monsieur de *Voltaire* : on n'est que trop dans l'usage barbare de publier , sous le nom des hommes connus , les pièces qui méritent le plus de rester inconnues : tel est , par exemple , un livre sur *les beautés & les défauts de la Langue* , une mauvaise apologie en vers de *la Comédie larmoyante* , & une infinité de pièces dans ce goût que nous avons soigneusement écartées.

Mais nous avons eu le bonheur de recouvrer *le Discours sur la Henriade* , dont Monsieur *Marmonel* cite quelques traits dans sa préface. Ce discours fut composé par un des plus augustes & des plus respectables protecteurs que les Lettres aient eu dans ce siècle. Il avait résolu de faire graver *la Henriade* , & il destinait ce discours à servir d'avant-propos au poëme. Cette pièce fait également honneur , & à son auguste auteur , & à l'ouvrage de Monsieur de *Voltaire* , dont on voulait faire une si magnifique édition ; & rien ne nous a paru plus convenable que de placer cette ancienne préface , ou avant-propos , à la tête de *la Henriade*.

Il ferait pour le moins inutile d'insister sur le mérite d'un recueil complet des vrais ouvrages de Monsieur de *Voltaire* , on n'en avait point encore : cette édition doit être considérée comme la première qui en ait été faite ; c'est la seule à laquelle il ait mis son cachet. On trouvera cette approbation importante dans une des dernières lettres dont il nous a honorés , & que nous mettons à la suite de cet avertissement.

Nous n'ajouterons plus qu'un mot sur le prix de cette édition ; il est inférieur aux prix ordinaires ; mais nous nous sommes fait un devoir de faciliter l'acquisition de cet ouvrage ; nous n'avions que cette manière de reconnaître l'amitié & le déintéressement de l'Auteur.

L E T T R E

DE MR. DE VOLTAIRE

AUX EDITEURS

de la première édition de Genève.

*J*E ne peux que vous remercier, Messieurs, de l'honneur que vous me faites d'imprimer mes ouvrages ; mais je n'en ai pas moins de regret de les avoir faits. Plus on avance en âge & en connaissances, plus on doit se repentir d'avoir écrit. Il n'y a presque aucun de mes ouvrages dont je sois content, & il y en a quelques-uns que je voudrais n'avoir jamais faits. Toutes les pièces fugitives que vous avez recueillies, étaient des amusemens de société qui ne méritaient pas d'être imprimés. J'ai toujours eu d'ailleurs un si grand respect pour le public, que quand j'ai fait imprimer la HENRIADE & mes Tragédies, je n'y ai jamais mis mon nom. Je dois à plus forte raison n'être point responsable de toutes ces pièces fugitives qui échappent à l'imagination, qui sont consacrées à l'amitié, & qui devaient rester dans les porte-feuilles de ceux pour qui elles ont été faites.

A l'égard de quelques écrits plus sérieux, tout ce que j'ai à vous dire, c'est que je suis né Français & Catholique ; & c'est principalement dans un pays Protestant que je dois vous marquer mon zèle pour ma patrie, & mon profond respect pour la Religion dans laquelle je suis né, & pour ceux qui sont à la tête de cette Religion. Je ne crois pas que dans aucun de mes ouvrages il y ait un seul mot qui démente ces sentimens. J'ai écrit l'histoire avec vérité : j'ai abhorré les abus, les querelles, & les crimes ; mais toujours avec la vénération due aux choses sacrées, que les hommes ont si souvent fait servir de prétexte à ces querelles, à ces abus, & à ces crimes. Je n'ai jamais écrit en théologien : je

VIII LETTRE DE MR. DE VOLTAIRE.

n'ai été qu'un citoyen zélé, & plus encor un citoyen de l'Univers. L'humanité, la candeur, la vérité m'ont toujours conduit dans la Morale & dans l'Histoire. S'il se trouvait dans ces écrits quelques expressions repréhensibles, je serais le premier à les condamner & à les réformer.

Au reste, puisque vous avez rassemblé mes ouvrages, c'est-à-dire les fautes que j'ai pu faire, je vous déclare que je n'ai point commis d'autres fautes; que toutes les pièces qui ne seront point dans votre édition sont supposées, & que c'est à cette seule édition que ceux qui me veulent du mal ou du bien, doivent ajouter foi. S'il y a dans ce recueil quelques pièces pour lesquelles le public ait de l'indulgence, je voudrais avoir mérité encor plus cette indulgence par un plus grand travail; s'il y a des choses que le public désapprouve, je les désapprouve encor davantage.

Si quelque chose peut me faire penser que mes faibles ouvrages ne sont pas indignes d'être lus des honnêtes gens, c'est que vous en êtes les Editeurs. L'estime que s'est acquise depuis longtems votre famille dans une République où règne l'esprit, la philosophie & les mœurs, celle dont vous jouissez personnellement, les soins que vous prenez, & votre amitié pour moi, combattent la défiance que j'ai de moi-même. Je suis &c....

AVANT-

A V A N T - P R O P O S ,

Composé par un des plus augustes & des plus respectables Protecteurs que les Lettres aient eu dans ce siècle, & dont on n'avait vu qu'un fragment cité dans la préface de Mr. M A R - M O N T E L.

LE Poème de la *Henriade* est connu de toute l'Europe. Les éditions multipliées qui s'en sont faites l'ont répandu chez toutes les nations qui ont des livres, & qui sont assez policées pour avoir quelque goût pour les Lettres.

Monsieur de *Voltaire*, peut-être l'unique auteur qui préfère la perfection de son art aux intérêts de son amour propre, ne s'est point lassé de corriger ses fautes; & depuis la première édition où la *Henriade* parut sous le titre du *Poème de la Ligue*, jusqu'à celle qu'on donne aujourd'hui au public, l'auteur s'est toujours élevé, d'efforts en efforts, jusqu'à ce point de perfection que les grands génies & les maîtres de l'art ont ordinairement mieux dans l'idée qu'il ne leur est possible d'y atteindre.

L'édition qu'on donne à présent au public est considérablement augmentée par l'auteur; c'est une marque évidente que la fécondité de son génie est comme une source intarissable, & qu'on peut toujours s'attendre, sans se tromper, à des beautés nouvelles & à quelque chose de parfait, d'une aussi excellente plume que l'est celle de Mr. de *Voltaire*.

Les difficultés que ce Prince de la Poésie Française a trouvées à surmonter, lorsqu'il composa ce poème épique, sont innombrables. Il avait contre lui les préjugés de toute l'Europe, & ceux de sa propre nation, qui était du sentiment que l'Epopée ne réussirait jamais en Français; il avait devant lui le triste exemple de ses précurseurs, qui avaient tous bronché dans cette pénible carrière; il avait encor à com-

Tom. I.

b

battre ce respect superstitieux du peuple savant pour *Virgile* & pour *Homère*, & plus que tout cela, une santé faible & délicate, qui aurait mis tout autre homme, moins sensible que lui à la gloire de sa nation, hors d'état de travailler. C'est néanmoins indépendamment de ces obstacles que Mr. de *Voltaire* est venu à bout d'exécuter son dessein, quoiqu'aux dépens de sa fortune & souvent de son repos.

Un génie aussi vaste, un esprit aussi sublime, un homme aussi laborieux que l'est Mr. de *Voltaire*, se serait ouvert le chemin aux emplois les plus illustres, s'il avait voulu sortir de la sphère des sciences qu'il cultive, pour se vouer à ces affaires que l'intérêt & l'ambition des hommes ont coutume d'appeller de solides occupations : mais il a préféré de suivre l'impulsion irrésistible de son génie pour ces arts & pour ces sciences, aux avantages que la fortune aurait été forcée de lui accorder ; aussi a-t-il fait des progrès qui répondent parfaitement à son attente. Il fait autant d'honneur aux sciences que les sciences lui en font ; on ne le connaît dans la *Henriade* qu'en qualité de poète ; mais il est Philosophe profond & sage Historien en même tems.

Les sciences & les arts sont comme de vastes pays, qu'il nous est presque aussi impossible de subjuguier tous, qu'il l'a été à *César*, ou bien à *Alexandre*, de conquérir le Monde entier ; il faut beaucoup de talens & beaucoup d'application pour s'assujettir quelque petit terrain ; aussi la plupart des hommes ne marchent-ils qu'à pas de tortue dans la conquête de ce pays. Il en a été cependant des Sciences comme des Empires du monde, qu'une infinité de petits Souverains se sont partagés ; & ces petits Souverains réunis ont composé ce qu'on appelle des Académies ; & comme dans ces gouvernemens Aristocratiques, il s'est souvent trouvé des hommes nés avec une intelligence supérieure, qui se sont élevés au-dessus des autres, de même les siècles éclairés ont produit des hommes qui ont uni en eux les sciences qui devaient donner une occupation suffisante à quarante têtes pensantes ; ce que les *Leibnitz*, ce que les *Fontenelles* ont été de leur tems, Mr. de *Voltaire* l'est aujourd'hui ; il n'y a aucune science qui n'entre dans la sphère de son activité ; & depuis la Géométrie la plus

sublime jusqu'à la Poésie , tout est soumis à la force de son génie.

Malgré une vingtaine de sciences qui partagent Mr. de *Voltaire*, malgré ses fréquentes infirmités , & malgré les chagrins que lui donnent d'indignes envieux , il a conduit sa *Henriade* à un point de maturité où je ne sache pas qu'aucun poème soit jamais parvenu.

On trouve toute la sagesse imaginable dans la conduite de la *Henriade*. L'auteur a profité des défauts qu'on a reprochés à *Homère* : ses chants & l'action ont peu ou point de liaison les uns avec les autres , ce qui leur a mérité le nom de rapsodies. Dans la *Henriade* on trouve une liaison intime entre tous les chants ; ce n'est qu'un même sujet divisé par l'ordre des tems en dix actions principales. Le dénouement de la *Henriade* est naturel : c'est la conversion de HENRI IV. & son entrée à Paris qui met fin aux guerres civiles des ligueurs qui troublaient la France ; & en cela le poète Français est infiniment supérieur au poète Latin , qui ne termine pas son *Énéide* d'une manière aussi intéressante qu'il l'avait commencée ; ce ne sont plus alors que les étincelles du beau feu que le lecteur admirait dans le commencement de ce poème ; on dirait que *Virgile* en a composé les premiers chants dans la fleur de sa jeunesse , & qu'il a composé les derniers dans cet âge où l'imagination mourante , & le feu de l'esprit à moitié éteint , ne permet plus aux guerriers d'être héros , ni aux poètes d'écrire.

Si le poète Français imite en quelques endroits *Homère* & *Virgile* , c'est pourtant toujours une imitation qui tient de l'original , & dans laquelle on voit que le jugement du poète Français est infiniment supérieur au poète Grec. Comparez la descente d'*Ulysse* aux Enfers avec le septième chant de la *Henriade* , vous verrez que ce dernier est enrichi d'une infinité de beautés que Mr. de *Voltaire* ne doit qu'à lui-même.

La seule idée d'attribuer au rêve de HENRI IV. ce qu'il voit dans le Ciel , dans les Enfers , & ce qui lui est pronostiqué au Temple du Destin , vaut seul toute l'*Illiade* ; car le rêve de HENRI IV. ramène tout ce qui lui arrive aux règles de la vraisemblance , au lieu que le voyage d'*Ulysse* aux Enfers est dépourvu de tous les agréments qui auraient

pû donner l'air de vérité à l'ingénieuse fiction d'*Homère*.

De plus toutes les épisodes de la *Henriade* sont placées dans leur lieu ; l'art est si bien caché par l'auteur , qu'il est difficile de l'apercevoir ; tout y paraît naturel , & l'on dirait que ces fruits qu'a produit la fécondité de son imagination , & qui embellissent tous les endroits de ce poème , n'y sont que par nécessité. Vous n'y trouvez point de ces petits détails où se noient tant d'auteurs , à qui la sécheresse & l'ensfure tiennent lieu de génie. Mr. de *Voltaire* s'applique à décrire d'une manière touchante les sujets patétiques ; il fait le grand art de toucher le cœur ; tels sont ces endroits touchans , comme la mort de *Coligny* , l'assassinat de *Valois* , le combat du jeune *Dailly* , le congé d'*HENRI IV.* de la belle *Gabrielle d'Estrée* , & la mort du brave d'*Aumale* ; on se sent ému à chaque fois qu'on en fait la lecture : en un mot l'auteur ne s'arrête qu'aux endroits intéressans , & il passe légèrement sur ceux qui ne feraient que grossir son poème : il n'y a ni du trop ni du trop peu dans la *Henriade*.

Le merveilleux que l'auteur a employé ne peut choquer aucun lecteur sensé ; tout y est ramené au vraisemblable par le système de la Religion ; tant la poésie & l'éloquence favent l'art de rendre respectables des objets qui ne le sont guère par eux-mêmes , & de fournir des preuves de crédibilité capables de séduire.

Toutes les allégories qu'on trouve dans ce poème sont nouvelles ; il y a la politique qui habite au Vatican , le temple de l'amour , la vraie Religion , les vertus , la discorde , les vices , tout est animé par le pinceau de Mr. de *Voltaire* ; ce sont autant de tableaux qui surpassent , au jugement des connaisseurs , tout ce qu'a produit le crayon habile du *Carache* & du *Poussin*.

Il me reste à présent à parler de la poésie du style , de cette partie qui caractérise proprement le poète. Jamais la langue Française n'eut autant de force que dans la *Henriade* ; on y trouve partout de la noblesse ; l'auteur s'élève avec un feu infini jusqu'au sublime , & il ne s'abaisse qu'avec grace & dignité ; quelle vivacité dans les peintures , quelle force dans les caractères & dans les descriptions , & quelle no-

blesse dans les détails ! Le combat du jeune *Turenne* doit faire en tout tems l'admiration des lecteurs ; c'est dans cette peinture de coups portés , parés , rendus , & reçus , que Mr. de *Voltaire* a trouvé principalement des obstacles dans le génie de sa langue ; il s'en est cependant tiré avec toute la gloire possible. Il transporte le lecteur sur le champ de bataille , & il vous semble plutôt voir un combat qu'en lire la description en vers.

Quant à la saine morale , quant à la beauté des sentimens , on trouve dans ce poëme tout ce qu'on peut désirer. La valeur prudente de *HENRI IV.* jointe à sa générosité & à son humanité , devraient servir d'exemple à tous les Rois & à tous les Héros qui se piquent quelquefois mal-à-propos de dureté & de brutalité envers ceux que le destin des Etats ou le sort de la guerre a soumis sous leur puissance ; qu'il leur soit dit en passant , que ce n'était point dans l'inflexibilité ni dans la tyrannie que consiste la vraie grandeur , mais bien dans ces sentimens que l'auteur exprime avec tant de noblesse.

Amitié , don du ciel , plaisir des grandes ames ,
Amitié , que les Rois , ces illustres ingrats ,
Sont assez malheureux pour ne connaître pas.

Le caractère de *Philippe de Mornay* peut aussi être compté parmi les chefs-d'œuvre de la *Henriade* ; ce caractère est tout nouveau. Un philosophe guerrier , un soldat humain , un courtois vrai & sans flatterie ; un assemblage de vertus aussi rare doit mériter nos suffrages ; aussi l'auteur y a-t-il puisé comme dans une riche source de sentimens. Que j'aime à voir *Philippe de Mornay* , ce fidèle & stoïque ami , à côté de son jeune & vaillant Maître , repousser partout la mort , & ne la donner jamais ! Cette sagesse philosophique est bien éloignée des mœurs de notre siècle ; & il est à déplorer pour le bien de l'humanité qu'un caractère aussi beau que celui de ce sage ne soit qu'un être de raison.

D'ailleurs la *Henriade* ne respire que l'humanité : cette vertu si nécessaire aux Princes , ou plutôt leur unique vertu , est relevée par Mr. de *Voltaire* ; il montre un Roi victorieux qui pardonne aux vaincus ; il conduit ce Héros aux murs de Pa-

ris, où au lieu de faccager cette ville rebelle, il fournit les alimens nécessaires à la vie de ses habitans désolés par la famine la plus cruelle ; mais d'un autre côté il dépeint des couleurs les plus vives l'affreux massacre de la *St. Barthelemi*, & la cruauté inouïe avec laquelle *Charles IX.* hâtaït lui-même la mort de ses malheureux sujets Calvinistes.

La sombre politique de *Philippe II.*, les artifices & les intrigues de *Sixte-Quint*, l'indolence léthargique de *Valois*, & les faiblesses que l'amour fit commettre à *HENRI IV.* sont estimées à leur juste valeur. *Mr. de Voltaire* accompagne tous ses récits de réflexions courtes, mais excellentes, qui ne peuvent que former le jugement de la jeunesse, & donner des vertus & des vices les idées qu'on en doit avoir. On trouve de toute part dans ce Poème, que l'auteur recommande au peuple la fidélité pour leurs loix & pour leurs Souverains. Il a immortalisé le nom du Président du *Harlay*, dont la fidélité inviolable pour son Maître méritait une pareille récompense ; il en fait autant pour les Conseillers *Brissot*, *Larcher*, *Tardif*, qui furent mis à mort par les factieux ; ce qui fournit la réflexion suivante de l'auteur.

Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire,
Et qui meurt pour son Roi meurt toujours avec gloire.

Le discours de *Potier* aux factieux est aussi beau par la justesse des sentimens que par la force de l'éloquence. L'auteur fait parler un grave Magistrat dans l'assemblée de la Ligue ; il s'oppose courageusement au dessein des rebelles, qui voulaient élire un Roi d'entre eux : il les renvoie à la domination légitime de leur Souverain, à laquelle ils voulaient se soustraire ; il condamne toutes les vertus des *Guises*, entant que vertus militaires, puisqu'elles devenaient criminelles dès-là qu'ils en faisaient usage contre leur Roi & leur patrie. Mais tout ce que je pourrais dire de ce discours ne saurait en approcher ; il faut le lire avec attention. Je ne prétends que d'en faire remarquer les beautés à ceux des lecteurs auxquels elles pourraient échapper.

Je passe à la guerre de Religion qui fait le sujet de la *Hen-*

riade. L'auteur a dû exposer naturellement les abus que les superstitieux & les fanatiques ont coutume de faire de la Religion ; car on a remarqué que par je ne fais quelle fatalité ces sortes de guerres ont toujours été plus sanguinaires que celles que l'ambition des Princes ou l'indocilité des sujets ont suscitées ; & comme le fanatisme & la superstition ont été de tout tems les ressorts de la politique détestable des Grands & des Ecclésiastiques , il falait nécessairement y opposer une digue. L'auteur a employé tout le feu de son imagination, & tout ce qu'ont pû l'éloquence & la poésie , pour mettre devant les yeux de ce siècle les folies de nos ancêtres , afin de nous en préserver à jamais. Il voudrait purifier les *camps & les soldats* des argumens pointilleux & subtils de l'école , pour les renvoyer au peuple pédant des scholastiques. Il voudrait désarmer à perpétuité les hommes du glaive saint qu'ils prennent sur l'autel , & dont ils égorgent impitoyablement leurs frères : en un mot, le bien & le repos de la société fait le principal but de ce poëme , & c'est pourquoi l'auteur avertit si souvent d'éviter dans cette route l'écueil dangereux du fanatisme & du faux zèle.

Il paraît cependant , pour le bien de l'humanité , que la mode des guerres de Religion est finie , & ce serait assurément une folie de moins dans le monde ; mais j'ose dire que nous en sommes en partie redevables à l'esprit philosophique , qui prend depuis quelques années beaucoup le dessus en Europe. Plus on est éclairé , moins on est superstitieux. Le siècle où vivait HENRI IV. était bien différent ; l'ignorance monacale , qui surpassait toute imagination , & la barbarie des hommes , qui ne connaissaient pour toute occupation que d'aller à la chasse & de s'entretuer , donnaient de l'accès aux erreurs les plus palpables. *Marie de Médicis* , & les Princes factieux , pouvaient donc alors abuser d'autant plus facilement de la crédulité des peuples , puisque ces peuples étaient grossiers , aveugles & ignorans.

Les siècles polis qui ont vû fleurir les sciences , n'ont point d'exemples à nous présenter de guerres de Religion , ni de guerres séditieuses. Dans les beaux tems de l'Empire Romain , je veux dire vers la fin du règne d'*Auguste* , tout l'Empire , qui

composait presque les deux tiers du Monde , était tranquille & sans agitation ; les hommes abandonnaient les intérêts de la Religion à ceux dont l'emploi était d'y vaquer , & ils préféraient le repos , les plaisirs & l'étude , à l'ambitieuse rage de s'égorger les uns les autres , soit pour des mots , soit pour l'intérêt , ou pour une funeste gloire.

Le siècle de *Louis le Grand* , qui peut-être égale sans flatterie celui d'*Auguste* , nous fournit de même un exemple d'un règne heureux & tranquille pour l'intérieur du Royaume , mais qui malheureusement fut troublé vers la fin par l'ascendant que le Père *Le Tellier* prenait sur l'esprit de *Louis XIV.* qui commençait à baisser ; mais c'est la faute proprement d'un particulier , & l'on n'en saurait charger ce siècle , d'ailleurs si fécond en grands-hommes , que par une injustice manifeste.

Les Sciences ont ainsi toujours contribué à humaniser les hommes , en les rendant plus doux , plus justes & moins portés aux violences ; elles ont pour le moins autant de part que les Loix au bien de la société & au bonheur des peuples. Cette façon de penser aimable & douce se communique insensiblement , de ceux qui cultivent les arts & les sciences , au public & au vulgaire ; elle passe de la Cour à la Ville , & de la Ville à la Province ; on voit alors avec évidence que la nature ne nous forma point assurément pour que nous nous exterminions dans le monde , mais pour que nous nous assistions dans nos communs besoins ; que le malheur , les infirmités & la mort nous poursuivent sans cesse , & que c'est une démence extrême de multiplier les causes de nos misères & de notre destruction. On reconnait , indépendamment de la différence des conditions , l'égalité que la nature a mis entre nous , la nécessité qu'il y a de vivre unis & en paix , de quelque nation , & de quelque opinion que nous soyons ; que l'amitié & la compassion sont des devoirs universels : en un mot , la réflexion corrige en nous tous les défauts du tempérament.

Tel est le véritable usage des Sciences , & voilà par conséquent la règle de l'obligation que nous devons avoir à ceux qui les cultivent & qui tâchent d'en fixer l'usage parmi nous. *Mr. de Voltaire* , qui embrasse toutes ces sciences , m'a toujours paru mériter une part à la gratitude du public , & d'au-
tant

tant plus qu'il ne vit & ne travaille que pour le bien de l'humanité. Cette réflexion jointe à l'envie que j'ai eu toute ma vie de rendre hommage à la vérité, m'ont déterminé à procurer cette édition au public, que j'ai rendue aussi digne qu'il me l'a été possible de Mr. *de Voltaire* & de ses lecteurs.

En un mot il m'a paru que donner des marques d'estime à cet admirable Auteur était en quelque façon honorer notre siècle, & que du moins la postérité se redirait d'âge en âge, que si notre siècle a porté des grands-hommes, il en a reconnu toute l'excellence, & que l'envie ni les cabales n'ont pû opprimer ceux que leur mérite & leurs talens distinguaient du vulgaire & même des grands-hommes.

P R É F A C E

de l'édition de 1737. par Mr. L.....

ON donne cette nouvelle édition , à laquelle l'Auteur n'a d'autre part & d'autre intérêt que celui d'avoir beaucoup corrigé la HENRIADE , & d'avoir travaillé à rendre de plus en plus cet ouvrage digne du public & du siècle éclairé où nous vivons : c'est ainsi qu'en usait Mr. Despréaux , le premier des Français qui mit de la correction & de l'élégance dans la composition de nos vers de six pieds , qui sont de tous les vers les plus difficiles à faire ; il corrigeait ses ouvrages à chaque édition. Cette attention si louable est bien plus nécessaire encore dans un poème épique , que dans des ouvrages détachés ; car il est bien plus naturel de faire quelque faux pas dans une longue carrière , que dans une petite.

L'Auteur de la HENRIADE s'est attaché surtout à peindre des détails que l'on n'avait jamais exprimés noblement en Français , & qui avaient été l'écueil de tous nos poèmes épiques. Cela fait voir que notre langue peut exprimer les mêmes choses que la Grecque & la Latine , & que les idées les plus communes peuvent être annoblies à Paris comme à Athènes & à Rome , par le charme de la poésie. C'est là sans doute la meilleure manière de confondre ceux qui n'ayant lu *Homère* que dans des traductions , trouvent les descriptions & les comparaisons qui sont dans l'*Illiade* basses & puériles. Mr. Perrault & Mr. de la Motte condamnaient *Homère* d'avoir comparé des Héros à des chiens.

Qu'on lise ce nouveau morceau de la HENRIADE au huitième chant , on verra qu'une telle comparaison peut être très digne de la majesté de l'épopée.

De ligueurs en tumulte une foule s'avance :
Tels , au fond des forêts , précipitant leurs pas ,

P R E F A C E D E M r. L. x i x

Ces animaux hardis , nourris pour les combats ,
Fiers esclaves de l'homme & nés pour le carnage ,
Pressent un sanglier , en raniment la rage :
Ignorans le danger , aveuglés , furieux ,
Le cor excite au loin leur instinct belliqueux :
Les antres , les rochers , les monts en retentissent.
Ainsi contre Bourbon mille ennemis s'unissent ;
Il est seul contre tous , abandonné du sort ,
Accablé par le nombre , entouré de la mort.

On trouve plusieurs nouveaux traits pareils dans cette édition , & beaucoup de vers changés.

L'Auteur a eu soin de ne rimer que pour les oreilles , & non pour les yeux. L'harmonie de la rime résulte uniquement du retour des mêmes sons. C'est de la prononciation des paroles , & non de la manière dont on les écrit , que doit dépendre la rime. C'est aussi pour cette raison qu'on ne fait plus rimer *fier* avec *foyer* , parce qu'on prononce *joyé* & qu'on ne prononce pas *fié*. C'est être exact que de rimer selon la prononciation des syllabes , & c'est pécher contre l'exactitude , que de ne rimer richement qu'aux yeux.

On a imprimé *Français* par un *a* , comme dans l'édition de *Zaire* , pour se conformer à l'usage très raisonnable , & qui se confirme tous les jours , de prononcer *Français* & non pas *François*. Cette orthographe était d'autant plus nécessaire dans la *HENRIADE* , qu'il y est parlé de *S. François* , fondateur des Cordeliers.

Sous l'habit d'Augustin , sous le froc de François.

Il serait fort ridicule d'écrire & de prononcer un *François* comme on prononce *S. François* par un *o*.

On trouve dans une lettre du savant Mr. *Cochi* , une idée neuve & hardie , c'est que le merveilleux n'est pas ce qui plaît le plus dans les poèmes épiques. Cela paraît très-vrai ; & sûrement *Armide* & *Renaud* , *Didon* & *Enée* sont plus intéressans que les messages de *Mercur*e & que la haine de *Juno*n. S'il n'y avait que ce qu'on appelle du merveilleux dans

c ij

XX P R E F A C E D E M r . L

les poëmes anciens , ils ne seraient que des recueils des miracles du Paganisme.

Mais je ne crois pas , comme Mr. *Cochi* , qu'on doive bannir ce merveilleux ; il doit seulement être employé avec sobriété dans une Religion aussi sévère que la nôtre , & dans un siècle où la raison est devenue aussi sévère que la Religion.

C'est au lecteur équitable à juger si l'Auteur de la HENRIADE a su garder ce juste tempérament. Tant d'éditions n'ont pu encor le rendre content de son propre ouvrage : mais je dirais que le public doit l'être , si la reconnaissance & tous les sentimens que je dois à Mr. *de V**** , ne rendaient mon témoignage suspect de trop de zèle ; d'ailleurs je crois que la HENRIADE le loue mieux que tout ce qu'on pourrait en dire.

P R É F A C E

P O U R L A H E N R I A D E ,

P A R

M^R. M A R M O N T E L.

ON ne se lasse point de réimprimer les ouvrages que le public ne se lasse point de relire , & le public relit toujours avec un nouveau plaisir ceux qui , comme la HENRIADE , ayant d'abord mérité son estime , ne cessent de se perfectionner sous les mains de leurs auteurs.

Ce poëme , si différent dans sa naissance de ce qu'il est aujourd'hui , parut pour la première fois en 1723. imprimé à Londres sous le titre de *la Ligue*. Mr. de Voltaire ne put donner ses soins à cette édition ; aussi est-elle remplie de fautes , de transpositions , & de lacunes considérables.

L'Abbé *Des Fontaines* en donna peu de tems après une édition à Evreux , aussi imparfaite que la première , avec cette différence qu'il glissa dans les vuides quelques vers de sa façon , tels que ceux-ci , où il est aisé de reconnaître un tel écrivain.

Et malgré les Perraults , & malgré les Houdarts ,
L'on verra le bon goût naître de toutes parts.

Chant 6. de son édition.

En 1726. on en fit une édition à Londres sous le titre de la *Henriade* , in-4^{to}. avec des figures. Elle est dédiée à la Reine d'Angleterre ; & pour ne rien laisser à désirer dans cette édition , j'ai crû devoir insérer dans ma préface cette épître dédicatoire. On fait que dans ce genre d'écrire Mr. de Vol-

c iij

taire a pris une route qui lui est propre. Les gens de goût qui s'épargnent ordinairement la lecture des fades éloges que même nos plus grands Auteurs n'ont su se dispenser de prodiguer à leurs Mécènes, lisent avidement & avec fruit les épitres dédicatoires d'ALZIRE, de ZAÏRE, &c. Celle-ci est dans le même goût, on y reconnaît un Philosophe judicieux & poli, qui sait louer les Rois, même sans les flatter. Il n'écrivit cette épitre qu'en Anglais.

T O T H E Q U E E N.

M A D A M,

IT is the Fate of Henry the Fourth to be protected by an English QUEEN. He was assisted by that great Elizabeth, who was in her Age the Glory of her Sex. By whom can his Memory be so well protected, as by her who resembles so much Elizabeth in her personal Virtues?

YOUR MAJESTY will find in this Book, bold impartial Truths, Morality unstained with Superstition, a Spirit of Liberty, equally abhorrent of Rebellion and of Tyranny, the Rights of Kings always asserted, and those of Mankind never laid aside.

The same Spirit, in which it is written, gave me the Confidence, to offer it to the virtuous Consort of a King, who among so many crowned Heads enjoys, almost alone, the inestimable Honour of ruling a free Nation, a King who makes his Power consist in being beloved, and his Glory in being just.

Our Descartes, who was the greatest Philosopher in Europe, before Sir Isaac Newton appeared, dedicated his Principles to the celebrated Princess Palatine Elizabeth, not, said he, because she was a Princess, for true Philosophers respect Princes, and never flatter them, but because of all his Readers she understood him the best, and loved Truth the most.

I beg Leave, MADAM, (without comparing my self to Descartes) to dedicate the Henriade to YOUR MAJESTY, upon

the like Account , not only as the Protectress of all Arts and Sciences , but as the best Judge of them.

I am with that profound respect , which is due tho the greatest Virtue , as well as to the highest Rank.

May it please YOUR MAJESTY ,

YOUR MAJESTYS

most humble , most dutiful , most obliged
Servant ,

VOLTAIRE.

Mr. l'Abbé Langlet du Fresnoy nous en a donné la traduction suivante.

A LA REINE.

MADAME ,

C'est le sort de Henri IV. d'être protégé par une Reine d'Angleterre ; il a été appuyé par Elisabeth , cette grande Princesse qui était dans son tems la gloire de son sexe. A qui sa mémoire pourrait-elle être aussi bien confiée , qu'à une Princesse , dont les vertus personnelles ressemblent tant à celles d'Elisabeth ?

VOTRE MAJESTÉ trouvera dans ce livre des vérités bien grandes & bien importantes ; la morale à l'abri de la superstition ; l'esprit de liberté , également éloigné de la révolte & de l'oppression ; les droits des Rois toujours assurés , & ceux du peuple toujours défendus. Le même esprit , dans lequel il est écrit , me fait prendre la liberté de l'offrir à la vertueuse épouse d'un Roi , qui parmi tant de Têtes couronnées , jouit presque seul de l'honneur , sans prix , de gouverner une nation libre , & d'un Roi qui fait consister son pouvoir à être aimé , & sa gloire à être juste.

Notre Descartes , le plus grand Philosophe de l'Europe , avant que le Chevalier Newton parût , a dédié ses Principes à la célèbre Princesse Palatine Elisabeth ; non pas , dit-il , parce qu'elle était Princesse , car les vrais Philosophes respectent les Princes , & ne les flattent point ; mais parce que de tous ses lecteurs , il la regardait comme la plus capable de sentir & d'aimer le vrai.

Permettez moi , MADAME , (sans me comparer à Descartes) de dédier de même la *Henriade* à VOTRE MAJESTÉ , non-seulement parce qu'elle protège les sciences & les arts , mais encore parce qu'elle en est un excellent juge.

Je suis , avec ce profond respect qui est dû à la plus grande vertu & au plus haut rang , Si VOTRE MAJESTÉ veut bien me le permettre ,

DE VOTRE MAJESTÉ ,

Le très-humble , très-respectueux ,
& très-obéissant Serveur ,

VOLTAIRE.

Cette édition , qui fut faite par souscription , a servi de prétexte à mille calomnies contre l'Auteur. Il a dédaigné d'y répondre , mais il a remis dans la bibliothèque du Roi , c'est-à-dire , sous les yeux du public & de la postérité , des preuves authentiques de la conduite généreuse qu'il tint dans cette occasion. Je n'en parle qu'après les avoir vues.

Il serait long & inutile de compter ici toutes les éditions qui ont précédé celle-ci , dans laquelle on les trouvera réunies par le moyen des *Variantes*.

En 1736. le Roi de Prusse , alors Prince Royal , avait chargé Mr. *Algarotti* qui était à Londres d'y faire graver ce Poème avec des vignettes à chaque page. Ce Prince , ami des arts qu'il daigne cultiver , voulant laisser aux siècles à venir un monument de son estime pour les lettres , & particulièrement pour la *Henriade* , daigna en composer la Préface ; & se mettant ainsi au rang des Auteurs , il apprit au monde qu'une

qu'une plume éloquente sied bien dans la main d'un Héros. Récompenser les beaux Arts est un mérite commun à un grand nombre de Princes ; mais les encourager par l'exemple , & les éclairer par d'excellens écrits , en est un d'autant plus recommandable dans le Roi de Prusse , qu'il est plus rare parmi les hommes. La mort du Roi son père , les guerres survenues , & le départ de Mr. *Algaroti* de Londres , interrompirent ce projet si digne de celui qui l'avait conçu. Comme la Préface qu'il avait composée n'a pas vu le jour , j'en ai pris deux fragmens qui peuvent en donner une idée , & qui doivent être regardés comme un morceau bien précieux dans la littérature.

« Les difficultés , dit-il en un endroit , qu'eût à surmonter
 » Mr. de *Voltaire* lorsqu'il composa son Poème épique , sont
 » innombrables. Il voyait contre lui les préjugés de toute l'Eu-
 » rope , & celui de sa propre nation , qui était du sentiment
 » que l'épopée ne réussirait jamais en Français. Il avait de-
 » vant lui le triste exemple de ses prédécesseurs , qui avaient
 » tous bronché dans cette pénible carrière. Il avait encor à
 » combattre le respect superstitieux & exclusif du peuple sa-
 » vant pour *Virgile* & pour *Homère* , & plus que tout cela ,
 » une santé faible qui aurait mis tout autre homme , moins
 » sensible que lui à la gloire de sa nation , hors d'état de tra-
 » vailler. C'est cependant indépendamment de tous ces obs-
 » tacles que Mr. de *Voltaire* est venu à bout de son des-
 » sein , &c.

« Quant à la saine morale , dit-il ailleurs , quant à la beauté
 » des sentimens , on trouve dans ce Poème tout ce qu'on peut
 » désirer. La valeur prudente de *Henri IV.* jointe à sa gé-
 » nérosité & à son humanité , devrait servir d'exemple à tous
 » les Rois & à tous les Héros , qui se piquent quelquefois
 » mal-à-propos de dureté envers ceux que le destin des
 » États , & le sort de la guerre ont soumis à leur puissance.
 » Qu'il leur soit dit en passant , que ce n'est ni dans l'inflé-
 » xibilité , ni dans la tyrannie que consiste la véritable gran-
 » deur , mais bien dans ce sentiment que l'auteur exprime
 » avec tant de noblesse :

* Cette Préface est imprimée en entier au devant de celle-ci , sous le nom d'*Avant-propos*.

Tom. I.

d

- » Amitié, don du Ciel, plaisirs des grandes ames ,
- » Amitié, que les Rois , ces illustres ingrats ,
- » Sont assez malheureux pour ne connaître pas.

Ainsi pensait ce grand Prince avant que de monter sur le Trône. Il ne pouvait alors instruire les Rois que par des maximes ; aujourd'hui il les instruit par des exemples.

La *Henriade* a été traduite en plusieurs langues. En vers Anglais par Mr. *Lokman*. Une partie l'a été en vers Italiens par Mr. *Querini*, Noble Vénitien ; & une autre en vers Latins , par le Cardinal de ce nom , Bibliothécaire du Vatican , si connu par sa grande littérature. Ce sont ces deux hommes célèbres qui ont traduit le Poème de Fontenoy. Mrs. *Ortolani* & *Nenci* ont aussi traduit plusieurs chants de la *Henriade*. Elle l'a été entièrement en vers Hollandais & Allemands.

Cette justice rendue par tant d'étrangers contemporains , semble suppléer à ce qui manque d'ancienneté à ce Poème ; & puisqu'il a été généralement approuvé dans un siècle qu'on peut appeler celui du goût , il y a apparence qu'il le sera des siècles à venir. On pourrait donc , sans être téméraire , le placer à côté de ceux qui ont le sceau de l'immortalité. C'est ce que semble avoir fait Mr. *Cochi*, Lecteur de Pise , dans une lettre imprimée à la tête de quelques éditions de la *Henriade*, où il parle du sujet , du plan , des mœurs , des caractères , du merveilleux & des principales beautés de ce Poème , en homme de goût & de beaucoup de littérature ; bien différent d'un Français , auteur de feuilles périodiques , qui plus jaloux qu'éclairé , l'a comparé à la *Pharsale*. Une telle comparaison suppose dans son auteur ou bien peu de lumières , ou bien peu d'équité ; car en quoi se ressemblent ces deux Poèmes ? Le sujet de l'un & de l'autre est une guerre civile , mais dans la *Pharsale* *l'audace est triomphante & le crime adoré* ; dans la *Henriade* , au contraire , tout l'avantage est du côté de la justice. *Lucain* a suivi scrupuleusement l'histoire sans mélange de fiction ; au lieu que Mr. de *Voltaire* a changé l'ordre des tems , transporté les faits & employé le merveilleux. Le stile du premier est souvent ampoulé , défaut dont on ne voit pas un seul exemple dans le second. *Lucain* a peint

ses Héros avec des grands traits , il est vrai , & il a des coups de pinceau dont on trouve peu d'exemples dans *Virgile* & dans *Homère*. C'est peut-être en cela que lui ressemble notre Poète. On convient assez que personne n'a mieux connu que lui l'art de marquer les caractères : un vers lui suffisoit quelquefois pour cela , témoins les suivans.

Médecin 1) reçut avec indifférence ,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance ,
Sans remords , sans plaisirs , &c.

Connaissant les périls & ne redoutant rien ;
Heureux 2) Guerrier , grand Prince , & mauvais Citoyen.

Il 3) se présente aux Seize , & demande des fers ,
Du front dont il aurait condamné ces pervers.

Il 4) marche en Philosophe où l'honneur le conduit ,
Condamne les combats , plaint son Maître , & le fuit.

Mais si Mr. de *Voltaire* annonce avec tant d'art ses personnages , il les soutient avec beaucoup de sagesse ; & je ne crois pas que dans le cours de son Poème on trouve un seul vers où quelqu'un d'eux se démente. *Lucain* au contraire est plein d'inégalités ; & s'il atteint quelquefois la véritable grandeur , il donne souvent dans l'enflure. Enfin , ce poète Latin , qui a porté à un si haut point la noblesse des sentimens , n'est plus le même lorsqu'il faut ou peindre , ou décrire ; & j'ose assurer qu'en cette partie notre langue n'a jamais été si loin que dans la *Henriade*.

Il y aurait donc plus de justesse à comparer la *Henriade* avec l'*Enéide*. On pourroit mettre dans la balance le plan , les mœurs , le merveilleux de ces deux Poèmes ; les personnages , comme *Henri IV.* & *Enée* , *Achates* & *Mornai* , *Sinon* & *Clément* , *Turnus* & *d'Aumale* , &c. ; les épisodes qui

1) La tête de Coligny , Ch. II.
2) Guise. Ch. III.

3) Harlay. Ch. IV.
4) Mornai. Ch. VI.

se répondent , comme le repas des Troïens sur la côte de Carthage , & celui de *Henri* chez le Solitaire de *Jersey* ; le massacre de la *St. Barthelemi* , & l'incendie de Troie ; le quatrième chant de l'*Enéide* , & le neuvième de la *Henriade* ; la descente d'*Enée* aux enfers , & le songe de *Henri IV.* ; l'ancre de la Sibylle , & le sacrifice des Seize ; les guerres qu'ont à soutenir les deux Héros , & l'intérêt qu'on prend à l'un & à l'autre ; la mort d'*Euriale* , & celle du jeune *Ailli* ; les combats singuliers de *Turenne* contre *d'Aumale* , & d'*Enée* contre *Turnus* ; enfin le stile des deux poètes , l'art avec lequel ils ont enchainé les faits , & leur goût dans le choix des épisodes , leurs comparaisons , leurs descriptions. Et après un tel examen , on pourrait décider d'après le sentiment.

Les bornes que je suis obligé de me prescrire dans cette Préface , ne me permettent pas d'appuier sur ce parallèle ; mais je crois qu'il me suffit de l'indiquer à des lecteurs éclairés & sans prévention.

Les rapports vagues & généraux dont je viens de parler , ont fait dire à quelques critiques que la *Henriade* manquait du côté de l'invention ; que ne fait-on le même reproche à *Virgile* , au *Tasse* , &c. ? Dans l'*Enéide* sont réunis le plan de l'*Odyssée* & celui de l'*Iliade*. Dans la Jérusalem délivrée , on trouve le plan de l'*Iliade* exactement suivi , & orné de quelques épisodes tirés de l'*Enéide*.

Avant *Homère* , *Virgile* & le *Tasse* , on avait décrit des sièges , des incendies , des tempêtes. On avait peint toutes les passions. On connaissait les Enfers & les Champs Elisées. On disait qu'*Orphée* , *Hercule* , *Pirithoüs* , *Ulysse* , y étaient descendus pendant leur vie. Enfin , ces Poètes n'ont rien dont l'idée générale ne soit ailleurs. Mais ils ont peint les objets avec les couleurs les plus belles. Ils les ont modifiés & embellis suivant le caractère de leur génie & les mœurs de leur tems. Ils les ont mis dans leur jour & à leur place. Si ce n'est pas là créer , c'est du moins donner aux choses une nouvelle vie ; & on ne saurait disputer à Mr. de *Voltaire* la gloire d'avoir excellé dans ce genre de production. Ce n'est là , dit-on , que de l'invention de détail , & quelques critiques voudraient de la nouveauté dans le tout. On faisait un

jour remarquer à un homme de lettres ce beau vers où Mr. de *Voltaire* exprime le mystère de l'Eucharistie ,

Et lui découvre un DIEU sous un pain qui n'est plus.

Oui, dit-il, ce vers est beau ; mais je ne fais , l'idée n'en est pas neuve. Malheur, dit Mr. de *Fénelon* 1) à qui n'est pas émû en lisant ces vers !

2) *Fortunate senex, hic inter flumina nota
Et fontes sacros, frigus captabis opacum.*

N'aurais-je pas raison d'adresser cette espèce d'anathème au critique dont je viens de parler ? J'ose prédire à tous ceux qui comme lui veulent du neuf, c'est-à-dire, de l'inouï, qu'on ne les satisfera jamais qu'aux dépens du bon sens. *Milton* lui-même n'a pas inventé les idées générales de son Poème, quelque extraordinaires qu'elles soient. Il les a puisées dans les Poètes, dans l'Ecriture Sainte, &c. L'idée de son pont, toute gigantesque qu'elle est, n'est pas neuve : *Sadi* s'en était servi avant lui, & l'avait tirée de la Théologie des Turcs. Si donc un Poète qui a franchi les limites du monde, & peint des objets hors de la nature, n'a rien dit dont l'idée générale ne soit ailleurs, je crois qu'on doit se contenter d'être original dans les détails & dans l'ordonnance, surtout quand on a assez de génie pour s'élever au-dessus de ses modèles.

Je ne réfuterai pas ici ceux qui ont été assez ennemis de la Poésie, pour avancer qu'il peut y avoir des Poèmes en prose. Ce paradoxe paraît téméraire à tous les gens de bon goût & de bon sens. Mr. de *Fénelon*, qui avait beaucoup de l'un & de l'autre, n'a jamais donné son *Télémaque* que sous le nom des *Avantures de Télémaque*, & jamais sous celui de Poème. C'est sans contredit le premier de tous les Romans ; mais il ne peut pas même être mis dans la classe des

1) Lecture à l'Académie Française.

2) Virgile, églogue I.

derniers Poèmes. Je ne dis pas seulement parce que les avantures qu'on y raconte sont presque toutes indépendantes les unes des autres , & parce que le stile tout fleuri & tendre qu'il est , serait trop uniforme ; je dis parce qu'il n'a pas le nombre , le rithme , la mesure , la rime , les inversions , en un mot , rien de ce qui constitue cet art si difficile de la Poésie , art qui n'a pas plus de rapport avec la Prose , que la Musique n'en a avec le ton ordinaire de la parole.

Il ne me reste plus qu'à dire un mot sur l'ortographe qu'on a suivie dans cette édition , c'est celle de l'Auteur ; il l'a justifiée lui-même ; & puisqu'il n'a contre lui qu'un usage condamné par ceux mêmes qui le suivent , il paraît assez inutile de prouver qu'il a eu raison de s'en écarter ; je me contenterai donc , pour faire voir combien cet usage est pernicieux à notre Poésie , de citer quelques endroits de nos meilleurs Poètes , où ils ne l'ont que trop scrupuleusement suivi.

- 1) Attaquons dans leurs murs ces conquérans si *fiers* ,
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres *foyers*.

Ma colère revient , & je me *reconnais* ;
Immolons en partant trois ingrats à la *foir*.

- 2) Je ne fais que recueillir les *voix* ,
Et dirois vos défauts si je vous en *savois*.

Il est sûr qu'une ortographe conforme à la prononciation eût obvié à ces défauts , & que deux poètes si exacts & si heureux dans leurs rimes , ne se sont contentés de celles-ci , que parce qu'elles satisfaisaient les yeux. Ce qui le prouve , c'est qu'on ne s'est jamais avisé de faire rimer *Beauvais* , qu'on prononce comme *savois* , avec *voix* qu'on a cru cependant pouvoir rimer avec *savois*.

Dans ces deux vers de *Boileau* ,

1) Mithridate.

2) Le Floreur.

- 3) La discorde en ces lieux menace de s'accroître ;
Demain avant l'aurore un lutrin va paroître.

L'on prononce *s'accroître* pour la rime , & cela est assez usité.
Mme. Deshoulières dit :

- 4) Puissé durer , puisse croître
L'ardeur de mon jeune amant ,
Comme feront sur ce bûche
Les marques de mon tourment.

Mais ce qui paraît singulier , c'est que *paroître* , en faveur de qui on prononce *s'accroître* , change lui-même sa prononciation en faveur de *croître*.

- 5) L'honneur & la vertu n'osèrent plus paroître ,
La piété chercha les déserts & le cloître.

Une bizarrerie si marquée vient de ce qu'on a changé l'ancienne prononciation , sans changer l'orthographe qui la représente. La réformation générale d'un tel abus eût été une affaire d'éclat. Mr. de *Voltaire* n'a porté que les premiers coups ; il a cru judicieusement qu'on devait rimer pour l'oreille & non pour les yeux : en conséquence il a fait rimer *François* avec *succès* , &c. Et pour satisfaire en même tems les oreilles & les yeux , il a écrit *Français* , substituant à la diphtongue *oi* la diphtongue *ai* , qui accompagnée d'une *s* exprime à la fin des mots le son de l'*è* , comme dans *bien-fais* , *souhait* , &c. Mr. de *Voltaire* a été d'autant plus autorisé à ce changement d'orthographe , qu'il lui falait distinguer dans son Poème certains mots , qui écrits partout ailleurs de la même façon , ont néanmoins une prononciation & une signification différente : sous le froc de *François* , &c. des courtisans *Français* , &c.

C'est là ce que j'avais à dire sur cette nouvelle édition de la *Henriade*. Le grand nombre de vers qu'on y trouve nou-

- 3) Lutrin. Ch. II. 4) Célimène , églogue. 5) Epître IV. Boil.

XXXII *PREFACE DE Mr. MARMONTEL.*

vement ajoutés , & l'attention avec laquelle elle a été faite , font présumer favorablement du succès.

Quant à ce que j'ai dit sur le mérite de ce Poëme , je déclare qu'il ne m'a été permis que de laisser entrevoir mon sentiment , & que si je n'ai pas heurté de front la prévention de quelques critiques , ce n'est pas que je ne leur sois entièrement opposé. Peut-être un jour pourrai-je sans contrainte parler comme pensera la postérité.



Il se sert de son

A. J. Bachelier del.

Quoi vous servez Valois ? *Henriade Ch. I.*

L A H E N R I A D E.

C H A N T P R E M I E R.

A R G U M E N T.

HENRI III. réuni avec Henri de Bourbon, Roi de Navarre, contre la Ligue, ayant déjà commencé le blocus de Paris, envoie secrètement Henri de Bourbon demander du secours à Elizabeth, Reine d'Angleterre. Le Héros essuie une tempête. Il relâche dans une Isle, où un vieillard Catholique lui prédit son changement de Religion, & son avènement au trône. Description de l'Angleterre & de son gouvernement.

JE chante ce Héros, qui régna sur la France, (1)
Et par droit de conquête, & par droit de naissance;
Qui par de longs malheurs apprit à gouverner,
Calma les factions, sut vaincre & pardonner,
5. Confondit & Mayenne, & la Ligue, & l'Ibère,
Et fut de ses sujets le vainqueur & le père.

Descends du haut des cieux, auguste vérité,
Répand sur mes écrits ta force & ta clarté:
Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre.
10. C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre:
C'est à toi de montrer, aux yeux des nations,
Les coupables effets de leurs divisions.

Di, comment la discorde a troublé nos provinces;

Tom. I.

A

- Di les malheurs du peuple , & les fautes des Princes ;
15. Vien , parle ; & s'il est vrai que la fable autrefois
 Sut à tes fiers accens mêler sa douce voix ,
 Si sa main délicate orna ta tête altière ,
 Si son ombre embellit les traits de ta lumière ;
 Avec moi sur tes pas permets-lui de marcher ,
20. Pour orner tes attraits , & non pour les cacher.
 a) Valois régnait encor , & ses mains incertaines
 De l'Etat ébranlé laissaient flotter les rênes :
 Les loix étaient sans force , & les droits confondus ,
 Ou plutôt en effet Valois ne régnait plus.
25. Ce n'était plus ce Prince environné de gloire ,
 b) Aux combats dès l'enfance instruit par la victoire ,
 Dont l'Europe en tremblant regardait les progrès ,
 Et qui de sa patrie emporta les regrets ,
 Quand du Nord étonné de ses vertus suprêmes ,
30. Les peuples à ses pieds mettaient les diadèmes.
 Tel brille au second rang , qui s'éclipse au premier.
 Il devint lâche Roi , d'intrépide guerrier ;
 Endormi sur le trône au sein de la mollesse ,
 Le poids de sa couronne accablait sa faiblesse.
35. c) Quélus & Saint-Maigrin , Joyeuse & d'Espéron ,
 Jeunes voluptueux qui régnaient sous son nom ,
 D'un Maître efféminé corrupteurs politiques ,
 Plongeaient dans les plaisirs ses langueurs léthargiques.
 Des Guises cependant le rapide bonheur ,
40. Sur son abaiffement élevait leur grandeur ;
 Ils formaient dans Paris cette Ligue fatale ,
 De sa faible puissance orgueilleuse rivale. (2)
 Les peuples déchainés , vils esclaves des grands ,
 Perfécutaient leur Prince , & servaient des Tyrans.

45. Ses amis corrompus bientôt l'abandonnèrent ;
Du Louvre épouvanté ses peuples le chassèrent.
Dans Paris révolté l'étranger accourut ,
Tout périssait enfin , lorsque Bourbon d) parut.
Le vertueux Bourbon , plein d'une ardeur guerrière ,
50. A son Prince aveuglé vint rendre la lumière :
Il ranima sa force , il conduisit ses pas ,
De la honte à la gloire , & des jeux aux combats.
Aux remparts de Paris les deux Rois s'avancèrent ;
Rome s'en allarma , les Espagnols tremblèrent.
55. L'Europe intéressée à ces fameux revers ,
Sur ces murs malheureux avait les yeux ouverts.
On voyait dans Paris la Discorde inhumaine ,
Excitant aux combats , & la Ligue & Mayenne ,
Et le peuple & l'église ; & du haut de ces tours , (3)
60. Des soldats de l'Espagne appelant les secours.
Ce monstre impétueux , sanguinaire , inflexible ,
De ses propres sujets est l'ennemi terrible :
Aux malheurs des mortels il borne ses desseins :
Le sang de son parti rougit souvent ses mains :
65. Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire ,
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inspire.
Du côté du Couchant , près de ces bords fleuris ,
Où la Seine serpente en fuyant de Paris ,
Lieux aujourd'hui charmans , retraite aimable & pure ,
70. Où triomphent les arts , où se plaît la nature ,
Théâtre alors sanglant des plus mortels combats ,
Le malheureux Valois rassemblait ses soldats.
On y voit ces héros , fiers soutiens de la France ,
Divisés par leur secte , unis par la vengeance.
75. C'est aux mains de Bourbon que leur sort est commis :

A ij

En gagnant tous les cœurs , il les a tous unis.
 On eût dit , que l'armée à son pouvoir soumise ,
 Ne connaissait qu'un chef , & n'avait qu'une église.

e) Le père des Bourbons , du sein des immortels ,

80. Louis , fixait sur lui ses regards paternels ;
 Il préageait en lui la splendeur de sa race ;
 Il plaignait ses erreurs , il aimait son audace ;
 De sa couronne un jour il devait l'honorer ;
 Il voulait plus encor , il voulait l'éclairer.
85. Mais Henri s'avavançait vers sa grandeur suprême ,
 Par des chemins secrets , inconnus à lui-même :
 Louis du haut des cieux lui prêtait son appui ;
 Mais il cachait le bras qu'il étendait pour lui ,
 De peur que ce Héros , trop sûr de sa victoire ,
90. Avec moins de danger n'eût acquis moins de gloire.
 Déjà les deux partis aux pieds de ces remparts
 Avaient plus d'une fois balancé les hazards ;
 Dans nos champs désolés le démon du carnage
 Déjà jusqu'aux deux mers avait porté sa rage ,
95. Quand Valois à Bourbon tint ce triste discours ,
 Dont souvent ses soupirs interrompaient le cours :
 Vous voyez à quel point le destin m'humilie ;
 Mon injure est la vôtre ; & la Ligue ennemie ,
 Levant contre son Prince un front séditieux ,
100. Nous confond dans sa rage , & nous poursuit tous deux :
 Paris nous méconnaît , Paris ne veut pour maître ,
 Ni moi qui suis son Roi , ni vous qui devez l'être ;
 Ils savent que les loix , le mérite , & le sang ,
 Tout après mon trépas vous appelle à ce rang ;
105. Et redoutant déjà votre grandeur future ,
 Du trône où je chancelle , ils pensent vous exclure.

- De la Religion f) terrible en son courroux ,
 Le fatal anathème est lancé contre vous.
 Rome , qui sans soldats porte en tous lieux la guerre ,
110. Aux mains des Espagnols a remis son tonnerre :
 Sujets , amis , parens , tout a trahi sa foi ,
 Tout me fuit , m'abandonne , ou s'arme contre moi.
 Et l'Espagnol avide , enrichi de mes pertes ,
 Vient en foule inonder mes campagnes désertes.
115. Contre tant d'ennemis ardents à m'outrager ,
 Dans la France à mon tour appellons l'étranger :
 Des Anglais en secret gagnez l'illustre Reine. (4)
 Je fais qu'entr'eux & nous une immortelle haine
 Nous permet rarement de marcher réunis ,
120. Que Londres est de tout tems l'émule de Paris ;
 Mais après les affronts , dont ma gloire est flétrie ,
 Je n'ai plus de sujets , je n'ai plus de patrie.
 Je hais , je veux punir des peuples odieux ;
 Et quiconque me venge , est Français à mes yeux.
125. Je n'occuperai point dans un tel ministère
 De mes secrets agens la lenteur ordinaire :
 Je n'implore que vous ; c'est vous de qui la voix
 Peut seule à mon malheur intéresser les Rois.
 Allez en Albion ; que votre renommée (5)
130. Y parle en ma défense , & m'y donne une armée.
 Je veux par votre bras vaincre mes ennemis ;
 Mais c'est de vos vertus que j'attens des amis.
 Il dit , & le Héros , qui jaloux de sa gloire ,
 Craignait de partager l'honneur de la victoire ,
135. Sentit en l'écoutant une juste douleur.
 Il regrettait ces tems si chers à son grand cœur ,
 Où fort de sa vertu , sans secours , sans intrigue ,
- A iij

Lui g) seul avec Condé faisoit trembler la Ligue.
Mais il falut d'un maître accomplir les desseins :

140. Il suspendit les coups qui partoient de ses mains ;
Et laissant ses lauriers cueillis sur ce rivage ,
A partir de ces lieux il força son courage.
Les soldats étonnés ignorent son dessein ;
Et tous de son retour attendent leur destin.

145. Il marche. Cependant la ville criminelle
Le croit toujours présent , prêt à fondre sur elle ,
Et son nom , qui du trône est le plus ferme appui ,
Semaît encor la crainte , & combattait pour lui.

Déjà des Neustriens il franchit la campagne : (6)

150. De tous ses favoris , Mornay seul l'accompagne ,
Mornay h) son confident , mais jamais son flatteur ,
Trop vertueux soutien du parti de l'erreur ,
Qui signalant toujours son zèle & sa prudence ,
Servit également son église & la France ;
155. Censeur des courtisans , mais à la cour aimé ;
Fier ennemi de Rome , & de Rome estimé.

A travers deux rochers , où la mer mugissante
Vient briser en courroux son onde blanchissante ,
Dieppe aux yeux du Héros offre son heureux port :

160. Les matelots ardens s'empresrent sur le bord ;
Les vaisseaux sous leurs mains fiers souverains des ondes ,
Étaient prêts à voler sur les plaines profondes :
L'impétueux Borée , enchaîné dans les airs ,
Au souffle du Zéphyre abandonnait les mers.
165. On lève l'ancre , on part , on fuit loin de la terre ; (7)
On découvrait déjà les bords de l'Angleterre :
L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit ;
L'air sifle , le ciel gronde , & l'onde au loin mugit ;

- Les vents sont déchainés sur les vagues émuës :
170. La foudre étincelante éclate dans les nuës ;
Et le feu des éclairs , & l'abîme des flots ,
Montraient partout la mort aux pâles matelots.
Le Héros qu'affiégeait une mer en furie ,
Ne songe en ce danger qu'aux maux de sa patrie ,
175. Tourne ses yeux vers elle , & dans ses grands desseins ,
Semble accuser les vents d'arrêter ses destins.
Tel , & moins généreux , aux rivages d'Épire ,
Lorsque de l'univers il disputait l'empire ,
Confiant sur les flots aux Aquilons mutins ,
180. Le destin de la terre , & celui des Romains ,
Défiant à la fois , & Pompée & Neptune ,
César i) à la tempête opposait sa fortune.

- Dans ce même moment le Dieu de l'univers ,
Qui vole sur les vents , qui soulève les mers ,
185. Ce Dieu dont la sagesse ineffable & profonde ,
Forme , élève , & détruit les empires du monde ,
De son trône enflammé qui luit au haut des cieux
Sur le Héros Français daigna baisser les yeux.
Il le guidait lui-même. Il ordonne aux orages
190. De porter le vaisseau vers ces prochains rivages ,
Où Jersey semble aux yeux sortir du sein des flots ;
Là , conduit par le ciel , aborda le Héros.

- Non loin de ce rivage , un bois sombre & tranquille
Sous des ombrages frais présente un doux azile.
195. Un rocher , qui le cache à la fureur des flots ,
Défend aux Aquilons d'en troubler le repos.
Une grotte est auprès , dont la simple structure
Doit tous ses ornemens aux mains de la nature.
Un vieillard vénérable avait loin de la cour

209. Cherché la douce paix dans cet obscur séjour.
Aux humains inconnu , libre d'inquiétude ,
C'est là que de lui-même il faisait son étude ;
C'est là qu'il regrettrait ses inutiles jours ,
Plongés dans les plaisirs , perdus dans les amours.
209. Sur l'émail de ces prés , au bord de ces fontaines ,
Il foulait à ses pieds les passions humaines :
Tranquille , il attendait , qu'au gré de ses souhaits
La mort vînt à son Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adorait , prit soin de sa vieillesse ,
210. Il fit dans son désert descendre la sagesse ;
Et prodigue envers lui de ses trésors divins ,
Il ouvrit à ses yeux le livre des destins.
Ce vieillard au Héros que Dieu lui fit connaître ,
Au bord d'une onde pure offre un festin champêtre.
215. Le Prince à ces repas était accoutumé :
Souvent sous l'humble toit du laboureur charmé ,
Fuyant le bruit des cours , & se cherchant lui-même ,
Il avait déposé l'orgueil du diadème.
Le trouble répandu dans l'Empire Chrétien ,
220. Fut pour eux le sujet d'un utile entretien.
Mornay qui dans sa secte était inébranlable ,
Prêtait au Calvinisme un appui redoutable ;
Henri doutait encore , & demandait aux cieux ,
Qu'un rayon de clarté vînt deffiller ses yeux.
225. De tout tems , disait-il , la vérité sacrée ,
Chez les faibles humains fut d'erreurs entourée :
Faut-il que de Dieu seul attendant mon appui ,
J'ignore les sentiers qui mènent jusqu'à lui ?
Hélas ! un Dieu si bon , qui de l'homme est le maître ,
230. En eût été servi , s'il avait voulu l'être.

De

- De Dieu , dit le vieillard , adorons les desseins ,
 Et ne l'accusons pas des fautes des humains.
 J'ai vû naître autrefois le Calvinisme en France ;
 Faible , marchant dans l'ombre , humble dans sa naissance ;
235. Je l'ai vû sans suport exilé dans nos murs ,
 S'avancer à pas lents par cent détours obscurs.
 Enfin mes yeux ont vû du sein de la poussière ,
 Ce fantôme effrayant lever sa tête altière ,
 Se placer sur le trône , insulter aux mortels ,
240. Et d'un pied dédaigneux renverser nos autels.
 Loin de la cour alors en cette grotte obscure ,
 De ma Religion je vins pleurer l'injure.
 Là , quelque espoir au moins flatte mes derniers jours :
 Un culte si nouveau ne peut durer toujours.
245. Des caprices de l'homme il a tiré son être :
 On le verra périr ainsi qu'on l'a vû naître.
 Les œuvres des humains sont fragiles comme eux.
 Dieu dissipe à son gré leurs desseins factieux.
 Lui seul est toujours stable ; & tandis que la terre
250. Voit de sectes sans nombre une implacable guerre ,
 La vérité repose aux pieds de l'Eternel.
 Rarement elle éclaire un orgueilleux mortel.
 Qui la cherche du cœur , un jour peut la connaître. (8)
 Vous serez éclairé , puisque vous voulez l'être.
255. Ce Dieu vous a choisi. Sa main dans les combats ,
 Au trône des Valois va conduire vos pas.
 Déjà sa voix terrible ordonne à la victoire ,
 De préparer pour vous les chemins de la gloire.
 Mais si la vérité n'éclaire vos esprits ,
260. N'espérez point entrer dans les murs de Paris.
 Surtout des plus grands cœurs évitez la faiblesse ,

- Fuyez d'un doux poison l'amorce enchanteresse ,
Craignez vos passions , & sachez quelque jour
Résister aux plaisirs & combattre l'amour.
265. Enfin quand vous aurez , par un effort suprême ,
Triomphé des ligueurs , & surtout de vous-même ,
Lorsqu'en un siège horrible , & célèbre à jamais ,
Tout un peuple étonné vivra de vos bienfaits ,
Ces tems de vos états finiront les misères ;
270. Vous lèverez les yeux vers le Dieu de vos pères ;
Vous verrez qu'un cœur droit peut espérer en lui.
Allez , qui lui ressemble est sûr de son appui.
Chaque mot qu'il disait était un trait de flamme ,
Qui pénétrait Henri jusqu'au fond de son ame.
275. Il se crut transporté dans ces tems bienheureux ,
Où le Dieu des humains conversait avec eux ,
Où la simple vertu , prodiguant les miracles ,
Commandait à des Rois , & rendait des oracles.
Il quitte avec regret ce vieillard vertueux ;
280. Des pleurs en l'embrassant coulèrent de ses yeux ;
Et dès ce moment même il entrevit l'aurore
De ce jour qui pour lui ne brillait pas encore.
Mornay parut surpris , & ne fut point touché :
Dieu , maître de ses dons , de lui s'était caché.
285. Vainement sur la terre il eut le nom de sage ,
Au milieu des vertus l'erreur fut son partage.
Tandis que le vieillard instruit par le Seigneur ,
Entretenait le Prince , & parlait à son cœur ,
Les vents impétueux à sa voix s'apaisèrent ,
290. Le soleil reparut , les ondes se calmèrent.
Bientôt jusqu'au rivage il conduisit Bourbon :
Le Héros. part , & vole aux plaines d'Albion.

- En voyant l'Angleterre , en secret il admire
Le changement heureux de ce puissant Empire ,
295. Où l'éternel abus de tant de sages loix
Fit long - tems le malheur & du peuple & des Rois.
Sur ce sanglant théâtre où cent héros périrent ,
Sur ce trône glissant dont cent Rois descendirent ,
Une femme à ses pieds enchainant les destins ,
300. De l'éclat de son règne étonnait les humains.
C'était Elizabeth ; elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit pancher la balance ,
Et fit aimer son joug à l'Anglais indompté ,
Qui ne peut ni servir , ni vivre en liberté.
305. Ses peuples sous son règne ont oublié leurs pertes ;
De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont couvertes ,
Les guérets de leurs bleds , les mers de leurs vaisseaux.
Ils sont craints sur la terre , ils sont Rois sur les eaux.
Leur flotte impérieuse asservissant Neptune ,
310. Des bouts de l'univers appelle la fortune.
Londre jadis barbare est le centre des arts ,
Le magasin du monde , & le temple de Mars.
Aux 1) murs de Westminster on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble ,
315. Les Députés du peuple , & les Grands , & le Roi ,
Divisés d'intérêt , réunis par la Loi ;
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible ,
Dangereux à lui-même , à ses voisins terrible.
Heureux , lorsque le peuple , instruit dans son devoir ,
320. Respecte , autant qu'il doit , le souverain pouvoir !
Plus heureux , lorsqu'un Roi , doux , juste , & politique ,
Respecte autant qu'il doit , la liberté publique !
Ah ! s'écria Bourbon , quand pourront les Français

- Réunir comme vous la gloire avec la paix ?
325. Quel exemple pour vous , Monarques de la terre !
 Une femme a fermé les portes de la guerre ;
 Et renvoyant chez vous la discorde & l'horreur ,
 D'un peuple qui l'adore , elle a fait le bonheur.
 Cependant il arrive à cette ville immense ,
330. Où la liberté seule entretient l'abondance.
 Du vainqueur *m*) des Anglais il aperçoit la Tour.
 Plus loin , d'Elizabeth est l'auguste séjour.
 Suivi de Mornay seul , il va trouver la Reine ,
 Sans appareil , sans bruit , sans cette pompe vaine
335. Dont les grands , quels qu'ils soient , en secret sont épris ,
 Mais que le vrai héros regarde avec mépris. (9)
 Il parle , sa franchise est sa seule éloquence.
 Il expose en secret les besoins de la France ,
 Et jusqu'à la prière humiliant son cœur ,
340. Dans ses soumissions découvre sa grandeur.
 Quoi ! vous servez Valois ? dit la Reine surprise :
 C'est lui qui vous envoie au bord de la Tamise ?
 Quoi ! de ses ennemis devenu protecteur ,
 Henri vient me prier pour son persécuteur ?
345. Des rives du couchant , aux portes de l'aurore ,
 De vos longs différends l'univers parle encore :
 Et je vous vois armer en faveur de Valois ,
 Ce bras , ce même bras qu'il a craint tant de fois !
 Ses malheurs , lui dit-il , ont étouffé nos haines ;
350. Valois était esclave , il brise enfin ses chaînes :
 Plus heureux , si toujours assuré de ma foi ,
 Il n'eût cherché d'appui que son courage & moi !
 Mais il employa trop l'artifice & la feinte ; (10)
 Il fut mon ennemi par faiblesse & par crainte.

355. J'oublie enfin sa faute , en voyant son danger ;
Je l'ai vaincu , Madame , & je vais le venger.
Vous pouvez , grande Reine , en cette juste guerre ,
Signaler à jamais le nom de l'Angleterre ,
Couronner vos vertus , en défendant nos droits ,
360. Et venger avec moi la querelle des Rois. (11)
Elizabeth alors avec impatience ,
Demande le récit des troubles de la France ,
Veut savoir quels ressorts , & quel enchaînement
Ont produit dans Paris un si grand changement.
365. Déjà , dit-elle au Roi , la prompte renommée
De ces revers sanglans m'a souvent informée ;
Mais sa bouche indiscrete en sa légèreté ,
Prodigue le mensonge avec la vérité.
J'ai rejeté toujours ses récits peu fidelles.
370. Vous donc , témoin fameux de ces longues querelles ,
Vous , toujours de Valois le vainqueur , ou l'appui ,
Expliquez nous le nœud qui vous joint avec lui.
Daignez développer ce changement extrême.
Vous seul pouvez parler dignement de vous-même.
375. Peignez moi vos malheurs , & vos heureux exploits.
Songez que votre vie est la leçon des Rois.
Hélas ! reprit Bourbon , faut-il que ma mémoire
Rappelle de ces tems la malheureuse histoire !
Plût au Ciel irrité , témoin de mes douleurs ,
380. Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs !
Pourquoi demandez-vous , que ma bouche raconte
Des Princes de mon sang les fureurs & la honte ?
Mon cœur frémit encor à ce seul souvenir :
Mais vous me l'ordonnez , je vais vous obéir ;
385. Un autre , en vous parlant , pourrait avec adresse (12)

Déguiser leurs forfaits , excuser leur faiblesse ,
Mais ce vain artifice est peu fait pour mon cœur ,
Et je parle en soldat plus qu'en ambassadeur.

V A R I A N T E S
R E C U E I L L I E S
PAR L'ABBÉ L A N G L E T.

C H A N T P R E M I E R.

(1) **L**A première édition, donnée in 8°. en 1723. commence tout autrement que les autres. En voici les vers.

*Je chante les combats & ce Roi généreux ;
 Qui força les Français à devenir heureux ,
 Qui dissipa la Ligue & fit trembler l'Ibère ,
 Qui fut de ses sujets le vainqueur & le père ,
 Dans Paris subjugué fit adorer ses loix ,
 Et fut l'amour du monde & l'exemple des Rois.
 Muse , raconte moi , quelle haine obstinée
 Arma contre Henri la France mutinée ,
 Et comment nos ayeux , à leur perte courans ,
 Au plus juste des Rois préférèrent des Tyrans.
 Valois`régnait encor , & ses mains incertaines
 De l'Etat ébranlé laissaient flotter les rênes ;
 Les loix étaient sans force , & les droits confondus ,
 Ou pour en mieux parler , Valois ne régnait plus.
 Ce n'était plus ce Prince , &c.*

Ce commencement ne me paraît ni moins beau , ni moins

exact ; il est même plus court & plus nerveux que ce qui a été mis depuis. *

(2) L'édition de 1723. met.

*De son faible pouvoir insolente rivale,
Cent partis opposés du même orgueil épris,
De son trône à ses yeux disputaient les débris.*

(3) *Et le peuple & l'église, &c.* Ce vers & les quinze suivans ne sont pas ainsi dans les éditions, soit de 1723. soit de 1727. ou de 1732. soit des suivantes. Voici ce qu'on trouve dans la première.

*Troublant tout dans Paris, & du haut de ses tours,
De Rome & de l'Espagne appelant les secours ;
De l'autre paraissaient les soutiens de la France,
Divisés par leur secte, unis par la vengeance :
Henri de leurs desseins était l'ame & l'appui ;
Leurs cœurs impatiens volaient tous après lui.
On eût dit, que l'armée, à son pouvoir soumise,
Ne connaissait qu'un chef, & n'avait qu'une église.*

Vous

* Voici à propos de la réflexion de l'Abbé Langlet une anecdote singulière.

Mr. de Voltaire faisait imprimer à Londres en 1726. une édition de la Henriade. Il y avait à Londres un Grec natif de Smirne nommé Dadiky, interprète du Roi d'Angleterre: il vit par hazard la première feuille du Poëme où était ce vers:

*Qui forçâ les Français à devenir
heureux :*

il alla trouver l'auteur, & lui dit, Monsieur, je suis du pays d'Homère;

il ne commençait point ses poëmes par un trait d'esprit, par une énigme. L'auteur le crut, & corrigea ce commencement de la manière qu'on voit aujourd'hui.

Au reste l'édition de 1723. que cite l'Abbé Langlet fut faite par l'Abbé des Fontaines sur un manuscrit informe dont il s'était emparé; & le même des Fontaines en fit une autre à Evreux qui est extrêmement rare, & dans laquelle il inséra des vers de sa façon.

*Vous le vouliez ainsi , grand Dieu , dont les desseins
Par de secrets ressorts inconnus aux humains ,
Confondant des ligus la superbe espérance ,
Destinaient aux Bourbons l'empire de la France :
Déjà les deux partis , &c.*

(4) L'édition de 1723. avait mis

Des Anglais en secret allez fléchir la Reine.

Mais l'édition de Londres a parlé plus exactement ; il s'agit de gagner Elizabeth en faveur des deux Rois , & non pas de la fléchir , parce qu'elle n'avait aucun sujet de mécontentement de la part de ces Princes.

(5) On trouve dans l'édition de 1723 , ces quatre vers , supprimés dans les autres éditions.

*Les momens nous sont chers , & le vent nous seconde ;
Allez , qu'à mes desseins votre zèle réponde ;
Partez , je vous attens pour signaler mes coups ;
Qui veut vaincre & régner ne combat point sans vous.
Il dit , & le héros , &c.*

Mais ces vers , quoique beaux , faisaient languir l'action , & l'auteur a bien fait de les supprimer , même pour d'autres raisons.

(6) *Déjà des Neustriens , &c.*

Voici de quelle manière ce vers & les sept qui suivent , sont mis dans l'édition de 1723.

*Déjà des Neustriens il franchit la campagne ;
De tous ses favoris Sully seul l'accompagne ,
Sully , qui dans la guerre & dans la paix fameux ,*
Tom. I. C

*Intrépide soldat , courtisan vertueux ,
 Dans les plus grands emplois signalant sa prudence ,
 Servit également & son Maître & la France.
 Heureux si mieux instruit de la divine Loi ,
 Il eût fait pour son Dieu ce qu'il fit pour son Roi.
 A travers deux rochers , &c.*

Comme le nom de Mr. de Sully se trouve dans l'édition de 1723. Mr. de Voltaire y avait joint une remarque fort curieuse sur ce Seigneur , que je mets dans les notes historiques , pour ne rien omettre de ce qui se trouve dans les éditions différentes de ce beau poëme. L'auteur a substitué Mornay à Sully , parce qu'en effet Mornay dans ce temps là alla en Angleterre de la part de Henri le Grand.

(7) Voici comme l'édition de 1723. met ces vers & les suivans.

*On lève l'ancre , on part , on fuit loin de la terre ;
 On aborde bientôt les champs de l'Angleterre :
 Henri court au rivage , & d'un œil curieux
 Contemple ces climats , alors aimés des cieux.
 Sous de rustiques toits les laboureurs tranquilles
 Amassent les trésors des campagnes fertiles ,
 Sans craindre qu'à leurs yeux des soldats inhumains
 Ravagent ces beaux champs , cultivés par leurs mains.
 La paix au milieu d'eux comblant leur espérance ,
 Amène les plaisirs , enfans de l'abondance.
 Peuple heureux , dit Bourbon , quand pourrons les Français
 Voir d'un règne aussi doux fleurir les justes loix ?
 Quel exemple pour vous , Monarques de la terre !
 Une femme a fermé les portes de la guerre ;
 Et renvoyant chez vous la discorde & l'horreur ,*

*D'un peuple qui l'adore , elle fait le bonheur.
 En achevant ces mots il découvre un bocage ,
 Dont un léger zéphir agitant le feuillage :
 Flore étalait au loin ses plus vives couleurs ;
 Une onde transparente y suit entre les fleurs ;
 Une grotte est auprès , dont la simple structure , &c.*

Il y a plusieurs observations à faire sur cet endroit. La première, que le poète dans l'édition de 1723. met en Angleterre une scène, que dans les autres éditions il place dans l'île de Jersey. La seconde, que pour donner lieu de mettre la rencontre du vieillard, il feint que son héros est battu par la tempête, qui est ici très bien décrite, ce qui, après être parti de Dieppe, le fait relâcher dans l'île de Jersey. La troisième remarque est, qu'il place ci - après six beaux vers au sujet de l'Angleterre & d'Elizabeth ; celui - ci :

Peuple heureux , dit Bourbon , quand pourront les Français :

& les cinq qui suivent. Il écrit *Français* par un *a*, & a grande raison, parce qu'il écrit comme on parle.

(8) Il y avait dans toutes les autres éditions :

*Lui seul est toujours stable : en vain notre malice
 De sa sainte cité veut sapper l'édifice ,
 Lui - même en affermit les sacrés fondemens ,
 Ces fondemens , vainqueurs de l'enfer & du temps.
 C'est à vous , grand Bourbon , qu'il se fera connaître.*

Cette tirade parut à l'auteur plus faite pour la chaire que pour la poésie, & peu digne de cette philosophie tolérante qu'il a toujours annoncée. Il faut d'ailleurs remarquer, qu'étant né parmi les Catholiques, il s'est toujours exprimé en Catholique.

(9) *Suivi de Mornay seul, &c.*

L'édition de 1723. met ainsi ce vers & les suivans.

*Le Héros en secret est conduit chez la Reine ;
Il la voit , il lui dit le sujet qui l'amène ;
Et jusqu'à la prière humiliant son cœur ,
Dans ses soumissions découvre sa grandeur.
Quoi ! vous servez Valois , &c.*

(10) Ce vers & les trois qui suivent , se trouvent ainsi dans l'édition de 1723.

*Mais n'employant jamais que la ruse & la feinte ,
Il fut mon ennemi par faiblesse & par crainte :
Je l'ai vaincu , Madame , & je vais le venger ;
Le bras qui l'a puni saura le protéger.*

(11) *La querelle des Rois.*

Après ce vers on trouve dans l'édition de 1723. les huit vers suivans , dont les quatre premiers sont assez peu épiques. Les quatre derniers ont été transportés au troisième chant.

*La Reine accorda tout à sa noble prière ;
De Mars à ses sujets elle ouvre la barrière.
Mille jeunes héros vont bientôt sur ses pas
Fendre le sein des mers & chercher les combats.
Effex est à leur tête , Effex dont la vaillance
Vingt fois de l'Espagnol confondit la prudence ;
Et qui ne croyait pas , qu'un indigne destin
Dût flétrir les lauriers qu'avait cueillis sa main.*

(12) Il y avait auparavant :

*Surtout en écoutant ces tristes aventures ,
Pardonnez , grande Reine , à des vérités dures , &c.*

L'auteur apparemment a changé ces vers , parce que ces vérités qui pouvaient être dures pour les Rois de France , ne l'étaient pas pour la Reine Elizabeth.

N O T E S

D E

L' E D I T E U R.

a) **H**enri III. Roi de France , l'un des principaux personnages de ce poëme , y est toujours nommé Valois , nom de la branche royale dont il était.

b) Henri III. (*Valois*) étant Duc d'Anjou , avait commandé les armées de Charles IX. son frère , contre les protestans , & avait gagné à dix-huit ans les batailles de Jarnac & de Montcontour.

c) C'étaient les *Mignons* de Henri III. Il s'abandonnait avec eux à des débauches mêlées de superstition. Quelus fut tué en duel : Saint-Malgrin fut assassiné près du Louvre. Voyez les Remarques sur Joyeuse au troisième chant.

d) Henri IV. le Héros de ce poëme , y est appelé indifféremment *Bourbon* ou *Henri*.

Il naquit à Pau en Béarn le 13. Décembre 1553.

e) Saint Louis , neuvième du nom , Roi de France , est la tige de la branche des Bourbons.

f) Henri IV. Roi de Navarre , avait été solennellement excommunié par le Pape Sixte V. dès l'an 1585. trois ans avant l'événement dont il est ici question. Le Pape dans sa bulle l'appelle *génération bitarde & détestable de la maison de Bourbon* ; le prive , lui & toute la maison de Condé , à jamais , de tous leurs domaines & fiefs , & les déclare surtout incapables de succéder à la couronne.

Quoiqu'alors le Roi de Navarre & le Prince de Condé fussent en armes à la tête des protestans , le parlement toujours attentif à conserver

l'honneur & les libertés de l'Etat, fit contre cette bulle les remontrances les plus fortes ; & Henri IV. fit affilhomme dans Rome à la porte du Vatican, que Sixte-Quint, soit disant Pape, en avait menti, & que c'était lui-même qui était hérétique, &c.

g) C'était Henri, Prince de Condé, fils de Louis tué à Jarnac. Henri de Condé était l'espérance du parti protestant. Il mourut à Saint-Jean d'Angely à l'âge de trente-cinq ans, en 1585. Sa femme Charlotte de la Trimouille fut accusée de sa mort. Elle était grosse de trois mois lorsque son mari mourut, & accoucha six mois après de Henri de Condé II. du nom, qu'une tradition populaire & ridicule fait naître treize mois après la mort de son père.

Larrey a suivi cette tradition dans son histoire de Louis XIV, histoire où le fable, la vérité & le bon sens sont également négligés.

h) Duplessis-Mornay, le plus vertueux & le plus grand homme du parti protestant, naquit à Buy le 5. Novembre 1549. Il savait le latin

& le grec parfaitement, & l'hébreu autant qu'on le peut savoir ; ce qui était un prodige alors dans un gentilhomme. Il servit sa religion & son maître de sa plume & de son épée. Ce fut lui que Henri IV. étant Roi de Navarre, envoya à Elizabeth Reine d'Angleterre. Il n'eut jamais d'autres instructions de son maître qu'un blanc signé. Il réussit dans presque toutes les négociations, parce qu'il était un vrai politique, & non un intrigant. Ses lettres passent pour être écrites avec beaucoup de force & de sagesse.

Lorsqu'Henri IV. eut changé de religion, Duplessis Mornay lui fit de sanglants reproches, & se retira de sa cour. On l'appellait le Pape des Huguenots. Tout ce qu'on dit de son caractère dans le poème est conforme à l'histoire.

La raison qui porta l'auteur à choisir le personnage de Mornay, c'est ce caractère de philosophe qui n'appartient qu'à lui, & qu'on trouve développé au chant 6^{me}.

*Et son rare courage au milieu des combats,
Sait affronter la mort, & ne la donne pas.*

Et au chant 6^{me}.

*Il marche en philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son maître, & le suit.*

i) Jules César étant en Epire dans la ville d'Apollonie, aujourd'hui Cérès., s'en déroba secrètement, & s'embarqua sur la petite rivière de Bolina, qui s'appellait alors l'Anius. Il se jeta seul pendant

la nuit dans une barque à douze rames, pour aller lui-même chercher ses troupes qui étaient au royaume de Naples. Il eut une furieuse tempête. Voyez Plutarque.

k) C'est à Vefminster que s'af-

semble le parlement d'Angleterre ;
il faut le concours de la chambre
des Communes , de celle des Pairs ,
& le consentement du Roi , pour
faire des loix.

1) La tour de Londres est un
vieux château bâti près de la Tamise
par Guillaume le Conquérant ,
Duc de Normandie.

1.3.28

240



H. Grosse del.

D. K. del.

Qui pourroit.....exprimer les ravages
Dont cette nuit cruelle étala les images! *Henrich c. A. B.*

L A HENRIADE.

CHANT SECON D.

A R G U M E N T.

HENRI LE GRAND raconte à la Reine Elizabeth l'histoire des malheurs de la France : il remonte à leur origine , & entre dans le détail des massacres de la Saint Barthelemi.

REine , l'excès des maux , où la France est livrée , (1)
Est d'autant plus affreux , que leur source est sacrée.

C'est la Religion dont le zèle inhumain

Met à tous les Français les armes à la main.

5. a) Je ne décide point entre Genève & Rome.

De quelque nom divin que leur parti les nomme ,

J'ai vû des deux côtés la fourbe & la fureur ;

Et si la perfidie est fille de l'erreur ,

Si dans les différends , où l'Europe se plonge ,

10. La trahison , le meurtre est le sceau du mensonge ;

L'un & l'autre parti cruel également ,

Ainsi que dans le crime , est dans l'aveuglement.

Pour moi qui , de l'Etat embrassant la défense ,

Laisai toujours aux Cieux le soin de leur vengeance ,

15. On ne m'a jamais vû surpassant mon pouvoir ,

Tom. I.

D

- D'une indiscrète main profaner l'encensoir ;
Et périsse à jamais l'affreuse politique ,
Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique ,
Qui veut le fer en main convertir les mortels ,
20. Qui du sang hérétique arrose les autels ,
Et suivant un faux zèle , ou l'intérêt pour guides ,
Ne fert un Dieu de paix que par des homicides.
Plût à ce Dieu puissant dont je cherche la loi ,
Que la cour des Valois eût pensé comme moi !
25. Mais l'un & l'autre Guise *b*) ont eu moins de scrupule.
Ces chefs ambitieux d'un peuple trop crédule ,
Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des Cieux ,
Ont conduit dans le piège un peuple furieux ,
Ont armé contre moi sa pitié cruelle.
30. J'ai vu nos citoyens s'égorger avec zèle ,
Et la flamme à la main courir dans les combats ,
Pour de vains argumens qu'ils ne comprenaient pas.
Vous connaissez le peuple , & savez ce qu'il ose ,
Quand du Ciel outragé pensant venger la cause ,
35. Les yeux ceints du bandeau de la Religion ,
Il a rompu le frein de la soumission.
Vous le savez , Madame , & votre prévoyance
Etouffa dès long-tems ce mal en sa naissance.
L'orage en vos Etats à peine était formé ;
40. Vos soins l'avaient prévu , vos vertus l'ont calmé :
Vous réglez , Londres *c*) est libre , & vos loix florissantes.
Médicis a suivi des routes différentes.
Peut-être que sensible à ces tristes récits ,
Vous me demanderez , quelle était Médicis !
45. Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue.
Beaucoup en ont parlé , mais peu l'ont bien connue ,

- Peu de son cœur profond ont sondé les replis.
 Pour moi nourri vingt ans à la cour de ses fils,
 Qui vingt ans sous ses pas vis les orages naître,
50. J'ai trop à mes périls appris à la connaître.
 Son époux expirant dans la fleur de ses jours,
 A son ambition laissait un libre cours.
 Chacun de ses enfans nourri sous sa tutelle, *d*)
 Devint son ennemi dès qu'il régna sans elle.
55. Ses mains autour du trône avec confusion,
 Semaient la jalousie & la division :
 Opposant sans relâche avec trop de prudence,
 Les Guises *e*) aux Condés, & la France à la France ;
 Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,
60. Et changeant d'intérêt, de rivaux, & d'amis ;
 Esclave *f*) des plaisirs, mais moins qu'ambitieuse :
 Infidelle *g*) à sa secte, & superstitieuse, *h*)
 Possédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
 Les défauts de son sexe, & peu de ses vertus.
65. Ce mot m'est échappé, pardonnez ma franchise ;
 Dans ce sexe, après tout, vous n'êtes point comprise :
 L'auguste Elizabeth n'en a que les appas :
 Le Ciel qui vous forma pour régir des Etats,
 Vous fait servir d'exemple à tous tant que nous sommes,
70. Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.
 Déjà François Second, par un sort imprévu,
 Avait rejoint son père au tombeau descendu ;
 Faible enfant, qui de Guise adorait les caprices,
 Et dont on ignorait les vertus & les vices.
75. Charles plus jeune encor avait le nom de Roi.
 Médicis régnait seule, on tremblait sous sa loi.
 D'abord sa politique, assurant sa puissance,

- Semblait d'un fils docile éterniser l'enfance ;
 Sa main de la discorde allumant le flambeau ,
80. Signala par le sang son empire nouveau ;
 Elle arma le courroux de deux sectes rivales :
 Dreux *i*) qui vit déployer leurs enseignes fatales ,
 Fut le théâtre affreux de leurs premiers exploits :
 Le vieux Montmorenci *k*) près du tombeau des Rois ,
85. D'un plomb mortel atteint par une main guerrière ,
 De cent ans de travaux termina la carrière.
 Guise *l*) auprès d'Orléans mourut assassiné.
 Mon père *m*) malheureux , à la cour enchaîné ,
 Trop faible , & malgré lui servant toujours la Reine ,
90. Traîna dans les affronts sa fortune incertaine ;
 Et toujours de sa main , préparant ses malheurs ,
 Combattit & mourut pour ses persécuteurs.
 Condé *n*) , qui vit en moi le seul fils de son frère ,
 M'adopta , me servit & de maître & de père ;
95. Son camp fut mon berceau ; là , parmi les guerriers ,
 Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers ,
 De la cour avec lui dédaignant l'indolence ,
 Ses combats ont été les jeux de mon enfance.
 O plaines de Jarnac ! ô coup trop inhumain !
100. Barbare Montesquiou , moins guerrier qu'assassin ,
 Condé déjà mourant , tomba sous ta furie.
 J'ai vu porter le coup , j'ai vu trancher sa vie :
 Hélas ! trop jeune encor , mon bras , mon faible bras
 Ne put ni prévenir , ni venger son trépas.
105. Le Ciel , qui de mes ans protégeait la faiblesse ,
 Toujours à des héros confia ma jeunesse.
 Coligny *o*) , de Condé le digne successeur ,
 De moi , de mon parti devint le défenseur ;

- Je lui dois tout , Madame , il faut que je l'avoue ;
110. Et d'un peu de vertu si l'Europe me loue ,
Si Rome a souvent même estimé mes exploits ,
C'est à vous , ombre illustre , à vous que je le dois.
Je croissais sous ses yeux , & mon jeune courage
Fit long-tems de la guerre un dur apprentissage.
115. Il m'instruisait d'exemple au grand art des héros ;
Je voyais ce guerrier , blanchi dans les travaux ,
Soutenant tout le poids de la cause commune ,
Et contre Médicis , & contre la fortune ;
Chéri dans son parti , dans l'autre respecté ;
120. Malheureux quelquefois , mais toujours redouté ;
Savant dans les combats , savant dans les retraites ;
Plus grand , plus glorieux , plus craint dans ses défaites ,
Que Dunois ni Gaston ne l'ont jamais été
Dans le cours triomphant de leur prospérité.
125. Après dix ans entiers de succès & de pertes ,
Médicis qui voyait nos campagnes couvertes
D'un parti renaissant qu'elle avait cru détruit ,
Lasse enfin de combattre & de vaincre sans fruit ,
Voulut , sans plus tenter des efforts inutiles ,
130. Terminer d'un seul coup les discordes civiles.
La cour de ses faveurs nous offrit les attraits ,
Et n'ayant pu nous vaincre , on nous donna la paix.
Quelle paix , juste Dieu ! Dieu vengeur que j'atteste ,
Que de sang arrosa son olive funeste !
135. Ciel , faut-il voir ainsi les maîtres des humains ,
Du crime à leurs sujets applanir les chemins !
Coligny dans son cœur à son Prince fidelle ,
Aimait toujours la France en combattant contr'elle ;
Il chérit , il prévint l'heureuse occasion ,

140. Qui semblait de l'Etat assurer l'union.
 Rarement un héros connaît la défiance :
 Parmi ses ennemis il vint plein d'assurance.
 Jusqu'au milieu du Louvre il conduisit mes pas.
 Médicis en pleurant me reçut dans ses bras ,
145. Me prodigua long-tems des tendresses de mère ,
 Assura Coligny d'une amitié sincère ,
 Voulait par ses avis se régler désormais ,
 L'ornait de dignités , le comblait de bienfaits ,
 Montrait à tous les miens , séduits par l'espérance ,
150. Des faveurs de son fils la flatteuse apparence.
 Hélas ! nous espérions en jouir plus long-tems.
 Quelques-uns soupçonnaient ces perfides présens ,
 Les dons d'un ennemi leur semblaient trop à craindre :
 Plus ils se défiaient , plus le Roi savait feindre :
155. Dans l'ombre du secret depuis peu Médicis
 A la fourbe , au parjure avait formé son fils ,
 Façonnait aux forfaits ce cœur jeune & facile ,
 Et le malheureux Prince , à ses leçons docile ,
 Par son penchant féroce à les suivre excité ,
160. Dans sa coupable école avait trop profité.
 Enfin pour mieux cacher cet horrible mystère ,
 Il me donna sa sœur *p*) , il m'appella son frère.
 O nom qui m'as trompé , vains sermens , nœud fatal !
 Hymen qui de nos maux fut le premier signal !
165. Tes flambeaux que du Ciel alluma la colère ,
 Éclairaient à mes yeux le trépas de ma mère.
 Je *q*) ne suis point injuste , & je ne prétends pas
 A Médicis encor imputer son trépas :
 J'écarte des soupçons peut-être légitimes ,
170. Et je n'ai pas besoin de lui chercher des crimes.

- Ma mère enfin mourut. Pardonnez à des pleurs
 Qu'un souvenir si tendre arrache à mes douleurs.
 Cependant tout s'apprête , & l'heure est arrivée
 Qu'au fatal dénouement la Reine a réservée.
175. Le signal est donné sans tumulte & sans bruit.
 C'était à la faveur des ombres de la nuit :
 1) De ce mois malheureux l'inégale courière ,
 Semblait cacher d'effroi sa tremblante lumière :
 Coligny languissait dans les bras du repos ,
180. Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.
 Soudain de mille cris le bruit épouvantable
 Vient arracher ses sens à ce calme agréable :
 Il se lève , il regarde , il voit de tous côtés
 Courir des assassins à pas précipités.
185. Il voit briller partout les flambeaux & les armes ,
 Son palais embrasé , tout un peuple en allarmes ,
 Ses serviteurs sanglans dans la flamme étouffés ,
 Les meurtriers en foule au carnage échauffés ,
 Criant à haute voix , » Qu'on n'épargne personne ,
190. » C'est Dieu , c'est Médicis , c'est le Roi qui l'ordonne. «
 Il entend retentir le nom de Coligny.
 Il apperçoit de loin le jeune Teligny 2) ,
 Teligny dont l'amour a mérité sa fille ,
 L'espoir de son parti , l'honneur de sa famille ,
195. Qui sanglant , déchiré , traîné par des soldats ,
 Lui demandait vengeance , & lui tendait les bras.
 Le héros malheureux , sans armes , sans défense ,
 Voyant qu'il faut périr , & périr sans vengeance ,
 Voulut mourir du moins comme il avait vécu ,
200. Avec toute sa gloire & toute sa vertu.
 Déjà des assassins la nombreuse cohorte ,

- Du fallon qui l'enferme allait briser la porte ;
 Il leur ouvre lui-même , & se montre à leurs yeux ,
 Avec cet œil ferein , ce front majestueux ,
 205. Tel que dans les combats , maître de son courage ,
 Tranquille il arrêtait , ou pressait le carnage.
 A cet air vénérable , à cet auguste aspect ,
 Les meurtriers surpris sont saisis de respect ;
 Une force inconnue a suspendu leur rage.
210. Compagnons , leur dit-il , achevez votre ouvrage ,
 Et de mon sang glacé fouillez ces cheveux blancs ,
 Que le sort des combats respecta quarante ans ;
 Trapez , ne craignez rien , Coligny vous pardonne ;
 Ma vie est peu de chose , & je vous l'abandonne.....
215. J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous....
 Ces tigres à ces mots tombent à ses genoux ;
 L'un saisi d'épouvante abandonne ses armes ,
 L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes ,
 Et de ses assassins , ce grand homme entouré ,
220. Semblait un Roi puissant par son peuple adoré.
 1) Besime , qui dans la cour attendait sa victime ,
 Monte , accourt , indigné qu'on diffère son crime ;
 Des assassins trop lents il veut hâter les coups ;
 Aux pieds de ce héros , il les voit trembler tous.
225. A cet objet touchant lui seul est inflexible ;
 Lui seul à la pitié toujours inaccessible ,
 Aurait cru faire un crime & trahir Médicis ,
 Si du moindre remords il se sentait surpris.
 A travers les soldats , il court d'un pas rapide ;
230. Coligny l'attendait d'un visage intrépide :
 Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
 Lui plonge son épée , en détournant les yeux ,

De

- De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
 Ne fit trembler son bras , & glaçât son courage.
135. Du plus grand des Français , tel fut ce triste sort.
 On l'insulte *u*) , on l'outrage encor après sa mort.
 Son corps percé de coups , privé de sépulture ,
 Des oiseaux dévorans fut l'indigne pâture ;
 Et l'on porta sa tête aux pieds de Médecis ,
140. Conquête digne d'elle , & digne de son fils.
 Médecis la reçut avec indifférence ,
 Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance ,
 Sans remords , sans plaisir , maîtresse de ses sens ,
 Et comme accoutumée à de pareils présens.
145. Qui pourrait cependant exprimer les ravages ,
 Dont cette nuit cruelle étala les images !
 La mort de Coligny , prémices des horreurs ,
 N'était qu'un faible essai de toutes leurs fureurs.
 D'un peuple d'assassins les troupes effrénées ,
150. Par devoir & par zèle au carnage acharnées ,
 Marchaient , le fer en main , les yeux étincelans ,
 Sur les corps étendus de nos frères sanglans.
 Guise *x*) était à leur tête , & bouillant de colère ,
 Vengeait sur tous les miens les mânes de son père.
155. Nevers *y*) , Gondi *z*) , Tavanne *a*) , un poignard à la main ,
 Echauffaient les transports de leur zèle inhumain ;
 Et portant devant eux la liste de leurs crimes ,
 Les conduisaient au meurtre , & marquaient les victimes.
- Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris ,
160. Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris ,
 Le fils assassiné sur le corps de son père ,
 Le frère avec la sœur , la fille avec la mère ,
 Les époux expirans sous leurs toits embrasés ,

- Les enfans au berceau sur la pierre écrasés :
265. Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre.
 Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre ,
 Ce que vous-même encor à peine vous croirez ,
 Ces monstres furieux de carnage altérés ,
 Excités par la voix des Prêtres sanguinaires ,
270. Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs frères ;
 Et le bras tout souillé du sang des innocens ,
 Osaient offrir à Dieu cet exécration encens.
 O combien de héros indignement périrent !
 Renel *b*) & Pardaillan chez les morts descendirent ;
275. Et *c*) vous , brave Guerchy , vous , sage Lavardin ,
 Digne de plus de vie & d'un autre destin.
 Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
 Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle ,
 Marillac *d*) & Soubise *e*) au trépas condamnés ,
280. Défendent quelque tems leurs jours infortunés.
 Sanglans , percés de coups , & respirans à peine ,
 Jusqu'aux portes du Louvre , on les pousse , on les traîne ;
 Ils teignent de leur sang ce palais odieux ,
 En implorant leur Roi , qui les trahit tous deux.
285. Du haut de ce palais excitant la tempête ,
 Médecis à loisir contemplait cette fête ;
 Ses cruels Favoris d'un regard curieux ,
 Voyaient les flots de sang regorger sous leurs yeux ,
 Et de Paris en feu les ruines fatales
290. Etaient de ces héros les pompes triomphales.
 Que dis-je , ô crime ! ô honte ! ô comble de nos maux !
 Le *f*) Roi , le Roi lui-même au milieu des bourreaux ,
 Pourfaisant des proscrits les troupes égarées ,
 Du sang de ses sujets souillait ses mains sacrées :

295. Et ce même Valois que je fers aujourd'hui ,
Ce Roi qui par ma bouche implore votre appui ,
Partageant les forfaits de son barbare frère ,
A ce honteux carnage excitait sa colère.
Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain ,
300. Rarement dans le sang il a trempé sa main ;
Mais l'exemple du crime assiégeait sa jeunesse ,
Et sa cruauté même était une faiblesse.
Quelques-uns , il est vrai , dans la foule des morts ,
Du fer des assassins trompèrent les efforts.
305. De Caumont *g*) , un enfant , l'étonnante aventure ,
Ira de bouche en bouche à la race future.
Son vieux père accablé sous le fardeau des ans ,
Se livrait au sommeil entre ses deux enfans ;
Un lit seul enfermait & les fils & le père.
310. Les meurtriers ardens qu'aveuglait la colère ,
Sur eux à coups pressés enfoncent le poignard :
Sur ce lit malheureux la mort vole au hazard.
L'Eternel en ses mains tient seul nos destinées :
Il fait quand il lui plaît veiller sur nos années ;
315. Tandis qu'en ses fureurs l'homicide est trompé.
D'aucun coup , d'aucun trait Caumont ne fut frappé ;
Un invisible bras armé pour sa défense ,
Aux mains des meurtriers dérobait son enfance ;
Son père à son côté sous mille coups mourant ,
320. Le couvrait tout entier de son corps expirant ;
Et du peuple & du Roi trompant la barbarie ,
Une seconde fois il lui donna la vie.
Cependant , que faisais-je en ces affreux momens !
Hélas ! trop assuré sur la foi des sermens ,
325. Tranquille au fond du Louvre , & loin du bruit des armes ,
E ij

Mes sens d'un doux repos goûtaient encor les charmes.

O nuit ! nuit effroyable ! ô funeste sommeil !

L'appareil de la mort éclaira mon réveil.

On avait massacré mes plus chers domestiques ,

330. Le sang de tous côtés inondait mes portiques ;

Et je n'ouvris les yeux que pour envisager

Les miens que sur le marbre on venait d'égorger.

Les assassins sanglans vers mon lit s'avancèrent ,

Leurs parricides mains devant moi se levèrent ;

335. Je touchais au moment qui terminait mon sort ;

Je présentai ma tête , & j'attendis la mort.

Mais soit qu'un vieux respect pour le sang de leurs Maîtres

* Parlât encor pour moi dans le cœur de ces traîtres ;

Soit que de Médicis l'ingénieux courroux

340. Trouvât pour moi la mort un supplice trop doux ;

Soit qu'enfin s'assurant d'un port durant l'orage ,

Sa prudente fureur me gardât pour ôtage ;

On réserva ma vie à de nouveaux revers ,

Et bientôt de sa part on m'apporta des fers.

345. Coligny plus heureux & plus digne d'envie ,

Du moins en succombant ne perdit que la vie ;

Sa liberté , sa gloire au tombeau le suivit. . . .

Vous frémissiez , Madame , à cet affreux récit ;

Tant d'horreur vous surprend ; mais de leur barbarie ,

350. Je ne vous ai conté que la moindre partie.

On eût dit que du haut de son Louvre fatal ,

Médicis à la France eût donné le signal ;

Tout imita Paris ; la mort sans résistance

Couvrit en un moment la face de la France.

355. Quand un Roi veut le crime , il est trop obéi :

Par cent mille assassins son courroux fut servi ,

Et des fleuves Français les eaux enfanglantées ,
Ne portaient que des morts aux mers épouvantées.

(1) *Il n'y a que ce seul chant dans lequel l'auteur n'ait jamais rien changé.*

N O T E S

D E

L' E D I T E U R.

a) Plusieurs historiens ont peint Henri IV. flottant entre les deux Religions. On le donne ici pour un homme d'honneur, tel qu'il était, cherchant de bonne foi à s'éclairer, ami de la vérité, ennemi de la persécution, & détestant le crime partout où il se trouve.

b) François, Duc de Guise, appelée communément alors le Grand Duc de Guise, était père du Balafre. Ce fut lui, qui, avec le Cardinal son frère, jetta les fondemens de la Ligne. Il avait de très-grandes qualités, qu'il faut bien se donner de garde de confondre avec de la vertu.

Le Président de Thou, ce grand Historien, rapporte que François de Guise voulut faire assassiner Antoine de Navarre, père d'Henri IV. dans

la chambre de François II. Il avait engagé ce jeune Roi à permettre ce meurtre. Antoine de Navarre avait le cœur hardi, quoique l'esprit faible. Il fut informé du complot, & ne laissa pas d'entrer dans la chambre où on devait l'assassiner. S'ils me tuent, dit-il à Reinsy, gentilhomme à lui, prenez ma chemise toute sanglante, portez-la à mon fils & à ma femme, ils liront dans mon sang ce qu'ils doivent faire pour me venger. François II. n'osa pas, dit Mr. de Thou, se fouiller de ce crime, & le Duc de Guise en sortant de la chambre, s'écria : (Le pauvre Roi que nous avons !)

c) M. de Castelnau, envoyé de France auprès de la Reine Elizabeth, parle ainsi d'elle.

E iij

» Cette Princeſſe avoit toutes les
» grandes qualités qui ſont requiſes
» pour régner heureuſement. On
» pourrait dire de ſon règne ce qui
» advint au tems d'Auguſte lorſque
» le temple de Janus fut fermé ,
» &c. «

d) Catherine de Médicis ſe brouilla avec ſon fils Charles IX. ſur la fin de la vie de ce Prince , & enſuite avec Henri III. Elle avoit été ſi ouvertement mécontente du gouvernement de François II. qu'on l'avoit ſoupçonnée , quoiqu'injuſtement , d'avoir hâté la mort de ce Roi.

e) Dans les mémoires de la Ligue on trouve une lettre de Catherine de Médicis au Prince de Condé , par laquelle elle le remercie d'avoir pris les armes contre la cour.

f) Elle fut accuſée d'avoir eu des intrigues avec le Vidame de Chartres mort à la Baſtille , & avec un gentilhomme Breton nommé Moſcouet.

g) Quand elle crut la bataille de Dreux perdue , & les Proteſtans vainqueurs : (Eh bien , dit-elle , nous prions Dieu en François.)

h) Elle étoit aſſez faible pour croire à la magie , témoin les talifmans qu'on trouva après ſa mort.

i) La bataille de Dreux fut la première bataille rangée qui ſe donna entre le parti Catholique , & le parti Proteſtant. Ce fut en 1562.

k) Anne de Montmorenci , homme opiniâtre & inflexible , le plus malheureux Général de ſon tems , fut priſonnier à Pavie & à Dreux , battu à S. Quentin par Philippe II. fut enſin bleſé à mort à la bataille de S. Denys , par un Anglais nommé Stuart , le même qui l'avoit pris à la bataille de Dreux.

l) C'eſt ce même François de Guſſe cité ci-deſſus , fameux par la défenſe de Metz contre Charles-Quint. Il aſſiégea les Proteſtans dans Orléans en 1563. lorſque Poltrot-de-Méré , gentilhomme Angoumois , le tua par derrière d'un coup de piſtolet chargé de trois balles empoifonnées. Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans , comblé de gloire & regretté des Catholiques.

m) Antoine de Bourbon , Roi de Navarre , père d'Henri IV. étoit un eſprit faible & indécis. Il quitta la Religion Proteſtante où il étoit né , dans le tems que ſa femme renonça à la Religion Catholique. Il ne ſçut jamais bien de quel parti ni de quelle Religion il étoit. Il fut tué au ſiège de Rouen , où il ſervait le parti des Guſſes qui l'opprimaient contre les Proteſtans qu'il aimait. Il mourut en 1562. au même âge que François de Guſſe.

n) Le Prince de Condé dont il eſt ici queſtion , étoit frère du Roi de Navarre , & oncle d'Henri IV. Il fut long-tems le chef des Proteſtans , & le grand ennemi des Guſſes. Il fut tué après la bataille de Jarnac par Montefquieu , Capitaine des gardes du Duc d'Anjou (depuis Henri III.) Le Comte de Soiſſons , fils du mort , chercha partout Montefquieu & ſes parens , pour les ſaſcriter à ſa vengeance.

Henri IV. étoit à la journée de Jarnac , quoiqu'il n'eût pas quatorze ans , & il remarqua les fautes qui firent perdre la bataille.

o) Gaspard de Coligny , Amiral de France , fils de Gaspard de Coligny Maréchal de France , & de Louiſe de Montmorenci , ſœur du

Connétable, né à Châtillon le 16. Févr. 1516. *Voyez les notes qui sont placées à la fin du poëme.*

p) Marguerite de Valois, sœur de Charles IX. fut mariée à Henri IV. en 1572. peu de jours avant les massacres.

q) Jeanne d'Albret, mère d'Henri IV. attirée à Paris avec le reste des Huguenots, mourut presque subitement entre le mariage de son fils & la St. Barthelemi; mais Caillart son Médecin, & Desnoëds son chirurgien, protestans passionnés, qui ouvrirent son corps, n'y trouvèrent aucune marque de poison.

r) Ce fut la nuit du 23. au 24. Août fête de St. Barthelemi en 1572. que s'exécuta cette sanglante tragédie.

L'Amiral était logé dans la rue Bezi, dans une maison qui est à présent une auberge appelée l'Hôtel St. Pierre, où on voit encore sa chambre.

s) Le Comte de Taigni avait épousé il y avait dix mois la fille de l'Amiral. Il avait un visage si agréable & si doux, que les premiers qui étaient venus pour le tuer, s'étaient laissés attendrir à sa vue; mais d'autres plus barbares le massacrèrent.

t) Besme était un Allemand, domestique de la maison de Guise. Ce misérable étant depuis pris par les Protestans, les Rochellois voulurent l'acheter pour le faire écarteler dans leur place publique; mais il fut tué par un nommé Bretonville.

u) On pendit l'Amiral de Coligny par les pieds avec une chaîne de fer, au gibet de Montfaucon. Charles IX. alla avec sa cour jour

de ce spectacle horrible. Un des courtisans disant que le corps de Coligny sentait mauvais, le Roi répondit comme Vitellius: (Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.)

Les Protestans prétendent, que Catherine de Médicis envoya au Pape la tête de l'Amiral. Ce fait n'est point assuré; mais il est sur, qu'on porta sa tête à la Reine, avec un coffre plein de papiers, parmi lesquels était l'hiltoire du tems écrite de la main de Coligny.

x) C'était Henri Duc de Guise, surnommé le Balafre, fameux depuis par les Barricades, & qui fut tué à Blois: il était fils du Duc François, assassiné par Poltrot.

y) Frederic de Gonzague, de la maison de Mantoue, Duc de Nevers, l'un des auteurs de la St. Barthelemi.

z) Albert de Gondy, Maréchal de Retz, favori de Catherine de Médicis.

a) Gaspard de Tavanne, élevé page de François I. Il courait dans les rues de Paris la nuit de la St. Barthelemi, criant: (Saignez, saignez, la saignée est aussi bonne au mois d'Août qu'au mois de Mai.) Son fils, qui a écrit des mémoires, rapporte que son père étant au lit de la mort, fit une confession générale de sa vie, & que le Confesseur lui ayant dit d'un air étonné: (Quoi! vous ne me parlez point de la St. Barthelemi? Je la regarde, répondit le Maréchal, comme une action méritoire qui doit effacer mes autres péchés.)

b) Antoine de Clermont-Renel, se sauvant en chemise, fut massacré par le fils du Baron des Adrets, & par son propre cousin, Buffly d'Amboise.

Le Marquis de Pardaillan fut tué à côté de lui.

c) Guerchy se défendit longtems dans la rue, & tua quelques meurtriers avant d'être accablé par le nombre ; mais le Marquis de Lavardin n'eut pas le tems de tirer l'épée.

d) Marillac, Comte de la Rochefoucault, était favori de Charles IX. & avait passé une partie de la nuit avec le Roi. Ce Prince avait eu quelque envie de le faire, & lui avait même dit de coucher dans le Louvre ; mais ensuite il le laissa aller, en disant : (Je vois bien que Dieu veut qu'il périsse.)

e) Soubise portait ce nom, parce qu'il avait épousé l'héritière de la maison de Sui sise. Il s'appellait Dupont-Quellenec. Il se défendit très longtems, & tomba percé de coups sous les fenêtres de la Reine. Les Dames de la Cour allèrent voir son corps nud & tout sanglant,

par une curiosité barbare, digne de cette Cour abominable.

f) J'ai entendu dire au dernier Maréchal de Tessé, qu'il avait connu dans sa jeunesse un vieillard de quatre-vingt-dix ans, lequel avait été Page de Charles IX. & lui avait dit plusieurs fois, qu'il avait chargé lui-même la carabine avec laquelle le Roi avait tiré sur ses sujets Protestans la nuit de la S. Barthelemi.

g) De Caumont, qui échappa à la S. Barthelemi, eut le fameux Maréchal de la Force, qui depuis se fit une si grande réputation, & qui vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il a laissé des mémoires, qui n'ont point été imprimés, & qui doivent être encore dans la maison de la Force. Il dit dans ses mémoires, que son père & son frère furent massacrés dans la rue des Petites-Champs : mais ces circonstances ne sont point du tout essentielles.

4 2 2 2

460



Il s'écroule sur

J.F. Rousseau sculpt.

Son destin l'aveuglait, son heure était venue. *Henriade CH. III*

L A H E N R I A D E .

C H A N T T R O I S I È M E .

A R G U M E N T .

L E Héros continue l'histoire des guerres civiles de France. Mort funeste de Charles IX. Règne d'Henri III. Son caractère. Celui du fameux Duc de Guise, connu sous le nom du Balafre. Bataille de Coutras. Meurtre du Duc de Guise. Extrémités où Henri III. est réduit. Mayenne est le Chef de la Ligue. D'Aumale en est le Héros. Réconciliation d'Henri III. & d'Henri Roi de Navarre. Secours que promet la Reine Elizabeth. Sa réponse à Henri de Bourbon.

- Q**Uand l'arrêt des destins eut durant quelques jours ,
 A tant de cruautés permis un libre cours ,
 Et que des assassins , fatigués de leurs crimes ,
 Les glaives émoussés manquèrent de victimes ;
 5. Le peuple dont la Reine avait armé le bras ,
 Ouvrit enfin les yeux & vit ses attentats.
 Aisément sa pitié succède à sa furie ;
 Il entendit gémir la voix de sa patrie.
 Bientôt Charle lui-même en fut saisi d'horreur ;
 10. Le remord dévorant s'éleva dans son cœur.

Tom. I.

F

- Des premiers ans du Roi la funeste culture
 N'avait que trop en lui corrompu la nature ;
 Mais elle n'avait point étouffé cette voix ,
 Qui jusques sur le trône épouvante les Rois.
15. Par sa mère élevé , nourri dans ses maximes ,
 Il n'était point comme elle endurci dans les crimes.
 Le chagrin vint flétrir la fleur de ses beaux jours ,
 Une langueur mortelle en abrégé le cours :
 Dieu déployant sur lui sa vengeance sévère ,
20. Marqua ce Roi mourant du sceau de sa colère ,
 Et par son châtement voulut épouvanter
 Quiconque à l'avenir oserait l'imiter.
 Je le vis *x*) expirant. Cette image effrayante ,
 A mes yeux attendris semble être encor présente.
25. Son sang à gros bouillons de son corps élané ,
 Vengeait le sang Français par ses ordres versé ;
 Il se sentait frappé d'une main invisible ;
 Et le peuple étonné de cette fin terrible ,
 Plaignit un Roi si jeune & si-tôt moissonné ,
30. Un Roi par les méchans dans le crime entraîné ,
 Et dont le repentir permettait à la France ,
 D'un Empire plus doux quelque faible espérance.
 Soudain du fond du Nord , au bruit de son trépas ,
 L'impatient Valois accourant à grands pas ,
35. Vint saisir dans ces lieux tout fumans de carnage ,
 D'un frère infortuné le sanglant héritage.
 La Pologne *b*) en ce tems avait d'un commun choix ,
 Au rang des Jagellons placé l'heureux Valois ;
 Son nom plus redouté que les plus puissans Princes ,
40. Avait gagné pour lui les voix de cent Provinces.
 C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux :

- Valois ne soutint pas ce fardeau dangereux.
 Qu'il ne s'attende point que je le justifie ;
 Je lui peux immoler mon repos & ma vie ,
 45. Tout , hors la vérité que je préfère à lui.
 Je le plains , je le blâme , & je suis son appui.
 Sa gloire avait passé comme une ombre légère.
 Ce changement est grand , mais il est ordinaire.
 On a vû plus d'un Roi , par un triste retour ,
 50. Vainqueur dans les combats , esclave dans sa cour.
 Reine , c'est dans l'esprit qu'on voit le vrai courage.
 Valois reçut des Cieux des vertus en partage.
 Il est vaillant , mais faible , & moins Roi que soldat ,
 Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.
 55. Ses honteux favoris flattant son indolence ,
 De son cœur à leur gré gouvernaient l'inconstance ;
 Au fond de son palais avec lui renfermés ,
 Sourds aux cris douloureux des peuples opprimés ,
 Ils dictaient par sa voix leurs volontés funestes ;
 60. Des trésors de la France ils dissipaient les restes ;
 Et le peuple accablé poussant de vains soupirs ,
 Gémissait de leur luxe & payait leurs plaisirs.
 Tandis que sous le joug de ses maîtres avides ,
 Valois pressait l'état du fardeau des subides ,
 65. On vit paraître Guise c) , & le peuple inconstant
 Tourna bientôt ses yeux vers cet astre éclatant :
 Sa valeur , ses exploits , la gloire de son père ,
 Sa grace , sa beauté , cet heureux don de plaire ,
 Qui mieux que la vertu fait régner sur les cœurs ,
 70. Attiraient tous les vœux par des charmes vainqueurs.
 Nul ne fut mieux que lui le grand art de séduire ;
 Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire ,

Et ne fut mieux cacher , sous des dehors trompeurs ,
Des plus vastes desseins les sombres profondeurs.

75. Altier , impérieux , mais souple & populaire ,
Des peuples en public il plaignait la misère ,
Détestait des impôts le fardeau rigoureux ;
Le pauvre allait le voir , & revenait heureux :
Il savait prévenir la timide indigence ;
80. Ses bienfaits dans Paris annonçaient sa présence :
Il se faisait aimer des grands qu'il haïssait ;
Terrible & sans retour alors qu'il offensait ;
Téméraire en ses vœux , sage en ses artifices ,
Brillant par ses vertus , & même par ses vices ,
85. Connaissant le péril , & ne redoutant rien ;
Heureux Guerrier , grand Prince , & mauvais Citoïen.
Quand il eut quelque tems essayé sa puissance ,
Et du peuple aveuglé cru fixer l'inconstance ,
Il ne se cacha plus , & vint ouvertement
90. Du trône de son Roi briser le fondement.
Il forma dans Paris cette Ligue funeste ,
Qui bientôt de la France infecta tout le reste ;
Monstre affreux , qu'ont nourri les peuples & les grands ,
Engraissé de carnage & fertile en tyrans.
95. La France dans son sein vit alors deux Monarques :
L'un n'en possédait plus que les frivoles marques ;
L'autre inspirant partout l'espérance ou l'effroi ,
A peine avait besoin du vain titre de Roi.
Valois se réveilla du sein de son yvresse.
100. Ce bruit , cet appareil , ce danger qui le presse ,
Ouvrirent un moment ses yeux appesantis :
Mais du jour importun ses regards éblouis ,
Ne distinguèrent point au fort de la tempête ,

- Les foudres menaçans qui grondaient sur sa tête :
105. Et bientôt fatigué d'un moment de réveil ,
 Las , & se jetant dans les bras du sommeil ,
 Entre ses favoris , & parmi les délices ,
 Tranquille il s'endormit au bord des précipices.
 Je lui restais encor , & tout prêt de périr ,
110. Il n'avait plus que moi , qui pût le secourir :
 Héritier après lui du trône de la France ,
 Mon bras sans balancer s'armait pour sa défense :
 J'offrais à sa faiblesse un nécessaire appui ;
 Je courais le sauver , ou me perdre avec lui.
115. Mais Guise trop habile , & trop savant à nuire ;
 L'un par l'autre en secret songeait à nous détruire.
 Que dis-je ? il obligea Valois à se priver
 De l'unique soutien , qui le pouvait sauver.
 De la Religion le prétexte ordinaire ,
120. Fut un voile honorable à cet affreux mystère :
 Par sa feinte vertu tout le peuple échauffé ,
 Ranima son courroux encor mal étouffé.
 Il leur représentait le culte de leurs pères ,
 Les derniers attentats des sectes étrangères ,
125. Me peignait ennemi de l'Eglise & de Dieu :
 » Il porte , disait-il , ses erreurs en tout lieu ;
 » Il suit d'Elizabeth les dangereux exemples ;
 » Sur vos Temples détruits il va fonder ses Temples ;
 » Vous verrez dans Paris ses prêches criminels. d)
130. Tout le peuple à ces mots trembla pour ses Autels.
 Jusqu'au palais du Roi l'allarme en est portée.
 La Ligue , qui feignait d'en être épouvantée ,
 Vient de la part de Rome annoncer à son Roi ,
 Que Rome lui défend de s'unir avec moi.

135. Hélas ! le Roi trop faible obéit sans murmure :
 Et lorsque je volais pour venger son injure ,
 J'apprens que mon beau-frère , à la Ligue soumis ,
 S'unissait , pour me perdre , avec ses ennemis ,
 De soldats malgré lui couvrirait déjà la terre ,
140. Et par timidité me déclarait la guerre.
 Je plains sa faiblesse , & sans rien ménager ,
 Je cours le combattre au lieu de le venger.
 De la Ligue , en cent lieux , les villes allarmées ,
 Contre moi dans la France enfantaient des armées :
145. Joyeuse , avec ardeur , venait fondre sur moi ,
 Ministre impétueux des faiblesses du Roi.
 Guise dont la prudence égalait le courage ,
 Disperfait mes amis , leur fermait le passage.
 D'armes & d'ennemis pressé de toutes parts ,
150. Je les défiai tous , & tentai les hazards.
 Je cherchai dans Coutras ce superbe Joyeuse. (1)
 Vous savez sa défaite , & sa fin malheureuse :
 Je dois vous épargner des récits superflus.
 Non , je ne reçois point vos modestes refus :
155. Non , ne me privez point , dit l'auguste Princesse ,
 D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéresse ;
 N'oubliez point ce jour , ce grand jour de Coutras ,
 Vos travaux , vos vertus , Joyeuse , & son trépas.
 L'auteur de tant d'exploits doit seul me les apprendre ,
160. Et peut-être je suis digne de les entendre.
 Elle dit. Le Héros à ce discours flatteur ,
 Sentit couvrir son front d'une noble rougeur ,
 Et réduit à regret à parler de sa gloire ,
 Il poursuivit ainsi cette fatale histoire.
165. De tous les favoris qu'idolâtrait Valois e) ,

- Qui flattaient sa mollesse , & lui donnaient des loix ,
Joyeuse né d'un sang chez les Français insigne ,
D'une faveur si haute était le moins indigne :
Il avait des vertus ; & si de ses beaux jours
170. La Parque en ce combat n'eût abrégé le cours ,
Sans doute aux grands exploits son ame accoutumée ,
Aurait de Guise un jour atteint la renommée.
Mais nourri jusqu'alors au milieu de la cour ,
Dans le sein des plaisirs , dans les bras de l'amour ,
175. Il n'eut à m'opposer qu'un excès de courage ,
Dans un jeune Héros dangereux avantage.
Les courtisans en foule attachés à son sort ,
Du sein des voluptés s'avançaient à la mort.
Des chiffres amoureux , gages de leurs tendresses ;
180. Traçaient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses ;
Leurs armes éclataient du feu des diamans ,
De leurs bras énervés frivoles ornemens.
Ardens , tumultueux , privés d'expérience ,
Ils portaient au combat leur superbe imprudence :
185. Orgueilleux de leur pompe , & fiers d'un camp nombreux ,
Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.
D'un éclat différent mon camp frappait leur vue.
Mon armée en silence à leurs yeux étendue ,
N'offrait de tous côtés que farouches soldats ,
190. Endurcis aux travaux , vieillis dans les combats ,
Accoutumés au sang & couverts de blessures ;
Leur fer & leurs mousquets composaient leurs parures.
Comme eux vêtu sans pompe , armé de fer comme eux ,
Je conduisais aux coups leurs escadrons poudreux ;
195. Comme eux , de mille morts affrontant la tempête ,
Je n'étais distingué qu'en marchant à leur tête.

- Je vis nos ennemis vaincus & renversés ,
 Sous nos coups expirans , devant nous dispersés :
 A regret dans leur sein j'enfonçais cette épée ,
 200. Qui du sang Espagnol eût été mieux trempée.
 Il le faut avouer , parmi ces courtisans ,
 Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans ,
 Aucun ne fut percé que de coups honorables :
 Tous fermes dans leur poste & tous inébranlables ,
 205. Ils voyaient devant eux avancer le trépas ,
 Sans détourner les yeux , sans reculer d'un pas.
 Des courtisans Français tel est le caractère :
 La paix n'amollit point leur valeur ordinaire ;
 De l'ombre du repos ils volent aux hazards ;
 210. Vils flatteurs à la cour , héros aux champs de Mars.
 Pour moi dans les horreurs d'une mêlée affreuse ,
 J'ordonnais , mais en vain , qu'on épargnât Joyeuse ;
 Je l'aperçus bien - tôt porté par des soldats ,
 Pâle , & déjà couvert des ombres du trépas.
 215. Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore
 Des baisers du zéphire & des pleurs de l'aurore ;
 Brille un moment aux yeux , & tombe avant le tems ;
 Sous le tranchant du fer , ou sous l'effort des vents.
 Mais pourquoi rappeler cette triste victoire ?
 220. Que ne puis-je plutôt ravir à la mémoire ,
 Les cruels monumens de ces affreux succès ! (2)
 Mon bras n'est encor teint que du sang des Français ;
 Ma grandeur , à ce prix , n'a point pour moi de charmes ,
 Et mes lauriers sanglans sont baignés de mes larmes.
 225. Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir
 L'abîme dont Valois voulait en vain sortir.
 Il fut plus méprisé quand on vit sa disgrâce ;

Paris

- Paris fut moins soumis , la Ligue eut plus d'audace ;
 Et la gloire de Guise , aigrissant ses douleurs ,
230. Ainsi que ses affronts , redoubla ses malheurs.
 Guise *f*) dans Vimori , d'une main plus heureuse ,
 Vengea sur les Germains la perte de Joyeuse ,
 Accabla dans Auneau mes alliés surpris ,
 Et couvert de lauriers se montra dans Paris.
235. Ce vainqueur y parut comme un Dieu tutelaire.
 Valois vit triompher son superbe adversaire ,
 Qui toujours insultant à ce Prince abattu ,
 Semblait l'avoir servi moins que l'avoir vaincu.
- La honte irrite enfin le plus faible courage :
240. L'insensible Valois ressentit cet outrage ;
 Il voulut d'un sujet reprimant la fierté ,
 Essayer dans Paris sa faible autorité.
 Il n'en était plus tems , la tendresse & la crainte
 Pour lui dans tous les cœurs était alors éteinte :
245. Son peuple audacieux prompt à se mutiner ,
 Le prit pour un tyran dès qu'il voulut régner.
 On s'assemble , on conspire , on répand les allarmes ;
 Tout bourgeois est soldat , tout Paris est en armes :
 Mille remparts naissans qu'un instant a formés ,
250. Menacent de Valois les gardes enfermés.
 Guise *g*) tranquille & fier au milieu de l'orage ,
 Précipitait du peuple ou retenait la rage ,
 De la sédition gouvernait les ressorts ,
 Et faisait à son gré mouvoir ce vaste corps.
255. Tout le peuple au palais courait avec furie :
 Si Guise eût dit un mot , Valois était sans vie :
 Mais lorsque d'un coup d'œil il pouvait l'accabler ,
 Il parut satisfait de l'avoir fait trembler ,

- Et des mutins lui-même arrêtant la poursuite ,
 260. Lui laissa par pitié le pouvoir de la fuite.
 Enfin Guise attenta , quel que fût son projet ,
 Trop peu pour un tyran , mais trop pour un fujét.
 Quiconque a pu forcer son Monarque à le craindre ,
 A tout à redouter , s'il ne veut tout enfreindre.
 265. Guise en ses grands desseins dès ce jour affermi ,
 Vit qu'il n'était plus tems d'offenser à demi ;
 Et qu'élevé si haut , mais sur un précipice ,
 S'il ne montait au trône , il marchait au supplice.
 Enfin maître absolu d'un peuple révolté ,
 270. Le cœur plein d'espérance & de témérité ,
 Appuyé des Romains , secouru des Ibères ,
 Adoré des Français , secondé de ses frères ,
 Ce sujet à) orgueilleux crut ramener ces tems ,
 Où de nos premiers Rois les lâches descendans ,
 275. Déchus presque en naissant de leur pouvoir suprême ,
 Sous un froc odieux cachaient leur diadème ,
 Et dans l'ombre d'un cloître en secret gémissans ,
 Abandonnaient l'Empire aux mains de leurs Tyrans.
 Valois , qui cependant diffèrait sa vengeance ,
 280. Tenait alors dans Blois les Etats de la France.
 Peut-être on vous a dit , quels furent ces Etats :
 On proposa des loix qu'on n'exécuta pas ;
 De mille Députés l'éloquence stérile
 Y fit de nos abus un détail inutile ;
 285. Car de tant de conseils l'effet le plus commun ,
 Est de voir tous nos maux sans en soulager un.
 Au milieu des Etats Guise avec arrogance ,
 De son Prince offensé vint braver la présence ,
 S'affit auprès du trône , & sûr de ses projets ,

290. Crut dans ces Députés voir autant de sujets.
Déjà leur troupe indigne , à son Tyran vendue ,
Allait mettre en ses mains la puissance absolue ;
Lorsque las de le craindre & las de l'épargner ,
Valois voulut enfin se venger & régner.
295. Son rival chaque jour soigneux de lui déplaire ,
Dédaigneux ennemi , méprisait sa colère ;
Ne soupçonnant pas même , en ce Prince irrité ,
Pour un assassinat assez de fermeté.
Son destin l'aveuglait , son heure était venue.
300. Le Roi le fit lui-même immoler à sa vue ;
De cent coups de poignard indignement percé i) ,
Son orgueil en mourant ne fut point abaissé ,
Et ce front , que Valois craignait encor peut-être ,
Tout pâle & tout sanglant semblait braver son Maître.
305. C'est ainsi que mourut ce sujet tout-puissant ,
De vices , de vertus assemblage éclatant.
Le Roi , dont il ravit l'autorité suprême ,
Le souffrit lâchement , & s'en vengea de même.
Bientôt ce bruit affreux se répand dans Paris.
310. Le peuple épouvanté remplit l'air de ses cris.
Les vieillards défolés , les femmes éperdues ,
Vont du malheureux Guise embrasser les statues.
Tout Paris croit avoir , en ce pressant danger ,
L'Eglise à soutenir , & son père à venger.
315. De Guise au milieu d'eux le redoutable frère ,
Mayenne à la vengeance anime leur colère ,
Et plus par intérêt que par ressentiment ,
Il allume en cent lieux ce grand embrasement.
Mayenne k) dès long-tems nourri dans les allarmes ,
320. Sous le superbe Guise avait porté les armes ; (3)

G ij

- Il succède à sa gloire ainsi qu'à ses desseins ;
 Le sceptre de la Ligue a passé dans ses mains.
 Cette grandeur sans borne , à ses desirs si chère ,
 Le console aisément de la perte d'un frère ;
325. Il servait à regret , & Mayenne aujourd'hui
 Aime mieux le venger que de marcher sous lui.
 Mayenne a , je l'avoue , un courage héroïque ;
 Il fait , par une heureuse & sage politique ,
 Réunir sous ses loix mille esprits différens ,
330. Ennemis de leur Maître , esclaves des tyrans.
 Il connaît leurs talens , il fait en faire usage. (4)
 Souvent du malheur même il tire un avantage.
 Guise avec plus d'éclat éblouissait les yeux ,
 Fut plus grand , plus Héros , mais non plus dangereux.
335. Voilà quel est Mayenne , & quelle est sa puissance.
 Autant la Ligue altière espère en sa prudence ,
 Autant le jeune Aumale l) au cœur présomptueux
 Répand dans les esprits son courage orgueilleux.
 D'Aumale est du parti le bouclier terrible.
340. Il a jusqu'aujourd'hui le titre d'invincible.
 Mayenne , qui le guide au milieu des combats ,
 Est l'ame de la Ligue , & l'autre en est le bras.
 Cependant des Flamans l'oppresser politique , (5)
 Ce voisin dangereux , ce tyran Catholique ,
345. Ce Roi dont l'artifice est le plus grand soutien ,
 Ce Roi votre ennemi , mais plus encor le mien ,
 Philippe m) , de Mayenne embrassant la querelle ,
 Soutient de nos rivaux la cause criminelle ;
 Et Rome n) , qui devait étouffer tant de maux ,
350. Rome de la discorde allume les flambeaux.
 Celui , qui des Chrétiens se dit encor le père ,

- Met aux mains de ses fils un glaive sanginaire.
Des deux bouts de l'Europe , à mes regards surpris ,
Tous les malheurs ensemble accourent dans Paris.
355. Enfin Roi sans sujets , poursuivi sans défense ,
Valois s'est vû forcé d'implorer ma puissance.
Il m'a cru généreux , & ne s'est point trompé :
Des malheurs de l'Etat mon cœur s'est occupé ;
Un danger si pressant a fléchi ma colère ;
360. Je n'ai plus dans Valois regardé qu'un beau-frère :
Mon devoir l'ordonnait , j'en ai subi la loi ,
Et Roi , j'ai défendu l'autorité d'un Roi.
Je suis venu vers lui sans traité , sans otage o) :
Votre sort , ai-je dit , est dans votre courage :
365. Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris.
Alors un noble orgueil a rempli ses esprits :
Je ne me flatte point d'avoir pû dans son ame
Verser par mon exemple une si belle flâme ;
Sa disgrâce a sans doute éveillé sa vertu :
370. Il gémit du repos qui l'avait abattu.
Valois avait besoin d'un destin si contraire ;
Et souvent l'infortune aux Rois est nécessaire.
Tels étaient de Henri les sincères discours.
Des Anglais cependant il presse le secours :
375. Déjà du haut des murs de la ville rebelle ,
La voix de la victoire en son camp le rappelle ;
Mille jeunes Anglais vont bientôt sur ses pas ,
Fendre le sein des mers , & chercher les combats.
Essex p) est à leur tête , Essex dont la vaillance
380. A des fiers Castillans confondu la prudence ,
Et qui ne croyait pas , qu'un indigne destin
Dût flétrir les lauriers qu'avait cueillis sa main.

- Henri ne l'attend point ; ce Chef que rien n'arrête ,
 Impatient de vaincre à son départ s'apprête :
385. Allez , lui dit la Reine , allez , digne Héros ,
 Mes guerriers sur vos pas traverseront les flots ;
 Non , ce n'est point Valois , c'est vous qu'ils veulent suivre ;
 A vos soins généreux mon amitié les livre.
 Au milieu des combats vous les verrez courir ,
390. Plus pour vous imiter que pour vous secourir.
 Formés par votre exemple au grand art de la guerre ,
 Ils apprendront sous vous à servir l'Angleterre.
 Puiffe bientôt la Ligue expirer sous vos coups !
 L'Espagne fert Mayenne , & Rome est contre vous ;
395. Allez vaincre l'Espagne , & songez , qu'un grand-homme
 Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.
 Allez des Nations venger la liberté ;
 De Sixte & de Philippe abaissez la fierté.
 Philippe de son père héritier tyrannique ,
400. Moins grand , moins courageux , & non moins politique ,
 Divisant ses voisins pour leur donner des fers ,
 Du fond de son palais croit domter l'univers.
 Sixte *q*) au trône élevé du sein de la poussière ,
 Avec moins de puissance a l'ame encor plus fière.
405. Le pastre de Montalte est le rival des Rois ;
 Dans Paris , comme à Rome , il veut donner des loix ;
 Sous le pompeux éclat d'un triple diadème ,
 Il pense affermir tout , jusqu'à Philippe même.
 Violent , mais adroit , dissimulé , trompeur ,
410. Ennemi des puissans , des faibles oppresseur ,
 Dans Londres , dans ma cour , il a formé des brigues ,
 Et l'univers , qu'il trompe , est plein de ses intrigues.
 Voilà les ennemis que vous devez braver.

Contre moi l'un & l'autre osèrent s'élever.

415. L'un combattant en vain l'Anglais & les orages ,
Fit voir à l'Océan *r*) sa fuite & ses naufrages ;
Du sang de ses guerriers ce bord est encor teint ;
L'autre se tait dans Rome , & m'estime & me craint.

Suivez donc , à leurs yeux , votre noble entreprise.

420. Si Mayenne est domté , Rome sera soumise :
Vous seul pouvez régler sa haine ou ses faveurs ;
Inflexible aux vaincus , complaisante aux vainqueurs ,
Prette à vous condamner , facile à vous absoudre ,
C'est à vous d'allumer , ou d'éteindre sa foudre.
-

V A R I A N T E S

R E C U E I L L I E S

P A R L' A B B É L A N G L E T.

C H A N T T R O I S I È M E.

(1) I L y avait dans les anciennes éditions :

*L'arbitre des combats , à mes armes propice ,
De ma cause en ce jour protégea la justice :
Je combatus Joyeuse , il fut vaincu : mon bras
Lui fit mordre la poudre aux plaines de Coutras.
Et ma brave noblesse , à vaincre accoutumée ,
Dissipa devant moi cette innombrable armée.*

Mais ce récit trop court n'avait rien ni de l'intérêt , ni de la majesté , que demande un poème épique : aussi faut-il avouer , qu'il n'y a aucune comparaison à faire de la première édition aux dernières.

(2) On voit bien que l'Auteur a changé ces vers , à cause de la prononciation de *François* , qui ne se prononce plus comme on faisait autrefois. Il y avait auparavant :

*Des succès trop heureux déplorés tant de fois ,
Mon bras n'est encor teint que du sang des Français.*

Mais l'Auteur a pris le parti d'écrire toujours *Français* , pour les raisons déjà alléguées.

(3) On

(3) On trouve quatre vers dans l'édition de 1723. qui manquent dans les autres ; les voici.

*Mais Paris occupé d'un nom si glorieux ,
Sur un Chef moins connu n'arrêtait point ses yeux ,
Et ce guerrier si craint , que tout un peuple adore ,
Si Guise était vivant , ne serait rien encore.
Il succède , &c.*

Il est évident que l'Auteur n'a retranché ces vers que parce qu'ils semblaient avilir Mayenne , qui doit être un des héros du poëme.

(4) *Il connaît leurs talens , &c.*

Au lieu de ce vers & des trois suivans , l'édition de 1723. met ceux-ci :

*Mais souvent il se trompe à force de prudence ,
Il est irrésolu par trop de prévoyance ,
Moins agissant qu'habile , & souvent la lenteur
Dérobe à son parti les fruits de sa valeur.*

(5) L'édition de 1723. moins ample que les autres , met ainsi ces vers.

*Voilà quel est Mayenne , & quelle est sa puissance.
Cependant l'ennemi du pouvoir de la France ;
L'ennemi de l'Europe , & le vôtre & le mien ,
Ce Roi dont l'artifice est le plus grand soutien ,
Philippe avec ardeur embrassant sa querelle ,
Soutient des révoltés la cause criminelle ,
Et Rome qui devait , &c.*

Tom. I.

H

N O T E S

D E

L' E D I T E U R.

a) **L** fut toujours malade depuis la St. Barthelemi, & mourut environ deux ans après, le 30 Mai 1574. tout baigné dans son sang, qui lui sortait par les pores.

b) La réputation qu'il avait acquise à Jarnac & à Moncontour, soutenue de l'argent de la France, l'avait fait élire Roi de Pologne en 1573. Il succéda à Sigismond II. dernier Prince de la race des Jagellons.

c) Henri de Guise, le Balafre, né en 1550. de François de Guise, & d'Anne d'Est. Il exécuta le grand projet de la Ligue, formé par le Cardinal de Lorraine son oncle, du tems du Concile de Trente, & entamé par François son père.

d) On reprit l'auteur d'avoir mis le mot de *prêche* dans un poëme épique. Il répondit que tout peut y entrer, & que l'épithète de *criminels* relève l'expression de *prêche*.

e) Anne, Duc de Joyeuse, avait épousé la sœur de la femme d'Henri III. Dans son ambassade à Rome il fut traité comme frère du Roi. Il avait un cœur digne de sa grande fortune. Un jour ayant fait attendre trop long-tems les deux Secré-

taires d'Etat dans l'anti-chambre du Roi, il leur en fit ses excuses en leur abandonnant un don de cent mille écus que le Roi venait de lui faire. Il donna la bataille de Coutras contre Henri IV. alors Roi de Navarre, le 20 Octobre 1587. On comparait son armée à celle de Darius, & l'armée d'Henri IV. à celle d'Alexandre. Joyeuse fut tué dans la bataille par deux Capitaines d'infanterie nommés Bordeaux & Descentiers.

f) Dans le même tems que l'armée du Roi était battue à Coutras, le Duc de Guise faisait des actions d'un très-habile Général, contre une armée nombreuse de Reîtres venus au secours d'Henri IV; & après les avoir harcelés & fatigués long-tems, il les défit au village d'Auneau.

g) Le Duc de Guise à cette journée des Barricades, se contenta de renvoyer à Henri III. ses gardes, après les avoir défarmés.

b) Le Cardinal de Guise, l'un des frères du Duc de Guise, avait dit plus d'une fois, qu'il ne mourrait jamais content qu'il n'eût tenu la tête du Roi entre ses jambes, pour lui faire une couronne de moine.

Madame de Montpensier sœur des Guises voulait qu'on se servit de ses ciseaux pour ce saint usage. Tout le monde connaît la devise d'Henri III ; c'étaient trois couronnes , avec ces mots : *Manes ultima calo* ; auxquels les Ligueurs substituèrent ceux-ci : *Manes ultima clausuro*. On connaît aussi ces deux vers latins qu'on afficha aux portes du Louvre.

*Qui dedit ante dans , unum abstulit , altera mutat ;
Tertio tenforis est facienda mema.*

En voici une traduction que l'Auteur a lue dans les manuscrits de feu Mr. le Président de Mesmes.

*Valois qui les Dames n'aime ,
Deux couronnes posséda.
Bientôt sa prudence extrême
Des deux l'une lui ôta.
L'autre va tombant de même ,
Grace à ces heureux travaux :
Une paire de ciseaux
Lui baillera la troisième.*

i) Il fut assassiné dans l'antichambre du Roi au château de Blois, un vendredi 23. Décembre 1588. par Lognac , gentilhomme Gascon , & par quelques-uns des gardes d'Henri III. qu'on nommait les Quarante-cinq. Le Roi leur avait distribué lui-même les poignards dont le Duc fut percé. Les assassins étaient la Bastide, Montivry, St. Malin, St. Gaudin, St. Capauiel, Halfrenas, Herbelade, avec Lognac leur Capitaine.

k) Le Duc de Mayenne , frère puîné du Balafré tué à Blois , avait été long-tems jaloux de la réputation

de son aîné. Il avait toutes les grandes qualités de son frère , à l'activité près.

l) Voyez la remarque b) au quatrième chant.

m) Philippe II. Roi d'Espagne , fils de Charles-Quint. On l'appelait le Démon du Midi, *DÆMONIUM MERIDIANUM* , parce qu'il troublait toute l'Europe , au Midi de laquelle l'Espagne est située. Il envoya de puissans secours à la Ligue , dans le dessein de faire tomber la couronne de France à l'Infante Claire Eugénie , ou à quelque Prince de sa famille.

n) La Cour de Rome , gagnée par les Guises , & soumise alors à l'Espagne , fit ce qu'elle put pour ruiner la France. Grégoire XIII. secourut la Ligue d'hommes & d'argent , & Sixte-Quint commença son Pontificat par les excès les plus grands , & heureusement les plus inutiles , contre la Maison Royale , comme on peut voir aux remarques sur le premier chant.

o) Henri IV. alors Roi de Navarre , eut la générosité d'aller à Tours voir Henri III. suivi d'un Page seulement , malgré les défiances & les prières de ses vieux Officiers , qui craignaient pour lui une seconde St. Barthelemi.

p) Robert d'Evreux, Comte d'Essex , fameux par la prise de Cadix sur les Espagnols , par la tendresse d'Elizabeth pour lui , & par sa mort tragique arrivée en 1601. Il avait pris Cadix sur les Espagnols , & les avait battus plus d'une fois sur mer. La Reine Elizabeth l'envoia effectivement en France en 1590. au secours d'Henri IV. à la tête de cinq mille hommes.

q) Sixte-Quint , (né aux Grottes

H ij

dans la Marche d'Ancone , d'un pauvre vigneron , nommé Peretti) , homme dont la turbulence égala la dissimulation. Etant Cordelier il assomma de coups le neveu de son Provincial , & se brouilla avec tout l'Ordre. Inquisiteur à Venise , il y mit le trouble , & fut obligé de s'enfuir. Etant Cardinal il composa en latin la bulle d'excommunication lancée par le Pape Pie V. contre la Reine Elizabeth ; cependant il estimait cette Reine , & l'appellait UN GRAN CERVELLO DI PRINCIPESSA.

r) Cet événement était tout récent ; car Henri IV. est supposé voir secrètement Elizabeth en 1589. & c'était l'année précédente que la grande flotte de Philippe II. destinée pour la conquête de l'Angleterre , fut bat-

tue par l'Amiral Drake , & dispersée par la tempête.

On a fait dans un journal de Trévoux une critique spécieuse de cet endroit. Ce n'est pas , dit-on , à la Reine Elizabeth de croire , que Rome est complaisante pour les Puissances , puisque Rome avait osé excommunier son père.

Mais le critique ne songeait pas que le Pape n'avait excommunié le Roi d'Angleterre Henri VIII. que parce qu'il craignait davantage l'Empereur Charles-Quint. Ce n'est pas la seule faute , qui soit dans cet extrait de Trévoux , dont l'auteur desavoué & condamné par la plupart de ses confrères , a mis dans ses censures peut-être plus d'injures que de raisons.

13.28

.60m



Il Grandet meurt.

De Lorraine sculpt.

Maveane, qui de loin voit leur folle entreprise,
 Là méprise en secret, et tout haut l'autorité, *Mercredi Ch. IV*

L A
H E N R I A D E .

C H A N T Q U A T R I È M E .

A R G U M E N T .

D'AUMALE était prêt de se rendre maître du camp de Henri III. lorsque le Héros revenant d'Angleterre combat les Ligueurs , & fait changer la fortune.

La Discorde console Mayenne , & vole à Rome pour y chercher du secours. Description de Rome où régnait alors Sixte-Quint. La Discorde y trouve la Politique. Elle revient avec elle à Paris , soulève la Sorbonne , anime les Seize contre le Parlement , & arme les moines. On livre à la main du bourreau des Magistrats , qui tenaient pour le parti des Rois. Troubles & confusion horrible dans Paris.

TAndis que poursuivant leurs entretiens secrets ,
 Et pesant à loisir de si grands intérêts ,
 Ils épuisaient tous deux la science profonde
 De combattre , de vaincre , & de régir le monde ,
 5. La Seine avec effroi voit sur ses bords sanglans ,
 Les drapeaux de la Ligue abandonnés aux vents.
 Valois , loin de Henri , rempli d'inquiétude ,
 Du destin des combats craignait l'incertitude.

H iiij

- A ses desseins flottans il falait un appui ;
10. Il attendait Bourbon , sûr de vaincre avec lui.
Par ces retardemens les Ligueurs s'enhardirent ;
Des portes de Paris leurs légions sortirent :
Le superbe d'Aumale , & Nemours , & Brissac ,
Le farouche Saint-Paul , la Châtre , Canillac ,
15. D'un coupable parti défenseurs intrépides ,
Epouvantaient Valois de leurs succès rapides ;
Et ce Roi trop souvent sujet au repentir ,
Regrettait le Héros qu'il avait fait partir.
Parmi ces combattans , ennemis de leur Maître ,
20. Un frère *a*) de Joyeuse osa long-tems paraître.
Ce fut lui que Paris vit passer tour à tour
Du siècle au fond d'un cloître , & du cloître à la cour ;
Vicieux , pénitent , courtisan , solitaire ,
Il prit , quitta , reprit la cuirasse & la haire.
25. Du pied des saints Autels arrosés de ses pleurs ,
Il courut de la Ligue animer les fureurs ,
Et plongea dans le sang de la France éplorée ,
La main qu'à l'Eternel il avait consacrée.
Mais de tant de guerriers , celui dont la valeur
30. Inspira plus d'effroi , répandit plus d'horreur ,
Dont le cœur fut plus fier & la main plus fatale ,
Ce fut vous , jeune Prince , impétueux d'Aumale *b*) ,
Vous né du sang Lorrain , si fécond en Héros ,
Vous ennemi des Rois , des loix & du repos.
35. La fleur de la jeunesse en tout tems l'accompagne.
Avec eux sans relâche il fond dans la campagne :
Tantôt dans le silence , & tantôt à grand bruit ,
A la clarté des Cieux , dans l'ombre de la nuit ,
Chez l'ennemi surpris portant partout la guerre ,

40. Du sang des assiégeans son bras couvrait la terre.
Tels du front du Caucase , ou du sommet d'Athos ,
D'où l'œil découvre au loin l'air , la terre , & les flots ,
Les aigles , les vautours aux ailes étendues ,
D'un vol précipité fendant les vastes nues ,
45. Vont dans les champs de l'air enlever les oiseaux ,
Dans le bois , sur les prés déchirent les troupeaux ,
Et dans les flancs affreux de leurs roches sanglantes ,
Remportent à grands cris ces dépouilles vivantes.
Déjà plein d'espérance , & de gloire enivré ,
50. Aux tentes de Valois il avait pénétré.
La nuit & la surprise augmentaient les allarmes :
Tout pliait , tout tremblait , tout cédait à ses armes.
Cet orageux torrent , prompt à se déborder ,
Dans son choc ténébreux allait tout inonder.
55. L'étoile du matin commençait à paraître ;
Mornay qui précédait le retour de son Maître ,
Voyait déjà les tours du superbe Paris.
D'un bruit mêlé d'horreur il est soudain surpris ;
Il court , il aperçoit dans un désordre extrême ,
60. Les soldats de Valois , & ceux de Bourbon même :
» Juste Ciel , est-ce ainsi que vous nous attendiez !
» Henri va vous défendre , il vient & vous fuyez.
» Vous fuyez , compagnons ! Au son de sa parole ,
Comme on vit autrefois au pied du Capitole ,
65. Le fondateur de Rome opprimé des Sabins ,
Au nom de Jupiter arrêter ses Romains ,
Au seul nom de Henri les Français se rallient :
La honte les enflamme , ils marchent , ils s'écrient ,
Qu'il vienne ce Héros , nous vaincrons sous ses yeux.
70. Henri dans le moment paraît au milieu d'eux ,

- Brillant comme l'éclair au fort de la tempête. (1)
Il vole aux premiers rangs , il s'avance à leur tête ;
Il combat , on le fuit , il change les destins ;
La foudre est dans ses yeux , la mort est dans ses mains.
75. Tous les Chefs ranimés autour de lui s'empresse ;
La victoire revient , les Ligueurs disparaissent ,
Comme aux rayons du jour qui s'avance & qui luit ,
S'est dissipé l'éclat des astres de la nuit.
C'est en vain que d'Aumale arrête sur ces rives ,
80. Des siens épouvantés les troupes fugitives ;
Sa voix pour un moment les rappelle aux combats :
La voix du grand Henri précipite leurs pas :
De son front menaçant la terreur les renverse ;
Leur Chef les réunit , la crainte les disperse.
85. D'Aumale est avec eux dans leur fuite entraîné ;
Tel que du haut d'un mont de frimats couronné ,
Au milieu des glaçons & des neiges fondues ,
Tombe & roule un rocher qui menaçait les nues.
Mais que dis-je ? il s'arrête , il montre aux assiégés ,
90. Il montre encor ce front redouté si long-tems.
Des siens qui l'entraînaient fougueux il se dégage ,
Honteux de vivre encor il revole au carnage ;
Il arrête un moment son vainqueur étonné ;
Mais d'ennemis bientôt il est environné.
95. La mort allait punir son audace fatale.
La Discorde le vit , & trembla pour d'Aumale :
La barbare qu'elle est a besoin de ses jours :
Elle s'élève en l'air , & vole à son secours.
Elle approche , elle oppose , au nombre qui l'accable ,
100. Son bouclier de fer , immense , impénétrable ,
Qui commande au trépas , qu'accompagne l'horreur ,

Et

- Et dont la vue inspire ou la rage ou la peur.
O fille de l'Enfer, Discorde inexorable,
Pour la première fois tu parus secourable.
105. Tu sauvas un Héros, tu prolongeas son sort,
De cette même main ministre de la mort,
De cette main barbare, accoutumée aux crimes,
Qui jamais jusques là n'épargna ses victimes.
Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris,
110. Sanglant, couvert de coups qu'il n'avait point sentis,
Elle applique à ses maux une main salutaire;
Elle étanche ce sang répandu pour lui plaire:
Mais tandis qu'à son corps elle rend la vigueur,
De ses mortels poisons elle infecte son cœur.
115. Tel souvent un Tyran, dans sa pitié cruelle,
Suspend d'un malheureux la sentence mortelle;
A ses crimes secrets il fait servir son bras,
Et quand ils sont commis, il le rend au trépas.
Henri fait profiter de ce grand avantage,
120. Dont le sort des combats honora son courage.
Des momens dans la guerre il connaît tout le prix;
Il presse au même instant ses ennemis surpris:
Il veut que les assauts succèdent aux batailles;
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.
125. Valois plein d'espérance, & fort d'un tel appui,
Donne aux soldats l'exemple, & le reçoit de lui;
Il soutient les travaux, il brave les allarmes.
La peine a ses plaisirs, le péril a ses charmes.
Tous les Chefs sont unis, tout succède à leurs vœux;
130. Et bientôt la terreur qui marche devant eux,
Des assiégés tremblans dissipant les cohortes,
A leurs yeux éperdus allait briser leurs portes.

Que peut faire Mayenne en ce péril pressant ?

Mayenne a pour soldats un peuple gémissant :

135. Ici la fille en pleurs lui redemande un père ;

Là , le frère effrayé pleure au tombeau d'un frère :

Chacun plaint le présent , & craint pour l'avenir ;

Ce grand corps allarmé ne peut se réunir.

On s'assemble , on consulte , on veut fuir ou se rendre ;

140. Tous sont irrésolus , nul ne veut se défendre. (2)

Tant le faible vulgaire avec légèreté ,

Fait succéder la peur à la témérité !

Mayenne en frémissant voit leur troupe éperdue.

Cent desseins partageaient son ame irrésolue ,

145. Quand soudain la Discorde aborde ce Héros ,

Fait siffler ses serpens , & lui parle en ces mots :

Digne héritier d'un nom redoutable à la France ,

Toi qu'unit avec moi le soin de ta vengeance ,

Toi nourri sous mes yeux , & formé sous mes loix ,

150. Entens ta protectrice , & reconnais ma voix.

Ne crains rien de ce peuple imbécille & volage ,

Dont un faible malheur a glacé le courage ;

Leurs esprits sont à moi , leurs cœurs sont dans mes mains ;

Tu les verras bientôt secondant nos desseins ,

155. De mon fiel abreuvés , à mes fureurs en proie ,

Combattre avec audace , & mourir avec joie.

La Discorde aussi-tôt plus prompte qu'un éclair ,

Fend d'un vol assuré les campagnes de l'air.

Partout chez les Français le trouble & les allarmes

160. Présentent à ses yeux des objets pleins de charmes ;

Son haleine en cent lieux répand l'aridité ,

Le fruit meurt en naissant dans son germe infecté ,

Les épics renversés sur la terre languissent ;

- Le Ciel s'en obscurcit , les astres en pâlisent ;
165. Et la foudre en éclats , qui gronde sous ses pieds ,
Sembloit annoncer la mort aux peuples effraîés.
Un tourbillon la porte à ces rives fécondes ,
Que l'Eridan rapide arrose de ses ondes.
Rome enfin se découvre à ses regards cruels ,
170. Rome jadis son Temple & l'effroi des mortels ,
Rome dont le destin dans la paix , dans la guerre ,
Est d'être en tous les tems Maitresse de la terre.
Par le fort des combats on la vit autrefois ,
Sur leurs trônes sanglans enchaîner tous les Rois :
175. L'univers fléchissait sous son aigle terrible :
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paisible :
On la voit (3) sous son joug asservir ses vainqueurs ,
Gouverner les esprits , & commander aux cœurs ;
Ses avis font ses loix , ses décrets font ses armes.
180. Près de ce Capitole où régnaient tant d'allarmes ,
Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars ,
Un Pontife est assis au trône des Césars ;
Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
Les tombeaux des Catons & la cendre d'Emile.
185. Le trône est sur l'autel , & l'absolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le sceptre & l'encensoir. (4)
Là , Dieu même a fondé son Eglise naissante ,
Tantôt persécutée , & tantôt triomphante :
Là , son premier Apôtre avec la vérité
190. Conduisit la candeur & la simplicité.
Ses successeurs heureux quelque tems l'imitèrent ,
D'autant plus respectés que plus ils s'abaissèrent.
Leur front d'un vain éclat n'était point revêtu ,
La pauvreté soutint leur austère vertu ,

195. Et jaloux des feuls biens qu'un vrai Chrétien defire ;
 Du fond de leur chaumière ils volaient au martyre.
 Le temps , qui corrompt tout , changea bientôt leurs mœurs :
 Le Ciel pour nous punir leur donna des grandeurs.
 Rome depuis ce tems puiffante & profanée ,
200. Aux confeils des méchans fe vit abandonnée ;
 La trahifon , le meurtre , & l'empoiffonnement
 De fon pouvoir nouveau fut l'affreux fondement.
 Les fuccesseurs du Chrifl au fond du Sanctuaire ,
 Placèrent fans rougir l'incefte & l'adultère ;
205. Et Rome qu'opprimait leur empire odieux ,
 Sous ces Tyrans facrés regretta fes faux Dieux.
 On écouta depuis de plus fages maximes ,
 On fut ou s'épargner , ou mieux voiler les crimes ;
 c) De l'Eglife & du peuple on régla mieux les droits.
210. Rome devint l'arbitre , & non l'effroi des Rois ; (5)
 Sous l'orgueil impofant du triple diadème
 La modeste vertu reparut elle-même.
 Mais l'art de ménager le refte des humains ,
 Eft fur-tout aujourd'hui la vertu des Romains.
215. Sixte d) alors était Roi de l'Eglife & de Rome.
 Si pour être honoré du titre de grand-homme ;
 Il fuffit d'être faux , auftere , & redouté ,
 Au rang des plus grands Rois Sixte fera compté.
 Il devait fa grandeur à quinze ans d'artifices :
220. Il fut cacher quinze ans fes vertus & fes vices.
 Il fembla fuir le rang qu'il brûlait d'obtenir ,
 Et s'en fit croire indigne afin d'y parvenir.
 Sous le puiffant abri de fon bras defpotique
 Au fond du Vatican régnait la Politique ,
225. Fille de l'intérêt & de l'ambition ,

- Dont nâquirent la fraude & la séduction.
 Ce monstre ingénieux en détours si fertile ,
 Accablé de soucis paraît simple & tranquile ;
 Ses yeux creux & perçans , ennemis du repos ,
230. Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots ;
 Par ses déguisemens à toute heure elle abuse
 Les regards éblouis de l'Europe confuse :
 Le mensonge subtil qui conduit ses discours ,
 De la vérité même empruntant le secours ,
235. Du sceau du Dieu vivant empreint ses impostures ;
 Et fait servir le Ciel à venger ses injures.
 A peine la Discorde avait frappé ses yeux ,
 Elle court dans ses bras d'un air mystérieux ;
 Avec un ris malin la flatte , la caresse ;
240. Puis prenant tout à coup un ton plein de tristesse ,
 Je ne suis plus , dit-elle , en ces tems bienheureux ,
 Où les peuples séduits me présentaient leurs vœux ,
 Où la crédule Europe , à mon pouvoir soumise ,
 Confondait dans mes loix , les loix de son Eglise.
245. Je parlais , & soudain les Rois humiliés ,
 Du trône en frémissant descendaient à mes pieds ;
 Sur la terre à mon gré ma voix soufflait les guerres ;
 Du haut du Vatican je lançais les tonnerres ;
 Je tenais dans mes mains la vie & le trépas ;
250. Je donnais , j'enlevais , je rendais les Etats.
 Cet heureux tems n'est plus. Le Sénat e) de la France
 Eteint presque en mes mains les foudres que je lance ;
 Plein d'amour pour l'Eglise , & pour moi plein d'horreur ,
 Il ôte aux Nations le bandeau de l'erreur ;
255. C'est lui , qui le premier démasquant mon visage ,
 Vengea la vérité dont j'empruntais l'image .

Que ne puis-je , ô Discorde , ardente à te servir ,
 Le séduire lui-même , ou du moins le punir !
 Allons , que tes flambeaux rallument mon tonnerre ;
 160. Commençons par la France à ravager la terre ;
 Que le Prince & l'Etat retombent dans nos fers.
 Elle dit , & soudain s'élance dans les airs.

Loin du faste de Rome , & des pompes mondaines , (6).

Des temples consacrés aux vanités humaines ,
 165. Dont l'appareil superbe impose à l'univers ,
 L'humble Religion se cache en des déserts.
 Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde ;
 Cependant que son nom , profané dans le monde ,
 Est le prétexte saint des fureurs des Tyrans ,
 170. Le bandeau du vulgaire , & le mépris des Grands.
 Souffrir est son destin , bénir est son partage.
 Elle prie en secret pour l'ingrat qui l'outrage ;
 Sans ornement , sans art , belle de ses attraits ,
 Sa modeste beauté se dérobe à jamais

175. Aux hypocrites yeux de la foule importune
 Qui court à ses autels adorer la fortune.
 Son ame pour Henri brûlait d'un saint amour ;
 Cette fille des Cieux fait qu'elle doit un jour ,
 Vengeant de ses autels le culte légitime ,

180. Adopter pour son fils ce Héros magnanime :
 Elle l'en croyait digne , & ses ardens soupirs
 Hâtaient cet heureux tems trop lent pour ses desirs.
 Soudain la Politique & la Discorde impie (7)
 Surprennent en secret leur auguste ennemie.

185. Elle lève à son Dieu ses yeux mouillés de pleurs :
 Son Dieu pour l'éprouver la livre à leurs fureurs.
 Ces monstres dont toujours elle a souffert l'injure ,

- De ses voiles sacrés couvrent leur tête impure ,
 Prennent ses vêtemens respectés des humains ,
 290. Et courent dans Paris accomplir leurs desseins.
 D'un air insinuant l'adroite Politique
 Se glisse au vaste sein de la Sorbonne antique ;
 C'est là que s'assembloient ces sages reverés ,
 Des vérités du Ciel interprètes sacrés ,
 295. Qui des peuples Chrétiens arbitres & modèles ,
 A leur culte attachés , à leur Prince fidèles ,
 Conservaient jusqu'alors une mâle vigueur ,
 Toujours impénétrable aux flèches de l'erreur.
 Qu'il est peu de vertu qui résiste sans cesse !
 300. Du monstre déguisé la voix enchanteresse
 Ebranle leurs esprits par ses discours flatteurs :
 Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs ;
 Par l'éclat d'une Mitre elle éblouit leur vûe :
 De l'avare en secret la voix lui fut vendue ;
 305. Par un éloge adroit le savant enchanté ,
 Pour prix d'un vain encens trahit la vérité.
 Menacé par sa voix , le faible s'intimide.
 On s'assemble en tumulte , en tumulte on décide.
 Parmi les cris confus , la dispute & le bruit ,
 310. De ces lieux en pleurant la vérité s'enfuit. (8)
 Alors au nom de tous , un des vieillards s'écrie :
 » L'Eglise fait les Rois , les absout , les châtie ;
 » En nous est cette Eglise , en nous seuls est sa loi ;
 » Nous reprouvons Valois , il n'est plus notre Roi.
 315. » Sermens f) jadis sacrés , nous brisons votre chaîne.
 A peine a-t-il parlé , la Discorde inhumaine
 Trace en lettres de sang ce décret odieux.
 Chacun jure par elle , & signe sous ses yeux.

- Soudain elle s'envole , & d'Eglise en Eglise
320. Annonce aux factieux cette grande entreprise ;
 Sous l'habit d'AUGUSTIN , sous le froc de FRANÇOIS ,
 Dans les cloîtres sacrés fait entendre sa voix ;
 Elle appelle à grands cris tous ces spectres austères ,
 De leur joug rigoureux esclaves volontaires.
325. De la Religion reconnaissez les traits ,
 Dit-elle , & du Très-Haut vengez les intérêts.
 C'est moi qui viens à vous , c'est moi qui vous appelle.
 Ce fer qui dans mes mains à vos yeux étincelle ,
 Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis ,
330. Par la main de Dieu même en la mienne est remis.
 Il est tems de sortir de l'ombre de vos Temples :
 Allez d'un zèle saint répandre les exemples ;
 Apprenez aux Français , incertains de leur foi ,
 Que c'est servir leur Dieu , que d'immoler leur Roi.
335. Songez que de Levi la famille sacrée ,
 Du ministère saint par Dieu même honorée ,
 Mérita cet honneur , en portant à l'autel
 Des mains teintes du sang des enfans d'Israël.
 Que dis-je ? où sont ces tems , où sont ces jours prospères ,
340. Où j'ai vû les Français massacrés par leurs frères ?
 C'était vous , Prêtres saints , qui conduisiez leurs bras ;
 Coligny par vous seuls a reçu le trépas.
 J'ai nagé dans le sang ; que le sang coule encore.
 Montrez vous , inspirez ce peuple qui m'adore.
345. Le monstre au même instant donne à tous le signal ;
 Tous sont empoisonnés de son venin fatal ;
 Il conduit dans Paris leur marche solennelle ;
 L'étendard *g*) de la croix flottait au milieu d'elle.
 Ils chantent , & leurs cris dévots & furieux

Semblent

350. Semblent à leur révolte affocier les Cieux.
On les entend mêler dans leurs vœux fanatiques ,
Les imprécations aux prières publiques.
Prêtres audacieux , imbécilles soldats ,
Du fabre & de l'épée ils ont chargé leurs bras ;
355. Une lourde cuirasse a couvert leur cilice.
Dans les murs de Paris cette infame milice
Suit au milieu des flots d'un peuple impétueux ,
Le Dieu , ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.
Mayenne , qui de loin voit leur folle entreprise ,
360. La méprise en secret , & tout haut l'autorise ;
Il fait , combien le peuple avec soumission
Confond le fanatisme & la Religion ;
Il connaît ce grand art , aux Princes nécessaire ,
De nourrir la faiblesse & l'erreur du vulgaire.
365. A ce pieux scandale enfin il applaudit ;
Le sage s'en indigne , & le soldat en rit :
Mais le peuple excité , jusques aux Cieux envoie
Des cris d'emportement , d'espérance & de joye :
Et comme à son audace a succédé la peur ,
370. La crainte en un moment fait place à la fureur.
Ainsi l'Ange des mers , sur le sein d'Amphitrite ,
Calme à son gré les flots , à son gré les irrite.
La Discorde *h*) a choisi seize séditeux ,
Signalés par le crime entre les factieux.
375. Ministres insolens de leur Reine nouvelle ,
Sur son char tout sanglant ils montent avec elle ;
L'orgueil , la trahison , la fureur , le trépas ,
Dans des ruisseaux de sang marchent devant leurs pas.
Nés dans l'obscurité , nourris dans la bassesse ,
380. Leur haine pour les Rois leur tient lieu de noblesse ;

- Et jusques sous le Dais par le peuple portés ,
Mayenne en frémissant les voit à ses côtés ;
Des jeux de la discorde ordinaires caprices ,
Qui souvent rend égaux ceux qu'elle rend complices i).
385. Ainsi lorsque les vents , fougueux tyrans des eaux ,
De la Seine ou du Rhône ont soulevé les flots ,
Le limon croupissant dans leurs grottes profondes ,
S'élève en bouillonnant sur la face des ondes ;
Ainsi dans les fureurs de ces embrasemens ,
390. Qui changent les cités en de funestes champs ,
Le fer , l'airain , le plomb , que les feux amollissent ,
Se mêlent dans la flamme à l'or qu'ils obscurcissent.
Dans ces jours de tumulte & de sédition ,
Thémis résistait seule à la contagion ;
395. La soif de s'agrandir , la crainte , l'espérance ,
Rien n'avait dans ses mains fait pancher sa balance ;
Son Temple était sans tache , & la simple équité
Auprès d'elle en fuyant cherchait sa sûreté.
Il était dans ce Temple un Sénat vénérable ,
400. Propice à l'innocence , au crime redoutable ,
Qui des loix de son Prince , & l'organe & l'appui ,
Marchait d'un pas égal entre son peuple , & lui ;
Dans l'équité des Rois sa juste confiance
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France ;
405. Le seul bien de l'Etat fait son ambition ,
Il hait la tyrannie & la rébellion :
Toujours plein de respect , toujours plein de courage ,
De la soumission distingue l'esclavage ;
Et pour nos libertés toujours prompt à s'armer ,
410. Connait Rome , l'honneur , & la fait réprimer.
Des Tyrans de la Ligue une affreuse cohorte ,

- Du Temple de Thémis environne la porte :
 Buffi les conduisait ; ce vil gladiateur k), (9)
 Monté par son audace à ce coupable honneur ,
 415. Entre , & parle en ces mots à l'auguste assemblée ,
 Par qui des citoyens la fortune est réglée :
 » Mercenaires appuis d'un Dédale de loix ,
 » Plébeïens , qui pensez être tuteurs des Rois ,
 » Lâches , qui dans le trouble & parmi les cabales ,
 420. » Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vénales ,
 » Timides dans la guerre , & tyrans dans la paix ,
 » Obéissez au peuple , écoutez ses décrets.
 » Il fut des citoyens avant qu'il fût des maîtres.
 » Nous rentrons dans les droits qu'ont perdu nos ancêtres.
 425. » Ce peuple fut longtems par vous-même abusé ;
 » Il s'est lassé du sceptre , & le sceptre est brisé.
 » Effacez ces grands noms qui vous gênaient sans doute ,
 » Ces mots de *plein-pouvoir* qu'on hait & qu'on redoute.
 » Jugez au nom du peuple , & tenez au Sénat ,
 430. » Non la place du Roi , mais celle de l'Etat.
 » Imitiez la Sorbonne , ou craignez ma vengeance.
 Le Sénat répondit par un noble silence.
 Tels dans les murs de Rome abattus & brûlans ,
 Ces Sénateurs courbés sous le fardeau des ans ,
 435. Attendaient fièrement , sur leur siège immobiles ,
 Les Gaulois & la mort avec des yeux tranquilles.
 Buffi plein de fureur , & non pas sans effroi ,
 Obéissez , dit-il , Tyrans , ou suivez moi. . .
 Alors Harlay se lève , Harlay , ce noble guide ,
 440. Ce Chef d'un Parlement , juste autant qu'intrépide ;
 Il se présente aux Seize , il demande des fers ,
 Du front dont il aurait condamné ces pervers.

- On voit auprès de lui les Chefs de la Justice ,
 Brûlans de partager l'honneur de son supplice ,
 445. Victimes de la foi qu'on doit aux Souverains ,
 Tendre aux fers des Tyrans leurs généreuses mains.
 Muse , redites moi ces noms chers à la France ,
 Consacrez ces Héros qu'opprima la licence ,
 Le vertueux de Thou *l*) , Molé , Scarron , Bayeul ,
 450. Potier , cet homme juste , & vous , jeune Longueil ,
 Vous , en qui pour hâter vos belles destinées ,
 L'esprit & la vertu devançaient les années ;
 Tout le Sénat , enfin , par les Seize enchainé ,
 A travers un vil peuple en triomphe est mené
 455. Dans cet affreux *m*) château , palais de la vengeance ,
 Qui renferme souvent le crime & l'innocence.
 Ainsi ces factieux ont changé tout l'Etat ;
 La Sorbonne est tombée , il n'est plus de Sénat.
 Mais pourquoi ce concours & ces cris lamentables ?
 460. Pourquoi ces instrumens de la mort des coupables ?
 Qui sont ces Magistrats , que la main d'un bourreau
 Par l'ordre des Tyrans précipite au tombeau ?
 Les vertus dans Paris ont le destin des crimes.
 Briffon *n*) , Larcher , Tardif , honorables victimes ,
 465. Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas :
 Mânes trop généreux , vous n'en rougissez pas ;
 Vos noms toujours fameux , vivront dans la mémoire ;
 Et qui meurt pour son Roi , meurt toujours avec gloire.
 Cependant la Discorde au milieu des mutins ,
 470. S'applaudit du succès de ses affreux desseins ;
 D'un air fier & content sa cruauté tranquile
 Contemple les effets de la guerre civile ;
 Dans ces murs tout sanglans des peuples malheureux

Unis contre leur Prince , & divisés entr'eux ,
Jouets infortunés des fureurs intestines ,
475. De leur triste patrie avançant les ruines ,
Le tumulte au dedans , le péril au dehors ,
Et partout le débris , le carnage , & les morts.

*Où sont ces grands guerriers , ces fiers soutiens des loix ,
Ces Ligueurs redoutés , qui font trembler les Rois ?
Paris n'a dans son sein que de lâches complices ,
Qu'a déjà fait pâlir la crainte des supplices ,
Tant le faible vulgaire , &c.*

Il est à croire , que l'Auteur les a retranchés ; parce qu'il a craint qu'ils ne sentissent trop la déclamation.

(3) Il y avait ,

Elle a sçu sous son joug ,

L'Auteur s'aperçut que cela formait une cacophonie défectueuse.

(4) *Et l'encensoir , &c.*

Il y a dans l'édition de 1723. cinq vers que l'Auteur a sagement supprimés ; les voici cependant :

*C'est de-là que le Dieu , qui pour nous voulut naître ,
S'explique aux Nations , par la voix du grand-Prêtre :
Là son premier disciple , avec la vérité ,
Conduisit la candeur & la simplicité ;
Mais Rome avait perdu sa trace Apostolique.
Alors au Vatican régnait la politique , &c.*

(5) Voici les vers curieux , qui étaient dans les éditions de Londres.

*Sous des dehors plus doux la Cour cacha ses crimes ;
La décence y régna , le Conclave eut ses loix ;
La vertu la plus pure y régna quelquefois :
Des Urfins dans nos jours a mérité des temples :*

*Mais d'un tel Souverain la terre a peu d'exemples ,
Et l'Eglise a compté depuis plus de mille ans ,
Peu de Pasteurs sans tache , & beaucoup de Tyrans.*

Mais comme la piété de ce Pape des Urfins fut accompagnée de peu de prudence , l'Auteur a retranché avec raison cet éloge , dans un Poème qui ne respire que la vérité.

(6) Dans les premières éditions de Londres.

*Ces monstres à l'instant pénètrent un azile
Où la Religion solitaire , tranquile ,
Sans pompe , sans éclat , belle de sa beauté ,
Passait dans la prière & dans l'humilité ,
Des jours qu'elle dérobo à la foule importune , &c.*

Les dernières éditions sont bien supérieures.

(7) Les premières éditions de Londres portent :

*Soudain la Politique , & la Discorde impie ,
Surprennent en secret leur auguste ennemie ;
Sur son modeste front , sur ses charmes divins ,
Ils portent sans frémir leurs sacrilèges mains ,
Prennent ses vêtemens , & fiers de cette injure ,
De ses voiles sacrés ornent leur tête impure.
C'en est fait , & déjà leurs malignes fureurs
Dans Paris éperdu vont changer tous les cœurs.
D'un air insinuant l'adroite politique
Pénètre au vaste sein de la Sorbonne antique :
Elle y voit à grands flots accourir ces Docteurs ,
De leurs faux argumens obstinés défenseurs , &c.*

(8) II

(8) Il y avait dans les premières éditions.

*On brise les liens de cette obéissance ,
Qu'aux enfans des Capets avait juré la France.
La Discorde aussi-tôt de sa cruelle main ,
Trace en lettres de sang ce décret inhumain , &c.*

(9) Il y avait dans l'édition de Londres.

*On voyait à leur tête un vil gladiateur ,
Monté par son audace à ce coupable honneur ;
Il s'avance au milieu de l'auguste assemblée ,
Par qui des citoyens la fortune est réglée :
Magistrats , leur dit-il , qui tenez au Sénat ,
Non la place du Roi , mais celle de l'Etat ,
Le peuple assez long-tems opprimé par vous-mêmes ,
Vous instruit par ma voix de ses ordres suprêmes.
Las du joug des Capets , qui l'ont tyrannisé ,
Il leur ôte un pouvoir , dont ils ont abusé :
Je vous défens ici d'oser les reconnaître ;
Songez que désormais le peuple est votre Maître :
Obéissez . . . Ces mots prononcés fièrement ,
Portent dans les esprits un juste étonnement.
Le Sénat indigné d'une telle insolence ,
Ne pouvant la punir , garde un noble silence.*

N O T E S

D E

L' E D I T E U R.

a) ~~Henri~~ Henri, Comte de Bouchage,
frère puîné du Duc de Joyeuse, tué à Coutras.

Un jour qu'il passait à Paris à quatre heures du matin, près du couvent des Capucins, après avoir passé la nuit en débauche, il s'imagina que les Anges chantaient les matines dans le couvent. Frappé de cette idée, il se fit Capucin sous le nom de frère Ange. Depuis il quitta son froc, & prit les armes contre Henri IV. Le Duc de Mayenne le fit gouverneur du Languedoc, Duc & Pair & Maréchal de France. Enfin il fit son accommodement avec le Roi : mais un jour ce Prince étant avec lui sur un balcon, au-dessous duquel beaucoup de peuple était assemblé : *Mon cousin*, lui dit Henri IV, *ces gens-ci me paraissent fort aises de voir ensemble un apostat & un renégat*. Cette parole du Roi fit rentrer Joyeuse dans son couvent, où il mourut.

b) Le Chevalier d'Aumale, frère du Duc d'Aumale, de la maison de Lorraine, jeune homme impétueux, qui avait des qualités brillantes, qui était toujours à la tête des forties pendant le siège de Paris, & inspirait aux habitants la valeur & la confiance.

c) Voyez l'histoire des Papes.

d) Sixte-Quint, étant Cardinal de Montalte, contrefit si bien l'imbécille près de quinze années, qu'on l'appellait communément l'*Asne d'Ancone*. On fait avec quel artifice il obtint la Papauté, & avec quelle hauteur il régna.

e) On fait, que pendant les guerres du treizième siècle entre les Empereurs & les Pontifes de Rome, Grégoire IX eut la hardiesse, non-seulement d'excommunier l'Empereur Frédéric II, mais encor d'offrir la Couronne Impériale à Robert, frère de St. Louis. Le Parlement de France assemblé, répondit au nom du Roi, que ce n'était pas au Pape à déposer un Souverain, ni au frère d'un Roi de France à recevoir de la main d'un Pape, une Couronne, sur laquelle ni lui, ni le St. Père, n'avaient aucun droit. En 1570. le Parlement sédentaire donna un fameux arrêt contre la bulle *IN COENA DOMINI*.

On connaît ses Remontrances célèbres sous Louis XI. au sujet de la Pragmatique-Sanction ; celles qu'il fit à Henri III. contre la Bulle scandaleuse de Sixte-Quint, qui appelait la maison régnante, *génération bû-*

arde, &c. & sa fermeté constante à soutenir nos libertés contre les prétentions de la Cour de Rome.

f) Le 17. de Janvier de l'an 1589. la Faculté de Théologie de Paris donna ce fameux décret, par lequel il fut déclaré, que les sujets étaient déliés de leur serment de fidélité, & pouvaient légitimement faire la guerre au Roi. Le Fèvre, Doyen, & quelques-uns des plus sages, refusèrent de signer. Depuis, dès que la Sorbonne fut libre, elle révoqua ce décret, que la tyrannie de la Ligue avait arraché de quelques-uns de son corps. Tous les Ordres Religieux, qui comme la Sorbonne s'étaient déclarés contre la maison Royale, se retractèrent depuis comme elle. Mais si la maison de Lorraine avait eu le dessus, se serait-on retracté ?

g) Dès qu'Henri III. & le Roi de Navarre parurent en armes devant Paris, la plupart des Moines endossèrent la cuirasse, & firent la garde avec les Bourgeois. Cependant cet endroit du poëme désigne la procession de la Ligue, où douze cent Moines armés firent la revue dans Paris, ayant Guillaume Rose, Evêque de Senlis, à leur tête. On a placé ici ce fait, quoiqu'il ne soit arrivé qu'après la mort d'Henri III.

h) Ce n'est point à dire qu'il n'y eût que seize particuliers fédicieux, comme l'a marqué l'Abbé le Gendre dans sa petite Histoire de France ; mais on les nomma les Seize, à cause des seize quartiers de Paris qu'ils gouvernaient par leurs intelligences & leurs émissaires. Ils avaient mis d'abord à leur tête seize des plus factieux de leur corps. Les principaux étaient Busfy le Clerc, gouverneur de la Bas-

tille, ci-devant maître en fait d'armes ; la Bruyère, Lieutenant particulier ; le Commissaire Louchard ; Emmonot & Morin, procureurs ; Oudinet, Passart, & sur-tout Senaut, commis au greffe du Parlement, homme de beaucoup d'esprit, qui le premier développa cette question obscure & dangereuse, du pouvoir qu'une nation peut avoir sur son Roi. Je dirai en passant que Senaut était père du Père Senaut, cet homme éloquent, qui est mort Général des Prêtres de l'Oratoire en France.

i) Les Seize furent long-tems indépendans du Duc de Mayenne. L'un d'eux, nommé Normand, dit un jour dans la chambre du Duc : *Ceux qui l'ont fait pourraient bien le défaire.*

k) Le 16. Janvier 1589. Busfy-le-Clerc, l'un des Seize, qui de tireur d'armes était devenu Gouverneur de la Bastille, & le Chef de cette faction, entra dans la grand' chambre du Parlement, suivi de cinquante satellites : il présenta au Parlement une requête, ou plutôt un ordre, pour forcer cette Compagnie à ne plus reconnaître la Maison Royale.

Sur le refus de la Compagnie, il mena lui-même à la Bastille tous ceux qui étaient opposés à son parti ; il les y fit jeuner au pain & à l'eau, pour les obliger à se racheter plutôt de ses mains : Voilà pourquoi on l'appellait le grand Pénitencier du Parlement.

l) Augustin de Thou II. du nom, oncle de ce célèbre historien ; il eut la charge de Président du fameux Pi-brac en 1585.

Molé ne peut être qu'Edouard Molé, Conseiller au Parlement, mort en 1634.

Scarron était le bifayeu du fameux Scarron , si connu par ses poésies , & par l'enjouement de son esprit.

Bayeu était oncle du Surintendant des finances.

Nicolas Potier de Novion , surnommé *de Blaucménil* , parce qu'il possédait la terre de ce nom. Il ne fut pas mené à la Bastille avec les autres , mais emprisonné au Louvre , & près d'être condamné à être pendu par les Seize.

m) La Bastille.

n) En 1591. un vendredi 15. Novembre , Barnabé Brisson , homme très savant , & qui faisait les fonctions de premier Président en l'absence d'Achilles de Harlay , Claude Larcher , Conseiller aux enquêtes , & Jean Tardif , Conseiller au Châtelet , furent pendus à une poutre dans le petit Châtelet par l'ordre des Seize. Il est à remarquer , que Hamilton , Curé de Saint Côme , furieux Ligueur , était venu prendre lui-même Tardif dans sa maison , ayant avec lui des Prêtres , qui servaient d'archers.

1 2.25

242



Il chariot vain.

Ad. Duchesne del.

Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire,
Apparaît à leurs yeux sur un char de victoire; *Henriade ch. 8*

L A H E N R I A D E .

C H A N T C I N Q U I È M E .

A R G U M E N T .

Les assiégés sont vivement peints. La Discorde excite Jacques Clément à sortir de Paris pour assassiner le Roi. Elle appelle du fond des Enfers le Démon du Fanatisme qui conduit ce parricide. Sacrifice des Ligueurs aux Esprits infernaux. Henri III. est assassiné. Sentimens de Henri IV. Il est reconnu Roi par l'Armée.

- Cependant s'avançaient ces machines mortelles , (1)
 Qui portaient dans leur sein la perte des rebelles :
 Et le fer & le feu , volant de toutes parts ,
 De cent bouches d'airain foudroyaient leurs remparts.
5. Les Seize & leur courroux , Mayenne & sa prudence ,
 D'un peuple mutiné la farouche insolence ,
 Des Docteurs de la Loi les scandaleux discours ,
 Contre le grand Henri n'étaient qu'un vain secours ;
 La victoire à grands pas s'approchait sur ses traces.
10. Sixte , Philippe , Rome , éclataient en menaces ;
 Mais Rome n'était plus terrible à l'univers :
 Ses foudres impuissans se perdaient dans les airs ;
 Et du vieux Castillan la lenteur ordinaire

Privait les assiégés d'un secours nécessaire.

15. Ses soldats dans la France errans de tous côtés ,
Sans secourir Paris , désolaient nos cités.
Le perfide attendait que la Ligue épuisée
Pût offrir à son bras une conquête aisée :
Et l'appui dangereux de sa fausse amitié

20. Leur préparait un maître au lieu d'un allié ,
Lorsque d'un furieux la main déterminée
Sembla pour quelque tems changer la destinée.

Vous , des murs de Paris tranquilles habitans ,
Que le Ciel a fait naître en de plus heureux tems ,

25. Pardonnez , si ma main retrace à la mémoire
De vos ayeux séduits la criminelle histoire.
L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point sur vous ,
Votre amour pour vos Rois les a réparé tous.

4 L'Eglise a de tout tems produit des solitaires ,

30. Qui rassemblés entr'eux sous des règles sévères ,
Et distingués en tout du reste des mortels ,
Se consacraient à Dieu par des vœux solennels.
Les uns sont demeurés dans une paix profonde ,
Toujours inaccessible aux vains attraits du monde ;

35. Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir ,
Ils ont fui les humains qu'ils auraient pû servir.
Les autres à l'Etat rendus plus nécessaires ,
Ont éclairé l'Eglise , ont monté dans les chaires ;
Mais souvent enivrés de ces talens flatteurs ,

40. Répandus dans le siècle , ils en ont pris les mœurs.
Leur sourde ambition n'ignore point les brigues ;
Souvent plus d'un pais s'est plaint de leurs intrigues :
Ainsi chez les humains , par un abus fatal ,
Le bien le plus parfait est la source du mal.

45. Ceux qui de Dominique ont embrassé la vie ,
Ont vû longtems leur secte en Espagne établie ;
Et de l'obscurité des plus humbles emplois ,
Ont passé tout à coup dans les palais des Rois.
Avec non moins de zèle & bien moins de puissance ,
50. Cet Ordre respecté fleurissait dans la France ,
Protégé par les Rois , paisible , heureux enfin ,
Si le traître Clément n'eût été dans son sein.
Clément a) dans la retraite avait dès son jeune âge
Porté les noirs accès d'une vertu sauvage.
55. Esprit faible , & crédule en sa dévotion ,
Il suivait le torrent de la rébellion.
Sur ce jeune insensé la Discorde fatale
Répandit le venin de sa bouche infernale.
Prosterné chaque jour aux pieds des saints autels ,
60. Il fatiguait les Cieux de ses vœux criminels.
On dit , que tout souillé de cendre & de poussière ,
Un jour il prononça cette horrible prière :
Dieu qui venges l'Eglise & punis les Tyrans ,
Te verra-t-on sans cesse accabler tes enfans ?
65. Et d'un Roi qui t'outrage armant les mains impures ,
Favoriser le meurtre , & bénir les parjures ?
Grand Dieu ! par tes fléaux c'est trop nous éprouver ;
Contre tes ennemis daigne enfin t'élever ;
Détourne loin de nous la mort & la misère ;
70. Délivre nous d'un Roi donné dans ta colère.
Vien , des Cieux enflammés abaisse la hauteur ,
Fai marcher devant toi l'Ange exterminateur ,
Vien , descens , arme toi , que ta foudre enflammée
Frappe , écrase à nos yeux leur sacrilège armée ;
75. Que les Chefs , les soldats , les deux Rois expirans ,

Tombent comme la feuille éparſe au gré des vents ;
 Et que ſauvés par toi , nos Ligueurs Catholiques
 Sur leurs corps tout ſanglants t'adreſſent leurs cantiques.

La Diſcorde attentive en traversant les airs ,

80. Entend ces cris affreux , & les porte aux Enfers. (1)

Elle amène à l'inſtant de ces Royaumes ſombres ,
 Le plus cruel Tyran de l'Empire des ombres.

Il vient , le FANATISME eſt ſon horrible nom :

Enfant dénaturé de la Religion ,

85. Armé pour la défendre , il cherche à la détruire ,
 Et reçu dans ſon ſein , l'embraille & le déchire.

C'eſt lui qui dans Raba , ſur les bords de l'Arnon b)

Guidait les descendans du malheureux Ammon ,

Quand à Moloc leur Dieu , des mères gémiſſantes

90. Offraient de leurs enfans les entrailles fumantes.

Il dicta de Jephthé le ſerment inhumain :

Dans le cœur de ſa fille il conduiſit ſa main.

C'eſt lui qui de Calcas ouvrant la bouche impie ,

Demanda par ſa voix la mort d'Iphigénie.

95. France , dans tes forêts il habita longtems.

A l'affreux Teutarès c) il offrit ton encens.

Tu n'as point oublié ces ſacrés homicides ,

Qu'à tes indignes Dieux préſentaient tes Druides.

Du haut du Capitole il criaſt aux Payens ,

100. Frappez , exterminatez , déchirez les Chrétiens.

Mais lorſqu'au fils de Dieu Rome enfin fut ſoumiſe ,

Du Capitole en cendre il paſſa dans l'Egliſe ;

Et dans les cœurs Chrétiens inſpirant ſes fureurs ,

De Martyrs qu'ils étaient , les fit perſécuteurs.

105. Dans Londres il a formé la ſecte d) turbulente , (3)

Qui ſur un Roi trop faible a mis ſa main ſanglante.

Dans

- Dans Madrid , dans Lisbonne , il allume ces feux ,
 Ces buchers folemnels , où des Juifs malheureux
 Sont tous les ans en pompe envoyés par des prêtres ,
110. Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.
 Toujours il revêtait dans ses déguisemens ,
 Des Ministres des Cieux les sacrés ornemens :
 Mais il prit cette fois dans la nuit éternelle ,
 Pour des crimes nouveaux une forme nouvelle.
115. L'audace & l'artifice en firent les apprêts.
 Il emprunte de Guise & la taille & les traits ,
 De ce superbe Guise , en qui l'on vit paraître
 Le Tyrah de l'Etat , & le Roi de son Maître ,
 Et qui toujours puissant même après son trépas ,
120. Traînait encor la France à l'horreur des combats.
 D'un casque redoutable il a chargé sa tête :
 Un glaive est dans sa main au meurtre toujours prête ;
 Son flanc même est percé des coups dont autrefois
 Ce Héros factieux fut massacré dans Blois ;
125. Et la voix de son sang qui coule en abondance ,
 Semble accuser Valois , & demander vengeance.
 Ce fut dans ce terrible & lugubre appareil ,
 Qu'au milieu des pavots que verse le sommeil ,
 Il vint trouver Clément au fond de sa retraite.
130. La superstition , la cabale inquiète ,
 Le faux zèle enflammé d'un courroux éclatant ,
 Veillaient tous à sa porte , & l'ouvrent à l'instant.
 Il e) entre , & d'une voix majestueuse & fière ,
 Dieu reçoit , lui dit-il , tes vœux & ta prière ;
135. Mais n'aura-t-il de toi pour culte & pour encens ,
 Qu'une plainte éternelle , & des vœux impuissans ?
 Au Dieu que sert la Ligue , il faut d'autres offrandes ;
- Tom. I. M

- Il exige de toi les dons que tu demandes.
Si Judith f) autrefois , pour sauver son pays ,
140. N'eût offert à son Dieu que des pleurs & des cris ,
Si craignant pour les siens , elle eût craint pour sa vie ,
Judith eût vu tomber les murs de Béthulie.
Voilà les saints exploits que tu dois imiter ,
Voilà l'offrande enfin que tu dois présenter.
145. Mais tu rougis déjà de l'avoir différée. . . .
Cours , vole , & que ta main dans le sang consacrée ,
Délivrant les Français de leur indigne Roi ,
Venge Paris & Rome , & l'univers , & moi.
Par un assassinat Valois trancha ma vie ,
150. Il faut d'un même coup punir sa perfidie ;
Mais du nom d'assassin ne prens aucun effroi :
Ce qui fut crime en lui , fera vertu dans toi.
Tout devient légitime à qui venge l'Eglise :
Le meurtre est juste alors , & le Ciel l'autorise.
155. Que dis-je ? il le commande ; il t'instruit par ma voix ,
Qu'il a choisi ton bras pour la mort de Valois :
Heureux si tu pouvais , consommant sa vengeance ,
Joindre le Navarrois au Tyran de la France ;
Et si de ces deux Rois tes citoyens sauvés ,
160. Te pouvaient ! . . . mais les tems ne sont pas arrivés.
Bourbon doit vivre encor ; le Dieu , qu'il persécute ,
Réserve à d'autres mains la gloire de sa chute.
Toi , de ce Dieu jaloux rempli les grands desseins ,
Et reçois ce présent qu'il te fait par mes mains.
165. Le fantôme , à ces mots , fait briller une épée ,
Qu'aux infernales eaux la haine avait trempée ;
Dans la main de Clément il met ce don fatal ;
Il fuit , & se replonge au séjour infernal.

- Trop aisément trompé , le jeune solitaire
 170. Des intérêts des Cieux se crut dépositaire.
 Il baise avec respect ce funeste présent ,
 Il implore à genoux le bras du Tout-puissant ;
 Et plein du monstre affreux dont la fureur le guide ,
 D'un air sanctifié s'apprête au parricide.
175. Combien le cœur de l'homme est soumis à l'erreur !
 Clément goûtait alors un paisible bonheur :
 Il était animé de cette confiance
 Qui dans le cœur des Saints affermit l'innocence ;
 Sa tranquille fureur marche les yeux baissés ;
180. Ses g) sacrilèges vœux au Ciel sont adressés ;
 Son front de la vertu porte l'empreinte austère ,
 Et son fer parricide est caché sous sa haire.
 Il marche ; ses amis instruits de son dessein ,
 Et de fleurs sous ses pas parfumant son chemin ,
185. Remplis d'un saint respect , aux portes le conduisent ,
 Bénissent son dessein , l'encouragent , l'instruisent ,
 Placent déjà son nom parmi les noms sacrés ,
 Dans les fastes de Rome à jamais révéérés ,
 Le nomment à grands cris le vengeur de la France ,
190. Et l'encens à la main l'invoquent par avance.
 C'est avec moins d'ardeur , avec moins de transport ,
 Que les premiers Chrétiens , avides de la mort ,
 Intrépides soutiens de la foi de leurs pères ,
 Au martyre autrefois accompagnaient leurs frères ,
195. Enviaient les douceurs de leur heureux trépas ,
 Et baïsaient en pleurant les traces de leurs pas.
 Le fanatique aveugle , & le Chrétien sincère ,
 Ont porté trop souvent le même caractère ;
 Ils ont même courage , ils ont mêmes desirs.

200. Le crime a ses héros , l'erreur a ses martyrs : (4)
Du vrai zèle & du faux , vains juges que nous sommes ,
Souvent des scélérats ressembloit aux grands-hommes.
Mayenne dont les yeux favent tout éclairer ,
Voit le coup qu'on prépare , & feint de l'ignorer.
205. De ce crime odieux son prudent artifice
Songe à cueillir le fruit sans en être complice :
Il laisse avec adresse au plus féditieux
Le soin d'encourager ce jeune furieux.
Tandis que des Ligueurs une troupe homicide
210. Aux portes de Paris conduisoit le perfide ,
Des Seize en même tems le sacrilège effort
Sur cet événement interrogeait le sort.
Jadis de Médicis h) l'audace curieuse
Chercha de ces secrets la science odieuse ,
215. Approfondit long-tems cet art furnaturel ,
Si souvent chimérique , & toujours criminel.
Tout suivit son exemple , & le peuple imbécile ,
Des vices de la Cour imitateur servile ,
Epris du merveilleux , amant des nouveautés ,
220. S'abandonnait en foule à ces impiétés.
Dans l'ombre de la nuit sous une voute obscure ,
Le silence a conduit leur assemblée impure.
A la pâle lueur d'un magique flambeau ,
S'élève un vil autel dressé sur un tombeau :
225. C'est là que des deux Rois on plaça les images ,
Objets de leur terreur , objets de leurs outrages.
Leurs sacrilèges mains ont mêlé sur l'autel ,
A des noms infernaux , le nom de l'Eternel.
Sur ces murs ténébreux des lances sont rangées , (5)
230. Dans des vases de sang leurs pointes sont plongées ;

- Appareil menaçant de leur mystère affreux.
 Le Prêtre de ce Temple est un de ces Hébreux ,
 Qui pros crits sur la terre , & citoyens du monde ,
 Portent de mers en mers leur misère profonde ,
235. Et d'un antique amas de superstitions
 Ont rempli dès long-tems toutes les Nations.
 D'abord autour de lui les Ligueurs en furie ,
 Commencent à grands cris ce sacrifice impie.
 Leurs parricides bras se lavent dans le sang ;
240. De Valois sur l'autel ils vont percer le flanc ;
 Avec plus de terreur , & plus encor de rage ,
 De Henri sous leurs pieds ils renversent l'image ;
 Et pensent i) que la mort , fidèle à leur courroux ,
 Va transmettre à ces Rois l'atteinte de leurs coups.
245. L'Hébreu k) joint cependant la prière au blasphème :
 Il invoque l'abîme , & les Cieux , & Dieu même ;
 Tous ces impurs esprits qui troublent l'univers ,
 Et le feu de la foudre , & celui des Enfers.
- Tel fut dans Gelboa le secret sacrifice
250. Qu'à ses Dieux infernaux offrit la Pythonisse ,
 Alors qu'elle évoqua devant un Roi cruel ,
 Le simulacre affreux du prêtre Samuel.
 Ainsi contre Juda , du haut de Samarie ,
 Des Prophètes menteurs tonnait la bouche impie :
255. Ou tel chez les Romains l'inflexible Ateius l) ,
 Maudit au nom des Dieux les armes de Crassus.
 Aux magiques accens que sa bouche prononce ,
 Les Seize osent du Ciel attendre la réponse ;
 A dévoiler leur sort ils pensent le forcer :
260. Le Ciel pour les punir voulut les exaucer.
 Il interrompt pour eux les loix de la nature ;

- De ces antres muets fort un triste murmure ;
Les éclairs redoublés dans la profonde nuit ,
Poussent un jour affreux qui renaît & qui fuit.
265. Au milieu de ces feux , Henri brillant de gloire ,
Apparaît à leurs yeux sur un char de victoire ;
Des lauriers couronnaient son front noble & serein ,
Et le sceptre des Rois éclatait dans sa main.
L'air s'embrase à l'instant par les traits du tonnerre ,
270. L'autel couvert de feux tombe , & fuit sous la terre ;
Et les Seize éperdus , l'Hébreu saisi d'horreur ,
Vont cacher dans la nuit leur crime & leur terreur.
Ces tonnerres , ces feux , ce bruit épouvantable ,
Annonçaient à Valois sa perte inévitable.
275. Dieu du haut de son trône avait compté ses jours ,
Il avait loin de lui retiré son secours ;
La mort impatiente attendait sa victime ,
Et pour perdre Valois , Dieu permettait un crime.
Clément au camp Royal a marché sans effroi.
280. Il arrive , il demande à parler à son Roi ;
Il dit , que dans ces lieux amené par Dieu même ,
Il y vient rétablir les droits du diadème ,
Et révéler au Roi des secrets importants.
On l'interroge , on doute , on l'observe long-tems ;
285. On craint sous cet habit un funeste mystère.
Il subit sans allarme un examen sévère ;
Il satisfait à tout avec simplicité ;
Chacun dans ses discours croit voir la vérité.
La garde aux yeux du Roi le fait enfin paraître.
290. L'aspect du Souverain n'étonna point ce traître.
D'un air humble & tranquille il fléchit les genoux :
Il observe à loisir la place de ses coups ,

Et le menfonge adroit, qui conduifait fa langue,
Lui dicta cependant fa perfide harangue.

295. Souffrez, dit-il, grand Roi, que ma timide voix
S'adrefle au Dieu puiffant qui fait régner les Rois;
Permettez avant tout, que mon cœur le béniffe
Des biens que va fur vous répandre fa juftice.

Le vertueux Potier *m*), le prudent Villeroi,

300. Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi;
Harlay *n*), le grand Harlay, dont l'intrépide zèle
Fut toujours formidable à ce peuple infidèle,
Du fond de fa prifon réunit tous les cœurs,
Rassemble vos fujets, & confond les Ligueurs.

305. Dieu qui bravant toujours les puiffans & les fages,
Par la main la plus faible accomplit fes ouvrages;
Devant le grand Harlay lui-même m'a conduit.
Rempli de fa lumière, & par fa bouche instruit,
J'ai volé vers mon Prince, & vous rends cette lettre,

310. Qu'à mes fidèles mains Harlay vient de remettre.
Valois reçoit la lettre avec empreflement.

Il béniffait les Cieux d'un fi prompt changement;
Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma juftice,
Récompenser ton zèle & payer ton fervice?

315. En lui difant ces mots, il lui tendait les bras:
Le monftre au même instant tire fon coutelas,
L'en frappe, & dans le flanc l'enfonce avec furie.
Le fang coule, on s'étonne, on s'avance, on s'écrie:
Mille bras font levés pour punir l'affaffin:

320. Lui fans baiffer les yeux les voit avec dédain;
Fier de fon parricide, & quitte envers la France,
Il attend à genoux la mort pour récompense:
De la France & de Rome il croit être l'appui;

- Il pense voir les Cieux qui s'entr'ouvrent pour lui ;
 325. Et demandant à Dieu la palme du martyre ,
 Il bénit , en tombant , les coups dont il expire.
 Aveuglement terrible , affreuse illusion !
 Digne à la fois d'horreur & de compassion ,
 Et de la mort du Roi moins coupable peut-être
 336. Que ces lâches Docteurs , ennemis de leur maître ,
 Dont la voix répandant un funeste poison ,
 D'un faible solitaire égara la raison.

- Déjà Valois touchait à son heure dernière ,
 Ses yeux ne voyaient plus qu'un reste de lumière ;
 335. Ses courtisans en pleurs , autour de lui rangés ,
 Par leurs desseins divers en secrets partagés ,
 D'une commune voix formant les mêmes plaintes ,
 Exprimaient des douleurs , ou sincères , ou feintes.
 Quelques-uns , que flattait l'espoir du changement ,
 340. Du danger de leur Roi s'affligeaient faiblement ;
 Les autres , qu'occupait leur crainte intéressée ,
 Pleuraient au lieu du Roi leur fortune passée.

- Parmi ce bruit confus de plaintes , de clameurs ,
 Henri , vous répandiez de véritables pleurs.
 345. Il fut votre ennemi ; mais les cœurs nés sensibles
 Sont aisément émus dans ces momens horribles.
 Henri ne se souvint que de son amitié ;
 En vain son intérêt combattait sa pitié ;
 Ce Héros vertueux se cachait à lui-même ,
 350. Que la mort de son Roi lui donne un diadème.

Valois tourna sur lui , par un dernier effort ,
 Ses yeux appesantis qu'allait fermer la mort ;
 Et touchant de sa main ses mains victorieuses :
 Retenez , lui dit-il , vos larmes généreuses ,

L'univers

355. L'univers indigné doit plaindre votre Roi :
 Vous , Bourbon , combattez , régné , & vengez-moi ;
 Je meurs , & je vous laisse au milieu des orages ,
 Assis sur un écueil couvert de mes naufrages ;
 Mon trône vous attend , mon trône vous est dû ;
360. Jouissez de ce bien par vos mains défendu :
 Mais songez , que la foudre en tout tems l'environne ;
 Craignez en y montant ce Dieu qui vous le donne.
 Puissiez-vous , détrompé d'un dogme criminel ,
 Rétablir de vos mains son culte & son autel !
365. Adieu , régné heureux ; qu'un plus puissant génie ,
 Du fer des assassins défende votre vie.
 Vous connaissez la Ligue , & vous voyez ses coups ,
 Ils ont passé par moi pour aller jusqu'à vous ;
 Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare
370. Juste Ciel ! épargnez une vertu si rare.
 Permettez ! A ces mots l'impitoyable mort
 Vient o) fondre sur sa tête & termine son sort.
 Au bruit de son trépas Paris se livre en proie
 Aux transports odieux de sa coupable joie ;
375. De cent cris de victoire ils remplissent les airs :
 Les travaux sont cessés , les Temples sont ouverts ;
 De couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes ;
 Ils consacrent ce jour à d'éternelles fêtes. (6)
 Bourbon n'est à leurs yeux qu'un Héros sans appui ,
380. Qui n'a plus que sa gloire & sa valeur pour lui.
 Pourra-t-il résister à la Ligue affermie ,
 A l'Eglise en courroux , à l'Espagne ennemie ,
 Aux traits du Vatican si craints , si dangereux ,
 A l'or du nouveau monde encor plus puissant qu'eux ?
385. Déjà quelques guerriers , funestes politiques ,

- Plus mauvais citoyens que zélés Catholiques ,
 D'un scrupule affecté colorant leur dessein ,
 Séparent leurs drapeaux des drapeaux de Calvin ;
 Mais le reste enflammé d'une ardeur plus fidèle ,
390. Pour la cause des Rois redouble encor son zèle.
 Ces amis éprouvés , ces généreux soldats ,
 Que longtems la victoire a conduit sur ses pas ,
 De la France incertaine ont reconnu le Maître ;
 Tout leur camp réuni le croit digne de l'être.
395. Ces braves Chevaliers , les Givris , les Daumonts ,
 Les grands Montmorencis , les Sancis , les Crillons ,
 Lui jurent de le suivre aux deux bouts de la terre :
 Moins faits pour disputer , que formés pour la guerre ,
 Fidèles à leur Dieu , fidèles à leurs loix ,
400. C'est l'honneur qui leur parle , ils marchent à sa voix.
 Mes amis , dit Bourbon , c'est vous dont le courage
 Des Héros de mon sang me rendra l'héritage ;
 Les Pairs & l'huile sainte , & le sacre des Rois ,
 Font les pompes du trône , & ne font pas mes droits.
405. C'est sur un bouclier qu'on vit vos premiers Maîtres
 Recevoir les sermens de vos braves ancêtres.
 Le champ de la victoire est le temple où vos mains
 Doivent aux Nations donner leurs Souverains.
 C'est ainsi qu'il s'explique ; & bientôt il s'apprête
410. A mériter son trône en marchant à leur tête.
-

V A R I A N T E S
R E C U E I L L I E S
PAR L'ABBÉ LANGLÉT.

C H A N T C I N Q U I E M E .

(1) *Cependant s'avançaient , &c.*

Ce vers dans l'édition de 1723. est précédé des huit vers suivans , retranchés dans les autres éditions :

*De la Noblesse Anglaise une nombreuse élite ,
 Par le vaillant Essex , en nos climats conduite ;
 Prête à nous secourir pour la première fois ,
 S'étonnait en marchant , de servir sous nos Rois :
 Ils suivaient nos drapeaux dans les champs de Neustrie ;
 C'est là qu'ils soutenaient l'honneur de leur patrie ,
 Orgueilleux de combattre & de vaincre en des lieux ,
 Où la Seine autrefois vit régner leurs ayeux.
 Cependant s'avançaient , &c.*

(2) Après ce vers on lit dans l'édition de 1723. les dix vers suivans :

*Les Enfers sont émus de ces accens funèbres ;
 Un monstre en ce moment sort du fond des ténèbres ,
 Monstre , qui de l'abîme & de ses noirs Démons ,*

N ij

*Réunit dans son sein la rage & les poisons ;
 Cet enfant de la nuit , fécond en artifices ,
 Sait ternir les vertus , fait embellir les vices ,
 Sait donner par l'éclat de ses pinceaux trompeurs ,
 Aux forfaits plus les grands , les plus nobles couleurs.
 C'est lui , qui sous la cendre & couvert du cilice ,
 Saintement aux mortels enseigne l'injustice.*

(3) Il y avait dans la première édition de Londres :

*Dans Londres il inspira ce peuple de Sectaires ,
 Trembleurs , Indépendans , Puritains , Unitaires :*

(4) Il y a dans la première édition de Londres :

*On ne distingue point le vrai zèle & le faux ,
 Comme la vérité l'erreur a ses Héros.*

(5) L'Edition de 1723. met ainsi ce vers & les suivans :

*Là sont les instrumens de ces sombres mystères ,
 Des métaux constellés , d'inconnus caractères ;
 Des vases pleins de sang & de serpens affreux :
 Le Prêtre de ce temple est un de ces Hébreux ,
 Qui pros crits sur la terre , & citoyens du monde ,
 Vont porter en tous lieux leur misère profonde , &c.*

Mais il est aisé de voir , que les vers de l'édition de Londres & de celle-ci sont beaucoup plus parfaits.

(6) Il y avait dans toutes les éditions , & même dans celle de 1751. les vers suivans , qui terminaient le chant.

Insensés qu'ils étaient ! ils ne découvraient pas

*Les abîmes profonds qu'ils creusaient sous leurs pas ;
 Ils devaient bien plutôt , prévoyant leurs misères ,
 Changer ce vain triomphe en des larmes amères.
 Ce vainqueur , ce Héros , qu'ils osaient défier ,
 Henri , du haut du Trône allait les foudroyer.
 Le Sceptre dans sa main rendu plus redoutable ,
 Annonce à ces mutins leur perte inévitable.
 Devant lui tous les Chefs ont fléchi les genoux ;
 Pour leur Roi légitime ils l'ont reconnu tous ;
 Et certains désormais du destin de la guerre ,
 Ils jurent de le suivre aux deux bouts de la terre.*

Mais il n'y a pas de comparaison entre ce morceau & celui de la présente édition.

N O T E S

D E

L' E D I T E U R.

a) Jacques Clément , de l'ordre des Dominicains , natif de Sorbonne , village près de Sens , était âgé de vingt-quatre ans & demi , & venait de recevoir l'ordre de prêtrise lorsqu'il commit ce parricide.

b) Pais des Ammonites , qui jetaient leurs enfans dans les flammes au son des tambours & des trompettes , en l'honneur de la Divinité , qu'ils adoraient sous le nom de Moloc.

c) Teutâtès était un des Dieux des Gaulois. Il n'est pas sûr , que ce fût le même que Mercure ; mais il est constant , qu'on lui sacrifiait des hommes.

d) Les Entousiasstes , qui étaient appelés INDEPENDANS , furent ceux qui eurent le plus de part à la mort de Charles I. Roi d'Angleterre.

e) On imprima à Paris , & on débita publiquement en 1589. une ré-

N iiij

lation du martyr de frère Jacques Clément, dans laquelle on assurait, qu'un Ange lui avait apparu, lui avait montré une épée nue, & lui avait ordonné de tuer le Tyran.

Cet écrit se trouve dans la SATYRE MENIPPÉE.

f) Frère Jacques Clément étant déjà à Saint-Cloud, quelques personnes qui se débaient de lui, l'épièrent pendant la nuit : ils le trouvèrent dormant d'un profond sommeil, son bréviaire auprès de lui, ouvert à l'article de Judith.

g) Il jéna, se confessa, & communia avant de partir pour aller assommer le Roi.

h) Catherine de Médicis avait mis la magie si fort à la mode en France, qu'un prêtre nommé Sechelles, qui fut brûlé en Grève sous Henri III. pour *forcellerie*, accusa douze cent personnes de ce prétendu crime. L'ignorance & la stupidité étaient poussées si loin dans ces tems-là, qu'on n'entendait parler que d'exorcismes & de condamnations au feu. On trouvait par-tout des hommes assez fots pour se croire magiciens, & des Juges superstitieux, qui les punissaient de bonne foi comme tels.

i) Plusieurs prêtres ligueurs avaient fait faire de petites images de cire, qui représentaient Henri III. & le Roi de Navarre : ils les mettaient sur l'autel, les perçaient pendant la Messe quarante jours consécutifs, & le quarantième jour les perçaient au cœur.

k) C'était pour l'ordinaire des Juifs, que l'on se servait pour faire des opérations magiques. Cette ancienne superstition vient des secrets

de la cabale dont les Juifs se disaient seuls dépositaires. Catherine de Médicis, la Maréchale d'Ancre, & beaucoup d'autres, employèrent des Juifs à ces prétendus fortilèges.

l) Atéius, Tribun du peuple, ne pouvant empêcher Craffus de partir pour aller contre les Parthes, porta un brasier ardent à la porte de la ville par où Craffus sortait, y jeta certaines herbes, & maudit l'expédition de Craffus en invoquant des Divinités Infernales.

m) Potier, Président du Parlement, dont il est parlé ci-devant.

Villeroi, qui avait été Secrétaire d'Etat sous Henri III. & qui avait pris le parti de la Ligue pour avoir été insulté en présence du Roi par le Duc d'Epéron.

n) Achille de Harlay, qui était alors gardé à la Bastille par Buffy-le-Clerc. Jacques Clément présenta au Roi une lettre de la part de ce Magistrat. On n'a point su, si la lettre était contrefaite ou non ; c'est ce qui est étonnant dans un fait de cette importance ; & c'est ce qui me ferait croire que la lettre était véritable, & qu'on l'aurait surprise au P. P. de Harlay ; autrement on aurait fait sonner bien haut cette fausseté contre la Ligue.

o) Henri III. mourut de sa blessure le 3. d'Août à deux heures du matin, à Saint-Cloud ; mais non point dans la même maison, où il avait pris avec son frère la résolution de la St. Barthelemi, comme l'ont écrit plusieurs Historiens ; car cette maison n'était point encore bâtie du tems de la St. Barthelemi.



Il monte en

J. B. Vincent Sculp.

Il monte : il a déjà de ses mains triomphantes,
Arboré de ses lys les enseignes flotantes. *Henriade* CH. VI

L A
H E N R I A D E.

C H A N T S I X I E M E.

A R G U M E N T.

*A*près la mort de Henri III. les Etats de la Ligue s'assemblent dans Paris pour choisir un Roi. Tandis qu'ils sont occupés de leurs délibérations, Henri IV. livre un assaut à la ville ; l'assemblée des Etats se sépare : ceux qui la composaient vont combattre sur les remparts : description de ce combat. Apparition de St. Louis à Henri IV.

- C'est un usage antique , & sacré parmi nous ,
 Quand la mort sur le trône étend ses rudes coups ,
 Et que du sang des Rois si chers à la patrie ,
 Dans ses derniers canaux la source s'est tarie ,
5. Le peuple au même instant rentre en ses premiers droits ,
 Il peut choisir un Maître , il peut changer ses loix :
 Les Etats assemblés , organes de la France ,
 Nomment un Souverain , limitent sa puissance ,
 Ainsi de nos ayeux les augustes décrets ,
10. Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.
 La Ligue audacieuse , inquiète , aveuglée ,
 Ose de ces Etats ordonner l'assemblée a) ,

- Et croit avoir acquis par un assassinat
 Le droit d'élire un Maître , & de changer l'Etat.
15. Ils pensaient à l'abri d'un trône imaginaire ,
 Mieux repousser Bourbon , mieux tromper le vulgaire.
 Ils croyaient qu'un Monarque unirait leurs desseins ;
 Que sous ce nom sacré leurs droits seraient plus saints ;
 Qu'injustement élu , c'était beaucoup de l'être ;
20. Et qu'enfin quel qu'il soit , le Français veut un Maître.
 Bientôt à ce Conseil accourent à grand bruit
 Tous ces Chefs obstinés qu'un fol orgueil conduit ,
 Les Lorrains , les Nemours , des Prêtres en furie ,
 L'Ambassadeur de Rome , & celui d'Iberie.
25. Ils marchent vers le Louvre , où par un nouveau choix
 Ils allaient insulter aux mânes de nos Rois.
 Le luxe toujours né des misères publiques ,
 Prépare avec éclat ces Etats tyranniques.
 Là ne parurent point ces Princes , ces Seigneurs ,
30. De nos antiques Pairs augustes successeurs ,
 Qui près des Rois assis , nés Juges de la France ,
 Du pouvoir qu'ils n'ont plus ont encor l'apparence.
 Là de nos Parlemens les sages Députés ,
 Ne défendirent point nos faibles libertés ;
35. On n'y vit point des Lys l'appareil ordinaire ;
 Le Louvre est étonné de sa pompe étrangère.
 Là le Légat de Rome est d'un siège honoré ,
 Près de lui pour Mayenne un Dais est préparé.
 Sous ce Dais on lisait ces mots épouvantables :
40. » Rois qui jugez la terre , & dont les mains coupables
 » Osent tout entreprendre & ne rien épargner ,
 » Que la mort de Valois vous apprenne à régner.
 On s'assemble , & déjà les partis , les cabales ,

- Font retentir ces lieux de leurs voix infernales.
45. Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.
L'un, des faveurs de Rome esclave ambitieux,
S'adresse au Légat feul, & devant lui déclare,
Qu'il est tems que les Lys rampent sous la Thiare;
Qu'on érige à Paris ce sanglant tribunal,
50. Ce monument *b*) affreux du pouvoir monachal,
Que l'Espagne a reçu, mais qu'elle-même abhorre,
Qui venge les autels, & qui les deshonore,
Qui tout couvert de sang, de flammes entouré,
Egorge les mortels avec un fer sacré;
55. Comme si nous vivions dans ces tems déplorables,
Où la terre adorait des Dieux impitoyables,
Que des prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantaient d'appaîser par le sang des humains.
Celui-ci corrompu par l'or de l'Iberie,
60. A l'Espagnol qu'il hait, veut vendre sa patrie.
Mais un parti puissant d'une commune voix,
Plaçait déjà Mayenne au trône de nos Rois.
Ce rang manquait encor à sa vaste puissance;
Et de ses vœux hardis l'orgueilleuse espérance
65. Dévorait en secret, dans le fond de son cœur,
De ce grand nom de Roi le dangereux honneur.
Soudain Potier *c*) se lève, & demande audience;
La rigide vertu faisait son éloquence.
Dans ce tems malheureux par le crime infecté,
70. Potier fut toujours juste; & pourtant respecté.
Souvent on l'avait vû, par sa mâle constance,
De leurs emportemens réprimer la licence,
Et conservant sur eux sa vieille autorité,
Leur montrer la justice avec impunité.

Tom. I.

O

75. Il élève sa voix , on murmure , on s'empresse , (1)
 On l'entoure , on l'écoute , & le tumulte cesse.
 Ainsi dans un vaisseau qu'ont agité les flots ,
 Quand l'air n'est plus frappé des cris des matelots ,
 On n'entend que le bruit de la proue écumante ,
80. Qui fend d'un cours heureux la mer obéissante.
 Tel paraissait Potier dictant ses justes loix ,
 Et la confusion se taisait à sa voix.
 » Vous destinez , dit-il , Mayenne au rang suprême :
 » Je conçois votre erreur , je l'excuse moi-même.
85. » Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir ;
 » Et je le choisirais si je pouvais choisir.
 » Mais nous avons nos loix , & ce Héros insigne ,
 » S'il prétend à l'Empire , en est dès-lors indigne.
 Comme il disait ces mots , Mayenne entre soudain ,
90. Avec tout l'appareil qui suit un Souverain.
 Potier le voit entrer , sans changer de visage :
 » Oui , Prince , poursuit-il d'un ton plein de courage ,
 » Je vous estime assez pour oser contre vous ,
 » Vous adresser ma voix pour la France & pour nous.
95. » En vain nous prétendons le droit d'élire un Maître.
 » La France a des Bourbons , & Dieu vous a fait naître
 » Près de l'auguste rang qu'ils doivent occuper ,
 » Pour soutenir leur trône , & non pour l'usurper.
 » Guise du sein des morts n'a plus rien à prétendre ;
100. » Le sang d'un Souverain doit suffire à sa cendre ;
 » S'il mourut par un crime , un crime l'a vengé.
 » Changez avec l'Etat que le Ciel a changé :
 » Périr avec Valois votre juste colère ;
 » Bourbon n'a point versé le sang de votre frère.
105. » Le Ciel , ce juste Ciel , qui vous chérit tous deux ,

- » Pour vous rendre ennemis , vous fit trop vertueux.
 » Mais j'entens le murmure , & la clameur publique.
 » J'entens ces noms affreux de relaps , d'hérétique :
 » Je vois d'un zèle faux nos Prêtres emportés ,
 110. » Qui le fer à la main Malheureux , arrêtez :
 » Quelle loi , quel exemple , ou plutôt quelle rage
 » Peut à l'Oint du Seigneur arracher votre hommage ?
 » Le fils de Saint Louis , parjure à ses sermens ,
 » Vient-il de nos autels briser les fondemens ?
 115. » Aux pieds de ces autels il demande à s'instruire ;
 » Il aime , il fuit les loix dont vous bravez l'empire.
 » Il fait dans toute secte honorer les vertus ,
 » Respecter votre culte , & même vos abus.
 » Il laisse au Dieu vivant , qui voit ce que nous sommes ,
 120. » Le soin que vous prenez de condamner les hommes.
 » Comme un Roi , comme un père , il vient vous gouverner :
 » Et plus Chrétien que vous , il vient vous pardonner.
 » Tout est libre avec lui ; lui seul ne peut-il l'être ?
 » Quel droit vous a rendus Juges de votre Maître ?
 125. » Infidèles Pasteurs , indignes Citoïens !
 » Que vous ressemblez mal à ces premiers Chrétiens ,
 » Qui bravant tous ces Dieux de métal ou de plâtre ,
 » Marchaient sans murmurer sous un Maître idolâtre ,
 » Expiraient sans se plaindre , & sur les échafauts ,
 130. » Sanglans , percés de coups , bénissaient leurs bourreaux !
 » Eux seuls étaient Chrétiens , je n'en connais point d'autres.
 » Ils mouraient pour leurs Rois , vous massacrez les vôtres.
 » Et Dieu , que vous peignez implacable & jaloux ,
 » S'il aime à se venger , barbares , c'est de vous.
 135. A ce hardi discours aucun n'osait répondre ;
 Par des traits trop puissans ils se sentaient confondre ;

- Ils repoussaient en vain , de leur cœur irrité ,
Cet effroi qu'aux méchans donne la vérité.
Le dépit & la crainte agitaient leurs pensées ,
140. Quand soudain mille voix jusqu'au Ciel élancées ,
Font par-tout retentir , avec un bruit confus ,
Aux armes , Citoïens , ou nous sommes perdus.
Les nuages épais que formait la poussière ,
Du Soleil dans les champs dérobaient la lumière.
145. Des tambours , des clairons le son rempli d'horreur ,
De la mort qui les suit était l'avant-coureur.
Tels des antres du Nord échapés sur la terre ,
Précédés par les vents , & suivis du tonnerre ,
D'un tourbillon de poudre obscurcissant les airs ,
150. Les orages fougueux parcourent l'univers.
C'était du grand Henri la redoutable armée ,
Qui lasse du repos , & de sang affamée ,
Faisait entendre au loin ses formidables cris ,
Remplissait la campagne , & marchait vers Paris.
155. Bourbon n'employait point ces momens salutaires ,
A rendre au dernier Roi les honneurs ordinaires ,
A parer son tombeau de ces titres brillans
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivans ;
Ses mains ne chargeaient point ces rives désolées ,
160. De l'appareil pompeux de ces vains mausolées ,
Par qui malgré l'injure & des tems & du sort ,
La vanité des grands triomphe de la mort.
Il voulait à Valois , dans la demeure sombre ,
Envoyer des tributs plus dignes de son ombre ,
165. Punir ses assassins , vaincre ses ennemis ,
Et rendre heureux son peuple , après l'avoir soumis.
Au bruit inopiné des assauts qu'il prépare ,

Des Etats consternés le Conseil se sépare :

Mayenne au même instant court au haut des remparts ;

170. Le soldat rassemblée vole à ses étendarts :

Il insulte à grands cris le Héros qui s'avance.

Tout est prêt pour l'attaque , & tout pour la défense.

Paris n'était point tel en ces tems orageux ,

Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.

175. Cent forts qu'avaient bâtis la fureur & la crainte ,

Dans un moins vaste espace enfermaient son enceinte.

Ces fauxbourgs aujourd'hui si pompeux & si grands ,

Que la main de la paix tient ouverts en tout tems ,

D'une immense cité superbes avenues ,

180. Où nos palais dorés se perdent dans les nues ,

Etaient de longs hameaux d'un rempart entourés ,

Par un fossé profond de Paris séparés.

Du côté du Levant bientôt Bourbon s'avance.

Le voilà qui s'approche , & la mort le devance.

185. Le fer avec le feu vole de toutes parts ,

Des mains des assiégeans , & du haut des remparts.

Ces remparts menaçans , leurs tours , & leurs ouvrages ,

S'écroulent sous les traits de ces brûlans orages :

On voit les bataillons rompus & renversés ,

190. Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés.

Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre ,

Et chacun des partis combat avec la foudre.

Jadis avec moins d'art , au milieu des combats ,

Les malheureux mortels avançaient leur trépas.

195. Avec moins d'appareil ils volaient au carnage ,

Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.

De leurs cruels enfans l'effort industrieux

A dérobé le feu qui brûle dans les Cieux.

O iij

- On entendait gronder ces *d*) bombes effroyables ,
200. Des troubles de la Flandre enfans abominables.
Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé
Vole avec la prison qui le tient renfermé :
Il la brise , & la mort en sort avec furie.
Avec plus d'art encor , & plus de barbarie ,
205. Dans des antres profonds on a su renfermer
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur , où volant au carnage ,
Le soldat valeureux se fie à son courage ,
On voit en un instant des abîmes ouverts ,
210. Des noirs torrens de souphre épandus dans les airs ,
Des bataillons entiers , par ce nouveau tonnerre
Emportés , déchirés , engloutis sous la terre.
Ce sont là les dangers où Bourbon va s'offrir ,
C'est par-là qu'à son trône il brûle de courir.
215. Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes ;
L'enfer est sous leurs pas , la foudre est sur leurs têtes :
Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du Roi ;
Ils ne regardent qu'elle , & marchent sans effroi.
Mornay parmi les flots de ce torrent rapide ,
220. S'avance d'un pas grave , & non moins intrépide ;
Incapable à la fois de crainte & de fureur ,
Sourd au bruit des canons , calme au sein de l'horreur ,
D'un œil ferme & stoïque , il regarde la guerre (2)
Comme un fléau du Ciel affreux , mais nécessaire.
225. Il marche en Philosophe où l'honneur le conduit ,
Condamne les combats , plaint son Maître , & le suit.
Ils descendent enfin dans ce chemin terrible ,
Qu'un glacis teint de sang rendait inaccessible.
C'est là que le danger ranime leurs efforts :

230. Ils comblent les fossés de fascines , de morts :
Sur ces morts entassés ils marchent , ils s'avancent ;
D'un cours précipité sur la brèche ils s'élancent.
Armé d'un fer sanglant , couvert d'un bouclier ,
Henri vole à leur tête , & monte le premier.
235. Il monte : il a déjà , de ses mains triomphantes ,
Arboré de ses Lys les enseignes flotantes.
Les Ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi ;
Ils semblaient respecter leur vainqueur & leur Roi.
Ils cédaient : mais Mayenne à l'instant les ranime ;
240. Il leur montre l'exemple , il les rappelle au crime ;
Leurs bataillons ferrés pressent de toutes parts
Ce Roi dont ils n'osaient soutenir les regards.
Sur le mur avec eux la Discorde cruelle
Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle.
245. Le soldat à son gré sur ce funeste mur ,
Combattant de plus près , porte un trépas plus sûr.
Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre ,
Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre :
Un farouche silence , enfant de la fureur ,
250. A ces bruyans éclats succède avec horreur.
D'un bras déterminé , d'un œil brulant de rage ,
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
On saisit , on reprend , par un contraire effort ,
Ce rempart teint de sang , théâtre de la mort.
255. Dans ses fatales mains la victoire incertaine
Tient encor près des Lys l'étendard de Lorraine.
Les assiégeans surpris sont par-tout renversés ,
Cent fois victorieux , & cent fois terrassés ;
Pareils à l'Océan poussé par les orages ,
260. Qui couvre à chaque instant , & qui fuit ses rivages.

- Jamais le Roi , jamais son illustre rival ,
 N'avaient été si grands qu'en cet assaut fatal.
 Chacun d'eux , au milieu du sang & du carnage ,
 Maître de son esprit , maître de son courage ,
265. Dispose , ordonne , agit , voit tout en même tems ,
 Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvemens.
 Cependant des Anglais la formidable élite ,
 Par le vaillant Effex à cet assaut conduite ,
 Marchait sous nos drapeaux pour la première fois ,
270. Et semblait s'étonner de servir sous nos Rois.
 Ils viennent soutenir l'honneur de leur patrie ,
 Orgueilleux de combattre , & de donner leur vie ,
 Sur ces mêmes remparts , & dans ces mêmes lieux ,
 Où la Seine autrefois vit régner leurs ayeux.
275. Effex monte à la brèche où combattait d'Aumale ;
 Tous deux jeunes , brillans , pleins d'une ardeur égale ,
 Tels qu'aux remparts de Troye on peint les demi-Dieux.
 Leurs amis tout sanglans sont en foule autour d'eux.
 Français , Anglais , Lorrains , que la fureur assemble ,
280. Avançaient , combattaient , frappaient , mouraient ensemble.
 Ange , qui conduisiez leur fureur & leur bras ,
 Ange exterminateur , ame de ces combats ,
 De quel Héros enfin prîtes-vous la querelle ?
 Pour qui pancha des Cieux la balance éternelle ?
285. Long-tems Bourbon , Mayenne , Effex , & son rival ,
 Affligés , assiégés , font un carnage égal.
 Le parti le plus juste eut enfin l'avantage :
 Enfin Bourbon l'emporte , il se fait un passage ;
 Les Ligueurs fatigués ne lui résistent plus ,
290. Ils quittent les remparts , ils tombent éperdus.
 Comme on voit un torrent du haut des Pyrénées ,
 Menacer

- Menacer des Vallons les Nymphes consternées ,
 Les digues qu'on oppose à ses flots orageux ,
 Soutiennent quelque tems son choc impétueux :
295. Mais bientôt renversant sa barrière impuissante ,
 Il porte au loin le bruit , la mort , & l'épouvante ;
 Déracine en passant ces chênes orgueilleux ,
 Qui bravaient les hivers , & qui touchaient les Cieux ;
 Détache les rochers du panchant des montagnes ,
300. Et poursuit les troupeaux fuyans dans les campagnes.
 Tel Bourbon descendait à pas précipités ,
 Du haut des murs fumans qu'il avait emportés :
 Tel d'un bras foudroyant fondant sur les rebelles ,
 Il moissonne en courant leurs troupes criminelles.
305. Les Seize avec effroi fuyaient ce bras vengeur ,
 Egarés , confondus , dispersés par la peur.
 Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes :
 Il rentre dans Paris suivi de ses cohortes.
 Les vainqueurs furieux , les flambeaux à la main ,
310. Dans les fauxbourgs sanglans se répandent soudain.
 Du soldat effréné la valeur tourne en rage ,
 Il livre tout au fer , aux flammes , au pillage.
 Henri ne les voit point ; son vol impétueux
 Pourfuivait l'ennemi fuyant devant ses yeux.
315. Sa victoire l'enflamme , & sa valeur l'emporte ;
 Il franchit les fauxbourgs , il s'avance à la porte :
 Compagnons , apportez & le fer & les feux ,
 Venez , volez , montez sur ces murs orgueilleux.
 Comme il parlait ainsi , du profond d'une nue
320. Un fantôme éclatant se présente à sa vue.
 Son corps majestueux , maître des élémens ,
 Descendait vers Bourbon sur les ailes des vents.

- De la Divinité les vives étincelles
 Etalaient sur son front des beautés immortelles :
325. Ses yeux semblaient remplis de tendresse & d'horreur :
 Arrête , cria-t-il , trop malheureux vainqueur !
 Tu vas abandonner aux flammes , au pillage ,
 De cent Rois tes ayeux l'immortel héritage ,
 Ravager ton païs , mes temples , tes trésors ,
330. Egorger tes fujets , & régner sur des morts.
 Arrête A ces accens plus forts que le tonnerre ,
 Le soldat s'épouvante , il embrasse la terre ,
 Il quitte le pillage : Henri plein de l'ardeur
 Que le combat encor enflammait dans son cœur ,
335. Semblable à l'Océan qui s'apaise & qui gronde :
 O fatal habitant de l'invisible monde ! (3)
 Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horreur ?
 Alors il entendit ces mots pleins de douceur :
 Je suis cet heureux Roi que la France révère ,
340. Le père des Bourbons , ton protecteur , ton père :
 Ce Louis qui jadis combattit comme toi ;
 Ce Louis dont ton cœur a négligé la foi ;
 Ce Louis qui te plaint , qui t'admire & qui t'aime :
 Dieu sur ton trône un jour te conduira lui-même ;
345. Dans Paris , ô mon fils , tu rentreras vainqueur ,
 Pour prix de ta clémence , & non de ta valeur.
 C'est Dieu qui t'en instruit , & c'est Dieu qui m'envoie.
 Le Héros à ces mots verse des pleurs de joye.
 La paix a dans son cœur étouffé son courroux :
350. Il s'écrie , il soupire , il adore à genoux.
 D'une divine horreur son ame est pénétrée :
 Trois fois il tend les bras à cette ombre sacrée ;
 Trois fois son père échape à ses embrassemens ,

- Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
355. Du faite cependant de ce mur formidable ,
Tous les ligueurs armés , tout un peuple innombrable ,
Etrangers & Français , Chefs , Citoiens , Soldats ,
Font pleuvoir sur le Roi le fer & le trépas.
La vertu du Très-Haut brille autour de sa tête ,
360. Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête.
Il vit alors , il vit de quel affreux danger
Le père des Bourbons venait le dégager.
Il contemplait Paris d'un œil triste & tranquille :
Français , s'écria-t-il , & toi fatale ville ,
365. Citoiens malheureux , peuple faible & sans foi ,
Jusqu'à quand voulez-vous combattre votre Roi ?
Alors , ainsi que l'astre , auteur de la lumière ,
Après avoir rempli sa brulante carrière ,
Au bord de l'horizon brille d'un feu plus doux ,
370. Et plus grand à nos yeux paraît fuir loin de nous ,
Loin des murs de Paris le Héros se retire ,
Le cœur plein du saint Roi , plein du Dieu qui l'inspire.
Il marche vers Vincenne , où Louis autrefois
Au pied d'un chêne assis dicta ses justes loix.
375. Que vous êtes changé , séjour jadis aimable !
Vincenne , c) tu n'es plus qu'un donjon détestable ,
Qu'une prison d'Etat , qu'un lieu de desespoir ,
Où tombent si souvent du faite du pouvoir
Ces Ministres , ces Grands , qui tonnent sur nos têtes ,
380. Qui vivent à la Cour au milieu des tempêtes ,
Oppresseurs , opprimés , fiers , humbles tour à tour ,
Tantôt l'horreur du peuple , & tantôt leur amour.
Bientôt de l'Occident où se forment les ombres ,
La nuit vint sur Paris porter ses voiles sombres ,

385. Et cacher aux mortels en ce sanglant séjour,
Ces morts & ces combats qu'avait vû l'œil du jour.

V A R I A N T E S
R E C U E I L L I E S
P A R L' A B B É L A N G L E T.

C H A N T S I X I È M E.

(1) ON ne trouve pas ces vers dans les premières éditions :

(2) Il y avait dans les dernières éditions :

*D'un œil ferme & stoïque il ne voit dans la guerre
Qu'un châtiment affreux des crimes de la Terre ;
Et son rare courage au milieu des combats ,
Sait affronter la mort & ne la donner pas.*

L'Auteur a préféré l'autre leçon : la rime est moins riche , mais le sens est plus fort ; & en ce cas , il n'y a pas à balancer. A l'égard des deux derniers vers , il est difficile de décider quelle leçon l'on doit préférer.

(3) Il y a dans l'édition de 1717.

*O fatal habitans de l'invisible Monde !
Répond-il , quel dessein te transporte en ces lieux ?
Sors-tu du noir abîme , ou descends-tu des Cieux ?
Faut-il que je t'encense , ou bien que je t'abhorre ?*

P üj

N O T E S

D E

L' E D I T E U R.

a) **C**omme on a plus d'égard dans un poëme épique à l'ordonnance du dessin , qu'à la chronologie , on a placé immédiatement après la mort d'Henri III les Etats de Paris , qui ne se tinrent effectivement que quatre ans après.

b) **L'INQUISITION** , que les Ducs de Guise voulurent établir en France.

c) **Potier de Blanc-Ménil** , Président du Parlement , dont il est question dans le quatrième & cinquième chant.

Il demanda publiquement au Duc de Mayenne la permission de se retirer vers Henri IV. (Je vous regar-

derai toute ma vie comme mon bienfaiteur , lui dit-il ; mais je ne puis vous regarder comme mon Maître.)

d) C'est dans les guerres de Flandres , sous Philippe II. qu'un Ingénieur Italien fit usage des bombes pour la première fois. Presque tous nos arts sont dûs aux Italiens.

e) On sait combien d'illustres prisonniers d'Etat les Cardinaux de Richelieu & Mazarin firent enfermer à Vincennes. Lorsqu'on travaillait à la Henriade , le Secrétaire d'Etat *le Blanc* était prisonnier dans ce château , & il y fit ensuite enfermer ses ennemis.

1. 2

1182



H. Girardin del.

C. de Ponce del.

Regne, dit-il, triomphe, et fais en tout mon fils, Henriette CH. IV

L A
H E N R I A D E .

C H A N T S E P T I E M E .

A R G U M E N T .

SAINT-LOUIS transporte *Henri IV.* en esprit au Ciel & aux Enfers , & lui fait voir , dans le Palais des Destins , sa Postérité , & les Grands - Hommes , que la France doit produire.

- D**U Dieu qui nous créa la clémence infinie , (1)
 Pour adoucir les maux de cette courte vie ,
 A placé parmi nous deux êtres bienfaisans ,
 De la terre à jamais aimables habitans ,
5. Soutiens dans les travaux , trésors dans l'indigence ;
 L'un est le doux sommeil , & l'autre est l'espérance :
 L'un , quand l'homme accablé sent de son faible corps
 Les organes vaincus sans force & sans ressorts ,
 Vient par un calme heureux secourir la nature ,
10. Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure ;
 L'autre anime nos cœurs , enflamme nos desirs ,
 Et même en nous trompant donne de vrais plaisirs :
 Mais aux mortels chéris à qui le Ciel l'envoie ,
 Elle n'inspire point une infidèle joie ;

15. Elle apporte de Dieu la promesse & l'appui ;
Elle est inébranlable , & pure comme lui.

Louis près de Henri tous les deux les appelle ;
Approchez vers mon fils , venez , couple fidelle.
Le sommeil l'entendit de ses autres secrets :

20. Il marche mollement vers ces ombrages frais.
Les vents à son aspect s'arrêtent en silence ;
Les songes fortunés , enfans de l'espérance ,
Voltigent vers le Prince , & couvrent ce Héros
D'olive & de lauriers mêlés à leurs pavots.

25. Louis en ce moment prenant son diadème ,
Sur le front du vainqueur il le posa lui-même :
Régne , dit-il , triomphe , & sois en tout mon fils ;
Tout l'espoir de ma race en toi seul est remis :
Mais le trône , ô Bourbon , ne doit point te suffire ;
30. Des présens de Louis le moindre est son Empire.
C'est peu d'être un Héros , un Conquérant , un Roi ,
Si le Ciel ne t'éclaire , il n'a rien fait pour toi.
Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien stérile ,
Des humaines vertus récompense fragile ,

35. Un dangereux éclat qui passe & qui s'enfuit ,
Que le trouble accompagne , & que la mort détruit.
Je vai te découvrir un plus durable Empire ,
Pour te récompenser , bien moins que pour t'instruire.
Viens , obéis , suis moi par de nouveaux chemins :

40. Vole au sein de Dieu même , & rempli tes destins.
L'un & l'autre à ces mots dans un char de lumière ,
Des Cieux en un moment traversent la carrière.
Tels on voit dans la nuit la foudre & les éclairs ,
Courir d'un pôle à l'autre , & diviser les airs :

45. Et telle s'éleva cette nue embrasée ,

Qui

Qui déroband aux yeux le maître d'Elisée,
 Dans un céleste char de flamme environné,
 L'emporta loin des bords de ce globe étonné. (2)

- Dans le centre éclatant de ces orbes immenses,
 50. Qui n'ont pû nous cacher leur marche & leurs distances,
 Luit cet astre du jour, par Dieu même allumé,
 Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé.
 De lui partent sans fin des torrens de lumière;
 Il donne en se montrant la vie à la matière,
 55. Et dispense les jours, les saisons & les ans,
 A des mondes divers autour de lui flottans.
 Ces astres asservis à la loi qui les presse,
 S'attirent dans leur course a), & s'évitent sans cesse,
 Et servant l'un à l'autre & de règle & d'appui,
 60. Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
 Au-delà de leurs cours, & loin dans cet espace,
 Où la matière nage, & que Dieu seul embrasse,
 Sont des Soleils sans nombre, & des mondes sans fin.
 Dans cet abîme immense il leur ouvre un chemin.
 65. Par delà tous ces Cieux le Dieu des Cieux réside.
 C'est là que le Héros suit son céleste guide,
 C'est là que sont formés tous ces esprits divers,
 Qui remplissent les corps, & peuplent l'univers.
 Là sont après la mort nos âmes replongées,
 70. De leur prison grossière à jamais dégagées.
 Un Juge incorruptible y rassemble à ses pieds
 Ces immortels esprits que son souffle a créés.
 C'est cet Etre infini qu'on sert & qu'on ignore:
 Sous des noms différens le monde entier l'adore:
 75. Du haut de l'Empirée il entend nos clameurs:
 Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs;

Tom. I.

Q

Ces portraits insensés , que l'humaine ignorance
Fait avec pitié de sa sagesse immense.

- La mort auprès de lui , fille affreuse du tems ,
80. De ce triste Univers conduit les habitans.
Elle amène à la fois les Bonzes , les Bracmanes ,
Du grand Confucius les disciples profanes ,
Des antiques Persans les secrets successeurs ,
De Zoroastre *b*) encor aveugles sectateurs ;
85. Les pâles habitans de ces froides contrées ,
Qu'assiégent de glaçons les mers hyperborées ,
Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts ,
De l'erreur invincible innombrables sujets.
Le Dervis étonné , d'une vûe inquiète ,
90. A la droite de Dieu cherche en vain son Prophète.
Le Bonze avec des yeux sombres & pénitens ,
Y vient vanter en vain ses vœux & ses tourmens. (3)
Eclairés à l'instant , ces morts dans le silence
Attendent en tremblant l'éternelle sentence.
95. Dieu qui voit à la fois , entend , & connaît tout ,
D'un coup d'œil les punit , d'un coup d'œil les absout.
Henri n'approcha point vers le Trône invisible ,
D'où part à chaque instant ce jugement terrible ,
Où Dieu prononce à tous ses arrêts éternels ,
100. Qu'osent prévoir en vain tant d'orgueilleux mortels.
» Quelle est , disait Henri , s'interrogeant lui-même ,
» Quelle est de Dieu sur eux la justice suprême ?
» Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé leurs yeux
» Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux ?
105. » Pourrait-il les juger tel qu'un injuste Maître ,
» Sur la Loi des Chrétiens qu'ils n'avaient pû connaître ?
» Non , Dieu nous a créés , Dieu nous veut sauver tous.

- » Partout il nous instruit , partout il parle à nous ;
 » Il grave en tous les cœurs la Loi de la nature ,
 110. » Seule à jamais la même , & seule toujours pure.
 » Sur cette Loi , sans doute , il juge les Payens ,
 » Et si leur cœur fut juste , ils ont été Chrétiens.
- Tandis que du Héros la raison confondue
 Portait sur ce mystère une indiscrete vue ,
 115. Aux pieds du Trône même une voix s'entendit ;
 Le Ciel s'en ébranla , l'Univers en frémit ;
 Ses accens ressembloient à ceux de ce tonnerre ,
 Quand du mont Sinai Dieu parlait à la Terre.
 Le chœur des immortels se tut pour l'écouter ;
 120. Et chaque astre en son cours alla le répéter ,
*A ta faible raison garde toi de te rendre ;
 Dieu t'a fait pour l'aimer , & non pour le comprendre.
 Invisible à tes yeux , qu'il régne dans ton cœur ;
 Il confond l'injustice , il pardonne à l'erreur ;*
 125. *Mais il punit aussi toute erreur volontaire ;
 Mortel , ouvre les yeux quand son Soleil s'éclaire.*
 Henri dans ce moment d'un vol précipité
 Est par un tourbillon dans l'espace emporté ,
 Vers un séjour informe , aride , affreux , sauvage ,
 130. De l'antique Cahos abominable image ,
 Impénétrable aux traits de ces Soleils brillans ,
 Chefs-d'œuvre du Très-Haut , comme lui bienfaisans.
 Sur cette terre horrible & des Anges haïe ,
 Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
 135. La mort , l'affreuse mort , & la confusion ,
 Y semblent établir leur domination.
 Quelles clameurs , ô Dieu ! quels cris épouvantables !
 Quels torrens de fumée ! & quels feux effroyables !

- Quels monstres , dit Bourbon , volent dans ces climats !
140. Quels gouffres enflammés s'entr'ouvrent sous mes pas !
O mon fils , vous voyez les portes de l'abîme ,
Creusé par la justice , habité par le crime.
Suivez moi , les chemins en sont toujours ouverts.
Ils marchent aussi-tôt aux portes des Enfers c). (4)
145. Là git la sombre envie , à l'œil timide & louche ,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche.
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelans.
Triste amante des morts , elle hait les vivans.
Elle aperçoit Henri , se détourne & soupire.
150. Auprès d'elle est l'orgueil , qui se plaît & s'admire ;
La faiblesse au teint pâle , aux regards abattus ,
Tyrans qui cède au crime , & détruit les vertus.
L'ambition sanglante , inquiète , égarée ,
De trônes , de tombeaux , d'esclaves entourée ;
155. La tendre hypocrisie aux yeux pleins de douceur ,
(Le Ciel est dans ses yeux , l'Enfer est dans son cœur ;)
Le faux zèle étalant ses barbares maximes ,
Et l'intérêt enfin , père de tous les crimes.
- Des mortels corrompus ces Tyrans effrénés
160. A l'aspect de Henri paraissent consternés ;
Ils ne l'ont jamais vû , jamais leur troupe impie
N'approcha de son ame à la vertu nourrie :
Quel mortel , disaient-ils , par ce Juste conduit ,
Vient nous persécuter dans l'éternelle nuit ?
165. Le Héros au milieu de ces Esprits immondes ,
S'avavançait à pas lents sous ces voûtes profondes.
Louis guidait ses pas : Ciel ! qu'est-ce que je voi ?
L'assassin de Valois ! Ce monstre devant moi !
Mon père ! il tient encor ce couteau parricide ,

170. Dont le Conseil des Seize arma sa main perfide ;
Tandis que dans Paris tous ces prêtres cruels
Ofent de son portrait souiller les saints Autels :
Que la Ligue l'invoque , & que Rome le loue d) ,
Ici dans les tourmens l'Enfer les désavoue.
175. Mon fils , reprit Louis , de plus sévères loix
Poursuivent en ces lieux les Princes & les Rois.
Regardez ces Tyrans , adorés dans leur vie :
Plus ils étaient puissans , plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis ,
180. Ceux qu'ils n'ont point vengés , & ceux qu'ils ont permis.
La mort leur a ravi leurs grandeurs passagères ,
Ce faste , ces plaisirs , ces flatteurs mercenaires ,
De qui la complaisance avec dextérité ,
A leurs yeux éblouis cachait la vérité.
185. La vérité terrible ici fait leurs supplices :
Elle est devant leurs yeux , elle éclaire leurs vices.
Voyez , comme à sa voix tremblent ces Conquérens ,
Héros aux yeux du peuple , aux yeux de Dieu Tyrans ;
Fléaux du monde entier , que leur fureur embrase ,
190. La foudre qu'ils portaient , à leur tour les écrase.
Auprès d'eux sont couchés tous ces Rois fainéans ,
Sur un Trône avili fantômes impuissans.
Henri voit près des Rois leurs insolens Ministres :
Il remarque surtout ces Conseillers sinistres ,
195. Qui des mœurs & des loix avarès corrupteurs ,
De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs ,
Qui mirent les premiers à d'indignes enchères ,
L'ineffimable prix des vertus de nos pères.
Etes-vous en ces lieux , faibles & tendres cœurs , (5)
200. Qui livrés aux plaisirs , & couchés sur les fleurs ,

- Sans fiel & sans fierté couliez dans la paresse
 Vos inutiles jours filés par la mollesse ;
 Avec les scélérats seriez-vous confondus ,
 Vous , mortels bien-faisans , vous , amis des vertus ,
205. Qui par un seul moment de doute ou de faiblesse ,
 Avez fêché le fruit de trente ans de sagesse ?
 Le généreux Henri ne put cacher ses pleurs.
 Ah ! s'il est vrai , dit-il , qu'en ce séjour d'horreurs ,
 La race des humains soit en foule engloutie ,
210. Si les jours passagers d'une si triste vie
 D'un éternel tourment sont suivis sans retour ,
 Ne vaudrait-il pas mieux ne voir jamais le jour ?
 Heureux s'ils expiraient dans le sein de leur mère ,
 Où si ce Dieu du moins , ce grand Dieu si sévère ,
215. A l'homme , hélas-trop libre , avait daigné ravir
 Le pouvoir malheureux de lui désobéir !
 Ne crois point , dit Louïs , que ces tristes victimes
 Souffrent des châtimens qui surpassent leurs crimes ,
 Ni que ce juste Dieu , Créateur des humains ,
220. Se plaise à déchirer l'ouvrage de ses mains :
 Non , s'il est infini , c'est dans ses récompenses :
 Prodiges de ses dons , il borne ses vengeances.
 Sur la terre on le peint l'exemple des Tyrans :
 Mais ici c'est un père , il punit ses enfans ;
225. Il adoucit les traits de sa main vengeresse ;
 Il ne fait point punir des momens de faiblesse ,
 Des plaisirs passagers , pleins de trouble & d'ennui ,
 Par des tourmens affreux , éternels comme lui e).
- Il dit , & dans l'instant l'un & l'autre s'avance
230. Vers les lieux fortunés qu'habite l'innocence.
 Ce n'est plus des Enfers l'affreuse obscurité ,

- C'est du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux , & soudain à leur vûe
Sent couler dans son ame une joie inconnue ;
235. Les soins , les passions n'y troublent point les cœurs ,
La volupté tranquille y répand ses douceurs.
Amour , en ces climats tout ressent ton empire :
Ce n'est point cet amour que la mollesse inspire ,
C'est ce flambeau divin , ce feu saint & sacré ,
240. Ce pur enfant des Cieux sur la terre ignoré.
De lui seul à jamais tous les cœurs se remplissent ;
Ils desirent sans cesse , & sans cesse ils jouissent ,
Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur ,
Des plaisirs sans regrets , du repos sans langueur.
245. Là régner les bons Rois qu'ont produit tous les âges ,
Là sont les vrais Héros , là vivent les vrais sages ;
Là sur un trône d'or Charlemagne & Clovis
Veillent du haut des Cieux sur l'Empire des Lys.
Les plus grands ennemis , les plus fiers adversaires ,
250. Réunis dans ces lieux , n'y sont plus que des frères.
Le sage Louis f) douze , au milieu de ces Rois ,
S'élève comme un cèdre , & leur donne des loix.
Ce Roi , qu'à nos ayeux donna le Ciel propice ,
Sur son Trône avec lui fit asseoir la justice ;
255. Il pardonna souvent , il régna sur les cœurs ,
Et des yeux de son peuple il essuya les pleurs.
D'Amboise g) est à ses pieds ; ce Ministre fidelle ,
Qui seul aimait la France , & fut seul aimé d'elle ;
Tendre ami de son Maître , & qui dans ce haut rang
260. Ne souilla point ses mains de rapine & de sang.
O jours ! ô mœurs ! ô tems d'éternelle mémoire !
Le peuple était heureux , le Roi couvert de gloire :

De ses aimables loix chacun goûtait les fruits.

Revenez , heureux tems , sous un autre Louis.

265. Plus loin sont ces guerriers prodiges de leur vie ,
 Qu'enflamma leur devoir , & non pas leur furie ,
 La Trimouille *h*) , Clifton , Montmorency , de Foix ,
 Guesclin *i*) , le destructeur & le vengeur des Rois ,
 Le vertueux Bayard *k*) , & vous brave Amazone *l*) ,

270. La honte des Anglais , & le soutien du trône. (6)

Ces Héros , dit Louis , que tu vois dans les Cieux
 Comme toi de la terre ont ébloui les yeux :

La vertu , comme à toi , mon fils , leur était chère :

Mais enfans de l'Eglise ils ont chéri leur mère :

275. Leur cœur simple & docile aimait la vérité :
 Leur culte était le mien ; pourquoi l'as-tu quitté ?

Comme il disait ces mots d'une voix gémissante ,

Le Palais des Destins devant lui se présente :

Il fait marcher son fils vers ces sacrés remparts ,

280. Et cent portes d'airain s'ouvrent à ses regards.

Le Tems , d'une aile prompte , & d'un vol insensible ,

Fuit , & revient sans cesse à ce palais terrible ;

Et de là sur la terre il verse à pleines mains

Et les biens & les maux , destinés aux humains.

285. Sur un autel de fer un livre inexplicable

Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.

La main de l'Eternel y marqua nos desirs ,

Et nos chagrins cruels , & nos faibles plaisirs.

On voit la liberté , cette esclave si fière ,

290. Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonnière.

Sous un joug inconnu , que rien ne peut briser ,

Dieu fait l'affujettir sans la tyranniser ;

A ses suprêmes Loix d'autant mieux attachée ,

Que

- Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée ;
295. Qu'en obéissant même elle agit par son choix ,
Et souvent aux Destins pense donner des loix.
Mon cher fils , dit Louis , c'est de-là que la grace
Fait sentir aux humains sa faveur efficace :
C'est de ces lieux sacrés , qu'un jour son trait vainqueur
300. Doit partir , doit brûler , doit embraser ton cœur.
Tu ne peux différer , ni hâter , ni connaître
Ces momens précieux dont Dieu seul est le maître.
Mais qu'ils sont encor loin ces tems , ces heureux tems ,
Où Dieu doit te compter au rang de ses enfans !
305. Que tu dois éprouver de faiblesses honteuses !
Et que tu marcheras dans des routes trompeuses !
Retranches , ô mon Dieu , des jours de ce grand Roi ,
Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi.
Mais dans ces vastes lieux quelle foule s'empresse ?
310. Elle entre à tout moment , & s'écoule sans cesse.
Vous voyez , dit Louis , dans ce sacré séjour
Les portraits des humains qui doivent naître un jour :
Des siècles à venir ces vivantes images ,
Rassemblent tous les lieux , devancent tous les âges.
315. Tous les jours des humains comptés avant les tems ,
Aux yeux de l'Eternel à jamais sont présens.
Le Destin marque ici l'instant de leur naissance ,
L'abaissement des uns , des autres la puissance ,
Les divers changemens attachés à leur sort ,
320. Leurs vices , leurs vertus , leur fortune , & leur mort.
Approchons-nous , le Ciel te permet de connaître
Les Rois & les Héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui paraît c'est ton auguste fils ;
Il soutiendra long-tems la gloire de nos Lys ,

325. Triomphateur heureux du Belge & de l'Ibère ,
 Mais il n'égale ni son fils ni son père.
 Henri dans ce moment voit sur des fleurs de lys ,
 Deux mortels orgueilleux auprès du Trône assis.
 Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à la chaîne ;
330. Tous deux sont revêtus de la pourpre Romaine ;
 Tous deux sont entourés de gardes , de soldats ;
 Il les prend pour des Rois . . . Vous ne vous trompez pas ,
 Ils le sont , dit Louis , sans en avoir le titre ;
 Du Prince & de l'Etat l'un & l'autre est l'arbitre.
335. Richelieu , Mazarin , Ministres immortels ,
 Jusqu'au trône élevés de l'ombre des autels ,
 Enfants de la fortune & de la politique ,
 Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.
 Richelieu , grand , sublime , implacable ennemi ;
340. Mazarin , souple , adroit , & dangereux ami :
 L'un *m*) fuyant avec art , & cédant à l'orage ,
 L'autre aux flots irrités opposant son courage ,
 Des Princes de mon sang ennemis déclarés ;
 Tous deux hais du peuple , & tous deux admirés ;
345. Enfin par leurs efforts , ou par leur industrie ,
 Utiles à leurs Rois , cruels à la patrie.
 O toi , moins puissant qu'eux , moins vaste en tes desseins ,
 Toi dans le second rang le premier des humains ,
 Colbert , c'est sur tes pas que l'heureuse abondance ,
350. Fille de tes travaux , vient enrichir la France ;
 Bienfaiteur de ce peuple ardent à t'outrager , *n*)
 En le rendant heureux tu sauras t'en venger ;
 Semblable à ce Héros confident de Dieu même ,
 Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blasphème.
355. Ciel ! quel pompeux amas d'esclaves à genoux

Est aux pieds de ce Roi o) qui les fait trembler tous !
Quels honneurs ! quels respects ! jamais Roi dans la France ,
N'accoutuma son peuple à tant d'obéissance.

Je le vois comme vous par la gloire animé ,

360. Mieux obéi , plus craint , peut-être moins aimé.

Je le vois éprouvant des fortunes diverses ,
Trop fier dans ses succès , mais ferme en ses traverses ;
De vingt peuples ligués bravant seul tout l'effort ,
Admirable en sa vie , & plus grand dans sa mort.

365. Siècle heureux de Louis , siècle que la nature
De ses plus beaux présens doit combler sans mesure ,
C'est toi qui dans la France amènes les beaux arts ;
Sur toi tout l'avenir va porter ses regards ;
Les Muses à jamais y fixent leur empire ;

370. La toile est animée , & le marbre respire.
Quels sages p) rassemblés dans ces augustes lieux ,
Mesurent l'Univers , & lisent dans les Cieux ;
Et dans la nuit obscure apportant la lumière ,
Sondent les profondeurs de la nature entière ?

375. L'erreur présomptueuse à leur aspect s'enfuit ,
Et vers la vérité le doute les conduit.
Et toi , fille du Ciel , toi puissante harmonie ,
Art charmant qui polis la Grèce & l'Italie ,
J'entens de tous côtés ton langage enchanteur ,

380. Et tes sons souverains de l'oreille & du cœur.
Français , vous savez vaincre , & chanter vos conquêtes :
Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes ;
Un peuple de Héros va naître en ces climats ;
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.

385. A travers mille feux je vois Condé q) paraître ,
Tour à tour la terreur & l'appui de son Maître ;

R ij

- Turenne de Condé le généreux rival ,
 Moins brillant , mais plus sage , & du moins son égal.
 Catinat *r*) réunit , par un rare assemblage ,
390. Les talens du guerrier & les vertus du sage.
 Vauban *s*) sur un rempart , un compas à la main , (7)
 Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain.
 Malheureux à la Cour , invincible à la guerre ,
 Luxembourg *t*) fait trembler l'Empire & l'Angleterre.
395. Regardez dans Denain l'audacieux Villars *u*) ,
 Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars ,
 Arbitre de la paix que la victoire amène ,
 Digne appui de son Roi , digne rival d'Eugène.
 Quel est ce jeune Prince *x*) , en qui la majesté
400. Sur son visage aimable éclate sans fierté ?
 D'un œil d'indifférence il regarde le Trône.
 Ciel ! quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne !
 La mort autour de lui vole sans s'arrêter ;
 Il tombe aux pieds du Trône , étant près d'y monter.
405. O mon fils ! des Français vous voyez le plus juste ;
 Les Cieux le formeront de votre sang auguste.
 Grand Dieu ! ne faites-vous que montrer aux humains
 Cette fleur passagère , ouvrage de vos mains ?
 Hélas ! que n'eût point fait cette ame vertueuse ?
410. La France sous son règne eût été trop heureuse ;
 Il eût entretenu l'abondance & la paix ;
 Mon fils , il eût compté ses jours par ses bienfaits ,
 Il eût aimé son peuple. O jours remplis d'allarmes !
 O combien les Français vont répandre de larmes ,
415. Quand sous la même tombe ils verront réunis
 Et l'époux & la femme , & la mère & le fils !
 Un faible réjetton *y*) sort entre les ruines :

- De cet arbre fécond coupé dans les racines.
 Les enfans de Louis descendus au tombeau ,
 420. Ont laissé dans la France un Monarque au berceau ,
 De l'Etat ébranlé douce & frêle espérance.
 O toi , prudent Fleury , veille sur son enfance , (8)
 Conduis ses premiers pas , cultive sous tes yeux
 Du plus pur de mon sang le dépôt précieux.
 425. Tout Souverain qu'il est , instruis-le à se connaître :
 Qu'il sache qu'il est homme , en voyant qu'il est Maître ;
 Qu'aimé de ses sujets , ils soient chers à ses yeux :
 Apprens-lui qu'il n'est Roi , qu'il n'est né que pour eux.
 France , reprends sous lui ta majesté première ,
 430. Perce la triste nuit , qui couvrait ta lumière ;
 Que les arts , qui déjà voulaient t'abandonner ,
 De leurs utiles mains viennent te couronner.
 L'Océan se demande en ses grottes profondes ,
 Où sont tes pavillons qui flottaient sur ses ondes ?
 435. Du Nil & de l'Euxin , de l'Inde & de ses ports ,
 Le commerce t'appelle , & t'ouvre ses trésors.
 Maintiens l'ordre & la paix , sans chercher la victoire.
 Sois l'arbitre des Rois , c'est assez pour ta gloire ;
 Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.
 440. Près de ce jeune Roi s'avance avec splendeur
 γ) Un Héros , que de loin poursuit la calomnie ,
 Facile & non pas faible , ardent , plein de génie ,
 Trop ami des plaisirs , & trop des nouveautés ,
 Remuant l'Univers du sein des voluptés.
 445. Par des ressorts nouveaux sa politique habile
 Tient l'Europe en suspens , divisée , & tranquille.
 Les arts sont éclairés par ses yeux vigilans.
 Né pour tous les emplois , il a tous les talens ,

Ceux d'un Chef, d'un soldat, d'un citoyen, d'un Maître : (9)

450. Il n'est pas Roi, mon fils, mais il enseigne à l'être.

Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
L'étendard de la France apparut dans les airs;
Devant lui d'Espagnols une troupe guerrière
De l'aigle des Germains brisait la tête altière.

455. O mon père ! quel est ce spectacle nouveau ?

Tout change, dit Louis, & tout a son tombeau.

Adorons du Très-Haut la sagesse cachée.

Du puissant Charles-Quint la race est retranchée.

L'Espagne à nos genoux vient demander des Rois :

460. C'est un de nos neveux, qui leur donne des loix.

Philippe. . . A cet objet Henri demeure en proie

A la douce surprise, aux transports de sa joie.

Modérez, dit Louis, ce premier mouvement ;

Craignez encor, craignez ce grand événement.

465. Oui, du sein de Paris Madrid reçoit un Maître :

Cet honneur à tous deux est dangereux peut-être.

O Rois nés de mon sang ! ô Philippe ! ô mes Fils !

France, Espagne, à jamais puissiez-vous être unis !

Jusqu'à quand voulez-vous, malheureux politiques aa),

470. Allumer les flambeaux des discordes publiques ?

Il dit. En ce moment le Héros ne vit plus

Qu'un assemblage vain de mille objets confus :

Du Temple des Destins les portes se fermèrent,

Et les voûtes des Cieux devant lui s'éclipsèrent.

475. L'Aurore cependant, au visage vermeil,

Ouvrait dans l'Orient le palais du Soleil :

La nuit en d'autres lieux portait ses voiles sombres :

Les songes voltigeans fuyaient avec les ombres.

Le Prince en s'éveillant sent au fond de son cœur

480. Une force nouvelle , une divine ardeur :
 Ses regards inspiraient le respect & la crainte ;
 Dieu remplissait son front de sa Majesté sainte.
 Ainsi quand le vengeur des peuples d'Israël
 Eut sur le mont Sina consulté l'Eternel ,
485. Les Hébreux à ses pieds couchés dans la poussière ,
 Ne purent de ses yeux soutenir la lumière.
-

V A R I A N T E S
R E C U E I L L I E S
PAR L'ABBÉ LANGLET.

C H A N T S E P T I E M E.

(1) **T**Out le commencement de ce chant est entièrement différent dans l'édition de 1723. Le voici :

*Les voiles de la nuit s'étendaient dans les airs ;
 Un silence profond régnait dans l'Univers.
 Henri prêt d'affronter de nouvelles allarmes ,
 Endormi dans son camp , reposait sur ses armes.
 Un Héros descendu de la voute des Cieux ,
 Ministre de Dieu même , apparut à ses yeux :
 C'était ce saint Guerrier , qui loin du bord Celtique ,
 Alla vaincre & mourir sur les sables d'Afrique ;
 Le généreux Louïs , le père des Bourbons ,
 A qui Dieu prodigua ses plus augustes dons.
 Sur sa tête éclatait un brillant diadème ,
 Au front du nouveau Prince , il le posa lui-même :
 Recevez-le , dit-il , de la main de Louïs.
 Acceptez-moi pour père , & devenez mon fils.
 La vertu qui toujours vous guida sur ma trace ,
 Du tems qui nous sépare a rapproché l'espace ;*

Je

*Je reconnais mon sang , que Dieu vous a transmis ;
 Tout l'espoir de ma race en vous seul est remis.
 Mais, ce Sceptre , mon Fils , ne doit point vous suffire ,
 Possédez ma sagesse , ainsi que mon Empire.
 C'est peu qu'un vain éclat , qui passe & qui s'ensuit ,
 Que le trouble accompagne , & que la mort détruit ;
 Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien stérile ,
 Des humaines vertus récompense fragile.
 D'un bien plus précieux osez être jaloux :
 Si Dieu ne vous éclaire , il n'a rien fait pour vous.
 Quand verrai-je , ô mon fils , votre vertu guerrière ,
 Comme sous son appui marcher à sa lumière ?
 Mais qu'ils sont encor loin ces tems , ces heureux tems ,
 Où Dieu doit vous compter au rang de ses enfans !
 Que vous éprouverez des faiblesses honteuses !
 Et que vous marcherez dans des routes trompeuses !
 Osez suivre mes pas par de nouveaux chemins ,
 Et venez de la France apprendre les destins.
 Henri crut à ces mots , dans un char de lumière ,
 Des Cieux en un moment pénétrer la carrière ;
 Comme on voit dans la nuit la foudre & les éclairs
 Courir d'un pôle à l'autre & diviser les airs.*

(1) On trouve immédiatement après dans l'édition de Londres de 1727.

*Parmi ces tourbillons , que d'une main féconde
 Disposait l'Eternel au premier jour du monde ,
 Est un globe élevé dans le faite des Cieux ,
 Dont l'éclat se dérobe à nos profanes yeux ;
 C'est là que le Très-Haut forme à sa ressemblance ,
 Ces esprits immortels , enfans de son essence ,*
 Tom. I. S

*Qui soudain répandus dans les mondes divers ,
 Vont animer les corps , & peuplent l'univers.
 Là sont après la mort nos ames replongées ,
 De leur prison grossière à jamais dégagées ;
 Quand le Dieu qui les fit les rappelle en son sein ,
 D'une course rapide , elles volent soudain ,
 Comme on voit dans les bois les feuilles incertaines ,
 Avec un bruit confus , tomber du haut des chênes ,
 Lorsque les Aquilons , messagers des hivers ,
 Ramènent la froidure , & sifflent dans les airs ,
 Ainsi la mort entraîne en ces lieux redoutables
 Des mortels passagers les troupes innombrables.*

(3) Il y a dans l'édition de 1727. après ces vers :

*Leurs tourmens & leurs vœux , leur foi , leur ignorance ,
 Comme sans châtement restent sans récompense ;
 Dieu ne les punit point d'avoir fermé leurs yeux
 Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux.
 Il ne les juge point , tel qu'un injuste Maître ,
 Sur les Chrétiennes Loix , qu'ils n'ont point pû connaître ,
 Sur le zèle emporté de leurs saintes fureurs ,
 Mais sur la simple Loi qui parle à tous les cœurs.
 La nature ici-bas , sa fille & nôtre mère ,
 Nous instruit en son nom , nous guide , nous éclaire ;
 De l'instinct des vertus elle aime à nous remplir ,
 Et dans nos premiers ans nous enseigne à rougir ;
 Mais pure en nôtre enfance , & par l'âge altérée ,
 Elle pleure ses fils dont elle est ignorée ;
 Elle pleure , & ses cris , que nous n'entendons pas ,
 S'élèvent contre nous dans la nuit du trépas.*

Mais ce qui se trouve dans les éditions suivantes , & dans celle-ci , est fort supérieur à tous ces morceaux.

(4) Au lieu de ce vers , & des onze vers suivans , voici ce qu'on lit dans l'édition de 1723.

*D'abord de tous côtés s'offrent sur leur passage ,
Le désespoir , la mort , la fureur , le carnage ;
Et ces vices affreux , suivis par les douleurs ,
Formés dans les enfers , ou plutôt dans nos cœurs ;
L'orgueil au front d'airain , la lâche perfidie ,
Qui d'abord en rampant se cache & s'humilie ;
Puis tout-à-coup levant un homicide bras ,
Fait siffler ses serpens , & porte le trépas.
L'avarice au teint pâle , & la haine & l'envie ,
Le mensonge , & surtout sa sœur l'hypocrisie ,
Qui les regards baissés , l'encensoir à la main ,
Distille en soupirant sa rage & son venin.
Le faux zèle éclatant , &c.*

Et s'il m'est permis de le dire , je trouve dans ces derniers vers plus de force que dans ceux que l'Auteur a mis en leur place , soit dans les éditions de Londres , soit dans celles de 1737. & 1740.

NB. Il n'y a qu'à comparer , on verra si Mr. Langlet ne se trompe pas.

(5) *Etes-vous en ces lieux , &c.*

Au lieu de ce vers & des sept qui le suivent , en voici huit autres , que l'on lit dans l'édition de 1723.

*Le sujet révolté , le lâche adulateur ,
Le Juge corrompu , l'infâme délateur ,*

S ij

*Ceux-mêmes , qui nourris au sein de la mollesse ,
 N'ont eu pour tous forfaits qu'un cœur plein de faiblesse ,
 Ceux qui livrés sans crainte à des penchans flatteurs ,
 N'ont connu , n'ont aimé que leurs douces erreurs ;
 Tous enfin de la mort éternelles victimes ,
 Souffrent des châtimens qui surpassent leurs crimes.
 Le généreux Henri , &c.*

Et dans celle de 1737. voici comme ces derniers vers sont tournés :

*Il est , il est aussi , dans ce lieu de douleurs ,
 Des cœurs qui n'ont aimé que leurs douces erreurs ,
 Des foutes de mortels noyés dans la mollesse ,
 Qu'entraîna le plaisir , qu'endormit la paresse , &c.*

On voit par tous ces différens changemens avec quelle extrême attention , & avec quelle sévérité l'Auteur a revu son ouvrage ; c'est ainsi que doit en user quiconque travaille pour la postérité.

(6) L'Edition de 1723. met ici une longue suite de vers , que l'Auteur a supprimés dans les autres éditions ; les voici donc.

*Annoine de Navarre , avec des yeux surpris ,
 Voit Henri qui s'avance & reconnaît son fils :
 Le Héros attendri tombe aux pieds de son Père ;
 Trois fois il tend les bras à cette ombre si chère ,
 Trois fois son Père échappe à ses embrassemens ,
 Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
 Cependant il apprend à cette ombre charmée ,
 Sa grandeur , ses desseins , l'ordre de son armée ,
 Et ses premiers travaux , & ses derniers exploits.*

*Tous les Héros en foule accouraient à sa voix.
 Les Martels , les Pepins l'écoutaient en silence ,
 Et respectaient en lui la gloire de la France.
 Enfin le saint Guerrier poursuivant ses desseins ,
 Suivez mes pas , dit-il , au Temple des Destins ;
 Avançons , il est tems de vous faire connaître
 Les Rois & les Héros qui de vous doivent naître.
 De ce Temple déjà vous voyez les remparts ,
 Et ses portes d'airain , &c.*

(7) Il y avait dans les précédentes éditions :

*Ce Héros dont la main raffermi nos remparts ,
 C'est Vauban , c'est l'ami des vertus & des arts.*

(8) Au lieu de ce vers & des dix-huit qui le suivent ,
 voici ce que met l'édition de 1713.

*De l'Empire Français douce & frêle espérance :
 O vous , qui gouvernez les jours de son enfance ,
 Vous , Villeroi , Fleury , conservez sous nos yeux ,
 Du plus pur de mon sang le dépôt précieux ;
 Conduisez par la main son enfance docile ,
 Le sentier des vertus à cet âge est facile :
 Âge heureux , où son cœur , exempt de passion
 N'a point du vice encor reçu l'impression ;
 Où d'une Cour trompeuse , ardente à nous séduire ,
 Le souffle empoisonné ne peut encor lui nuire ;
 Âge heureux , où lui-même ignorant son pouvoir ,
 Vit tranquille & soumis aux règles du devoir.
 Qu'au sortir de l'enfance il puisse se connaître ,
 Qu'il songe qu'il est homme , en voyant qu'il est Maître ;*

S üj

*Qu'attentif aux besoins des Peuples malheureux ,
 Il ne les charge point de fardeaux rigoureux ;
 Qu'il aime à pardonner ; qu'il donne avec prudence
 Aux services rendus leur juste récompense ;
 Qu'il ne permette pas , qu'un Ministre insolent
 Change son règne aimable en un joug accablant :
 Que la simple vertu , de soutiens dépourvue ,
 Par ses sages bienfaits soit toujours prévenue ;
 Que de l'amitié même il chérisse les loix ,
 Bien pur , présent du Ciel , & peu connu des Rois ;
 Et que digne en effet de la grandeur suprême ,
 Il imite , s'il peut , Henri IV. & moi-même.*

A l'exception de ce dernier vers , tout ce que l'Auteur a retranché ici n'est pas moins bien que ce qu'il a mis en sa place.

(9) Il y a dans l'édition de 1717.

*Malheureux toutefois dans le cours de sa vie ,
 D'avoir reçu du ciel un trop vaste génie :*

C'était là une vérité dure.

N O T E S

D E

L' E D I T E U R.

a) **Q**ue Pon admette, ou non, l'attraction de Mr. Newton, toujours demeure-t-il certain, que les globes célestes s'approchant & s'éloignant tour à tour, paraissent s'attirer, & s'éviter.

b) En Perse les Guèbres ont une Religion à part, qu'ils prétendent être la Religion fondée par Zoroastre, & qui parait moins folle que les autres superstitions humaines, puisqu'ils rendent un culte secret au Soleil, comme à une image du Créateur.

c) Les Théologiens n'ont pas décidé comme un article de foi, que l'Enfer fût au centre de la Terre, ainsi qu'il était dans la Théologie Payenne. Quelques-uns l'ont placé dans le Soleil; on l'a mis ici dans un globe destiné uniquement à cet usage.

d) Le parricide Jacques Clément fut loué à Rome dans la chaire, où l'on aurait dû prononcer l'oraison funèbre d'Henri III. On mit son portrait à Paris sur les autels avec l'Eucharistie. Le Cardinal de Retz rapporte, que le jour des Barricades, sous la minorité de Louis XIV. il vit un bourgeois portant un hausse-col, sur lequel était gravé ce moine,

avec ces mots : SAINT JACQUES CLEMENT.

e) On peut entendre par cet endroit les fautes vénielles & le Purgatoire. Les Anciens eux-mêmes en admettaient un, & on le trouve expressément dans Virgile.

f) Louis XII. est le seul Roi, qui ait eu le surnom de Père du peuple.

g) Sur ces entrefaites mourut GEORGE D'AMBOISE, qui fut justement aimé de la France & de son Maître, parce qu'il les aimait tous deux également. (MEZERAY, *grande histoire.*)

h) Parmi plusieurs grands-hommes de ce nom, on a eu ici en vue GUY DE LA TRIMOUILLE, surnommé LE VAILLANT, qui portait l'oriflamme, & qui refusa l'épée de Connétable sous Charles VI.

CLISSON, (le Connétable de) sous Charles VI.

MONTMORENCY. Il faudrait un volume pour spécifier les services rendus à l'Etat par cette Maison.

GASTON DE FOIX, Duc de Nemours, neveu de Louis XII. fut tué de quatorze coups à la célèbre bataille de Ravenne, qu'il avait gagnée.

i) GUESCLIN, (le Connétable du

Gueffelin.) Il sauva la France sous Charles V., conquit la Castille, mit Henri de Transtamare sur le Trône de Pierre le Cruel, & fut Connétable de France & de Castille.

k) BAYARD, (Pierre du Terrail, surnommé le Chevalier sans peur & sans reproche.) Il arma François I. Chevalier à la bataille de Marignan; il fut tué en 1523. à la retraite de Rebec en Italie.

l) JEANNE D'ARC, (connue sous le nom de la Pucelle d'Orléans,) servante d'hôtellerie, née au village de Domremy sur Meuse, qui se trouvant une force de corps, & une hardiesse au-dessus de son sexe, fut employée par le Comte de Dunois, pour rétablir les affaires de Charles VII. Elle fut prise dans une sortie à Compiègne en 1430., conduite à Rouen, jugée comme sorcière par un Tribunal Ecclésiastique, également ignorant & barbare, & brûlée par les Anglais, qui auraient dû honorer son courage.

m) Le Cardinal Mazarin fut obligé de sortir du Royaume en 1651. malgré la Reine Régente qu'il gouvernait; mais le Cardinal de Richelieu se maintint toujours, malgré ses ennemis, & même malgré le Roi, qui était dégouté de lui.

n) Le peuple, ce monstre féroce & aveugle, détestait le grand Colbert, au point qu'il voulut déterrer son corps; mais la voix des gens sages, qui prévint à la longue, a rendu sa mémoire à jamais chère & respectable.

o) Louis XIV.

p) L'ACADEMIE DES SCIENCES, dont les Mémoires sont estimés dans toute l'Europe.

q) LOUIS DE BOURBON, appelé communément le grand Condé, & HENRI, Vicomte de Turenne, ont été regardés comme les plus grands Capitaines de leur tems; tous deux ont remporté de grandes victoires, & acquis de la gloire même dans leurs défaites. Le génie du Prince de Condé semblait, à ce qu'on dit, plus propre pour un jour de bataille, & celui de Mr. de Turenne pour toute une campagne. Au moins est-il certain, que Mr. de Turenne remporta des avantages sur le grand Condé à Gien, à Etampes, à Paris, à Arras, à la bataille des Dunes; cependant on n'ose point décider quel était le plus grand-homme.

r) Le Maréchal de CATINAT né en 1637. Il gagna les batailles de Staffarde & de la Marfaille, & obéit ensuite sans murmurer au Maréchal de Villeroi, qui lui envoyait des ordres sans le consulter. Il quitta le commandement sans peine, ne se plaignit jamais de personne, ne demanda rien au Roi, mourut en Philosophe dans une petite maison de campagne à Saint-Gratien, n'ayant ni augmenté, ni diminué son bien, & n'ayant jamais démenti un moment son caractère de modération.

s) Le Maréchal de VAUBAN, né en 1633. le plus grand Ingénieur qui ait jamais été, a fait fortifier, selon sa nouvelle manière, 300. places anciennes, & en a bâti 33. Il a conduit 53. sièges, & s'est trouvé à 140. actions. Il a laissé 12. volumes manuscrits, pleins de projets pour le bien de l'Etat, dont aucun n'a encore été exécuté. Il était de l'Académie des Sciences, & lui a fait plus d'honneur que personne, en faisant servir

servir les Mathématiques à l'avantage de sa Patrie.

8) FRANÇOIS-HENRI DE MONTMORENCY, qui prit le nom de Luxembourg, Maréchal de France, & Duc & Pair, gagna la bataille de Cassel, sous les ordres de MONSIEUR frère de Louis XIV. & remporta en Chef les fameuses victoires de Mons, de Fleurus, de Steinkerke, de Nerwinde; conquit des Provinces au Roi. Il fut mis à la Bastille, & reçut mille dégouts des Ministres.

9) On s'était proposé de ne parler dans ce Poème d'aucun homme vivant; on ne s'est écarté de cette règle qu'en faveur du Maréchal Duc de Villars.

Il a gagné la bataille de Fredelingen, & celle du premier Hochstet. Il est à remarquer, qu'il occupa dans cette bataille le même terrain, où se posta depuis le Duc de Marlborough, lorsqu'il remporta contre d'autres Généraux cette grande victoire du second Hochstet, si fatale à la France. Depuis, le Maréchal de Villars ayant

repris le commandement des armées donna la fameuse bataille de Blenheim ou de Malplaquet, dans laquelle on tua vingt mille hommes aux ennemis, & qui ne fut perdue que quand le Maréchal fut blessé.

Enfin en 1712. lorsque les ennemis menaçaient de venir à Paris, & qu'on délibérait, si Louis XIV. quitterait Versailles, le Maréchal de Villars battit le Prince Eugène à Denain, s'empara du dépôt de l'armée ennemie à Marchienne, fit lever le siège de Landrecy, prit Douay, Quesnoy, Bouchain, &c. à discrétion, & fit ensuite la paix à Radstadt au nom du Roi, avec le même Prince Eugène, Plénipotentiaire de l'Empereur.

x) Feu Monsieur le Duc de Bourgogne.

y) Ce Poème fut composé dans l'enfance de Louis XV.

z) Vrai portrait de Philippe Duc d'Orléans, Régent du Royaume.

aa) Dans le tems que cela fut écrit, la branche de France & la branche d'Espagne semblaient défunies.

123

¹⁴⁶
1400



H. Grandet del.

C. de Villeroy sculp.

Sa valeur les vainquit, sa vertu les enchaîne. *Henriade CH. VIII*

L A H E N R I A D E .

C H A N T H U I T I E M E .

A R G U M E N T .

LE Comte d'Egmont vient de la part du Roi d'Espagne au secours de Mayenne & des Ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne est défait, & d'Egmont tut. Valeur & clémence de Henri le Grand.

DEs Etats dans Paris la confuse assemblée (1)
 Avait perdu l'orgueil dont elle était enflée.

Au seul nom de Henri les Ligueurs pleins d'effroi,
 Semblaient tous oublier qu'ils voulaient faire un Roi.

5. Rien ne pouvait fixer leur fureur incertaine,
 Et n'osant dégrader ni couronner Mayenne,
 Ils avaient confirmé, par leurs decrets honteux,
 Le pouvoir & le rang qu'il ne tenait pas d'eux.

Ce a) Lieutenant sans Chef, ce Roi sans diadème,

10. Toujours dans son parti garde un pouvoir suprême.
 Un peuple obéissant, dont il se dit l'appui,
 Lui promet de combattre, & de mourir pour lui.
 Plein d'un nouvel espoir, au Conseil il appelle
 Tous ces Chefs orgueilleux, vengeurs de sa querelle;

T ij

15. Les Lorrains *b*), les Nemours , la Châtre , Canillac ,
Et l'inconstant Joyeuse *c*) , & Saint-Paul , & Brissac :
Ils viennent : la fierté , la vengeance , la rage ,
Le desespoir , l'orgueil , sont peints sur leur visage.
Quelques-uns en tremblant semblaient porter leurs pas ,
20. Affaiblis par leur sang versé dans les combats ;
Mais ces mêmes combats , leur sang , & leurs blessures ,
Les excitaient encor à venger leurs injures.
Tous auprès de Mayenne ils viennent se ranger.
Tous le fer dans les mains , jurent de le venger.
25. Telle au haut de l'Olympe , aux champs de Theffalie ,
Des enfans de la Terre on peint la troupe impie ,
Entassant des rochers , & menaçant les Cieux ,
Yvre du fol espoir de détrôner les Dieux.
- La Discorde à l'instant entr'ouvrant une nue ,
30. Sur un char lumineux se présente à leur vûe :
Courage , leur dit-elle , on vient vous secourir ,
C'est maintenant , Français , qu'il faut vaincre ou mourir.
D'Aumale le premier se lève à ces paroles ;
Il court , il voit de loin les lances Espagnoles :
35. Le voilà , cria-t-il , le voilà ce secours ,
Demandé si longtems , & différé toujours :
Amis , enfin l'Autriche a secouru la France.
Il dit. Mayenne alors vers les portes s'avance.
Le secours paraissait vers ces lieux revérés ,
40. Qu'aux tombes de nos Rois la mort a consacré.
Ce formidable amas d'armes étincelantes ,
Cet or , ce fer brillant , ces lances éclatantes ,
Ces casques , ces harnois , ce pompeux appareil ,
Défiaient dans les champs les rayons du Soleil.
45. Tout le peuple au-devant court en foule avec joie ;

- Ils bénissent le Chef que Madrid leur envoie :
 C'était le jeune Egmont *d*), ce guerrier obstiné ,
 Ce fils ambitieux d'un père infortuné ;
 Dans les murs de Bruxelles il a reçu la vie ;
50. Son père qu'aveugla l'amour de la patrie ,
 Mourut sur l'échafaut , pour soutenir les droits
 Des malheureux Flamans opprimés par leurs Rois.
 Le fils , courtifan lâche , & guerrier téméraire ,
 Baïsa long-tems la main qui fit périr son père ,
55. Servit par politique aux maux de son païs ,
 Persécuta Bruxelles , & secourut Paris.
 Philippe l'envoïait sur les bords de la Seine ,
 Comme un Dieu tutélaire au secours de Mayenne ;
 Et Mayenne avec lui crut aux tentes du Roi
60. Rapporter à son tour le carnage & l'effroi.
 Le téméraire orgueil accompagnait leur trace.
 Qu'avec plaisir , grand Roi , tu voyais cette audace !
 Et que tes vœux hâtaient le moment d'un combat ,
 Où semblaient attachés les destins de l'Etat ! (2)
65. Près des bords de *e*) l'Îton & des rives de l'Eure ,
 Est un champ fortuné , l'amour de la nature : (3)
 La guerre avait long-tems respecté les trésors
 Dont Flore & les Zéphirs embellissaient ces bords.
 Au milieu des horreurs des discordes civiles ,
70. Les Bergers de ces lieux coulaient des jours tranquilles :
 Protégés par le Ciel & par leur pauvreté ,
 Ils semblaient des soldats braver l'avidité ,
 Et sous leurs toits de chaume , à l'abri des allarmes ,
 N'entendaient point le bruit des tambours & des armes.
75. Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux ,
 La défolation partout marche avant eux.

- De l'Eure & de l'Iton les ondes s'allarmèrent ;
 Les Bergers pleins d'effroi dans les bois se cachèrent ;
 Et leurs tristes moitiés , compagnes de leurs pas ,
80. Emportent leurs enfans , gémissans dans leurs bras.
 Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes ,
 Du moins à votre Roi n'imputez point vos larmes ;
 S'il cherche les combats , c'est pour donner la paix :
 Peuples , sa main sur vous répandra ses bienfaits :
85. Il veut finir vos maux , il vous plaint , il vous aime ,
 Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
 Les momens lui sont chers , il court dans tous les rangs ,
 Sur un courfier fougueux , plus léger que les vents ,
 Qui fier de son fardeau , du pied frappant la terre ,
90. Appelle les dangers , & respire la guerre.
 On voyait près de lui briller tous ces guerriers ,
 Compagnons de sa gloire & ceints de ses lauriers.
 D'Aumont *f*) , qui sous cinq Rois avait porté les armes ;
 Biron *g*) dont le seul nom répandait les allarmes ;
95. Et son fils *h*) jeune encor , ardent , impétueux ,
 Qui depuis mais alors il était vertueux.
 Sully *i*) , Nangis , Grillon ; ces ennemis du crime ,
 Que la Ligue déteste , & que la Ligue estime :
 Turenne *k*) , qui depuis , de la jeune Bouillon
100. Mérita dans Sedan la puissance & le nom ;
 Puissance malheureuse & trop mal conservée ,
 Et par Armand détruite aussi-tôt qu'élevée. (4)
 Essex avec éclat paraît au milieu d'eux ,
 Tel que dans nos jardins un palmier sourcilleux ,
105. A nos ormes touffus mêlant sa tête altière ,
 Paraît s'enorgueillir de sa tige étrangère.
 Son casque étincelait des feux les plus brillans

- Qu'étaient à l'envi l'or & les diamans ,
 Dons chers & précieux , dont sa fière Maîtresse
 110. Honora son courage , ou plutôt sa tendresse.
 Ambitieux Essex , vous étiez à la fois ,
 L'amour de votre Reine , & le soutien des Rois.
 Plus loin sont la Trimouille 1), & Clermont , & Feuquières ,
 Le malheureux de Nesle , & l'heureux Lefdiguières m) ;
 115. D'Ailly , pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
 Tous ces Héros en foule attendaient le signal ,
 Et rangés près du Roi lisaient sur son visage
 D'un triomphe certain l'espoir & le présage.
 Mayenne en ce moment , inquiet , abattu ,
 120. Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu :
 Soit que de son parti connaissant l'injustice ,
 Il ne crût point le Ciel à ses armes propice ;
 Soit que l'ame , en effet , ait des pressentimens ,
 Avant-coureurs certains des grands événemens ;
 125. Ce Héros cependant , maître de sa faiblesse ,
 Déguisait ses chagrins sous sa fausse allégresse.
 Il s'excite , il s'empresse , il inspire aux soldats
 Cet espoir généreux que lui-même il n'a pas.
 D'Egmont auprès de lui , plein de la confiance
 130. Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence ,
 Impatient déjà d'exercer sa valeur ,
 De l'incertain Mayenne accusait la lenteur.
 Tel qu'échappé du sein d'un riant paturage ,
 Au bruit de la trompette animant son courage ,
 135. Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux ,
 Indocile , inquiet , plein d'un feu belliqueux ,
 Levant les crins mouvans de sa tête superbe ,
 Impatient du frein , vole & bondit sur l'herbe ;

- Tel paraissait Egmont : une noble fureur
 140. Eclate dans ses yeux , & brûle dans son cœur.
 Il s'entretient déjà de sa prochaine gloire ;
 Il croit que son destin commande à la victoire :
 Hélas , il ne fait point que son fatal orgueil
 Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cercueil.
145. Vers les Ligueurs enfin le grand Henri s'avance ,
 Et s'adressant aux siens , qu'enflammait sa présence ,
 « Vous êtes nés Français , & je suis votre Roi » ,
 « Voilà nos ennemis , marchez & suivez-moi ;
 « Ne perdez point de vûe , au fort de la tempête ,
150. » Ce pannache éclatant qui flotte sur ma tête ,
 « Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur.
 A ces mots , que ce Roi prononçait en vainqueur ,
 Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflammées ,
 Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.
155. Sur les pas des deux Chefs alors en même tems
 On voit des deux partis voler les combattans.
 Ainsi lorsque des monts séparés par Alcide ,
 Les Aquilons fougueux fondent d'un vol rapide ,
 Soudain les flots émus de deux profondes mers ,
160. D'un choc impétueux s'élancent dans les airs ;
 La terre au loin gémit , le jour fuit , le Ciel gronde ,
 Et l'Africain tremblant craint la chute du Monde.
 Au mousquet réuni le sanglant coutelas
 Déjà de tous côtés porte un double trépas.
165. Cette arme o) que jadis , pour dépeupler la terre ,
 Dans Bayonne inventa le Démon de la guerre ,
 Rassemble en même tems , digne fruit de l'Enfer ,
 Ce qu'ont de plus terrible , & la flamme , & le fer.
 On se mêle , on combat , l'adresse , le courage ,

Le

170. Le tumulte , les cris , la peur , l'aveugle rage ,
 La honte de céder , l'ardente soif du sang ,
 Le desespoir , la mort , passent de rang en rang.
 L'un poursuit un parent dans le parti contraire ;
 Là , le frère en fuyant meurt de la main d'un frère.
175. La nature en frémit , & ce rivage affreux
 S'abreuvait à regret de leur sang malheureux.
 Dans d'épaisses forêts de lances hérissées ,
 De bataillons sanglans , de troupes renversées ,
 Henri pousse , s'avance & se fait un chemin.
180. Le grand Mornay *p*) le suit , toujours calme & serein.
 Il veille autour de lui tel qu'un puissant génie : (5)
 Tel qu'on feignait jadis aux champs de la Phrygie
 De la terre & des Cieux les moteurs éternels
 Mêlés dans les combats sous l'habit des mortels ;
185. Ou tel que du vrai Dieu les Ministres terribles ,
 Ces puissances des Cieux , ces êtres impassibles ,
 Environnés des vents , des foudres , des éclairs ,
 D'un front inaltérable ébranlent l'univers.
 Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides ,
190. De l'ame d'un Héros mouvemens intrépides ,
 Qui changent le combat , qui fixent le destin ;
 Aux Chefs des Légions il les porte soudain ;
 L'Officier les reçoit ; sa troupe impatiente
 Règle au son de sa voix sa rage obéissante.
195. On s'écarte , on s'unit , on marche en divers corps ;
 Un esprit seul préside à ces vastes ressorts.
 Mornay revole au Prince , il le suit , il l'escorte ;
 Il pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porte :
 Mais il ne permet pas à ses stoïques mains
200. De se fouiller du sang des malheureux humains.

De son Roi seulement son ame est occupée :
 Pour sa défense seule il a tiré l'épée ;
 Et son rare courage , ennemi des combats ,
 Sait affronter la mort , & ne la donne pas.

205. De Turenne déjà la valeur indomtée ,
 Repoussait de Nemours la troupe épouvantée.
 D'Ailly portait partout la crainte & le trépas ,
 D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats ,
 Et qui dans les horreurs de la guerre cruelle ,
210. Reprend malgré son âge une force nouvelle.
 Un seul guerrier s'oppose à ses coups menaçans ,
 C'est un jeune Héros à la fleur de ses ans , (6)
 Qui dans cette journée illustre & meurtrière ,
 Commençait des combats la fatale carrière ;
215. D'un tendre himen à peine il goutait les appas ,
 Favori des amours , il sortait de leurs bras ;
 Honteux de n'être encor fameux que par ses charmes ,
 Avide de la gloire , il volait aux allarmes.
 Ce jour sa jeune épouse en accusant le Ciel ,
220. En détestant la Ligue , & ce combat mortel ,
 Arma son tendre amant , & d'une main tremblante
 Attacha tristement sa cuirasse pesante ,
 Et couvrit en pleurant d'un casque précieux ,
 Ce front si plein de grace , & si cher à ses yeux.
225. Il marche vers d'Ailly dans sa fureur guerrière ,
 Parmi des tourbillons de flamme , de poussière ,
 A travers les blessés , les morts & les mourans ;
 De leurs coursiers fougueux tous deux pressent les flancs ,
 Tous deux sur l'herbe unie , & de sang colorée ,
230. S'élancent loin des rangs d'une course assurée.
 Sanglants , couverts de fer , & la lance à la main ,

- D'un choc épouvantable ils se frappent soudain.
La terre en retentit , leurs lances sont rompues :
Comme en un Ciel brulant deux effroyables nues ,
235. Qui portant le tonnerre & la mort dans leurs flancs ,
Se heurtent dans les airs , & volent sur les vents ,
De leur mélange affreux les éclairs rejaillissent ;
La foudre en est formée , & les mortels frémissent.
Mais loin de leurs coursiers , par un subit effort ,
240. Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort.
Déjà brille en leurs mains le fatal cimeterre.
La Discorde accourut , le Démon de la guerre ,
La mort pâle & sanglante étaient à ses côtés :
Malheureux , suspendez vos coups précipités !
245. Mais un destin funeste enflamme leur courage ;
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un passage ,
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaissent pas.
Le fer qui les couvrait , brille & vole en éclats ;
Sous les coups redoublés leur cuirasse étincelle ;
250. Leur sang qui rejaillit rougit leur main cruelle ;
Leur bouclier , leur casque arrêtant leur effort ,
Pare encor quelques coups , & repousse la mort.
Chacun d'eux étonné de tant de résistance ,
Respectait son rival , admirait sa vaillance.
255. Enfin le vieux d'Ailly , par un coup malheureux ,
Fait tomber à ses pieds ce guerrier généreux.
Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière ,
Son casque auprès de lui roule sur la poussière.
D'Ailly voit son visage ; ô desespoir ! ô cris !
260. Il le voit , il l'embrasse , hélas ! c'était son fils.
Le père infortuné , les yeux baignés de larmes ,
Tournait contre son sein ses parricides armes ;

- On l'arrête , on s'oppose à sa juste fureur ;
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur ;
265. Il déteste à jamais sa coupable victoire ;
Il renonce à la cour , aux humains , à la gloire ,
Et se fuyant lui-même , au milieu des déserts ,
Il va cacher sa peine au bout de l'univers.
Là , soit que le Soleil rendit le jour au monde ,
270. Soit qu'il finit sa course au vaste sein de l'onde ,
Sa voix faisait redire aux échos attendris ,
Le nom , le triste nom de son malheureux fils.
Du Héros expirant la jeune & tendre amante ,
Par la terreur conduite , incertaine , tremblante ,
275. Vient d'un pied chancelant sur ces funestes bords :
Elle cherche , elle voit dans la foule des morts ,
Elle voit son époux , elle tombe éperdue ,
Le voile de la mort se répand sur sa vue ;
Est-ce toi , cher amant ? Ces mots interrompus ,
280. Ces cris demi-formés ne sont point entendus ;
Elle r'ouvre les yeux , sa bouche presse encore .
Par ses derniers baisers la bouche qu'elle adore ;
Elle tient dans ses bras ce corps pâle & sanglant ,
Le regarde , soupire , & meurt en l'embrassant.
285. Père , époux malheureux , famille déplorable ,
Des fureurs de ces tems exemple lamentable ,
Puisse de ce combat le souvenir affreux
Exciter la pitié de nos derniers neveux ,
Arracher à leurs yeux des larmes salutaires ,
290. Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères !
Mais qui fait fuir ainsi ces Ligueurs dispersés ?
Quel Héros , ou quel Dieu les a tous renversés ?
C'est le jeune Biron ; c'est lui dont le courage

Parmi leurs bataillons s'était fait un passage.

295. D'Aumale les voit fuir , & bouillant de courroux ,
Arrêtez , revenez.... lâches , où courez-vous ?
Vous fuir ! vous compagnons de Mayenne & de Guise !
Vous qui devez venger Paris , Rome & l'Eglise !
Suivez-moi , rappelez votre antique vertu ,
300. Combattez sous d'Aumale , & vous avez vaincu.
Aussi-tôt secouru de Beauveau , de Fosseuse ,
Du farouche Saint-Paul , & même de Joyeuse ,
Il rassemble avec eux ces bataillons épars ,
Qu'il anime en marchant du feu de ses regards.
305. La fortune avec lui revient d'un pas rapide :
Biron foutient en vain , d'un courage intrépide ,
Le cours précipité de ce fougueux torrent ;
Il voit à ses côtés Parabere expirant ;
Dans la foule des morts il voit tomber Feuquiére ;
310. Nefle , Clermont , d'Angenne ont mordu la poussière :
Percé de coups lui-même il est près de périr.....
C'était ainsi , Biron , que tu devais mourir.
Un trépas si fameux , une chute si belle ,
Rendait de ta vertu la mémoire immortelle. (7)
315. Le généreux Bourbon fut bientôt le danger ,
Où Biron trop ardent venait de s'engager.
Il l'aimait , non en Roi , non en Maître sévère ,
Qui souffre qu'on aspire à l'honneur de lui plaire ,
Et de qui le cœur dur & l'inflexible orgueil
320. Croit le sang d'un sujet trop payé d'un coup d'œil.
Henri de l'amitié sentit les nobles flammes :
Amitié , don du Ciel , plaisir des grandes ames ,
Amitié ! que les Rois , ces illustres ingrats ,
Sont assez malheureux pour ne connaître pas !

325. Il court le secourir , ce beau feu qui le guide
Rend son bras plus puissant , & son vol plus rapide.
Biron *q*) qu'environnait les ombres de la mort ,
A l'aspect de son Roi , fait un dernier effort ;
Il rappelle à sa voix les restes de sa vie ;
330. Sous les coups de Bourbon , tout s'écarte , tout plie ;
Ton Roi , jeune Biron , t'arrache à ces soldats ,
Dont les coups redoublés achevaient ton trépas.
Tu vis ; songe du moins à lui rester fidelle.
Un bruit affreux s'entend. La Discorde cruelle
335. Aux vertus du Héros opposant ses fureurs ,
D'une rage nouvelle embrase les Ligueurs.
Elle vole à leur tête , & sa bouche fatale
Fait retentir au loin sa trompette infernale.
Par ces sons trop connus d'Aumale est excité ,
340. Aussi prompt que le trait dans les airs emporté.
Il cherchait le Héros , sur lui seul il s'élance ;
Des Ligueurs en tumulte une foule s'avance.
Tels au fond des forêts précipitant leurs pas ,
Ces animaux hardis , nourris pour les combats ,
345. Fiers esclaves de l'homme , & nés pour le carnage ,
Pressent un sanglier , en ranimant la rage ,
Ignorans le danger , aveugles , furieux ,
Le cor excite au loin leur instinct belliqueux ;
Les antres , les rochers , les monts en retentissent :
350. Ainsi contre Bourbon mille ennemis s'unissent ;
Il est seul contre tous , abandonné du fort ,
Accablé par le nombre , entouré de la mort.
Louis du haut des Cieux , dans ce danger terrible ,
Donne au Héros qu'il aime une force invincible ;
355. Il est comme un rocher , qui menaçant les airs ,

- Rompit la courée des vents & repouffe les mers.
Qui pourrait exprimer le fang & le carnage
Dont l'Eure en ce moment vit couvrir son rivage ?
O vous , Mânes fanglans du plus vaillant des Rois ,
360. Eclairez mon efprit , & parlez par ma voix.
Il voit voler vers lui fa Noblefse fidelle ;
Elle meurt pour son Roi , son Roi combat pour elle.
L'effroi le devançait , la mort suivait fes coups ,
Quand le fougueux Egmont s'offrit à son courroux. (8)
365. Longtems cet étranger trompé par son courage ,
Avait cherché le Roi dans l'horreur du carnage :
Dût fa témérité le conduire au cercueil ,
L'honneur de le combattre irritait son orgueil.
Viens , Bourbon , criait-il , viens augmenter ta gloire ;
370. Combattons , c'est à nous de fixer la victoire.
Comme il difait ces mots , un lumineux éclair ,
Messager des deftins , fend les plaines de l'air.
L'Arbitre des combats fait gronder son tonnerre ;
Le foldat fous fes pieds sentit trembler la terre.
375. D'Egmont croit que les Cieux lui doivent leur appui ,
Qu'ils défendent fa caufe , & combattent pour lui ,
Que la nature entière attentive à fa gloire
Par la voix du tonnerre annonçait fa victoire.
D'Egmont joint le Héros , il l'atteint vers le flanc ;
380. Il triomphait déjà d'avoir verfé son fang.
Le Roi qu'il a bleffé , voit son péril fans trouble ;
Ainsi que le danger son audace redouble :
Son grand cœur s'applaudit d'avoir au champ d'honneur
Trouvé des ennemis dignes de fa valeur.
385. Loin de le retarder , fa bleffure l'irrite ,
Sur ce fier ennemi Bourbon fe précipite :

- D'Egmont d'un coup plus sûr est renversé soudain ;
 Le fer étincelant se plongeait dans son sein.
 Sous leurs pieds teints de sang les chevaux le foulèrent ;
 390. Des ombres du trépas ses yeux s'envelopèrent ,
 Et son ame en courroux s'envola chez les morts ,
 Où l'aspect de son père excita ses remords. (9)
 Espagnols tant vantés , troupe jadis si fière ,
 Sa mort anéantit votre vertu guerrière ;
 395. Pour la première fois vous connûtes la peur.
 L'étonnement , l'esprit de trouble & de terreur
 S'empare en ce moment de leur troupe allarmée :
 Il passe en tous les rangs , il s'étend sur l'armée ;
 Les Chefs sont effrayés , les soldats éperdus ;
 400. L'un ne peut commander , l'autre n'obéit plus.
 Ils jettent leurs drapeaux , ils courent , se renversent ,
 Poussent des cris affreux , se heurtent , se dispersent.
 Les uns sans résistance à leur vainqueur offerts ,
 Fléchissent les genoux , & demandent des fers.
 405. D'autres d'un pas rapide évitant sa poursuite ,
 Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite ,
 Dans les profondes eaux vont se précipiter ,
 Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
 Les flots couverts de morts interrompent leur course ,
 410. Et le fleuve sanglant remonté vers sa source.
 Mayenne en ce tumulte incapable d'effroi ,
 Affligé , mais tranquille , & maître encor de soi ,
 Voit d'un œil assuré sa fortune cruelle ,
 Et tombant sous ses coups , songe à triompher d'elle.
 415. D'Aumale auprès de lui , la fureur dans les yeux ,
 Accusait les Flamans , la fortune & les Cieux.
 Tout est perdu , dit-il , mourons , brave Mayenne.

Quittez ,

- Quittez , lui dit son Chef , une fureur si vaine ,
Vivez pour un parti dont vous êtes l'honneur ,
420. Vivez pour réparer sa perte & son malheur :
Que vous & Bois-Dauphin , dans ce moment funeste ,
De nos soldats épars assemblent ce qui reste.
Suivez-moi , l'un & l'autre , aux remparts de Paris ;
De la Ligue en marchant ramassez les débris ;
425. De Coligny vaincu surpassons le courage.
D'Aumale en l'écoutant , pleure & frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteste , il va l'exécuter ;
Semblable au fier lion qu'un Maure a su domter ,
Qui docile à son maître , à tout autre terrible ,
430. A la main qu'il connaît soumet sa tête horrible ,
Le fuit d'un air affreux , le flatte en rugissant ,
Et paraît menacer même en obéissant.
Mayenne cependant , par une fuite prompte ,
Dans les murs de Paris courait cacher sa honte.
435. Henri victorieux voyait de tous côtés
Les Ligueurs sans défense implorant ses bontés. (10)
Des Cieux en ce moment les voutes s'entr'ouvrirent :
Les mânes des Bourbons dans les airs descendirent.
Louis au milieu d'eux , du haut du firmament ,
440. Vint contempler Henri dans ce fameux moment ,
Vint voir comme il saurait user de la victoire ,
Et s'il achèverait de mériter sa gloire.
Ses soldats près de lui d'un œil plein de courroux ,
Regardaient ces vaincus échappés à leurs coups.
445. Les captifs en tremblant conduits en sa présence ,
Attendaient leur arrêt dans un profond silence.
Le mortel désespoir , la honte , la terreur ,
Dans leurs yeux égarés avaient peint leur malheur.

- Bourbon tourna sur eux des regards pleins de grace ,
450. Où régnaient à la fois la douceur & l'audace.
Soyez libres , dit-il ; vous pouvez désormais
Rester mes ennemis , ou vivre mes sujets.
Entre Mayenne & moi reconnaissez un Maître.
Voyez qui de nous deux a mérité de l'être ;
455. Esclaves de la Ligue , ou compagnons d'un Roi ,
Allez gémir sous elle , ou triomphez sous moi :
Choisissez. A ces mots d'un Roi couvert de gloire ,
Sur un champ de bataille , au sein de la victoire ,
On voit en un moment ces captifs éperdus ,
460. Contens de leur défaite , heureux d'être vaincus.
Leurs yeux sont éclairés , leurs cœurs n'ont plus de haine ;
Sa valeur les vainquit , sa vertu les enchaîne ;
Et s'honorant déjà du nom de ses soldats ,
Pour expier leur crime ils marchent sur ses pas.
465. Le généreux vainqueur a cessé le carnage ;
Maître de ses guerriers , il fléchit leur courage.
Ce n'est plus ce lion qui tout couvert de sang ,
Portait avec l'effroi la mort de rang en rang.
C'est un Dieu bienfaissant , qui laissant son tonnerre ,
470. Enchaîne la tempête & console la terre.
Sur ce front menaçant , terrible , ensanglanté ,
La paix a mis les traits de la sérénité.
Ceux à qui la lumière était presque ravie ,
Par ses ordres humains sont rendus à la vie ;
475. Et sur tous leurs dangers , & sur tous leurs besoins ,
Tel qu'un père attentif il étendait ses soins.
Du vrai comme du faux la prompte messagère ,
Qui s'accroît dans sa course , & d'une aile légère ,
Plus prompte que le tems vole au-delà des mers ,

480. Passe d'un pole à l'autre , & remplit l'univers.
Ce monstre composé d'yeux , de bouches , d'oreilles ,
Qui célèbre des Rois la honte , ou les merveilles ,
Qui rassemble sous lui la curiosité ,
L'espoir , l'effroi , le doute , & la crédulité ,
485. De sa brillante voix trompette de la gloire ,
Du Héros de la France annonçait la victoire.
Du Tage à l'Eridan le bruit en fut porté ;
Le Vatican superbe en fut épouvanté.
Le Nord à cette voix treffaillit d'allégresse ;
490. Madrid frémit d'effroi , de honte & de tristesse.
O malheureux Paris , infidèles Ligueurs !
O Citoyens trompés , & vous , Prêtres trompeurs !
De quels cris douloureux vos Temples retentirent !
De cendre en ce moment vos têtes se couvrirent.
495. Hélas ! Mayenne encor vient flatter vos esprits ,
Vaincu , mais plein d'espoir , & maître de Paris ;
Sa politique habile , au fond de sa retraite ,
Aux Ligueurs incertains déguisait sa défaite.
Contre un coup si funeste il veut les rassurer ;
500. En cachant sa disgrâce , il croit la réparer :
Par cent bruits mensongers il ranimait leur zèle :
Mais malgré tant de soins , la vérité cruelle ,
Démentant à ses yeux ses discours imposteurs ,
Volait de bouche en bouche , & glaçait tous les cœurs.
505. La Discorde en frémit , & redoublant sa rage ,
Non , je ne verrai point détruire mon ouvrage ,
Dit-elle , & n'aurai point , dans ces murs malheureux ,
Versé tant de poisons , allumé tant de feux ,
De tant de flots de sang cimenté ma puissance ,
510. Pour laisser à Bourbon l'Empire de la France.

Tout terrible qu'il est , j'ai l'art de l'affaiblir ;
Si je n'ai pu le vaincre , on le peut amollir.
N'opposons plus d'efforts à sa valeur suprême.
Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.

- § 15. C'est son cœur qu'il doit craindre , & je veux aujourd'hui
L'attaquer , le combattre , & le vaincre par lui.
Elle dit ; & soudain , des rives de la Seine ,
Sur un char teint de sang , attelé par la haine ,
Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour ,
§ 20. Elle part , elle vole , & va trouver l'Amour.
-

V A R I A N T E S
R E C U E I L L I E S
PAR L'ABBÉ LANGLET.

C H A N T H U I T I E M E .

(1) **V**Oici le commencement de ce chant dans l'édition de 1723.

*Paris toujours injuste , & toujours furieux ,
 De la mort de son Roi rendait graces aux Cieux.
 Le Peuple qui jamais n'a connu la prudence ,
 S'enyvrait follement de sa vaine espérance ;
 Mais Philippe , au récit de la mort de Valois ,
 Tremble dans ses Etats pour la première fois ;
 Il voyait des Bourbons les forces réunies ;
 Du Trône sous leurs pas les routes applanies ;
 Un Chef infatigable & plein de fermeté ,
 Instruit par le travail & par l'adversité ;
 Et qui pouvait bientôt , conduit par la vengeance ,
 Reporter dans Madrid les malheurs de la France :
 Il crut qu'il était tems d'envoyer un secours
 Demandé si longtems , & différé toujours.
 Des rives de l'Escaut sur les bords de la Seine ,
 Le malheureux Egmont vint se joindre à Mayenne.*

X üj

Presque tous ces vers sont retranchés dans les autres éditions.

(2) Il manque ces quatre vers-ci qui sont dans l'édition de 1723., & qu'on doit restituer.

*Henri loin des remparts de la ville allarmée ,
Aux campagnes d'Ivry conduisit son armée ,
Attirant sur ses pas Mayenne & ses Ligueurs ,
Que leur aveuglement pouffait à leurs malheurs.*

NB. L'Auteur les a retranchés , afin que ces mots , *loin des remparts* , ne nuisissent pas à l'unité de lieu.

(3) Après ce vers , on lit les suivans dans l'édition de 1723. dont la plupart sont changés dans les autres éditions.

*Là , souvent les bergers , conduisant leurs troupeaux ,
Du son de leur musette éveillaient les échos ;
Là , les Nymphes d'Anet , d'une course rapide ,
Suivaient le daim léger & le chevreuil timide ;
Les tranquilles zéphirs habitaient sur ces bords ;
Cérès y répandait ses utiles trésors.
C'est là que le destin guida les deux armées ,
D'une chaleur égale au combat animées ;
Cérès en un moment vit leurs fiers bataillons
Ravager ses bienfaits naissans dans les sillons.
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'allarmèrent ;
Dans le fond des forêts les Nymphes se cachèrent ;
Le berger plein d'effroi , chassé de ces beaux lieux ,
Du sein de son foyer fuit les larmes aux yeux.
Habitans malheureux , &c.*

(4) On voit dans l'édition de 1723. ce qui suit.

*Sanci , brave Guerrier , Ministre , Magistrat ,
 Estimé dans l'Armée , à la Cour , au Sénat ;
 La Trimouille , Clermont , Tournemine & d'Angennes ;
 Et ce fier ennemi de la Pourpre Romaine ,
 Mornai , dont l'éloquence égale la valeur ,
 Soutien trop vertueux du parti de l'erreur.
 Là , paraissaient Givri , Noailles & Feuquières ,
 Le malheureux de Nesle , & l'heureux Lefdiguières , &c.*

Ces vers méritent d'être conservés.

(5) Il y a dans l'édition de 1727. & les autres :

*Il veille autour de lui , tel qu'un puissant génie :
 Voyez-vous , lui dit-il , cet escadron qui plie ?
 Ici près de ce bois Mayenne est arrêté ;
 D'Aumale vient à nous ; marchons de ce côté.
 Ainsi dans la mêlée il l'assiste , il l'escorte , &c.*

Les vers de la présente édition sont bien supérieurs.

(6) Cet épisode est bien moins orné & moins touchant dans les premières éditions.

(7) L'édition de 1727. porte ce qui suit :

*Que vois-je ? c'est ton Roi , qui vole à ton secours ;
 Il fait l'affreux danger qui menace tes jours :
 Il le fait , il y vole , il laisse la poursuite
 De ceux qui devant lui précipitaient leur fuite ;
 Il arrive , il paraît comme un Dieu menaçant ;
 D'Aumale à son aspect , recule en frémissant ;
 Tout tremble devant lui , tout s'écarte , tout plie.*

(8) Voici les vers , qui se trouvent à la suite de celui-ci dans l'édition de 1723.

*Egmont , courtisan lâche & soldat téméraire ,
Esclave du Tyran , qui fit périr son Père ;
Malheureux il n'osait sur un bord étranger ,
Chercher dans les combats la gloire & le danger ;
Et de ses sers honteux chérissant l'infamie ,
Il n'osait point venger son père & sa patrie.
Il parut , le Héros le fut tomber soudain ;
Le fer étincelant , &c.*

(9) Il y avait dans la première édition & dans celle d'E-vreux.

*Sur son corps tout sanglant , le Roi sans résistance ,
Tel qu'un foudre éclatant , vers Mayenne s'avance ;
Il l'attaque , il l'étonne , il le presse , & son bras
A chaque instant sur lui suspendait le trépas.
Ce bras vaillant , Mayenne , allait trancher ta vie ;
La Ligue en pâlisait , la guerre était finie ;
Mais d'Aumale & St. Paul accourent à l'instant ;
On l'entoure , on l'arrache à la mort qui l'attend.
Que vois-je ? au moment même une main inconnue
Frappe le Grand Henri d'une atteinte imprévue ;
C'est ainsi qu'autrefois dans ces tems fabuleux ,
Que l'amour du mensonge a rendu trop fameux ,
Aux pieds de ces remparts , qu'Hector ne peut défendre ,
Dans ces combats sanglants , aux rives du Scamandre ,
On vit plus d'une fois des mortels furieux ,
Par un fer sacrilège ofer blesser les Dieux.*

Mais ce que l'Auteur y a substitué est incomparablement mieux.

(10) Après

(10) Après ce vers voici ceux qu'on trouve dans l'édition de 1723.

*Vivez, s'écria-t-il, peuple né pour me nuire ;
Henri voulait vous vaincre, & non pas vous détruire ;
C'est la seule vertu, qui doit vous désarmer ;
Vivez, c'est trop me craindre, apprenez à m'aimer.
Il dit, & dans l'instant arrêtant le carnage,
Maître de ses soldats, il fléchit leur courage.
Ce n'est plus ce lion, &c.*

N O T E S

D E

L' E D I T E U R.

a) IL se fit déclarer, par la partie du Parlement qui lui demeura attachée, Lieutenant-Général de l'Etat & Royaume de France.

b) LES LORRAINS. Le Chevalier d'Aumale dont il est si souvent parlé, & son frère le Duc, étaient de la maison de Lorraine.

CHARLES-EMANUEL, Duc de NEMOURS, frère utérin du Duc de Mayenne.

LA CHATRE était un des Maréchaux de la Ligue, que l'on appelait des bâtards, qui se feraient un jour légitimer aux dépens de leur père. En effet la Châtre fit sa paix de-

puis, & Henri lui confirma la dignité de Maréchal de France.

c) JOYEUSE est le même, dont il est parlé au quatrième Chant, remarque a)

SAINT-PAUL, soldat de fortune, fait Maréchal par le Duc de Mayenne, homme emporté, & d'une violence extrême. Il fut tué par le Duc de Guise, fils du Balafre.

BRISSAC s'était jeté dans le parti de la Ligue par indignation contre Henri III. qui avait dit, qu'il n'était bon ni sur terre, ni sur mer. Il négocia depuis secrètement avec Henri IV. & lui ouvrit les portes de Pa-

Tom. I.

Y

ris, moyennant le bâton de Maréchal de France.

d) Le Comte d'EGMONT, fils de l'Amiral d'Egmont, qui fut décapité à Bruxelles avec le Prince de Horn.

Le fils étant resté dans le parti de Philippe II. Roi d'Espagne, fut envoyé au secours du Duc de Mayenne, à la tête de dix-huit cent lances. A son entrée dans Paris, il reçut les compliments de la ville : celui qui le haranguait ayant mêlé dans son discours les louanges de l'Amiral d'Egmont son père : „ Ne parlez pas de „ lui, dit le Comte, il méritait la „ mort, c'était un rebelle. “ Paroles d'autant plus condamnables, que c'était à des rebelles qu'il parlait, & dont il venait défendre la cause.

e) Ce fut dans une plaine entre l'Iton & l'Eure que se donna la bataille d'Ivry, le 14. Mars 1590.

f) JEAN D'AUMONT, Maréchal de France, qui fit des merveilles à la bataille d'Ivry, était fils de Pierre d'Aumont, Gentilhomme de la chambre, & de Françoise de Sully, héritière de l'ancienne maison de Sully. Il servit sous les Rois Henri II., François II., Charles IX., Henri III. & Henri IV.

g) HENRI DE GONTAUD DE BIRON, Maréchal de France, grand-Maitre de l'artillerie, était un grand homme de guerre : il commandait à Ivry le corps de réserve, & contribua au gain de la bataille en se présentant à propos à l'ennemi. Il dit à Henri le Grand après la victoire : „ Sire, vous avez fait ce que devait „ faire Biron, & Biron, ce que devait „ faire le Roi. “ Ce Maréchal fut tué d'un coup de canon en 1592. au siège d'Eprenai.

h) CHARLES GONTAUD DE BIRON, Maréchal, & Duc & Pair, fils du précédent, conspira depuis contre Henri IV. & fut décapité dans la cour de la Bastille en 1602. On voit encore à la muraille les crampons de fer, qui servirent à l'échafaut.

i) RONY, depuis Duc de SULLY, Sur-Intendant des finances, grand-Maitre de l'artillerie, fut Maréchal de France après la mort d'Henri IV., reçut sept bleffures à la bataille d'Ivry.

NANGIS, homme d'un grand mérite, & d'une véritable vertu : il avait conseillé à Henri III. de ne point faire assassiner le Duc de Guise, mais d'avoir le courage de le juger selon les Loix.

GRILLON était surnommé le BRAVE. Il offrit à Henri III. de se battre contre ce même Duc de Guise. C'est à ce Grillon, qu'Henri le Grand écrivit, „ Pends-toi, brave Grillon, nous „ avons combattu à Arques, & tu n'y „ étais pas ... Adieu, brave Grillon, „ je vous aime à tort & à travers. “

k) HENRI DE LA TOUR D'ORLIEUES, Vicomte de TURENNE, Maréchal de France. Henri le Grand le maria à Charlotte de la Mark, Princesse de Sedan, en 1591. La nuit de ses noces le Maréchal alla prendre Stenay d'affaut.

Cette Souveraineté acquise par Henri de Turenne, fut perdue par Frédéric Maurice, Duc de Bouillon, son fils, qui ayant trempé dans la conspiration de Cinq-Mars contre Louis XIII., ou plutôt contre le Cardinal de Richelieu, donna Sedan pour conserver sa vie : il eut en échange de sa Souveraineté, de très grandes terres plus considérables en revenu,

mais qui donnaient plus de richesses , & moins de puissance.

l) CLAUDE, Duc de la TRI-MOUILLE, était à la bataille d'Ivry. Il avait un grand courage & une ambition démesurée, de grandes richesses, & était le Seigneur le plus considérable parmi les Calvinistes. Il mourut à trente-huit ans.

m) Jamais homme ne mérita mieux le titre d'heureux : il commença par être simple soldat, & finit par être Connétable sous Louis XIII.

BALSAC DE CLERMONT D'ENTRAGUES, oncle de la fameuse Marquise de Verneuil, fut tué à la bataille d'Ivry ; Feuquières & de Nesle, Capitaines de cinquante hommes d'armes, y furent tués aussi.

n) On a tâché de rendre en vers les propres paroles, que dit Henri

IV. à la journée d'Ivry : „ Ralliez-vous à mon pannache blanc, vous le verrez toujours au chemin de l'honneur & de la gloire. “

o) La bayonnette au bout du fusil, ne fut en usage que longtems après. Le nom de *bayonnette* vient de Bayonne, où l'on fit les premières bayonnettes.

p) DU PLESSIS MORNAY eut deux chevaux tués sous lui à cette bataille. Il avait effectivement dans l'action le sang froid dont on le loue ici.

q) Le Duc de BIRON fut blessé à Ivry ; mais ce fut au combat de Fontaine-Française, qu'Henri le Grand lui sauva la vie. (On a transporté à la bataille d'Ivry cet événement, qui n'étant point un fait principal, peut être aisément déplacé.)

1. 2

1720



H. Goussier Inv.

C. le Vasseur Sculp.

il s'éloigne, il revient, il part de désespoir,
il part : *Bernardi Ch. IX*

L A H E N R I A D E .

C H A N T N E U V I E M E .

A R G U M E N T .

*D*escription du Temple de l'Amour : La Discorde implore son pouvoir pour amollir le courage de Henri IV. Ce Héros est retenu quelque tems auprès de Madame D'ESTRÉE , si célèbre sous le nom de LA BELLE GABRIELLE. Mornay, l'arrache à son amour , & le Roi retourne à son Armée.

- SUR les bords fortunés de l'antique Idalie ,
Lieux où finit l'Europe , & commence l'Asie ,
S'élève un vieux Palais a) respecté par les tems :
La nature en posa les premiers fondemens ;
5. Et l'art ornant depuis sa simple architecture ,
Par ses travaux hardis surpassa la nature.
Là , tous les champs voisins peuplés de mirtes verts ;
N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers.
Partout on voit meurir , partout on voit éclore ,
10. Et les fruits de Pomone & les présens de Flore ;
Et la terre n'attend , pour donner ses moissons ,
Ni les vœux des humains , ni l'ordre des saisons. (1)
L'Homme y semble goûter , dans une paix profonde ,

Y üj

- Tout ce que la nature aux premiers jours du monde ,
 15. De sa main bienfaisante accordait aux humains ,
 Un éternel repos , des jours purs & sereins ,
 Les douceurs , les plaisirs que promet l'abondance ,
 Les biens du premier âge , hors la seule innocence.
 On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs ,
 20. Dont la molle harmonie inspire les langueurs ,
 Les voix de mille amans , les chants de leurs maîtresses ,
 Qui célèbrent leur honte , & vantent leurs faiblesses.
 Chaque jour on les voit , le front paré de fleurs ,
 De leur aimable maître implorer les faveurs ,
 25. Et dans l'art dangereux de plaire & de séduire ,
 Dans son Temple à l'envi s'empresse de s'instruire.
 La flatteuse espérance , au front toujours serein ,
 A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
 Près du Temple sacré les graces demi-nuës ,
 30. Accordent à leurs voix leurs danses ingénues.
 La molle volupté , sur un lit de gazons ,
 Satisfaite & tranquille , écoute leurs chansons.
 On voit à ses côtés le mystère en silence ,
 Le sourire enchanteur , les soins , la complaisance ,
 35. Les plaisirs amoureux , & les tendres desirs ,
 Plus doux , plus séduisans encor que les plaisirs.
 De ce Temple fameux telle est l'aimable entrée ;
 Mais lorsqu'en avançant sous la voute sacrée ,
 On porte au sanctuaire un pas audacieux ,
 40. Quel spectacle funeste épouvante les yeux !
 Ce n'est plus des plaisirs la troupe aimable & tendre ,
 Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre ;
 Les plaintes , les dégoûts , l'imprudence , la peur ,
 Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.

45. La sombre jalousie , au teint pâle & livide ,
Suit d'un pied chancelant le soupçon qui la guide :
La haine , & le courroux , répandant leur venin ,
Marchent devant ses pas , un poignard à la main.
La malice les voit , & d'un souris perfide
50. Applaudit en passant à leur troupe homicide.
Le repentir les suit , détestant leurs fureurs ,
Et baisse en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.
C'est là , c'est au milieu de cette Cour affreuse ,
Des plaisirs des humains compagne malheureuse ,
55. Que l'Amour a choisi son séjour éternel.
Ce dangereux enfant , si tendre & si cruel ,
Porte en sa faible main les destins de la terre , (1)
Donne avec un souris , ou la paix , ou la guerre ,
Et répandant partout ses trompeuses douceurs ,
60. Anime l'Univers , & vit dans tous les cœurs.
Sur un Trône éclatant , contemplant ses conquêtes ,
Il foulait à ses pieds les plus superbes têtes ;
Fier de ses cruautés plus que de ses bienfaits ,
Il semblait s'applaudir des maux qu'il avait faits.
65. La Discorde soudain , conduite par la rage ,
Ecarte les plaisirs , s'ouvre un libre passage ,
Secouant dans ses mains ses flambeaux allumés ,
Le front couvert de sang , & les yeux enflammés :
Mon frère , lui dit-elle , où sont tes traits terribles ?
70. Pour qui réserves-tu tes flèches invincibles ?
Ah ! si de la Discorde allumant le tison ,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poison ,
Si tant de fois pour toi j'ai troublé la nature ,
Viens , vole sur mes pas , viens venger mon injure.
75. Un Roi victorieux écrase mes serpens ,

- Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphans.
La clémence avec lui marchant d'un pas tranquille ;
Au sein tumultueux de la guerre civile ,
Va sous ses étendarts , flottans de tous côtés ,
80. Réunir tous les cœurs par moi seule écartés.
Encor une victoire , & mon Trône est en poudre.
Aux remparts de Paris Henri porte la foudre.
Ce Héros va combattre , & vaincre & pardonner ;
De cent chaînes d'airain son bras va m'enchaîner.
85. C'est à toi d'arrêter ce torrent dans sa course.
Va de tant de hauts faits empoisonner la source.
Que sous ton joug , Amour , il gémissé , abattu ;
Va domter son courage au sein de la vertu.
C'est toi , tu t'en souviens , toi dont la main fatale
90. Fit tomber sans effort Hercule aux pieds d'Omphale.
Ne vit-on pas Antoine amolli dans tes fers ,
Abandonnant pour toi les soins de l'Univers ,
Fuiant devant Auguste , & te suivant sur l'onde ,
Préférer Cléopâtre à l'Empire du Monde ?
95. Henri te reste à vaincre , après tant de guerriers ;
Dans ses superbes mains va flétrir ses lauriers ;
Va du mirte amoureux ceindre sa tête altière ;
Endors entre tes bras son audace guerrière.
A mon trône ébranlé cours servir de soutien.
100. Viens , ma cause est la tienne , & ton règne est le mien.
Ainsi parlait ce monstre , & la voute tremblante
Répétait les accens de sa voix effrayante.
L'Amour qui l'écoutait , couché parmi des fleurs ,
D'un souris fier & doux répond à ses fureurs.
105. Il s'arme cependant de ses flèches dorées ;
Il fend des vastes Cieux les voutes azurées ;

Et

- Et précédé des jeux , des graces , des plaisirs ,
 Il vole aux champs Français sur l'aile des zéphirs.
 Dans sa course , d'abord , il découvre avec joie ,
110. Le faible Ximois , & les champs où fut Troie. (3)
 Il rit en contemplant dans ces lieux renommés ,
 La cendre des palais par ses mains consumés.
 Il apperçoit de loin ces murs bâtis sur l'onde ,
 Ces remparts orgueilleux , ce prodige du monde ,
115. Venise , dont Neptune admire le destin ,
 Et qui commande aux flots renfermés dans son sein.
 Il descend , il s'arrête aux champs de la Sicile ,
 Où lui-même inspira Théocrite & Virgile ,
 Où l'on dit qu'autrefois , par des chemins nouveaux ,
120. De l'amoureux Alphée il conduisit les eaux.
 Bientôt quittant les bords de l'aimable Aréthuse ,
 Dans les champs de Provence il vole vers Vaucluse b),
 Azile encor plus doux , lieux où dans ses beaux jours
 Petrarque soupira ses vers & ses amours.
125. Il voit les murs d'Anet bâtis aux bords de l'Eure ;
 Lui-même en ordonna la superbe structure.
 Par ses adroites mains avec art enlacés ,
 Les chiffres de Diane c) y sont encor tracés.
 Sur sa tombe en passant les plaisirs & les graces
130. Répandirent les fleurs , qui naissaient sur leurs traces.
 Aux campagnes d'Ivry l'Amour arrive enfin.
 Le Roi prêt d'en partir pour un plus grand dessein ,
 Mêlant à ses plaisirs l'image de la guerre ,
 Laisait pour un moment reposer son tonnerre.
135. Mille jeunes guerriers à travers les guerêts ,
 Poursuivaient avec lui les hôtes des forêts.
 L'Amour sent à sa vûe une joie inhumaine ;

Il aiguise ses traits , il prépare sa chaîne ;

Il agite les airs que lui-même a calmés ;

140. Il parle , on voit soudain les élémens armés.

D'un bout du Monde à l'autre appelant les orages ,

Sa voix commande aux vents d'assembler les nuages ,

De verser ces torrens suspendus dans les airs ,

Et d'apporter la nuit , la foudre & les éclairs.

145. Déjà les Aquilons à ses ordres fidèles ,

Dans les Cieux obscurcis ont déployé leurs ailes ;

La plus affreuse nuit succède au plus beau jour ;

La nature en gémit , & reconnaît l'Amour.

Dans les fillons fangeux de la campagne humide ,

150. Le Roi marche incertain , sans escorte & sans guide :

L'Amour en ce moment allumant son flambeau ,

Fait briller devant lui ce prodige nouveau.

Abandonné des siens , le Roi dans ces bois sombres ,

Suit cet astre ennemi , brillant parmi les ombres.

155. Comme on voit quelquefois les voyageurs troublés ,

Suivre ces feux ardens de la terre exhalés ,

Ces feux dont la vapeur maligne & passagère ,

Conduit au précipice à l'instant qu'elle éclaire.

Depuis peu la fortune en ces tristes climats

160. D'une illustre mortelle avait conduit les pas.

Dans le fond d'un château , tranquille & solitaire ,

Loin du bruit des combats elle attendait son père ,

Qui fidèle à ses Rois , vieilli dans les hazards ,

Avait du grand Henri suivi les étendarts.

165. D'Estée *d*) était son nom ; la main de la nature ,

De ses aimables dons la combla sans mesure.

Telle ne brillait point aux bords de l'Eurotas , (4)

La coupable beauté qui trahit Ménélas ;

- Moins touchante & moins belle , à Tarfe on vit paraître
170. Celle e) qui des Romains avait domté le Maître ,
Lorsque les habitans des rives du Cidnus ,
L'encensoir à la main , la prirent pour Vénus.
Elle entraît dans cet âge , hélas ! trop redoutable ,
Qui rend des passions le joug inévitable.
175. Son cœur né pour aimer , mais fier & généreux ,
D'aucun amant encor n'avait reçu les vœux.
Semblable en son printems à la rose nouvelle ,
Qui renferme en naissant sa beauté naturelle ,
Cache aux vents amoureux les trésors de son sein ,
180. Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur & ferein.
L'Amour , qui cependant s'apprête à la surprendre ,
Sous un nom supposé vient près d'elle se rendre ;
Il paraît sans flambeau , sans flèches , sans carquois ;
Il prend d'un simple enfant la figure & la voix.
185. On a vû , lui dit-il , sur la rive prochaine ,
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne.
Il glissait dans son cœur , en lui disant ces mots ,
Un désir inconnu de plaire à ce Héros.
Son teint fut animé d'une grace nouvelle.
190. L'Amour s'applaudissait en la voyant si belle ;
Que n'espérait-il point , aidé de tant d'appas !
Au-devant du Monarque il conduisit ses pas. (5)
L'art simple dont lui-même a formé sa parure ,
Paraît aux yeux séduits , l'effet de la nature.
195. L'or de ses blonds cheveux , qui flotte au gré des vents ,
Tantôt couvre sa gorge , & ses trésors naissans ;
Tantôt expose aux yeux leur charme inexprimable.
Sa modestie encor la rendait plus aimable :
Non pas cette farouche & triste austérité ,

200. Qui fait fuir les amours , & même la beauté ;
Mais cette pudeur douce , innocente , enfantine ,
Qui colore le front d'une rougeur divine ,
Inspire le respect , enflamme les desirs ,
Et de qui la peut vaincre augmente les plaisirs.
205. Il fait plus ; à l'Amour tout miracle est possible :
Il enchante ces lieux par un charme invincible.
Des mirtes enlassés , que d'un prodigue sein
La terre obéissante a fait naître soudain ,
Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage ;
210. A peine a-t-on passé sous leur fatal ombrage ,
Par des liens secrets on se sent arrêter ;
On s'y plaît , on s'y trouble , on ne peut les quitter.
On voit fuir sous cette ombre une onde enchanteresse ;
Les amans fortunés , pleins d'une douce yvresse ,
215. Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
L'Amour dans tous ces lieux fait sentir son pouvoir.
Tout y paraît changé , tous les cœurs y soupirent.
Tous sont empoisonnés du charme qu'ils respirent.
Tout y parle d'amour. Les oiseaux dans les champs
220. Redoublent leurs baisers , leurs caresses , leurs chants.
Le moissonneur ardent , qui court avant l'aurore ,
Couper les blonds épis que l'été fait éclore ,
S'arrête , s'inquiète , & pousse des soupirs ;
Son cœur est étonné de ses nouveaux desirs ;
225. Il demeure enchanté dans ces belles retraites ,
Et laisse en soupirant ses moissons imparfaites.
Près de lui , la Bergère oubliant ses troupeaux ,
De sa tremblante main sent tomber ses fuseaux.
Contre un pouvoir si grand qu'eût pu faire d'Estree ?
230. Par un charme indomtable elle était attirée ;

Elle avait à combattre , en ce funeste jour ,
Sa jeunesse , son cœur , un Héros , & l'Amour.

Quelque tems de Henri la valeur immortelle
Vers ses drapeaux vainqueurs en secret le rappelle :

235. Une invisible main le retient malgré lui.

Dans sa vertu première il cherche un vain appui.

Sa vertu l'abandonne , & son ame enivrée

N'aime , ne voit , n'entend , ne connaît que d'Estrée. (6)

Loin de lui cependant tous ses Chefs étonnés ,

240. Se demandent leur Prince , & restent consternés.

Ils tremblaient pour ses jours : aucun d'eux n'eût pû croire

Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour sa gloire :

On le cherchait en vain ; ses soldats abattus ,

Ne marchant plus sous lui , semblaient déjà vaincus.

245. Mais le Génie heureux , qui préside à la France ,

Ne souffrit pas longtems sa dangereuse absence.

Il descendit des Cieux à la voix de Louis ,

Et vint d'un vol rapide au secours de son fils.

Quand il fut descendu vers ce triste hémisphère ,

250. Pour y trouver un sage , il regarda la terre ;

Il ne le chercha point dans ces lieux réverés ,

A l'étude , au silence , au jeûne consacrés ;

Il alla dans Ivry. Là parmi la licence ,

Où du soldat vainqueur s'emporte l'insolence ,

255. L'Ange heureux des Français fixa son vol divin

Au milieu des drapeaux des enfans de Calvin.

Il s'adresse à Mornay ; c'était pour nous instruire ,

Que souvent la raison suffit à nous conduire ,

Ainsi qu'elle guida chez des peuples Payens ,

260. Marc-Aurèle , ou Platon , la honte des Chrétiens.

Non moins prudent ami que Philosophe austère ,

Z iij

- Mornay sur l'art discret de reprendre & de plaire :
Son exemple instruisait bien mieux que ses discours ;
Les solides vertus furent ses seuls amours ;
265. Avide de travaux , insensible aux délices ,
Il marchait d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la Cour , & son souffle infecté ,
N'altéra de son cœur l'austère pureté.
Belle Aréthuse , ainsi , ton onde fortunée
270. Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée ,
Un cristal toujours pur , & des flots toujours clairs ,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.
Le généreux Mornay , conduit par la sagesse ,
Part , & vole en ces lieux , où la douce mollesse
275. Retenait dans ses bras le vainqueur des humains ,
Et de la France en lui maitrisait les destins.
L'Amour à chaque instant redoublant sa victoire ,
Le rendait plus heureux pour mieux flétrir sa gloire ;
Les plaisirs qui souvent ont des termes si courts ,
280. Partageaient les momens & remplissaient ses jours.
L'Amour au milieu d'eux découvre avec colère ,
A côté de Mornay la Sagesse sévère ;
Il veut sur ce guerrier lancer un trait vengeur ,
Il croit charmer ses sens , il croit blesser son cœur :
285. Mais Mornay méprisait sa colère & ses charmes ;
Tous ses traits impuissans s'émoussaient sur ses armes.
Il attend qu'en secret le Roi s'offre à ses yeux ,
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.
Au fond de ces jardins , au bord d'une onde claire ,
290. Sous un mirte amoureux , azile du mystère ,
D'Estrée à son amant prodiguait ses appas ;
Il languissait près d'elle , il brûlait dans ses bras.

- De leurs doux entretiens rien n'alterait les charmes ;
 Leurs yeux étaient remplis de ces heureuses larmes ,
 295. De ces larmes qui font les plaisirs des amans :
 Ils sentaient cette yvresse & ces faiblissements ,
 Ces transports , ces fureurs , qu'un tendre amour inspire ,
 Que lui seul fait goûter , que lui seul peut décrire.
 Les folâtres plaisirs , dans le sein du repos ,
 300. Les amours enfantins defarmaient ce Héros :
 L'un tenait sa cuirasse encor de sang trempée ,
 L'autre avait détaché sa redoutable épée ,
 Et riait en tenant dans ses débiles mains
 Ce fer , l'appui du trône , & l'effroi des humains.
 305. La Discorde de loin insulte à sa faiblesse ;
 Elle exprime en grondant sa barbare allégresse ;
 Sa fière activité ménage ces instans.
 Elle court de la Ligue irriter les serpens :
 Et tandis que Bourbon se repose , & sommeille ,
 310. De tous ses ennemis la rage se réveille.
 Enfin dans ces jardins , où sa vertu languit ,
 Il voit Mornay paraître : il le voit & rougit.
 L'un de l'autre en secret ils craignaient la présence.
 Le Sage en l'abordant garde un morne silence ;
 315. Mais ce silence même , & ses regards baissés ,
 Se font entendre au Prince , & s'expliquent assez.
 Sur ce visage austère , où régnait la tristesse ,
 Henri lut aisément sa honte & sa faiblesse.
 Rarement de sa faute on aime le témoin.
 320. Tout autre eût de Mornay mal reconnu le soin. (7)
 Cher ami , dit le Roi , ne crains point ma colère ,
 Qui m'apprend mon devoir est trop sûr de me plaire.
 Viens , le cœur de ton Prince est digne encor de toi ;

- Je t'ai vû , c'en est fait , & tu me rens à moi :
325. Je reprends ma vertu , que l'Amour m'a ravie :
De ce honteux repos fuions l'ignominie :
Fuions ce lieu funeste , où mon cœur mutiné
Aime encor les liens dont il fut enchainé :
Me vaincre est désormais ma plus belle victoire.
330. Partons , bravons l'Amour dans les bras de la gloire ,
Et bientôt vers Paris répandant la terreur ,
Dans le sang Espagnol effaçons mon erreur.
A ces mots généreux , Mornay connut son Maître.
C'est vous , s'écria-t-il , que je revois paraître ;
335. Vous de la France entière auguste défenseur ,
Vous , vainqueur de vous-même , & Roi de votre cœur ;
L'Amour à votre gloire ajoute un nouveau lustre ;
Qui l'ignore est heureux , qui le domte est illustre.
Il dit : Le Roi s'apprête à partir de ces lieux.
340. Quelle douleur , ô Ciel ! attendrit ses adieux !
Plein de l'aimable objet , qu'il fuit & qu'il adore ,
En condamnant ses pleurs , il en versait encore.
Entraîné par Mornay , par l'Amour attiré ,
Il s'éloigne , il revient , il part desespéré.
345. Il part : en ce moment d'Estrée évanouie ,
Reste sans mouvement , sans couleur , & sans vie.
D'une soudaine nuit ses beaux yeux sont couverts ;
L'Amour qui l'aperçut jette un cri dans les airs :
Il s'épouvante , il craint qu'une nuit éternelle
350. N'enlève à son empire une Nymphe si belle ,
N'efface pour jamais les charmes de ces yeux ,
Qui devaient dans la France allumer tant de feux.
Il la prend dans ses bras ; & bientôt cette amante
Rouvre à sa douce voix sa paupière mourante ,

Lui

355. Lui nomme son amant , le redemande en vain ,
 Le cherche encor des yeux , & les ferme soudain.
 L'Amour baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle ,
 Au jour qu'elle fuyait tendrement la rappelle ;
 D'un espoir séduisant il lui rend la douceur ,
360. Et soulage les maux dont lui seul est l'auteur.
 Mornay toujours sévère , & toujours inflexible ,
 Entraînait cependant son Maître trop sensible.
 La force & la vertu leur montrent le chemin ,
 La gloire les conduit les lauriers à la main ;
365. Et l'Amour indigné , que le devoir surmonte ,
 Va cacher loin d'Anet sa colère & sa honte.
-

V A R I A N T E S

R E C U E I L L I E S

P A R L' A B B É L A N G L E T.

C H A N T N E U V I E M E.

(1) **AU** lieu des huit vers suivans , on trouve dans l'édition de 1723. ceux que voici :

*Dans ces climats charmans habite l'indolence,
Les peuples paresseux , séduits par l'abondance ,
N'ont jamais exercé par d'utiles travaux ,
Leurs corps appesantis qu'énerve le repos ;
Dans un loisir profond , aux soins inaccessible ,
La mollesse entretient un silence paisible ;
Seulement quelquefois on entend dans les airs
Les sons efféminés des plus tendres concerts ,
Les voix de mille amans , &c.*

(2) Voici comme l'édition de 1723. a mis ces deux vers :

*Sans cesse armé de traits plus prompts que le tonnerre ,
Porte en sa faible main les destins de la terre.*

(3) L'Edition de 1723. met ainsi ce vers :

La campagne où jadis on vit les murs de Troye.

(4) Ces deux vers sont ainsi dans l'édition de 1723.

*Jamais rien de plus beau ne parut sous les Cieux ,
Et seule elle ignorait le pouvoir de ses yeux.*

(5) Voici ce que met l'édition de 1723. au lieu de ce vers
& de quelques-uns des suivans :

*Au devant du Monarque il conduisit ses pas :
Armé de tous ses traits , présent à l'entrevue ,
Il allume en leur ame une crainte inconnue ,
Leur inspire ce trouble & ces émotions ,
Que forment en naissant les grandes passions.*

(6) *N'aime , ne voit , n'entend , &c.*

Après ce vers , voici ce qu'on lit dans l'édition de 1723.

*C'est alors que l'on vit dans les bras du repos ,
Les folâtres plaisirs désarmer ce Héros ;
L'un tenait sa cuirasse encor de sang trempée ,
L'autre avait détaché sa redoutable épée ,
Et riait en voyant dans ses débiles mains ,
Ce fer , l'appui du Trône , & l'effroi des humains.
Tandis que de l'amour Henri goûtait les charmes ,
Son absence en son camp répandait les alarmes ,
Et ses Chefs étonnés , ses soldats abattus , &c.*

(7) Ces deux vers sont ainsi dans l'édition de 1723.

*Tout autre eût d'un censeur haï le front sévère.
Cher ami , dit le Roi , tu ne peux me déplaire.
Viens , le cœur de son Prince , &c.*

N O T E S

D E

L' E D I T E U R.

a) **C**ette description du Temple de l'Amour, & la peinture de cette passion personnifiée, sont entièrement allégoriques. On a placé en Chypre le lieu de la scène, comme on a mis à Rome la demeure de la Politique; parce que les peuples de l'Isle de Chypre ont de tout tems passé pour être très abandonnés à l'amour, de même que la Cour de Rome a eu la réputation d'être la Cour la plus politique de l'Europe.

On ne doit point regarder ici l'Amour comme fils de Vénus, & comme un Dieu de la fable, mais comme une passion représentée avec tous les plaisirs & tous les défordres qui l'accompagnent.

b) **VAUCLUSE**, *Vallisclusa*, près de Gordes en Provence, célèbre par le séjour que fit Pétrarque dans les environs. L'on voit même encore près de sa source une maison, qu'on appelle la maison de Pétrarque.

c) **ANET** fut bâti par Henri II. pour Diane de Poitiers, dont les chiffres sont mêlés dans tous les ornemens de ce château, lequel n'est pas loin de la plaine d'Ivry.

d) **GABRIELLE D'ESTRÉES**, d'une ancienne maison de Picardie, fille & petite-fille d'un grand-Maitre de l'Artillerie, mariée au Seigneur

de Liancourt, & depuis Duchesse de Beaufort, &c.

Henri IV. en devint amoureux pendant les guerres civiles; il se déroba quelquefois pour l'aller voir. Un jour même il se déguisa en païsan, passa au travers des gardes ennemies, & arriva chez elle, non sans courir risque d'être pris.

On peut voir ces détails dans l'histoire des amours du grand Alcandre, écrite par une Princesse de Conti.

e) **CLÉOPATRE** allant à Tarfe, où Antoine l'avait mandée, fit ce voyage sur un vaisseau brillant d'or, & orné des plus belles peintures; les voiles étaient de pourpre, les cordages d'or & de soie. Cléopâtre était habillée, comme on représentait alors la Déesse Vénus; ses femmes représentaient les Nymphes & les Graces; la poupe & la proue étaient remplies des plus beaux enfans déguifés en Amours. Elle avançait dans cet équipage sur le fleuve Cydnus, au son de mille instrumens de musique. Tout le peuple de Tarfe la prit pour la Déesse. On quitta le tribunal d'Antoine pour courir au devant d'elle. Ce Romain lui-même alla la recevoir, & en devint éperdument amoureux. (**PLUTARQUE.**)

1. 3. 28

187e



H. Gravelot del.

N. de Lamoignon Sculp.

Tout le peuple change' dans ce jour salulaire ,
Reconnait son vrai Roi, son Vainqueur et son Pere.

Mars 1793.

L A
H E N R I A D E.

C H A N T D I X I È M E.

A R G U M E N T.

*R*etour du Roi à son Armée : il recommence le Siège. Combat singulier du Vicomte de Turenne , & du Chevalier d'Aumale. Famine horrible qui désole la ville. Le Roi nourrit lui-même les habitans , qu'il assidue. Le Ciel récompense enfin ses vertus. La vérité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ses portes , & la guerre est finie.

Ces momens dangereux , perdus dans la mollesse , (1)
Avaient fait aux vaincus oublier leur faiblesse.

A de nouveaux exploits Mayenne est préparé.

D'un espoir renaissant le peuple est enyvré.

5. Leur espoir les trompait ; Bourbon que rien n'arrête ,
Accourt impatient d'achever sa conquête.

Paris épouvanté revit ses étendarts ;

Le Héros reparut aux pieds de ses remparts ,
De ces mêmes remparts , où fume encor sa foudre ,

10. Et qu'à réduire en cendre il ne put se résoudre ,
Quand l'Ange de la France , apaisant son courroux ,

A a iij

- Retint son bras vainqueur , & suspendit ses coups.
Déjà le camp du Roi jette des cris de joie ;
D'un œil d'impatience il dévorait sa proie.
15. Les Ligueurs cependant d'un juste effroi troublés ,
Près du prudent Mayenne étaient tous rassemblés.
Là , d'Aumale , ennemi de tout conseil timide ,
Leur tenait fièrement ce langage intrépide :
Nous n'avons point encor appris à nous cacher ;
20. L'ennemi vient à nous , c'est là qu'il faut marcher ;
C'est là qu'il faut porter une fureur heureuse.
Je connais des Français la fougue impétueuse ;
L'ombre de leurs remparts affaiblit leur vertu.
Le Français qu'on attaque est à demi vaincu.
25. Souvent le desespoir a gagné des batailles :
J'attens tout de nous seuls , & rien de nos murailles.
Héros qui m'écoutez , volez aux champs de Mars ;
Peuples qui nous suivez , vos Chefs font vos remparts.
Il se tut à ces mots ; les Ligueurs en silence
30. Semblaient de son audace accuser l'imprudence.
Il en rougit de honte , & dans leurs yeux confus
Il lut en frémissant leur crainte & leur refus.
Eh bien , poursuivit-il , si vous n'osez me suivre ,
Français , à cet affront je ne veux point survivre.
35. Vous craignez les dangers ; seul je m'y vais offrir ,
Et vous apprendre à vaincre , ou du moins à mourir.
De Paris à l'instant il fait ouvrir la porte ;
Du peuple qui l'entoure il éloigne l'escorte ;
Il s'avance : un Héraut , ministre des combats ,
40. Jusqu'aux tentes du Roi marche devant ses pas ,
Et crie à haute voix : Quiconque aime la gloire ,
Qu'il dispute en ces lieux l'honneur de la victoire :

- D'Aumale vous attend ; ennemis , paraîſſez.
 Tous les Chefs à ces mots d'un beau zèle pouſſés ,
45. Voulaient contre d'Aumale eſſayer leur courage.
 Tous briguaient près du Roi cet illuſtre avantage ;
 Tous avaient mérité ce prix de la valeur ;
 Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.
 Le Roi mit dans ſes mains la gloire de la France.
50. Va , dit-il , d'un ſuperbe abaîſſer l'inſolence ;
 Combats pour ton Pais , pour ton Prince , & pour toi ,
 Et reçois en partant les armes de ton Roi.
 Le Héros , à ces mots , lui donne ſon épée.
 Votre attente , ô grand Roi , ne ſera point trompée ,
55. Lui répondit Turenne , embrailant ſes genoux :
 J'en atteste ce fer , & j'en jure par vous.
 Il dit ; le Roi l'embraille , & Turenne s'élance
 Vers l'endroit , où d'Aumale , avec impatience ,
 Attendait qu'à ſes yeux un combattant parût.
60. Le peuple de Paris aux remparts accourut ;
 Les ſoldats de Henri près de lui ſe rangèrent :
 Sur les deux combattans tous les yeux s'attachèrent ;
 Chacun dans l'un des deux voyant ſon défenſeur ,
 Du geſte & de la voix excitait ſa valeur.
65. Cependant ſur Paris s'élevait un nuage ,
 Qui ſembloit apporter le tonnerre & l'orage ;
 Ses flancs noirs & brulans tout-à-coup entr'ouverts ,
 Vomiffent dans ces lieux les monſtres des Enfers ,
 Le Fanatiſme affreux , la Diſcorde farouche ,
70. La ſombre Politique , au cœur faux , à l'œil louche ,
 Le Démon des combats respirant les fureurs ,
 Dieux enyvres de ſang , Dieux dignes des Ligueurs :
 Aux remparts de la ville ils fondent , ils s'arrêtent ,

- En faveur de d'Aumale au combat ils s'apprentent.
75. Voilà qu'au même instant , du haut des Cieux ouverts ,
Un Ange est descendu sur le trône des airs ,
Couronné de rayons , nageant dans la lumière ,
Sur des ailes de feu parcourant sa carrière ,
Et laissant loin de lui l'Occident éclairé
80. Des sillons lumineux dont il est entouré.
Il tenait d'une main cette olive sacrée ,
Préface consolant d'une paix désirée ;
Dans l'autre étincelait ce fer d'un Dieu vengeur ,
Ce glaive dont s'arma l'Ange exterminateur ,
85. Quand jadis l'Eternel à la mort dévorante
Livra les premiers-nés d'une race insolente.
A l'aspect de ce glaive interdits , désarmés ,
Les monstres infernaux semblent inanimés ;
La terreur les enchaîne ; un pouvoir invincible
90. Fait tomber tous les traits de leur troupe inflexible.
Ainsi de son autel teint du sang des humains
Tomba ce fier Dagon , ce Dieu des Philistins ,
Lorsque du DIEU des Dieux en son Temple apportée
A ses yeux éblouis l'Arche fut présentée.
95. Paris , le Roi , l'Armée , & l'Enfer , & les Cieux ,
Sur ce combat illustre avaient fixé les yeux.
Bientôt les deux guerriers entrent dans la carrière.
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière.
Leur bras n'est point chargé du poids d'un bouclier ;
100. Ils ne se cachent point sous ces bustes d'acier ,
Des anciens Chevaliers ornement honorable ,
Eclatant à la vûe , aux coups impénétrable ;
Ils négligent tous deux cet appareil qui rend
Et le combat plus long , & le danger moins grand.

Leur

105. Leur arme est une épée ; & sans autre défense ,
Exposé tout entier , l'un & l'autre s'avance.
O Dieu ! cria Turenne , arbitre de mon Roi ,
Descends , juge sa cause & combats avec moi ;
Le courage n'est rien sans ta main protectrice ;
110. J'attends peu de moi-même , & tout de ta justice.
D'Aumale répondit ; J'attends tout de mon bras ;
C'est de nous que dépend le destin des combats ;
En vain l'homme timide implore un Dieu suprême ,
Tranquille au haut du Ciel il me laisse à moi-même ;
115. Le parti le plus juste est celui du vainqueur ,
Et le Dieu de la guerre est la seule valeur.
Il dit , & d'un regard enflammé d'arrogance ,
Il voit de son rival la modeste assurance.
Mais la trompette sonne. Ils s'élancent tous deux ;
120. Ils commencent enfin ce combat dangereux :
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur & l'adresse ,
L'ardeur , la fermeté , la force , la souplesse ,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étaient portés & parés à l'instant.
125. Tantôt avec fureur l'un d'eux se précipite ;
L'autre d'un pas léger se détourne , & l'évite.
Tantôt plus rapprochés ils semblent se saisir ;
Leur péril renaissant donne un affreux plaisir ;
On se plaît à les voir s'observer & se craindre ,
130. Avancer , s'arrêter , se mesurer , s'atteindre ;
Le fer étincelant avec art détourné ,
Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné. (2)
Telle on voit du Soleil la lumière éclatante
Briser ses traits de feu dans l'onde transparente ,
135. Et se rompant encor par des chemins divers ,

- De ce cristal mouvant repasser dans les airs.
 Le spectateur surpris , & ne pouvant le croire ,
 Voyait à tout moment leur chute & leur victoire.
 D'Aumale est plus ardent , plus fort , plus furieux ;
140. Turenne est plus adroit , & moins impétueux ;
 Maître de tous ses sens , animé sans colère ,
 Il fatigue à loisir son terrible adversaire.
 D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur :
 Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur.
145. Turenne , qui l'observe , aperçoit sa faiblesse ;
 Il se ranime alors , il le pousse , il le presse.
 Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.
 D'Aumale est renversé dans les flots de son sang.
 Il tombe , & de l'Enfer tous les monstres frémissent ;
150. Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent :
 » De la Ligue à jamais le trône est renversé ;
 » Tu l'emportes , Bourbon , notre règne est passé.
 Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
 D'Aumale sans vigueur , étendu sur le sable ,
155. Menace encor Turenne , & le menace en vain ;
 Sa redoutable épée échappe de sa main.
 Il veut parler , sa voix expire dans sa bouche.
 L'horreur d'être vaincu rend son air plus farouche.
 Il se lève , il retombe , il ouvre un œil mourant ,
160. Il regarde Paris , & meurt en soupirant.
 Tu le vis expirer , infortuné Mayenne ,
 Tu le vis , tu frémis , & ta chute prochaine
 Dans ce moment affreux s'offrit à tes esprits.
 Cependant des soldats , dans les murs de Paris a) ,
165. Rapportaient à pas lents le malheureux d'Aumale.
 Ce spectacle sanglant , cette pompe fatale

- Entre au milieu d'un peuple interdit , égaré :
 Chacun voit en tremblant ce corps défiguré ,
 Ce front souillé de sang , cette bouche entr'ouverte ,
170. Cette tête panchée , & de poudre couverte ,
 Ces yeux où le trépas étale ses horreurs.
 On n'entend point de cris , on ne voit point de pleurs.
 La honte , la pitié , l'abattement , la crainte ,
 Etouffent leurs sanglots , & retiennent leur plainte :
175. Tout se tait , & tout tremble. Un bruit rempli d'horreur ,
 Bientôt de ce silence augmente la terreur.
 Les cris des assiégeans jusqu'au Ciel s'élevèrent ;
 Les Chefs & les soldats près du Roi s'assemblèrent :
 Ils demandent l'affaut ; mais l'auguste Louis (3) ,
180. Protecteur des Français , Protecteur de son fils ,
 Modérerait de Henri le courage terrible.
 Ainsi des Elémens le moteur invisible
 Contient les Aquilons suspendus dans les airs ,
 Et pose la barrière où se brisent les mers :
185. Il fonde les Cités , les disperse en ruines ,
 Et les cœurs des humains font dans ses mains divines.
 Henri de qui le Ciel a réprimé l'ardeur ,
 Des guerriers qu'il gouverne enchaîne la fureur.
 Il sentit qu'il aimait son ingrate patrie ,
190. Il voulut la sauver de sa propre furie.
 Hai de ses sujets , prompt à les épargner ,
 Eux seuls voulaient se perdre , il les voulut gagner.
 Heureux si sa bonté prévenant leur audace ,
 Forçait ces malheureux à lui demander grace !
195. Pouvant les emporter , il les fait investir ;
 Il laisse à leurs fureurs le tems du repentir.
 Il b) crut que sans affauts , sans combats , sans allarmes ,

- La disette & la faim , plus fortes que ses armes ,
 Lui livreraient sans peine un peuple inanimé ,
200. Nourri dans l'abondance , au luxe accoutumé ;
 Qui , vaincu par ses maux , souple dans l'indigence ,
 Viendrait à ses genoux implorer sa clémence.
 Mais le faux zèle , hélas ! qui ne saurait céder , (4)
 Enseigne à tout souffrir , comme à tout hasarder.
205. Les mutins qu'épargnait cette main vengeresse ,
 Prenaient d'un Roi clément la vertu pour faiblesse ;
 Et fiers de ses bontés , oubliant sa valeur ,
 Ils défiaient leur Maître , ils bravaient leur vainqueur ;
 Ils osaient insulter à sa vengeance oisive.
210. Mais lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive ,
 Cessèrent d'apporter dans ce vaste séjour ,
 L'ordinaire tribut des moissons d'alentour ;
 Quand on vit dans Paris la faim pâle & cruelle ,
 Montrant déjà la mort , qui marchait après elle ;
215. Alors on entendit des hurlemens affreux ;
 Ce superbe Paris fut plein de malheureux ,
 De qui la main tremblante , & la voix affaiblie ,
 Demandaient vainement le soutien de leur vie.
 Bientôt le riche même , après de vains efforts ,
220. Eprouva la famine au milieu des trésors.
 Ce n'était plus ces jeux , ces festins & ces fêtes ,
 Où de mirte & de rose ils couronnaient leurs têtes ,
 Où parmi des plaisirs , toujours trop peu goûtés ,
 Les vins les plus parfaits , les mets les plus vantés ,
225. Sous des lambris dorés , qu'habite la mollesse ,
 De leur goût dédaigneux irritaient la paresse.
 On vit avec effroi tous ces voluptueux ,
 Pâles , défigurés , & la mort dans les yeux ,

- Périssant de misère au sein de l'opulence ,
 230. Détester de leurs biens l'inutile abondance.
 Le vieillard , dont la faim va terminer les jours ,
 Voit son fils au berceau , qui périt sans secours.
 Ici meurt dans la rage une famille entière.
 Plus loin , des malheureux couchés sur la poussière ,
 235. Se disputaient encor , à leurs derniers momens ,
 Les restes odieux des plus vils alimens.
 Ces spectres affamés , outrageant la nature ,
 Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture.
 Des morts épouvantés les ossemens poudreux ,
 240. Ainsî qu'un pur froment sont préparés par eux.
 Que n'osent point tenter les extrêmes misères !
 On les vit se nourrir des cendres de leurs pères.
 Ce détestable mets c) avança leur trépas ,
 Et ce repas pour eux fut le dernier repas.
 245. Ces Prêtres , cependant , ces Docteurs fanatiques ,
 Qui loin de partager les misères publiques ,
 Bornant à leurs besoins tous leurs soins paternels ,
 Vivaient dans l'abondance à l'ombre des autels d),
 Du Dieu qu'ils offensaient attestant la souffrance ,
 250. Allaient partout du peuple animer la constance.
 Aux uns , à qui la mort allait fermer les yeux ,
 Leurs libérales mains ouvraient déjà les Cieux :
 Aux autres ils montraient d'un coup d'œil prophétique ,
 Le tonnerre allumé sur un Prince hérétique ,
 255. Paris bientôt sauvé par des secours nombreux ,
 Et la manne du Ciel prête à tomber pour eux.
 Hélas ! ces vains appas , ces promesses stériles ,
 Charmaient ces malheureux , à tromper trop faciles ;
 Par les Prêtres séduits , par les Seize effrayés ,
 B b iij

160. Soumis , presque contens , ils mouraient à leurs pieds ,
Trop heureux , en effet , d'abandonner la vie.
D'un ramas d'étrangers la ville était remplie ;
Tigres que nos ayeux nourrissaient dans leur sein ,
Plus cruels que la mort , & la guerre & la faim.
165. Les uns étaient venus des campagnes Belges ,
Les autres des rochers & des monts Helvétiques ,
Barbares & , dont la guerre est l'unique métier ,
Et qui vendent leur sang à qui veut le payer.
De ces nouveaux Tyrans les avides cohortes
170. Assiégent les maisons , en enfoncent les portes ,
Aux hôtes effrayés présentent mille morts ,
Non pour leur arracher d'inutiles trésors ,
Non pour aller ravir , d'une main adultère ,
Une fille éplorée , à sa tremblante mère ;
175. De la cruelle faim le besoin consumant
Fait expirer en eux tout autre sentiment ;
Et d'un peu d'alimens la découverte heureuse
Était l'unique but de leur recherche affreuse.
Il n'est point de tourment , de supplice & d'horreur ,
180. Que pour en découvrir n'inventât leur fureur.
Une femme , (grand Dieu ! faut-il à la mémoire)
Conserver le récit de cette horrible histoire ?)
Une femme avait vu , par ces cœurs inhumains ,
Un reste d'alimens arraché de ses mains.
185. Des biens que lui ravit la fortune cruelle ,
Un enfant lui restait , prêt à périr comme elle :
Furieuse , elle approche , avec un coutelas ,
De ce fils innocent qui lui tendait les bras ;
Son enfance , sa voix , sa misère , & ses charmes ,
190. A sa mère en fureur arrachent mille larmes ;

- Elle tourne sur lui son visage effrayé ,
Plein d'amour , de regret , de rage , de pitié ;
Trois fois le fer échappe à sa main défaillante.
La rage enfin l'emporte , & d'une voix tremblante ,
295. Détestant son hymen & sa fécondité ,
Cher & malheureux fils , que mes flancs ont porté ,
Dit-elle , c'est en vain que tu reçus la vie ,
Les Tyrans , ou la faim l'auraient bientôt ravie :
Et pourquoi vivrais-tu ? Pour aller dans Paris ,
300. Errant & malheureux pleurer sur ses débris ?
Meurs avant de sentir mes maux & ta misère ;
Rends-moi le jour , le sang , que t'a donné ta mère ;
Que mon sein malheureux te serve de tombeau ,
Et que Paris du moins voye un crime nouveau.
305. En achevant ces mots , furieuse , égarée ,
Dans les flancs de son fils sa main désespérée
Enfonce en frémissant le parricide acier ;
Porte le corps sanglant auprès de son foyer ,
Et d'un bras que pouffait sa faim impitoyable ,
310. Prépare avidement ce repas effroyable.
Attirés par la faim les farouches soldats ,
Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas .
Leur transport est semblable à la cruelle joie
Des ours & des lions , qui fondent sur leur proie ;
315. A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur ,
Ils enfoncent la porte. O surprise ! ô terreur !
Près d'un corps tout sanglant à leurs yeux se présente
Une femme égarée , & de sang dégoutante.
Oui , c'est mon propre fils , oui , monstres inhumains ,
320. C'est vous qui dans son sang avez trempé mes mains :
Que la mère & le fils vous servent de pâture :

- Craignez-vous plus que moi d'outrager la nature ?
Quelle horreur , à mes yeux , semble vous glacer tous ?
Tigres , de tels festins sont préparés pour vous.
325. Ce discours insensé , que sa rage prononce ,
Est suivi d'un poignard , qu'en son cœur elle enfonce.
De crainte , à ce spectacle , & d'horreur agités ,
Ces monstres confondus courent épouvantés.
Ils n'osent regarder cette maison funeste ;
330. Ils pensent voir sur eux tomber le feu céleste ;
Et le peuple effrayé de l'horreur de son sort ,
Levait les mains au Ciel , & demandait la mort.
Jusqu'aux tentes du Roi , mille bruits en coururent ;
Son cœur en fut touché , ses entrailles s'émurent ;
335. Sur ce peuple infidèle il répandit des pleurs :
O Dieu ! s'écria-t-il , Dieu , qui lis dans les cœurs ,
Qui vois ce que je puis , qui connais ce que j'ose ,
Des Ligueurs & de moi tu sépars la cause.
Je puis lever vers toi mes innocentes mains ;
340. Tu le fais , je tendais les bras à ces mutins ;
Tu ne m'imputes point leurs malheurs & leurs crimes.
Que Mayenne à son gré s'immole ces victimes ;
Qu'il impute , s'il veut , des désastres si grands ,
A la nécessité , l'excuse des Tyrans ;
345. De mes sujets séduits qu'il comble la misère ;
Il en est l'ennemi , j'en dois être le père.
Je le suis , c'est à moi de nourrir mes enfans ,
Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorans.
Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même ,
350. Dûssai-je en le sauvant perdre mon Diadème ,
Qu'il vive , je le veux , il n'importe à quel prix ;
Sauvons-le malgré lui de ses vrais ennemis ;

Et

- Et si trop de pitié me coûte mon Empire ,
Que du moins sur ma tombe un jour on puisse lire :
355. » Henri de ses sujets ennemi généreux ,
» Aima mieux les sauver que de régner sur eux.
Il dit *g*) , & dans l'instant il veut que son armée
Approche sans éclat de la ville affamée ;
Qu'on porte aux citoyens des paroles de paix ,
360. Et qu'au lieu de vengeance on parle de bienfaits.
A cet ordre divin ses troupes obéissent.
Les murs en ce moment de peuple se remplissent.
On voit sur les remparts avancer à pas lents ,
Ces corps inanimés , livides & tremblans ,
365. Tels qu'on feignait jadis que des Royaumes sombres
Les Mages à leur gré faisaient sortir les ombres ,
Quand leur voix du Cocyte arrêtant les torrens ,
Appellait les Enfers , & les Mânes errans.
Quel est de ces mourans l'étonnement extrême !
370. Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même.
Tourmentés , déchirés par leurs fiers défenseurs ,
Ils trouvent la pitié dans leurs persécuteurs.
Tous ces événemens leur semblaient incroyables.
Ils voyaient devant eux ces piques formidables ,
375. Ces traits , ces instrumens des cruautés du fort ,
Ces lances qui toujours avaient porté la mort ,
Secondant de Henri la généreuse envie ,
Au bout d'un fer sanglant leur apporter la vie.
Sont-ce là , disaient-ils , ces monstres si cruels ?
380. Est-ce là ce Tyran si terrible aux mortels ,
Cet ennemi de Dieu , qu'on peint si plein de rage ?
Hélas ! du Dieu vivant c'est la brillante image ;
C'est un Roi bienfaisant , le modèle des Rois ;

Nous ne méritons pas de vivre sous ses loix.

385. Il triomphe , il pardonne , il chérit qui l'offense.

Puisse tout notre sang cimenter sa puissance !

Trop dignes du trépas dont il nous a sauvés ,

Consacrons lui ces jours , qu'il nous a conservés.

De leurs cœurs attendris tel était le langage :

390. Mais qui peut s'assurer sur un peuple volage ,

Dont la faible amitié s'exhale en vains discours ,

Qui quelquefois s'élève & retombe toujours ?

Ces prêtres , dont cent fois la fatale éloquence

Ralluma tous ces feux qui consumaient la France ,

395. Vont se montrer en pompe à ce peuple abatu.

» Combattans sans courage , & Chrétiens sans vertu ,

» A quel indigne appas vous laissez-vous séduire ?

» Ne connaissez-vous plus les palmes du martyr ?

» Soldats du Dieu vivant , voulez-vous aujourd'hui

400. » Vivre pour l'outrager , pouvant mourir pour lui ?

» Quand Dieu du haut des Cieux nous montre la Couronne ,

» Chrétiens , n'attendons pas qu'un Tyran nous pardonne ,

» Dans sa coupable secte il veut nous réunir :

» De ses propres bienfaits songeons à le punir.

405. » Sauvons nos Temples saints de son culte hérétique.

C'est ainsi qu'ils parlaient , & leur voix fanatique ,

Maitresse du vil peuple , & redoutable aux Rois ,

Des bienfaits de Henri faisait taire la voix ;

Et déjà quelques-uns reprenant leur furie ,

410. S'accusaient en secret de lui devoir la vie.

A travers ces clameurs & ces cris odieux ,

La vertu de Henri pénétra dans les Cieux.

Louis , qui du plus haut de la voûte divine

Veille sur les Bourbons , dont il est l'origine ,

415. Connut qu'enfin les tems allaient être accomplis, (5)
Et que le Roi des Rois adopterait son fils.
Aussi-tôt de son cœur il chassa les allarmes ;
La Foi vint essuyer ses yeux mouillés de larmes ;
Et la douce espérance , & l'amour paternel ,
420. Conduisirent ses pas aux pieds de l'Eternel.
Au milieu des clartés d'un feu pur & durable ,
Dieu mit avant les tems son trône inébranlable.
Le Ciel est sous ses pieds ; de mille astres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
425. La puissance , l'amour , avec l'intelligence ,
Unis & divisés composent son essence.
Ses saints dans les douceurs d'une éternelle paix ,
D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais ,
Pénétrés de sa gloire , & remplis de lui-même ,
430. Adorent à l'envi sa Majesté suprême.
Devant lui sont ces Dieux , ces brûlans Séraphins ,
A qui de l'univers il commet les destins.
Il parle , & de la terre ils vont changer la face ;
Des Puissances du siècle ils retranchent la race ,
435. Tandis que les humains , vils jouets de l'erreur ,
Des conseils éternels accusent la hauteur.
Ce sont eux dont la main frappant Rome asservie ,
Aux fiers enfans du Nord ont livré l'Italie ,
L'Espagne aux Africains , Solime aux Ottomans.
440. Tout Empire est tombé , tout peuple eut ses Tyrans :
Mais cette impénétrable & juste Providence
Ne laisse pas toujours prospérer l'insolence ;
Quelquefois sa bonté , favorable aux humains ,
Met le sceptre des Rois dans d'innocentes mains.
445. Le père des Bourbons à ses yeux se présente ,
C c ij

- Et lui parle en ces mots d'une voix gémissante :
Père de l'Univers , si tes yeux quelquefois
Honorent d'un regard les Peuples & les Rois ,
Vois le peuple Français à son Prince rebelle ;
450. S'il viole tes loix , c'est pour t'être fidelle.
Aveuglé par son zèle il te défobéit ,
Et pense te venger alors qu'il te trahit.
Vois ce Roi triomphant , ce foudre de la guerre ,
L'exemple , la terreur , & l'amour de la terre ;
455. Avec tant de vertu , n'as-tu formé son cœur
Que pour l'abandonner aux pièges de l'erreur ?
Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage ,
A son Dieu qu'il adore offre un coupable hommage ?
Ah ! si du grand Henri ton culte est ignoré ,
460. Par qui le Roi des Rois veut-il être adoré ?
Daigne éclairer ce cœur , créé pour te connaître :
Donne à l'Eglise un fils , donne à la France un Maître.
Des Ligueurs obstinés confonds les vains projets ,
Rends les sujets au Prince , & le Prince aux sujets ;
465. Que tous les cœurs unis adorent ta justice ,
Et t'offrent dans Paris le même sacrifice.
L'Eternel à ses vœux se laissa pénétrer ,
Par un mot de sa bouche il daigna l'assurer.
A sa divine voix les astres s'ébranlèrent :
470. La terre en tressaillit , les Ligueurs en tremblèrent.
Le Roi qui dans le Ciel avait mis son appui ,
Sentit que le Très-Haut s'intéressait pour lui.
Soudain la vérité , si longtems attendue ,
Toujours chère aux humains , mais souvent inconnue ,
475. Dans les tentes du Roi , descend du haut des Cieux :
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux :

De moment en moment, les ombres qui la couvrent,
Cèdent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent :
Bientôt elle se montre à ses yeux satisfaits ,

480. Brillante d'un éclat , qui n'éblouit jamais.

Henri , dont le grand cœur était formé pour elle ,
Voit , connaît , aime enfin sa lumière immortelle.
Il avoue avec foi , que la Religion (6)
Est au - dessus de l'homme , & confond la raison.

485. Il reconnaît l'Eglise ici-bas combattue ,
L'Eglise toujours une , & partout étendue ,
Libre , mais sous un Chef , adorant en tout lieu ,
Dans le bonheur des Saints , la grandeur de son Dieu.
Le CHRIST , de nos péchés victime renaissante ,

490. De ses élus chéris nourriture vivante ,
Descend sur les Autels à ses yeux éperdus ,
Et lui découvre un Dieu sous un pain , qui n'est plus.
Son cœur obéissant se soumet , s'abandonne
A ces mystères saints dont son esprit s'étonne.

495. Louis dans ce moment , qui comble ses souhaits ,
Louis tenant en main l'olive de la paix ,
Descend du haut des Cieux vers le Héros qu'il aime ;
Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.
Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à sa voix ;

500. Il entre h) au nom de Dieu , qui fait régner les Rois.
Les Ligueurs éperdus , & mettant bas leurs armes ,
Sont aux pieds de Bourbon , les baignent de leurs larmes ;
Les Prêtres sont muets , les Seize épouvantés
En vain cherchent pour fuir des antres écartés.

505. Tout le peuple changé dans ce jour salulaire ,
Reconnaît son vrai Roi , son Vainqueur , & son Père.

Dès-lors on admira ce règne fortuné ,

C c iij

Et commencé trop tard , & trop tôt terminé.

L'Autrichien trembla. Justement désarmée

510. Rome adopta Bourbon , Rome s'en vit aimée.

La Discorde rentra dans l'éternelle nuit.

A reconnaître un Roi Mayenne fut réduit ;

Et soumettant enfin son cœur & ses Provinces ,

Fut le meilleur sujet du plus juste des Princes.

F I N.

V A R I A N T E S
R E C U E I L L I E S
PAR L'ABBÉ LANGLET.

C H A N T D I X I È M E .

(1) *Ces momens dangereux , &c.*

Voici de quelle manière commence l'édition de 1723.

*Le tems vole , & sa perne est toujours dangereuse ;
 En vain du grand Bourbon la main victorieuse
 Fit dans les champs d'Ivry triompher sa vertu ;
 Négliger ses lauriers , c'est n'avoir point vaincu ;
 Ces jours , ces doux momens perdus dans la mollesse ,
 Rendaient aux ennemis l'audace & l'allégresse.
 Déjà dans leur azile oubliant leurs malheurs ,
 Vaincus , chargés d'opprobre , ils parlaient en vainqueurs.*

(2) Tous ces vers n'étaient pas dans les premières éditions.

(3) *Ils demandaient l'affaut , &c.*

Au lieu de ce vers , & des treize qui le suivent , voici ce que met l'édition de 1723.

Mais d'un peuple barbare , ennemi généreux ,

*Henri retint ses traits déjà tournés sur eux ;
 Il voulait les sauver de leur propre furie :
 Haï de ses sujets , il aimait sa patrie ;
 Armé pour les punir , prompt à les épargner , &c.*

(4) *Mais le faux zèle , hélas , &c.*

Au lieu de ces deux vers , voici ceux que met l'édition de 1723.

*Mais il ne prévint pas en cette occasion
 Ce que pouvaient les Seize & la Religion.*

(5) Au lieu de ce vers , & des treize qui suivent , il y avait dans l'édition de 1727.

*Malgré tant de clameurs & de cris odieux ,
 La vertu de Henri pénétra dans les Cieux , &c.
 Par des coups effrayants souvent ce Dieu jaloux
 A sur les Nations étendu son courroux ;
 Mais toujours pour le juste il eut des yeux propices ,
 Il le soutient lui-même au bord des précipices ,
 Epure sa vertu dans les adversités ,
 Combat pour sa défense , & marche à ses côtés.*

Et quelques vers après.

*Enfin les tems affreux allaient être accomplis ,
 Qu'aux plaines d'Albion le Ciel avait prédits ;
 Le saint Roi , qui du haut de la voûte divine
 Veillait sur le Héros dont il est l'origine ,
 Touché de sa vertu , saisi de tant d'horreurs ,
 Aux pieds de l'Eternel apporte ses douleurs.*

Mais l'Auteur a eu raison de les changer.

(6) Il

(6) Il y avait dans l'édition de 1727.

*Il abjure avec foi ces dogmes séducteurs ,
Ingénieux enfans de cent nouveaux Docteurs.*

FIN DES VARIANTES RECUEILLIES PAR MR. LANGLET.

N O T E S

D E

L' E D I T E U R.

a) **L**E Chevalier d'Aumale fut tué dans ce tems-là à Saint-Denis, & sa mort affaiblit beaucoup le parti de la Ligue. Son duel avec le Vicomte de Turenne n'est qu'une fiction ; mais ces combats singuliers étaient encor à la mode. Il s'en fit un célèbre derrière les Chartreux, entre le Sr. de Marivaux, qui tenait pour les Royalistes, & le Sr. Claude de Marolles, qui tenait pour les Ligueurs. Ils se battirent en présence du peuple & de l'armée, le jour même de l'assassinat d'Henri III ; mais ce fut Marolles qui fut vainqueur.

b) Henri IV. bloqua Paris en 1590. avec moins de vingt mille hommes.

c) Ce fut l'Ambassadeur d'Espagne auprès de la Ligue, qui donna le conseil de faire du pain avec des os de morts : conseil, qui fut exécuté,

& qui ne servit qu'à avancer les jours de plusieurs milliers d'hommes. Sur quoi on remarque l'étrange faiblesse de l'imagination humaine. (Ces assésés n'auraient pas osé manger la chair de leurs compatriotes, qui venaient d'être tués, mais ils mangeaient volontiers les os.)

d) On fit la visite, dit Mezeray, dans les logis des Ecclésiastiques & dans les Couvens, qui se trouverent tous pourvus, même celui des Capucins, pour plus d'un an.

e) Les Suisses, qui étaient dans Paris à la solde du Duc de Mayenne, y commirent des excès affreux, au rapport de tous les Historiens du tems ; c'est sur eux seuls, que tombe ce mot de *Barbares*, & non sur leur nation, pleine de bon sens & de droiture, & l'une des plus respectables

Tom. I.

D d

nations du monde , puisqu'elle ne songe qu'à conserver sa liberté , & jamais à opprimer celle des autres.

f) Cette histoire est rapportée dans tous les mémoires du tems. De pareilles horreurs arrivèrent aussi au siège de la ville de Sancerre.

g) HENRI IV. fut si bon , qu'il permettait à ses Officiers d'envoyer , (comme le dit Mezeray ,) des rafraichissemens à leurs anciens amis & aux Dames. Les soldats en faisaient autant , à l'exemple des Offi-

ciers. Le Roi avait de plus la générosité de laisser sortir de Paris presque tous ceux qui se présentaient. Par là il arriva effectivement , que les assiégeans nourrissent les assiégés.

h) Ce blocus & cette famine de Paris ont pour époque l'année 1590. & Henri IV. n'entra dans Paris , qu'au mois de Mars 1594. Il s'était fait Catholique en Juillet 1593. mais il a falu rapprocher ces trois grands événemens , parce qu'on écrivait un poëme , & non une histoire.

FIN DES NOTES DE L'ÉDITEUR.

AUTRES NOTES

TIRÉES DE L'ÉDITION

DE MR. L'ABBÉ LANGLÉT,

ET DE QUELQUES ÉDITIONS PRÉCÉDENTES.

C H A N T P R E M I E R.

Vers 30. Page 2.

Les peuples à ses pieds, &c.

LE Duc d'Anjou fut élu Roi de Pologne, par les mouvemens que donna Jean de *Montluc*, Evêque de Valence, Ambassadeur de France en Pologne; & Henri n'alla qu'à re-

gret recevoir cette Couronne : mais ayant appris en 1574. la mort de son frère, il ne tarda point à revenir en France.

Vers 35. Page 2.

Quélus & Saint - Maigrin , Joyeuse & d'Espernon.

La note de l'édition de 1723. est très étendue, & contient même beau-

coup de vérités & de curiosités historiques.

Maugiron , Saint - Maigrin , Joyeuse & d'Espernon.

C'était eux qu'on appelloit les Mignons de Henri III. St. Luc, Livarot, Villequier, Duguaft, & surtout Quélus, eurent part aussi & à sa faveur & à ses débauches. Il est certain, qu'il eut pour ce dernier une passion capable des plus grands excès. Dans la première jeunesse on lui avait dé-

jà reproché ses goûts; il avait eu une amitié fort équivoque pour ce même Duc de Guise, qu'il fit depuis tuer à Blois. Le Docteur Boucher, dans son livre, *De jussu Henrici Tertii abdicatione*, ose avancer, que la haine de Henri III. pour le Cardinal de Guise n'avait d'autre fondement que les

Dd ij

refus qu'il en avait efflués dans sa jeunesse ; mais ce conte ressemble à toutes les autres calomnies dont le livre de Boucher est rempli.

Henri III. mêlait avec ses Mignons la Religion à la débauche ; il faisait avec eux des retraites , des pèlerinages , & se donnait la discipline. Il institua la Confrérie de la mort , soit pour la mort d'un de ses Mignons , soit pour celle de la Princesse de Condé sa maîtresse ; les Capucins & les Minimes étaient les Directeurs des Confrères , parmi lesquels il admit quelques Bourgeois de Paris ; ces Confrères étaient vêtus d'une robe d'étamine noire , avec un capuchon. Dans une autre Confrérie toute contraire , qui était celle des Pénitens blancs , il n'admit que ses Courtisans. Il était persuadé , aussi-bien que certains Théologiens de son tems , que ces momeries expiaient les péchés d'habitude : on tient que les statuts de ces Confrères , leurs habits , leurs règles , étaient des emblèmes de ses amours , & que le poète Desportes , Abbé de Tyron , l'un des plus fins Courtisans de ce tems-là , les avait expliqués dans un livre , qu'il jeta depuis au feu.

Henri III. vivait d'ailleurs dans la mollesse & dans l'afféterie d'une femme coquette ; il couchait avec des gants d'une peau particulière , pour

conserver la beauté de ses mains , qu'il avait effectivement plus belles que toutes les femmes de sa Cour ; il mettait sur son visage une pâte préparée , & une espèce de masque par dessus : c'est ainsi qu'en parle le livre des Hermaphrodites , qui circonscrit les moindres détails sur son coucher , sur son lever , & sur ses habillemens. Il avait une exactitude scrupuleuse sur la propreté dans la parure : il était si attaché à ces petites choses , qu'il chassa un jour le Duc d'Espernon de sa présence , parce qu'il s'était présenté devant lui sans escarpins blancs & avec un habit mal boutonné.

Lonis de Maugiron , *Baron d'Anpuz* , dont il est ici question , était l'un des Mignons pour qui Henri III. eut le plus de faiblesse : c'était un jeune homme d'un grand courage & d'une grande espérance. Il avait fait de fort belles actions au siège d'Issoire , où il avait eu le malheur de perdre un œil. Cette disgrâce lui laissait encore assez de charmes pour être infiniment du goût du Roi ; on le comparait à la Princesse d'Eboli , qui étant borgne comme lui , était dans le même tems maîtresse de Philippe II. Roi d'Espagne. On dit , que ce fut pour cette Princesse , & pour Maugiron , qu'un Italien fit ces quatre beaux vers renouvelés depuis.

*Lumine Acon dextro , capta est Leonida sinistro ,
Et poterat formâ vincere uterque Deos ;
Parve puer linnen , quod habes , concede puella ,
Sic tu cecus Amor , sic eris illa Venus.*

Maugiron fut tué le 27. d'Avril 1578. en servant Quelus dans sa querelle.

Paul Stuard de Cussade de Saint-Maigrin , Gentilhomme d'auprès de Bordeaux , fut aimé de Henri III. au

tant que Quélus & Maugiron, & mourut d'une manière aussi tragique; il fut assassiné le 21. juillet de la même année, dans la rue St. Honoré, sur les onze heures du soir, en revenant du Louvre. Il fut porté à ce même hôtel de Boilly, où étaient morts ses deux amis, & il y mourut le lendemain de 34. blefsures qu'il avait reçues la veille. Le Duc de Guise le Balafre fut soupçonné de cet assassinat, parce que Saint-Maigrin s'était vanté d'avoir couché avec la Duchesse de Guise. Les mémoires du tems rapportent, que le Duc de Mayenne fut reconnu parmi les assassins, à sa barbe large & à sa main fuite en épaule de mouton. Le Duc de Guise ne paifut pourtant point pour un homme trop sévère sur la conduite de sa femme, & il n'y a pas d'apparence que le Duc de Mayenne, qui n'avait jamais fait aucune action de lâcheté, se fût avili jusqu'à se mêler dans une troupe de vingt assassins pour tuer un seul homme.

Le Roi baïssa Saint-Maigrin, Qué-

lus & Maugiron après leur mort, les fit raser, & garda leurs blonds cheveux; il ôta de sa main à Quélus des boucles d'oreilles, qu'il lui avait attachées lui-même. Mr. de l'Etoile dit, que ces trois Mignons moururent sans aucune Religion, Maugiron en blasphémant, Quélus en dilant à tous moments: Ah! mon Roi, mon Roi! *sans dire un seul mot de Jésus-Christ, ni de la Vierge.* Ils furent enterrés à St. Paul; le Roi leur fit élever dans cette église trois tombeaux de marbre, sur lesquels étaient leurs figures à genoux; leurs tombeaux furent chargés d'épithaphes en prose & en vers, en Latin & en Français; on y comparait Maugiron à Horatius-Cocles & à Annibal, parce qu'il était borgne comme eux. On ne rapporte point ici ces épithaphes, quoiqu'elles ne se trouvent que dans les antiquités de Paris, imprimées sous le règne de Henri III. Il n'y a rien de remarquable ni de trop bon dans ces monumens; ce qu'il y a de meilleur est l'épithaphe de Quélus.

Nou injuriam, sed mortem patienter tulit,

Il ne put souffrir un outrage,
Et souffrit constamment la mort.

(Tiré de l'édition de 1723.)

Vers 39. Page 2.

Des Guises cependant.

C'étaient deux frères, l'un Henri Duc de Guise, fils de celui qui fut tué à Orléans par Poltrot, & lui-même tué à Blois par ordre de Henri III. en 1588. L'autre était Louis de Lorraine Cardinal de Guise, tué à Blois aussi-bien que son frère. Le Duc de

Guise surtout était le Chef de la Ligue, & contraignit Henri III. d'abandonner, & le Louvre & Paris, à la journée des Barricades. C'est ce qui est exprimé par le quarante-deuxième vers: *Du Louvre, &c.*

D d iij

Vers 149. Page 6.

Comme le nom de Mr. de Sully se trouve dans l'édition de 1723, je place ici une remarque fort curieuse sur ce Seigneur, que Mr. de Voltaire y avait joint.

On a choisi, dit Mr. de Voltaire, le Duc de Sully, parce qu'il était de la Religion prétendue Réformée, qu'il fut toujours inséparablement attaché à sa Religion & à son Maître, & que depuis même il alla Ambassadeur en Angleterre. Il naquit à Rosny en 1559. & mourut à Villebon en 1641. Ainsi il avait vu Henri II. & Louis XIV. Il fut grand-Voyer & grand-Maitre de l'Artillerie, grand-Maitre des ports de France, Sur-Intendant des finances, Duc & Pair & Maréchal de France. C'est le seul homme à qui on ait jamais donné le bâton de Maréchal, comme une marque de disgrâce. Il ne l'eut qu'en échange de la charge de grand-Maitre de l'Artillerie, que la Reine Régente lui ôta en 1634. Il était très-brave homme de guerre, & encor meilleur Ministre, incapable de tromper le Roi, & d'être trompé par les Financiers; il fut inflexible pour les Courtisans, dont l'avidité est insatiable, & qui trouvaient en lui une rigueur conforme à l'honneur économe de Henri IV. Ils l'appellaient le *Négatif*, & l'on di-

fait que le mot de *oui* n'était jamais dans sa bouche. Avec cette vertu sèvre il ne plut jamais qu'à son Maître, & le moment de la mort de Henri IV. fut celui de sa disgrâce. Le Roi Louis XIII. le fit revenir à la Cour quelques années après, pour lui demander ses avis. Il y vint, quoiqu'avec répugnance. Les jeunes Courtisans, qui gouvernaient Louis XIII. voulurent, selon l'usage, donner des ridicules à ce vieux Ministre, qui reparaissait dans une jeune Cour avec des habits & des airs de mode passés depuis longtems. Le Duc de Sully, qui s'en aperçut, dit au Roi : Sire, quand le Roi votre père, de glorieuse mémoire, me faisait l'honneur de me consulter, nous ne commencions à parler d'affaire, qu'au préalable on n'eût fait passer dans l'antichambre les baladins & les bouffons de la Cour.

Il composa dans la solitude de Sully des mémoires, dans lesquels régne un air d'honnête-homme, avec un stile naïf, mais trop diffus.

On y trouve quelques vers de sa façon, qui ne valent pas plus que sa prose. Voici ceux qu'il composa en se retirant de la Cour, sous la Régence de Marie de Médicis.

*Adieu maisons, châteaux, armes, canons du Roi,
Adieu conseils, trésors déposés à ma foi,
Adieu munitions, adieu grands équipages,
Adieu tant de rachats, adieu tant de ménages,
Adieu faveurs, grandeurs, adieu le tens qui court,
Adieu les amitiés & les amis de Cour, &c.*

Il ne voulut jamais changer de Religion ; cependant il fut des premiers à conseiller à Henri IV. d'aller à la Messe. Le Cardinal du Perron l'exhortant un jour à quitter le Calvinisme, il lui répondit : Je me ferai Catholique, quand vous aurez supprimé l'Evangile ; car il est si contraire à l'Eglise Romaine, que je ne peux pas croire que l'un & l'autre aient été inspirés par le même Esprit.

Le Pape lui écrivit un jour une lettre remplie de louange sur la sagesse de son Ministère ; le Pape finissait sa lettre comme un bon Pasteur, par prier

Dieu, qu'il ramenât sa brebis égarée, & conjurait le Duc de Sully, de se servir de ses lumières pour entrer dans la bonne voie. Le Duc lui répondit sur le même ton ; il l'assura, qu'il priait Dieu tous les jours pour la conversion de Sa Sainteté. Cette lettre est dans ses mémoires. (*Tiré de l'édit. de 1723.*) Mais la substitution du nom de Mornay, que le Poète a mis en la place de celui de Sully, a obligé l'Auteur d'y mettre une autre remarque, qu'on trouve dans les variantes, pag. 18., & dans les notes, pag. 22.

Vers 293. Page 11.

En voyant l'Angleterre, en secret il admire, &c.

Dans l'édition de 1723. la rencontre du Vieillard se fait en Angleterre, au lieu que dans les autres éditions elle se fait dans l'Isle de Jersey ; & voici la note de Mr. de Voltaire sur cet endroit, dans son édition de 1723. qui regarde ce prétendu voiage de Henri IV. en Angleterre.

Ceux qui n'approuvent point cet épisode, peuvent dire, qu'il ne paraît pas permis de mêler ainsi le mensonge à la vérité, dans une histoire si récente ; que les sçavans dans l'histoire de France en doivent être choqués ; & les ignorans peuvent être induits en erreur : que si les fictions ont droit d'entrer dans un poëme épique, il faut que le lecteur les reconnaisse aisément pour telles ; que quand on personifie les passions, que l'on peint la Politique & la Discorde allant de Rome à Paris, l'Amour enchaînant Henri IV. &c. personne ne peut être trompé à ces peintures ; mais que

lorsque l'on voit Henri IV. passer la mer pour demander du secours à une Princesse de sa Religion, on peut croire facilement, que ce Prince a fait effectivement ce voiage ; qu'en un mot un tel épisode doit être moins regardé comme une imagination de Poète, que comme un mensonge d'Historien.

Ceux qui sont du sentiment contraire, peuvent opposer à ces raisons, que non-seulement il est permis à un Poète d'altérer l'histoire dans les faits, qui ne sont pas des faits principaux ; mais qu'il est impossible de ne le pas faire ; qu'il n'y a jamais eu d'événement dans le monde tellement disposé par le hazard, qu'on pût en faire un poëme épique sans y rien changer ; qu'il ne faut pas avoir plus de scrupule dans le poëme, que dans la tragédie, où l'on pousse beaucoup plus loin la liberté de ces changemens ; car si l'on était trop servilement attaché à l'histoire, on tomberait dans

le défaut de Lucain, qui a fait une gazette en vers, au lieu d'un poème épique. A la vérité, il serait ridicule de transporter des événemens principaux & dépendans les uns des autres, de placer la bataille d'Ivry avant la bataille de Coutras, & la St. Barthelemi avec les Barricades. Mais l'on peut bien faire passer secrètement Henri IV. en Angleterre, sans que ce voyage, qu'on suppose ignoré des Parisiens mêmes, change en rien la suite des événemens historiques. Les mêmes Lecteurs, qui sont choqués, qu'on lui fasse faire un trajet de mer de quelques lieues, ne seraient point étonnés, qu'on le fit aller en Guyenne, qui est quatre fois plus éloignée. Que si Virgile a fait venir en Italie Enée, qui n'y alla jamais; s'il l'a rendu amoureux de Didon, qui vivait trois cent ans après lui, on peut sans scrupule faire rencontrer ensemble Henri IV. & la Reine Elisabeth, qui s'estimaient l'un & l'autre, & eurent toujours un grand désir de se voir. Virgile, dira-t-on, parlait d'un tems très-éloigné, il est vrai; mais ces événemens, tout reculés qu'ils étaient dans l'antiquité, étaient fort connus. L'Iliade & l'histoire de Carthage étaient aussi familières aux Romains, que nous le sont les histoires les plus récentes: il est aussi permis à un Poë-

te Français de tromper le lecteur de quelques lieues, qu'à Virgile de le tromper de trois cent ans. Enfin ce mélange de l'Histoire & de la Fable est une règle établie & suivie, non-seulement dans tous les Poèmes, mais dans tous les Romans. Ils sont remplis d'aventures, qui à la vérité ne sont pas rapportées dans l'Histoire, mais qui ne sont pas démenties par elle. Il suffit, pour établir le voyage de Henri en Angleterre, de trouver un tems, où l'Histoire ne donne point à ce Prince d'autres occupations. Or il est certain, qu'après la mort des Guises, Henri a pu faire ce voyage, qui n'est que de quinze jours au plus, & qui peut aisément être de huit. D'ailleurs cet épisode est d'autant plus vraisemblable, que la Reine Elisabeth envoya effectivement six mois après à Henri le Grand quatre mille Anglais; de plus il faut remarquer, qu'il n'y a que Henri IV. le Héros du Poème, qui puisse conter dignement l'histoire de la Cour de France, & qu'il n'y a guères qu'Elisabeth qui puisse l'entendre. Enfin il s'agit de savoir, si les choses, que se disent Henri IV. & la Reine Elisabeth, sont assez bonnes pour excuser cette fiction dans l'esprit de ceux qui la condamnent, & pour autoriser ceux qui l'approuvent.

Vers 313. Page 11.

Aux murs de Westminster.

C'était anciennement une Abbaye & une ville unie à celle de Londres, & où il y a maintenant un Chapitre

de Chanoines. (Voyez au Poème la note k.)

Vers

Vers 331. Page 12.

Dit vainqueur des Anglais il aperçoit la Tour.

La Tour de Londres est un vaste bâtiment flanqué de plusieurs tours, bâti sur les bords de la Tamise par Guillaume le Conquérant, Duc de Normandie, & depuis Roi d'Angleterre. C'est dans ce vieux château

qu'est l'arsenal, la garde des archives de la Couronne, la monnaie, & même la prison des criminels d'Etat. (*Tiré en partie de l'édition de 1737.*)

CHANT SECOND.

Vers 5. Page 25.

Je ne décide point, &c.

Quelques lecteurs, peu attentifs, pouront s'effaroucher de la hardiesse de ces expressions. Il est juste de ménager sur cela leur scrupule, & de leur faire considérer, que les mêmes paroles, qui seraient une impiété dans la bouche d'un Catholique, sont très saintes dans celle d'un Roi de Navarre. Il était alors Calviniste ; beaucoup de nos Historiens mêmes nous le peignent flottant entre les deux Religions ; & certai-

nement s'il ne jugeait de l'une & de l'autre que par la conduite des deux partis, il devait se défier des deux cultes, qui n'étaient soutenus alors que par des crimes. On le donne dans tout ce poème pour un homme de bien qui cherche de bonne foi à s'éclaircir ; par-là on satisfait à l'obligation de tout Ecrivain, qui doit être moral & instructif. (*Tiré de l'édition de 1723.*)

Vers 88. Page 28.

Mon père malheureux, à la Cour enchaîné.

Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, père du plus intrépide & du plus ferme de tous les hommes, fut le plus faible & le moins décidé ; il était Huguenot, & sa femme Catholique. Ils changèrent tous deux de Religion presque en même tems.

Tom. I.

Jeanne d'Albret fut depuis Huguenote opiniâtre ; mais Antoine chancela toujours dans sa Catholicité, jusques-là même, qu'on douta dans quelle Religion il mourut. Il porta les armes contre les Protestans, qu'il aimait, & servit Ca-

E c

therine de Médicis, qu'il détestait.

Il fougea à la Régence après la mort de François II. La Reine Mère l'envoya chercher : « Je fais, lui dit-elle, que vous prétendez au Gouvernement, je veux que vous me le cédiez tout à l'heure par un écrit de votre main, & que vous vous enga-

giez à me remettre la Régence, si les Etats vous la déferent. » Antoine de Bourbon donna l'écrit que la Reine lui demandait, & signa ainsi son deshonneur. C'est à cette occasion, que l'on fit ces vers, que j'ai lus dans les manuscrits de Mr. le premier Préfident de Mesmes :

*Marc - Antoine, qui pouvait être
Le plus grand Seigneur & le Maître
De son pays, s'oublia tant,
Qu'il se contenta d'être Antoine,
Servant lâchement une Reine.
Le Navarrois eu fait autant.*

Après la fameuse conjuration d'Amboise, un nombre infini de Gentils-hommes vinrent offrir leurs services & leurs vies à Antoine de Navarre; il se mit à leur tête; mais il les congédia bientôt, en leur promettant de demander grace pour eux. Songez seulement à l'obtenir pour vous, lui répondit un vieux Capitaine, la nôtre est au bout de nos épées.

Il mourut à l'âge de 44. ans d'un coup d'arquebuse, reçu dans l'épau-

le gauche au siège de Rouen, où il commandait. Sa mort arriva le 17, Novembre 1562. le trente-cinquième jour de sa blessure. L'incertitude qu'il avait eue pendant sa vie, le troubla dans ses derniers momens : & quoiqu'il eût reçu ses Sacremens selon l'usage de l'Eglise Romaine, on douta s'il ne mourut point Protestant. Il avait reçu le coup mortel dans la tranchée dans le tems qu'il pissait. Aussi lui fit-on cette épitaphe :

*Ami Français, le Prince ici gissant
Vécut sans gloire, & mourut en pissant.*

Il y en a une dans Mr. le Laboureur, qui ressemble à celle-là, & finit par le même hémiistiche. Mr. Jurieu assure, que lorsque Louis Prince de Condé était en prison à Orléans, le Roi de Navarre son frère allait sol-

liciter le Cardinal de Lorraine, & que celui-ci recevait assis & couvert le Roi de Navarre, qui lui parlait debout, & nué tête : je ne fais où Mr. Jurieu a pu déterrer ce fait. (Tiré de l'édition de 1723.)

Vers 93. Page 28.

Condé, qui vit en moi le seul fils de son frère.

La remarque de l'édition de 1723. est trop curieuse, pour ne la pas met-

tre ici. La voici donc.
Louis de Condé, frère d'Antoine

Roi de Navarre, le septième & dernier des enfans de Charles de Bourbon, Duc de Vendôme, fut un de ces hommes extraordinaires, nés pour le malheur, & pour la gloire de leur patrie. Il fut longtems le Chef des Réformés, & mourut, comme l'on fait, à Jarnac. Il avait un bras en écharpe le jour de la bataille. Comme il marchait aux ennemis, le cheval du Comte de la Rochefoucault, son beau-frère, lui donna un coup de pied, qui lui cassa la jambe. Ce Prince, sans daigner se plaindre, s'adressa aux Gentilshommes qui l'accompagnaient: Apprenez, leur dit-il, que les chevaux fougueux nuisent plus qu'ils ne servent dans une armée. Un moment

après il leur dit, avec un bras en écharpe & une jambe cassée: Le Prince de Condé ne craint point de donner la bataille, puisque vous le suivez, & chargea dans le moment.

Brantôme dit, qu'après que le Prince se fut rendu prisonnier à Dargence, dans cette bataille, arriva un très-honnête & très-brave Gentilhomme, nommé Montefquieu, qui ayant demandé qui c'était, comme on lui dit que c'était Monsieur le Prince de Condé: *Tuez, tuez, mordieu*, dit-il, & lui tira un coup de pistolet dans la tête. Ce Prince était boîssu & petit; & cependant plein d'agrémens, spirituel, galant, aimé des femmes. On fit sur lui ce vaudeville:

*Ce petit homme tant joli,
Toujours cause & toujours rit,
Et toujours baise sa mignonne.
Dieu gardé de mal ce petit homme.*

La Maréchale de St. André se ruina pour lui, & lui donna entr'autres présens la terre de Vallery, qui depuis est devenue la sépulture des Princes de la maison de Condé.

Jamais Général ne fut plus aimé de ses soldats; on en vit à Pont-à-Mousson un exemple étonnant. Il manquait d'argent pour les troupes, & surtout pour les Keitres, qui étaient venus à son secours, & qui menaçaient de l'abandonner. Il osa proposer à son armée, qu'il ne payait point, de payer elle-même l'armée auxiliaire; & ce qui ne pouvait jamais arriver, que dans une guerre de Religion, & sous un Général tel que lui, toute son armée se cotisa, jusqu'au moindre goudat.

Il fut condamné sous François II.

à Orléans à perdre la tête; mais on ignore si l'arrêt fut signé. La France fut étonnée de voir un Pair, Prince du Sang, qui ne pouvait être jugé que par la Cour des Pairs, les Chambres assemblées, obligé de répondre devant des Commissaires; mais ce qui parut le plus étrange, fut, que ces Commissaires mêmes fussent tirés du corps du Parlement. C'était Christophe de Thou, depuis premier Président, & père de l'Historien, Barthélemi Faye, Jacques Viole, Conseillers; Bourdin, Procureur-Général; & du Tillet, Greffier, qui tous, en acceptant cette commission, dérogeaient à leurs privilèges; & s'étaient par-là la liberté de réclamer leurs droits, si jamais on leur eût voulu donner à eux-mêmes dans l'occasion,

E. e ij

d'autres Juges que leurs Juges naturels. On prétend que Madame Renée de France, fille de Louis XII. & Duchesse de Ferrare, qui arriva en France dans ce même tems, ne contribua pas peu à empêcher l'exécution de l'arrêt.

Il ne faut pas omettre un artifice de Cour, dont on se servit pour perdre ce Prince, qui se nommait Louis. Ses ennemis firent frapper une mé-

daille, qui le représentait : il y avait pour légende *Louis XIII. Roi de France*. On fit tomber cette médaille entre les mains du Connétable de Montmorency, qui la montra tout en colère au Roi, persuadé que le Prince de Condé l'avait fait frapper. (*Tiré presque tout de l'édition de 1723.*) Il est parlé de cette médaille dans *Brantôme*, & dans *Vigueur de Marville*.

Vers 107. Page 28.

Coligni, de Condé le digne successeur, &c.

Gaspar de Coligni, Amiral de France &c. après la mort du Prince de Condé, fut déclaré Chef du parti des Réformés en France. Catherine de Médicis & Charles IX. firent l'attirer à la Cour pour le mariage de Henri IV. & de Marguerite de Valois, sœur de Charles IX. & de Henri III. Il fut maîché le jour de la St. Barthelemi ; c'était principalement à ce Seigneur qu'on en voulait. (*Tiré en partie de l'édition de 1737.*) Mais je ne veux pas omettre ici la remarque de l'édition de 1723. La voici.

Quelques personnes ont reproché à l'Auteur de la Henriade d'avoir fait son Héros dans ce second chant, d'un Huguenot révolté contre son Roi, & accusé, par la voix publique, de l'assassinat de François de Guise. Cette critique louable est fondée sur l'obéissance au Souverain, qui doit fai-

re le principal caractère d'un Héros Français : mais il faut considérer, que c'est ici Henri IV. qui parle ; il avait fait les premières campagnes sous l'Amiral, qui lui avait tenu lieu de père. Il avait été accoutumé à le respecter, & ne devait, ni ne pouvait le soupçonner d'aucune action indigne d'un grand-homme, surtout après la justification publique de Coligni, qui ne pouvait point paraître douteuse au Roi de Navarre.

A l'égard de la révolte, ce n'était pas à ce Prince à regarder comme un crime dans l'Amiral, son union avec la maison de Bourbon contre des Lorrains & une Italienne. Quant à la Religion, ils étaient tous deux Protestans ; & les Huguenots, dont Henri IV. était le Chef, regardaient l'Amiral comme un Martyr.

Vers 167. Page 20.

*Je ne suis point injuste, &c je ne prétens pas
A Médicis encor imputer son trépas.*

Jeanne d'Albret, attirée à Paris avec les autres Huguenots, mourut

après cinq jours d'une fièvre maligne : le tems de sa mort, les massacres qui

la suivirent, la crainte que son courage aurait pu donner à la Cour ; enfin la maladie, qui commença après avoir acheté des gants & des colets parfumés, chez un parfumeur nommé René, venu de Florence avec la Reine, & qui passait pour un empoisonneur public ; tout cela fit croire qu'elle était morte de poison. On dit même, que ce René se vanta de son crime, & osa dire publiquement, qu'il en préparait autant à deux grands Seigneurs, qui ne s'en doutaient pas. Mézerai, dans sa grande histoire, semble favoriser cette opinion, en disant que les Chirurgiens, qui ouvrirent le corps de la Reine, ne touchèrent point à la tête, où l'on soupçonnait que le poison avait laissé des traces trop visibles. On n'a point voulu mettre ces soupçons dans la bouche de Henri IV. parce qu'il est juste de se défier de ces idées, qui n'attribuent jamais la mort des Grands à des causes naturelles. Le peuple, sans rien approfondir, regarde toujours comme coupables de la mort d'un Prince, ceux à qui cette mort est utile. On poussa la licence de ces soupçons jusqu'à accuser Catherine de Médicis de la mort de ses propres enfans ; cependant il n'y a jamais eu de preuves, ni que ces Princes, ni que Jeanne d'Albret, dont il est ici question, soient morts empoisonnés.

Il n'est pas vrai (comme le prétend Mézerai) qu'on n'ouvrit point le cerveau de la Reine de Navarre ; elle avait recommandé expressément, qu'on visitât avec exactitude cette partie après sa mort. Elle avait été tourmentée toute sa vie de grandes douleurs de tête accompagnées de démangeaisons,

& avait ordonné qu'on cherchât soigneusement la cause de ce mal, afin qu'on pût le guérir dans ses enfans, s'ils en étaient atteints. La *Chronologie Novenaire* rapporte formellement, que Caillard son Médecin, & Desnoeuds son Chirurgien, disséquèrent son cerveau, qu'ils trouvèrent très sain ; qu'ils apperçurent seulement de petites bulles d'eau, logées entre le crâne & la pellicule qui enveloppe le cerveau, ce qu'ils jugèrent être la cause des maux de tête dont la Reine s'était plainte ; ils attestèrent d'ailleurs, qu'elle était morte d'un abcès formé dans la poitrine. Il est à remarquer, que ceux qui l'ouvrirent étaient Huguenots, & qu'apparemment ils auraient parlé de poison, s'ils y avaient trouvé quelque vraisemblance. On peut me répondre, qu'ils furent gagnés par la Cour : mais Desnoeuds, Chirurgien de Jeanne d'Albret, Huguenot passionné, écrivit depuis des libelles contre la Cour : ce qu'il n'eût pas fait s'il se fût vendu à elle ; & dans ces libelles il ne dit point que Jeanne d'Albret ait été empoisonnée. De plus, il n'est pas croyable, qu'une femme aussi habile que Catherine de Médicis, eût chargé d'une pareille commission un misérable parfumeur, qui avait, dit-on, l'insolence de s'en vanter.

Jeanne d'Albret était née en 1530. de Henri d'Albret, Roi de Navarre, & de Marguerite de Valois, sœur de François I. À l'âge de douze ans Jeanne fut mariée à Guillaume, Duc de Clèves ; elle n'habita pas avec son mari. Le mariage fut déclaré nul deux ans après, par le Pape Paul III. & elle épousa Antoine de Bourbon. Ce second mariage, contracté du vivant du premier mari, donna lieu depuis

aux prédicateurs de la Ligue, de dire publiquement dans leurs sermons contre Henri IV. qu'il était bâtard : mais ce qu'il y eut de plus étrange fut que les Guises, & entr'autres ce François de Guise, qu'on dit avoir été si bon Chrétien, abusèrent de la faiblesse d'Antoine de Bourbon, au point de lui persuader de répudier sa femme, dont il avait des enfans, pour épouser leur nièce & se donner entièrement à eux. Peu s'en falut, que le Roi de Navarre ne donnât dans

ce piège. Jeanne d'Albret mourut à 44. ans le 9. Juin 1572.

M. Bayle dans ses réponses aux questions d'un Provincial dit, qu'on avait vu de son tems en Hollande le fils d'un Ministre, nommé Goyon, qui passait pour petit-fils de cette Reine. On prétendait, qu'après la mort d'Antoine de Navarre, elle s'était mariée en secret à un Gentilhomme, nommé Goyon, dont elle avait eu ce Ministre. (*Tiré de l'édition de 1723.*)

Vers 236. Page 33.

On l'insulte, on l'outrage encor après sa mort.

Il est impossible de savoir s'il est vrai, que Catherine de Médicis ait envoyé la tête de l'Amiral à Rome, comme l'assurent les Protestans. Mais il est sûr qu'on porta sa tête à la Reine, avec un coffre plein de papiers, parmi lesquels était l'histoire du tems, écrite de la main de Coligny. La populace traîna son corps par les rues, & le pendit par les pieds avec une chaîne de fer au gibet de Mont-faucon.

Le Roi eut la cruauté d'aller lui-même avec sa Cour à Mont-faucon, pour de cet horrible spectacle : Quelqu'un lui ayant dit, que le corps de l'Amiral sentait mauvais, il répondit comme Vitellius : Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.

Le Parlement rendit un arrêt contre le mort, par lequel il ordonna, que son corps, après avoir été traîné sur une claye, serait pendu en Grève, ses enfans déclarés roturiers, & incapables de posséder aucune char-

ge, sa maison de Châtillon sur Loir rasée, les arbres coupés, &c. & que tous les ans on ferait une procession le jour de la St. Barthelemi, pour remercier Dieu de la découverte de la conspiration à laquelle l'Amiral n'avait pas songé.

Le Parlement avait mis quelques années auparavant sa tête à cinquante mille écus ; il est assez singulier, que ce soit précisément le même prix qu'il mit depuis à celle du Cardinal Mazarin. Le génie des François est de tourner en plaisanterie les événemens les plus affreux : on débita un petit écrit intitulé : *Passio Domini nostri Gaspardi Coligny, secundum Bartholomæum.*

Mézerei rapporte, dans sa grande histoire, un fait dont il est très permis de douter ; il dit, que quelques années auparavant le Gardien du couvent des Cordeliers de Xaintes, nommé Michel Crellet, condamné par l'Amiral à être pendu, lui prédit, qu'il mourrait assassiné, qu'il serait jeté

par les fenêtres , & ensuite pendu lui-même.

De nos jours un Financier ayant acheté une terre, qui avait appartenu aux Coligny, y trouva dans le

parc à quelques pieds sous terre, un coffre de fer rempli de papiers, qu'il fit jeter au feu, comme ne produisant aucun revenu. (*Tiré de l'édition de 1723. & de celle de 1737.*)

Vers 292. Page 34.

Le Roi, le Roi lui-même, &c.

Voici ce que Brantôme ne fait pas difficulté d'avouer lui-même dans ses mémoires. *Quand il fut jour, le Roi mit la tête à la fenêtre de sa chambre, & voyant aucuns dans le Fauxbourg St. Germain qui se remuaient & se sauvaient, il prit une grande arque-*

buse de chasse qu'il avait, & en tira tout plein de coups à eux; mais en vain, car l'arquebuse ne tirait si loin: incessamment criaient: Tuez, tuez.

Voici maintenant de quelle manière est couchée la note de l'édition de 1723.

Le Roi lui-même au milieu des botteaux.

Charles IX. avait eu la barbarie de tirer lui-même avec une arquebuse sur les Huguenots qu'il voyait fuir. Plusieurs personnes ont entendu conter à Mr. le Maréchal de Tessé, que dans son enfance il avait vu un vieux Gentilhomme âgé de plus de cent ans, qui avait été fort jeune dans les gardes de Charles IX. Il interrogea ce vieillard sur la St. Barthelemi, & lui demanda s'il était vrai que ce Roi eût tiré sur les Huguenots. C'était moi, Monsieur, répondit le vieillard, qui chargeais son arquebuse.

Henri IV. dit publiquement plus

d'une fois, qu'après la St. Barthelemi une nuée de corbeaux était venue se percher sur le Louvre, & que pendant sept nuits le Roi, lui & toute la Cour entendirent des gémissements, & des cris épouvantables à la même heure. Il racontait un prodige encore plus étrange. Il disait que quelques jours avant les massacres, jouant aux dés avec le Duc d'Alençon & le Duc de Guise, il vit des gouttes de sang sur la table; que par deux fois il les fit essuyer, que deux fois elles reparurent, & qu'il quitta le jeu saisi d'effroi.

Vers 305. Page 35.

De Caumont, jeune enfant, l'étonnante aventure, &c.

Mézerai dans sa grande histoire dit, que le jeune Caumont, son père, & son frère, couchaient dans un mé-

me lit; que son père & son frère y furent massacrés, & qu'il échappa comme par miracle, &c. C'est sur la

foi de cet historien , que j'ai mis en vers cette aventure.

Les circonstances dont Mézerai appuie son récit ne me permettaient pas de douter de la vérité du fait , tel qu'il le rapporte : mais depuis , Mr. le Duc de la Force m'a fait voir les

mémoires manuscrits de ce même Maréchal de la Force écrits de sa propre main : Le Maréchal y conte son aventure d'une autre façon ; cela fait voir comme il faut se fier aux historiens.

Voici l'extrait des particularités curieuses , que le Maréchal de la Force raconte de la St. Barthelemi.

Deux jours avant la St. Barthelemi , le Roi avait ordonné au Parlement de relâcher un Officier , qui était prisonnier à la Conciergerie ; le Parlement n'en ayant rien fait , le Roi avait envoyé quelques - uns de ses gardes enfoncer les portes de la prison , & tirer de force le prisonnier ; le lendemain le Parlement vint faire ses remontrances au Roi : Tous ces Messieurs avaient mis leurs bras en écharpe , pour faire voir à Charles IX. qu'il avait estropié sa justice. Tout cela avait fait beaucoup de bruit ; & au commencement du massacre on persuada d'abord aux Huguenots , que le tumulte qu'ils entendaient venait d'une sédition excitée dans le peuple à l'occasion de l'affaire du Parlement.

Cependant un maquignon , qui avait vu le Duc de Guise entrer avec des satellites chez l'Amiral de Coligni , & qui se glissant dans la foule avait été témoin de l'assassinat de ce Seigneur , courut aussi-tôt en donner avis au Sr. de Caumont de la Force , à qui il avait vendu dix chevaux huit jours auparavant.

La Force & ses deux fils logeaient au fauxbourg Saint Germain , aussi-bien que plusieurs Calvinistes. Il n'y avait point encor de pont qui

joignit ce fauxbourg à la ville. On s'était saisi de tous les bateaux par ordre de la Cour , pour faire passer les assassins dans le fauxbourg. Ce maquignon se jette à la nage , passe à l'autre bord , & avertit Mr. de la Force de son danger. La Force était déjà sorti de sa maison ; il avait encor eu le tems de se sauver : mais voyant que les enfans ne venaient pas , il retourna les chercher. A peine est-il rentré chez lui que les assassins arrivent : Un nommé Martin à leur tête entre dans sa chambre , le désarme lui & ses deux enfans , & lui dit avec des sermens affreux , qu'il faut mourir. La Force lui proposa une rançon de deux mille écus , le Capitaine l'accepte ; la Force lui jure de la payer dans deux jours ; & aussi-tôt les assassins , après avoir tout pillé dans la maison , disent à la Force & à ses enfans de mettre leurs mouchoirs en croix sur leurs chapeaux , & leur font retrouffer leur manche droite sur l'épaule : c'était la marque des meurtriers. En cet état ils leur font passer la rivière , & les amènent dans la ville. Le Maréchal de la Force assure , qu'il vit la rivière couverte de morts : son père , son frère & lui abordèrent devant le Louvre ; là ils virent égorger plusieurs

de leurs amis , & entr'autres le brave de Piles , père de celui qui tua en duel le fils de Malherbe. De là le Capitaine Martin mena ses prisonniers dans sa maison , rue des Petits-Champs , fit jurer à la Force que ni lui ni ses enfans ne sortiraient point de là avant d'avoir payé les deux mille écus , les laissa en garde à deux soldats Suisses , & alla chercher quelques autres Calvinistes à massacrer dans la ville.

L'un des deux Suisses , touché de compassion , offrit aux prisonniers de les faire sauver. La Force n'en voulut jamais rien faire ; il répondit , qu'il avait donné sa parole , & qu'il aimait mieux mourir que d'y manquer. Une tante qu'il avait lui trouva les deux mille écus , & l'on allait les délivrer au Capitaine Martin , lorsque le Comte de Coconas (celui-là même à qui depuis on coupa le cou) vint dire à la Force , que le Due d'Anjou demandait à lui parler. Aussitôt il fit descendre le père & les enfans nue tête & sans manteau. La Force vit bien , qu'on le menait à la mort ; il suivit Coconas en le priant d'épargner les deux enfans innocens. Le plus jeune âgé de treize ans , qui s'appellait Jacques Nompur , & qui a écrit ceci , éleva la voix , & reprocha à ces meurtriers leurs crimes , en leur disant qu'ils en seraient punis de Dieu. Cependant les deux enfans sont menés avec leur père au bout de la rue des Petits-Champs ; on donne d'abord plusieurs coups de poignard à l'ainé , qui s'écrie : *Ah ! mon père , ha ! mon Dieu , je suis mort !* Dans le même moment le père tombe percé de coups sur le corps de son fils. Le plus jeune couvert de leur sang , mais qui par

un miracle étonnant n'avait reçu aucun coup , eut la prudence de s'écrier aussi : *Je suis mort ;* il se laissa tomber entre son père & son frère , dont il reçut les derniers soupirs. Les meurtriers les croyant tous morts s'en allèrent en disant : *Les voilà bien tous trois.* Quelques malheureux vinrent ensuite dépouiller les corps ; il restait un bas de toile au jeune de la Force , un marqueur du jeu de paulme du Verdelet voulut avoir ce bas de toile ; en le tirant il s'amusa à considérer le corps de ce jeune enfant : *Helas ,* dit-il , *c'est bien dommage , celui-ci n'est qu'un enfant , que pouvait-il avoir fait ?* Ces paroles de compassion obligèrent le petit de la Force à lever doucement la tête , & à lui dire tout bas : Je ne suis pas encore mort ; ce pauvre homme lui répondit : *Ne bougez , mon enfant , ayez patience.* Sur le soir il le vint chercher , il lui dit : *Levez vous , ils n'y sont plus ,* & lui mit sur les épaules un méchant manteau. Comme il le conduisoit , quelqu'un des boureaux lui demanda : *Qui est ce jeune garçon ?* *C'est mon neveu ,* lui dit-il , *qui s'est égaré , vous voyez comme il s'est accommodé , je m'en vai bien lui donner le fouet.* Enfin le pauvre marqueur le mena chez lui , & lui demanda trente écus pour sa récompense. De là , le jeune de la Force se fit conduire déguisé en gueux jusqu'à l'arsenal , chez le Maréchal de Biron son parent , grand-Maitre de l'Artillerie ; on le cacha quelque tems dans la chambre des filles ; enfin sur le bruit que la Cour le faisoit chercher pour s'en défaire , on le fit sauver en habit de Page sous le nom de Baupuy.

Tom. I.

F f

CHANT TROISIEME.

Vers 300. Page 51.

Le Roi le fit lui-même immoler à sa vue.

LE Duc de Guise fut tué le vendredi vingt-troisième Décembre de l'an 1588. à huit heures du matin. Les Historiens disent, qu'il lui prit une faiblesse dans l'antichambre du Roi, parce qu'il avait passé la nuit avec une femme de la Cour, (c'était Madame de Noirmoutier, selon la tradition.) Tous ceux qui ont écrit la relation de cette mort, disent, que ce Prince, dès qu'il fut entré dans la chambre du Conseil, commença à soupçonner son malheur par les mouvemens qu'il aperçut. D'Aubigné rapporte, qu'il rencontra d'abord dans cette chambre d'Espinac, Archevêque de Lyon, son confident. Celui-ci, qui en même tems se douta de quelque chose, lui dit en présence de Larchant, Capitaine des gardes, à propos d'un habit neuf que le Duc portait : *Cet habit est bien léger au tems qui court, vous en auriez dû prendre un plus fourré.* Ces paroles prononcées avec un air de crainte, confirmèrent celle du Duc. Il entra cependant par une petite allée dans la chambre du Roi, qui conduisait à un cabinet, dont le Roi avait fait condamner la porte. Le

Duc ignorant que la porte fût murée, lève, pour entrer, la tapisserie qui la couvrait ; dans le moment plusieurs de ces Gascons, qu'on nommait les quarante-cinq, le percent avec des poignards que le Roi leur avait distribués lui-même.

Montfery, ou Montfivry, fut celui qui donna le premier coup : il fut suivi de Lognac, de la Baltide, de St. Malin &c., qui se jettèrent en même tems sur le Duc.

On montre encor dans le château de Blois une pierre de la muraille, contre laquelle il s'appuya en tombant, & qui fut la première teinte de son sang. Quelques Lorrains en passant par Blois ont baisé cette pierre, & la raclant avec un couteau, en ont emporté précieusement la poussière.

On ne parle point dans le poëme de la mort du Cardinal de Guise, qui fut aussi tué à Blois ; il est aisé d'en voir la raison, c'est que le détail de l'histoire ne convient point à l'unité du poëme, parce que l'intérêt diminue à mesure qu'il se partage. (*édition de 1723.*)

Vers 323. 324. Page 52.

*Cette grandeur sans borne, à ses desirs si coëre,**Le console aisément de la perte d'un frère.*

On lit dans la grande histoire de Mézerai, que le Duc de Mayenne fut soupçonné d'avoir écrit une lettre au Roi, où il l'avertissait de se défer

de son frère. Ce seul soupçon suffit pour autoriser le caractère qu'on donne ici au Duc de Mayenne, caractère

naturel à un ambitieux, & surtout à un chef de parti.

CHANT QUATRIEME.

Vers 251. 252. Page 69.

*Cet heureux tems n'est plus, le Sénat de la France
Eteint presque en mes mains les foudres que je lance.*

Qu'il me soit permis d'ajouter ici quelques observations sur la note qui se trouve au poëme, marquée d, tirée de l'édition de 1737. On fait, &c.

*) Il ne s'agit point de Parlement du tems de St. Louis, le Parlement n'ayant été fixé que dans le commencement du quatorzième siècle. L'histoire marque, que ce furent les envoyés de St. Louis, qui firent à

ceux du Pape la réponse du Roi, & ils firent connaître depuis à l'Empereur Frédéric II. que comme la Couronne de France vient par un droit successif, il était plus glorieux d'être Roi de France, que d'être Empereur; dignité qui ne s'obtient que par l'élection, & qu'il suffisait à Robert d'être frère d'un aussi grand Prince, que le Roi de France.

Vers 450. Page 76.

Potier, cet homme juste, &c.

Voici la remarque des deux éditions de 1723. & 1737.

Nicolas Potier de Novion de Blancmenil, Président à Mortier. Il se nommait Blancmenil, à cause de la terre de ce nom, qui depuis tomba dans la maison de Lamoignon, par le mariage de sa petite-fille avec le Président de Lamoignon.

Nicolas Potier ne fut pas, à la vérité, conduit à la Bastille avec les autres membres du Parlement; car il n'était pas venu ce jour-là à la grande-Chambre; mais il fut depuis emprisonné au Louvre, dans le tems de la mort de Brisson. On voulut lui faire le même traitement qu'à ce Président. On l'accusait d'avoir une correspon-

*) NB. Cette observation est de Mr. l'Abbé Langlet, & l'auteur de la Henriade a avoué, que cet Abbé avait rui-

son, & que l'auteur des premières notes avait attribué au Parlement de Paris ce qui ne lui appartient pas.

F f ij

dance secrète avec Henri IV. Les Seize lui firent son procès dans les formes, afin de mettre de leur côté les apparences de la justice, & de ne plus effaroucher le peuple par des exécutions précipitées, que l'on regardait comme des assassinats.

Enfin comme Blancmenil allait être condamné à être pendu, le Duc de Mayenne revint à Paris. Ce Prince avait toujours eu pour Blancmenil une vénération, qu'on ne pouvait refuser à sa vertu; il alla lui-même le tirer de prison: le prisonnier se jeta à ses pieds, & lui dit: Monseigneur, je vous ai obligation de la vie; mais j'ose vous demander un plus grand bienfait, c'est de me permettre de me retirer auprès d'Henri IV. mon légitime Roi; je vous re-

connaitrai toute ma vie pour mon bienfaiteur; mais je ne puis vous servir comme mon Maître. Le Duc de Mayenne, touché de ce discours, le releva, l'embrassa, & le renvoya à Henri IV. Le récit de cette aventure, avec l'interrogatoire de Blancmenil, sont encor dans les papiers de Mr. le Président de Novion d'aujourd'hui.

Bussi-le-Clerc avait été d'abord Maître en fait d'armes, & ensuite Procureur: quand le hazard & le malheur des tems l'eut mit en quelque crédit, il prit le surnom de *Bussi*, comme s'il eût été aussi redoutable que le fameux *Bussi d'Amboise*. Il se faisait aussi nommer *Bussi Grande-Puissance*.

CHANT CINQUIEME.

Vers 53. Page 87.

Clément, &c.

LA fiction, qui régné dans ce cinquième chant, & qui peut-être pourra paraître trop hardie à quelques lecteurs, n'est point nouvelle. La malice des Ligueurs, & le fanatisme des Moines de ce tems, fit passer pour certain dans l'esprit du peuple, ce qui n'est ici qu'une invention du poète.

L'on imprima & l'on débita publiquement une relation du martyre de frère Jacques Clément, dans laquelle on assurait, qu'un Ange lui avait apparu, & lui avait ordonné de tuer le Tyran, en lui montrant

une épée nue. Il est resté depuis un soupçon dans le public, que quelques confrères de Jacques Clément, abusant de la faiblesse de ce misérable, lui avaient eux-mêmes parlé pendant la nuit, & avaient aisément troublé sa tête, échauffée par le jeûne & par la superstition. Quoi qu'il en soit, Clément se prépara au parricide, comme un bon Chrétien ferait au Martyre, par les mortifications & par la prière. On ne peut douter, qu'il n'y eût de la bonne foi dans son crime; c'est pourquoi on a pris le parti de le représenter, plutôt

comme un esprit faible, séduit par sa simplicité, que comme un scélérat déterminé par son mauvais panchant.

Jacques Clément fortit de Paris le dernier Juillet 1589. & fut amené à St. Cloud par la Guêlle, Procureur-Général. Celui-ci, qui soupçonnait un mauvais coup de la part de ce Moine, l'envoya épier pendant la nuit dans l'endroit où il était retiré. On

le trouva dans un profond sommeil, son bréviaire était auprès de lui, ouvert & tout gras, au chapitre du meurtre d'Holopherne par Judith. On a en soin, dans le poème, de présenter l'exemple de Judith à Jacques Clément, à l'imitation des Prédicateurs de la Ligue, qui se servaient de l'écriture Sainte pour prêcher le parricide. (*Tiré de l'édition de 1723.*)

CHANT SIXIÈME.

LE sixième & le septième chant sont ceux, où Mr. de Voltaire a fait le plus de changemens *). Celui qui était le sixième dans la première édition de 1723. est le septième dans l'édition de Londres in 4°. & dans les autres qui l'ont suivie; ainsi le commencement de ce chant est tiré du chant neuvième de l'édition de 1723. Il y aura peu de différences à recueillir entre ces deux éditions; nous rassemblerons seulement celles de l'édition de 1737. L'Auteur fait d'abord une remarque générale, qui est, que comme on a plus d'égard dans un poème épique à l'ordonnance du dessein, qu'à la chronologie, on a placé immédiatement après la mort de Henri III. les Etats de Paris, qui ne se tinrent effectivement que quatre ans après. C'est ce que l'Auteur explique plus en détail dans la remarque sur le neuvième chant, dans l'édition de 1723. La voici.

*) NB. Que quand on imprima la *Henriade* en 1723. sous le nom de la *Ligue*, cet ouvrage n'était pas encore achevé. Il fut imprimé même avec beau-

coup de lacunes, sur une copie qui fut dérobée à l'Auteur, & qui fut beaucoup altérée à l'impression.

Il y aura sans doute des lecteurs qui seront étonnés de la suppression de plusieurs événements considérables dans le neuvième chant, & de quelques dérangemens de chronologie qu'ils y trouveront. Cette matière mérite d'être éclaircie.

Ce chant contient trois faits principaux. 1. Les Etats de Paris. 2. Le siège de cette ville. 3. La conversion de Henri IV. qui occasionna la réduction de cette ville. Mais ce dernier article est réservé pour le chant dixième dans les éditions ordinaires.

Selon la vérité de l'histoire, Henri le Grand assiégea Paris quelque tems après la bataille d'Ivry, en 1590. au mois d'Avril. Le Duc de Parme lui en fit lever le siège au mois de Septembre. La Ligue longtems après, en 1593. assembla les Etats pour élire un Roi à la place du Cardinal de Bourbon, qu'elle avait reconnu sous le nom de Charles X. & qui était

comp de lacunes, sur une copie qui fut dérobée à l'Auteur, & qui fut beaucoup altérée à l'impression.

mort depuis deux ans & demi : & sur la fin de la même année 1593. au mois de Juillet , le Roi fit son abjuration dans St. Denis , & n'entra dans Paris qu'au mois de Mars 1594.

De tous ces événemens , on a supprimé l'arrivée du Duc de Parme & le prétendu règne de Charles , Cardinal de Bourbon : il est aisé de s'apercevoir , que faire paraître le Duc de Parme sur la scène , eût été avilir Henri IV. le Héros du poème , & agir précisément contre le but de l'ouvrage ; ce qui serait une faute impardonnable.

A l'égard du Cardinal de Bourbon , ce n'était pas la peine de blesser l'unité , si essentielle dans tout ouvrage épique , en faveur d'un Roi en peinture tel que ce Cardinal : il serait aussi inutile dans le poème , qu'il le fut dans le parti de la Ligue. En un mot , on passe sous silence le Duc de Parme , parce qu'il était trop grand , & le Cardinal de Bourbon , parce qu'il était trop petit. On a été obligé de placer les États de Paris avant le siège , parce que si on les eût mis dans leur ordre , on n'aurait pas eu les mêmes occasions de mettre dans leur jour les vertus du Héros , on n'aurait pas pu lui faire donner des vi-

vres aux assiégés , ni le faire aussitôt récompenser de sa générosité. D'ailleurs les États de Paris ne sont point du nombre des événemens qu'on ne peut déranger de leur point chronologique ; la poésie permet la transposition de tous les faits , qui ne sont point écartés les uns des autres d'un grand nombre d'années , & qui n'ont entr'eux aucune liaison nécessaire. Par exemple , je pourrais , sans qu'on eût rien à me reprocher , faire Henri IV. amoureux de Gabrielle d'Estées du vivant de Henri III. parce que la vie & la mort de Henri III. n'ont rien de commun avec l'amour de Henri IV. pour Gabrielle d'Estées. Les États de la Ligue sont dans le même cas par rapport au siège de Paris ; ce sont deux événemens absolument indépendans l'un de l'autre. Ces États n'eurent aucun effet , on n'y prit nulle résolution , ils ne contribuèrent en rien aux affaires du parti ; le hazard aurait pu les assembler avant le siège comme après , & ils sont bien mieux placés avant le siège dans le poème ; de plus il faut considérer , qu'un poème épique n'est pas une histoire ; on ne saurait trop présenter cette règle aux Lecteurs , qui n'en seraient pas instruits.

*Loin ces rimeurs craintifs , dont l'esprit phlegmatique
Garde dans ses fureurs un ordre didactique ,
Qui chantant d'un Héros les exploits éclatans ,
Maigres Historiens , suivront l'ordre des tens :
Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue :
Pour prendre Dole , il faut que Lille soit rendue ;
Et que leur vers exact , ainsi que Mézeray ,
Ait fait tomber déjà les remparts de Courtray , &c.*

CHAN T S E P T I E M E.

Vers 269. Page 128.

Et vous brave Amazone.

V Oici ce qu'on a écrit de plus raisonnable sur la Pucelle d'Orléans ; c'est Montrelet, Auteur contemporain, qui parle.

Et l'an 1428. vint devers le Roi Charles de France à Chinon où il se tenait, une pucelle, jeune fille âgée de vingt ans, nommée Jeanne, laquelle était vêtue & habillée en guile d'homme, & était née des parties entre Bourgogne & Lorraine d'une ville nommée Droimi, à présent Donremi, assez près de Vaucouleur ; laquelle pucelle Jeanne fut grand espace de tems chambrière en une hôtellerie, & était hardie de chevaucher chevaux, les mener boire, & faire telles autres apertifes & habiletés que jeunes filles n'ont point accoutumé de faire, & fut mise à voye, & envoyée devers le Roi, par un Chevalier nommé Messire Robert de Baudrencourt, Capitaine, de par le Roi, de Vaucouleur, &c.

On fait, comment on se servit de cette fille pour ranimer le courage des Français, qui avaient besoin d'un miracle ; il fustit qu'on l'ait crue envoyée de Dieu, pour qu'un Poete soit en droit de la placer dans le Ciel avec les Héros. Mézeray dit tout bonnement, que *St. Michel, le Prince de la Milice Céleste*, apparut à cette fille : &c. Quoi qu'il en soit, si les

Français ont été trop crédules sur la Pucelle d'Orléans, les Anglais ont été trop cruels en la faisant brûler ; car ils n'avaient rien à lui reprocher que son courage & leurs défaites. (*Titre de l'édition de 1723.*)

Je voudrais bien ajouter un mot de remarque à ce sujet, sans faire néanmoins une dissertation. Peut-on s'empêcher de louer le courage & la résolution si prudente & si bien concertée d'une fille de vingt ans, élevée & nourrie dans la campagne, uniquement occupée à la garde des moutons, fille simple dans ses mœurs, toujours sage dans sa conduite & dans ses réponses, sans se démentir en rien, tant qu'elle fut à la tête de nos armées. Elle avait paru devant le Roi en 1429. avec une fermeté & une résolution extraordinaire ; mais toujours cependant avec une modestie convenable à son sexe & à son âge. Elle lui promit de délivrer la ville d'Orléans, & de le conduire à Reims pour y être sacré ; ce qu'elle exécuta avec autant de prudence que de vigueur. N'est-ce pas un prodige de voir, que les idées d'une pauvre fille sans talens & sans expérience, renversent les desseins les mieux concertés de ces hommes prudents, & même si bien établis dans le Royaume ? & que par une conduite simple, mais généreuse, elle énerve les forces les

plus redoutables que l'on connaît alors ? Cependant bien des Auteurs du tems même avouent , qu'il y eut quelque chose de furnaturel dans la

conduite de cette fille : c'est ce qui est examiné dans le livre de *l'histoire justifiée contre les romans*.

CHANT HUITIEME.

Vers 102. Page 150.

Après ce vers ,

Et par Armand détruite aussi-tôt qu'élevée ,

On voit dans l'édition de 1723. ce qui suit.

Sanci , brave guerrier , Ministre , Magistrat , &c.

Sur quoi l'Auteur fait une remarque très curieuse au sujet de Mr. de Sancy.

Nicolas de Harlay de Sancy fut successivement Conseiller au Parlement, Maître des requêtes, Ambassadeur en Angleterre & en Allemagne, Colonel Général des Suisses, premier Maître-d'hôtel du Roi, Sur-Intendant des finances ; & réunit ainsi en sa personne le Ministère, la Magistrature & le commandement des Armées. Il était fils de Robert de Harlay, Conseiller au Parlement, & de Jacqueline Morvilliers ; il naquit en 1546. & mourut en 1629.

N'étant encore que Maître des requêtes, il se trouva dans le Conseil d'Henri III. lorsqu'on délibérait sur les moyens de soutenir la guerre contre la Ligue ; il proposa de lever une armée de Suisses. Le Conseil, qui favait que le Roi n'avait pas un fol, se moqua de lui : *Messieurs*, dit Sancy, *puisque de tous ceux qui ont re-*

çu du Roi tant de bienfaits, il ne s'en trouve pas un qui veuille le secourir, je vous déclare, que ce sera moi qui leverai cette armée. On lui donna sur le champ la commission & point d'argent, & il partit pour la Suisse. Jamais négociation ne fut si singulière ; d'abord il persuada aux Genevois & aux Suisses de faire la guerre au Duc de Savoye, conjointement avec la France : il leur promit de la Cavalerie, qu'il ne leur donna point : il leur fit lever dix mille hommes d'Infanterie, & les engagea de plus à donner cent mille écus. Quand il se vit à la tête de cette armée, il prit quelques places au Duc de Savoye ; ensuite il fut tellement gagner les Suisses, qu'il engagea l'armée à marcher au secours du Roi. Ainsi on vit pour la première fois les Suisses donner des hommes & de l'argent.

Sancy dans cette négociation, dépensa une partie de ses biens ; il mit en gage ses pierreries, & entra autres

et fameux diamant, nommé le Sancy, qui est à présent à la Couronne.

Ce diamant, qui passait pour le plus beau de l'Europe, avait d'abord appartenu au malheureux Roi de Portugal, Don Antoine, chassé de son pays par Philippe II. Don Antoine s'était réfugié en France, n'ayant pour tout bien qu'une selle garnie de pierreries, & un petit coffre dans lequel il y avait quelques diamans. Ce lui dont il est question, est un diamant assez large, qu'il mettait à son chapeau, & qu'il aimait beaucoup. Ce fut celui dont il se défit le dernier ; il le mit en gage entre les mains de Sancy, qui lui prêta quarante mille francs sur cet effet. Le Roi n'étant point en état de rendre cette somme, le diamant demeura à Sancy, qui fut honteux d'avoir, pour une somme si modique, une pièce d'un si grand prix. Il envoya

dix mille écus au Roi Don Antoine, & eût pu même en donner davantage.

Sancy étant Surintendant des finances sous Henri IV. fut disgracié, au rapport de Mr. de Thou, parce qu'il avait dit à la Duchesse de Beaufort, que ses enfans ne seraient jamais que des fils de P. Il y a plus d'apparence, que le Roi lui ôta les finances, parce qu'il s'accommodait beaucoup mieux de Rois. Sancy même ne fut point disgracié, puisque le Roi en 1604. le nomma Chevalier de l'Ordre.

Il s'était fait Catholique quelque tems après Henri IV, disant qu'il fallait être de la Religion de son Prince. C'est sur cela que d'Aubigné, qui ne l'aimait pas, composa l'ingénieuse & mordante satire intitulée : *La Confession Catholique de Sancy*, imprimée avec le journal de Henri III. (Tiré de l'édition de 1723.)

Voyez page 168. le vers 10^e. de la variante 9^e.

Frappe le Grand Henri d'une atteinte imprévue.

Ce vers donne lieu à l'Auteur de faire dans l'édition de 1723. une remarque, qui n'est point dans les autres éditions, parce que l'on a supprimé les vers qui y ont donné lieu. La voici cependant.

Ce ne fut point à Ivry, ce fut au combat d'Aumale, que Henri IV. fut blessé : il eut la bonté depuis de mettre dans ses Gardes, le soldat qui l'avait blessé.

Le Lecteur s'aperçoit bien sans doute, que l'on n'a pu parler de tous les combats de Henri le Grand, dans un poème ; où il faut observer l'u-

nité d'action. Ce Prince fut blessé à Aumale : il sauva la vie au Maréchal de Biron à Fontaine-Française. Ce sont là des événemens, qui méritent d'être mis en œuvre par le Poète ; mais il ne peut les placer dans les tems où ils sont arrivés : il faut qu'il rassemble, autant qu'il peut, ces actions séparées, qu'il les rapporte à la même époque ; en un mot, qu'il compose un tout de diverses parties ; sans cela il est absolument impossible de faire un poème épique, fondé sur une histoire.

Henri IV. ne fut donc point blessé.

Tom. I.

G g

se à Ivry ; mais il courut un grand risque de la vie, il fut même enveloppé de trois Cornettes Walonnes, & y aurait péri, s'il n'eût été dégagé par le Maréchal d'Aumont & par le Duc de la Trimouille. Les siens le crurent mort quelque-tems, & jetèrent de grands cris de joie, quand ils le virent revenir l'épée à la main tout couvert du sang des ennemis.

Je remarquerai, qu'après la blessure du Roi à Aumale, Duplessis-Mornay lui écrivit : SIRE, Vous avez assez fait l'Alexandre, il est tems que vous fassiez le César ; c'est à nous à mourir pour Votre Majesté. Et ce vous est gloire, à vous, SIRE, de vivre pour nous ; Et j'ose vous dire, que ce vous est devoir.

Il n'y a rien sur les IX. & Xme. Chants.

FIN DES NOTES HISTORIQUES TIRÉES DE L'ÉDITION
DE MR. L'ABBÉ LANGLET.

HITOIRE ABRÉGÉE

Des événemens sur lesquels est fondée la fable du Poëme de la
HENRIADE.

LE feu des guerres civiles , dont *François II.* vit les premières étincelles , avait embrasé la France sous la minorité de *Charles IX.* La Religion en était le sujet parmi les Peuples , & le prétexte parmi les Grands. La Reine Mère , *Catherine de Médicis* , avait plus d'une fois hasardé le salut du Royaume pour conserver son autorité , armant le parti Catholique contre le Protestant , & les *Guises* contre les *Bourbons* , pour les accabler les uns par les autres.

La France avait alors , pour son malheur , beaucoup de Seigneurs trop puissans , & par conséquent factieux ; des Peuples devenus fanatiques & barbares par cette fureur de parti qu'inspire le faux zèle , des Rois enfans , aux noms desquels on ravageait l'Etat. Les batailles de Dreux , de Saint-Denis , de Jarnac , de Montcontour , avaient signalé le malheureux règne de *Charles IX.* Les plus grandes villes étaient prises , reprises , saccagées tour à tour par les partis opposés. On faisait mourir les prisonniers de guerre par des supplices recherchés. Les églises étaient mises en cendres par les Réformés , les temples par les Catholiques ; les empoisonnemens & les assassinats n'étaient regardés que comme des vengeances d'ennemis habiles.

On mit le comble à tant d'horreurs par la journée de *St. Barthelemi.* *Henri le Grand* , alors Roi de Navarre , & dans une extrême jeunesse , Chef du parti Réformé , dans le sein duquel il était né , fut attiré à la Cour , avec les plus puissans Seigneurs du parti. On le maria à la Princesse *Marguerite* , sœur de *Charles IX.* Ce fut au milieu des réjouissances de ces noces , au milieu de la paix la plus profonde , & après les sermens les plus solennels , que *Catherine de*

G g ij

Médecis ordonna ces massacres , dont il faut perpétuer la mémoire , (toute affreuse & toute flétrissante qu'elle est pour le nom Français ,) afin que les hommes , toujours prêts à entrer dans de malheureuses querelles de Religion , voyent à quel excès l'esprit de parti peut enfin conduire.

On vit donc dans une Cour , qui se piquait de politesse , une femme célèbre par les agrémens de l'esprit , & un jeune Roi de vingt-trois ans , ordonner de sang froid la mort de plus d'un million de leurs sujets. Cette même nation , qui ne pense aujourd'hui à ce crime qu'en frissonnant , le commit avec transport & avec zèle. Plus de cent mille hommes furent assassinés par leurs compatriotes ; & sans les sages précautions de quelques personnages vertueux , comme le Président *Jeanin* , le Marquis de *St. Herem* , &c. la moitié des Français égorgeait l'autre.

Charles IX. ne vécut pas longtems après la *St. Barthelemi*. Son frère *Henri III.* quitta le Trône de la Pologne , pour venir replonger la France dans de nouveaux malheurs , dont elle ne fut tirée que par *Henri IV.* si justement surnommé *le Grand* par la postérité , qui seule peut donner ce titre.

Henri III. en revenant en France , y trouva deux partis dominans. L'un était celui des Réformés , renaissant de sa cendre , plus violent que jamais , & ayant à sa tête le même *Henri le Grand* , alors Roi de Navarre. L'autre était celui de la Ligue , faction puissante , formée peu à peu par les Princes de *Guise* , encouragée par les Papes , fomentée par l'Espagne , s'accroissant tous les jours par l'artifice des Moines , consacrée en apparence par le zèle de la Religion Catholique , mais ne tendant qu'à la rébellion. Son Chef était le Duc de *Guise* , surnommé *le Balafre* , Prince d'une réputation éclatante , & qui ayant plus de grandes qualités que de bonnes , semblait né pour changer la face de l'Etat dans ce tems de troubles.

Henri III. au lieu d'accabler ces deux partis sous le poids de l'autorité Royale , les fortifia par sa faiblesse. Il crut faire un grand coup de politique en se déclarant le Chef de la Ligue ; mais il n'en fut que l'esclave. Il fut forcé de faire la guerre pour les intérêts du Duc de *Guise* , qui le voulait

détrôner , contre le Roi de Navarre son beau-frère , son héritier présomptif , qui ne pensait qu'à rétablir l'autorité Royale , d'autant plus qu'en agissant pour *Henri III.* à qui il devait succéder , il agissait pour lui-même.

L'armée que *Henri III.* envoya contre le Roi son beau-frère , fut battue à Coutras ; son favori *Joyeuse* y fut tué. Le Navarrois ne voulut d'autre fruit de sa victoire , que de se réconcilier avec le Roi. Tout vainqueur qu'il était , il demanda la paix , & le Roi vaincu n'osa l'accepter , tant il craignait le Duc de *Guise* & la Ligue. *Guise* dans ce tems-là même venait de dissiper une armée d'Allemands. Ces succès du *Balafré* humilièrent encore davantage le Roi de France , qui se crut à la fois vaincu par les Ligueurs & par les Réformés.

Le Duc de *Guise* , enflé de sa gloire , & fort de la faiblesse de son Souverain , vint à Paris malgré ses ordres. Alors arriva la fameuse journée des Barricades , où le peuple chassa les gardes du Roi , & où ce Monarque fut obligé de fuir de sa capitale. *Guise* fit plus , il obligea le Roi de tenir les Etats Généraux du Royaume à Blois , & il prit si bien ses mesures , qu'il était prêt de partager l'autorité Royale , du consentement de ceux qui représentaient la nation , & sous l'apparence des formalités les plus respectables. *Henri III.* réveillé par ce pressant danger , fit assassiner au château de Blois cet ennemi si dangereux , aussi-bien que son frère le Cardinal , plus violent & plus ambitieux encore que le Duc de *Guise*.

Ce qui était arrivé au parti Protestant , après la *St. Barthelemi* , arriva alors à la Ligue. La mort des Chefs ranima le parti. Les Ligueurs levèrent le masque. Paris ferma ses portes. On ne songea qu'à la vengeance. On regarda *Henri III.* comme l'assassin des défenseurs de la Religion , & non comme un Roi , qui avait puni ses sujets coupables. Il falut que *Henri III.* pressé de tous côtés se réconciliât enfin avec le Navarrois. Ces deux Princes vinrent camper devant Paris ; & c'est-là que commence la HENRIADE.

Le Duc de *Guise* laissait encor un frère ; c'était le Duc de *Mayenne* , homme intrépide , mais plus habile qu'agissant ,

qui se vit tout d'un coup à la tête d'une faction instruite de ses forces , & animée par la vengeance & par le fanatisme.

Presque toute l'Europe entra dans cette guerre. La célèbre *Elizabeth* , Reine d'Angleterre , qui était pleine d'estime pour le Roi de Navarre , & qui eut toujours une extrême passion de le voir , le secourut plusieurs fois d'hommes , d'argent , de vaisseaux ; & ce fut *Dupleffis-Mornay* , qui alla toujours en Angleterre solliciter ces secours. D'un autre côté la branche d'Autriche , qui régnait en Espagne , favorisait la Ligue , dans l'espérance d'arracher quelques dépouilles d'un Royaume déchiré par la guerre civile. Les Papes combattaient le Roi de Navarre , non seulement par des excommunications , mais par tous les artifices de la politique , & par les petits secours d'hommes & d'argent , que la Cour de Rome peut fournir.

Cependant *Henri III.* allait se rendre maître de Paris , lorsqu'il fut assassiné à St. Cloud par un moine Dominicain , qui commit ce parricide dans la seule idée , qu'il obéissait à DIEU , & qu'il courait au martyre ; & ce meurtre ne fut pas seulement le crime de ce moine fanatique , ce fut le crime de tout le parti. L'opinion publique , la créance de tous les Ligueurs , était qu'il fallait tuer son Roi , s'il était mal avec la Cour de Rome. Les Prédicateurs le criaient dans leurs mauvais sermons ; on l'imprimait dans tous ces livres pitoyables , qui inondaient la France , & qu'on trouve à peine aujourd'hui dans quelques bibliothèques , comme des monumens curieux d'un siècle également barbare , & pour les lettres , & pour les mœurs.

Après la mort de *Henri III.* le Roi de Navarre , (HENRI LE GRAND) reconnu Roi de France par l'armée , eut à soutenir toutes les forces de la Ligue , celles de Rome , de l'Espagne , & son Royaume à conquérir. Il bloqua , il assiégea Paris à plusieurs reprises. Parmi les plus grands-Hommes qui lui furent-utiles dans cette guerre , & dont on a fait quelqu'usage dans ce poëme , on compte les Maréchaux d'*Aumont* & de *Biron* , le Duc de *Bouillon* , &c. *Dupleffis-Mornay* fut dans sa plus intime confidence jusqu'au changement de Religion de ce Prince ; il le servait de sa personne dans les armées , de sa plume contre les excommunications des

Papes , & de son grand art de négocier , en lui cherchant des secours chez tous les Princes Protestans.

Le principal Chef de la Ligue était le Duc de *Mayenne* : celui qui avait le plus de réputation après lui , était le Chevalier d'*Aumale* , jeune Prince , connu par cette fierté , & ce courage brillant , qui distinguaient particulièrement la maison de *Guise*. Ils obtinrent plusieurs secours de l'Espagne ; mais il n'est question ici que du fameux Comte d'*Egmont* , fils de l'Amiral , qui amena treize ou quatorze cens Lances au Duc de *Mayenne*. On donna beaucoup de combats , dont le plus fameux , le plus décisif , & le plus glorieux pour *Henri IV.* fut la bataille d'Ivry , où le Duc de *Mayenne* fut vaincu , & le Comte d'*Egmont* fut tué.

Pendant le cours de cette guerre , le Roi était devenu amoureux de la belle *Gabrielle d'Estrées* ; mais son courage ne s'amollit point auprès d'elle , témoin la lettre qu'on voit encore dans la bibliothèque du Roi , dans laquelle il dit à sa maîtresse : » Si je suis vaincu , vous me connaissez assez pour » croire que je ne fuirai pas ; mais ma dernière pensée sera » à DIEU , & l'avant-dernière à vous.

Au reste , on omet plusieurs faits considérables , qui n'ayant pas de place dans le poëme n'en doivent point avoir ici. On ne parle ni de l'expédition du Duc de Parme en France , qui ne servit qu'à retarder la chute de la Ligue , ni de ce Cardinal de *Bourbon* , qui fut quelque tems un fantôme de Roi sous le nom de *Charles X.* Il suffit de dire , qu'après tant de malheurs & de désolation , *Henri IV.* se fit Catholique , & que les Parisiens , qui haïssaient sa Religion , & révéraient sa personne , le reconnurent alors pour leur Roi.

I D É E
D E L A
H E N R I A D E.

LE sujet de la HENRIADE est le siège de Paris , commencé par *Henri de Valois* & HENRI LE GRAND , achevé par ce dernier seul.

Le lieu de la scène ne s'étend pas plus loin que de Paris à Ivry , où se donna cette fameuse bataille , qui décida du sort de la France & de la Maison Royale.

Le Poëme est fondé sur une histoire connue , dont on a conservé la vérité dans les événemens principaux. Les autres moins respectables ont été , ou retranchés , ou arrangés suivant la vraisemblance qu'exige un poëme. On a tâché d'éviter en cela le défaut de *Lucaïn* , qui ne fit qu'une gazette ampoulée , & on a pour garant ces vers de Mr. *Despréaux* déjà cités.

On n'a fait même que ce qui se pratique dans toutes les tragédies , où les événemens sont pliés aux règles du Théâtre.

Au reste , ce poëme n'est pas plus historique qu'aucun autre. Le *Camouëns* , qui est le *Virgile* des Portugais , a célébré un événement dont il avait été témoin lui-même. Le *Tasse* a chanté une Croisade connue de tout le monde , & n'en a omis ni l'hermite *Pierre* , ni les processions. *Virgile* n'a construit la fable de son *Enéide* , que des fables reçues de son tems , & qui passaient pour l'histoire véritable de la descente d'*Enée* en Italie.

Homère , contemporain d'*Hésiode* , & qui par conséquent vivait environ cent ans après la prise de Troie , pouvait aisément avoir vu dans sa jeunesse des vieillards , qui avaient connu les Héros de cette guerre. Ce qui doit même plaire davantage dans *Homère* , c'est que le fond de son ouvrage

n'est

n'est point un roman , que les caractères ne sont point de son imagination , qu'il a peint les hommes tels qu'ils étaient , avec leurs bonnes & leurs mauvaises qualités , & que son livre est le monument des mœurs de ces tems reculés.

La HENRIADE est composée de deux parties ; d'événemens réels dont on vient de rendre compte , & de fictions. Ces fictions sont toutes puisées dans le système du *merveilleux* , telles que la prédiction de la conversion de *Henri IV.* , la protection que lui donne *St. Louis* , son apparition , le feu du Ciel détruisant ces opérations magiques qui étaient alors si communes , &c. Les autres sont purement allégoriques. De ce nombre sont le voyage de la Discorde à Rome , la Politique , le Fanatisme personnifiés , le temple de l'Amour ; enfin , les passions & les vices ,

Prenant un corps , une ame , un esprit , un visage.

Que si l'on a donné dans quelques endroits à ces passions personnifiées les mêmes attributs que leur donnaient les Payens , c'est que ces attributs allégoriques sont trop connus pour être changés. L'Amour a des flèches , la Justice a une balance dans nos ouvrages les plus Chrétiens , dans nos tableaux , dans nos tapisseries , sans que ces représentations aient la moindre teinture de Paganisme. Le mot d'*Amphitrite* dans notre Poésie , ne signifie que la *Mer* , & non l'*E-pouse de Neptune*. Les *champs de Mars* ne veulent dire que la *Guerre* , &c. S'il est quelqu'un d'un avis contraire , il faut le renvoyer encor à ce grand maître Mr. *Despréaux* , qui dit :

C'est d'un scrupule vain s'allarmer sottement ;
C'est vouloir au lecteur plaire sans agrément.
Bientôt ils défendront de peindre la Prudence ,
De donner à Thémis ni bandeau , ni balance ,
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain ,
Ou le tems qui s'enfuit une horloge à la main ;
Et par-tout des discours , comme une idolatrie ,
Dans leur faux zèle iront chasser l'allégorie.

Ayant rendu compte de ce que contient cet ouvrage , on
Tom. I. H h

croit devoir dire un mot de l'esprit dans lequel il a été composé. On n'a voulu ni flatter ni médire. Ceux qui trouveront ici les mauvaises actions de leurs ancêtres, n'ont qu'à les réparer par leur vertu. Ceux dont les ayeux y sont nommés avec éloge, ne doivent aucune reconnaissance à l'Auteur, qui n'a eu en vue que la vérité ; & le seul usage qu'ils doivent faire de ces louanges, c'est d'en mériter de pareilles.

Si l'on a dans cette nouvelle édition retranché quelques vers, qui contenaient des vérités dures contre les Papes qui ont autrefois deshonoré le St. Siège par leurs crimes, ce n'est pas qu'on fasse à la Cour de Rome l'affront de penser qu'elle veuille rendre respectable la mémoire de ces mauvais Pontifes. Les Français, qui condamnent les méchancetés de *Louis XI.* & de *Catherine de Médicis*, peuvent parler sans doute avec horreur d'*Alexandre VI.* Mais l'Auteur a élagué ce morceau, uniquement parce qu'il était trop long, & qu'il y avait des vers dont il n'était pas content.

C'est dans cette seule vue, qu'il a mis beaucoup de noms à la place de ceux qui se trouvent dans les premières éditions, selon qu'il les a trouvés plus convenables à son sujet, ou que les noms mêmes lui ont paru plus sonores. La seule politique dans un poëme doit être de faire de bons vers. On a retranché la mort d'un jeune *Boufflers*, qu'on supposait tué par *Henri IV.*, parce que dans cette circonstance la mort de ce jeune homme semblait rendre *Henri IV.* un peu odieux, sans le rendre plus grand. On a fait passer *Dupleffis-Mornay* en Angleterre auprès de la Reine *Elizabeth*, parce qu'effectivement il y fut envoyé, & qu'on s'y ressouvient encore de sa négociation. On s'est servi de ce même *Dupleffis-Mornay* dans le reste du poëme, parce qu'ayant joué le rôle de confident du Roi dans le premier chant, il eût été ridicule, qu'un autre prit sa place dans les chants suivans ; de même qu'il serait impertinent dans une tragédie, (dans *Bérénice*, par exemple,) que *Titus* se confiât à *Paulin* au premier acte, & à un autre au cinquième. Si quelques personnes veulent donner des interprétations malignes à ces changemens, l'Auteur ne doit point s'en inquiéter. Il fait, que quiconque écrit est fait pour esfuyer les traits de la malice.

Le point le plus important est la Religion, qui fait en grande partie le sujet du Poème, & qui en est le seul dénouement.

L'Auteur se flatte de s'être expliqué en beaucoup d'endroits, avec une précision rigoureuse, qui ne peut donner aucune prise à la censure : Tel est, par exemple, ce morceau sur la TRINITÉ :

La Puissance, l'Amour, avec l'Intelligence,
Unis & divisés, composent son essence.

Et celui-ci :

Il reconnaît l'Eglise ici-bas combattue,
L'Eglise toujours une, & partout étendue;
Libre, mais sous un Chef, adorant en tout lieu
Dans le bonheur des Saints la grandeur de son Dieu;
Le CHRIST, de nos péchés victime renaissante,
De ses élus chéris nourriture vivante,
Descend sur les autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un DIEU sous un pain, qui n'est plus.

Si l'on n'a pu s'exprimer partout avec cette exactitude théologique, le Lecteur raisonnable y doit suppléer. Il y aurait une extrême injustice à examiner tout l'ouvrage, comme une thèse de Théologie. Ce Poème ne respire que l'amour de la Religion & des Loix : On y déteste également la rébellion & la persécution : Il ne faut pas juger sur un mot, un livre écrit dans un tel esprit.

D I S S E R T A T I O N
S U R L A M O R T
D E H E N R I I V.

LE plus horrible accident , qui soit jamais arrivé en Europe , a produit les plus odieuses conjectures. Presque tous les mémoires du tems de la mort de *Henri IV.* jettent également des soupçons sur les ennemis de ce bon Roi , sur les Courtisans , sur les Jésuites , sur sa maîtresse , sur sa femme même. Ces accusations durent encore , & on ne parle jamais de cet assassinat sans former un jugement téméraire. J'ai toujours été étonné de cette facilité malheureuse , avec laquelle les hommes les plus incapables d'une méchante action aiment à imputer les crimes les plus affreux aux hommes d'Etat , aux hommes en place. On veut se venger de leur grandeur en les accusant ; on veut se faire valoir en racontant des anecdotes étranges. Il en est de la conversation comme d'un spectacle , comme d'une tragédie , dans laquelle il faut attacher par de grandes passions & par de grands crimes.

Des voleurs assassinent *Vergier* dans la rue ; tout Paris accusé de ce meurtre un grand Prince. Une rougeole pourprée enlève des personnes considérables , il faut qu'elles aient été toutes empoisonnées. L'absurdité de l'accusation , le défaut total de preuves , rien n'arrête ; & la calomnie passant de bouche en bouche , & bientôt de livre en livre , devient une vérité importante aux yeux de la postérité toujours crédule. Depuis que je m'applique à l'Histoire , je ne cesse de m'indigner contre ces accusations sans preuve , dont les Historiens se plaisent à noircir leurs ouvrages.

La mère de *Henri IV.* mourut d'une pleurésie ; combien d'Auteurs la font empoisonner par un marchand de gants qui lui vendit des gants parfumés , & qui était , dit-on , l'em-

empoisonneur à brevet de *Catherine de Médicis*. On ne s'avise guères de douter que le Pape *Alexandre VI.* ne soit mort du poison qu'il avait préparé pour le Cardinal *Corneto*, & pour quelques autres Cardinaux dont il voulait, dit-on, être l'héritier. *Guicciardin*, Auteur contemporain, Auteur respecté, dit, qu'on imputait la mort de ce Pontife à ce crime & à ce châtement du crime; il ne dit pas que le Pape fût un empoisonneur, il le laisse entendre, & l'Europe ne l'a que trop bien entendu.

Et moi j'ose dire à *Guicciardin* : *L'Europe est trompée par vous, & vous l'avez été par votre passion.* Vous étiez l'ennemi du Pape; vous avez trop cru votre haine & les actions de sa vie. Il avait, à la vérité, exercé des vengeances cruelles & perfides contre des ennemis aussi perfides & aussi cruels que lui; de-là vous concluez qu'un Pape de soixante & quatorze ans n'est pas mort d'une façon naturelle; vous prétendez, sur des rapports vagues, qu'un vieux Souverain, dont les coffres étaient remplis alors de plus d'un million de ducats d'or, voulut empoisonner quelques Cardinaux pour s'emparer de leur mobilier; mais ce mobilier était-il un objet si important? Ces effets étaient presque toujours enlevés par les valets de chambre, avant que les Papes pussent en saisir quelques dépouilles. Comment pouvez-vous croire, qu'un homme prudent ait voulu hasarder, pour un aussi petit gain, une action aussi infame, une action qui demandait des complices, & qui tôt ou tard eût été découverte? Ne dois-je pas croire le journal de la maladie du Pape, plutôt qu'un bruit populaire? Ce journal le fait mourir d'une fièvre double-tierce. Il n'y a pas le moindre vestige de cette accusation intentée contre sa mémoire. Son fils *Borgia* tomba malade dans le tems de la mort de son père, voilà le seul fondement de l'histoire du poison. Le père & le fils sont malades en même tems, donc ils sont empoisonnés: ils sont l'un & l'autre de grands politiques, des Princes sans scrupule, donc ils sont atteints du poison même qu'ils destinaient à douze Cardinaux. C'est ainsi que raisonne l'animosité; c'est la Logique d'un peuple qui déteste son Maître: mais ce ne doit pas être celle d'un Historien. Il se porte pour juge, il prononce les arrêts de la postérité:

H h iij

il ne doit déclarer personne coupable sans des preuves évidentes.

Ce que je dis de *Guicciardin*, je le dirai des mémoires de *Sully* au sujet de la mort de *Henri IV.* Ces mémoires furent composés par des Secrétaires du Duc de *Sully* alors disgracié par *Marie de Médicis* ; on y laisse échapper quelques soupçons sur cette Princesse, que la mort de *Henri IV.* faisait Maîtresse du Royaume, & sur le Duc d'*Espernon* qui servit à la faire déclarer Régente. *Mezeray*, plus hardi que judicieux, fortifie ces soupçons ; & celui qui vient de faire imprimer le sixième tome des mémoires de *Condé*, fait ses efforts pour donner au misérable *Ravaillac* les complices les plus respectables. N'y a-t-il donc pas assez de crimes sur la terre ? Faut-il encor en chercher où il n'y en a point ?

On accuse à la fois le Père *Alagona* Jésuite, oncle du Duc de *Lerme* ; tout le Conseil Espagnol, la Reine *Marie de Médicis*, la maîtresse de *Henri IV.* Madame de *Verneuil*, & le Duc d'*Espermon*. Choisissez donc. Si la maîtresse est coupable, il n'y a pas d'apparence que l'épouse le soit ; si le Conseil d'Espagne a mis dans Naples le couteau à la main de *Ravaillac*, ce n'est donc pas le Duc d'*Espernon* qui l'a séduit dans Paris, lui que *Ravaillac* appelait *Catholique à gros grain*, comme il est prouvé au procès ; lui qui n'avait jamais fait que des actions généreuses ; lui qui d'ailleurs empêcha qu'on ne tuât *Ravaillac* à l'instant qu'on le reconnut tenant son couteau sanglant, & qui voulait qu'on le réservât à la question & au supplice.

Il y a des preuves, dit *Mezeray*, que des prêtres avaient mené *Ravaillac* jusqu'à Naples. Je réponds, qu'il n'y a aucune preuve. Consultez le procès criminel de ce monstre, vous y trouverez tout le contraire. Je ne fais quelles dépositions vagues d'un nommé *du Jardin*, & d'une *Descomans*, ne sont pas des allégations à opposer aux aveux que fit *Ravaillac* dans les tortures. Rien n'est plus simple, plus ingénu, moins embarrassé, moins inconstant, rien par conséquent de plus vrai que toutes ses réponses. Quel intérêt aurait-il eu à cacher les noms de ceux qui l'auraient abusé ? Je conçois bien qu'un scélérat associé à d'autres scélérats de sa trempe,

célé d'abord ses complices. Les brigands s'en font un point d'honneur ; car il y a de ce qu'on appelle honneur jusques dans le crime : cependant ils avouent tout à la fin. Comment donc un jeune-homme qu'on aurait séduit, un fanatique à qui on aurait fait accroire qu'il serait protégé, ne décélèrait-il pas ses séducteurs ? Comment dans l'horreur des tortures n'accuserait-il pas les imposteurs qui l'ont rendu le plus malheureux des hommes ? N'est-ce pas là le premier mouvement du cœur humain ?

Ravaillac persiste toujours à dire dans ses interrogatoires : *J'ai cru bien faire en tuant un Roi qui voulait faire la guerre au Pape ; j'ai eu des visions, des révélations ; j'ai cru servir DIEU : je reconnais que je me suis trompé, & que je suis coupable d'un crime horrible ; je n'y ai été jamais excité par personne.* Voilà la substance de toutes ses réponses. Il avoue que le jour de l'assassinat il avait été dévotement à la Messe ; il avoue qu'il avait voulu plusieurs fois parler au Roi pour le détourner de faire la guerre en faveur des Princes hérétiques ; il avoue que le dessein de tuer le Roi l'a déjà tenté deux fois ; qu'il y a résisté ; qu'il a quitté Paris pour se rendre le crime impossible ; qu'il y est retourné vaincu par son fanatisme. Il signe l'un de ses interrogatoires, *François Ravaillac.*

Que toujours dans mon cœur
Jésus soit le vainqueur.

Qui ne reconnaît, qui ne voit à ces deux vers dont il accompagna sa signature, un malheureux dévot dont le cerveau égaré était empoisonné de tous les venins de la Ligue ?

Ses complices étaient la superstition & la fureur, qui animèrent *Jean Châtel*, *Pierre Barrière*, *Jacques Clément*. C'était l'esprit de *Poltro* qui assassina le Duc de *Guise* ; c'étaient les maximes de *Baltazard Gerar*, assassin du grand Prince d'Orange. *Ravaillac* avait été Feuillant, & il suffisait alors d'avoir été moine pour croire que c'était une œuvre méritoire de tuer un Prince ennemi de sa Religion. On s'étonne qu'on ait attenté plusieurs fois sur la vie de *Henri IV.* le meilleur des Rois ; on devrait s'étonner que les assassins n'ayent pas été

en plus grand nombre. Chaque superstitieux avait continuellement devant les yeux *Aod* assaffinant le Roi des Philistins, *Judith* se prostituant à *Holoferne* pour l'égorger dormant entre ses bras, *Samuel* coupant par morceaux un roi prisonnier de guerre, envers qui *Saül* n'osait violer le droit des nations. Rien n'avertissait alors que ces cas particuliers étaient des exceptions, des inspirations, des ordres exprès qui ne tiraient point à conséquence ; on les prenait pour la loi générale. Tout encourageait à la démente, tout consacrait le parricide. Il me paraît enfin bien prouvé par l'esprit de superstition, de fureur & d'ignorance qui dominait, & par la connaissance du cœur humain, & par les interrogatoires de *Ravaillac*, qu'il n'eut aucun complice. Il faut surtout s'en tenir à ces confessions faites à la mort devant des juges. Ces confessions prouvent expressément que *Jean Châtel* avait commis son parricide dans l'espérance d'être moins damné, & *Ravaillac* dans l'espérance d'être sauvé.

Il le faut avouer, ces monstres étaient fervens dans la foi. *Ravaillac* se recommande en pleurant à *St. François* son patron, & à tous les Saints ; il se confesse avant de recevoir la question ; il charge deux Docteurs auxquels il s'est confessé, d'assurer le Greffier que jamais il n'a parlé à personne du dessein de tuer le Roi ; il avoue seulement qu'il a parlé au Père *d'Aubigni* jésuite de quelques visions qu'il a eues, & le Père *d'Aubigni* dit très-prudemment qu'il ne s'en souvient pas ; enfin le criminel jure jusqu'au dernier moment sur sa damnation éternelle, qu'il est seul coupable, & il le jure plein de repentir. Sont-ce-là des raisons ? Sont-ce-là des preuves suffisantes ?

Cependant l'éditeur du sixième tome des mémoires de *Condé* insiste encore ; il recherche un passage des mémoires de *l'Estoile*, dans lequel on fait dire à *Ravaillac* dans la place de l'exécution : *On m'a bien trompé quand on m'a voulu persuader que le coup que je ferais serait bien reçu du peuple, puisqu'il fournit lui-même des chevaux pour me déchirer.* Premièrement ces paroles ne sont point rapportées dans le procès verbal de l'exécution. Secondement, il est vrai peut-être que *Ravaillac* dit, ou voulut dire : *On m'a bien trompé quand on*
me

me disoit, le Roi est hai, on se réjouira de sa mort. Il voyait le contraire, & que le peuple le regrettait ; il se voyait l'objet de l'horreur publique, il pouvait bien dire, *on m'a trompé.* En effet, s'il n'avait jamais entendu justifier dans les conversations le crime de *Jean Châtel*, s'il n'avait pas eu les oreilles rebattues des maximes fanatiques de la Ligue, il n'eût jamais commis ce parricide. Voilà l'unique sens de ces paroles. Mais les a-t-il prononcées ? Qui l'a dit à Mr. de *l'Etoile* ? Un bruit de ville qu'il rapporte prévaudra-t-il sur un procès verbal ? Dois-je en croire ce *l'Etoile*, qui écrivait le soir tous les contes populaires qu'il avait entendus le jour ? Défions nous de tous ces journaux qui sont des recueils de tout ce que la renommée débite.

Je lus il y a quelques années dix-huit tomes in-folio des mémoires du feu Marquis de *Dangeau* : j'y trouvai ces propres paroles : « La Reine d'Espagne *Marie-Louise* d'Orléans est » morte empoisonnée par le Marquis de *Mansfeld* ; le poison » avait été mis dans une tourte d'anguilles ; la Comtesse de » *Pernis*, qui mangea la desserte de la Reine, en est morte » aussi ; trois Cameristes en ont été malades ; le Roi l'a dit ce » soir à son petit couvert. « Qui ne croirait un tel fait, circonstancié, appuyé du témoignage de *Louis XIV.* & rapporté par un Courtisan de ce Monarque, par un homme d'honneur qui avait soin de recueillir toutes les anecdotes ? Cependant il est très-faux que la Comtesse de *Pernis* soit morte alors ; il est tout aussi faux qu'il y ait eu trois Cameristes malades, & non moins faux que *Louis XIV.* ait prononcé des paroles aussi indiscrètes. Ce n'était point Mr. de *Dangeau* qui faisait ces malheureux mémoires ; c'était un vieux valet de chambre imbécille, qui se mêlait de faire à tort & à travers des gazettes manuscrites de toutes les sottises qu'il entendait dans les antichambres. Je suppose cependant que ces mémoires tombassent dans cent ans entre les mains de quelque compilateur, que de calomnies alors sous presse ! que de mensonges répétés dans tous les journaux ! Il faut tout lire avec déhance. *Aristote* avait bien raison, quand il disoit, que *le doute est le commencement de la sagesse.*

E S S A Y *
S U R L A
P O E S I E E P I Q U E.

CHAPITRE PREMIER.

DES DIFFERENS GOUTS DES PEUPLES.

ON a accablé presque tous les Arts d'un nombre prodigieux de règles, dont la plupart sont inutiles ou fausses. Nous trouverons partout des leçons, mais bien peu d'exemples. Rien n'est plus aisé, que de parler d'un ton de maître des choses qu'on ne peut exécuter : il y a cent Poétiques contre un Poème. On ne voit que des Maîtres d'éloquence, & presque pas un Orateur. Le monde est plein de critiques, qui à force de *Commentaires*, de *Définitions*, de *Distinctions*, sont parvenus à obscurcir les connaissances les plus claires & les plus simples. Il semble, qu'on n'aime que les chemins difficiles. Chaque science, chaque étude a son jargon inintelligible, qui semble n'être inventé que pour en défendre les approches. Que de noms barbares, que de puérilités pédantesques on entassait il n'y a pas longtems dans la tête d'un jeune homme, pour lui donner en une année ou deux une très

AVERTISSEMENT DE L'EDITEUR.

* Cet Essay avoit d'abord été composé en Anglais par l'Auteur lorsqu'il étoit à Londres en 1726. On le traduisit en François à Paris. Cette traduction fut même imprimée à la

fuite de la Henriade. Mais depuis, l'Auteur refondit cet ouvrage en l'écrivant en François. Il a été revu & augmenté en dernier lieu avec beaucoup de soin.

fausse idée de l'éloquence, dont il aurait pû avoir une connaissance très vraie en peu de mois par la lecture de quelques bons livres ! La voye par laquelle on a si longtems enseigné l'art de penser, est assurément bien opposée au don de penser.

Mais c'est surtout en fait de Poésie, que les commentateurs & les critiques ont prodigué leurs leçons. Ils ont laborieusement écrit des volumes sur quelques lignes, que l'imagination des Poëtes a créées en se jouant. Ce sont des Tyrans, qui ont voulu asservir à leurs loix une nation libre, dont ils ne connaissent point le caractère ; aussi ces prétendus Législateurs n'ont fait souvent qu'embrouiller tout dans les Etats qu'ils ont voulu régler.

La plupart ont discoursu avec pesanteur de ce qu'il falait sentir avec transport ; & quand même leurs règles seraient justes, combien peu seraient-elles utiles ? *Homère*, *Virgile*, le *Tasse*, *Milton*, n'ont guères obéi à d'autres leçons, qu'à celles de leur génie. Tant de prétendues règles, tant de liens ne serviraient qu'à embarrasser les Grands-Hommes dans leur marche, & seraient d'un faible secours à ceux à qui le talent manque. Il faut courir dans la carrière, & non pas s'y traîner avec des bequilles. Presque tous les critiques ont cherché dans *Homère* des règles, qui n'y sont assurément point. Mais comme ce Poëte Grec a composé deux Poèmes d'une nature absolument différente, ils ont été bien en peine pour réconcilier *Homère* avec lui-même. *Virgile* venant ensuite, qui réunit dans son ouvrage le plan de l'*Iliade* & celui de l'*Odyssée*, il falut qu'ils cherchassent encore de nouveaux expédiens pour ajuster leurs règles à l'*Eneide*. Ils ont fait à peu près comme les Astronomes, qui inventaient tous les jours des cercles imaginaires, & créaient ou anéantissaient un Ciel ou deux de cristal à la moindre difficulté.

Si un de ceux, qu'on nomme sçavans, & qui se croient tels, venait vous dire, le *Poëme Epique est une longue fable inventée pour enseigner une vérité morale*, & dans laquelle un Héros achève quelque grande action avec le secours des Dieux dans l'espace d'une année ; il faudrait lui répondre : Votre définition est très fautive ; car sans examiner si l'*Iliade* d'*Homère*

est d'accord avec votre règle, les Anglais ont un Poème épique, dont le Héros loin de venir à bout d'une grande entreprise par le secours céleste en une année, est trompé par le Diable & par sa femme en un jour, & est chassé du Paradis terrestre pour avoir désobéi à DIEU. Ce poème cependant est mis par les Anglais au niveau de l'*Iliade* ; & beaucoup de personnes le préfèrent à *Homère*, avec quelque apparence de raison.

Mais, me direz-vous, le Poème épique ne sera-t-il donc que le récit d'une aventure malheureuse ? Non : cette définition serait aussi fautive que l'autre. L'*Œdipe* de *Sophocle*, le *Cinna* de *Corneille*, l'*Athalie* de *Racine*, le *César* de *Shakespeare*, le *Caton* d'*Addisson*, la *Mérope* du Marquis *Scipion Maffei*, le *Roland* de *Quinault*, sont toutes de belles Tragedies, & j'ose dire, toutes d'une nature différente. On aurait besoin en quelque sorte d'une définition particulière pour chacune d'elles.

Il faut dans tous les Arts se donner bien de garde de ces définitions trompeuses, par lesquelles nous osons exclure toutes les beautés qui nous sont inconnues, ou que la coutume ne nous a point encor rendues familières. Il n'en est point des Arts, & surtout de ceux qui dépendent de l'imagination, comme des ouvrages de la nature. Nous pouvons définir les métaux, les minéraux, les élémens, les animaux, parce que leur nature est toujours la même ; mais presque tous les ouvrages des hommes changent ainsi que l'imagination qui les produit. Les coutumes, les langues, le goût des peuples les plus voisins diffèrent. Que dis-je, la même nation n'est plus reconnaissable au bout de trois ou quatre siècles. Dans les Arts qui dépendent purement de l'imagination, il y a autant de révolutions que dans les Etats : ils changent en mille manières, tandis qu'on cherche à les fixer.

La Musique des anciens Grecs, autant que nous en pouvons juger, était très différente de la nôtre. Celle des Italiens d'aujourd'hui n'est plus celle de *Luigi* & de *Carissimi* : des airs Persans ne plairaient pas assurément à des oreilles Européennes. Mais sans aller si loin, un Français accoutumé à nos Opéra, ne peut s'empêcher de rire la première fois qu'il entend du

récitatif en Italie : autant en fait un Italien à l'Opéra de Paris ; & tous deux ont également tort , ne considérant point que le récitatif n'est autre chose qu'une déclamation notée , que le caractère des deux langues est très-différent , que ni l'accent , ni le ton ne sont les mêmes ; que cette différence est sensible dans la conversation , plus encor sur le théâtre tragique , & doit par conséquent l'être beaucoup dans la Musique. Nous suivons à peu près les règles d'Architecture de *Vitruve* ; cependant les maisons bâties en Italie par *Palladio* , & en France par nos Architectes , ne ressemblent pas plus à celles de *Plin*e & de *Cicéron* , que nos habillemens ne ressemblent aux leurs.

Mais pour revenir à des exemples , qui aient plus de rapport à notre sujet : Qu'était la Tragédie chez les Grecs ? Un chœur , qui demeurerait presque toujours sur le théâtre , point de division d'actes , très-peu d'action , encor moins d'intrigues. Chez les Français , c'est pour l'ordinaire une suite de conversations en cinq actes , avec une intrigue amoureuse. En Angleterre , la Tragédie est véritablement une action ; & si les Auteurs de ce pays joignaient à l'activité , qui anime leurs pièces , un stile naturel avec de la décence & de la régularité , ils l'emporteraient bientôt sur les Grecs & sur les Français.

Qu'on examine tous les autres Arts , il n'y en a aucun , qui ne reçoive des tours particuliers , du génie différent des nations qui les cultivent.

Quelle sera donc l'idée , que nous devons nous former de la Poésie épique ? Le mot *Épique* vient du Grec *Ἔπος* , qui signifie *Discours* : l'usage a attaché ce nom particulièrement à des récits en vers d'avantures héroïques ; comme le mot d'*Oratio* chez les Romains , qui d'abord signifiait aussi *Discours* , ne servit dans la suite que pour les discours d'appareil ; & comme le titre d'*Imperator* , qui appartenait aux Généraux d'armée , fut ensuite conféré aux seuls Souverains de Rome.

Le Poème épique regardé en lui-même , est donc un récit en vers d'avantures héroïques. Que l'action soit simple , ou complexe ; qu'elle s'achève dans un mois , ou dans une

année, ou qu'elle dure plus longtems ; que la scène soit fixée dans un seul endroit, comme dans l'*Iliade* ; que le Héros voyage de mers en mers, comme dans l'*Odyssée* ; qu'il soit heureux ou infortuné, furieux comme *Achille*, ou pieux comme *Enée* ; qu'il y ait un principal personnage, ou plusieurs ; que l'action se passe sur la terre, ou sur la mer, sur le rivage d'Afrique comme dans la *Luziade*, dans l'Amérique comme dans l'*Araucana* ; dans le Ciel, dans l'Enfer, hors des limites de notre Monde, comme dans le *Paradis* de *Milton* ; il n'importe : le Poème sera toujours un Poème épique, un Poème héroïque, à moins qu'on ne lui trouve un nouveau titre proportionné à son mérite. Si vous vous faites scrupule, disait le célèbre Mr. *Addisson*, de donner le titre de Poème épique au *Paradis perdu* de *Milton*, appelez-le, si vous voulez, un Poème divin, donnez-lui tel nom qu'il vous plaira, pourvu que vous confessiez, que c'est un ouvrage aussi admirable en son genre que l'*Iliade*.

Ne disputons jamais sur les noms. Irais-je refuser le nom de Comédies aux pièces de Mr. *Congreve*, ou à celles de *Calderon*, parce qu'elles ne sont pas dans nos mœurs ? La carrière des Arts a plus d'étendue qu'on ne pense. Un homme, qui n'a lû que les Auteurs classiques, méprise tout ce qui est écrit dans les langues vivantes ; & celui qui ne sait que la langue de son pais, est comme ceux qui n'étant jamais sortis de la Cour de France, prétendent que le reste du monde est peu de chose, & que qui a vû Versailles a tout vû.

Mais le point de la question & de la difficulté est de savoir, sur quoi les nations polies se réunissent, & sur quoi elles diffèrent. Un Poème épique doit partout être fondé sur le jugement, & embelli par l'imagination : ce qui appartient au bon sens, appartient également à toutes les Nations du Monde. Toutes vous diront qu'une action, une & simple, qui se développe aisément & par degrés, & qui ne coûte point une attention fatigante, leur plaira davantage qu'un amas confus d'aventures monstrueuses. On souhaite généralement que cette unité si sage soit ornée d'une variété d'épisodes, qui soient comme les membres d'un corps robuste & proportionné. Plus l'action sera grande, plus elle plaira à tous les hommes, dont la faiblesse

est d'être séduits par tout ce qui est au-delà de la vie commune. Il faudra surtout que cette action soit *intéressante* ; car tous les cœurs veulent être remués ; & un Poème parfait d'ailleurs , s'il ne touchait point , serait insipide en tout tems & en tout pais. Elle doit être *enière* , parce qu'il n'y a point d'homme , qui puisse être satisfait , s'il ne reçoit qu'une partie du tout qu'il s'est promis d'avoir.

Telles sont à peu près les principales règles , que la nature dicte à toutes les Nations qui cultivent les lettres ; mais la machine du merveilleux , l'intervention d'un pouvoir céleste , la nature des épisodes , tout ce qui dépend de la tyrannie de la coutume , & de cet instinct qu'on nomme goût ; voilà sur quoi il y a mille opinions , & point de règles générales.

Mais , me direz - vous , n'y a-t-il point des beautés de goût , qui plaisent également à toutes les Nations ? Il y en a sans doute en très-grand nombre. Depuis le tems de la renaissance des lettres , qu'on a pris les anciens pour modèles , *Homère* , *Démotène* , *Virgile* , *Cicéron* , ont en quelque manière réuni sous leurs loix tous les Peuples de l'Europe , & fait de tant de Nations différentes une seule République de lettres ; mais au milieu de cet accord général , les coutumes de chaque peuple introduisent dans chaque pais un goût particulier.

Vous sentez dans les meilleurs Ecrivains modernes , le caractère de leur pais à travers l'imitation de l'antique ; leurs fleurs & leurs fruits sont échauffés & meuris par le même Soleil ; mais ils reçoivent du terrain qui les nourrit , des goûts , des couleurs , & des formes différentes. Vous reconnaîtrez un Italien , un Français , un Anglais , un Espagnol à son stile , comme aux traits de son visage , à sa prononciation , à ses manières. La douceur & la mollesse de la langue Italienne s'est infinuée dans le génie des Auteurs Italiens. La pompe des paroles , les métaphores , un stile majestueux , sont , ce me semble , généralement parlant , le caractère des Ecrivains Espagnols. La force , l'énergie , la hardiesse , sont plus particulières aux Anglais ; ils sont surtout amoureux des allégories & des comparaisons. Les Français ont pour eux la

clarté, l'exactitude, l'élégance ; ils hazardent peu, ils n'ont ni la force Anglaïse, qui leur paraîtrait une force gigantesque & monstrueuse, ni la douceur Italienne, qui leur semble dégénérer en une mollesse efféminée.

De toutes ces différences naissent ce dégoût & ce mépris que les Nations ont les unes pour les autres. Pour regarder dans tous les jours cette différence, qui se trouve entre les goûts des peuples voisins, considérons maintenant leur stile.

On approuve avec raison en Italie, ces vers de la troisième strophe du premier Chant de la *Jérusalem*.

*Così allegro fanciul porgiamo aspersi
Di soavi licor gli orli del vaso :
Succhi amari ingannato intanto ei beve ,
E dall' inganno suo vita riceve.*

Cette comparaison du charme des fables, qui enveloppent des leçons utiles, avec une médecine amère donnée à un enfant dans un vase bordé de miel, ne serait pas soufferte dans un Poème épique Français. Nous lisons avec plaisir dans Montagne, qu'il faut *emmieller la viande salubre à l'enfant*. Mais cette image, qui nous plaît dans son stile familier, ne nous paraîtrait pas digne de la majesté de l'épopée.

Voici un autre endroit universellement approuvé, & qui mérite de l'être. C'est dans le chant seizième de la *Jérusalem*, lorsqu'*Armide* commence à soupçonner la fuite de son amant :

*Volea gridar : dove , o crudel , me sola
Lasci ? ma il varco al suon chiusè il dolore :
Sì , che tornò la flebile parola
Più amara indietro a rimbombar su'l core.*

Ces quatre vers Italiens sont très touchans & très naturels ; mais si on les traduit exactement, ce sera un *galimatias* en Français. » Elle voulait crier, Cruel, pourquoi me » laisses-tu seule ? mais la douleur ferma le chemin à sa voix, » & ces paroles douloureuses reculèrent avec plus d'amer- » rume, & retentirent sur son cœur.

Appor;

Apportons un autre exemple tiré d'un des plus sublimes endroits du Poëme singulier de *Milton*, dont j'ai déjà parlé ; c'est au premier Livre, dans la description de Satan & des Enfers.

———— Round he throws his baleful eyes
That witness'd huge affliction and dismay,
Mix'd with obdurate pride, and steadfast hate.
At once, as far as angels ken, he views
The dismal situation waste and wild :
A dungeons horrible, on all sides round,
As our great furnace, flam'd, yet from those flames
No light, but rather darkness visible,
Serv'd only to discover, sights of woe ;
Regions of sorrow ! doleful shades ! where peace
And rest can never dwell ! hope never comes
That comes to all ; &c.

« Il promène de tous côtés ses tristes yeux, dans lesquels
« sont peints le desespoir & l'horreur, avec l'orgueil & l'ir-
« réconciliable haine. Il voit d'un coup d'œil, aussi loin que
« les regards des Chérubins peuvent percer, ce séjour épou-
« vantable, ces déserts désolés, ce dongeon immense, en-
« flammé comme une fournaise énorme. Mais de ces flam-
« mes il ne sortait point de lumières, ce sont des ténèbres vi-
« sibles, qui servent seulement à découvrir des spectacles de
« désolation, des régions de douleur, dont jamais n'appro-
« chent le repos ni la paix, où l'on ne connaît point l'es-
« pérance connue partout ailleurs.

Antonio de Solis dans son excellente histoire de la conquête du Mexique, après avoir dit que l'endroit, où *Montezume* consultait ses Dieux, était une large voûte souterraine, où de petits soupiraux laissaient à peine entrer la lumière, ajoute : *o permitian solamente lo que bastava porque se vieesse la oscuridad :* » ou laissaient entrer seulement autant de jour, qu'il en fallait pour voir l'obscurité. « Ces ténèbres visibles de *Milton* ne sont point condamnées en Angleterre, & les Espagnols ne reprennent point cette même pensée dans *Solis*. Il est très certain, que les Français ne souffriraient

Tom. I.

K k

point de pareilles libertés : Ce n'est pas assez que l'on puisse excuser la licence de ces expressions ; l'exaëtitude Française n'admet rien qui ait besoin d'excuse.

Qu'il me soit permis , pour ne laisser aucun doute sur cette matière , de joindre un nouvel exemple à tous ceux que j'ai rapportés. Je le prendrai dans l'éloquence de la Chaire. Qu'un homme comme le P. *Bourdalouë* prêche devant une assemblée de la Communion Anglicane , & qu'animant par un geste noble , un discours patétique , il s'écrie : » Oui , Chrétiens , » vous étiez bien disposés , mais le sang de cette veuve que » vous avez abandonnée , mais le sang de ce pauvre que » vous avez laissé opprimer , mais le sang de ces misérables » dont vous n'avez pas pris en main la cause , ce sang re- » tombera sur vous , & vos bonnes dispositions ne serviront » qu'à rendre sa voix plus forte pour demander à DIEU vengeance de votre infidélité. Ah ! mes chers Auditeurs , &c. » Ces paroles patétiques prononcées avec force , & accompagnées de grands gestes , feront rire un auditoire Anglais : Car autant qu'ils aiment sur le théâtre les expressions ampoulées , & les mouvemens forcés de l'éloquence , autant ils goûtent dans la Chaire une simplicité sans ornement. Un sermon en France est une longue déclamation scrupuleusement divisée en trois points , & récitée avec enthousiasme. En Angleterre un sermon est une dissertation solide , & quelquefois sèche , qu'un homme lit au peuple sans geste & sans aucun éclat de voix. En Italie c'est une comédie spirituelle. En voilà assez pour faire voir , combien grande est la différence entre les goûts des Nations.

Je fais , qu'il y a plusieurs personnes , qui ne sauraient admettre ce sentiment. Ils disent , que la raison , & les passions sont par-tout les mêmes ; cela est vrai , mais elles s'expriment partout diversément. Les hommes ont en tout pais un nez , deux yeux & une bouche : cependant l'asssemblage des traits , qui fait la beauté en France , ne réuffira pas en Turquie , ni une beauté Turque à la Chine : & ce qu'il y a de plus aimable en Asie & en Europe ferait regardé comme un monstre dans le pais de la Guinée. Puisque la nature est si différente d'elle-même , comment veut-on asservir à des

loix générales , des arts , sur lesquels la coutume , c'est-à-dire l'inconstance , a tant d'empire ? Si donc nous voulons avoir une connaissance un peu étendue de ces arts , il faut nous informer de quelle manière on les cultive chez toutes les Nations. Il ne suffit pas , pour connaître l'épopée , d'avoir lû *Virgile* & *Homère* ; comme ce n'est point assez , en fait de Tragédie , d'avoir lû *Sophocle* & *Euripide*.

Nous devons admirer ce qui est universellement beau chez les Anciens ; nous devons nous prêter à ce qui était beau dans leur langue & dans leurs mœurs ; mais ce serait s'égarer étrangement , que de les vouloir suivre en tout à la pîste. Nous ne parlons point la même langue ; la Religion qui est presque toujours le fondement de la Poésie épique , est parmi nous l'opposé de leur Mithologie. Nos coutumes sont plus différentes de celles des Héros du siège de Troie , que de celles des Américains. Nos combats , nos sièges , nos flottes n'ont pas la moindre ressemblance ; notre Philosophie est en tout le contraire de la leur. L'invention de la poudre , celle de la boussole , de l'imprimerie , tant d'autres arts , qui ont été apportés récemment dans le Monde , ont en quelque façon changé la face de l'Univers. Il faut peindre avec des couleurs vraies comme les Anciens , mais il ne faut pas peindre les mêmes choses.

Qu'*Homère* nous représente ses Dieux s'enyvrons de nectar , & rians sans fin de la mauvaise grace dont *Vulcain* leur sert à boire , cela était bon de son tems , où les Dieux étaient ce que les Fées sont dans le nôtre : mais assurément personne ne s'avîséra aujourd'hui de représenter dans un Poème une troupe d'Anges & de Saints buvans & rians à table. Que dirait-on d'un Auteur , qui irait après *Virgile* introduire des Harpies enlevant le dîner de son Héros , & qui changerait de vieux vaisseaux en belles Nymphes ? En un mot , admirons les Anciens ; mais que notre admiration ne soit pas une superstition aveugle : & ne faisons pas cette injustice à la nature humaine , & à nous-mêmes , de fermer nos yeux aux beautés qu'elle répand autour de nous , pour ne regarder & n'aimer que ses anciennes productions , dont nous ne pouvons pas juger avec autant de sûreté.

Il n'y a point de monumens en Italie , qui méritent plus l'attention d'un voyageur , que la *Jérusalem* du *Tasse*. *Milton* fait autant d'honneur à l'Angleterre , que le grand *Newton*. *Camouens* est en Portugal ce que *Milton* est en Angleterre. Ce ferait sans doute un grand plaisir , & même un grand avantage pour un homme qui pense , d'examiner tous ces Poëmes épiques de différente nature , nés en des siècles & dans des pays éloignés les uns des autres. Il me semble qu'il y a une satisfaction noble à regarder les portraits vivans de ces illustres personnages , Grecs , Romains , Italiens , Anglais ; tous habillés , si je l'ose dire , à la manière de leurs pays.

C'est une entreprise au-delà de mes forces , que de prétendre les peindre ; j'essaierai seulement de craionner une esquisse de leurs principaux traits : c'est au Lecteur à suppléer aux défauts de ce dessein ; je ne ferai que proposer ; il doit juger ; & son jugement sera juste , s'il lit avec impartialité , & s'il n'écoute ni les préjugés qu'il a reçus dans l'école , ni cet amour-propre mal-entendu , qui nous fait mépriser tout ce qui n'est pas dans nos mœurs. Il verra la naissance , le progrès , la décadence de l'Art ; il le verra ensuite sortir comme de ses ruines ; il le suivra dans tous ses changemens ; il distinguera ce qui est *beauté* , dans tous les tems , & chez toutes les Nations , d'avec ces *beautés locales* , qu'on admire dans un pays , & qu'on méprise dans un autre. Il n'ira point demander à *Aristote* ce qu'il doit penser d'un Auteur Anglais ou Portugais , ni à Mr. *Perraut* comment il doit juger de l'*Iliade* ; il ne se laissera point tyranniser par *Scaliger* , ni par le *Bossu* ; mais il tirera ses règles de la nature & des exemples qu'il aura devant les yeux , & il jugera entre les Dieux d'*Homère* & le DIEU de *Milton* , entre *Calipso* & *Didon* , entre *Armide* & *Eve*.

Si les Nations de l'Europe , au lieu de se mépriser injustement les unes les autres , voulaient faire une attention moins superficielle aux ouvrages & aux manières de leurs voisins , non pas pour en rire , mais pour en profiter , peut-être de ce commerce mutuel d'observations naîtrait ce goût général qu'on cherche si inutilement.

CHAPITRE SECOND.

H O M E R E.

*H*omère vivait probablement environ huit cent cinquante années avant l'Ere Chrétienne : il était certainement contemporain d'*Hésiode*. Or *Hésiode* nous apprend , qu'il écrivait dans l'âge qui suivait celui de la guerre de Troie , & que cet âge , dans lequel il vivait , finirait avec la génération qui existait alors. Il est donc certain , qu'*Homère* fleurissait deux générations après la guerre de Troie ; ainsi il pouvait avoir vu dans son enfance quelques vieillards qui avaient été à ce siège , & il devait avoir parlé souvent à des Grecs d'Europe & d'Asie , qui avaient vu *Ulysse* , *Ménélas* & *Achille*.

Quand il composa l'*Iliade* , (supposé qu'il soit l'auteur de tout cet ouvrage) il ne fit donc que mettre en vers une partie de l'histoire & des fables de son tems. Les Grecs n'avaient alors que des Poètes pour Historiens & pour Théologiens ; ce ne fut même que quatre cent ans après *Hésiode* & *Homère* , qu'on se réduisit à écrire l'histoire en prose. Cet usage , qui paraîtra bien ridicule à beaucoup de lecteurs , était très-raisonnable. Un livre dans ces tems-là était une chose aussi rare , qu'un bon livre l'est aujourd'hui : loin de donner au public l'histoire *in-folio* de chaque village , comme on fait à présent , on ne transmettait à la postérité que les grands événemens qui devaient l'intéresser. Le culte des Dieux & l'histoire des grands hommes étaient les seuls sujets de ce petit nombre d'écrits. On les composa longtems en vers chez les Egyptiens & chez les Grecs , parce qu'ils étaient destinés à être retenus par cœur , & à être chantés : telle était la coutume de ces peuples si différens de nous. Il n'y eut jusqu'à *Hérodote* d'autre histoire parmi eux qu'en vers , & ils n'eurent en aucun tems de Poésie sans musique.

A l'égard d'*Homère* , autant ses ouvrages sont connus , au-

K k iij

tant est-on dans l'ignorance sur sa personne. Tout ce qu'on fait de vrai, c'est que longtems après sa mort on lui a érigé des statues, & élevé des temples. Sept villes puissantes se sont disputé l'honneur de l'avoir vû naître ; mais la commune opinion est, que de son vivant il mendiait dans ces sept villes, & que celui, dont la postérité a fait un DIEU, a vécu méprisé & misérable ; deux choses compatibles.

L'*Iliade*, qui est le grand ouvrage d'*Homère*, est plein de Dieux & de combats peu vraisemblables. Ces sujets plaisent naturellement aux hommes ; ils aiment ce qui leur paraît terrible ; ils sont comme les enfans, qui écoutent avidement ces contes de forciers qui les effraient. Il y a des fables pour tout âge, & il n'y a point de nation, qui n'ait eu les siennes. De ces deux sujets qui remplissent l'*Iliade*, naissent les deux grands reproches, que l'on fait à *Homère* : on lui impute l'extravagance de ses Dieux, & la grossièreté de ses Héros. C'est reprocher à un Peintre d'avoir donné à ses figures les habillemens de son tems. *Homère* a peint les Dieux tels qu'on les croit, & les hommes tels qu'ils étaient. Ce n'est pas un grand mérite de trouver de l'absurdité dans la Théologie Payenne ; mais il faudrait être bien dépourvu de goût pour ne pas aimer certaines fables d'*Homère*. Si l'idée des trois Graces, qui doivent toujours accompagner la Déesse de la beauté, si la ceinture de *Vénus* sont de son invention, quelles louanges ne lui doit-on pas pour avoir ainsi orné cette Religion, que nous lui reprochons ? Et si ces fables étaient déjà reçues avant lui, peut-on mépriser un siècle, qui avait trouvé des allégories si justes & si charmantes ?

Quant à ce qu'on appelle grossièreté dans les Héros d'*Homère*, on peut rire tant qu'on voudra de voir *Patrocle* au neuvième livre de l'*Iliade*, mettre trois gigots de mouton dans une marmite, allumer & souffler le feu, & préparer le dîner avec *Achille* ; *Achille* & *Patrocle* n'en sont pas moins éclatans. *Charles XII.* Roi de Suède, a fait six mois sa cuisine à *Demir-Tocça*, sans perdre rien de son héroïsme : & la plupart de nos Généraux, qui portent dans un camp tout le luxe d'une Cour efféminée, auront bien de la peine à égaler ces Héros, qui faisaient leur cuisine eux-mêmes. On peut se moquer

de la Princeſſe *Nauſica*, qui ſuivie de toutes ſes femmes, va laver ſes robes & celles du Roi & de la Reine. On peut trouver ridicule, que les filles d'*Auguſte* aient filé les habits de leur père, lorsqu'il étoit Maître de la moitié de l'Univers. Cela n'empêchera pas, qu'une ſimplicité ſi reſpectable ne vaille bien la vaine pompe, la molleſſe & l'oïſiveté dans leſquelles les perſonnes d'un haut rang ſont nourries.

Que ſi l'on reproche à *Homère* d'avoir tant loué la force de ſes Héros, c'eſt qu'avant l'invention de la poudre, la force du corps décidait de tout dans les barailles; c'eſt que cette force eſt l'origine de tout pouvoir chez les hommes; c'eſt que par cette ſupériorité ſeule les Nations du Nord ont conquis notre hémiphère depuis la Chine juſqu'au mont Atlas. Les Anciens ſe faiſaient une gloire d'être robuſtes: leurs plaiſirs étoient des exercices violens: ils ne paſſaient point leurs jours à ſe faire traîner dans des chars, à couvert des influences de l'air, pour aller porter languiſſamment d'une maiſon dans une autre leur ennui & leur inutilité. En un mot *Homère* avait à repréſenter un *Ajax*, & un *Hector*, non un Courtiſan de Verſailles, ou de Saint James.

Après avoir rendu juſtice au fonds du ſujet des Poèmes d'*Homère*, ce ſerait ici le lieu d'examiner la manière dont il les a traités, & d'oſer juger du prix de ſes ouvrages. Mais tant de plumes ſavantes ont épuisé cette matière, que je me bornerai à une ſeule réflexion, dont ceux qui s'appliquent aux belles-lettres pourront peut-être tirer quelque utilité.

Si *Homère* a eu des Temples, il s'eſt trouvé bien des infidèles, qui ſe ſont moqués de ſa Divinité. Il y a eu dans tous les ſiècles des ſavans, des *raiſonneurs*, qui l'ont traité d'Ecrivain pitoiable; tandis que d'autres étoient à genoux devant lui.

Ce père de la Poéſie eſt depuis quelque tems un grand ſujet de diſpute en France: *Perraut* commença la querelle contre *Deſpréaux*; mais il apporta à ce combat des armes trop inégales: il compoſa ſon livre du parallèle des anciens & des modernes, où l'on voit un eſprit très ſuperficiel, nulle méthode & beaucoup de mépriſes. Le redoutable *Deſpréaux* accabla ſon adverſaire en s'attachant uniquement à relever

ses bévûes ; de sorte que la dispute fut terminée par rire 'aux dépens de *Perraut*, sans qu'on entamât seulement le fonds de la question. *Houdart de la Motte* a depuis renouvelé la querelle : il ne savait pas la langue Grecque ; mais l'esprit a suppléé en lui , autant qu'il est possible , à cette connaissance. Peu d'ouvrages sont écrits avec autant d'art , de discrétion & de finesse, que ses dissertations sur *Homère*. Madame *Dacier*, connue par une érudition , qu'on eût admirée dans un homme , soutint la cause d'*Homère* avec l'emportement d'un Commentateur. On eût dit , que l'ouvrage de Mr. de la Motte était d'une femme d'esprit, & celui de Madame *Dacier* d'un homme savant. L'un par son ignorance de la langue Grecque , ne pouvait sentir les beautés de l'Auteur qu'il attaquait. L'autre , toute remplie de la superstition des Commentateurs , était incapable d'apercevoir des défauts dans l'Auteur qu'elle adorait.

Pour moi lorsque je lus *Homère* , & que je vis ces fautes grossières qui justifient les critiques , & ces beautés plus grandes que ces fautes ; je ne pus croire d'abord , que le même génie eût composé tous les Chants de l'*Iliade*. En effet nous ne connaissons parmi les Latins ni parmi nous aucun Auteur , qui soit tombé si bas , après s'être élevé si haut. Le grand *Corneille* , génie pour le moins égal à *Homère* , a fait à la vérité *Pertharite* , *Suréna* , *Agésilas* , après avoir donné *Cinna* & *Polyeude* ; mais *Suréna* & *Pertharite* sont des sujets encor plus mal choisis que mal traités. Ces Tragédies sont très-faibles , mais non pas remplies d'absurdités , de contradictions & de fautes grossières. Enfin j'ai trouvé chez les Anglais ce que je cherchais ; & le paradoxe de la réputation d'*Homère* m'a été développé. *Shakespear* , leur premier Poète tragique , n'a guère en Angleterre d'autre épithète que celle de Divin. Je n'ai jamais vu à Londres la salle de la Comédie aussi remplie à l'*Andromaque* de *Racine* , toute bien traduite qu'elle est par *Philipps* , ou au *Caton* d'*Adisson* , qu'aux anciennes pièces de *Shakespear*. Ces pièces sont des monstres en Tragédie. Il y en a qui durent plusieurs années ; on y baptise au premier acte le Héros , qui meurt de vieillesse au cinquième ; on y voit des forciers , des paisans , des yvrognes , des bouffons , des fossoyeurs qui creusent une fosse , & qui chantent des
airs

airs à boire en jouant avec des têtes de mort. Enfin imaginez ce que vous pourrez de plus monstrueux & de plus absurde, vous le trouverez dans *Shakepear*. Quand je commençais à apprendre la langue Anglaise, je ne pouvais comprendre, comment une nation si éclairée pouvait admirer un Auteur si extravagant : mais dès que j'eus une plus grande connaissance de la langue, je m'aperçus que les Anglais avaient raison, & qu'il est impossible que toute une nation se trompe en fait de sentiment, & ait tort d'avoir du plaisir. Ils voyaient comme moi les fautes grossières de leur Auteur favori ; mais ils sentaient mieux que moi ses beautés, d'autant plus singulières, que ce sont des éclairs qui ont brillé dans la nuit la plus profonde. Il y a cent cinquante années qu'il jouit de sa réputation. Les Auteurs qui sont venus après lui ont servi à l'augmenter plutôt qu'ils ne l'ont diminuée. Le grand sens de l'Auteur de *Caton*, & ses talens qui en ont fait un Secrétaire d'Etat, n'ont pu le placer à côté de *Shakepear*. Tel est le privilège du génie d'invention ; il se fait une route où personne n'a marché avant lui ; il court sans guide, sans art, sans règle ; il s'égare dans sa carrière : mais il laisse loin derrière lui tout ce qui n'est que raison & qu'exaétitude. Tel à peu près était *Homère* : il a créé son Art, & l'a laissé imparfait : c'est un cahos encore ; mais la lumière y brille déjà de tous côtés.

Le *Clovis* de *Desmarets*, la *Pucelle* de *Chapelain*, ces Poèmes fameux par leur ridicule, sont, à la honte des règles, conduits avec plus de régularité que l'*Iliade*, comme le *Pirame* de *Pradon* est plus exact que le *Cid* de *Corneille*. Il y a peu de petites nouvelles où les événemens ne soient mieux ménagés, préparés avec plus d'artifice, arrangés avec mille fois plus d'industrie que dans *Homère*. Cependant douze beaux vers de l'*Iliade* sont au-dessus de la perfection de ces bagatelles, autant qu'un gros diamant, ouvrage brut de la nature, l'emporte sur des colifichets de fer, ou de laiton, quelque bien travaillés qu'ils puissent être par des mains industrieuses. Le grand mérite d'*Homère* est d'avoir été un Peintre sublime. Inférieur de beaucoup à *Virgile* dans tout le reste, il lui est supérieur en cette partie. S'il décrit une armée en marche, c'est

un feu dévorant , qui poussé par les vents , consume la terre devant lui. Si c'est un DIEU , qui se transporte d'un lieu à un autre , il fait trois pas , & au quatrième il arrive au bout de la terre. Quand il décrit la ceinture de *Vénus* , il n'y a point de tableau de l'*Albane* qui approche de cette peinture riante. Veut-il fléchir la colère d'*Achille* , il personifie les prières , elles sont filles du Maître des Dieux , elles marchent tristement , le front couvert de confusion , les yeux trempés de larmes , & ne pouvant se soutenir sur leurs pieds chancelans ; elles suivent de loin l'injure , l'injure altière qui court sur la terre d'un pied léger , levant sa tête audacieuse. C'est ici sans doute , qu'on ne peut surtout s'empêcher d'être un peu révolté contre feu la *Motte Houdart* de l'Académie Française , qui dans sa traduction d'*Homère* , étrangle tout ce beau passage , & le raccourcit ainsi en deux vers :

On apaise les Dieux ; mais par des sacrifices
De ces Dieux irrités on fait des Dieux propices.

Quel malheureux don de la nature que l'esprit , s'il a em-
pêché Mr. de la *Motte* de sentir ces grandes beautés d'imagination , & si cet Académicien si ingénieux a cru , que quelques anrithèses , quelques tours délicats pourraient suppléer à ces grands traits d'éloquence ! La *Motte* a ôté beaucoup de défauts à *Homère* ; mais il n'a conservé aucune de ses beautés : il a fait un petit squelette d'un corps démesuré & trop plein d'embonpoint. En vain tous les Journaux ont prodigué des louanges à la *Motte* ; en vain avec tout l'art possible , & soutenu de beaucoup de mérite , s'était-il fait un parti considérable ; son parti , ses éloges , sa traduction , tout a disparu , & *Homère* est resté.

Ceux qui ne peuvent pardonner les fautes d'*Homère* en faveur de ses beautés , sont la plupart des esprits trop philosophiques , qui ont étouffé en eux-mêmes tout sentiment. On trouve dans les pensées de Mr. *Pascal* , qu'il n'y a point de beauté poétique , & que faute d'elle on a inventé de grands mots , comme fatal laurier , bel astre , & que c'est cela qu'on appelle beauté poétique. Que prouve un tel passage , sinon que l'Auteur parlait de ce qu'il n'entendait pas ? Pour juger des Poètes il

faut savoir sentir, il faut être né avec quelques étincelles du feu qui anime ceux qu'on veut connaître ; comme pour décider sur la Musique, ce n'est pas assez, ce n'est rien même de calculer en Mathématicien la proportion des tons, il faut avoir de l'oreille & de l'ame.

Qu'on ne croie point encor connaître les Poètes par les traductions ; ce serait vouloir appercevoir le coloris d'un tableau dans une estampe. Les traductions augmentent les fautes d'un ouvrage, & en gâtent les beautés. Qui n'a lû que *Madame Dacier*, n'a point lû *Homère* ; c'est dans le Grec seul qu'on peut voir le stile du Poète, plein de négligences extrêmes, mais jamais affecté, & paré de l'harmonie naturelle de la plus belle langue qu'aient jamais parlé les hommes. Enfin on verra *Homère* lui-même, qu'on trouvera comme ses Héros, tout plein de défauts, mais sublime. Malheur à qui l'imiterait dans l'économie de son Poème ! Heureux qui peindrait les détails comme lui ! Et c'est précisément par ces détails que la Poésie charme les hommes.

CHAPITRE TROISIEME.

VIRGILE.

IL ne faut avoir aucun égard à la vie de *Virgile*, qu'on trouve à la tête de plusieurs éditions des ouvrages de ce Grand-Homme. Elle est pleine de puérlités & de contes ridicules. On y représente *Virgile* comme une espèce de maquignon & de faiseur de prédictions, qui devine, qu'un poulain qu'on avait envoyé à *Auguste* était né d'une jument malade ; & qui étant interrogé sur le secret de la naissance de l'Empereur, répond qu'*Auguste* était fils d'un boulanger, parce qu'il n'avait été jufques-là récompensé de l'Empereur qu'en rations de pain. Je ne fais par quelle fatalité la mémoire des Grands-Hommes est presque toujours défigurée par des contes infipides. Tenons-nous-en à ce que nous savons certainement de *Virgile*. Il

Ll ij

nâquit l'an 684. de la fondation de Rome , dans le village d'Andez , à une lieue de Mantoue , sous le premier Consulat du grand *Pompée* & de *Craffus*. Les Ides d'Octobre , qui étaient le 15. de ce mois , devinrent à jamais fameuses par sa naissance : *Octobris Maro consecravit Idus* , dit *Marial*. Il ne vécut que cinquante-deux ans , & mourut à Brindes , comme il allait en Grèce pour mettre dans la retraite la dernière main à son *Entéide* , qu'il avait été onze ans à composer.

Il est le seul de tous les Poètes Epiques , qui ait joui de sa réputation pendant sa vie. Les suffrages & l'amitié d'*Auguste*, de *Mécène*, de *Tucca*, de *Pollion*, d'*Horace*, de *Gallus*, ne servaient pas peu , sans doute , à diriger les jugemens de ses contemporains , qui peut-être sans cela ne lui auraient pas rendu si-tôt justice. Quoi qu'il en soit , telle était la vénération qu'on avait pour lui à Rome , qu'un jour comme il vint paraître au théâtre , après qu'on y eut récité quelques-uns de ses vers , tout le peuple se leva avec des acclamations , honneur qu'on ne rendait alors qu'à l'Empereur. Il était né d'un caractère doux , modeste , & même timide. Il se dérobait très souvent en rougissant à la multitude , qui accourait pour le voir. Il était embarrassé de sa gloire ; ses mœurs étaient simples ; il négligeait sa personne & ses habillemens ; mais cette négligence était aimable. Il faisait les délices de ses amis par cette simplicité , qui s'accorde si bien avec le génie , & qui semble être donnée aux véritablement Grands-Hommes pour adoucir l'envie.

Comme les talens sont bornés , & qu'il arrive rarement qu'on touche aux deux extrémités à la fois , il n'était plus le même , dit-on , lorsqu'il écrivait en prose. *Sénèque* le Philosophe nous apprend , que *Virgile* n'avait pas mieux réussi en prose que *Cicéron* ne passait pour avoir réussi en vers. Cependant il nous reste de très beaux vers de *Cicéron*. Pourquoi *Virgile* n'aurait-il pu descendre à la prose , puisque *Cicéron* s'éleva quelquefois à la Poésie ?

Horace & lui furent comblés de biens par *Auguste*. Cet heureux Tyran savait bien qu'un jour sa réputation dépendrait d'eux : aussi est-il arrivé que l'idée que ces deux grands Ecrivains nous ont donnée d'*Auguste* , a effacé l'horreur de

ses proscriptions ; ils nous font aimer sa mémoire ; ils ont fait , si j'ose le dire , illusion à toute la Terre. *Virgile* mourut assez riche pour laisser des sommes considérables à *Tucca* , à *Varius* , à *Mécénas* , &c à l'Empereur même. On fait , qu'il ordonna par son testament , que l'on brûlât son *Enéide* , dont il n'était point satisfait ; mais on se donna bien de garde d'obéir à sa dernière volonté. Nous avons encor les vers qu'*Auguste* composa au sujet de cet ordre , que *Virgile* avait donné en mourant ; ils sont beaux , &c semblent partir du cœur.

*Ergone supremis potuit vox improba verbis
Tam dirum mandare nefas , ergo ibit in ignes ,
Magnaque doctiloqui morietur Musa Maronis , &c.*

Cet ouvrage que l'Auteur avait condamné aux flammes , est encor avec ses défauts le plus beau monument qui nous reste de toute l'antiquité. *Virgile* tira le sujet de son Poème des traditions fabuleuses , que la superstition populaire avait transmises jusqu'à lui , à peu près comme *Homère* avait fondé son *Iliade* sur la tradition du siège de Troie ; car en vérité il n'est pas croiable , qu'*Homère* & *Virgile* se soient soumis par avance à cette règle bizarre , que le Père *le Bossu* a prétendu établir ; c'est de choisir son sujet avant ses personnages , & de disposer toutes les actions , qui se passent dans le Poème , avant que de savoir à qui on les attribuera. Cette règle peut avoir lieu dans la Comédie , qui n'est qu'une représentation des ridicules du siècle , ou dans un roman frivole , qui n'est qu'un tissu de petites intrigues , lesquelles n'ont besoin ni de l'autorité de l'Histoire , ni du poids d'aucun nom célèbre.

Les Poètes épiques , au contraire , sont obligés de choisir un Héros connu , dont le nom seul puisse imposer au Lecteur , & un point d'histoire , qui soit par lui-même intéressant. Tout Poète épique qui suivra la règle de *le Bossu* , sera sûr de n'être jamais lu ; mais heureusement il est impossible de la suivre : car si vous tirez votre sujet tout entier de votre imagination , & que vous cherchiez ensuite quelque événement dans l'Histoire pour l'adapter à votre fable , toutes les annales de l'Univers ne pourraient pas vous fournir un événement en-

tièrement conforme à votre plan : il faudra de nécessité , que vous altériez l'un pour le faire quadrer avec l'autre ; & y a-t-il rien de plus ridicule , que de commencer à bâtir pour être ensuite obligé de détruire ?

Virgile rassembloit donc dans son Poëme tous ces différens matériaux , qui étaient épars dans plusieurs livres , & dont on peut voir quelques-uns dans *Denys d'Halicarnasse*. Cet Historien trace exactement le cours de la navigation d'*Enée* ; il n'oublie ni la fable des *Harpies* , ni les prédictions de *Celano* , ni le petit *Ascagne* qui s'écrie que les *Troyens* ont mangé leurs affiétés , &c. Pour la métamorphose des vaisseaux d'*Enée* en Nymphes , *Denys d'Halicarnasse* n'en parle point ; mais *Virgile* lui-même prend soin de nous avertir , que ce conte était une ancienne tradition , *Prisca fides facta , sed fama perennis*. Il semble qu'il ait eu honte de cette fable puérile , & qu'il ait voulu se l'excuser à lui-même en se rappelant la créance publique. Si on considérait dans cette vue plusieurs endroits de *Virgile* , qui choquent au premier coup d'œil , on ferait moins prompt à le condamner.

N'est-il pas vrai , que nous permettrions à un Auteur Français , qui prendrait *Clovis* pour son Héros , de parler de la sainte ampoule , qu'un pigeon apporta du Ciel dans la ville de Reims pour oindre le Roi , & qui se conserve encor avec foi dans cette ville ? Un Anglais , qui chanterait le Roi *Arthur* , n'aurait-il pas la liberté de parler de l'Enchanteur *Merlin* ? Tel est le sort de toutes ces anciennes fables , où se perd l'origine de chaque peuple , qu'on respecte leur antiquité , en riant de leur absurdité. Après tout , quelque excusable qu'on soit de mettre en œuvre de pareils contes , je pense qu'il vaudrait encor mieux les rejeter entièrement : un seul Lecteur sensé que ces faits rebutent , mérite plus d'être ménagé , qu'un vulgaire ignorant qui les croit.

A l'égard de la construction de la fable , *Virgile* est blâmé par quelques critiques , & loué par d'autres , de s'être asservi à imiter *Homère*. Pour moi , si j'ose hasarder mon sentiment , je pense , qu'il ne mérite ni ces reproches , ni ces louanges. Il ne pouvait éviter de mettre sur la scène les Dieux d'*Homère* , qui étaient aussi les siens , & qui selon la tradition avaient

eux-mêmes guidé *Enée* en Italie. Mais assurément, il les fait agir avec plus de jugement que le Poëte Grec. Il parle comme lui du siège de Troye ; mais j'ose dire, qu'il y a plus d'art, & des beautés plus touchantes dans la description que fait *Virgile* de la prise de cette ville, que dans toute l'*Iliade* d'*Homère*. On nous crie, que l'épîsode de *Didon* est d'après celui de *Circé* & de *Calipso* ; qu'*Enée* ne descend aux Enfers qu'à l'imitation d'*Ulysse*. Le Lecteur n'a qu'à comparer ces prétendues copies avec l'original supposé, il y trouvera une prodigieuse différence. *Homère a fait Virgile*, dit-on ; si cela est, c'est sans doute son plus bel ouvrage.

Il est bien vrai, que *Virgile* a emprunté du Grec quelques comparaisons, quelques descriptions, dans lesquelles même pour l'ordinaire il est au-dessous de l'original. Quand *Virgile* est grand, il est lui-même ; s'il bronche quelquefois, c'est lorsqu'il se plie à suivre la marche d'un autre.

J'ai entendu souvent reprocher à *Virgile* de la stérilité dans l'invention. On le compare à ces Peintres, qui ne savent point varier leurs figures. Voyez, dit-on, quelle profusion de caractères *Homère* a jetté dans son *Iliade* : au lieu que dans l'*Enéide*, le fort *Cloante*, le brave *Gias*, & le fidèle *Achate*, sont des personnages insipides, des domestiques d'*Enée*, & rien de plus, dont les noms ne servent qu'à remplir quelques vers. Cette remarque me paraît juste ; mais j'ose dire, qu'elle tourne à l'avantage de *Virgile*. Il chante les actions d'*Enée*, & *Homère* l'oisiveté d'*Achille*. Le Poëte Grec était dans la nécessité de suppléer à l'absence de son principal Héros ; & comme son talent était de faire des tableaux, plutôt que d'ourdir avec art la trame d'une fable intéressante, il a suivi l'impulsion de son génie, en représentant avec plus de force que de choix des caractères éclatans, mais qui ne touchent point. *Virgile* au contraire sentait, qu'il ne fallait point affaiblir son principal personnage, & le perdre dans la foule. C'est au seul *Enée*, qu'il a voulu, & qu'il a dû nous attacher ; aussi ne nous le fait-il jamais perdre de vûe. Toute autre méthode aurait gâté son Poëme.

Saint-Evremond dit, qu'*Enée* est plus propre à être le fondateur d'un Ordre de Moines que d'un Empire. Il est vrai,

qu'*Enée* passe auprès de bien des gens , plutôt pour un dévot que pour un guerrier ; mais leur préjugé vient de la fausse idée qu'ils ont du courage. Ils ont les yeux éblouis de la fureur d'*Achille* , ou des exploits gigantesques des Héros de roman. Si *Virgile* avait été moins sage , si au lieu de représenter le courage calme d'un Chef prudent , il avait peint la témérité emportée d'*Ajax* & de *Dionède* , qui combattent contre des Dieux , il aurait plû davantage à ces critiques ; mais il mériterait peut-être moins de plaire aux hommes sensés.

Je viens à la grande & universelle objection , que l'on fait contre l'*Enéide*. Les six derniers chants , dit-on , sont indignes des six premiers. Mon admiration pour ce grand génie ne me ferme point les yeux sur ce défaut ; je suis persuadé qu'il le sentait lui-même , & que c'était la vraie raison pour laquelle il avait eu dessein de brûler son ouvrage. Il n'avait voulu réciter à *Auguste* , que le premier , le second , le quatrième & le sixième livre , qui sont effectivement la plus belle partie de l'*Enéide*. Il n'est point donné aux hommes d'être parfaits. *Virgile* a épuisé tout ce que l'imagination a de plus grand dans la descente d'*Enée* aux Enfers ; il a dit tout au cœur dans les amours de *Didon*. La terreur & la compassion ne peuvent aller plus loin que dans la description de la ruine de Troie. De cette haute élévation , où il était parvenu au milieu de son vol , il ne pouvait guères que descendre. Le projet du mariage d'*Enée* avec une *Lavinie* qu'il n'a jamais vûe , ne saurait nous intéresser après les amours de *Didon*. La guerre contre les Latins , commencée à l'occasion d'un cerf blessé , ne peut que refroidir l'imagination échauffée par la ruine de Troie. Il est bien difficile de s'élever quand le sujet baisse. Cependant il ne faut pas croire , que les six derniers chants de l'*Enéide* soient sans beautés : il n'y en a aucun où vous ne reconnaissiez *Virgile*. Ce que la force de son Art a tiré de ce terrain ingrat est presque incroyable. Vous voyez partout la main d'un homme sage , qui lutte contre les difficultés : il dispose avec choix tout ce que la brillante imagination d'*Homère* avait répandu avec une profusion sans règle.

Pour

Pour moi , s'il m'est permis de dire ce qui me blesse davantage dans les six derniers livres de l'*Enéide* , c'est qu'on est tenté en les lisant de prendre le parti de *Turnus* contre *Enée*. Je vois en la personne de *Turnus* un jeune Prince passionnément amoureux , prêt à épouser une Princesse qui n'a point pour lui de répugnance ; il est favorisé dans sa passion par la mère de *Lavinie* , qui l'aime comme son fils. Les Latins & les Rutules désirèrent également ce mariage , qui semble devoir assurer la tranquillité publique , le bonheur de *Turnus* , celui d'*Amate* , & même de *Lavinie*. Au milieu de ces douces espérances , lorsqu'on touche au moment de félicités , voici qu'un étranger , un fugitif arrive des côtes d'Afrique. Il envoie une Ambassade au Roi Latin pour obtenir un asyle ; le bon vieux Roi commence par lui offrir sa fille , qu'*Enée* ne demandait pas : de-là suit une guerre cruelle ; encor ne commence-t-elle que par hazard & par une aventure commune & petite. *Turnus* en combattant pour sa maîtresse est tué impitoyablement par *Enée* ; la mère de *Lavinie* au désespoir se donne la mort , & le faible Roi Latin pendant tout ce tumulte ne fait ni refuser ni accepter *Turnus* pour son gendre , ni faire la guerre ni la paix. Il se retire au fond de son palais , laissant *Turnus* & *Enée* se battre pour sa fille , sûr d'avoir un gendre quoi qu'il arrive.

Il eût été aisé , ce me semble , de remédier à ce grand défaut : il falait peut-être qu'*Enée* eût à délivrer *Lavinie* d'un ennemi , plutôt qu'à combattre un jeune & aimable amant , qui avait tant de droits sur elle , & qu'il secourût le vieux Roi *Latinus* , au lieu de ravager son pays. Il a trop l'air du ravisseur de *Lavinie* : J'aimerais qu'il en fût le vengeur ; je voudrais qu'il eût un rival que je pusse haïr , afin de m'intéresser au Héros davantage. Une telle disposition eût été une source de beautés nouvelles. Le père & la mère de *Lavinie* , cette jeune Princesse même , eussent eu des personnages plus convenables à jouer. Mais ma présomption va trop loin ; ce n'est point à un jeune Peintre à oser reprendre les défauts d'un *Raphaël* , & je ne puis pas dire comme le *Corrège* , *Son Pittor anche io*.

CHAPITRE QUATRIEME.

L U C A I N.

Après avoir levé nos yeux vers *Homère & Virgile*, il est inutile de les arrêter sur leurs copistes. Je passerai sous silence *Statius*, & *Silius Italicus*, l'un faible, l'autre monstrueux imitateur de l'*Iliade* & de l'*Énéide*; mais il ne faut pas omettre *Lucain*, dont le génie original a ouvert une route nouvelle. Il n'a rien imité, il ne doit à personne ni ses beautés, ni ses défauts, & mérite par cela seul une attention particulière.

Lucain était d'une ancienne Maison de l'Ordre des Chevaliers : il naquit à Cordouë en Espagne sous l'Empereur *Caligula*. Il n'avait encor que huit mois lorsqu'on l'amena à Rome, où il fut élevé dans la maison de *Sénèque* son oncle. Ce fait suffit pour imposer silence à des critiques, qui ont révoqué en doute la pureté de son langage. Ils ont pris *Lucain* pour un Espagnol, qui a fait des vers Latins. Trompés par ce préjugé, ils ont cru trouver dans son stile des barbarismes qui n'y sont point, & qui supposent qu'ils y fussent, ne peuvent assurément être aperçus par aucun moderne. Il fut d'abord favori de *Néron*, jusqu'à ce qu'il eut la noble imprudence de disputer contre lui le prix de la Poésie, & le dangereux honneur de le remporter. Le sujet, qu'ils traitèrent tous deux, était *Orphée*. La hardiesse qu'eurent les Juges de déclarer *Lucain* vainqueur, est une preuve bien forte de la liberté dont on jouissait dans les premières années de ce Règne.

Tandis que *Néron* fit les délices des Romains, *Lucain* crut pouvoir lui donner des éloges; il le loue même avec trop de flatterie, & en cela seul il a imité *Virgile*, qui avait eu la faiblesse de donner à *Auguste* un encens que jamais un homme ne doit donner à un autre homme tel qu'il soit. *Néron* démentit bientôt les louanges outrées dont *Lucain* l'avait comblé. Il força *Sénèque* à conspirer contre lui; *Lucain* entra dans cette fameuse conjuration, dont la découverte coûta la vie à

trois cent Romains du premier rang. Etant condamné à la mort, il se fit ouvrir les veines dans un bain chaud, & mourut en récitant des vers de sa *Pharfale*, qui exprimaient le genre de mort dont il expirait.

Il ne fut pas le premier, qui choisit une histoire récente pour le sujet d'un Poème épique. *Varius*, contemporain, ami & rival de *Virgile*, mais dont les ouvrages ont été perdus, avait exécuté avec succès cette dangereuse entreprise. La proximité des tems, la notoriété publique de la guerre civile, le siècle éclairé, politique, & peu superstitieux où vivaient *César* & *Lucaïn*, la solidité de son sujet, ôtaient à son génie toute liberté d'invention fabuleuse. La grandeur véritable des Héros réels qu'il falait peindre d'après nature, était une nouvelle difficulté. Les Romains du tems de *César* étaient des personnages bien autrement importans que *Sarpedon*, *Dionède*, *Mezence* & *Turnus*. La guerre de Troie était un jeu d'enfans en comparaison des guerres civiles de Rome, où les plus grands Capitaines, & les plus puissans hommes, qui ayent jamais été, disputaient de l'Empire de la moitié du Monde connu.

Lucaïn n'a osé s'écarter de l'histoire : par-là il a rendu son Poème sec & aride. Il a voulu suppléer au défaut d'invention par la grandeur des sentimens ; mais il a caché trop souvent sa sécheresse sous de l'enslure. Ainsi il est arrivé, qu'*Achille* & *Ente*, qui étaient peu importans par eux-mêmes, sont devenus grands dans *Homère* & dans *Virgile*, & que *César* & *Pompée* sont petits quelquefois dans *Lucaïn*. Il n'y a dans son Poème aucune description brillante comme dans *Homère*. Il n'a point connu comme *Virgile* l'art de narrer, & de ne rien dire de trop ; il n'a ni son élégance, ni son harmonie. Mais aussi vous trouvez dans la *Pharfale* des beautés, qui ne sont ni dans l'*Iliade*, ni dans l'*Eneide*. Au milieu de ses déclamations ampoulées, il y a de ces pensées mâles & hardies, de ces maximes politiques dont *Corneille* est rempli ; quelques-uns de ses discours ont la majesté de ceux de *Tite-Live*, & la force de *Tacite*. Il peint comme *Salluste* ; en un mot, il est grand partout où il ne veut point être Poète. Une seule ligne, telle que celle-ci, en parlant de *César*, *Nil aſum*

reputans, si *quid superesset agendum*, vaut bien assurément une description poétique.

Virgile & *Homère* avaient fort bien fait d'amener les Divinités sur la scène. *Lucaïn* a fait tout aussi bien de s'en passer. *Jupiter*, *Junon*, *Mars*, *Vénus*, étaient des embellissemens nécessaires aux actions d'*Enée* & d'*Agamemnon*. On savait peu de chose de ces Héros fabuleux : ils étaient comme ces vainqueurs des jeux Olympiques, que *Pindare* chantait, & dont il n'avait presque rien à dire. Il fallait qu'il se jettât sur les louanges de *Castor*, de *Pollux* & d'*Hercule*. Les faibles commencemens de l'Empire Romain avaient besoin d'être relevés par l'intervention des Dieux ; mais *César*, *Pompée*, *Caton*, *Labienus* vivaient dans un autre siècle qu'*Enée* : les guerres civiles de Rome étaient trop sérieuses pour ces jeux d'imagination. Quel rôle *César* jouerait-il dans la plaine de Pharsale, si *Iris* venait lui apporter son épée, ou si *Vénus* descendait dans un nuage d'or à son secours ?

Ceux qui prennent les commencemens d'un Art pour les principes de l'Art même, sont persuadés, qu'un Poème ne saurait subsister sans Divinités, parce que l'*Iliade* en est pleine ; mais ces Divinités sont si peu essentielles au Poème, que le plus bel endroit qui soit dans *Lucaïn*, & peut-être dans aucun Poète, est le discours de *Caton*, dans lequel ce Stoïque, ennemi des fables, dédaigne d'aller voir le temple de *Supiter Hammon*. Je me fers de la traduction de *Brebeuf*, malgré ses défauts.

Laiſſons, laiſſons, dit-il, un ſecours ſi honteux
A ces ames qu'agite un avenir douteux,
Pour être convaincu que la vie eſt à plaindre,
Que c'eſt un long combat dont l'iſſue eſt à craindre,
Qu'une mort glorieuſe eſt préférable aux fers,
Je ne conſulte point les Dieux ni les Enfers ;
Alors que du néant nous paſſons juſqu'à l'être,
Le Ciel met dans nos cœurs tout ce qu'il faut connaître ;
Nous trouvons DIEU partout ; partout il parle à nous.
Nous ſavons ce qui fait ou détruit ſon courroux ;

Et chacun porte en foi ce conseil salutaire ,
 Si le charme des sens ne le force à se taire.
 Pensez-vous , qu'à ce temple un Dieu soit limité ?
 Qu'il ait dans ces déserts caché la vérité ?
 Faut-il d'autre séjour à ce Monarque auguste ,
 Que les cieus , que la terre , & que le cœur du juste ?
 C'est lui qui nous soutient , c'est lui qui nous conduit ;
 C'est sa main qui nous guide , & son feu qui nous luit ;
 Tout ce que nous voyons est cet Etre Suprême , &c.

C'est bien assez , Romains , de ces vives leçons ,
 Qu'il grave dans nôtre ame au point que nous naissons.
 Si nous n'y savons pas lire nos aventures ,
 Percer avant le tems dans les choses futures ,
 Loin d'appliquer en vain nos soins à le chercher ,
 Ignorons sans douleur ce qu'il veut nous cacher.

Ce n'est donc point pour n'avoir pas fait usage du ministère des Dieux , mais pour avoir ignoré l'art de bien conduire les affaires des hommes , que *Lucaïn* est si inférieur à *Virgile*. Faut-il qu'après avoir peint *César* , *Pompée* , *Caton* avec des traits si forts , il soit si faible quand il les fait agir ? Ce n'est presque plus qu'une gazette pleine de déclamations ; il me semble , que je vois un portique hardi & immense , qui me conduit à des ruines.

CHAPITRE CINQUIEME.

L E T R I S S I N.

Après que l'Empire Romain eut été détruit par les Barbares , plusieurs langues se formèrent des débris du Latin , comme plusieurs Roiaumes s'élevèrent sur les ruines de Rome. Les Conquérens portèrent dans tout l'Occident leur barbarie & leur ignorance. Tous les Arts périrent ; & lorsqu'après huit

cent ans ils commencèrent à renaître , ils renâquirent Goths & Vandales. Ce qui nous reste malheureusement de l'Architecture & de la Sculpture de ces tems-là , est un composé bizarre de grossièreté & de colifichets. Le peu qu'on écrivait était dans le même goût. Les Moines conservèrent la langue Latine pour la corrompre ; les Francs , les Vandales , les Lombards , mêlèrent à ce Latin corrompu leur jargon irrégulier & stérile. Enfin la langue Italienne , comme la fille aînée de la Latine , se polit la première , ensuite l'Espagnole , puis la Française & l'Anglaise se perfectionnèrent.

La Poésie fut le premier Art , qui fut cultivé avec succès. *Dante* & *Pétrarque* écrivirent dans un tems , où l'on n'avait pas encor un ouvrage de prose supportable ; chose étrange que presque toutes les Nations du monde aient eu des Poètes avant que d'avoir aucune autre sorte d'Ecrivains. *Homère* fleurit chez les Grecs plus d'un siècle avant qu'il parût un Historien. Les Cantiques de *Moïse* sont le plus ancien monument des Hébreux. On a trouvé des chansons chez les Caraïbes , qui ignoraient tous les Arts. Les Barbares des côtes de la Mer Baltique avaient leurs fameuses rimes *Runiques* , dans les tems qu'ils ne savaient pas lire ; ce qui prouve en passant , que la Poésie est plus naturelle aux hommes qu'on ne pense.

Quoi qu'il en soit , le *Tasse* était encor au berceau , lorsque le *Trissin* , Auteur de la fameuse *Sophonisbe* , la première Tragédie écrite en langue vulgaire , entreprit un Poème épique. Il prit pour son sujet *l'Italie délivrée des Goths par Bélisaire sous l'Empire de Justinien*. Son plan est sage & régulier : mais la poésie y est faible. Toutefois l'ouvrage réussit , & cette aurore du bon goût brilla pendant quelque tems , jusqu'à ce qu'elle fut absorbée dans le grand jour qu'apporta le *Tasse*.

Le *Trissin* était un homme d'un savoir très-étendu , & d'une grande capacité. *Léon X.* l'employa dans plus d'une affaire importante. Il fut Ambassadeur auprès de *Charles-Quint* ; mais enfin il sacrifia son ambition , & la prétendue solidité des affaires , à son goût pour les lettres ; bien différent en cela de quelques hommes célèbres , que nous avons vû quitter , & même mépriser les lettres , après avoir fait fortune par elles. Il était avec raison charmé des beautés qui sont dans *Homère* ,

& cependant sa grande faute est de l'avoir imité ; il en a tout pris , hors le génie. Il s'appuie sur *Homère* pour marcher , & tombe en voulant le suivre : il cueille les fleurs du Poète Grec , mais elles se flétrissent dans les mains de l'imitateur. Le *Triffin* , par exemple , a copié ce bel endroit d'*Homère* , où *Junon* parée de la ceinture de *Vénus* , dérobe à *Jupiter* des caresses , qu'il n'avait pas coutume de lui faire. La femme de l'Empereur *Justinien* a les mêmes vûes sur son époux dans l'*Italia liberata*. » Elle commence par se baigner dans sa belle chambre ; elle met une chemise blanche ; & après une longue énumération de tous les affiquets d'une toilette , elle va » trouver l'Empereur , qui est assis sur un gazon dans un petit » jardin ; elle lui fait une menterie avec beaucoup d'agaceries , & enfin *Justinien* le diede un *bascio*

*Soave , e le gettò le braccia al collo ,
Ed ella stette ; e sorridendo disse :
Signor mio dolce , or che volete fare ?
Che se venisse alcuno in questo luogo ,
E ci vedesse , avrei tanta vergogna ,
Che più non ardirei levar la fronte.
Entriamo nelle nostre usate stanze ,
Chiudano gli usci , e sopra il vostro letto
Poniam ci , e fate poi quel , che vi piace.
L'Imperator rispose ; Alqua mia vita ,
Non dubitate de la vista altrui ;
Che qui non può venir persona umana
Se non per la mia stanza ; E io la chiusi
Come qui venii , et hò la chiave a canto ;
E penso , che ancor voi chiudereste l'uscio ,
Che vien in esso dalle stanze vostre ;
Perchè giammai non lo lasciate aperto.
E detto questo , subito abbracciolla ;
Poi si colcar ne la minuta erbetta
La quale allegra gli fioria d'intorno ; &c.*

» L'Empereur lui donna un doux baiser , & lui jetta les

» bras au cou. Elle s'arrêta, & lui dit en souriant : Mon
 » doux Seigneur, que voulez-vous faire ? Si quelqu'un en-
 » trait ici & nous découvrirait, je serais si honteuse, que je
 » n'oserais plus lever les yeux. Allons dans notre apparte-
 » ment, fermons les portes, mettons-nous sur le lit, & puis
 » faites ce que vous voudrez. L'Empereur lui répondit : Ma
 » chère ame, ne craignez point d'être aperçue. Personne
 » ne peut entrer ici que par ma chambre, je l'ai fermée,
 » & j'en ai la clef dans ma poche. Je présume, que vous
 » avez aussi fermé la porte de votre appartement, qui entre
 » dans le mien : car vous ne le laissez jamais ouvert. Après
 » avoir ainsi parlé, il l'embrasse & la jette sur l'herbe ten-
 » dre, qui semble partager leurs plaisirs, & qui se couronne
 » de fleurs. « Ainsi ce qui est décrit noblement dans *Homère*
 devient aussi bas & aussi dégoûtant dans le *Triffin*, que les
 caresses d'un mari & d'une femme devant le monde.

Le *Triffin* semble n'avoir copié *Homère*, que dans le détail des descriptions : il est très-exact à peindre les habillemens & les meubles de ses Héros ; mais il oublie leurs caractères. Je ne prétends pas parler de lui, pour remarquer seulement ses fautes, mais pour lui donner l'éloge qu'il mérite, d'avoir été le premier moderne en Europe, qui ait fait un Poëme épique régulier & sensé, quoique faible, & qui ait osé secouer le joug de la rime. De plus, il est le seul des Poëtes Italiens, dans lequel il n'y ait ni jeux de mots, ni pointes, & celui de tous qui a le moins introduit d'Enchanteurs & de Héros enchantés dans ses ouvrages ; ce qui n'était pas un petit mérite.

CHAPITRE SIXIEME.

LE CAMOUENS.

TAndis que le *Triffin* en Italie suivait d'un pas timide & faible les traces des Anciens, le *Camouens* en Portugal ouvrait

vrait une carrière toute nouvelle , & s'acquerrait une réputation , qui dure encor parmi ses compatriotes , qui l'appellent le *Virgile Portugais*.

Camouens d'une ancienne famille Portugaise , nâquit en Espagne dans les dernières années du règne célèbre de *Ferdinand* & d'*Isabelle* , tandis que *Jean II.* régnait en Portugal. Après la mort de *Jean* , il vint à la Cour de Lisbonne , la première année du règne d'*Emmanuel le Grand* , héritier du Trône & des grands desseins du Roi *Jean*. C'étaient alors les beaux jours du Portugal , & le tems marqué pour la gloire de cette nation.

Emmanuel déterminé à suivre le projet , qui avait échoué tant de fois , de s'ouvrir une route aux Indes Orientales par l'Océan , fit partir en 1497. *Vasco de Gama* avec une flotte pour cette fameuse entreprise , qui était regardée comme téméraire & impraticable , parce qu'elle était nouvelle. *Gama* & ceux qui eurent la hardiesse de s'embarquer avec lui , passèrent pour des insensés , qui se sacrifiaient de gayeté de cœur. Ce n'était qu'un cri dans la ville contre le Roi : tout Lisbonne vit partir avec indignation & avec larmes ces aventuriers , & les pleura comme morts. Cependant l'entreprise réussit , & fut le premier fondement du commerce , que l'Europe fait aujourd'hui avec les Indes par l'Océan.

Camouens n'accompagna point *Vasco de Gama* dans son expédition , comme je l'avais dit dans mes éditions précédentes ; il n'alla aux grandes Indes que longtems après. Un désir vague de voyager & de faire fortune , & l'éclat que faisaient à Lisbonne ses galanteries indiscrettes , ses mécontentemens de la Cour , & surtout cette curiosité assez inséparable d'une grande imagination , l'arrachèrent à sa patrie. Il servit d'abord volontaire sur un vaisseau , & il perdit un œil dans un combat de mer. Les Portugais avaient déjà un Vice-Roi dans les Indes. *Camouens* étant à Goa en fut exilé par le Vice-Roi. Être exilé d'un lieu , qui pouvait être regardé lui-même comme un exil cruel , c'était un de ces malheurs singuliers , que la destinée réservait à *Camouens*. Il languit quelques années dans un coin de terre barbare sur les frontières de la Chine , où les Portugais avaient un petit comptoir , & où ils commen-

çaient à bâtir la ville de Macao. Ce fut là qu'il composa son Poème de la découverte des Indes, qu'il intitula *Lusiade*; titre qui a peu de rapport au sujet, & qui, à proprement parler, signifie la *Portugade*.

Il obtint un petit emploi à Macao même, & de-là retournant ensuite à Goa, il fit naufrage sur les côtes de la Chine, & se sauva, dit-on, en nageant d'une main, & de l'autre tenant son Poème, seul bien qui lui restait. De retour à Goa, il fut mis en prison; il n'en sortit, que pour essuyer un plus grand malheur, celui de fuivre en Afrique un petit Gouverneur arrogant & avare: il éprouva toute l'humiliation d'en être protégé. Enfin il revint à Lisbonne avec son Poème pour toute ressource. Il obtint une petite pension d'environ 800. livres de notre monnoye d'aujourd'hui; mais on cessa bientôt de la lui payer. Il n'eut d'autre retraite & d'autre secours qu'un hôpital. Ce fut là qu'il passa le reste de sa vie, & qu'il mourut dans un abandon général. A peine fut-il mort, qu'on s'empressa de lui faire des épitaphes honorables, & de le mettre au rang des Grands-Hommes. Quelques villes se disputèrent l'honneur de lui avoir donné la naissance. Ainsi il éprouva en tout le sort d'*Homère*. Il voyagea comme lui; il vécut & mourut pauvre, & n'eut de réputation qu'après sa mort. Tant d'exemples doivent apprendre aux hommes de génie, que ce n'est point par le génie qu'on fait sa fortune & qu'on vit heureux.

Le sujet de la *Lusiade*, traité par un esprit aussi vif que le *Camouens*, ne pouvait que produire une nouvelle espèce d'épopée. Le fonds de son Poème n'est ni une guerre, ni une querelle de Héros, ni le monde en armes pour une femme; c'est un nouveau pays découvert à l'aide de la navigation.

Voici comme il débute: » Je chante ces hommes au-dessus
 » du vulgaire, qui des rives Occidentales de la Lusitanie,
 » portés sur des mers qui n'avaient point encor vû de vais-
 » seaux, allèrent étonner la Trapobane de leur audace: eux
 » dont le courage patient à souffrir des travaux au-delà des
 » forces humaines, établit un nouvel Empire sous un Ciel
 » inconnu & sous d'autres étoiles. Qu'on ne vante plus les
 » voyages du fameux Troyen, qui porta ses Dieux en Italie;

» ni ceux du sage Grec , qui revit Itaque après vingt ans
 » d'absence ; ni ceux d'*Alexandre*, cet impétueux Conquérant.
 » Disparaissent , drapeaux que *Trajan* déployait sur les fron-
 » tières de l'Inde : Voici un homme à qui *Neptune* a aban-
 » donné son Trident : Voici des travaux qui surpassent tous
 » les vôtres.

» Et vous , Nymphes du Tage , si jamais vous m'avez in-
 » spiré des sons doux & touchans , si j'ai chanté les rives
 » de votre aimable fleuve ; donnez - moi aujourd'hui des ac-
 » cens fiers & hardis ; qu'ils ayent la force & la clarté de
 » votre cours , qu'ils soient purs comme vos ondes , & que
 » désormais le Dieu des vers préfère vos eaux à celles de
 » la fontaine sacrée. «

Le Poète conduit la flotte Portugaise à l'embouchure du
 Gange ; il décrit en passant les côtes Occidentales , le Midi
 & l'Orient de l'Afrique , & les différens Peuples qui vivent
 sur cette côte ; il entremêle avec art l'histoire du Portugal.
 On voit dans le troisième Chant, la mort de la célèbre *Inès
 de Castro*, épouse du Roi *Don Pedro*, dont l'avanture dégui-
 sée a été jouée depuis peu sur le Théâtre de Paris. C'est à
 mon gré le plus beau morceau du *Camouens* ; il y a peu d'en-
 droits dans *Virgile* plus attendrissans & mieux écrits. La sim-
 plicité du Poème est rehaussée par des fictions aussi neuves
 que le sujet. En voici une , qui , je l'ose dire , doit réussir dans
 tous les tems , & chez toutes les Nations.

Lorsque la flotte est prête à doubler le Cap de Bonne-Espé-
 rance , appelé alors le Promontoire des tempêtes , on aper-
 çoit tout à coup un formidable objet. C'est un fantôme , qui
 s'élève du fond de la mer ; sa tête touche aux nues ; les tem-
 pêtes , les vents , les tonnerres sont autour de lui ; ses bras
 s'étendent au loin sur la surface des eaux : ce monstre , ou
 ce Dieu , est le gardien de cet Océan , dont aucun vaisseau
 n'avait encor fendu les flots ; il menace la flotte , il se plaint
 de l'audace des Portugais , qui viennent lui disputer l'Empire
 de ces mers ; il leur annonce toutes les calamités qu'ils doi-
 vent essuyer dans leur entreprise. Cela est grand en tout pais
 sans doute.

Voici une autre fiction , qui fut extrêmement du goût des

Portugais , & qui me paraît conforme au génie Italien ; c'est une Île enchantée , qui sort de la mer , pour le rafraichissement de *Gama* & de sa flotte. Cette Île a servi , dit-on , de modèle à l'Île d'*Armide* , décrite quelques années après par le *Tasse*. C'est-là que *Vénus* aidée des conseils du Père Eternel , & secondée en même tems des flèches de *Cupidon* , rend les *Nérides* amoureuses des Portugais. Les plaisirs les plus lascifs y sont peints sans ménagement ; chaque Portugais embrasse une *Néride* , & *Thétis* obtient *Vasco de Gama* pour son partage. Cette Déesse le transporte sur une haute montagne , qui est l'endroit le plus délicieux de l'Île , & de-là lui montre tous les Royaumes de la Terre , & lui prédit les destinées du Portugal.

Camouens après s'être abandonné sans réserve à la description voluptueuse de cette Île , & des plaisirs où les Portugais sont plongés , s'avise d'informer le lecteur , que toute cette fiction ne signifie autre chose que le plaisir qu'un honnête homme sent à faire son devoir. Mais il faut avouer , qu'une Île enchantée , dont *Vénus* est la Déesse , & où des Nymphes caressent des matelots après un voiage de long cours , ressemble plus à un *Musico* d'Amsterdam qu'à quelque chose d'honnête. J'apprends qu'un traducteur du *Camouens* prétend , que dans ce Poème *Vénus* signifie la *Ste. Vierge* , & que *Mars* est évidemment JESUS-CHRIST. A la bonne heure ; je ne m'y oppose pas ; mais j'avoue , que je ne m'en serais pas aperçu. Cette allégorie nouvelle rendra raison de tout ; on ne sera plus tant surpris , que *Gama* dans une tempête adresse ses prières à JESUS-CHRIST , & que ce soit *Vénus* qui vienne à son secours. *Bacchus* & la Vierge *Marie* se trouveront tout naturellement ensemble.

Le principal but des Portugais après l'établissement de leur commerce , est la propagation de la foi , & *Vénus* se charge du succès de l'entreprise. A parler sérieusement , un merveilleux si absurde défigure tout l'ouvrage aux yeux des lecteurs sensés. Il semble que ce grand défaut eût dû faire tomber ce Poème ; mais la poésie du stile , & l'imagination dans l'expression l'ont soutenu , de même que les beautés de l'exécution ont placé *Paul Veronese* parmi les grands Peintres , quoiqu'il ait placé

des Pères Bénédictins & des soldats Suisses dans des sujets de l'Ancien Testament.

Le *Camouens* tombe presque toujours dans de telles disparates. Je me souviens que *Vasco*, après avoir raconté ses aventures au Roi de Melinde, lui dit : *O Roi, jugez si Ulysse & Enée ont voyagé aussi loin que moi, & couru autant de périls : comme si un Barbare Africain des côtes de Zanguebar savait son Homère & son Virgile.* Mais de tous les défauts de ce Poème, le plus grand est le peu de liaison qui règne dans toutes ses parties ; il ressemble au voyage dont il est le sujet. Les aventures se succèdent les unes aux autres, & le Poète n'a d'autre art que celui de bien conter les détails. Mais cet art seul, par le plaisir qu'il donne, tient quelquefois lieu de tous les autres. Tout cela prouve enfin, que l'ouvrage est plein de grandes beautés, puisque depuis deux cent ans, il fait les délices d'une nation spirituelle, qui doit en connaître les fautes.

CHAPITRE SEPTIEME.

L E T A S S E.

*T*orquato Tasso commença sa *Gierusalemme Liberata* dans le tems que la *Lusiade* du *Camouens* commençait à paraître. Il entendait assez le Portugais pour lire ce Poème & pour en être jaloux ; il disait que le *Camouens* était le seul rival en Europe qu'il craignit. Cette crainte, si elle était sincère, était très-mal fondée ; le Tasse était autant au-dessus de *Camouens*, que le Portugais était supérieur à ses compatriotes. Le Tasse eût eu plus de raison d'avouer, qu'il était jaloux de l'*Arioste*, par qui sa réputation fut si longtems balancée, & qui lui est encor préféré par bien des Italiens. Il y aura même quelques lecteurs qui s'étonneront que l'on ne place point ici l'*Arioste* parmi les Poètes épiques. Il est vrai que l'*Arioste* a plus de fertilité, plus de variété, plus d'imagination que tous les autres ensemble ; & si on lit *Homère* par une espèce de devoir,

Nn iij

on lit & on relit l'*Arioste* pour son plaisir. Mais il ne faut pas confondre les espèces. Je ne parlerais point des comédies de l'*Avare* & du *Joueur* en traitant de la Tragédie. L'*Orlando furioso* est d'un autre genre que l'*Illiade* & l'*Enéide*. On peut même dire que ce genre, quoique plus agréable au commun des lecteurs, est cependant très-inférieur au véritable Poème épique. Il en est des écrits comme des hommes. Les caractères sérieux sont les plus estimés, & celui qui domine son imagination est supérieur à celui qui s'y abandonne. Il est plus aisé de peindre des Ogres & des Géans que des Héros, & d'outrer la nature que de la suivre.

Le *Tasse* naquit à Surrento en 1544. le 11. Mars, de *Bernardo Tasso* & de *Portia de Rossi*. La maison dont il sortait était une des plus illustres d'Italie, & avait été longtems une des plus puissantes. Sa grand' mère était une *Cornaro* : on fait assez, qu'une Noble Vénitienne a d'ordinaire la vanité de ne point épouser un homme d'une qualité médiocre : mais toute cette grandeur passée ne servit peut-être qu'à le rendre plus malheureux. Son père né dans le déclin de sa maison, s'était attaché au Prince de Salerne, qui fut dépouillé de sa Principauté par *Charles-Quint*. De plus, *Bernardo* était Poète lui-même ; avec ce talent, & le malheur qu'il eut d'être domestique d'un petit Prince, il n'est pas étonnant qu'il ait été pauvre & malheureux.

Torquato fut d'abord élevé à Naples. Son génie poétique, la seule richesse qu'il avait reçue de son père, se manifesta dès son enfance. Il faisait des vers à l'âge de sept ans. *Bernardo*, banni de Naples avec les partisans du Prince de Salerne, & qui connaissait par une dure expérience le danger de la Poésie, & d'être attaché aux Grands, voulut éloigner son fils de ces deux sortes d'esclavage. Il l'envoya étudier le Droit à Padoue. Le jeune *Tasse* y réussit, parce qu'il avait un génie qui s'étendait à tout : il reçut même ses degrés en Philosophie & en Théologie. C'était alors un grand honneur ; car on regardait comme savant, un homme qui savait par cœur la Logique d'*Aristote*, & ce bel art de disputer pour & contre en termes intelligibles, sur des matières qu'on ne comprend point. Mais le jeune homme entraîné par l'impul-

ſion irréſiſtible du génie , au milieu de toutes ces études , qui n'étaient point de ſon goût , compoſa à l'âge de dix-ſept ans ſon Poème de *Renaud* , qui fut comme le précurſeur de ſa *Jérusalem*. La réputation que ce premier ouvrage lui attira , le détermina dans ſon penchant pour la Poéſie. Il fut reçu dans l'Académie des *Ætherei* de Padoue , ſous le nom de *Penſito* , du Repentant , pour marquer qu'il ſe repentait du tems qu'il croyait avoir perdu dans l'étude du Droit , & dans les autres , où ſon inclination ne l'avait pas appelé.

Il commença la *Jérusalem* à l'âge de vingt-deux ans. Enſin pour accomplir la deſtinée , que ſon père avait voulu lui faire éviter , il alla ſe mettre ſous la protection du Duc de *Ferrare* , & crut , qu'être logé & nourri chez un Prince pour lequel il faiſait des vers , était un érabliſſement aſſuré. A l'âge de vingt-ſept ans , il alla en France à la ſuite du Cardinal d'*Eſte*. Il fut reçu du Roi *Charles IX.* , diſent les Hiſtorienſ Italiens , avec des diſtinctionſ dûes à ſon mérite , & revint à *Ferrare* , comblé d'honneurs & de biens. Mais ces biens & ces honneurs tant vantés , ſe réduiſaient à quelques louanges ; c'eſt la fortune des Poètes. On prétend , qu'il fut amoureux à la Cour de *Ferrare* de la ſœur du Duc , & que cette paſſion , jointe aux mauvais traitemens qu'il reçut dans cette Cour , fut la ſource de cette humeur mélancolique , qui le conſuma vingt années , & qui fit paſſer pour fou un homme , qui avait mis tant de raiſon dans ſes ouvrages.

Quelques Chants de ſon Poème avaient déjà paru ſous le nom de *Godeſroi* ; il le donna tout entier au public à l'âge de trente ans , ſous le titre plus judicieux de la *Jérusalem délivrée*. Il pouvait dire alors comme un grand homme de l'Antiquité : J'ai vécu aſſez pour le bonheur & pour la gloire. Le reſte de ſa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamités & d'humiliations. Enveloppé dès l'âge de huit ans dans le banniſſement de ſon père , ſans patrie , ſans bien , ſans famille , perſécuté par les ennemis que lui ſuſcitaient ſes talens , plaint , mais négligé par ceux qu'il appelait ſes amis , il ſouffrit l'exil , la priſon , la plus extrême pauvreté , la faim même ; & ce qui devait ajouter un poids inſupportable à tant de malheurs , la calomnie l'attaqua & l'opprima. Il ſ'enſuit de *Ferrare* , où le

Protecteur qu'il avait tant célébré l'avait fait mettre en prison : il alla à pied couvert de haillons depuis Ferrare jusqu'à Surrento dans le Royaume de Naples , trouver une sœur qu'il y avait , & dont il espérait quelque secours , mais dont probablement il n'en reçut point , puisqu'il fut obligé de retourner à pied à Ferrare , où il fut emprisonné encore. Le desespoir altéra sa constitution robuste , & le rejetta dans des maladies violentes & longues , qui lui ôtèrent quelquefois l'usage de la raison. Il prétendit un jour avoir été guéri par le secours de la *Ste. Vierge* & de *Ste. Scholaistique* , qui lui apparurent dans un grand accès de fièvre. Le Marquis *Manso di Villa* rapporte ce fait comme certain. Tout ce que la plupart des lecteurs en croiront , c'est que le *Tasse* avait la fièvre.

Sa gloire poétique , cette consolation imaginaire dans des malheurs réels , fut attaquée de tous côtés. Le nombre de ses ennemis éclipsa pour un tems sa réputation. Il fut presque regardé comme un mauvais Poète. Enfin après vingt années l'envie fut lasse de l'opprimer ; son mérite surmonta tout. On lui offrit des honneurs & de la fortune ; mais ce ne fut que lorsque son esprit fatigué d'une suite de malheurs si longue , était devenu insensible à tout ce qui pouvait le flatter. Il fut appelé à Rome par le Pape *Clément VII.* qui dans une Congrégation de Cardinaux avait résolu de lui donner la couronne de laurier , & les honneurs du triomphe ; cérémonie bizarre , qui paraît ridicule aujourd'hui , sur-tout en France , & qui était alors très-sérieuse & très-honorable en Italie. Le *Tasse* fut reçu à un mille de Rome par les deux Cardinaux neveux , & par un grand nombre de Prélats & d'hommes de toutes conditions. On le conduisit à l'audience du Pape : *Je désire* , lui dit le Pontife , *que vous honoriez la couronne de laurier , qui a honoré jusqu'ici tous ceux qui l'ont portée.* Les deux Cardinaux *Aldobrandins* , neveux du Pape , qui aimaient & admiraient le *Tasse* , se chargèrent de l'appareil du couronnement ; il devait se faire au Capitole ; chose assez singulière , que ceux qui éclairent le monde par leurs écrits triomphent dans la même place que ceux qui l'avaient désolé par leurs conquêtes. Le *Tasse* tomba malade dans le tems de ces préparatifs , & comme si la fortune avait voulu
le

le tromper jusqu'au dernier moment , il mourut la veille du jour destiné à la cérémonie.

Le tems , qui s'ape la réputation des ouvrages médiocres , a assuré celle du *Tasse*. La *Jérusalem délivrée* est aujourd'hui chantée en plusieurs endroits de l'Italie , comme les Poèmes d'*Homère* l'étaient en Grèce ; & on ne fait nulle difficulté de le mettre à côté de *Virgile* & d'*Homère*, malgré ses fautes , & malgré la critique de *Despréaux*.

La *Jérusalem* paraît à quelques égards être d'après l'*Iliade* : mais si c'est imiter que de choisir dans l'histoire un sujet , qui a des ressemblances avec la fable de la guerre de Troie ; si *Renaud* est une copie d'*Achille* , & *Godefroi* d'*Agamemnon* ; j'ose dire , que le *Tasse* a été bien au-delà de son modèle. Il a autant de feu qu'*Homère* dans ses batailles , avec plus de variété. Ses Héros ont tous des caractères différens comme ceux de l'*Iliade* ; mais ses caractères sont mieux annoncés , plus fortement décrits , & mieux soutenus ; car il n'y en a presque pas un seul qui ne se démente dans le Poète Grec , & pas un qui ne soit invariable dans l'Italien.

Il a peint ce qu'*Homère* crayonnait ; il a perfectionné l'art de nuancer les couleurs , & de distinguer les différentes espèces de vertus , de vices & de passions , qui ailleurs semblent être les mêmes. Ainsi *Godefroi* est prudent & modéré ; l'inquiet *Aladin* a une politique cruelle ; la généreuse valeur de *Tancrède* est opposée à la fureur d'*Argant* ; l'amour dans *Armide* est un mélange de coquetterie & d'emportement ; dans *Herminie* c'est une tendresse douce & aimable. Il n'y a pas jusqu'à l'Hermite *Pierre* , qui ne fasse un personnage dans le tableau , & un beau contraste avec l'Enchanteur *Ismeno* ; & ces deux figures sont assurément au-dessus de *Calcas* & de *Talibius*. *Renaud* est une imitation d'*Achille* ; mais ses fautes sont plus excusables ; son caractère est plus aimable , son loisir est mieux employé. *Achille* éblouit , & *Renaud* intéresse.

Je ne fais si *Homère* a bien ou mal fait d'inspirer tant de compassion pour *Priam* , l'ennemi des Grecs : mais c'est sans doute un coup de l'art , d'avoir rendu *Aladin* odieux. Sans cet artifice , plus d'un lecteur se serait intéressé pour les Mahométans contre les Chrétiens ; on serait tenté de regarder

ces derniers comme des brigands ligués pour venir du fond de l'Europe défoler un pays sur lequel ils n'avaient aucun droit , & massacrer de sang froid un vénérable Monarque âgé de 80. ans , & tout un peuple innocent , qui n'avait rien à démêler avec eux.

C'était une chose bien étrange que la folie des Croisades. Les Moines prêchaient ces saints brigandages , moitié par entousiasme , moitié par intérêt. La Cour de Rome les encourageait par une politique , qui profitait de la faiblesse d'autrui. Des Princes quittaient leurs Etats , les épuisaient d'hommes & d'argent , & les laissaient exposés au premier occupant , pour aller se battre en Syrie. Tous les Gentilshommes vendaient leurs biens , & partaient pour la Terre-Sainte avec leurs maîtresses. L'envie de courir , la mode , la superstition , concouraient à répandre dans l'Europe cette maladie épidémique. Les Croisés mêlaient les débauches les plus scandaleuses & la fureur la plus barbare , avec des sentimens tendres de dévotion ; ils égorgèrent tout dans Jérusalem , sans distinction de sexe , ni d'âge ; mais quand ils arrivèrent au St. Sépulcre , ces monstres ornés de croix blanches , encor toutes dégouttantes du sang des femmes qu'ils venaient de massacrer après les avoir violées , fondirent tendrement en larmes , baifèrent la terre , & se frappèrent la poitrine , tant la nature humaine est capable de réunir les extrêmes.

Le *Tasse* fait voir , comme il le doit , les Croisades dans un jour tout opposé. C'est une armée de Héros , qui sous la conduite d'un Chef vertueux , vient délivrer du joug des infidèles une terre consacrée par la naissance & la mort d'un DIEU. Le sujet de la *Jérusalem* , à le considérer dans ce sens , est le plus grand qu'on ait jamais choisi. Le *Tasse* l'a traité dignement. Il y a mis autant d'intérêt que de grandeur. Son ouvrage est bien conduit ; presque tout y est lié avec art ; il amène adroitement les aventures ; il distribue sagement les lumières & les ombres. Il fait passer le lecteur des allarmes de la guerre aux délices de l'amour , & de la peinture des voluptés il le ramène aux combats ; il excite la sensibilité par degrés ; il s'élève au-dessus de lui-même de Livre en Livre. Son stile est presque partout clair & élégant ;

& lorsque son sujet demande de l'élévation , on est étonné comment la mollesse de la langue Italienne prend un nouveau caractère sous ses mains , & se change en majesté & en force.

On trouve , il est vrai , dans la *Jérusalem* , environ deux cent vers , où l'Auteur se livre à des jeux de mots & à des *concezzi* puériles : mais ces faiblesses étaient une espèce de tribut , que son génie payait au mauvais goût de son siècle pour les pointes , qui même a augmenté depuis lui , mais dont les Italiens sont entièrement défabusés.

Si cet ouvrage est plein de beautés qu'on admire partout , il y a aussi bien des endroits , qu'on n'approuve qu'en Italie , & quelques-uns qui ne doivent plaire nulle part. Il me semble que c'est une faute par tout pays d'avoir débuté par un Episode , qui ne tient en rien au reste du Poème. Je parle de l'étrange & inutile *Talisman* , que fait le forcier *Ismeno* , avec une image de la Vierge *Marie* ; & de l'Histoire d'*Olindo* & de *Sophronia*. Encor si cette image de la Vierge servait à quelque prédiction ; si *Olindo* & *Sophronia* , prêts à être les victimes de leur Religion , étaient éclairés d'en-haut , & disaient un mot de ce qui doit arriver ; mais ils sont entièrement hors - d'œuvre. On croit d'abord , que ce sont les principaux personnages du Poème ; mais le Poète ne s'est épuisé à décrire leur aventure avec tous les embellissemens de son art , & n'excite tant d'intérêt & de pitié pour eux , que pour n'en plus parler du tout dans le reste de l'ouvrage. *Sophronie* & *Olinde* sont aussi inutiles aux affaires des Chrétiens , que l'image de la Vierge l'est aux Mahométans.

Il y a dans l'Episode d'*Armide* , qui d'ailleurs est un chef-d'œuvre , des excès d'imagination , qui assurément ne seraient point admis en France ni en Angleterre. Dix Princes Chrétiens métamorphosés en poissons , & un perroquet chantant des chansons de sa propre composition , sont des fables bien étranges aux yeux d'un lecteur sensé , accoutumé à n'approuver que ce qui est naturel. Les enchantemens ne réussiraient pas aujourd'hui avec des Français ou des Anglais ; mais du tems du *Tasse* ils étaient reçus dans toute l'Europe , & regardés presque comme un point de foi par le peuple superstitieux d'Italie.

talie. Sans doute un homme qui vient de lire *Mr. Loke*, ou *Mr. Addison*, sera étrangement révolté de trouver dans la *Jérusalem* un forcier Chrétien, qui tire *Renaud* des mains des forciers Mahométans. Quelle fantaisie d'envoyer *Ubalde* & son compagnon à un vieux & saint magicien, qui les conduit jusqu'au centre de la terre ! Les deux Chevaliers se promènent là sur le bord d'un ruisseau rempli de pierres précieuses de tout genre. De ce lieu on les envoie à *Afcalon*, vers une vieille, qui les transporte aussi-tôt dans un petit bateau aux *Isles Canaries*. Ils y arrivent sous la protection de *DIEU*, tenant dans leurs mains une baguette magique : ils s'acquittent de leur ambassade, & ramènent au camp des Chrétiens le brave *Renaud*, dont toute l'armée avait grand besoin. Encor ces imaginations dignes des contes de Fées n'appartiennent-elles pas au *Tasse* ; elles sont copiées de l'*Arioste*, ainsi que son *Armide* est une copie d'*Alcine*. C'est là surtout ce qui fait que tant de Littérateurs Italiens ont mis l'*Arioste* beaucoup au-dessus du *Tasse*.

Mais quel était ce grand exploit, qui était réservé à *Renaud* ? Conduit par enchantement depuis le Pic de Ténérife jusqu'à Jérusalem, la Providence l'avait destiné pour abattre quelques vieux arbres dans une forêt. Cette forêt est le grand merveilleux du Poème. Dans les premiers Chants, *DIEU* ordonne à l'Archange *Michel* de précipiter dans l'Enfer les Diables répandus dans l'air, qui excitaient des tempêtes, & qui tournaient son tonnerre contre les Chrétiens, en faveur des Mahométans. *Michel* leur défend absolument de se mêler désormais des affaires des Chrétiens. Ils obéissent aussi-tôt, & se plongent dans l'abîme. Mais bientôt après le magicien *Ismeno* les en fait sortir. Ils trouvent alors les moyens d'é luder les ordres de *DIEU*, & sous le prétexte de quelques distinctions sophistiques, ils prennent possession de la forêt, où les Chrétiens se préparaient à couper le bois nécessaire pour la charpente d'une Tour. Les Diables prennent une infinité de différentes formes, pour épouvanter ceux qui coupent les arbres. *Tancrède* trouve sa *Clorinde* enfermée dans un pin, & blessée du coup qu'il a donné au tronc de cet arbre. *Armide* s'y présente à travers l'écorce d'un mirthe, tandis qu'elle est à plu-

seurs milles dans l'armée d'Egypte. Enfin les prières de l'Hermitte *Pierre*, & le mérite de la contrition de *Renaud*, rompent l'enchantement.

Je crois, qu'il est à propos de faire voir, comment *Lucain* a traité différemment dans sa *Pharsale* un sujet presque semblable. *César* ordonne à ses troupes de couper quelques arbres dans la forêt sacrée de Marseille, pour en faire des instrumens & des machines de guerre. Je mets sous les yeux du lecteur les vers de *Lucain* & la traduction de *Brebeuf*, qui comme toutes les autres traductions est au-dessous de l'original.

*Lucus erat longo nunquam violatus ab ævo ,
Obscurum cingens connexis atra ramis ,
Et gelidas altæ summotis solibus umbras.
Hunc non rivicole Paues , nemorumque potentes
Sylvani , Nymphæque tenent ; sed barbara ritu
Sacra Deûm , structæ diris feralibus aræ ,
Omnis & humanis lustrata cruoribus arbor.
Si qua fidelem meruit Superos mirata vetustas ,
Illis & volucres metuunt insistere ramis ,
Et lustris recubare feræ : nec ventus iu illas
Incubuit sylvas , excussaque nubibus atris
Fulgura : non ullis frondem præbeatibus auris ,
Arboribus suis horror inest. Tuum plurima nigris
Fontibus unda cadit , simulacraque mæssa Deorum
Arte carens , cæsisque extant informia truncis.
Ipse situs , putrique facit jam robore pallor
Attonitos : non vulgatis sacrata figuris ,
Numina sic metuunt : tantum terroribus addit
Quos timeant , non vossè Deos. Japy fama ferebas
Sepe cavas motu terræ mugire cavernas ,
Et procumbentes iterum consurgere saxos ,
Et non ardentis fulgere incendia sylvæ ,
Roboraque amplexos circumfussisse dracones :
Non illum cultu populi propiore frequentant ,
Sed cessere Deis. Medio cum Pbæbus iu axe esset ,*

Aut calson nox atra tenet , pavet ipse sacerdos
 Accessus , dominumque timet deprendere luci.
 Hanc jubet inmissis sylvam procumbere ferro :
 Nam vicina operi , belloque intasta priori
 Inter nudatos stabat densissima montes.
 Sed fortes tremuere manus , motique verenda
 Majestate loci , si robora sacra ferirent ,
 In sua credebant redituras membra secures.
 Implicitas magno Caesar terrore cohortes
 Ut vidit , primus raptam vibrare bipennem
 Ausus , & aëriam ferro proscindere quercum ,
 Effatur merso violata in robora ferro :
 Jam ne quis vestrum dubitet subvertere sylvam ,
 Credite me fecisse nefas. Tunc paruit onus ,
 Imperiis non sublato sectura pavore
 Turba ; sed expensâ Superiorum & Caesaris ira
 Procumbunt orni , nodosa impellitur ilex ,
 Sylvaque Dodones , & fluctibus altior alius ,
 Et non plebeios lucus testata cupressus.
 Tum primum posuere cainas , & fronde carentes
 Admisere diem , propulsaque robore denso
 Sustinuit se sylva cadens. Genuere videntes
 Gallorum populi : muris sed clausa juventus
 Exultat. Quis enim lesos impune putaret
 Esse Deos ?

Voici la traduction de *Brebeuf* ; on fait qu'il était plus ampoulé encor que *Lucain* ; il gâte souvent son original en voulant le surpasser : mais il y a toujours dans *Brebeuf* quelques vers heureux.

On voit auprès du camp une forêt sacrée ,
 Formidable aux humains , & des Dieux révérée ,
 Dont le feuillage sombre & les rameaux épais ,
 Du Dieu de la clarté font mourir tous les traits.
 Sous la noire épaisseur des ormes & des hêtres ,

Les Faunes, les Sylvains, & les Nymphes champêtres,
Ne vont point accorder aux accens de leur voix
Le son des chalumeaux ou celui des hautbois.
Cette ombre destinée à de plus noirs offices,
Cache aux yeux du Soleil ses cruels sacrifices;
Et les vœux criminels qui s'offrent en ces lieux,
Offensent la nature en révéraut les Dieux.
Là du sang des humains on voit suer les marbres;
On voit fumer la terre; on voit rougir les arbres;
Tout y ressent l'horreur; & même les oiseaux
Ne se perchent jamais sur ces tristes rameaux.
Les sangliers, les lions, les bêtes les plus fières,
N'osent pas y chercher leur bauge, ou leurs tanières.
La foudre accoutumée à punir les forçats,
Craint ce lieu si coupable, & n'y tombe jamais.
Là de cent Dieux divers les grossières images
Impriment l'épouvante, & forcent les hommages;
La mousse, & la pâleur de leurs membres hideux,
Semblent mieux attirer les respects & les vœux:
Sous un air plus connu, la Divinité peinte,
Trouverait moins d'encens, produirait moins de crainte;
Tant aux faibles mortels il est bon d'ignorer
Les Dieux qu'il leur faut craindre & qu'il faut adorer.
Là d'une obscure source il coule une onde obscure,
Qui semble du Cocyte emprunter la teinture;
Souvent un bruit confus trouble ce noir séjour,
Et l'on entend mugir les roches d'alentour:
Souvent du triste éclat d'une flamme enfouphrée
La forêt est couverte & n'est pas dévorée;
Et l'on a vu cent fois les troncs entortillés
De céraistes hideux & de dragons ailés.
Les voisins de ce bois si sauvage & si sombre
Laisent à ces Démon's son horreur & son ombre;
Et le Druide craint, en abordant ces lieux,
D'y voir ce qu'il adore, & d'y trouver ses Dieux.
Il n'est rien de sacré pour des mains sacrilèges;

Les Dieux , même les Dieux n'ont point de privilèges ;
 César veut qu'à l'instant leurs droits soient violés ,
 Les arbres abattus , les autels dépouillés ;
 Et de tous les soldats les ames étonnées ,
 Craignent de voir contre eux retourner leurs coignées.
 Il querelle leur crainte , il frémit de courroux ,
 Et le fer à la main porte les premiers coups.
 Quittez , quittez , dit-il , l'effroi qui vous maîtrise ;
 Si ces bois sont sacrés , c'est moi qui les méprise ;
 Seul j'offense aujourd'hui le respect de ces lieux ,
 Et seul je prens sur moi tout le courroux des Dieux.
 A ces mots tous les siens cédant à leur contrainte ,
 Dépouillent le respect , sans dépouiller la crainte :
 Les Dieux parlent encor à ces cœurs agités ;
 Mais quand Jule commande , ils sont mal écoutés.
 Alors on voit tomber sous un fer téméraire ,
 Des chênes & des ifs aussi vieux que leur mère ,
 Des pins & des cyprès , dont les feuillages verts
 Conservent le printems au milieu des hyvers.
 A ces forfaits nouveaux tous les peuples frémissent ;
 A ce fier attentat tous les Prêtres gémissent.
 Marseille seulement , qui le voit de ses tours ,
 Du crime des Latins fait son plus grand secours.
 Elle croit , que les Dieux d'un éclat de tonnerre
 Vont foudroyer César , & terminer la guerre.

J'avoue que toute la *Pharsale* n'est pas comparable à la
Jérusalem délivrée ; mais au moins cet endroit fait voir com-
 bien la vraie grandeur d'un Héros réel est au-dessus de celle
 d'un Héros imaginaire , & combien les pensées fortes & soli-
 des surpassent ces inventions , qu'on appelle des beautés poë-
 tiques , & que les personnes de bon sens regardent comme des
 contes insipides , propres à amuser les enfans.

Le *Tasse* semble avoir reconnu lui-même sa faute , & il
 n'a pu s'empêcher de sentir , que ces contes ridicules & bizar-
 res , si fort à la mode alors , non-seulement en Italie , mais
 encore

encore dans toute l'Europe, étaient absolument incompatibles avec la gravité de la Poésie épique. Pour se justifier il publia une préface, dans laquelle il avança, que tout son Poème était allégorique. L'Armée des Princes Chrétiens, dit-il, représente le corps & l'ame. Jérusalem est la figure du vrai bonheur, qu'on acquiert par le travail, & avec beaucoup de difficulté. *Godefroi* est l'ame, *Tancrède*, *Renaud*, &c. en sont les facultés. Le commun des soldats sont les membres du corps. Les Diables sont à la fois figures & figurés, *figura e figurato*. *Armide* & *Ismeno* sont les tentations, qui assiègent nos ames; les charmes, les illusions de la forêt enchantée, représentent les faux raisonnemens, *falsi syllogismi*, dans lesquels nos passions nous entraînent.

Telle est la clef, que *le Tasse* ose donner de son Poème. Il en use en quelque sorte avec lui-même, comme les Commentateurs ont fait avec *Homère* & avec *Virgile*. Il se suppose des vûes & des desseins, qu'il n'avait pas probablement, quand il fit son Poème; ou si par malheur il les a eues, il est bien incompréhensible comment il a pû faire un si bel ouvrage avec des idées si alambiquées.

Si le Diable joue dans son Poème le rôle d'un misérable charlatan, d'un autre côté tout ce qui regarde la Religion y est exposé avec majesté, & si j'ose le dire, dans l'esprit de la Religion. Les Processions, les Litanies, & quelques autres détails des pratiques Religieuses, sont représentés dans la *Jérusalem délivrée* sous une forme respectable. Telle est la force de la Poésie, qui fait annoblir tout, & étendre la sphère des moindres choses.

Il a eu l'inadvertance de donner aux mauvais Esprits les noms de *Pluton* & d'*Aleçon*, & d'avoir confondu les idées Payennes avec les idées Chrétiennes. Il est étrange, que la plupart des Poètes modernes soient tombés dans cette faute. On dirait, que nos Diables & notre Enfer Chrétien auraient quelque chose de bas & de ridicule, qui demanderait d'être annobli par l'idée de l'Enfer Payen. Il est vrai, que *Pluton*, *Proserpine*, *Radamante*, *Tisiphone*, sont des noms plus agréables que *Belzebub* & *Astarot*; nous rions du mot de *Diable*, nous respectons celui de *Furie*. Voilà ce que c'est que d'avoir le

mérite de l'Antiquité , il n'y a pas jusqu'à l'Enfer , qui n'y gagne.

CHAPITRE HUITIEME.

DON ALONZO D'ERCILLA.

Sur la fin du seizième siècle l'Espagne produisit un Poème Epique célèbre par quelques beautés particulières qui y brillent , aussi-bien que par la singularité du sujet ; mais encor plus remarquable par le caractère de l'Auteur.

Don *Alonzo d'Ercilla y Cuniga* , Gentilhomme de la chambre de l'Empereur *Maximilien* , fut élevé dans la maison de *Philippe II.* , & combattit à la bataille de Saint-Quentin , où les Français furent défaits. *Philippe* , qui n'était point à cette bataille , moins jaloux d'acquérir de la gloire au-dehors , que d'établir ses affaires au-dedans , retourna en Espagne. Le jeune *Alonzo* , entraîné par une insatiable avidité du vrai savoir , c'est-à-dire , de connaître les hommes , & de voir le monde , voyagea par toute la France , parcourut l'Italie & l'Allemagne , & séjourna longtems en Angleterre. Tandis qu'il était à Londres , il entendit dire , que quelques Provinces du Pérou & du Chily avaient pris les armes contre les Espagnols leurs conquérans. Je dirai en passant , que cette tentative des Américains pour recouvrer leur liberté , est traitée de rébellion par les Auteurs Espagnols. La passion qu'il avait pour la gloire , & le desir de voir & d'entreprendre des choses singulières , l'entraînèrent dans ces pais du Nouveau Monde. Il alla au Chily à la tête de quelques troupes , & il y resta pendant tout le tems de la guerre.

Sur les frontières du Chily , du côté du Sud , est une petite contrée montagneuse , nommée *Araucana* , habitée par une race d'hommes plus robustes & plus féroces que tous les autres peuples de l'Amérique. Ils combattirent pour la défense de leur liberté avec plus de courage & plus longtems que les

autres Américains ; & ils furent les derniers que les Espagnols sournirent. *Alonzo* soutint contre eux une pénible & longue guerre. Il courut des dangers extrêmes : il vit & fit les actions les plus étonnantes, dont la seule récompense fut l'honneur de conquérir des rochers, & de réduire quelques contrées incultes sous l'obéissance du Roi d'Espagne.

Pendant le cours de cette guerre, *Alonzo* conçut le dessein d'immortaliser ses ennemis en s'immortalisant lui-même. Il fut en même tems le Conquérant & le Poète ; il employa les intervalles de loisir que la guerre lui laissait, à en chanter les événemens ; & faute de papier il écrivit la première partie de son poëme sur de petits morceaux de cuir, qu'il eut ensuite bien de la peine à arranger. Le Poëme s'appelle *Araucana*, du nom de la contrée.

Il commence par une description géographique du Chily, & par la peinture des mœurs & des coutumes des habitans. Ce commencement, qui serait insupportable dans tout autre Poëme, est ici nécessaire, & ne déplaît pas dans un sujet, où la scène est par-delà l'autre Tropicque, & où les Héros sont des Sauvages, qui nous auraient été toujours inconnus, s'il ne les avait pas conquis & célébrés. Le sujet, qui était neuf, a fait naître des pensées neuves. J'en présenterai une au lecteur pour échantillon, comme une étincelle du beau feu qui animait quelquefois l'Auteur.

» Les Araucaniens, dit-il, furent bien étonnés de voir des
 » créatures pareilles à des hommes, portant du feu dans leurs
 » mains, & montées sur des monstres, qui combattaient sous
 » eux ; ils les prirent d'abord pour des Dieux descendus du
 » Ciel, armés du tonnerre, & suivis de la destruction ; & alors
 » ils se sournirent, quoiqu'avec peine. Mais dans la suite s'é-
 » tant familiarisés avec leurs Conquérans, ils connurent leurs
 » passions & leurs vices, & jugèrent que c'étaient des hom-
 » mes. Alors honteux d'avoir succombé sous des mortels sem-
 » blables à eux, ils jurèrent de laver leur erreur dans le sang
 » de ceux qui l'avaient produite, & d'exercer sur eux une
 » vengeance exemplaire, terrible & mémorable. »

Il est à propos de faire connaître ici un endroit du deuxième Chant, dont le sujet ressemble beaucoup au commen-

cement de l'*Iliade*, & qui ayant été traité d'une manière différente, mérite d'être mis sous les yeux des lecteurs qui jugent sans partialité. La première action de l'*Araucana* est une querelle, qui naît entre les Chefs des Barbares, comme dans *Homère* entre *Achille* & *Agamemnon*. La dispute n'arrive pas au sujet d'une captive; il s'agit du commandement de l'armée. Chacun de ces Généraux Sauvages vante son mérite & ses exploits; enfin la dispute s'échauffe tellement, qu'ils sont prêts d'en venir aux mains. Alors un des Caciques, nommé *Colocolo*, aussi vieux que *Nestor*, mais moins favorablement prévenu en sa faveur que le Héros Grec, fait la harangue suivante.

» Caciques, illustres défenseurs de la patrie, le désir ambitieux de commander n'est point ce qui m'engage à
 » vous parler. Je ne me plains pas, que vous disputiez avec
 » tant de chaleur, un honneur qui peut-être serait dû à ma
 » vieillesse, & qui ornerait mon déclin. C'est ma tendresse
 » pour vous, c'est l'amour que je dois à ma patrie, qui me
 » sollicite à vous demander attention pour ma faible voix.
 » Hélas! comment pouvons-nous avoir assez bonne opinion
 » de nous-mêmes, pour prétendre à quelque grandeur, &
 » pour ambitionner des titres fastueux, nous qui avons été
 » les malheureux sujets & les esclaves des Espagnols? Vous
 » tre colère, Caciques, votre fureur, ne devraient-elles pas
 » s'exercer plutôt contre nos Tyrans? Pourquoi tournez-vous
 » contre vous-mêmes ces armes, qui pourraient exterminer
 » vos ennemis, & venger notre patrie? Ah! si vous voulez
 » périr, cherchez une mort qui vous procure de la gloire.
 » D'une main brisez le joug honteux, & de l'autre attaquez
 » les Espagnols, & ne répandez pas dans une querelle stérile
 » les précieux restes d'un sang, que les Dieux vous ont
 » laissé pour vous venger. J'applaudis, je l'avoue, à la fière
 » émulation de vos courages: ce même orgueil, que je condamne
 » damne, augmente l'espoir que je conçois. Mais, que votre
 » valeur aveugle ne combatte pas contre elle-même, & ne
 » se serve pas de ses propres forces pour détruire le pays
 » qu'elle doit défendre. Si vous êtes résolus de ne point céder
 » à vos querelles, trempez vos glaives dans mon sang glacé.

» J'ai vécu trop longtems : heureux , qui meurt sans voir ses
 » compatriotes malheureux , & malheureux par leur faute !
 » Ecoutez donc ce que j'ose vous proposer. Votre valeur ,
 » ô Caciques , est égale ; vous êtes tous également illustres
 » par votre naissance , par votre pouvoir , par vos richesses ,
 » par vos exploits : vos ames sont également dignes de com-
 » mander , également capables de subjuguier l'Univers. Ce
 » sont ces présens célestes , qui causent vos querelles. Vous
 » manquez de Chef , & chacun de vous mérite de l'être ;
 » ainsi puisqu'il n'y a aucune différence entre vos courages ,
 » que la force du corps décide ce que l'égalité de vos ver-
 » tus n'aurait jamais décidé , &c. « Le vieillard propose alors
 un exercice digne d'une nation barbare , de porter une grosse
 poutre , & de déferer à qui en soutiendrait le poids plus long-
 tems l'honneur du commandement.

Comme la meilleure manière de perfectionner notre goût
 est de comparer ensemble des choses de même nature , oppo-
 sez le discours de *Nestor* à celui de *Colocolo* , & renonçant
 à cette adoration que nos esprits justement préoccupés rend-
 ent au grand nom d'*Homère* , pesez les deux harangues dans
 la balance de l'équité & de la raison.

Après qu'*Achille* , instruit & inspiré par *Minerve* Déesse de
 la sagesse , a donné à *Agamemnon* les noms d'yvrogne & de
 chien ; le sage *Nestor* se lève pour adoucir les esprits irrités
 de ces deux Héros , & parle ainsi. „ Quelle satisfaction fera-
 „ ce aux Troiens , lorsqu'ils entendront parler de vos discor-
 „ des ? Votre jeunesse doit respecter mes années & se sou-
 „ mettre à mes conseils. J'ai vû autrefois des Héros supé-
 „ rieurs à vous. Non , mes yeux ne verront jamais des hom-
 „ mes semblables à l'invincible *Pirithois* , au brave *Cineus* ,
 „ au divin *Thésée* , &c. J'ai été à la guerre avec eux ,
 „ & quoique je fusse jeune , mon éloquence persuasive avait
 „ du pouvoir sur leurs esprits. Ils écoutaient *Nestor* ; jeunes
 „ guerriers , écoutez donc les avis , que vous donne ma vieil-
 „ lesse. *Atride* , vous ne devez pas garder l'esclave d'*Achille* ;
 „ fils de *Thétis* , vous ne devez pas traiter avec hauteur le
 „ Chef de l'armée. *Achille* est le plus grand , le plus coura-
 „ geux des guerriers : *Agamemnon* est le plus grand des Rois ,

„ &c. “ Sa harangue fut infructueuse ; *Agamemnon* loua son éloquence , & méprisa son conseil.

Considérez d'un côté l'adresse avec laquelle le barbare *Colocolo* s'insinue dans l'esprit des Caciques , la douceur respectable avec laquelle il calme leur animosité , la tendresse majestueuse de ses paroles , combien l'amour du pays l'anime , combien les sentimens de la vraie gloire pénètrent son cœur , avec quelle prudence il loue leur courage en reprimant leur fureur , avec quel art il ne donne la supériorité à aucun. C'est un Censeur , un Panégyriste adroit. Aussi tous se soumettent à ses raisons , confessant la force de son éloquence , non par de vaines louanges , mais par une prompte obéissance. Qu'on juge d'un autre côté , si *Nestor* est si sage de parler tant de sa sagesse ; si c'est un moyen sûr de s'attirer de l'attention des Princes Grecs , que de les rabaisser , & de les mettre au-dessous de leurs ayeux ; si toute l'assemblée peut entendre dire avec plaisir à *Nestor* , qu'*Achille* est le plus courageux des Chefs qui sont là présens. Après avoir comparé le babil présomptueux & impoli de *Nestor* avec le discours modeste & mesuré de *Colocolo* , l'odieuse différence qu'il met entre le rang d'*Agamemnon* & le mérite d'*Achille* , avec cette portion égale de grandeur & de courage attribuée avec art à tous les Caciques ; que le lecteur prononce. Et s'il y a un Général dans le monde , qui souffre volontiers , qu'on lui préfère son inférieur pour le courage ; s'il y a une assemblée , qui puisse supporter sans s'émouvoir un harangueur , qui leur parlant avec mépris , vante leurs prédécesseurs à leurs dépens ; alors *Homère* pourra être préféré à *Alonzo* dans ce cas particulier.

Il est vrai , que si *Alonzo* est dans un seul endroit supérieur à *Homère* , il est dans tout le reste au-dessous du moindre des Poètes. On est étonné de le voir tomber si bas , après avoir pris un vol si haut. Il y a sans doute beaucoup de feu dans ses batailles , mais nulle invention , nul plan , point de variété dans les descriptions , point d'unité dans le dessein. Ce Poème est plus sauvage que les Nations qui en font le sujet. Vers la fin de l'ouvrage , l'Auteur , qui est un des premiers Héros du Poème , fait pendant la nuit une longue & ennuyeuse marche , suivi de quelques soldats ; & pour passer le tems ,

il fait naître entr'eux une dispute au sujet de *Virgile*, & principalement sur l'épisode de *Didon*. *Alonzo* saisit cette occasion pour entretenir les soldats de la mort de *Didon*, telle qu'elle est rapportée par les anciens Historiens; & afin de mieux donner le démenti à *Virgile*, & de restituer à la Reine de Carthage sa réputation, il s'amuse à en discourir pendant deux Chants entiers.

Ce n'est pas d'ailleurs un défaut médiocre de son Poëme d'être composé de trente-six Chants très-longs. On peut supposer avec raison, qu'un Auteur, qui ne sait, ou qui ne peut s'arrêter, n'est pas propre à fournir une telle carrière.

Un si grand nombre de défauts n'a pas empêché le célèbre *Michel Cervantes* de dire, que l'*Araucana* peut être comparé avec les meilleurs Poëmes d'Italie. L'amour aveugle de la patrie a sans doute dicté ce faux jugement à l'Auteur Espagnol. Le véritable & solide amour de la patrie consiste à lui faire du bien, & à contribuer à sa liberté autant qu'il nous est possible. Mais disputer seulement sur les Auteurs de notre nation, nous vanter d'avoir parmi nous de meilleurs Poëtes que nos voisins, c'est plutôt sot amour de nous-mêmes, qu'amour de notre pays.

CHAPITRE NEUVIEME.

M I L T O N.

ON trouvera ici touchant *Milton* quelques particularités omises dans l'abrégé de sa vie, qui est au-devant de la traduction Française de son *Paradis perdu*. Il n'est pas étonnant, qu'ayant recherché avec soin en Angleterre tout ce qui regarde ce Grand-Homme, j'aye découvert des circonstances de sa vie que le public ignore.

Milton voyageant en Italie dans sa jeunesse, vit représenter à Milan une Comédie intitulée, *Adam*, ou le *Péché originel*, écrite par un certain *Andreino*, & dédiée à *Marie de Médicis*,

Reine de France. Le sujet de cette Comédie était la chute de l'homme. Les Acteurs étaient DIEU LE PERE, les Diables, les Anges, *Adam*, *Eve*, le Serpent, la Mort, & les sept Péchés mortels. Ce sujet digne du génie absurde du Théâtre de ce tems là, était écrit d'une manière qui répondait au dessein.

La Scène s'ouvre par un Chœur d'Anges, & *Michel* parle ainsi au nom de ses confrères : „ Que l'Arc-en-ciel soit „ l'archet du violon du Firmament ; que les sept Planètes „ soient les sept notes de notre musique ; que le Tems batte „ exactement la mesure ; que les Vents jouent de l'orgue, &c. “ Toute la pièce est dans ce goût. J'avertis seulement les Français, qui en riront, que notre Théâtre ne valait guères mieux alors ; que *la Mort de St. Jean-Baptiste*, & cent autres pièces, sont écrites dans ce stile ; mais que nous n'avions ni *Pastor-Fido*, ni *Amince*.

Milton, qui assista à cette représentation, découvrit à travers l'absurdité de l'ouvrage, la sublimité cachée du sujet. Il y a souvent dans des choses, où tout paraît ridicule au vulgaire, un coin de grandeur, qui ne se fait appercevoir qu'aux hommes de génie. *Les sept Péchés mortels dansant avec le Diable*, sont assurément le comble de l'extravagance & de la sottise ; mais *l'Univers rendu malheureux par la faiblesse d'un homme, les bontés & les vengeances du CREATEUR, la source de nos malheurs & de nos crimes*, sont des objets dignes du pinceau le plus hardi. Il y a surtout dans ce sujet, je ne sais quelle horreur ténébreuse, un sublime sombre & triste, qui ne convient pas mal à l'imagination Anglaise. *Milton* conçut le dessein de faire une Tragédie de la farce d'*Andreino* : il en composa même un acte & demi. Ce fait m'a été assuré par des gens de lettres, qui le tenaient de sa fille, laquelle est morte lorsque j'étais à Londres.

La tragédie de *Milton* commençait par ce Monologue de *Satan*, qu'on voit dans le quatrième Chant de son Poème Epique. C'est lorsque cet esprit de révolte s'échappant du fond des Enfers, découvre le Soleil, qui sortait des mains du CREATEUR.

„ Toi,

„ Toi , sur qui mon Tyran prodigue ses bienfaits ,
 „ Soleil , Astre de feu , jour heureux que je hais ,
 „ Jour qui fuis mon supplice , & dont mes yeux s'étonnent ,
 „ Toi , qui sembles le DIEU des Cieux qui t'environnent ,
 „ Devant qui tout éclat disparaît & s'enfuit ,
 „ Qui fait pâlir le front des Astres de la nuit ;
 „ Image du Très-Haut qui régla ta carrière ,
 „ Hélas ! j'eusse autrefois éclipsé ta lumière.
 „ Sur la voûte des Cieux élevé plus que toi ,
 „ Le Trône où tu t'assieds s'abaissait devant moi ;
 „ Je fuis tombé ; l'orgueil m'a plongé dans l'abîme.

Dans le tems qu'il travaillait à cette Tragédie , la sphère de ses idées s'élargissait à mesure qu'il pensait. Son plan devint immense sous sa plume ; & enfin au lieu d'une Tragédie , qui après tout n'eût été que bizarre & non intéressante , il imagina un Poëme Epique , espèce d'ouvrage dans lequel les hommes sont convenus d'approuver souvent le bizarre sous le nom du merveilleux.

Les guerres civiles d'Angleterre ôtèrent longtems à *Milton* le loisir nécessaire pour l'exécution d'un si grand dessein. Il était né avec une passion extrême pour la liberté. Ce sentiment l'empêcha toujours de prendre parti pour aucune des sectes , qui avaient la fureur de dominer dans sa patrie. Il ne voulut fléchir sous le joug d'aucune opinion humaine , & il n'y eut point d'Eglise , qui pût se vanter de compter *Milton* pour un de ses membres. Mais il ne garda point cette neutralité dans les guerres civiles du Roi & du Parlement. Il fut un des plus ardens ennemis de l'infortuné Roi *Charles I.* Il entra même assez avant dans la faveur de *Cromwel* ; & par une fatalité , qui n'est que trop commune , ce zélé Républicain fut le serviteur d'un Tyran. Il fut Secrétaire d'*Olivier Cromwel* , de *Richard Cromwel* , & du Parlement , qui dura jusqu'au tems de la restauration. Les Anglais employèrent sa plume pour justifier la mort de leur Roi , & pour répondre au livre que *Charles II.* avait fait écrire par *Saumaïse* au sujet de cet événement tragique. Jamais caule ne fut plus belle , & ne fut si

Tom. I.

Q q

mal plaidée de part & d'autre. *Saumaïse* défendit en pédant le parti d'un Roi mort sur l'échafaut, d'une famille Royale errante dans l'Europe, & de tous les Rois même de l'Europe intéressés dans cette querelle. *Milton* soutint en mauvais déclamateur la cause d'un peuple victorieux, qui se vantait d'avoir jugé son Prince selon les Loix. La mémoire de cette révolution étrange ne périra jamais chez les hommes, & les livres de *Saumaïse* & de *Milton* sont déjà ensevelis dans l'oubli. *Milton* que les Anglais regardent aujourd'hui comme un Poète divin, était un très mauvais Ecrivain en prose.

Il avait cinquante-deux ans lorsque la famille Royale fut rétablie. Il fut compris dans l'amnistie, que *Charles II.* donna aux ennemis de son père; mais il fut déclaré, par l'acte même d'amnistie, incapable de posséder aucune charge dans le Royaume. Ce fut alors qu'il commença son Poème épique, à l'âge où *Virgile* avait fini le sien. A peine avait-il mis la main à cet ouvrage, qu'il fut privé de la vue. Il se trouva pauvre, abandonné & aveugle, & ne fut point découragé. Il employa neuf années à composer le *Paradis perdu*. Il avait alors très-peu de réputation; les beaux esprits de la Cour de *Charles II.* ou ne le connaissaient pas, ou n'avaient pour lui nulle estime. Il n'est pas étonnant, qu'un ancien Secrétaire de *Cromwel*, vieilli dans la retraite, aveugle & sans bien, fût ignoré ou méprisé dans une Cour, qui avait fait succéder à l'austérité du gouvernement du Protecteur, toute la galanterie de la Cour de *Louis XIV.* & dans laquelle on ne goûtait que les Poésies efféminées, la mollesse de *Waller*, les satyres du Comte de *Rocheſter*, & l'esprit de *Couley*.

Une preuve indubitable, qu'il avait très-peu de réputation, c'est qu'il eut beaucoup de peine à trouver un Libraire, qui voulût imprimer son *Paradis perdu*. Le titre seul révoltait, & tout ce qui avait quelque rapport à la Religion était alors hors de mode. Enfin *Tompson* lui donna trente pistoles de cet ouvrage, qui a valu depuis plus de cent mille écus aux héritiers de ce *Tompson*. Encor ce Libraire avait-il si peur de faire un mauvais marché, qu'il stipula, que la moitié de ces trente pistoles ne serait payable, qu'en cas qu'on fit une seconde édition du Poème : édition que *Milton* n'eut jamais la con-

solation de voir. Il resta pauvre & sans gloire : son nom doit augmenter la liste des grands génies persécutés de la fortune.

Le *Paradis perdu* fut donc négligé à Londres, & *Milton* mourut sans se douter qu'il aurait un jour de la réputation. Ce fut le Lord *Sommers* & le Docteur *Atterbury*, depuis Evêque de Rochester, qui voulurent enfin que l'Angleterre eût un Poème épique. Ils engagèrent les héritiers de *Tompson* à faire une belle édition du *Paradis perdu*. Leur suffrage en entraîna plusieurs. Depuis le célèbre Mr. *Addison* écrivit en forme pour prouver, que ce Poème égalait ceux de *Virgile* & d'*Homère* : Les Anglais commencèrent à se le persuader, & la réputation de *Milton* fut fixée.

Il peut avoir imité plusieurs morceaux du grand nombre de Poèmes Latins faits de tout tems sur ce sujet, l'*Adamus exul* de *Grotius*, un nommé *Mazen* ou *Mazenius*, & beaucoup d'autres, tous inconnus au commun des lecteurs. Il a pû prendre dans le *Tasse* la description de l'Enfer, le caractère de *Satan*, le conseil des Démon. Imiter ainsi, ce n'est point être plagiaire, c'est lutter, comme dit *Boileau*, contre son original; c'est enrichir sa Langue des beautés des Langues étrangères; c'est nourrir son génie, & l'accroître du génie des autres; c'est ressembler à *Virgile*, qui imita *Homère*. Sans doute *Milton* a joint contre le *Tasse* avec des armes inégales; la Langue Anglaise ne pouvait rendre l'harmonie des vers Italiens :

Chianna gli abitatori dell' ombra eterne
Il rauco suon della tartarea tromba ;
Tremar le spaziose atre caverne ,
E l'aer cieco a quel rumor rimbomba &c. . .

Cependant *Milton* a trouvé l'art d'imiter heureusement tous ces beaux morceaux. Il est vrai que ce qui n'est qu'un épisode dans le *Tasse*, est le sujet même dans *Milton*. Il est encor vrai que sans la peinture des amours d'*Adam* & d'*Eve*, comme sans l'amour de *Renaud* & d'*Armide*, les Diabes de *Milton* & du *Tasse* n'auraient pas eu un grand succès. Le judicieux *Despréaux*, qui a presque toujours eu raison, excepté contre *Quinault*, a dit à tous les Poètes :

Qq ij

Eh, quel objet enfin à présenter aux yeux,
Que le Diable toujours heurlant contre les Cieux !

Je crois qu'il y a deux causes du succès que le *Paradis perdu* aura toujours : la première, c'est l'intérêt qu'on prend à deux créatures innocentes & fortunées qu'un Etre puissant & jaloux par sa séduction rend coupables & malheureuses : la seconde est la beauté des détails.

Les Français riaient encore, quand on leur disait, que l'Angleterre avait un Poème épique, dont le sujet était le Diable combattant contre DIEU, & un serpent qui persuade à une femme de manger une pomme : ils ne croyaient pas qu'on pût faire sur ce sujet autre chose que des vaudevilles. Je fus le premier qui fis connaître aux Français quelques morceaux de *Milton*, & de *Shakespear*. Mr. du Pré de S. Maur donna une traduction en prose Française de ce Poème singulier. On fut étonné de trouver dans un sujet, qui paraît si stérile, une si grande fertilité d'imagination. On admira les traits majestueux avec lesquels il ose peindre DIEU, & le caractère encor plus brillant, qu'il donne au Diable. On lut avec beaucoup de plaisir la description du jardin d'Eden & des amours innocens d'*Adam* & d'*Eve*. En effet, il est à remarquer que dans tous les autres Poèmes l'amour est regardé comme une faiblesse, dans *Milton* seul il est une vertu. Le Poète a su lever d'une main chaste le voile, qui couvre ailleurs les plaisirs de cette passion ; il transporte le lecteur dans le jardin de délices ; il semble lui faire goûter les voluptés pures, dont *Adam* & *Eve* sont remplis : il ne s'élève pas au-dessus de la nature humaine, mais au-dessus de la nature humaine corrompue ; & comme il n'y a point d'exemple d'un pareil amour, il n'y en a point d'une pareille Poésie.

Mais tous les critiques judicieux dont la France est pleine, se réunirent à trouver, que le Diable parle trop souvent & trop longtems de la même chose. En admirant plusieurs idées sublimes, ils jugèrent qu'il y en a plusieurs d'outrées, & que l'Auteur n'a rendu que puériles en s'efforçant de les faire grandes. Ils condamnèrent unanimement cette futilité avec laquelle *Satan* fait bâtir une salle d'Ordre Dorique au milieu

de l'Enfer , avec des colonnes d'airain & de beaux chapiteaux d'or , pour haranguer les Diables auxquels il venait de parler tout aussi bien en plein air. Pour comble de ridicule , les grands Diables , qui auraient occupé trop de place dans ce Parlement d'Enfer , se transforment en Pigmées , afin que tout le monde puisse se trouver à l'aise au Conseil.

Après la tenue des Etats infernaux , *Satan* s'apprête à sortir de l'abîme ; il trouve la Mort à la porte , qui veut se battre contre lui. Ils étaient prêts à en venir aux mains , quand le Pêché , monstre féminin , à qui des dragons sortent du ventre , court au-devant de ces deux champions. *Arrête , ô mon père* , dit-il au Diable , *arrête , ô mon fils* , dit-il à la Mort. *Et qui es-tu donc* , répond le Diable , *toi qui m'appelles ton père ? Je suis le Pêché* , replique ce monstre ; *tu accouchas de moi dans le Ciel ; je sortis de ta tête par le côté gauche ; tu devins bientôt amoureux de moi ; nous couchâmes ensemble ; j'entraînai beaucoup de Chérubins dans ta révolte ; j'étais grosse , quand la bataille se donna dans le Ciel ; nous fumes précipités ensemble. J'accouchai dans l'Enfer , & ce fut ce monstre que tu vois , dont je fus père , il est ton fils & le mien. A peine fut-il né , qu'il viola sa mère , & qu'il me fit tous ces enfans que tu vois , qui sortent à tous momens de mes entrailles , qui y rentrent & qui les déchirent.*

Après cette dégoûtante & abominable histoire , le Pêché ouvre à *Satan* les portes de l'Enfer ; il laisse les Diables sur le bord du Phlégeton , du Styx & du Lethé : les uns jouent de la harpe , les autres courent la bague ; quelques-uns disputent sur la grace & sur la prédestination. Cependant *Satan* voyage dans les espaces imaginaires : il tombe dans le vuide , & il tomberait encore , si une nuée ne l'avait repoussé en-haut. Il rive dans le pays du Cahos ; il traverse le Paradis des fous , *the paradise of fools* , (c'est l'un des endroits , qui ne sont point traduits en Français.) Il trouve dans ce Paradis , les Indulgences , les *Agnus Dei* , les chapelets , les capuchons , & les scapulaires des Moines.

Voilà des imaginations , dont tout lecteur sensé a été révolté ; & il faut que le Poème soit bien beau d'ailleurs , pour qu'on ait pû le lire , malgré l'ennui que doit causer cet amas de folies désagréables.

La guerre entre les bons & les mauvais Anges a paru aussi aux connaisseurs un Episode , où le sublime est trop noyé dans l'extravagant. Le merveilleux même doit être sage ; il faut qu'il conserve un air de vraisemblance , & qu'il soit traité avec goût. Les critiques les plus judicieux n'ont trouvé dans cet endroit ni goût , ni vraisemblance , ni raison. Ils ont regardé comme une grande faute contre le goût , la peine que prend *Milton* de peindre le caractère de *Raphaël* , de *Michel* , d'*Abdiel* , d'*Uriel* , de *Moloc* , de *Nisrot* , d'*Astarot* , tous êtres imaginaires dont le lecteur ne peut se former aucune idée , & auxquels on ne peut prendre aucun intérêt. *Homère* en parlant de ses Dieux les caractérisait par leurs attributs , qu'on connaissait ; mais un lecteur Chrétien a envie de rire , quand on veut lui faire connaître à fond *Nisrot* , *Moloc* & *Abdiel*. On a reproché à *Homère* de longues & inutiles harangues , & surtout les plaisanteries de ses Héros. Comment souffrir dans *Milton* les harangues & les railleries des Anges & des Diables pendant la bataille qui se donne dans le Ciel ? Ces mêmes critiques ont jugé , que *Milton* péchait contre le vraisemblable , d'avoir placé du canon dans l'armée de *Satan* , & d'avoir armé d'épées tous ces Esprits , qui ne pouvaient se blesser ; car il arrive , que lorsque je ne sais quel Ange a coupé en deux je ne sais quel Diable , les deux parties du Diable se réunissent dans le moment.

Ils ont trouvé , que *Milton* choquait évidemment la raison par une contradiction inexcusable , lorsque DIEU le Père envoie ses fidèles Anges combattre , réduire , & punir les rebelles. « Allez , dit DIEU à *Michel* & à *Gabriel* , poursuivez mes ennemis jusqu'aux extrémités du Ciel ; précipitez-les loin de DIEU & de leur bonheur dans le Tartare , qui ouvre déjà son brulant Cahos pour les engloutir. » Comment se peut-il , qu'après un ordre si positif la victoire reste indécise ? Et pourquoi DIEU donne-t-il un ordre inutile ? Il parle , & n'est point obéi : il veut vaincre , & on lui résiste : il manque à la fois de prévoyance & de pouvoir. Il ne devait point ordonner à ses Anges de faire ce que son Fils unique seul devait faire.

C'est ce grand nombre de fautes grossières , qui fit sans

doute dire à *Dryden* dans sa Préface sur l'*Enéide*, que *Milton* ne vaut guères mieux que notre *Chapelain* & notre *le Moine*. Mais aussi ce sont les beautés admirables de *Milton*, qui ont fait dire à ce même *Dryden*, que la nature l'avait formé de l'ame d'*Homère* & de celle *Virgile*. Ce n'est pas la première fois, qu'on a porté du même ouvrage des jugemens contradictoires. Quand on arrive à Versailles du côté de la Cour, on voit un vilain petit bâtiment écrasé, avec sept croisées de face, accompagné de tout ce que l'on a pu imaginer de plus mauvais goût. Quand on le regarde du côté des jardins, on voit un Palais immense, dont les beautés peuvent racheter les défauts.

Lorsque j'étais à Londres, j'osai composer en Anglais un petit Essai * sur la Poésie épique, dans lequel je pris la liberté de dire, que nos bons Juges Français ne manqueraient pas de relever toutes les fautes dont je viens de parler. Ce que j'avais prévu est arrivé, & la plupart des critiques de ce pays-ci ont jugé, autant qu'on le peut faire sur une traduction, que le *Paradis perdu* est un ouvrage plus singulier que naturel, plus plein d'imagination que de graces, & de hardiesse que de choix, dont le sujet est tout idéal, & qui semble n'être pas fait pour l'homme.

Nous n'avions point de Poème épique en France, & je ne fais même si nous en avons aujourd'hui. La *Henriade*, à la vérité, a été imprimée souvent; mais il y aurait trop de présomption à regarder ce Poème comme un ouvrage qui doit passer à la postérité, & effacer la honte qu'on a reprochée si longtems à la France de n'avoir pu produire un Poème épique. C'est au tems seul à confirmer la réputation des grands ouvrages. Les Artistes ne sont bien jugés que quand ils ne sont plus.

Il est honteux pour nous, à la vérité, que les étrangers se vantent d'avoir des Poèmes épiques, & que nous qui avons réussi en tant de genres, nous soyons forcés d'avouer sur ce point notre stérilité & notre faiblesse. L'Europe a cru les Fran-

* C'est en partie celui-ci même, qui en plusieurs endroits est une traduction littérale de l'ouvrage Anglais.

çais incapables de l'épopée : mais il y a un peu d'injustice à juger la France sur les *Chapelains*, les *le Moines*, les *Desmarets*, les *Cassaignes*, & les *Scuderys*. Si un Ecrivain célèbre d'ailleurs, avait échoué dans cette entreprise ; si un *Corneille*, un *Despréaux*, un *Racine*, avaient fait de mauvais Poèmes épiques, on aurait raison de croire l'esprit Français incapable de cet ouvrage ; mais aucun de nos grands Hommes n'a travaillé dans ce genre ; il n'y a eu que les plus faibles, qui ayent osé porter ce fardeau, & ils ont succombé. En effet de tous ceux qui ont fait des Poèmes épiques, il n'y en a aucun, qui soit connu par quelqu'autre écrit un peu estimé. La comédie des *Visionnaires* de *Desmarets* est le seul ouvrage d'un Poète épique, qui ait eu en son tems quelque réputation ; mais c'était avant que *Molière* eût fait goûter la bonne Comédie. Les *Visionnaires* de *Desmarets* étaient réellement une très-mauvaise pièce, aussi-bien que la *Marianne* de *Trissan* & l'*Amour tyrannique* de *Scudery*, qui ne devaient leur réputation passagère qu'au mauvais goût du siècle.

Quelques-uns ont voulu réparer notre disette, en donnant au *Télémaque* le titre de Poème épique ; mais rien ne prouve mieux la pauvreté que de se vanter d'un bien qu'on n'a pas. On confond toutes les idées, on transpose les limites des Arts, quand on donne le nom de Poème à la Prose. Le *Télémaque* est un Roman moral, écrit, à la vérité, dans le stile dont on aurait dû se servir pour traduire *Homère* en prose : mais l'illustre Auteur du *Télémaque* avait trop de goût, était trop savant & trop juste, pour appeller son Roman du nom de Poème. J'ose dire plus, c'est que si cet ouvrage était écrit en vers Français, je dis même en beaux vers, il deviendrait un Poème ennuyeux, par la raison qu'il est plein de détails que nous ne souffrons point dans notre Poésie, & que de longs discours politiques & économiques ne plairaient assurément pas en vers Français. Quiconque connaîtra bien le goût de notre Nation, sentira, qu'il serait ridicule d'exprimer en vers, * *Qu'il faut distinguer les Citoyens en sept classes ; habiller la première de blanc avec une frange d'or, lui donner un*

anneau

* Livre XII.

anneau & une médaille ; habiller la seconde de bleu avec un anneau & point de médaille , la troisième de verd avec une médaille sans anneau & sans frange , &c. & enfin donner aux esclaves des habits gris-brun. Il ne conviendrait pas davantage de dire, Qu'il faut, qu'une maison soit tournée à un aspect sain, que les logemens en soient dégagés, que l'ordre & la propreté s'y conservent, que l'entretien soit de peu de dépense, que chaque maison un peu considérable ait un salon & un petit péristyle, avec de petites chambres pour les hommes libres. En un mot tous les détails dans lesquels Mentor daigne entrer, seraient aussi indignes d'un Poëme Epique, qu'ils le sont d'un Ministre d'Etat.

On a encor accusé longtems notre langue de n'être pas assez sublime pour la Poësie Epique. Il est vrai, que chaque langue a son génie, formé en partie par le génie même du peuple qui la parle, & en partie, par la construction de ses phrases, par la longueur ou la brièveté de ses mots, &c. Il est vrai, que le Latin & le Grec étaient des langues plus poétiques & plus harmonieuses que celles de l'Europe moderne ; mais sans entrer dans un plus long détail, il est aisé de finir cette dispute en deux mots. Il est certain, que notre langue est plus forte que l'Italienne, & plus douce que l'Anglaise. Les Anglais & les Italiens ont des Poëmes Epiques ; il est donc clair, que si nous n'en avions pas, ce ne serait pas la faute de la langue Française.

On s'en est aussi pris à la gêne de la rime, & avec encor moins de raison. La Jérusalem & le Roland furieux sont rimés, sont beaucoup plus longs que l'Enéide, & ont de plus l'uniformité des stances ; & non-seulement tous les vers, mais presque tous les mots, finissent par une de ces voyelles, a, e, i, o ; cependant on lit ces Poëmes sans dégoût, & le plaisir qu'ils font empêche qu'on ne sente la monotonie qu'on leur reproche.

Il faut avouer, qu'il est plus difficile à un Français qu'à un autre, de faire un Poëme épique ; mais ce n'est ni à cause de la rime, ni à cause de la sécheresse de notre langue. Oserai-je le dire ? C'est que de toutes les Nations polies la nôtre est la moins poétique. Les ouvrages en vers, qui sont le plus à la mode en France, sont les pièces de théâtre. Ces pié-

ces doivent être écrites dans un style naturel , qui approche assez de celui de la conversation. *Despréaux* n'a jamais traité que des sujets didactiques , qui demandent de la simplicité. On fait , que l'exactitude & l'élégance sont le mérite de ses vers , comme de ceux de *Racine* ; & lorsque *Despréaux* a voulu s'élever dans une ode , il n'a plus été *Despréaux*.

Ces exemples ont en partie accoutumé la Poésie Française à une marche trop uniforme ; l'esprit Géométrique , qui de nos jours s'est emparé des belles-lettres , a encor été un nouveau frein pour la Poésie. Notre Nation regardée comme si légère par des étrangers , qui ne jugent de nous que par nos petits - maîtres , est de toutes les Nations la plus sage la plume à la main. La méthode est la qualité dominante de nos Ecrivains. On cherche le vrai en tout , on préfère l'Histoire au Roman ; les *Cyrus* , les *Clélie*s & les *Asirées* ne sont aujourd'hui lus de personne. Si quelques Romans nouveaux paraissent encore , & s'ils sont pour un tems l'amusement de la jeunesse frivole , les vrais gens de lettres les méprisent. Insensiblement il s'est formé un goût général , qui donne assez l'exclusion aux imaginations de l'épopée ; on se moquerait également d'un Auteur , qui emploierait les Dieux du Paganisme , & de celui qui se servirait de nos Saints : *Vénus* & *Junon* doivent rester dans les anciens Poèmes Grecs & Latins : *St. Geneviève* , *St. Denys* , *St. Roch* & *St. Christophe* , ne doivent se trouver ailleurs que dans notre Légende. Les cornes & les queues des Diables , ne sont tout au plus que des sujets de raillerie , on ne daigne pas même en plaisanter.

Les Italiens s'accoutument assez des Saints , & les Anglois ont donné beaucoup de réputation au Diable ; mais bien des idées qui seraient sublimes pour eux , ne nous paraîtraient qu'extravagantes. Je me souviens que lorsque je consultai il y a plus de douze ans sur ma *Henriade* feu Mr. de *Malezieux* , homme qui joignait une grande imagination à une littérature immense , il me dit , « Vous entreprenez un ouvrage , » qui n'est pas fait pour notre Nation , les Français n'ont pas » la tête épique. » Ce furent ses propres paroles ; & il ajouta : » Quand vous écrieriez aussi-bien que Messieurs *Racine* & » *Despréaux* , ce sera beaucoup si on vous lit. »

C'est pour me conformer à ce génie sage & exact , qui régné dans le siècle où je vis , que j'ai choisi un Héros véritable , au lieu d'un Héros fabuleux ; que j'ai décrit des guerres réelles , & non des batailles chimeriques ; que je n'ai employé aucune fiction , qui ne soit une image sensible de la vérité. Quelque chose que je dise de plus sur cet ouvrage , je ne dirai rien que les critiques éclairés ne sachent ; c'est à la *Henriade* seule à parler en sa défense , & au tems seul de désarmer l'envie.

FIN DE L'ESSAY SUR LA POESIE EPIQUE.

DISCOURS EN VERS
S U R
L' H O M M E.

Les trois premiers sont de l'année 1734. Les quatre derniers sont de l'an 1737. L'Auteur les a tous revus en dernier lieu.

Le premier prouve l'égalité des conditions ; c'est-à-dire , qu'il y a dans chaque profession une mesure de biens & de maux , qui les rend toutes égales.

Le second , que l'homme est libre , & qu'ainsi c'est à lui à faire son bonheur.

Le troisième , que le plus grand obstacle au bonheur est l'envie.

Le quatrième , que pour être heureux il faut être modéré en tout.

Le cinquième , que le plaisir vient de DIEU.

Le sixième , que le bonheur parfait ne peut être le partage de l'homme en ce monde , & que l'homme n'a point à se plaindre de son état.

Le septième , que la vertu consiste à faire du bien à ses semblables , & non pas dans de vaines pratiques de mortification.

P R E M I E R D I S C O U R S .

DE L'ÉGALITÉ DES CONDITIONS.

Tu vois, sage Ariston, d'un œil d'indifférence
 La grandeur tyrannique & la fière opulence ;
 Tes yeux d'un faux éclat ne sont point abusés.
 Ce monde est un grand bal , où des fous déguifés ,
 Sous les risibles noms d'Eminence & d'Alteffe ,
 Pensent enfler leur être & hausser leur bassesse.
 En vain des vanités l'appareil nous surprend.
 Les mortels sont égaux ; leur masque est différent.
 Nos cinq sens imparfaits , donnés par la nature ,
 De nos biens , de nos maux , sont la seule mesure.
 Les Rois en ont-ils fix ? & leur ame & leur corps
 Sont-ils d'une autre espèce ? ont-ils d'autres ressorts ?
 C'est du même limon que tous ont pris naissance ;
 Dans la même faiblesse ils traînent leur enfance :
 Et le riche & le pauvre , & le faible & le fort ,
 Vont tous également des douleurs à la mort.
 Eh quoi , me dira-t-on , quelle erreur est la vôtre !
 N'est-il aucun état plus fortuné qu'un autre ?
 Le Ciel a-t-il rangé les mortels au niveau ?
 La femme d'un commis , courbé sur son bureau ,
 Vaut-elle une Princesse auprès du trône assise ?
 N'est-il pas plus plaifant pour tout homme d'église ,
 D'orner son front tondu d'un chapeau rouge ou verd ,

R r iij

Que d'aller , d'un vil froc obscurément couvert ,
 Recevoir à genoux , après *laude* ou matine ,
 De son Prieur cloîtré vingt coups de discipline ?
 Sous un triple mortier n'est-on pas plus heureux ,
 Qu'un clerc enseveli dans un greffe poudreux ?
 Non ; Dieu ferait injuste , & la sage nature
 Dans ses dons partagés garde plus de mesure.
 Pense-t-on qu'ici-bas son aveugle faveur
 Au char de la fortune attache le bonheur ?
 Un jeune Colonel a souvent l'impudence
 De passer en plaisirs un Maréchal de France.
Etre heureux comme un Roi , dit le peuple hébété.
 Hélas , pour le bonheur que fait la majesté ?
 En vain sur ses grandeurs un Monarque s'appuie ;
 Il gémit quelquefois , & bien souvent s'ennuie :
 Son favori sur moi jette à peine un coup d'œil.
 Animal composé de bassesse & d'orgueil ,
 Accablé de dégouts en inspirant l'envie ,
 Tour à tour on t'encense & l'on te calomnie.
 Parle , qu'as-tu gagné dans la chambre du Roi ?
 Un peu plus de flatteurs & d'ennemis que moi.
 Sur les énormes tours de notre observatoire ,
 Un jour en consultant leur céleste grimoire ,
 Des enfans d'Uranie un essaim curieux ,
 D'un tube de cent pieds braqué contre les Cieux ,
 Observait les secrets du monde planétaire.
 Un rustre s'écria , Ces forciers ont beau faire ,
 Les astres sont pour nous , aussi-bien que pour eux.
 On en peut dire autant du secret d'être heureux.
 Le simple , l'ignorant , pourvu d'un instinct sage ,
 En est tout aussi près , au fond de son village ,

Que le fat important qui pense le tenir,
Et le triste savant qui croit le définir.

On dit, qu'avant la boîte apportée à Pandore,
Nous étions tous égaux ; nous le sommes encore.
Avoir les mêmes droits à la félicité,
C'est pour nous la parfaite & seule égalité.
Vois-tu dans ces vallons ces esclaves champêtres,
Qui creusent ces rochers, qui vont fendre ces hêtres,
Qui détournent ces eaux, qui, la bêche à la main,
Fertilisent la terre en déchirant son sein ?
Ils ne sont point formés sur le brillant modèle
De ces pasteurs galans qu'a chanté Fontenelle.
Ce n'est point Timarette, & le tendre Tircis,
De roses couronnés, sous des myrtes assis,
Entrelaçans leurs noms sur l'écorce des chênes,
Vantant avec esprit leurs plaisirs & leurs peines :
C'est Pierrot, c'est Colin, dont le bras vigoureux
Soulève un char tremblant dans un fossé bourbeux.
Perrette au point du jour est aux champs la première.
Je les vois haletans, & couverts de poussière,
Braver dans ces travaux, chaque jour répétés,
Et le froid des hyvers, & le feu des étés.
Ils chantent cependant ; leur voix fausse & rustique
Gaiment de Pellegrin a) détonne un vieux cantique.
La paix, le doux sommeil, la force, la santé,
Sont le fruit de leur peine & de leur pauvreté.
Si Colin voit Paris, ce fracas de merveilles,
Sans rien dire à son cœur, assourdit ses oreilles :
Il ne désire point ces plaisirs turbulens ;
Il ne les conçoit pas ; il regrette ses champs ;
Dans ses champs fortunés l'amour même l'appelle :

Et tandis que Damis , courant de belle en belle ,
 Sous des lambris dorés , & vernis par Martin , *b*)
 Des intrigues du tems composant son destin ,
 Dupé par sa maitresse , & hai par sa femme ,
 Prodigue à vingt beautés ses chançons & sa flamme ,
 Quitte Eglé qui l'aimait , pour Cloris qui le fuit ,
 Et prend pour volupé le scandale & le bruit ;
 Colin , plus vigoureux , & pourtant plus fidèle ,
 Revole vers Lifette en la saison nouvelle.
 Il vient , après trois mois de regrets & d'ennui ,
 Lui présenter des dons aussi simples que lui.
 Il n'a point à donner ces riches bagatelles ,
 Qu'Hébert *c*) vend à crédit pour tromper tant de belles.
 Sans tous ces riens brillans il peut toucher un cœur ;
 Il n'en a pas besoin : c'est le fard du bonheur.

L'aigle , fière & rapide , aux ailes étendues ,
 Suit l'objet de sa flamme , élané dans les nués.
 Dans l'ombre des vallons le taureau bondissant
 Cherche en paix sa genisse , & plait en mugissant.
 Au retour du printems la douce Philomèle
 Attendrit par ses chants sa compagne fidèle ;
 Et du sein des buissons , le moucheron léger
 Se mêle en bourdonnant aux insectes de l'air.
 De son être content , qui d'entr'eux s'inquiète
 S'il est quelqu'autre espèce , ou plus ou moins parfaite ?
 Et qu'importe à mon sort , à mes plaisirs présens ,
 Qu'il soit d'autres heureux , qu'il soit des biens plus grands ?

Mais quoi ! cet indigent , ce mortel famélique ,
 Cet objet dégoûtant de la pitié publique ,
 D'un cadavre vivant trainant le reste affreux ,
 Respirant pour souffrir , est-il un homme heureux ?

Non ,

Non , fans doute ; & Thamas qu'un efclave détrône ,
 Ce Vifir déposé , ce Grand qu'on emprisonne ,
 Ont-ils des jours fereins , quand ils font dans les fers ?
 Tout Etat a fes maux , tout homme a fes revers.
 Moins hardi dans la paix , plus actif dans la guerre ,
 Charle aurait fous fes loix retenu l'Angleterre ,
 Et d) Dufréni , plus fage & moins diffipateur ,
 Ne fût point mort de faim , digne mort d'un Auteur.
 Tout eft égal enfin : la Cour a fes fatigues :
 L'Eglife a fes combats : la guerre a fes intrigues :
 Le mérite modeste eft fouvent obfcurci.
 Le malheur eft partout , mais le bonheur auffi.
 Ce n'eft point la grandeur , ce n'eft point la baffeffe ,
 Le bien , la pauvreté , l'âge mûr , la jeunefse ,
 Qui fait , ou l'infortune , ou la félicité.

Jadis le pauvre Irus , honteux & rebuté ,
 Contemplant de Créfus l'orgueilleufe opulence ,
 Murmurerait hautement contre la Providence.
 Que d'honneurs ! difait-il ; que d'éclat ! que de bien !
 Que Créfus eft heureux ! il a tout , & moi rien.
 Comme il difait ces mots , une armée en furie
 Attaque en fon Palais le Tyran de Carie.
 De fes vils Courtifans il eft abandonné ;
 Il fuit , on le pourfuit ; il eft pris , enchaîné ;
 On pille fes tréfors , on ravit fes maitreffes.
 Il pleure ; il apperçoit , au fort de fes détrefses ,
 Irus , le pauvre Irus , qui parmi tant d'horreurs ,
 Sans fonger aux vaincus boit avec les vainqueurs.
 O Jupiter ! dit-il ; ô fort inexorable !
 Irus eft trop heureux , je fuis feul miférable.
 Ils fe trompaient tous deux , & nous nous trompons tous.

Ah ! du destin d'autrui ne soyons point jaloux.
 Gardons-nous de l'éclat qu'un faux dehors imprime.
 Tous les cœurs sont cachés ; tout homme est un abîme.
 La joie est passagère , & le rire est trompeur.

Hélas ! où donc chercher , où trouver le bonheur ?
 En tous lieux , en tout tems , dans toute la Nature ,
 Nulle part tout entier , partout avec mesure ,
 Et partout passager , hors dans son seul Auteur.
 Il est semblable au feu , dont la douce chaleur
 Dans chaque autre élément en secret s'insinue ,
 Descend dans les rochers , s'élève dans la nuë ,
 Va rougir le corail dans le sable des mers ,
 Et vit dans les glaçons qu'ont durci les hyvers.

Le Ciel en nous formant mélangea notre vie ,
 De désirs , de dégouts , de raison , de folie ,
 De momens de plaisir , & de jours de tourmens.
 De notre être imparfait voilà les élémens.
 Ils composent tout l'homme , ils forment son essence ;
 Et DIEU nous pesa tous dans la même balance.

N O T E S.

a) L'Abbé Pellegrin a fait des Cantiques de dévotion sur des airs du Pont-neuf ; c'est là qu'on trouve , à ce qu'on dit ,

*Quand on a perdu Jésus-Christ ,
Adieu paniers , vendanges sont faites.*

Ces Cantiques sont chantés à la campagne & dans des Couvents de Province.

b) Fameux Vernisseur.

c) Fameux Marchand de curiosités à Paris. Il avait beaucoup de goût , & cela seul lui avait procuré une grande fortune.

d) Louis XIV. disait : Il y a deux hommes que je ne pourrai jamais enrichir , Dufreni & Bontemps. Dufreni mourut dans la misère , après avoir dissipé de grandes richesses. Il a laissé de jolies comédies.

VARIANTES DU DISCOURS

SUR L'ÉGALITÉ DES CONDITIONS.

CE ne fut qu'en 1738. que ce Discours parut la première fois imprimé à Paris , ainsi que le second & le troisième , sous le titre général d'*Epîtres sur le bonheur*. Le commencement du premier Discours a été plusieurs fois refondu. Voici les différentes leçons jusqu'à l'édition de 1757. exclusivement.

PREMIERE LEÇON.

*Eh bien ! jeune Hermotime , en Province élevé ,
Avec un cœur tout neuf , à Paris arrivé ,
Tu ne fais pas encor quel parti tu dois suivre :
Tu voudrais des leçons sur le grand art de vivre ;
Il faut prendre un état. Incertain dans tes vœux ,
Tu veux choisir , dis-tu , le sort le plus heureux :
Mais ce sort quel est-il ? Tu ne fais : tu peux être
Magistrat , Financier , Courtisan , Guerrier , Prêtre ;
Ton goût doit décider. Ce n'est pas ton emploi
Qui doit te rendre heureux : ce bonheur est dans toi.
Les états sont égaux , mais les hommes différent :
Où l'imprudent périclisse , les habiles prospèrent.
Le bonheur est le port où tendent les humains.
Les écueils sont fréquens , les vents sont incertains.
Le Ciel , pour aborder cette rive étrangère ,
Accorde à tout mortel une barque légère.
Ainsi que les secours , les dangers sont égaux.
Qu'importe quand l'orage a soulevé les flots ,*

*Que ta poupe soit peinte , & que ton mât déploye
 Une voile de pourpre & des cables de soye ?
 Le vent est sans respect , il renverse à la fois ,
 Les bateaux des pêcheurs & les barques des Rois.
 Si quelque heureux pilote échapé de l'orage ,
 Près du port arrivé , gagne au moins le rivage ,
 Son vaisseau , plus heureux , n'était pas mieux construit :
 Mais le pilote est sage , & Dieu l'avait conduit.
 Eh quoi ! me dites-vous , &c.*

S E C O N D E L E Ç O N.

*'Ami , dont la vertu , toujours facile & pure ,
 A suivi par raison l'instinct de la Nature ,
 Qui fais à ton état conformer tes desirs ,
 Satisfait sans fortune , & sage en tes plaisirs ;
 Heureux , qui , comme toi , docile à son génie ,
 Dirige prudemment la course de sa vie ;
 Son cœur n'entend jamais la voix du repentir :
 Enfermé dans sa sphère , il n'en veut point sortir.
 Les états sont égaux , &c.*
*Que ta poupe soit peinte , & que ton mât déploye
 Une voile de pourpre & des cables de soye.
 L'art du pilote est tout , & pour domter les vents ,
 Il faut la main du sage , & non des ornemens.
 Eh quoi ! me dira-t-on , &c.*

S U I T E D U M Ê M E D I S C O U R S.

P R E M I È R E L E Ç O N.

*Il serait beau vraiment que sa triste faveur
 Eût au grade , en ce monde , attaché le bonheur !*

S s iij

*Jamais un Colonel n'aura donc l'impudence
 D'égal en plaisir un Maréchal de France !
 L'Empereur est toujours , graces à ses honneurs ,
 Plus fortuné lui seul , que les sept Electeurs !
 Et le cœur d'un sujet se gardera bien d'être
 Aussi tendre , aussi gai , que celui de son Maître !
 Non , n'accusons point Dieu de cette absurdité :
 Pour les cœurs qu'il a faits , il a trop de bonté.
 Tous sont heureux par lui , tous au moins peuvent l'être :
 En leur donnant la vie , il leur doit le bien-être ;
 Il veut , en les rangeant sous différentes loix ,
 En faire autant d'heureux , non pas autant de Rois :
 Le casque , le morier , la barette , la mitre ,
 A la félicité n'apportent aucun titre :
 Et ce Bernard qu'on vante est heureux en effet ,
 Non par le bien qu'il a , mais par le bien qu'il fait.
 On dit qu'avant la boîte , &c.*

SECONDE LEÇON.

*L'Empereur est toujours , graces à ses honneurs ,
 Plus fortuné lui seul , que les sept Electeurs ;
 Et le Roi des Romains ferait un téméraire ,
 De prétendre un moment au bonheur du Saint Père.
 Crois-moi , Dieu d'un autre œil voit les faibles humains ,
 Nés du même limon façonné par ses mains.
 Admiron de ses dons le différent partage.
 Chacun de ses enfans reçut un héritage.
 Le terrain le moins vaste a sa fécondité ,
 Et l'ingrat qui se plaint est seul deshérité.
 Possédons sans fierté , subissons sans murmure
 Le sort que nous a fait l'Auteur de la Nature ;*

DU PREMIER DISCOURS. 327

*Dieu qui nous a rangés sous différentes loix ,
Peut faire autant d'heureux , non pas autant de Rois.
On dit qu'avant la boîte , &c.*

S U I T E.

PREMIERE LEÇON.

*Dans ses champs fortunés l'Amour même l'appelle ,
L'Amour , ce Dieu des Cieux , cette flamme éternelle ,
Qui peuple les forêts , les ondes & les airs ,
Qui va d'un pôle à l'autre animer l'Univers.
Ses traits toujours lancés des mains de la nature ,
Souffrent les ornemens , mais plaisent sans parure :
Un éclat étranger est le fard du bonheur :
Tu n'en as pas besoin , tu peux donner ton cœur ,
Sans tous ces riens brillans , ces nobles bagatelles ,
Qu'Hébert vend à crédit pour tromper tant de belles.
L'amour n'a pas toujours un tranquille destin ,
Sous les lambris dorés & vernis par Martin.*

L'aigle fier & rapide , &c.

*Tout état a ses maux , tout homme a ses revers :
Concini moins altier , plus fidèle à ses Maîtres ,
N'aurait point de son sang apaisé nos ancêtres.*

.

Qui fait ou l'infortune , ou la félicité.

Où donc trouver , dis-tu , cet être si vanté ,

Fugitif , inconnu , qu'on croit imaginaire ?

Où ? chez toi , dans ton cœur , & dans ton caractère :

Quel que soit ton état , quel que soit ton destin ,

Sois sage , il te suffit , ton bonheur est certain.

SECONDE LEÇON DE CETTE FIN.

*Et vit dans les glaçons qu'ont durci les hyvers,
Mortel , en quelque état que le Ciel t'ait fait naître ,
Sois soumis , sois content , & rends grace à ton Maître.*

DEU.

DEUXIEME DISCOURS.

DE LA LIBERTÉ.

On entend par ce mot Liberté le pouvoir de faire ce qu'on veut. Il n'y a, & ne peut y avoir d'autre Liberté. C'est pourquoi Locke l'a si bien définie Puissance.

DAns le cours de nos ans, étroit & court passage,
 Si le bonheur qu'on cherche est le prix du vrai sage,
 Qui pourra me donner ce trésor précieux ?
 Dépend-il de moi-même ? est-ce un présent des Cieux ?
 Est-il comme l'esprit, la beauté, la naissance,
 Partage indépendant de l'humaine prudence ?
 Suis-je libre en effet ? ou mon ame & mon corps
 Sont-ils d'un autre agent les aveugles ressorts ?
 Enfin, ma volonté, qui me meut, qui m'entraîne,
 Dans le palais de l'ame est-elle esclave ou reine ?
 Obscurément plongé dans ce doute cruel,
 Mes yeux, chargés de pleurs, se tournaient vers le Ciel,
 Lorsqu'un de ces Esprits, que le Souverain Etre
 Plaçà près de son Trône, & fit pour le connaître,
 Qui respirent dans lui, qui brûlent de ses feux,
 Descendit jusqu'à moi de la voûte des Cieux ;
 Car on voit quelquefois ces fils de la lumière,
 Eclairer d'un mondain l'ame simple & grossière,
 Et fuir obstinément tout Docteur orgueilleux,
 Qui dans sa chaire assis, pense être au-dessus d'eux,

Tom. I.

Tt

Et le cerveau troublé des vapeurs d'un systême ,
 Prend ces brouillards épais pour le jour du Ciel même.

Ecoute , me dit-il , prompt à me consoler ,
 Ce que tu peux entendre , & qu'on peut révéler .
 J'ai pitié de ton trouble ; & ton ame sincère ,
 Puisqu'elle fait douter , mérite qu'on l'éclaire.
 Oui, l'homme sur la terre est libre ainsi que moi ;
 C'est le plus beau présent de nôtre commun Roi.
 La liberté , qu'il donne à tout être qui pense ,
 Fait des moindres Esprits & la vie & l'essence.
 Qui conçoit , veut , agit , est libre en agissant ;
 C'est l'attribut divin de l'Etre tout-puissant.
 Il en fait un partage à ses enfans qu'il aime.
 Nous sommes ses enfans , des ombres de lui-même.
 Il connut , il voulut , & l'Univers naquit ;
 Ainsi , lorsque tu veux , la matière obéit.
 Souverain sur la Terre , & Roi par la pensée ,
 Tu veux , & sous tes mains la Nature est forcée.
 Tu commandes aux Mers , au souffle des Zéphirs ,
 A ta propre pensée , & même à tes desirs.
 Ah ! sans la liberté que seraient donc nos ames ?
 Mobiles agités par d'invisibles flammes ;
 Nos vœux , nos actions , nos plaisirs , nos dégoûts ,
 De nôtre être , en un mot , rien ne ferait à nous.
 D'un artisan suprême impuissantes machines ,
 Automates pensans , mûs par des mains divines ,
 Nous serions à jamais de mensonge occupés ,
 Vils instrumens d'un DIEU , qui nous aurait trompés.

Comment , sans liberté , serions-nous ses images ?
 Que lui reviendrait-il de ses brutes ouvrages ?
 On ne peut donc lui plaire , on ne peut l'offenser ;

Il n'a rien à punir , rien à récompenser.
 Dans les Cieux , sur la Terre , il n'est plus de justice.
 a) Pucelle est sans vertu , Des Fontaines sans vice.
 Le destin nous entraîne à nos affreux penchans ,
 Et ce cahos du Monde est fait pour les méchans.
 L'oppresser insoleur , l'usurpateur avare ,
 Cartouche , Miriweis , ou tel autre barbare ,
 Plus coupable enfin qu'eux , le calomniateur
 Dira : Je n'ai rien fait , DIEU seul en est l'auteur ;
 Ce n'est pas moi , c'est lui qui manque à ma parole ,
 Qui frappe par mes mains , pille , brûle , viole.
 C'est ainsi que le DIEU de justice & de paix
 Serait l'auteur du trouble , & le DIEU des forfaits.
 Les tristes partisans de ce dogme effroyable
 Diraient-ils rien de plus s'ils adoraient le Diable ?
 J'étais , à ce discours , tel qu'un homme enyvré ,
 Qui s'éveille en sursaut , d'un grand jour éclairé ,
 Et dont la clignotante & débile paupière
 Lui laisse encor à peine entrevoir la lumière.
 J'osai répondre enfin , d'une timide voix :
 Interprète sacré des éternelles Loix ,
 Pourquoi , si l'homme est libre , a-t-il tant de faiblesse ?
 Que lui sert le flambeau de sa vaine sagesse ?
 Il le suit , il s'égare ; & toujours combattu ,
 Il embrasse le crime en aimant la vertu.
 Pourquoi ce Roi du Monde , & si libre & si sage ,
 Subit-il si souvent un si dur esclavage ?
 L'Esprit consolateur à ces mots répondit :
 Quelle douleur injuste accable ton esprit ?
 La liberté , dis-tu , t'est quelquefois ravie :
 DIEU te la devait-il immuable , infinie ,

Egale en tout état , en tout tems , en tout lieu ?
 Tes destins sont d'un homme , & tes vœux sont d'un DIEU.
 Quoi ! dans cet Océan cet atome qui nage
 Dira : L'immensité doit être mon partage ?
 Non , tout est faible en toi , changeant & limité ;
 Ta force , ton esprit , tes talens , ta beauté.
 La Nature , en tout sens , a des bornes prescrites ,
 Et le pouvoir humain serait seul sans limites !
 Mais , di-moi , quand ton cœur , formé de passions ,
 Se rend malgré lui-même à leurs impressions ,
 Qu'il sent dans ses combats sa liberté vaincue ,
 Tu l'avais donc en toi , puisque tu l'as perdue ?
 Une fièvre brûlante , attaquant tes ressorts ,
 Vient , à pas inégaux , mener ton faible corps.
 Mais , quoi ! par ce danger répandu sur ta vie ,
 Ta santé pour jamais n'est point anéantie :
 On te voit revenir des portes de la mort ,
 Plus ferme , plus content , plus tempérant , plus fort.
 Connai mieux l'heureux don que ton chagrin réclame.
 La liberté dans l'homme est la santé de l'ame.
 On la perd quelquefois ; la soif de la grandeur ,
 La colère , l'orgueil , un amour suborneur ,
 D'un désir curieux les trompeuses faillies :
 Hélas ! combien le cœur a-t-il de maladies !
 Mais contre leurs assauts tu seras raffermi ;
 Pren ce livre sensé , consulte cet ami :
 Un ami , don du Ciel , & le vrai bien du sage !
 Voilà l'Helvetius , le Silva , le Vernage , b)
 Que le DIEU des humains , prompt à les secourir ,
 Daigne leur envoyer sur le point de périr.
 Est-il un seul mortel de qui l'ame insensée ,

Quand il est en péril , ait une autre pensée ?
Voi de la liberté cet ennemi mutin ,
Aveugle partisan d'un aveugle destin.
Enten comme il consulte , approuve ou délibère ;
Enten de quel reproche il couvre un adversaire ;
Voi comment d'un rival il cherche à se venger ,
Comme il punit son fils , & le veut corriger.
Il le croyait donc libre ? Oui , sans doute , & lui-même
Dément à chaque pas son funeste système.
Il mentait à son cœur , en voulant expliquer
Ce dogme absurde à croire , absurde à pratiquer.
Il reconnaît en lui le sentiment qu'il brave.
Il agit comme libre , & parle comme esclave.

Sûr de ta liberté , rapporte à son Auteur
Ce don que sa bonté te fit pour ton bonheur.
Commande à ta raison d'éviter ces querelles ,
Des tyrans de l'esprit disputes immortelles.
Ferme en tes sentimens , & simple dans ton cœur ,
Aime la vérité , mais pardonne à l'erreur.
Fui les emportemens d'un zèle atrabilaire ;
Ce mortel qui s'égare est un homme , est ton frère ;
Sois sage pour toi seul , compatissant pour lui ;
Fai ton bonheur , enfin , par le bonheur d'autrui.

Ainsi parlait la voix de ce Sage suprême ;
Ses discours m'élevaient au-dessus de moi-même.
J'allais lui demander , indiscret dans mes vœux ,
Des secrets réservés pour les peuples des Cieux :
Ce que c'est que l'esprit , l'espace , la matière ,
L'éternité , le tems , le ressort , la lumière ;
Etranges questions , qui confondent souvent
Le profond c) s'Gravefande , & le subtil d) Mairan ,

Tt iij

Et qu'expliquait en vain , dans ses doctes chimères ,
 L'auteur des tourbillons que l'on ne croit plus guères.
 Mais , déjà s'échappant à mon œil enchanté ,
 Il volait au séjour où luit la vérité.
 Il n'était pas vers moi descendu pour m'apprendre
 Les secrets du Très-haut , que je ne puis comprendre ;
 Mes yeux d'un plus grand jour auraient été blessés ;
 Il m'a dit : Sois heureux ; il m'en a dit assez.

N O T E S.

a) L'Abbé Pucelle , célèbre Conseiller au Parlement. L'Abbé Des Fontaines, homme souvent repris de Justice , qui tenait une boutique ouverte , où il vendait des louanges & des satyres.

b) Fameux Médecins de Paris.

c) Mr. s'Gravelsande , Professeur à Leide , le premier qui ait enseigné en Hollande les découvertes de Newton.

d) Mr. Dortous de Mairan , Gentilhomme de Besiers , Secrétaire de l'Académie des Sciences de Paris.

VARIANTES DU DISCOURS

SUR LA LIBERTÉ.

*L*orsqu'un de ces Esprits , que le Souverain Etre...

Descendit jusqu'à moi de la voûte des Cieux.

Ainsi le trait brillant du jour qui nous éclaire ,

Part , arrive , illumine & couvre l'hémisphère.

Il avait pris un corps , ainsi que l'un d'entre eux ,

Que nos pères ont vû dans des jours ténébreux ,

Sous les traits de Newton , sous ceux de Galilée ,

Apporter la lumière à la terre aveuglée.

Ecoute , me dit-il , &c.

Caton fut sans vertu , Catilina sans vice.

Et s'il a daigné dire à mes vœux empressés

Le secret d'être heureux , il en a dit assez.

Dans une seconde édition , on ne trouvait que quatre ou cinq vers de changés.

Ce don que sa bonté se fit pour ton bonheur.

Epargne à ta raison ces disputes frivoles ,

Ce poison de l'esprit né du sein des écoles.

Ferme en tes sentimens &c.

Mes yeux d'un plus grand jour auraient été blessés :

Sois heureux , m'a-t-il dit , n'en est-ce pas assez ?

TROISIEME DISCOURS.

D E L' E N V I E.

Si l'homme est créé libre , il doit se gouverner :
 Si l'homme a des tyrans , il les doit détrôner.
 On ne le fait que trop ; ces tyrans sont les vices.
 Le plus cruel de tous dans ses sombres caprices ,
 Le plus lâche à la fois , & le plus acharné ,
 Qui plonge au fond du cœur un trait empoisonné ,
 Ce bourreau de l'esprit , quel est-il ? C'est l'envie.
 L'orgueil lui donna l'être au sein de la folie ;
 Rien ne peut l'adoucir , rien ne peut l'éclairer :
 Quoiqu'enfant de l'orgueil , il craint de se montrer.
 Le mérite étranger est un poids qui l'accable ;
 Semblable à ce géant si connu dans la fable ,
 Triste ennemi des Dieux , par les Dieux écrasé ,
 Lançant en vain les feux dont il est embrasé ;
 Il blasphème , il s'agite en sa prison profonde ;
 Il croit pouvoir donner des secousses au Monde ;
 Il fait trembler l'Etna , dont il est oppressé ;
 L'Etna sur lui retombe , il en est terrassé.
 J'ai vû des courtisans , yvres de fausse gloire ,
 Détester dans *Villars* l'éclat de la victoire.
 Ils haïssaient le bras qui faisait leur appui.
 Il combattait pour eux , ils parlaient contre lui.
 Ce héros eut raison , quand cherchant les batailles ,

Il disait à Louis : *Je ne crains que Versailles ;
Contre vos ennemis je marche sans effroi :
Défendez-moi des miens , ils sont près de mon Roi.*

Cœurs jaloux ! à quels maux êtes-vous donc en proie ?
Vos chagrins sont formés de la publique joie.
Convives dégoutés , l'aliment le plus doux ,
Aigri par votre bile , est un poison pour vous.
O vous qui de l'honneur entrez dans la carrière ,
Cette route à vous seul appartient-elle entière ?
N'y pouvez-vous souffrir les pas d'un concurrent ?
Voulez-vous ressembler à ces Rois d'Orient ,
Qui de l'Asie esclave oppresseurs arbitraires ,
Pensent ne bien régner qu'en étranglant leurs frères ?

Lorsqu'aux jeux du Théâtre , écueil de tant d'esprits ,
Une affiche nouvelle entraîne tout Paris ,
Quand Dufresne *a)* & Goffin , d'une voix attendrie ,
Font parler Orofmane , Alzire , Zénobie ,
Le spectateur content , qu'un beau trait vient saisir ;
Laisse couler des pleurs , enfans de son plaisir :
Rufus desespéré , que ce plaisir outrage ,
Pleure aussi dans un coin , mais ses pleurs sont de rage.

Hé bien ! pauvre affligé , si ce fragile honneur
Si ce bonheur d'un autre a déchiré ton cœur ,
Mets du moins à profit le chagrin qui t'anime :
Mérite un tel succès , compose , efface , lime.
Le public applaudit aux vers du Glorieux ;
Est ce un affront pour toi ? Courage , écri , fai mieux ;
Mais garde-toi surtout , si tu crains les critiques ,
D'envoyer à Paris tes Ayeux chimériques *b)* :
Ne fai plus grimacer tes odieux portraits ,
Sous des crayons grossiers , pillés chez Rabelais.

Tom. I.

V v

Tôt ou tard on condamne un rimeur satyrique ,
 Dont la moderne Muse emprunte un air Gothique ,
 Et dans un vers forcé que surcharge un vieux mot ,
 Couvre son peu d'esprit des phrases de Marot. c)
 Ce jargon dans un conte est encor supportable ;
 Mais le vrai veut un air , un ton plus respectable.
 Si tu veux , faux dévot , séduire un sot lecteur ,
 Au miel d'un froid sermon mêle un peu moins d'aigreur :
 Que ton jaloux orgueil parle un plus doux langage ;
 Singe de la vertu , masque mieux ton visage.
 La gloire d'un rival s'obstine à t'outrager ;
 C'est en le surpassant que tu dois t'en venger.
 Erige un monument plus haut que son trophée ;
 Mais pour siffler Rameau l'on doit être un Orphée ;
 Il faut être Pŷché pour censurer Vénus.
 Eh ! pourquoi censurer ? Quel triste & vain abus !
 On ne s'embellit point en blâmant sa rivale.
 Qu'a servi contre Bayle une infame cabale ?
 Par le fougueux Jurieu d) Bayle persécuté ,
 Sera des bons esprits à jamais respecté ;
 Et le nom de Jurieu , son rival fanatique ,
 N'est aujourd'hui connu que par l'horreur publique.

Souvent dans ses chagrins un misérable auteur
 Descend au rôle affreux de calomniateur.
 Au lever de Séjan , chez Nestor , chez Narcisse ,
 Il distille à longs traits son absurde malice.
 Pour lui tout est scandale , & tout impiété.
 Assurer que ce Globe , en sa course emporté ,
 S'élève à l'Equateur , en tournant sur lui-même ,
 C'est un raffinement d'erreur & de blasphème.
 Malbranche est Spinosiste , & Locke , en ses écrits ,

Du poison d'Epicure infecte les esprits.
 Pope est un scélérat, de qui la plume impie
 Ose vanter de DIEU la clémence infinie,
 Qui prétend follement, ô le mauvais chrétien !
 Que DIEU nous aime tous, & qu'ici tout est bien. e)

Cent fois plus malheureux, & plus infâme encore,
 Est ce fripier d'écrits, que l'intérêt dévore,
 Qui vend au plus offrant son encre & ses fureurs ;
 Méprisable en son goût, détestable en ses mœurs ;
 Médisant, qui se plaint des brocards qu'il effuye ;
 Satyrique ennuyeux, disant que tout l'ennuye ;
 Criant que le bon goût s'est perdu dans Paris,
 Et le prouvant très bien, du moins par ses écrits.
 On peut à Despréaux pardonner la satire ;
 Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
 Le miel que cette abeille avait tiré des fleurs,
 Pouvait de sa piquûre adoucir les douleurs.
 Mais pour un lourd frêlon, méchamment imbécile ;
 Qui vit du mal qu'il fait, & nuit sans être utile,
 On écrase à plaisir cet infecte orgueilleux,
 Qui fatigue l'oreille, & qui choque les yeux.
 Quelle était votre erreur, ô vous, peintres vulgaires !
 Vous, rivaux clandestins, dont les mains téméraires,
 Dans ce cloître où Bruno semble encor respirer,
 Par une lâche envie ont pû défigurer f)
 Du Zeuxis des Français les savantes peintures ?
 L'honneur de son pinceau s'accrut par vos injures ;
 Ces lambeaux déchirés en sont plus précieux ;
 Ces traits en sont plus beaux, & vous plus odieux.

Détestons à jamais un si dangereux vice.
 Ah ! qu'il nous faut chérir ce trait plein de justice,

D'un critique modeste , & d'un vrai bel-esprit ,
 Qui , lorsque Richelieu follement entreprit
 De rabaisser du Cid la naissante merveille ,
 Tandis que Chapelain osait juger Corneille ,
 Chargé de condamner cet ouvrage imparfait ,
 Dit , pour tout jugement , Je voudrais l'avoir fait : g)
 C'est ainsi qu'un grand cœur fait penser d'un grand-homme.

A la voix de Colbert , Bernini vint de Rome ,
 De h) Perrault dans le Louvre il admira la main.
 Ah ! dit-il , si Paris renferme dans son sein
 Des travaux si parfaits , un si rare génie ,
 Falait-il m'appeller du fond de l'Italie ?
 Voilà le vrai mérite. Il parle avec candeur ;
 L'envie est à ses pieds , la paix est dans son cœur.
 Qu'il est grand ! qu'il est doux , de se dire à soi-même ;
 Je n'ai point d'ennemis , j'ai des rivaux que j'aime !
 Je prens part à leur gloire , à leurs maux , à leurs biens ,
 Les arts nous ont unis , leurs beaux jours sont les miens !
 C'est ainsi que la Terre avec plaisir rassemble
 Ces chênes , ces sapins , qui s'élèvent ensemble :
 Un suc toujours égal est préparé pour eux :
 Leur pied touche aux enfers , leur cime est dans les cieux :
 Leur tronc inébranlable , & leur pompeuse tête ,
 Résiste , en se couchant , aux coups de la tempête.
 Ils vivent l'un par l'autre ; ils triomphent du tems ,
 Tandis que sous leur ombre on voit de vils serpens
 Se livrer , en sifflant , des guerres intestines ,
 Et de leur sang impur arroser leurs racines.

N O T E S.

a) **D**U Fresne, célèbre Acteur de Paris. Mlle Goffin, Actrice pleine de graces, qui joua Zayre.

b) Mauvaise comédie, qui n'a pû être jouée.

c) Il est à remarquer que Mr. de Voltaire s'est toujours élevé contre ce mélange de l'ancienne langue & de la nouvelle. Cette bigarrure est non-seulement ridicule, mais elle jetterait dans l'erreur les étrangers qui apprennent le Français.

d) Jurieu était un Ministre Protestant, qui s'acharna contre Bayle & contre le bon sens; il écrivit en fol, & il fit le Prophète: Il prédit, que le Royaume de France éprouverait des révolutions, qui ne sont jamais arrivées. Quant à Bayle, on fait que c'est un des grands-hommes que la France ait produits. Le Parlement de Toulouse lui a fait un

honneur unique, en faisant valoir son testament, qui devait être annulé comme celui d'un réfugié, selon la rigueur de la loi, & qu'il déclara valide, comme le testament d'un homme qui avait éclairé le monde, & honoré sa patrie. L'arrêt fut rendu sur le rapport de Mr. de Senaux, Conseiller.

e) L'Optimisme de Platon renouvelé par Shaftsburi, Bollingbroke, Leibnitz, & chanté par Pope en beaux vers, est peut-être un système faux: mais ce n'est pas assurément un système impie, comme des calomnieux l'ont dit.

f) Quelques Peintres, jaloux de Le Sueur, gâtèrent ses tableaux qui sont aux Chartreux.

g) Habert de Cerisi, de l'Académie.

h) La belle façade du vieux Louvre est de Mr. Perrault.

VARIANTES DU DISCOURS

S U R L' E N V I E.

*L'Etna sur lui retombe, il en est terrassé.
 Quelle était la raison du Magistrat perfide,
 Qui voulait en exil envoyer Aristide?
 Il fut dans son dépit contraint de l'avouer;*

V v iij

*Je suis las , disait-il , de l'entendre louer.
J'ai vu des courtisans , &c.*

*Un petit monstre noir , peint de rouge & de blanc,
Ne doit point censurer ou Vénus , ou Rohan.
Ta rivale est aimée ; un bon couplet contre elle
Ne peut ni l'enlaidir , ni te rendre plus belle.
Par le fougueux Jurieu , &c.*

*Méprisable en son goût , détestable en ses mœurs ,
Médifant acharné , quelle étrange manie ,
Fait aboyer ta voix contre une Académie ?
As-tu , vieux candidat , chez les quarante élus ,
Approché seulement de l'honneur d'un refus ?
Hélas ! quel est le fruit de tes cris imbécilles ?
La police est sévère : on fouette les Zoïles.
Chacun avec mépris se détourne de toi ;
Tout fuit jusqu'aux enfans , & l'on sait trop pourquoi.
Détestons , Hermotime , un si dangereux vice.
Oh ! qu'il nous faut chérir , &c.*

*Voilà le vrai mérite : il se peint dans ces traits.
C'est ainsi qu'en son ame on conserve la paix.
Qu'il est grand , &c.*

QUATRIEME DISCOURS.

DE LA MODÉRATION EN TOUT,

Dans l'étude , dans l'ambition , dans les plaisirs.

A MR. H * * *.

Tout vouloir est d'un fou , l'excès est son partage ;
 La modération est le trésor du sage :
 Il fait régler ses goûts , ses travaux , ses plaisirs ,
 Mettre un but à sa course , un terme à ses desirs.
 Nul ne peut avoir tout ; l'amour de la science
 A guidé ta jeunesse au sortir de l'enfance ;
 La nature est ton livre , & tu prétens y voir
 Moins ce qu'on a pensé , que ce qu'il faut savoir.
 La raison te conduit , avance à sa lumière ;
 Marche encor quelques pas ; mais borne ta carrière ;
 Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter ;
 Là commence un abîme , il le faut respecter.

Réaumur , dont la main si savante & si sûre ,
 A percé tant de fois la nuit de la nature ,
 M'apprendra-t-il jamais , par quels subtils ressorts
 L'éternel Artisan fait végéter les corps ?
 Pourquoi l'aspic affreux , le tigre , la panthère ,
 N'ont jamais adouci leur cruel caractère ,
 Et que reconnaissant la main qui le nourrit ,
 Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit ?

D'où vient qu'avec cent pieds , qui semblent inutiles ,
 Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles ?
 Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau ,
 S'enterre , & ressuscite avec un corps nouveau ,
 Et le front couronné , tout brillant d'étincelles ,
 S'élance dans les airs en déployant ses ailes ?
 Le sage Du Faï *a*) parmi ses plants divers ,
 Végétaux rassemblés des bouts de l'Univers ,
 Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive
 Se flétrit sous nos mains , honteuse & fugitive ?

Malade & dans un lit , de douleurs accablé ,
 Par l'éloquent Silva vous êtes consolé :
 Il fait l'art de guérir , autant que l'art de plaire.
 Demandez à Silva par quel secret mystère ,
 Ce pain , cet aliment dans mon corps digéré ,
 Se transforme en un lait doucement préparé ?
 Comment toujours filtré dans ses routes certaines ,
 En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines ;
 A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau ,
 Fait palpiter mon cœur , & penser mon cerveau ?
 Il lève au ciel les yeux , il s'incline , il s'écrie :
 Demandez-le à ce DIEU , qui nous donna la vie.

Couriers de la Physique , Argonautes nouveaux ,
 Qui franchissez les monts , qui traversez les eaux ,
 Ramenez des climats soumis aux trois Couronnes ,
 Vos perches , vos secteurs , & surtout deux Laponnes ; *b*)
 Vous avez confirmé dans ces lieux pleins d'ennui
 Ce que Newton connut sans sortir de chez lui.
 Vous avez arpenté quelque faible partie
 Des flancs toujours glacés de la Terre applatie.
 Dévoilez ces ressorts , qui font la pesanteur.

Vous

Vous connaissez les loix qu'établit son Auteur.
Parlez , enseignez-moi , comment ses mains fécondes
Font tourner tant de Cieux , graviter tant de Mondes ?
Pourquoi , vers le Soleil notre Globe entraîné
Se meut autour de soi sur son axe incliné ?
Parcourant en douze ans les célestes demeures ,
D'où vient que Jupiter a son jour de dix heures ?
Vous ne le savez point. Votre savant compas
Mefure l'Univers , & ne le connaît pas.
Je vous vois dessiner , par un art infailible ,
Les dehors d'un palais à l'homme inaccessible ;
Les angles , les côtés sont marqués par vos traits ;
Le dedans à vos yeux est fermé pour jamais.
Pourquoi donc m'affliger , si ma débile vue
Ne peut percer la nuit sur mes yeux répandue ?
Je n'imiterai point ce malheureux savant ,
Qui des feux de l'Etna scrutateur imprudent ,
Marchant sur des monceaux de bitume & de cendre ,
Fut consumé du feu qu'il cherchait à comprendre.

Moderons-nous surtout dans notre ambition ,
C'est du cœur des humains la grande passion.
L'empefè Magiftrat , le financier sauvage ,
La prude aux yeux dévots , la coquette volage ,
Vont en poste à Verfaille , effuyer des mépris ,
Qu'ils reviennent foudain rendre en poste à Paris.
Les libres habitans des rives du Permesse
Ont faifi quelquefois cette amorce traitresse :
Platon va raifonner à la Cour de Denis :
Racine Janfenifte est auprès de Louis.
L'Auteur voluptueux qui célébra Glycère ,
Prodigue au fils d'Octave un encens mercenaire.

Tom. I.

X x

Moi-même renonçant à mes premiers desseins,
 J'ai vécu, je l'avoue, avec des Souverains.
 Mon vaisseau fit naufrage aux mers de ces Sirènes;
 Leur voix flatta mes sens, ma main porta leurs chaînes;
 On me dit, je vous aime, & je crus comme un sot,
 Qu'il étoit quelque idée attachée à ce mot.
 J'y fus pris. J'affervis au vain désir de plaire
 La mâle liberté qui fait mon caractère;
 Et perdant la raison dont je devais m'armer,
 J'allai m'imaginer qu'un Roi pouvait aimer.
 Que je suis revenu de cette erreur grossière!
 A peine de la Cour j'entrai dans la carrière,
 Que mon ame éclairée, ouverte au repentir,
 N'eut d'autre ambition que d'en pouvoir sortir.
 RaISONNEURS beaux esprits, & vous qui croyez l'être,
 Voulez-vous vivre heureux ? vivez toujours sans Maître.

O vous, qui ramenez dans les murs de Paris
 Tous les excès honteux des mœurs de Sibaris,
 Qui plongés dans le luxe, éternés de mollesse,
 Nourrissez dans votre ame une éternelle yvresse,
 Apprenez, insensés, qui cherchez le plaisir,
 Et l'art de le connaître, & celui de jouir.
 Les plaisirs sont les fleurs, que notre divin Maître
 Dans les ronces du Monde autour de nous fait naître.
 Chacune a sa saison, & par des soins prudents
 On peut en conserver dans l'hiver de nos ans.
 Mais s'il faut les cueillir, c'est d'une main légère;
 On flétrit aisément leur beauté passagère.
 N'offrez pas à vos sens de mollesse accablés
 Tous les parfums de Flore à la fois exhalés.
 Il ne faut point tout voir, tout sentir, tout entendre.

Quittons les voluptés pour savoir les reprendre.
Le travail est souvent le père du plaisir.
Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.
Le bonheur est un bien que nous vend la Nature.
Il n'est point ici-bas de moissons sans culture.
Tout veut des soins sans doute , & tout est acheté.

Regardez c) Brofforet , de sa table entêté ,
Au sortir d'un spectacle , où de tant de merveilles
Le son perdu pour lui frappe en vain ses oreilles ;
Il se traîne à souper , plein d'un secret ennui ,
Cherchant en vain la joie , & fatigué de lui.
Son esprit offusqué d'une vapeur grossière ,
Jette encor quelques traits sans force & sans lumière ;
Parmi les voluptés dont il croit s'enivrer ,
Malheureux , il n'a pas le tems de désirer.

Jadis trop caressé des mains de la mollesse ,
Le plaisir s'endormit au sein de la paresse :
La langueur l'accabla ; plus de chants , plus de vers ,
Plus d'amour ; & l'ennui détruisait l'Univers.
Un DIEU , qui prit pitié de la Nature humaine ,
Mit auprès du plaisir , le travail & la peine.
La crainte l'éveilla , l'espoir guida ses pas ;
Ce cortège aujourd'hui l'accompagne ici-bas.

Semez vos entretiens de fleurs toujours nouvelles ,
Je le dis aux amans , je le répète aux belles.
Damon , tes sens trompeurs , & qui t'ont gouverné ,
T'ont promis un bonheur qu'ils ne t'ont point donné.
Tu crois , dans les douceurs qu'un tendre amour apprête ,
Soutenir de Daphné l'éternel tête-à-tête :
Mais ce bonheur usé n'est qu'un dégoût affreux ,
Et vous avez besoin de vous quitter tous deux.

Xx ij

Ah , pour vous voir toujours fans jamais vous déplaire ,
 Il faut un cœur plus noble , une ame moins vulgaire ,
 Un esprit vrai , sensé , fécond , ingénieux ,
 Sans humeur , sans caprice , & surtout vertueux ;
 Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.

O divine amitié ! félicité parfaite !

Seul mouvement de l'ame , où l'excès soit permis ,
 Change en biens tous les maux où le Ciel m'a soumis.
 Compagne de mes pas dans toutes mes demeures ,
 Dans toutes les saisons & dans toutes les heures ;
 Sans toi tout homme est seul ; il peut , par ton appui ,
 Multiplier son être & vivre dans autrui.
 Idole d'un cœur juste , & passion du sage ,
 Amitié , que ton nom couronne cet ouvrage ;
 Qu'il préside à mes vers , comme il régne en mon cœur ;
 Tu m'as appris à connaître , à chanter le bonheur.

N O T E S.

a) **M**R. Du Fai était Directeur du Jardin du Roi, qui avait été très négligé jusqu'à lui, & qui a été ensuite porté par Mr. de Buisson à un point qui fait l'admiration des étrangers. On y conserve, outre les plantes, beaucoup d'autres raretés.

b) Messieurs de Maupertuis, Clairaut, le Monnier, &c. allèrent en

1736. à Torneo, mesurer un degré du Méridien, & amenèrent deux Laponnes. Les trois couronnes sont les armes de la Suède, à qui Torneo appartient.

c) C'était un Conseiller au Parlement fort riche, homme voluptueux & qui faisait excellente chère.

VARIANTES DU DISCOURS

SUR LA MODÉRATION.

L ne parut à Paris qu'en 1739 : c'était alors une épître adressée à Mr. *Helvétius*, Fermier général, fils du premier Médecin de la Reine.

• • • • •
*Demandez-le à ce Dieu qui nous donna la vie,
 Revole, Maupertuis, de ces déserts glacés,
 Où les rayons du jour sont six mois éclipsés :
 Apôtre de Newton, digne appui d'un tel Maître,
 Né pour la vérité, vien la faire connaître.
 Héros de la Physique, Argonautes nouveaux,
 Qui franchissez les monts, qui traversez les eaux,
 Dont le travail immense & l'exacte mesure
 De la Terre étonnée ont fixé la figure,
 Dévoilez ces ressorts, &c.*

• • • • •
*C'est du cœur des humains la grande passion :
 On cherche à s'élever beaucoup plus qu'à s'instruire.
 Vingt savans qu'Apollon prenait soin de conduire,
 De l'éclat des grandeurs n'ont pu se détromper :
 Au Parnasse ils régnaient, la Cour les vit ramper.
 La Cour est de Circé le palais redoutable,
 La fortune y préside, enchanteresse aimable,
 Qui des mains des plaisirs, préparant son poison,
 Par un filtre invincible, assoupit la raison.*

Xx iij

Qui la voit est changé, c'est en vain qu'on la brave.
 On est arrivé libre, on se retrouve esclave.
 Le Guerrier tout couvert du sang des ennemis,
 Le Magistrat austère, & le grossier Commis,
 Et la dévote adroite, & le Marquis volage,
 Tout y cherche à l'envi l'argent & l'esclavage.
 Laissons ces insensés que leur espoir séduit,
 Courir en malheureux au bonheur qui les fuit.
 Mes vers ne peuvent rien contre tant de folie;
 La seule adversité peut réformer leur vie.
 Parlons de nos plaisirs, ce sujet plein d'appas,
 Est bien moins dangereux, & ne s'épuise pas;
 De nos réflexions c'est la source seconde,
 Il vaut mieux en parler que des Maîtres du Monde:
 Que m'importe leur Trône, & quel suprême honneur,
 Quel éclat peut valoir un sentiment du cœur?
 Les plaisirs sont les fleurs, &c.

Dans une édition postérieure, on trouvait dans la tirade
 qui remplace celle qu'on vient de lire, les quatre vers sui-
 vants, qui ont été retranchés.

Prodigue au fils d'Octave un encens mercenaire;
 S'ils ont cherché la Cour, ils ont porté des fers,
 Mais leur sagesse au moins les ont rendu légers.
 Horace modéré, vécu riche & tranquille.
 Qui veut tout n'obtient rien, le discret est l'habile.
 O vous qui ramenez &c.

.
 Ce cortège aujourd'hui l'accompagne ici-bas.
 Ne nous en plaignons point, imitons la Nature;
 Elle couvre nos champs de glace ou de verdure;

DU QUATRIEME DISCOURS. 351

*Tout renaît au Printems , tout meurt dans l'Eté ;
Livrons - nous donc comme elle à la diversité.
Climène a peu d'esprit , elle est vive , légère ;
Touché de ses appas , vous avez sû lui plaire.
Vous pensez sur la foi de vos emportemens ,
De vos jours à ses pieds couler tous les momens :
Mais bientôt de vos sens vous voyez l'imposture ;
Ce feu follet s'éteint faute de nourriture ;
Votre bonheur usé , n'est qu'un dégoût affreux.
Et vous , &c.*

Dans la seconde édition , on lisait les trois vers suivans , après celui-ci :

*Je le dis aux amans , je le répète aux belles.
De l'uniformité l'importune langueur
Glace un cœur émouffé par l'excès du bonheur ;
D'un séducteur plaisir redoutez l'imposture.
Ce feu follet , &c.*

CINQUIEME DISCOURS.

SUR LA NATURE DU PLAISIR.

Jusqu'à quand verrons-nous ce rêveur fanatique
 Fermer le Ciel au Monde , & d'un ton despotique
 Damnant le Genre-humain , qu'il prétend convertir ,
 Nous prêcher la vertu pour la faire haïr ?
 Sur les pas de Calvin , ce fou sombre & sévère ,
 Croit que DIEU , comme lui , n'agit qu'avec colère.
 Je crois voir d'un Tyran le Ministre abhorré ,
 D'esclaves qu'il a faits tristement entouré ,
 Dictant d'un air hideux ses volontés sinistres.
 Je cherche un Roi plus doux , & de plus doux Ministres.
 a) Timon se croit parfait , depuis qu'il n'aime rien.
 Il faut que l'on soit homme , afin d'être Chrétien.
 Je suis homme , & d'un DIEU je chéris la clémence.
 Mortels ! venez à lui , mais par reconnaissance.
 La Nature attentive à remplir vos desirs ,
 Vous appelle à ce DIEU par la voix des plaisirs.
 Nul encor n'a chanté sa bonté toute entière.
 Par le seul mouvement il conduit la matière ;
 Mais c'est par le plaisir qu'il conduit les humains.
 Sentez du moins les dons prodigués par ses mains.
 Tout mortel au plaisir a dû son existence.
 Par lui le corps agit , le cœur sent , l'esprit pense.
 Soit que du doux sommeil la main ferme vos yeux ;

Soit

Soit que le jour pour vous vienne embellir les Cieux ,
 Soit que vos sens flétris cherchant leur nourriture ,
 L'aiguillon de la faim presse en vous la nature ,
 Ou que l'amour vous force , en des momens plus doux ,
 A produire un autre être , à revivre après vous.
 Partout d'un DIEU clément la bonté salutaire
 Attache à vos besoins un plaisir nécessaire.

Les mortels en un mot n'ont point d'autre moteur.

Sans l'attrait du plaisir , sans ce charme vainqueur ,
 Qui des loix de l'hymen eût subi l'esclavage ?
 Quelle beauté jamais aurait eu le courage
 De porter un enfant dans son sein renfermé ,
 Qui déchire en naissant les flancs qui l'ont formé ?
 De conduire avec crainte une enfance imbecile ,
 Et d'un âge fougueux l'imprudence indocile ?

Ah ! dans tous vos états , en tout tems , en tout lieu ,
 Mortels , à vos plaisirs reconnaissez un DIEU.
 Que dis-je ? à vos plaisirs ! C'est à la douleur même
 Que je connais de DIEU la sagesse suprême.
 Ce sentiment si prompt dans nos corps répandu ,
 Parmi tous nos dangers sentinelle assidu ,
 D'une voix salutaire incessamment nous crie :
 Ménagez , défendez , conservez votre vie.

Chez de sombres dévots l'amour propre est damné ;
 C'est l'ennemi de l'homme , aux enfers il est né.
 Vous vous trompez , ingrats , c'est un don de DIEU même.
 Tout amour vient du ciel ; DIEU nous chérit , il s'aime.
 Nous nous aimons dans nous , dans nos biens , dans nos fils ,
 Dans nos concitoyens , surtout dans nos amis.
 Cet amour nécessaire est l'ame de notre ame ;
 Notre esprit est porté sur ces ailes de flamme.

Tom. I.

Y y

Oui , pour nous élever aux grandes actions ,
 DIEU nous a par bonté donné les passions. *b)*
 Tout dangereux qu'il est , c'est un présent céleste ;
 L'usage en est heureux , si l'abus est funeste.
 J'admire & ne plains point un cœur maître de soi ,
 Qui tenant ses desirs enchainés sous sa loi ,
 S'arrache au genre-humain pour DIEU qui nous fit naître ,
 Se plaît à l'éviter plutôt qu'à le connaître ;
 Et brûlant pour son DIEU d'un amour dévorant ,
 Fuit les plaisirs permis , par un plaisir plus grand.
 Mais que fier de ses croix , vain de ses abstinences ,
 Et surtout en secret lassé de ses souffrances ,
 Il condamne dans nous tout ce qu'il a quitté ,
 L'hymen , le nom de père , & la société ;
 On voit de cet orgueil la vanité profonde.
 C'est moins l'ami de DIEU que l'ennemi du monde ;
 On lit dans ses chagrins les regrets des plaisirs.
 Le Ciel nous fit un cœur , il lui faut des desirs.
 Des Stoïques nouveaux le ridicule maître
 Prétend m'ôter à *moi* , me priver de mon être.
 DIEU , si nous l'en croyons , serait servi par nous ,
 Ainsi qu'en son Serrail un Musulman jaloux ,
 Qui n'admet près de lui que ces monstres d'Asie ,
 Que le fer a privés des sources de la vie *c)*.

Vous , qui vous élevez contre l'humanité ,
 N'avez-vous lû jamais la docte Antiquité ?
 Ne connaissez-vous point les filles de Pélée ?
 Dans leur aveuglement voyez votre folie.
 Elles croyaient domter la nature & le tems ,
 Et rendre leur vieux père à la fleur de ses ans :
 Leurs mains par piété dans son sein se plongèrent ,

Croyant le rajeunir , ses filles l'égorgèrent.
Voilà votre portrait , Stoïques abusés ;
Vous voulez changer l'homme , & vous le détruisez.
Usez , n'abusez point ; le Sage ainsi l'ordonne.
Je suis également Épiète & Pétrone.
L'abstinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux.

Je ne conclus donc pas , orateur dangereux ,
Qu'il faut lâcher la bride aux passions humaines ;
De ce courfier fougueux je veux tenir les rênes ;
Je veux , que ce torrent , par un heureux secours ,
Sans inonder mes champs , les abreuve en son cours.
Vents , épurez les airs , & soufflez sans tempêtes ;
Soleil , sans nous brûler , marche & luis sur nos têtes.
DIEU des êtres pensans , DIEU des cœurs fortunés ,
Conservez les desirs que vous m'avez donnés ,
Ce goût de l'amitié , cette ardeur pour l'étude ,
Cet amour des beaux arts & de la solitude.
Voilà mes passions ; mon ame en tous les tems
Goûta de leurs attraits les plaisirs consolans.
Quand sur les bords du Mein deux écumeurs barbares ,
Des loix des nations violateurs avarés ,
Deux fripons à brevet , brigands accrédités ,
Epuisaient contre moi leurs lâches cruautés ,
Le travail occupait ma fermeté tranquile ;
Des arts qu'ils ignoraient leur antre fut l'azile.
Ainsi le Dieu des bois enlait ses chalumeaux ,
Quand le voleur Cacus enlevait ses troupeaux.
Il n'interrompt point sa douce mélodie.
Heureux qui jusqu'au tems du terme de sa vie ,
Des beaux arts amoureux peut cultiver leurs fruits !
Il brave l'injustice , il calme ses ennuis ;

Y y ij

Il pardonne aux humains, il rit de leur délire ,
Et de sa main mourante il touche encor sa lire.

N O T E S.

a) Cette pièce est uniquement fondée sur l'impossibilité où est l'homme d'avoir des sensations par lui-même. Tout sentiment prouve un DIEU, & tout sentiment agréable prouve un DIEU bienfaisant.

b) Comme presque tous les mots d'une langue peuvent être entendus en plus d'un sens, il est bon d'avertir ici, qu'on entend par le mot *passions*, des désirs vifs & continués de quelque bien que ce puisse être. Ce mot vient de *patir*, souffrir, parce qu'il n'y a aucun désir sans souffrance; désirer un bien, c'est souffrir l'absence de ce bien, c'est *patir*, c'est avoir une passion; & le premier pas vers le plaisir est essentiellement un soulagement de cette souffrance. Les vicieux & les gens de bien ont tous également de ces désirs vifs & conti-

nus, appelés *passions*, qui ne deviennent des vices que par leur objet; le désir de réussir dans son art, l'amour conjugal, l'amour paternel, le goût des sciences, sont des passions qui n'ont rien de criminel. Il serait à souhaiter que les langues eussent des mots pour exprimer les désirs habituels qui en soi sont indifférens, ceux qui sont vertueux, ceux qui sont coupables; mais il n'y a aucune langue au monde qui ait des signes représentatifs de chacune de nos idées, & on est obligé de se servir du même mot dans une acception différente, à peu-près comme on se sert quelquefois du même instrument pour des ouvrages de différente nature.

c) Cela ne regarde que les esprits outrés, qui veulent ôter à l'homme tous les sentimens.

VARIANTES DU DISCOURS

SUR LA NATURE DU PLAISIR.

*J*E cherche un Roi plus doux , & de plus doux Ministres.
Pascal se crut parfait , alors qu'il n'aima rien.

• • • • •
Ménagez , défendez , conservez votre vie.
O moitié de notre être ! amour propre enchanteur ,
Sans nous tyranniser , régné dans notre cœur ;
Pour aimer un autre homme , il faut s'aimer soi-même.
Que Dieu soit notre exemple , il nous chérit , il s'aime.
Nous nous aimons dans nous , &c.

Vous voulez changer l'homme , & vous le détruisez.
Un Monarque de l'Inde , honnête homme & peu sage ,
Vers les rives du Gange , après un long orage ,
Voyant de vingt vaisseaux les débris dispersés ,
Des mâts demi-rompus & des morts entassés ,
Fit fermer par pitié le port de son rivage ,
Défendit que jamais , par un profane usage ,
Les pins de ses forêts façonnés en vaisseaux ,
Portassent sur les mers à des peuples nouveaux ,
Les fruits trop dangereux de l'humaine avarice.
Un Bonze l'applaudit , on vanta sa justice :
Mais bientôt triste Roi d'un Etat indigent ,
Il se vit sans pouvoir , ainsi que sans argent.
Un voisin moins bigot , & bien plus sage Prince ,
Conquit en peu de tems sa stérile Province ;

Yy iij

*Il rendit la mer libre , & l'Etat fut heureux.
Je suis loin d'en conclurre , orateur dangereux ,
Qu'il faut , &c.*

*Voilà mes passions. Vous qui les approuvez ,
Vous l'honneur de ces arts par vos mains cultivés.
Vous dont la passion nouvelle & généreuse ,
Est d'éclairer la Terre & de la rendre heureuse :
Grand Prince , esprit sublime , heureux présent du Ciel ,
Qui connaît mieux que vous les dons de l'Eternel ?
Aidez ma voix tremblante & ma lyre affaiblie ,
A chanter le bonheur qu'il répand sur la vie.
Qu'un autre en frémissant craigne ses cruautés.
Un cœur aimé de vous , ne sent que ses bontés.*

SIXIEME DISCOURS.

DE LA NATURE DE L'HOMME.

LA voix de la vertu préside à tes concerts ;
 Elle m'appelle à toi par le charme des vers.
 Ta grande étude est l'homme , & de ce labyrinthe
 Le fil de la raison te fait chercher l'enceinte.
 Montre l'homme à mes yeux ; honteux de m'ignorer ,
 Dans mon être , dans moi , je cherche à pénétrer.
 Despréaux & Pascal en ont fait la satire.
 Pope & le grand Leibnitz , moins enclins à médire ,
 Semblent dans leurs écrits prendre un sage milieu ;
 Ils descendent à l'homme , ils s'élèvent à DIEU.
 Mais quelle épaisse nuit voile encor la nature ?
 Sur l'Œdipe nouveau de cette énigme obscure ,
 Chacun a dit son mot ; on a long-tems rêvé ;
 Le vrai sens de l'énigme est-il enfin trouvé ?

Je fais bien qu'à souper chez Lais ou Catulle ,
 Cet examen profond passe pour ridicule.
 Là pour tout argument quelques couplets malins
 Exercent plaisamment nos cerveaux libertins.
 Autre tems , autre étude , & la raison sévère
 Trouve accès à son tour , & peut ne point déplaire.
 Dans le fond de son cœur on se plaît à rentrer ;
 Nos yeux cherchent le jour , lent à nous éclairer.
 Le grand monde est léger , inappliqué , volage ;

Sa voix trouble & séduit : est-on seul ? on est sage.
 Je veux l'être , je veux m'élever avec toi ,
 Des fanges de la Terre au Trône de son Roi.
 Montre-moi , si tu peux , cette chaîne invifible
 Du monde des esprits & du monde fenfible ,
 Cet ordre fi caché de tant d'êtres divers ,
 Que Pope après Platon crut voir dans l'Univers.

Vous me preffez en vain. Cette vafte science ,
 Ou paffe ma portée , ou me force au f Silence.
 Mon efprit refferré fous le compas François ,
 N'a point la liberté des Grecs & des Anglois.
 Pope a droit de tout dire , & moi je dois me taire.
 A Bourge un Bachelier peut percer ce myftère.
 Je n'ai point mes degrés , & je ne prétens pas
 Hazarder pour un mot de dangereux combats.
 Ecoutez feulemeut un récit véritable ,
 Que peut-être Fourmont a) prendra pour une fable ,
 Et que je lus hier dans un livre Chinois ,
 Qu'un Jéfuite à Pequiu traduifit autrefois.

Un jour quelques fouris fe difaient l'une à l'autre ,
 Que ce monde eft charmant ! quel empire eft le nôtre !
 Ce palais fi fuperbe eft élevé pour nous ,
 De toute éternité DIEU nous fit ces grands trous.
 Vois-tu ces gras jambons fous cette voute obfcure ?
 Ils y furent créés des mains de la Nature.
 Ces montagnes de lard , éternels alimens ,
 Sont pour nous en ces lieux jufqu'à la fin des tems.
 Oui , nous fommes , grand DIEU , fi l'on en croit nos fages ,
 Le chef-d'œuvre , la fin , le but de tes ouvrages.
 Les chats font dangereux & prompts à nous manger ,
 Mais c'eft pour nous inftruire & pour nous corriger.

Plus

Plus loin , sur le duvet d'une herbe renaissante ,
 Près des bois , près des eaux , une troupe innocente
 De canards naillans , de dindons rengorgés ,
 De gros moutons bélans , que leur laine a chargés ,
 Disaient , Tout est à nous , bois , prés , étangs , montagnes ;
 Le Ciel pour nos besoins fait verdier les campagnes.
 L'âne paiffait auprès , & se mirant dans l'eau ,
 Il rendit grace au Ciel , en se trouvant si beau.
 Pour les ânes , dit-il , le Ciel a fait la Terre ;
 L'homme est né mon esclave , il me panse , il me ferre ,
 Il m'étrille , il me lave , il prévient mes desirs ,
 Il bâtit mon ferrail , il conduit mes plaisirs :
 Respectueux témoin de ma noble tendresse ,
 Ministre de ma joie , il m'amène une ânesse ;
 Et je ris , quand je vois cet esclave orgueilleux
 Envier l'heureux don que j'ai reçu des Cieux.

L'homme vint , & cria : Je suis puissant & sage ,
 Cieux , Terres , Elémens , tout est pour mon usage ;
 L'Océan fut formé pour porter mes vaisseaux ;
 Les vents sont mes couriers , les astres mes flambeaux.
 Ce Globe , qui des nuits blanchit les sombres voiles ,
 Croit , décroît , fuit , revient , & préside aux étoiles ;
 Moi , je préside à tout ; mon esprit éclairé
 Dans les bornes du Monde eût été trop ferré :
 Mais enfin de ce Monde , & l'Oracle , & le Maître ,
 Je ne suis point encor ce que je devrais être.
 Quelques Anges alors , qui là-haut dans les Cieux
 Régler ces mouvemens imparfaits à nos yeux ,
 En faisant tourner ces immenses planètes ,
 Disaient , Pour nos plaisirs sans doute elles sont faites :
 Puis de-là sur la Terre ils jetaient un coup d'œil ;

Tom. I.

Z z

Ils se moquaient de l'homme & de son sot orgueil.
 Le Tien b) les entendit , il voulut que sur l'heure
 On les fit assembler dans sa haute demeure ,
 Ange , homme , quadrupède , & ces êtres divers ,
 Dont chacun forme un Monde en ce vaste Univers.

*Ouvrage de mes mains , enfans du même père ,
 Qui portez , leur dit-il , mon divin caractère ,
 Vous êtes nés pour moi , rien ne fut fait pour vous :
 Je suis le centre unique où vous répondez tous.
 Des destins & des tems connaissez le seul maître.
 Rien n'est grand ni petit , tout est ce qu'il doit être.
 D'un parfait assemblage instrumens imparfaits ,
 Dans votre rang placés , demeurez satisfaits.*

L'homme ne le fut point. Cette indocile espèce ,
 Sera-t-elle occupée à murmurer sans cesse ?
 Un vieux Lettré Chinois , qui toujours sur les bancs
 Combattit la raison par de beaux argumens ,
 Plein de Confucius , & sa Logique en tête ,
 Distinguant , concluant , présenta sa requête.
 Pourquoi suis-je en un point resserré par le tems ?
 Mes jours devraient aller par-delà vingt mille ans ;
 Ma taille pour le moins dût avoir cent coudées.
 D'où vient que je ne puis , plus prompt que mes idées ,
 Voyager dans la Lune , & réformer son cours ?
 Pourquoi faut-il dormir un grand tiers de mes jours ?
 Pourquoi ne puis-je , au gré de ma pudique flamme ,
 Faire au moins en trois mois cent enfans à ma femme ?
 Pourquoi fus-je en un jour si las de ses attraits ?

Tes *pourquoi* , dit le DIEU , ne finiraient jamais :
 Bientôt tes questions vont être décidées :
 Va chercher ta réponse au pays des idées ;

Pars. Un Ange aussi-tôt l'emporte dans les airs ,
 Au sein du vuide immense , où se meut l'Univers ,
 A travers cent Soleils entourés de planètes ,
 De Lunes , & d'anneaux , & de longues comètes :
 Il entre dans un globe , où d'immortelles mains
 Du Roi de la Nature ont tracé les desseins ,
 Où l'œil peut contempler les images visibles ,
 Et des Mondes réels & des Mondes possibles.

Mon vieux Lettré chercha , d'espérance animé ,
 Un Monde fait pour lui , tel qu'il l'aurait formé.
 Il cherchait vainement : l'Ange lui fait connaître ,
 Que rien de ce qu'il veut en effet ne peut être ;
 Que si l'homme eût été tel qu'on feint les géans ,
 Faisant la guerre au Ciel , ou plutôt au bon sens ,
 S'il eût à vingt mille ans étendu sa carrière ,
 Ce petit amas d'eau , de sable & de poussière ,
 N'eût jamais pû suffire à nourrir dans son sein
 Ces énormes enfans d'un autre genre humain.
 Le Chinois argumente ; on le force à conclure
 Que dans tout l'Univers chaque être a sa mesure ;
 Que l'homme n'est point fait pour ces vastes desirs ;
 Que sa vie est bornée , ainsi que ses plaisirs ;
 Que le travail , les maux , la mort sont nécessaires ;
 Et que sans fatiguer , par de lâches prières ,
 La volonté d'un DIEU qui ne saurait changer ,
 On doit subir la loi qu'on ne peut corriger ,
 Voir la mort d'un œil ferme & d'une ame soumise.
 Le Lettré convaincu , non sans quelque surprise ,
 S'en retourne ici-bas , ayant tout approuvé ;
 Mais il y murmura , quand il fut arrivé.
 Convertir un Docteur est une œuvre impossible.

Zz ij

Matthieu c) Garo chez nous eut l'esprit plus flexible :
 Il loua DIEU de tout. Peut-être qu'autrefois
 De longs ruisseaux de lait serpentaient dans nos bois ;
 La Lune était plus grande , & la nuit moins obscure :
 L'hiver se couronnait de fleurs & de verdure :
 L'homme , ce Roi du Monde , & Roi très fainéant ,
 Se contemplait à l'aïse , admirait son néant ,
 Et formé pour agir , se plaisait à rien faire.
 Mais pour nous , fléchissons sous un sort tout contraire.
 Contentons-nous des biens , qui nous sont destinés ,
 Passagers comme nous , & comme nous bornés :
 Sans rechercher en vain ce que peut notre Maître ,
 Ce que fut notre Monde , & ce qu'il devrait être ,
 Observons ce qu'il est , & recueillons le fruit
 Des trésors qu'il renferme , & des biens qu'il produit.
 Si du DIEU , qui nous fit , l'éternelle puissance
 Eût à deux jours au plus borné notre existence ,
 Il nous aurait fait grace ; il faudrait consumer
 Ces deux jours de la vie à lui plaire , à l'aimer ;
 Le tems est assez long pour quiconque en profite ;
 Qui travaille & qui pense en étend la limite.
 On peut vivre beaucoup sans végéter longtems :
 Et je vais te prouver par mes raisonnemens.....
 Mais malheur à l'Auteur qui veut toujours instruire !
 Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

C'est ainsi que ma Muse , avec simplicité ,
 Sur des tons différens chantait la vérité ,
 Lorsque de la Nature éclaircissant les voiles ,
 Nos Français à Quito cherchaient d'autres étoiles ;
 Que Clairaut , Maupertuis , entourés de glaçons ,
 D'un secteur à lunette étonnaient les Lapons ,

Tandis que d'une main stérilement vantée,
 Le hardi Vaucanson, rival de Prométhée,
 Semblait, de la Nature imitant les ressorts,
 Prendre le feu des Cieux pour animer les corps.

Pour moi, loin des cités, sur les bords du Permesse,
 Je suivais la Nature, & cherchais la sagesse;
 Et des bords de la sphère où s'emporta Milton,
 Et de ceux de l'abîme où pénétra Newton,
 Je les voyais franchir leur carrière infinie,
 Amant de tous les arts & de tout grand génie,
 Implacable ennemi du calomniateur,
 Du fanatique absurde & du vil délateur;
 Ami sans artifice, Auteur sans jalousie;
 Adorateur d'un DIEU, mais sans hypocrisie;
 Dans un corps languissant, de cent maux attaqué,
 Gardant un esprit libre, à l'étude appliqué;
 Et sachant qu'ici-bas la félicité pure
 Ne fut jamais permise à l'humaine nature.

N O T E S.

- | | |
|---|---|
| <p>a) ~~Un~~ Homme très-savant dans
 ~~l'Histoire~~ l'Histoire des Chinois, &
 même dans leur langue.</p> | <p>c) Voyez la fable de la Fontaine:
 <i>En louant Dieu de toute chose,
 Garo retourne à la maison.</i></p> |
| <p>b) Dieu des Chinois.</p> | |
-

VARIANTE DU DISCOURS

SUR LA NATURE DE L'HOMME.

*Que sa vie est bornée, ainsi que ses plaisirs ;
 Que Dieu seul a raison, sans qu'il nous en informe.
 Le Lettré convaincu de sa sottise énorme,
 S'en retourne ici-bas, &c.*

SEPTIEME DISCOURS.

SUR LA VRAIE VERTU.

LE nom de la Vertu retentit sur la Terre ;
On l'entend au Théâtre , au Barreau , dans la Chaire ;
Jusqu'au milieu des Cours il parvient quelquefois :
Il s'est même glissé dans les Traités des Rois.
C'est un beau mot sans doute , & qu'on se plait d'entendre ,
Facile à prononcer , difficile à comprendre.
On trompe ; on est trompé. Je crois voir des jettons
Donnés , reçus , rendus , troqués par des fripons ;
Ou bien ces faux billets , vains enfans du système
De ce fou d'Ecoffais qui se dupa lui-même.
Qu'est-ce que la Vertu ? Le meilleur Citoyen ,
Brutus , se repentit d'être un homme de bien :
La Vertu , disait-il , est un nom sans substance.

L'école de Zénon , dans sa fière ignorance ,
Prit jadis pour vertu l'insensibilité.
Dans les champs Levantins le Derviche hébété ,
L'œil au ciel , les bras hauts & l'esprit en prières ,
Du Seigneur en dansant invoque les lumières ,
Et tournant dans un cercle au nom de Mahomet ,
Croit de la vertu même atteindre le sommet.

Les reins ceints d'un cordon , l'œil armé d'impudence ,
Un Hermite à sandale , engraisé d'ignorance ,
Parlant du nez à DIEU , chante au dos d'un lutrin ,

Cent cantiques Hébreux mis en mauvais Latin.
 Le Ciel puisse bénir sa piété profonde !
 Mais quel en est le fruit ? quel bien fait-il au Monde ?
 Malgré la sainteté de son auguste emploi ,
 C'est n'être bon à rien , de n'être bon qu'à foi.

Quand l'ennemi divin des Scribes & des Prêtres ,
 Chez Pilate autrefois fut traîné par des traîtres ,
 De cet air insolent , qu'on nomme dignité ,
 Le Romain demanda , *Qu'est-ce que vérité ?*
 L'Homme-DIEU , qui pouvait l'instruire ou le confondre ,
 A ce Juge orgueilleux dédaigna de répondre.
 Son silence éloquent disait assez à tous ,
 Que ce vrai tant cherché ne fut point fait pour nous.
 Mais lorsque pénétré d'une ardeur ingénue ,
 Un simple Citoyen l'aborda dans la rue ,
 Et que disciple sage , il prétendit savoir
 Quel est l'état de l'homme , & quel est son devoir ;
 Sur ce grand intérêt , sur ce point qui nous touche ,
 Celui qui savait tout ouvrit alors la bouche' ,
 Et dictant d'un seul mot ses décrets solennels ,
 Aimez DIEU , lui dit-il , mais aimez les mortels :
 Voilà l'homme & sa Loi ; c'est assez , le Ciel même
 A daigné tout nous dire en ordonnant qu'on aime :
 Le monde est médifant , vain , léger , envieux ,
 Le fuir est très bien fait , le servir encor mieux :
 A sa famille , aux siens , je veux qu'on soit utile.

Où vas-tu loin de moi , fanatique indocile ?
 Pourquoi ce teint jauni , ces regards effarés ,
 Ces élans convulsifs & ces pas égarés ? a)
 Contre un siècle indévot plein d'une sainte rage ,
 Tu cours chez ta béate à son cinquième étage ;

Quel-

Quelques Saints possédés dans cet honnête lieu ,
 Jurent , tordent les mains en l'honneur du **BON DIEU** ;
 Sur leurs tréaux montés , ils rendent des oracles ,
 Prédifent le passé , font cent autres miracles ;
 L'aveugle y vient pour voir , & des deux yeux privé ,
 Retourne aux Quinze-Vingts marmotant son *Avé*.
 Le boiteux saute & tombe ; & sa sainte famille
 Le ramène en chantant , porté sur sa bequille.
 Le sourd au front stupide écoute & n'entend rien.
 D'aïse alors tout pâmés , de pauvres gens de bien ,
 Qu'un sot voisin bénit , & qu'un fourbe seconde ,
 Aux filles du quartier prêchent la fin du Monde.

Je fais que ce mystère a de nobles appas.
 Les Saints ont des plaisirs que je ne connais pas.
 Les miracles sont bons ; mais soulager son frère ,
 Mais tirer son ami du sein de la misère ,
 Mais à ses ennemis pardonner leurs vertus ,
 C'est un plus grand miracle , & qui ne se fait plus.

Ce Magistrat , dit-on , est sévère , inflexible :
 Rien n'amollit jamais sa grande ame insensible.
 J'entens : il fait haïr sa place & son pouvoir ;
 Il fait des malheureux par zèle & par devoir.
 Mais l'a-t-on jamais vû , sans qu'on le sollicite ,
 Courir d'un air affable au-devant du mérite ,
 Le choisir dans la foule , & donner son appui
 A l'honnête homme obscur qui se tait devant lui ?
 De quelques criminels il aura fait justice !
 C'est peu d'être équitable , il faut rendre service.
 Le juste est bienfaisant. On conte qu'autrefois
 Le Ministre odieux d'un de nos meilleurs Rois
 Lui disoit en ces mots son avis despotique :

Tom. I.

Aaa

Timante est en secret bien mauvais Catholique ,
 On a trouvé chez lui la Bible de Calvin ;
 A ce funeste excès vous devez mettre un frein ;
 Il faut qu'on l'emprisonne , ou du moins qu'on l'exile.
 Comme vous , dit le Roi , Timante m'est utile ;
 Vous m'apprenez assez , quels sont ses attentats ;
 Il m'a donné son sang , & vous n'en parlez pas.
 De ce Roi bienfaisant la prudence équitable
 Peint mieux que vingt sermons la vertu véritable.

Du nom de vertueux seriez-vous honoré ,
 Doux & discret Cyrus , en vous seul concentré ,
 Prêchant le sentiment , vous bornant à séduire ,
 Trop faible pour servir , trop paresseux pour nuire ,
 Honnête homme indolent , qui dans un doux loisir ,
 Loin du mal & du bien , vivez pour le plaisir ?
 Non , je donne ce titre au cœur tendre & sublime ,
 Qui soutient hardiment son ami qu'on opprime.
 Il s'était dû sans doute , éloquent Pelisson ,
 Qui défendis Fouquet du fond de ta prison.
 Je te rens grace , ô Ciel , dont la bonté propice
 M'accorda des amis dans les tems d'injustice ,
 Des amis courageux , dont la mâle vigueur
 Repoussa les assauts du calomniateur ,
 Du fanatisme ardent , du ténébreux Zoile ,
 Du Ministre abusé par leur troupe imbécile ,
 Et des petits Tyrans bouffis de vanité ,
 Dont mon indépendance irritait la fierté.
 Oui , pendant quarante ans poursuivi par l'envie ,
 Des amis vertueux ont consolé ma vie.
 J'ai mérité leur zèle & leur fidélité ;
 J'ai fait quelques ingrats , & ne l'ai point été.

Certain Législateur , *b*) dont la plume féconde
Fit tant de vains projets pour le bien de ce Monde ,
Et qui depuis trente ans écrit pour des ingrats ,
Vient de créer un mot qui manque à Vaugelas :
Ce mot est *bienfaisance* , il me plaît , il rassemble ,
Si le cœur en est cru , bien des vertus ensemble.
Petits Grammairiens , grands Précepteurs des sots ,
Qui pesez la parole , & mesurez les mots ,
Pareille expression vous semble hasardée :
Mais l'Univers entier doit en chérir l'idée.

N O T E S.

a) Les Convulsionnaires.

b) L'Abbé de Saint-Pierre. C'est
lui qui a mis le mot de *bienfaisance*
à la mode à force de le répéter. On
l'appelle Législateur , parce qu'il n'a

écrit que pour réformer le Gouver-
nement. Il s'est rendu un peu ridi-
cule en France par l'excès de ses
bonnes intentions.

VARIANTES DU DISCOURS

SUR LA VRAIE VERTU.

*Aux filles du quartier prêchent la fin du Monde.
Je fais que ce saint œuvre a des charmes puissans :
Mais , di-moi , n'as-tu point des devoirs plus pressans ?
D'où vient que ton ami languit dans la misère ?
Pourquoi lui refuser le plus vil nécessaire ?
Chez toi , chez tes pareils , le seul riche est sauvé ,
Aaa ij*

*Et le pauvre inutile est le seul reprouvé.
 Ce Magistrat , &c.
 Peint mieux que vingt sermons la vertu véritable.
 Ce beau nom de vertu sera-t-il accordé
 Au mérite farouche , à l'art toujours fardé ,
 A l'indolent Germont , dont la pitié discrète
 Craint de parler pour moi quand Séjan m'inquiète ,
 Au faible & doux Cyrus tout le jour occupé
 Des propos d'un flatteur , & des soins d'un soupé ?
 Non , je donne ce titre au cœur tendre & sublime ,
 Qui prévient les besoins d'un ami qu'on opprime ;
 Je le donne à Normand , je le donne à Cochin ,
 Dont l'éloquente voix protégea l'orphelin :
 Non pas à toi , Griffon , babillard mercenaire ,
 Qui prodiguant en vain ta vénale colère ,
 Et changeant un art noble en un lâche métier ,
 N'a fait qu'un plat libelle , au lieu d'un plaidoyer.*

*Tendre & solide ami , bienfaiteur généreux ,
 Qui peut te refuser le nom de vertueux ?
 Jouï de ce grand titre , ô toi , dont la sagesse
 N'est point le fruit amer d'une austère rudesse !
 Toi , qui malgré l'éclat dont tu blesses les yeux ,
 Peux compter plus d'amis que tu n'as d'envieux !
 Certain Législateur , &c.*

L E
TEMPLE DU GOUT. a)

LE Cardinal, oracle de la France ,
 Non ce Mentor , qui gouverne aujourd'hui ,
 Mais ce Nestor , qui du Pinde est l'appui ,
 Qui des savans a passé l'espérance ,
 Qui les soutient , qui les anime tous ,
 Qui les éclaire , & qui règne sur nous ,
 Par les attraits de sa douce éloquence ;
 Ce Cardinal , qui sur un nouveau ton ,
 En vers Latins fût parler la sagesse ,
 Réunissant Virgile avec Platon ,
 Vengeur du ciel & vainqueur de Lucrèce. *b)*

Ce Cardinal enfin , que tout le monde doit reconnaître à ce portrait , me dit un jour , qu'il voulait que j'allasse avec lui au Temple du Goût. C'est un séjour , me dit-il , qui ressemble au Temple de l'Amitié , dont tout le monde parle , où peu de gens vont , & que la plupart de ceux qui y voyagent n'ont presque jamais bien examiné.

Je répondis avec franchise ;
 Hélas ! je connais assez peu
 Les loix de cet aimable Dieu ;
 Mais je fais qu'il vous favorise.
 Entre vos mains il a remis
 Les clefs de son beau Paradis ;
 Et vous êtes , à mon avis ,
 Le vrai Pape de cette Eglise.
 Mais de l'autre Pape & de vous
 (Dût Rome se mettre en courroux)

Aaa iij

La différence est bien visible ;
 Car la Sorbonne ose allûrer ,
 Que le Saint Père peut errer ,
 Chose , à mon sens , assez possible :
 Mais pour moi , quand je vous entens ,
 D'un ton si doux & si plausible ,
 Débiter vos discours brillans ,
 Je vous croirais presque infallible.

Ah ! me dit-il , l'infailibilité est à Rome pour les choses qu'on ne comprend point , & dans le Temple du Gout pour les choses que tout le monde croit entendre. Il faut absolument que vous veniez avec moi. Mais , insistai-je encore , si vous me menez avec vous , je m'en vanterai à tout le monde.

Sur ce petit pèlerinage
 Aussi-tôt on demandera
 Que je compose un gros ouvrage :
 Voltaire simplement fera
 Un récit court , qui ne sera
 Qu'un très-frivole badinage.
 Mais son récit on frondera ;
 A la Cour on murmurera ;
 Et dans Paris on me prendra
 Pour un vieux conteur de voyage ,
 Qui vous dit , d'un air ingénu ,
 Ce qu'il n'a ni vu ni connu ,
 Et qui nous ment à chaque page.

Cependant , comme il ne faut jamais se refuser un plaisir honnête , dans la crainte de ce que les autres en pourront penser , je suivis le guide , qui me faisait l'honneur de me conduire.

Cher Rotelin , c) vous fûtes du voyage ,
 Vous , que le goût ne cesse d'inspirer ,
 Vous dont l'esprit si délicat , si sage ,

Vous , dont l'exemple a daigné me montrer
Par quels chemins on peut , sans s'égarer ,
Chercher ce goût , ce Dieu quo dans cet âge
Maints beaux esprits font gloire d'ignorer.

Nous rencontrâmes en chemin bien des obstacles. D'abord nous trouvâmes Mrs. Baldus , Scioppius , Lexicocrassus , Scriblerius ; une nuée de Commentateurs , qui restituèrent des passages , & qui compilaient de gros volumes à propos d'un mot qu'ils n'entendaient pas.

Là j'aperçus les Daciers *d*) , les Saumaïses *e*) ,
Gens hérissés de savantes fadaïses ,
Le teint jauni , les yeux rouges & secs ,
Le dos courbé sous un tas d'auteurs Grecs ,
Tous noircis d'encre , & coëffés de poussière.
Je leur criai de loin , par la portière :
N'allez - vous pas dans le Temple du Goût ,
Vous dégraisser ? Nous , Messieurs ? point - du - tout ;
Ce n'est pas là , grace au Ciel , notre étude :
Le goût n'est rien : nous avons l'habitude
De rédiger au long , de point en point ,
Ce qu'on pensa ; mais nous ne pensons point.

Après cet aveu ingénu , ces Messieurs voulurent absolument nous faire lire certains passages de Dictys de Crète , & de Métrodore de Lampsaque , que Scaliger avait estropiés. Nous les remercîâmes de leur courtoisie , & nous continuâmes notre chemin. Nous n'eumes pas fait cent pas , que nous trouvâmes un homme entouré de Peintres , d'Architectes , de Sculpteurs , de Doreurs , de faux Connaisseurs , de Flatteurs. Ils tournaient le dos au Temple du Goût.

D'un air content l'orgueil se reposait ,
Se pavanait sur son large visage :
Et mon Crassus , tout en ronflant disait :
J'ai beaucoup d'or , de l'esprit davantage :

Du goût, Messieurs, j'en suis pourvu surtout ;
 Je n'appris rien, je me connais à tout :
 Je suis un aigle en conseil, en affaires :
 Malgré les vents, les rocs & les corfaires,
 J'ai dans le port fait aborder ma nef :
 Partant il faut qu'on me bâtisse en bref
 Un beau palais, fait pour moi, c'est tout dire,
 Où tous les arts soient en foule entassés,
 Où tout le jour je prétens qu'on m'admire.
 L'argent est prêt, je parle, obéissez.
 Il dit, & dort. Aussi-tôt la canaille
 Autour de lui s'évertue & travaille.
 Certain maçon en Vitruve érigé,
 Lui trace un plan d'ornemens surchargé ;
 Nul vestibule, encor moins de façade ;
 Mais vous aurez une longue enfilade ;
 Vos murs seront de deux doigts d'épaisseur ;
 Grands cabinets, fallon sans profondeur ;
 Petits trumeaux, fenêtres à ma guise,
 Que l'on prendra pour des portes d'église ;
 Le tout boisé, verni, blanchi, doré,
 Et des badauts à coup sûr admiré.

Réveillez-vous, Monseigneur, je vous prie,
 Criaît un Peintre, admirez l'industrie
 De mes talens ; Raphaël n'a jamais
 Entendu l'art d'embellir un palais.
 C'est moi qui fais annoblir la nature :
 Je couvrirais plafonds, voûte, voussure,
 Par cent magots travaillés avec soin,
 D'un pouce ou deux, pour être vus de loin.
 Craissus s'éveille ; il regarde, il rédige ;
 A tort, à droit, règle, approuve, corrige.
 A ses côtés, un petit curieux,
 Lorgnette en main, disait : Tournez les yeux,
 Voyez ceci, c'est pour votre chapelle :

Sur

Sur ma parole achetez ce tableau ,
 C'est Dieu le Père , en sa gloire éternelle ,
 Peint galamment dans le goût du f) Vateau.
 Et cependant un fripon de libraire ,
 Des beaux - esprits écumeur mercenaire ,
 Tout Bellegarde à ses yeux étalait ,
 Gacon , le Noble , & jusqu'à Des - Fontaines ;
 Recueils nouveaux , & journaux à centaines :
 Et Monseigneur voulait lire , & baïllait.

Je crus en être quitte pour ce petit retardement , & que nous allions arriver au Temple , sans autre mauvaise fortune ; mais la route est plus dangereuse que je ne pensais. Nous trouvâmes bientôt une nouvelle embuscade.

Tel un dévot infatigable ,
 Dans l'étroit chemin du salut ,
 Est cent fois tenté par le Diable ,
 Avant d'arriver à son but.

C'était un concert que donnait un homme de robe , fou de la Musique qu'il n'avait jamais apprise , & encor plus fou de la Musique Italienne , qu'il ne connaissait que par de mauvais airs inconnus à Rome , & estropiés en France par quelques filles de l'Opéra.

Il faisait exécuter alors un long récitatif Français , mis en Musique par un Italien , qui ne savait pas notre Langue. En vain on lui remontra , que cette espèce de Musique , qui n'est qu'une déclamation notée , est nécessairement asservie au génie de la Langue , & qu'il n'y a rien de si ridicule que des Scènes Françaises chantées à l'Italienne , si ce n'est de l'Italien chanté dans le goût Français.

La Nature féconde , ingénieuse & sage ,
 Par ses dons partagés ornant cet Univers ,
 Parle à tous les humains , mais sur des tons divers.
 Ainsi que son esprit , tout peuple a son langage ,

Tom. I.

Bbb

Ses sons & ses accens , à sa voix ajustés ,
 Des mains de la Nature exactement notés :
 L'oreille heureuse & fine en sent la différence.
 Sur le ton des Français il faut chanter en France.
 Aux loix de notre goût Lully fut se ranger ;
 Il embellit notre art , au-lieu de le changer.

A ces paroles judicieuses , mon homme répondit en secouant la tête : Venez , venez , dit-il , on va vous donner du neuf. Il falut entrer , & voilà son concert qui commence.

Du grand Lully vingt rivaux fanatiques ,
 Plus ennemis de l'art & du bon-sens ,
 Défiguraient , sur des tons glapissans ,
 Des vers Français , en fredons Italiques.]
 Une bégueule en lorgnant se pâmait ;
 Et certain fat , yvre de sa parure ,
 En se mirant chevrotait , fredonnait ;
 Et de l'index battant faux la mesure ,
 Criait , *Bravo* , lorsque l'on détonnait.

Nous sortimes au plus vite : ce ne fut qu'au travers de bien des aventures pareilles que nous arrivâmes enfin au Temple du Gout.

Jadis en Grèce on en posa
 Le fondement ferme & durable :
 Puis jusqu'au Ciel on exhauça
 Le faite de ce Temple aimable.
 L'Univers entier l'encensa.
 Le Romain longtems intraitable ,
 Dans ce séjour s'appriivoisa.
 Le Musulman , plus implacable ,
 Conquit le Temple , & le rasa.
 En Italie on ramassa
 Tous les débris , que l'infidèle
 Avec fureur en dispersa.

Bientôt FRANÇOIS PREMIER osa
 En bâtir un sur ce modèle.
 Sa postérité méprisa
 Cette Architecture si belle.
 Richelieu vint, qui répara
 Le Temple abandonné par elle.
 LOUIS LE GRAND le décora :
 Colbert, son Ministre fidelle,
 Dans ce Sanctuaire attira
 Des beaux-Arts la troupe immortelle.
 L'Europe jalouse admira
 Ce Temple en sa beauté nouvelle ;
 Mais je ne fais s'il durera.
 Je pourrais décrire ce Temple,
 Et détailler les ornemens
 Que le voyageur y contemple ;
 Mais n'abusons point de l'exemple
 De tant de faiseurs de romans.
 Surtout fuyons le verbiage
 De Monsieur de Félibien,
 Qui noyé éloquemment un rien
 Dans un fatras de beau langage.
 Cet édifice précieux
 N'est point chargé des antiquailles,
 Que nos très-Gothiques ayeux
 Entassaient autour des murailles
 De leurs Temples, grossiers comme eux.
 Il n'a point les défauts pompeux
 De la chapelle de Versailles,
 Ce colifichet fastueux,
 Qui du peuple éblouit les yeux,
 Et dont le connaisseur se raille.

Il est plus aisé de dire, ce que ce Temple n'est pas, que de faire connaître ce qu'il est. J'ajouterai seulement en général, pour éviter la difficulté :

Bbb ij

Simple en était la noble architecture ;
 Chaque ornement , à sa place arrêté ,
 Y semblait mis par la nécessité :
 L'art s'y cachait sous l'air de la nature ;
 L'œil satisfait embrassait sa structure ,
 Jamais surpris , & toujours enchanté.

Le Temple était environné d'une foule de Virtuoses , d'Artistes & de Juges de toute espèce , qui s'efforçaient d'entrer , mais qui n'entraient point :

Car la Critique , à l'œil sévère & juste ,
 Gardant les clefs de cette porte auguste ,
 D'un bras d'airain fièrement repoussait
 Le peuple Goth , qui sans cesse avançait.

Oh ! que d'hommes considérables , que de gens du bel air , qui président si impérieusement à de petites Sociétés , ne sont point reçus dans ce Temple , malgré les diners qu'ils donnent aux beaux esprits , & malgré les louanges qu'ils reçoivent dans les Journaux !

On ne voit point dans ce pourpris ,
 Les cabales toujours mutines
 De ces prétendus beaux - esprits ,
 Qu'on vit soutenir dans Paris
 Les Pradons & les *g*) Scuderis ,
 Contre les immortels écrits
 Des Corneilles & des Racines.

On repoussait aussi rudement ces ennemis obscurs de tout mérite éclatant , ces insectes de la Société , qui ne sont aperçus que parce qu'ils piquent. Ils auraient envié également Rocroy au grand Condé , Denain à Villars , & Polycuète à Corneille. Ils auraient exterminé le Brun , pour avoir fait le tableau de la famille de Darius. Ils ont forcé le célèbre le Moine à se tuer , pour avoir fait l'admirable Sallon d'Hercule. Ils ont toujours dans les mains la ciguë , que leurs pareils firent boire à Socrate.

L'orgueil les engendra dans les flancs de l'envie.
 L'intérêt, le soupçon, l'infâme calomnie,
 Et souvent les dévots, monstres plus odieux,
 Entr'ouvrent en secret, d'un air mystérieux,
 Les portes des palais à leur cabale impie.
 C'est là que d'un Midas ils fascinent les yeux.
 Un fat leur applaudit, un méchant les appuie.
 Le mérite indigné, qui se tait devant eux,
 Versé en secret des pleurs que le tems seul effuie.

Ces lâches persécuteurs s'enfuirent en voyant paraître mes deux guides. Leur fuite précipitée fit place à un spectacle plus plaisant ; c'était une foule d'Ecrivains de tout rang, de tout état & de tout âge, qui grattaient à la porte, & qui priaient la Critique de les laisser entrer. L'un apportait un Roman Mathématique ; l'autre une Harangue à l'Académie ; celui-ci venait de composer une Comédie Métaphysique ; celui-là tenait un petit recueil de ses Poésies imprimé depuis longtems *incognito*, avec une longue Approbation *h)* & un Privilège. Cet autre venait présenter un Mandement en style précieux, & était tout surpris, qu'on se mit à rire au lieu de lui demander sa bénédiction. » Je suis le Révérend Père Albertus Garassus, disait un Moine noir ; je prêche mieux que Bourdalouë ; car jamais Bourdalouë ne fit brûler de livres ; & moi j'ai déclamé avec tant d'éloquence contre Pierre Bayle, dans une petite Province toute pleine d'esprit, j'ai touché tellement les Auditeurs, qu'il y en eut six qui brûlèrent chacun leur Bayle. Jamais l'éloquence n'obtint un si beau triomphe. » Allez, frère Garassus, lui dit la Critique, allez, barbare ; sortez du Temple du Gout ; sortez de ma présence, Visigoth moderne, qui avez insulté celui que j'ai inspiré. » J'apporte ici Marie Alacoque, disait un homme fort grave ; » Allez souper avec elle, répondit la Déesse.

Un raisonneur avec un fausset aigre,
 Criait, Messieurs, je suis ce Juge intègre,
 Qui toujours parle, argué & contredit ;
 Je viens siffler tout ce qu'on applaudit.

Bbb iij

Lors la Critique apparut , & lui dit :
 Ami Bardou , vous êtes un grand Maître ,
 Mais n'entrerez en cet aimable lieu ;
 Vous y venez pour fronder notre Dieu ;
 Contentez vous de ne le pas connaître.

Mr. Bardou se mit alors à crier : Tout le monde est trompé , & le fera. Il n'y a point de Dieu du Gout , & voici comme je le prouve. Alors il proposa , il divisa , il subdivisa , il distingua , il résuma ; personne ne l'écouta , & l'on s'empressait à la porte plus que jamais.

Parmi les flots de la foule insensée ,
 De ce parvis obstinément chassée ,
 Tout doucement venait la Motte Houdard ,
 Lequel disait d'un ton de papelard :
Ouvrez , Messieurs , c'est mon Œdipe en prose i) ;
Mes vers sont durs , d'accord , mais forts de chose :
 De grace ouvrez ; je veux à Despréaux ,
 Contre les vers , dire avec goût deux mots.

La Critique le reconnut à la douceur de son maintien & à la dureté de ses derniers vers , & elle le laissa quelque tems entre Perrault & Chapelain , qui assiégeaient la porte depuis cinquante ans , en criant contre Virgile.

Dans le moment arriva un autre Versificateur , soutenu par deux petits Satyres , & couvert de lauriers & de chardons.

Je viens , dit-il k) , pour rire & pour m'ébattre ,
 Me rigolant , menant joyeux déduit ,
 Et jusqu'au jour faisant le Diable à quatre.

Qu'est-ce que j'entens-là ? dit la Critique. C'est moi , reprit le Rimeur. J'arrive d'Allemagne pour vous voir , & j'ai pris la saison du Printemps :

Car les jeunes zéphyr , de leurs chaudes haleines
 Ont fondu l'écorce des eaux l).

Plus il parlait ce langage , moins la porte s'ouvrait. Quoi !
l'on me prend donc , dit-il ,

Pour m) une grenouille aquatique ,
Qui du fond d'un petit thorax ,
Va chantant pour toute musique ,
Brekeke , kake , koax , koax , koax ?

Ah ! bon Dieu ! s'écria la Critique , quel horrible jargon !
Elle ne put d'abord reconnaître celui qui s'exprimait ainsi.
On lui dit que c'était Rousseau , dont les Muses avaient changé
la voix , en punition de ses méchancetés : elle ne pouvait le
croire , & refusait d'ouvrir.

Elle ouvrit pourtant en faveur de ses premiers vers ; mais
elle s'écria :

O vous , Messieurs les beaux esprits ,
Si vous voulez être chéris
Du Dieu de la double montagne ,
Et que toujours dans vos écrits ,
Le Dieu du Goût vous accompagne ,
Faites tous vos vers à Paris ,
Et n'allez point en Allemagne.

Puis me faisant approcher , elle me dit tout bas , Tu le
connais : il fut ton ennemi , & tu lui rends justice.

Tu vis sa Muse indifférente ,
Entre l'autel & le fagot ,
Manier d'une main savante
De David la harpe imposante ,
Et le flageolet de Marot.
Mais n'imité pas la faiblesse
Qu'il eut de rimer trop longtems.
Les fruits des rives du Permesse
Ne croissent que dans le printems ;
Et la froide & triste vieillesse
N'est faite que pour le bon sens.

Après avoir donné cet avis , la Critique décida , que Rousseau passerait devant la Motte , en qualité de Versificateur , mais que la Motte aurait le pas , toutes les fois qu'il s'agirait d'esprit & de raison.

Ces deux hommes si différens n'avaient pas fait quatre pas , que l'un pâlit de colère , & l'autre tressaillit de joie à l'aspect d'un homme , qui était depuis longtems dans ce Temple , tantôt à une place , tantôt à une autre.

C'était le discret Fontenelle ,
Qui par les beaux-arts entouré ,
Répandait sur eux , à son gré ,
Une clarté douce & nouvelle.
D'une planète , à tire d'aile ,
En ce moment il revenait
Dans ces lieux où le Goût tenait
Le siège heureux de son empire.
Avec Quinault il badinait ,
Avec Mairan il raisonnait ,
D'une main légère il prenait
Le compas , la plume & la lire.

Eh quoi ! cria Rousseau , je verrai ici cet homme contre qui j'ai fait tant d'épigrammes ? Quoi ! le bon Goût souffrira dans son Temple l'Auteur des *Lettres du Ch. d'Her.* **, d'une *Passion d'Automne* , d'un *Clair de Lune* , d'un *Ruisseau Amant de la Prairie* , de la *Tragédie d'Aspar* , d'*Endymion* , &c. Eh non , dit la Critique ; ce n'est pas l'Auteur de tout cela que tu vois , c'est celui des *Mondes* , livre qui aurait dû t'instruire , de *Théris* & de *Pélée* , Opéra qui excite inutilement ton envie ; de l'*Histoire de l'Académie des Sciences* , que tu n'es pas à portée d'entendre.

Rousseau alla faire une épigramme ; & Fontenelle le regarda avec cette compassion philosophique qu'un esprit éclairé & étendu ne peut s'empêcher d'avoir pour un homme qui ne fait que rimer , & il alla prendre paisiblement sa place entre Lucrèce & Leibnitz n.) Je demandai , pourquoi Leibnitz était là ? On me répondit que c'était pour avoir fait d'affez bons
vers

vers Latins , quoiqu'il fût Métaphysicien & Géomètre ; & que la Critique le souffrait en cette place , pour tâcher d'adoucir , par cet exemple , l'esprit dur de la plupart de ses confrères.

Cependant la Critique se tournant vers l'Auteur des *Mondes* , lui dit : Je ne vous reprocherai pas certains Ouvrages de votre jeunesse , comme font ces Cyniques jaloux ; mais je suis la Critique , vous êtes chez le Dieu du Goût ; & voici ce que je vous dis de la part de ce Dieu , du Public , & de la mienne ; car nous sommes , à la longue , toujours tous trois d'accord ;

Votre Muse sage & riant
Devrait aimer un peu moins l'art :
Ne la gêtez point par le fard ,
Sa couleur est assez brillante.

A l'égard de Lucrèce , il rougit d'abord en voyant le Cardinal son ennemi ; mais à peine l'eut-il entendu parler , qu'il l'aima. Il courut à lui , & lui dit en très-beaux vers Latins , ce que je traduis ici en assez mauvais vers Français.

Aveugle que j'étais , je crus voir la nature.
Je marchai dans la nuit , conduit par Epicure.
J'adorai , comme un Dieu , ce mortel orgueilleux ,
Qui fit la guerre au Ciel , & détrôna les Dieux.
L'ame ne me parut qu'une faible étincelle ,
Que l'instant du trépas dissipe dans les airs.
Tu m'as vaincu , je cède , & l'ame est immortelle ,
Aussi-bien que ton nom , mes écrits , & tes vers.

Le Cardinal répondit à ce compliment très flatteur dans la langue de Lucrèce. Tous les Poètes Latins qui étaient là , le prirent pour un ancien Romain , à son air & à son style ; mais les Poètes Français sont fort fâchés qu'on fasse des vers dans une langue qu'on ne parle plus , & disent que puisque Lucrèce , né à Rome , embellissait Epicure en Latin , son adversaire né à Paris , devait le combattre en Français. Enfin , après beaucoup de ces retardemens agréables , nous arrivâmes jusqu'à l'Autel , & jusqu'au trône du Dieu du Goût.

Tom. I.

Ccc

Je vis ce Dieu qu'en vain j'implore,
 Ce Dieu charmant que l'on ignore,
 Quand on cherche à le définir ;
 Ce Dieu qu'on ne fait point servir ,
 Quand avec scrupule on l'adore ,
 Que la Fontaine fait sentir ,
 Et que Vadius cherche encore.
 Il se plaisait à consulter
 Ces graces simples & naïves ,
 Dont la France doit se vanter ;
 Ces graces piquantes & vives ,
 Que les Nations attentives
 Voulurent souvent imiter ;
 Qui de l'art ne sont point captives ,
 Qui régnaient jadis à la Cour ,
 Et que la nature & l'amour
 Avaient fait naître sur nos rives :
 Il est toujours environné
 De leur troupe tendre & légère ;
 C'est par leurs mains qu'il est orné ,
 C'est par leurs charmes qu'il fait plaire ;
 Elles-mêmes l'ont couronné
 D'un diadème qu'au Parnasse
 Composâ jadis Apollon ,
 Du laurier du divin Maron ,
 Du lierre & du myrte d'Horace ,
 Et des roses d'Anacréon.

Sur son front règne la sagesse ;
 Le sentiment & la finesse
 Brillent tendrement dans ses yeux ;
 Son air est vif , ingénieux ;
 Il vous ressemble enfin , Sylvie ,
 A vous que je ne nomme pas ,
 De peur des cris & des éclats
 De cent beautés que vos apas
 Font dessécher de jalousie.

Non loin de lui, Rollin dictait n)
 Quelques leçons à la jeunesse,
 Et, quoiqu'en robe, on l'écoutait,
 Chose assez rare à son espèce.
 Près de là, dans un cabinet,
 Que o) Girardon & le Puget
 Embellissaient de leur sculpture,
 Le Pouffin sagement peignait; p)
 Le Brun fièrement dessinait; q)
 Le Sueur entr'eux se plaçait; r)
 On l'y regardait sans murmure;
 Et le Dieu, qui de l'œil suivait
 Les traits de leur main libre & sûre,
 En les admirant, se plaignait
 De voir qu'à leur docte peinture,
 Malgré leurs efforts il manquait
 Le coloris de la nature.
 Sous ses yeux, des amours badins
 Ranimaient ces touches savantes,
 Avec un pinceau que leurs mains
 Trempaient dans les couleurs brillantes
 De la palette de Rubens. s)

Je fus fort étonné de ne pas trouver dans le Sanctuaire bien des gens qui passaient, il y a soixante ou quatre-vingt ans, pour être les plus chers favoris du Dieu du Gout. Les Pavillons, les Benferades, les Pelissons, les Segrais t), les St. Evremonds, les Balzacs, les Voitures, ne me parurent pas occuper les premiers rangs. Ils les avaient autrefois, me dit un de mes guides; ils brillaient avant que les beaux jours des Belles-Lettres fussent arrivés; mais peu-à-peu ils ont cédé aux véritablement grands-hommes. Ils ne font plus ici qu'une assez médiocre figure. En effet, la plupart n'avaient guères que l'esprit de leur tems, & non cet esprit qui passe à la dernière postérité.

Déjà de leurs faibles écrits
 Beaucoup de graces sont ternies :

Ccc ij

Ils sont comptés encor au rang des beaux-esprits ,
Mais exclus du rang des génies.

Segrais voulut un jour entrer dans le Sanctuaire , en récitant ce vers de Despréaux :

Que Segrais dans l'élogue en charme les forêts.

Mais la Critique ayant lû , par malheur pour lui , quelques pages de son *Enéide* en vers Français , le renvoya assez durement , & laissa venir à sa place Madame u) de la Fayette , qui avait mis sous le nom de Segrais le Roman aimable de *Zaïde* , & celui de la *Princesse de Clèves*.

On ne pardonne pas à Pellisson d'avoir dit gravement tant de puérilités dans son Histoire de l'Académie Française , & d'avoir rapporté , comme des bons mots , des choses assez grossières. x) Le doux , mais faible Pavillon , fait sa cour humblement à Madame Deshoulières , qui est placée fort au-dessus de lui. L'inégal y) Saint-Evremond n'ose parler de vers à personne. Ballac assomme de longues phrases hyperboliques z) Voiture & Benferade , qui lui répondent par des pointes & des jeux de mots dont ils rougissent eux-mêmes le moment d'après. Je cherchais le fameux Comte de Buffy. Madame de Sévigné , qui est aimée de tous ceux qui habitent le Temple , me dit , que son cher cousin , homme de beaucoup d'esprit , un peu trop vain , n'avait jamais pu réussir à donner au Dieu du Goût cet excès de bonne opinion que le Comte de Buffy avait de Messire Roger de Rabutin.

Buffy , qui s'estime & qui s'aime ,
Jusqu'au point d'en être ennuyeux ,
Est censuré dans ces beaux lieux ,
Pour avoir d'un ton glorieux
Parlé trop souvent de lui-même. aa)
Mais son fils , son aimable fils ,
Dans le Temple est toujours admis ;
Lui , qui sans flatter , sans médire ,
Toujours d'un aimable entretien ,

Sans le croire , parle aussi - bien
 Que son père croyait écrire,
 Je vis arriver en ce lieu
 Le brillant Abbé de Chaulieu ,
 Qui chantait en sortant de table.
 Il osait caresser le Dieu ,
 D'un air familier , mais aimable.
 Sa vive imagination
 Prodiguait dans sa douce yvresse
 Des beautés sans correction , *bb*)
 Qui choquaient un peu la justesse ,
 Mais respiraient la passion.
cc) La Fare , avec plus de mollesse ;
 En baissant sa lyre d'un ton ,
 Chantait auprès de sa maîtresse
 Quelques vers sans précision ,
 Que le plaisir & la paresse
 Dictaient sans l'aide d'Apollon.
 Auprès d'eux , le vif Hamilton , *dd*)
 Toujours armé d'un trait qui blesse ,
 Méditait de l'humaine espèce ,
 Et même d'un peu mieux , dit-on.
 L'aîné , le tendre Saint Aulaire , *ee*)
 Plus vieux encor qu'Anacréon ,
 Avait une voix plus légère ;
 On voyait les fleurs de Cythère ,
 Et celles du sacré vallon ,
 Orner sa tête octogenaire.

Le Dieu aimait fort tous ces Messieurs , & surtout ceux qui ne se piquaient de rien ; il avertissait Chaulieu , de ne se croire que le premier des Poètes négligés , & non pas le premier des bons Poètes.

Ils faisaient conversation avec quelques-uns des plus aimables hommes de leur tems. Ces entretiens n'ont ni l'affectation de l'Hôtel de Rambouillet *ff*) , ni le tumulte qui règne parmi nos jeunes étourdis.

Ccc iij

On y fait fuir également
 Le précieux, le pédantisme ,
 L'air empesté du syllogisme ,
 Et l'air fou de l'emportement.
 C'est là qu'avec grace on allie
 Le vrai savoir à l'enjouement ,
 Et la justesse à la saillie.
 L'esprit en cent façons se plie ;
 On fait lancer , rendre , effuyer
 Des traits d'aimable raillerie ;
 Le bon sens , de peur d'ennuyer ,
 Se déguise en plaisanterie.

Là se trouvait Chapelle , ce génie plus débauché encor que délicat , plus naturel que poli , facile dans ses vers , incorrect dans son style , libre dans ses idées. Il parlait toujours au Dieu du Gout sur les mêmes rimes. On dit que ce Dieu lui répondit un jour :

Réglez mieux votre passion
 Pour ces syllabes enfilées ,
 Qui chez Richelet étalées ,
 Quelquefois sans invention ,
 Disent avec profusion
 Des riens en rimes redoublées.

Ce fut parmi ces hommes aimables , que je rencontrai le Président de Maisons , homme très-éloigné de dire des riens , homme aimable & solide , qui avait aimé tous les Arts.

O transports ! ô plaisirs ! ô moment pleins de charmes !
 Cher Maisons , m'écriai-je , en l'arrosant de larmes ,
 C'est toi que j'ai perdu , c'est toi que le trépas ,
 A la fleur de tes ans , vint frapper dans mes bras.
 La mort , l'affreuse mort fut sourde à ma prière.
 Ah ! puisque le Destin nous voulait séparer ,
 C'était à toi de vivre , à moi seul d'expirer.

Hélas ! depuis le jour où j'ouvris la paupière ,
 Le Ciel pour mon partage a choisi les douleurs ;
 Il sème de chagrins ma pénible carrière ;
 La tienne était brillante & couverte de fleurs.
 Dans le sein des plaisirs , des arts & des honneurs ,
 Tu cultivais en paix les fruits de ta sagesse ;
 Ta vertu n'était point l'effet de ta faiblesse ;
 Je ne te vis jamais offusquer ta raison
 Du bandeau de l'exemple & de l'opinion.
 L'homme est né pour l'erreur ; on voit la molle argile ,
 Sous la main du potier , moins souple & moins docile ,
 Que l'ame n'est flexible aux préjugés divers ,
 Précepteurs ignorans de ce faible Univers.
 Tu bravas leur empire , & tu ne sus te rendre
 Qu'aux paisibles douceurs de la pure amitié ;
 Et dans toi la nature avait associé
 A l'esprit le plus ferme , un cœur facile & tendre.

Parmi ces gens d'esprit nous trouvâmes quelques Jésuites.
 Un Janséniste dira , que les Jésuites se fourent partout ; mais
 le Dieu du Goût reçoit aussi leurs ennemis , & il est assez
 plaissant de voir dans ce Temple Bourdaloue qui s'entretient
 avec Pascal sur le grand art de joindre l'éloquence au raisonnement.
 Le P. Bouhours est derrière eux , marquant sur
 des tablettes toutes les fautes de langage , & toutes les négligences qui leur échappent.

Le Cardinal ne put s'empêcher de dire au P. Bouhours :

Quittez d'un censeur pointilleux
 La pédantesque diligence ;
 Aimons jusqu'aux défauts heureux
 De leur mâle & libre éloquence.
 J'aime mieux errer avec eux ,
 Que d'aller , censeur scrupuleux ,
 Peser des mots dans ma balance.

Cela fut dit avec beaucoup plus de politesse que je ne le

rapporte ; mais nous autres Poètes , nous sommes souvent très impolis pour la commodité de la rime.

Je ne m'arrêterai pas dans ce Temple à voir les seuls beaux esprits.

Vers enchanteurs , exacte prose ,
Je ne me borne point à vous.
N'avoir qu'un goût est peu de chose :
Beaux - Arts , je vous invoque tous !
Musique , danse , architecture ,
Art de graver , docte peinture ,
Que vous m'inspiriez de desirs !
Beaux - Arts , vous êtes des plaisirs ;
Il n'en est point qu'on doive exclure.

Je vis les Muses présenter tour-à-tour sur l'autel du Dieu ; des livres , des desseins , & des plans de toute espèce. On voit sur cet autel le plan de cette belle façade du Louvre , dont on n'est point redevable au Cavalier Bernini , qu'on fit venir inutilement en France avec tant de frais , & qui fut construite par Perrault & par Louis le Vau , grands Artistes trop peu connus. Là est le dessin de la porte St. Denis , dont la plupart des Parisiens ne connaissent pas plus la beauté , que le nom de François Blondel , qui acheva ce monument. Cette admirable fontaine gg,) qu'on regarde si peu , & qui est ornée des précieuses sculptures de Jean Gougeon , mais qui le cède en tout à l'admirable fontaine de Bouchardon , & qui semble accuser la grossière rusticité de toutes les autres. Le portail de Saint Gervais , chef-d'œuvre d'Architecture , auquel il manque une église , une place , & des admirateurs , & qui devrait immortaliser le nom de Desbrosses , encor plus que le Palais du Luxembourg qu'il a aussi bâti. Tous ces monumens négligés par un vulgaire toujours barbare , & par les gens du monde toujours légers , attirent souvent les regards du Dieu.

On nous fit voir ensuite la Bibliothèque de ce Palais enchanté ; elle n'était pas ample. On croira bien , que nous n'y trouvâmes pas

L'amas

L'amas curieux & bizarre
 De vieux manuscrits vermoulus ,
 Et la fuite inutile & rare
 D'Ecrivains qu'on n'a jamais lus.
 Le Dieu daigna de sa main même
 En leur rang placer ces Auteurs ,
 Qu'on lit , qu'on estime & qu'on aime ,
 Et dont la sagesse suprême
 N'a ni trop ni trop peu de fleurs.

Presque tous les livres y sont corrigés & retranchés de la main des Muses. On y voit entr'autres , l'ouvrage de Rabelais , réduit tout au plus à un demi-quart.

Marot , qui n'a qu'un style , & qui chante du même ton les Psaumes de David & les merveilles d'Alix , n'a plus que huit ou dix feuilletts. Voiture & Sarrazin n'ont pas , à eux deux , plus de soixante pages.

Tout l'esprit de Bayle se trouve dans un seul tome , de son propre aveu ; car ce judicieux Philosophe , ce Juge éclairé de tant d'Auteurs & de tant de Sectes , disait souvent , qu'il n'aurait pas composé plus d'un *in-folio* , s'il n'avait écrit que pour lui , & non pour les Libraires. *ii*)

Enfin , on nous fit passer dans l'intérieur du Sanctuaire. Là les mystères du Dieu furent dévoilés : là je vis ce qui doit servir d'exemple à la postérité : un petit nombre de véritablement grands-hommes s'occupaient à corriger ces fautes de leurs écrits excellens , qui seraient des beautés dans les écrits médiocres.

L'aimable Auteur du *Télémaque* retranchait des répétitions , & des détails inutiles dans son Roman moral , & rayait le titre de Poème épique que quelques zélés indiscrets lui donnent ; car il avoué sincèrement qu'il n'y a point de poème en prose.

L'éloquent Bossuet voulait bien rayer quelques familiarités échappées à son génie vaste , impétueux & facile , lesquelles déparent un peu la sublimité de ses Oraisons funèbres ; & il est à remarquer qu'il ne garantit point tout ce qu'il a dit de la prétendue sagesse des anciens Egyptiens.

Ce grand, ce sublime Corneille,
 Qui plut bien moins à notre oreille,
 Qu'à notre esprit qu'il étonna :
 Ce Corneille qui crayonna *kk*)
 L'ame d'Auguste, de Cinna,
 De Pompée & de Cornélie,
 Jettait au feu sa Pulchérie,
 Agéfilas & Suréna,
 Et sacrifiait, sans faiblesse,
 Tous ses enfans infortunés,
 Fruits languissans de sa vieillesse,
 Trop indignes de leurs aînés.

Plus pur, plus élégant, plus tendre,
 Et parlant au cœur de plus près,
 Nous attachant sans nous surprendre,
 Et ne se démentant jamais,
 Racine observe les portraits
 De Bajazet, de Xipharès,
 De Britannicus, d'Hippolite.
 A peine il distingue leurs traits;
 Ils ont tous le même mérite;
 Tendres, galans, doux & discrets;
 Et l'amour qui marche à leur suite,
 Les croit des courtisans Français.

Toi, favori de la Nature,
 Toi, la Fontaine, auteur charmant,
 Qui bravant & rime & mesure,
 Si négligé dans ta parure,
 N'en avais que plus d'agrément :
 Sur tes écrits inimitables,
 Di-nous quel est ton sentiment ;
 Eclaire notre jugement
 Sur tes contes & sur tes fables.

La Fontaine, qui avait conservé la naïveté de son caractère, & qui dans le Temple du Gout joignait un sentiment

éclairé à cet heureux & singulier instinct , qui l'inspirait pendant sa vie , retranchait quelques - unes de ses fables. Il accourcissait presque tous ses contes , & déchirait les trois quarts d'un gros recueil d'œuvres posthumes imprimées par ces éditeurs qui vivent des sotises des morts.

Là régnait Despréaux , leur maître en l'art d'écrire ,
Lui qu'arma la raison des traits de la satire ,
Qui , donnant le précepte & l'exemple à la fois ,
Etablit d'Apollon les rigoureuses loix.
Il revoit ses enfans avec un œil sévère ;
De la triste *Equivoque* il rougit d'être père ;
Et rit des traits manqués du pinceau faible & dur ,
Dont il défigura le vainqueur de Namur ;
Lui-même il les efface , & semble encor nous dire ,
Ou sachez vous connaître , ou gardez - vous d'écrire.

Despréaux , par un ordre exprès du Dieu du Goût , se réconciliait avec Quinault , qui est le Poète des Graces , comme Despréaux est le Poète de la raison.

Mais le sévère Satyrique
Embrassait encor , en grondant ,
Cet aimable & tendre lyrique ,
Qui lui pardonnait en riant.

Je ne me réconcilie point avec vous , disait Despréaux , que vous ne conveniez , qu'il y a bien des fadeurs dans ces Opéra si agréables. Cela peut bien être , dit Quinault ; mais avouez aussi , que vous n'eussiez jamais fait *Atys* , ni *Armide*.

Dans vos scrupuleuses beautés
Soyez vrai , précis , raisonnable :
Que vos écrits soient respectés ;
Mais permettez - moi d'être aimable.

Après avoir salué Despréaux , & embrassé tendrement Quinault , je vis l'inimitable Molière , & j'osai lui dire :

D d d ij

Le sage , le discret Tércnce ,
 Est le premier des traducteurs :
 Jamais dans sa froide élégance ,
 Des Romains il n'a peint les mœurs :
 Tu fus le Peintre de la France.
 Nos bourgeois à fots préjugés
 Nos petits Marquis rengorgés ,
 Nos Robins toujours arrangés ,
 Chez toi venaient se reconnaître ;
 Et tu les aurais corrigés ,
 Si l'esprit humain pouvait l'être.

Ah ! disait-il , pourquoi ai-je été forcé d'écrire quelquefois pour le peuple ? Que n'ai-je toujours été le maître de mon tems ! J'aurais trouvé des dénouemens plus heureux ; j'aurais moins fait descendre mon génie au bas Comique.

C'est ainsi que tous ces Maîtres de l'Art montraient leur supériorité , en avouant ces erreurs auxquelles l'humanité est soumise , & dont nul grand-homme n'est exempt.

Je connus alors que le Dieu du Goût est très-difficile à satisfaire , mais qu'il n'aime point à demi. Je vis , que les ouvrages qu'il critique le plus en détail , sont ceux qui en tout lui plaisent davantage.

Nul Auteur avec lui n'a tort ,
 Quand il a trouvé l'art de plaire ;
 Il le critique sans colère ,
 Il l'applaudit avec transport.
 Melpomène étalant ses charmes ,
 Vient lui présenter ses héros ,
 Et c'est en répandant des larmes
 Que ce Dieu connaît leurs défauts.
 Malheur à qui toujours raisonne ,
 Et qui ne s'attendrit jamais !
 Dieu du Goût , ton divin palais
 Est un séjour qu'il abandonne.

Quand mes conducteurs s'en retournèrent , le Dieu leur parla à-peu-près dans ce sens ; car il ne m'est pas donné de dire ses propres mots.

Adieu , mes plus chers favoris ,
Comblés des faveurs du Parnasse ;
Ne souffrez pas que dans Paris
Mon rival usurpe ma place.

Je fais qu'à vos yeux éclairés
Le faux-goût tremble de paraître ;
Si jamais vous le rencontrez ,
Il est aisé de le connaître.

Toujours accablé d'ornemens ,
Composant sa voix , son visage ;
Affecté dans ses agrémens ,
Et précieux dans son langage.

Il prend mon nom , mon étendart ;
Mais on voit assez l'imposture ;
Car il n'est que le fils de l'Art ,
Moi , je le suis de la Nature.

N O T E S.

a) **C**et ouvrage fut composé en 1731. Il en a été fait plusieurs éditions : celle-ci est incomparablement la meilleure, la plus ample & la plus correcte.

b) L'anti-Lucrèce n'avait point encor été imprimé ; mais on en connaissait quelques morceaux , & cet ouvrage avait une très-grande réputation.

c) L'Abbé de Rotelin de l'Académie Française.

d) Dacier avait une littérature fort grande ; il connaissait tout des Anciens , hors la grace & la finesse : ses commentaires ont partout de l'érudition , & jamais de goût ; il traduit grossièrement les délicatesses d'Horace.

Si Horace dit à sa maîtresse : *Miseri, quibus intentata nites* : Dacier dit : *Malheureux ceux qui se laissent attirer par cette bonace, sans vous connaître.* Il traduit : *Nunc est bibendum, nunc pede libero pulsanda tellus* : *C'est à présent qu'il faut boire, & que sans rien craindre il faut danser de toute sa force. Mox juniores querit adulteros* : *Elles ne sont pas plutôt mariées, qu'elles cherchent de nouveaux galans.* Mais quoiqu'il défigure Horace, & que ses notes soient d'un savant peu spirituel, son livre est plein de recherches utiles, & on loue son travail, en voyant son peu de génie.

e) Saumaïse est un Auteur savant qu'on ne lit plus guères. Il com-

mence ainsi sa défense du Roi d'Angleterre Charles I. „ Anglais, qui „ vous renvoyez les têtes des Rois „ comme des *balles de paume*, qui „ jouez à la boule avec des *couronnes*, „ & qui vous servez de *sceptres com-* „ *me de marottes.*

f) Vateau est un Peintre Flamand, qui a travaillé à Paris, où il est mort il y a quelques années. Il a réussi dans les petites figures qu'il a dessinées, & qu'il a très-bien groupées ; mais il n'a jamais rien fait de grand, il en était incapable.

g) Scuderi était, comme de raison, ennemi déclaré de Corneille. Il avait une cabale qui le mettait fort au-dessus de ce père du Théâtre. Il y a encor un mauvais ouvrage de Sarrazin, fait pour prouver que je ne fais quelle pièce de Scuderi, nommée *l'Amour tyrannique*, était le chef-d'œuvre de la Scène Française. Ce Scuderi se vantait, qu'il y avait eu quatre portiers tués a une de ses pièces, & il disait qu'il ne céderait à Corneille, qu'en cas qu'on eût tué cinq portiers aux Cids & aux Horaces.

A l'égard de Pradon, on fait, que sa *Phèdre* fut d'abord beaucoup mieux reçue que celle de Racine, & qu'il falut du tems pour faire céder la cabale au mérite.

b) Beaucoup de mauvais livres sont imprimés avec des approbations pleines d'éloges.

i) Houdard de la Motte fit en

1728. un *Œdipe* en prose, & un *Œdipe* en vers. A l'égard de son *Œdipe* en prose, personne, que je sache, n'a pu le lire. Son *Œdipe* en vers fut joué trois fois. Il est imprimé avec ses autres œuvres dramatiques, & l'Auteur a eu soin de mettre dans un avertissement, que cette pièce a été interrompue au milieu du plus grand succès. Cet Auteur a fait d'autres ouvrages estimés, quelques Odes très-belles, de jolis Opéra, & des Dissertations très-bien écrites.

k) Vers de Roufféau.

l) Vers du même.

m) Vers du même.

n) Leibnitz, né à Leipzick le 23. Juin 1664, mort à Hanovre le 14. Novembre 1716. Nul homme de lettres n'a fait tant d'honneur à l'Allemagne. Il était plus universel que Newton, quoiqu'il n'ait peut-être pas été si grand Mathématicien. Il joignait à une profonde étude de toutes les parties de la Physique, un grand goût pour les belles-lettres; il faisait même des vers Français. Il a paru s'égarer en Métaphysique; mais il a cela de commun avec tous ceux qui ont voulu faire des systèmes. Au reste, il dut sa fortune à sa réputation. Il jouissait de grosses pensions de l'Empereur d'Allemagne, de celui de Moscovie, du Roi d'Angleterre, & de plusieurs autres Souverains.

o) Charles Rollin, ancien Recteur de l'Université & Professeur Royal, est le premier homme de l'Université, qui ait écrit purement en Français pour l'instruction de la jeunesse, & qui ait recommandé l'étude de notre langue, si nécessaire, &

cependant si négligée dans les écoles. Son livre du *Traité des Etudes* respire le bon goût, & la saine littérature presque partout. On lui reproche seulement de descendre dans des minuties. Il ne s'est guères éloigné du bon goût que quand il a voulu plaisanter, *Tom. III. pag. 305.* en parlant de Cyrus: *Aussi-tôt, dit-il, on équipe le petit Cyrus en écabançon; il s'avance gravement, la serviette sur l'épaule, & tenant la coupe délicatement entre trois doigts: J'ai appréhendé, dit le petit Cyrus, que cette liqueur ne fût du poison. Comment cela? Oui, mon papa. Et en un autre endroit, en parlant des jeux qu'on peut permettre aux enfans: Une balle, un ballon, un sabot, sont fort de leur goût. Depuis le toit jusqu'à la cave, tout parlait Latin chez Robert Etienne. Il serait à souhaiter qu'on corrigéât ces mauvaises plaisanteries dans la première édition qu'on fera de ce livre, si estimable d'ailleurs.*

p) Girardon mettait dans ses statues plus de grace, & le Puget plus d'expression. Les bains d'Apollon sont de Girardon; mais il n'a pas fait les chevaux, ils sont de Maré, Sculpteur digne d'avoir mêlé ses travaux avec Girardon. Le Milon & le gladiateur sont du Puget.

q) Le Pouffin, né aux Andelis en 1594. n'eut de maître que son génie, & quelques estampes de Raphaël, qui lui tombèrent entre les mains. Le désir de consulter la belle nature dans les antiques, le fit aller à Rome, malgré les obstacles qu'une extrême pauvreté mettrait à ce voyage. Il y fit beaucoup de chefs-d'œuvre, qu'il ne vendait

que sept écus pièce. Appelé en France par le Secrétaire d'Etat Desnoyers, il y établit le bon goût de la peinture : mais persécuté par ses envieux, il s'en retourna à Rome, où il mourut avec une grande réputation, & sans fortune. Il a sacrifié le coloris à toutes les autres parties de la peinture. Ses Sacremens sont trop gris : cependant il y a dans le cabinet de Mgr. le Duc d'Orléans un ravissement de St. Paul, du Pouffin, qui fait pendant avec la vision d'Ezechiel, de Raphael, & qui est d'un coloris assez fort. Ce tableau n'est point déparé du tout par celui de Raphael ; & on les voit tous deux avec un égal plaisir.

r) Le Brun, disciple de Vouet, n'a péché que dans le coloris. Son tableau de la famille d'Alexandre est beaucoup mieux coloré que ses batailles. Ce Peintre n'a pas un si grand goût de l'antique, que le Pouffin & Raphael ; mais il a autant d'invention que Raphael, & plus de vivacité que le Pouffin. Les estampes des batailles d'Alexandre sont plus recherchées que celles des batailles de Constantin par Raphael & par Jules Romain.

s) Eustache le Sueur était un excellent Peintre, quoiqu'il n'eût point été en Italie. Tout ce qu'il a fait était dans le grand goût ; mais il manquait encor de beau coloris.

Ces trois Peintres sont à la tête de l'école Française.

t) Rubens égale le Titien pour le coloris ; mais il est fort au-dessous de nos Peintres Français pour la correction du dessin.

u) Segrais est un Poète très-faible ; on ne lit point ses élogues ,

quoique Boileau les ait vantées. Son *Entée* est du style de Chapelain. Il y a un Opéra de lui ; c'est Rolland & Angelique, sous le titre de *L'Amour guéri par le temps*. On voit ces vers dans le prologue :

Pour couronner leur fête

En cette fête,

Allons dans nos jardins,

Avec les lis de Charlemagne,

Assembler les jasmins,

Qui parfument l'Espagne.

La *Zaïde* est un Roman purement écrit, & entre les mains de tout le monde ; mais il n'est pas de lui.

x) Voici ce que Mr. Huet, Evêque d'Avranches, rapporte, pag. 204. de ses Commentaires, édition d'Amsterdam : „ Madame de la Fayette „ négligea si fort la gloire qu'elle „ méritait, qu'elle laissa sa *Zaïde* passer sous le nom de Segrais : & „ lorsque j'eus rapporté cette anecdote, quelques amis de Segrais, „ qui ne savaient pas la vérité, se „ plaignirent de ce trait, comme d'un „ outrage fait à sa mémoire. Mais „ c'était un fait dont j'avais été longtemps témoin oculaire, & c'est ce „ que je suis en état de prouver par „ plusieurs lettres de Madame de la „ Fayette, & par l'original du manuscrit de la *Zaïde*, dont elle m'en voyait les feuilles à mesure qu'elle „ les composait.

y) Voici ce que Pelisson rapporte comme des bons mots. Sur ce qu'on parlait de marier Voiture, fils d'un Marchand de vin, à la fille d'un Pourvoyeur de chez le Roi :

O que ce beau couple d'amans

L'a goûté de contentement !

Que

*Que leurs délices seront grandes !
Ils seront toujours en festin ;
Car si la PROU fournit les viandes ,
VOITURE fournira le vin.*

Il ajoute que Madame Desloges jouant au jeu des Proverbes, dit à Voiture : „ Celui-ci ne vaut rien, „ percez-nous en d'un autre. „ Son histoire de l'Académie est remplie de pareilles minuties, écrites languissamment : & ceux qui lisent ce livre sans prévention, sont bien étonnés de la réputation qu'il a eue. Mais il y avait alors quarante personnes intéressées à le louer.

2) On fait à quel point St. Evremond était mauvais poète. Ses comédies sont encor plus mauvaises. Cependant il avait tant de réputation, qu'on lui offrit cinq cent louis pour imprimer sa comédie de *Sir Politik*.

na) Voiture est celui de tous ces illustres du tems passé, qui eut le plus de gloire, & celui dont les ouvrages le méritent le moins, si vous en exceptez quatre ou cinq petites pièces de vers, & peut-être autant de lettres. Il passait pour écrire des lettres mieux que Pline, & ses lettres ne valent guères mieux que celles de le Pays & de Bourfaut. Voici quelques-uns de ses traits : „ Lorf- „ que vous me déchirez le cœur & „ que vous le mettez en mille pièces, il n'y en a pas une qui ne soit à vous, & un de vos souris confit mes plus amères douleurs. „ Le regret de ne vous plus voir „ me coûte, sans mentir, plus de cent mille larmes. Sans mentir, „ je vous conseille de vous faire Roi „ de Madère. Imaginez-vous le plaisir d'avoir un Royaume tout de
Tom. I.

„ sucre. A dire le vrai nous y vivrions avec beaucoup de douceur. „ Il écrit à Chapelain : „ Et notez „ quand il me vient en la pensée, „ que c'est au plus judicieux homme „ de notre siècle, au père de la *Lionne* & de la *Pucelle* que j'écris, les „ cheveux me dressent si fort à la „ tête qu'il semble d'un hérisson. „ Souvent rien n'est si plat que sa poésie.

*Nous trouvâmes près Sercotte ,
Ces étrange, & vrai pourtant,
Des haufsi qu'on voyait broustant
Dessus le haut d'une motte ,
Et plus bas quelques cochons ,
Et bon nombre de moutons.*

Cependant Voiture a été admiré, parce qu'il est venu dans un tems où l'on commençait à sortir de la barbarie, & où l'on courait après l'esprit sans le connaître. Il est vrai, que Despréaux l'a comparé à Horace : mais Despréaux était alors jeune. Il payait volontiers ce tribut à la réputation de Voiture, pour attaquer celle de Chapelain, qui passait alors pour le plus grand génie de l'Europe ; & Despréaux a retracté depuis ces éloges.

bb) Il écrivit au Roi : Sire, un homme comme moi, qui a de la naissance, de l'esprit & du courage... J'ai de la naissance, & l'on dit que j'ai de l'esprit pour faire estimer ce que je dis.

cc) L'Abbé de Chaulieu dans une épître au Marquis de la Fare, connue dans le public sous le titre du *Déiste*, dit :

*J'ai vu de près le Styx, j'ai vu les Euménides
Déjà venaient frapper mes oreilles timides
Les affreux cris du chien de l'empire des morts.*
Ecc

Le moment d'après il fait le portrait d'un Confesseur, & parle d'un Dieu d'Israël.

*Lorsqu'au bord de mon lit une voix menaçante
Des volontés du Ciel interprète l'assante.*

Voilà bien le Confesseur. Dans une autre pièce sur la Divinité, il dit :

*D'un Dieu, moteur de tout, j'adore l'exigence :
Ainsi l'on doit passer avec tranquillité
Les ans que nous départ l'aveugle destinée.*

Ces remarques sont exactes, & Mr. de St. Marc s'est trompé en disant dans son édition de Chaulieu qu'elles ne l'étaient pas. On trouve dans ses poésies beaucoup de contradictions pareilles. Il n'y a pas trois pièces écrites avec une correction continue ; mais les beautés de sentiment & d'imagination, qui y sont répandues, en rachètent les défauts.

L'Abbé de Chaulieu mourut en 1720. âgé de près de quatre-vingt ans, avec beaucoup de courage d'esprit.

dd) Le Marquis de la Fare, Auteur des Mémoires qui portent son

nom, & de quelques pièces de poésie, qui respirent la douceur de ses mœurs, était plus aimable homme, qu'aimable Poète. Il est mort en 1718. Ses poésies sont imprimées à la suite des œuvres de l'Abbé de Chaulieu, son intime ami, avec une préface très-partiale & pleine de défauts.

ee) Le Comte Antoine Hamilton, né à Caen en Normandie, a fait des vers pleins de feu & de légèreté. Il était fort satyrique.

ff) Mr. de St. Aulaire, à l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans, faisait encor des chansons aimables.

gg) Despréaux alla réciter ses ouvrages à l'Hôtel de Rambouillet. Il y trouva Chapelain, Cottin, & quelques gens de pareil goût, qui le reçurent fort mal.

hh) La fontaine St. Innocent ; l'architecture est de Lescot, Abbé de Claigni, & les sculptures de Jean Gougeon.

ii) C'est ce que Bayle lui-même écrivit au sieur des Maizeaux.

kk) Terme dont Corneille se sert dans une de ses épitres.

L E T T R E
A M. D E C * * * ,
S U R
LE TEMPLE DU GOUT.

MONSIEUR, vous avez vû, & vous pouvez rendre témoignage comment cette bagatelle fut conçue & exécutée. C'était une plaisanterie de société. Vous y avez eu part comme un autre ; chacun fournissait ses idées ; & je n'ai guères eu d'autre fonction que celle de les mettre par écrit.

M. de ** disait que c'était dommage que Bayle eût enflé son Dictionnaire de plus de deux cent articles de Ministres & de Professeurs Luthériens ou Calvinistes ; qu'en cherchant l'article de *César*, il n'avait rencontré que celui de *Jean Césarius*, Professeur à Cologne ; & qu'au lieu de *Scipion*, il avait trouvé six grandes pages sur *Gérard Scioppius*. De-là on concluait, à la pluralité des voix, à réduire Bayle en un seul tome, dans la Bibliothèque du Temple du Gout.

Vous m'assuriez tous que vous aviez été assez ennuyés en lisant l'histoire de l'Académie Française ; que vous vous intéressez fort peu à tous les détails des ouvrages de *Balefdeus*, de *Porchères*, de *Bardin*, de *Baudoin*, de *Faret*, de *Colletet*, & d'autres pareils grands hommes ; & je vous en crus sur votre parole. On ajoutait qu'il n'y a guères aujourd'hui de femmes d'esprit qui n'écrivent de meilleures lettres que Voiture ; on disait que Saint-Evremond n'aurait jamais dû faire de vers, & qu'on ne devait pas imprimer toute sa prose. C'est le sentiment du public éclairé ; & moi qui trouve toujours tous les livres trop longs, & sur-tout les miens, je réduisais aussi-tôt tous ces volumes à très-peu de pages.

Eee ij

Je n'étais en tout cela que le Secrétaire du public : si ceux qui perdent leur cause se plaignent, ils ne doivent pas s'adresser à celui qui a écrit l'arrêt.

Je fais que des politiques ont regardé cette innocente plaisanterie du *Temple du Goût* comme un grave attentat. Ils prétendent qu'il n'y a qu'un mal-intentionné qui puisse avancer, que le Château de Versailles n'a que sept croisées de face sur la cour, & soutenir que le Brun, qui était premier Peintre du Roi, a manqué de coloris.

Des rigoristes disent, qu'il est impie de mettre des filles de l'Opéra, Lucrèce & des Docteurs de Sorbonne, dans le *Temple du Goût*.

Des Auteurs, auxquels on n'a point pensé, crient à la satire, & se plaignent que leurs défauts sont désignés, & leurs grandes beautés passées sous silence ; crime irrémissible qu'ils ne pardonneront de leur vie ; & ils appellent le *Temple du Goût* un libelle diffamatoire.

On ajoute qu'il est d'une ame noire, de ne louer personne sans un petit correctif ; & que dans cet ouvrage dangereux nous n'avons jamais manqué de faire quelque égratignure à ceux que nous avons caressés.

Je répondrai en deux mots à cette accusation. Qui loue tout, n'est qu'un flatteur. Celui-là seul fait louer, qui loue avec restriction.

Ensuite, pour mettre de l'ordre dans nos idées, comme il convient dans ce siècle éclairé, je dirai qu'il faudrait un peu distinguer entre la *Critique*, la *Satyre* & le *Libelle*.

Dire que le *Traité des Études* est un livre à jamais utile, & que par cette raison même il en faut retrancher quelques plaisanteries, & quelques familiarités peu convenables à ce sérieux ouvrage : dire que les *Mondes* est un livre charmant & unique, & qu'on est fâché d'y trouver que *le jour est une beauté blonde, & la nuit une beauté brune*, & d'autres petites douceurs : voilà, je crois, de la critique.

Que Despréaux ait écrit :

... Pour trouver un auteur sans défaut,
La raison dit Virgile, & la rime Quinaut.

C'est de la satire , & de la satire même assez injuste en tout sens , (avec le respect que je lui dois) ; car la rime de *défaut* n'est point assez belle pour rimer avec *Quinaut* ; & il est aussi peu vrai de dire que Virgile est sans défaut , que de dire que Quinaut est sans naturel & sans graces.

Les *Couplets* de Rousseau , le *Masque de Laverne* , & telle autre horreur , certains ouvrages de Gacon ; voilà ce qui s'appelle un *Libelle diffamatoire*.

Tous les honnêtes gens qui pensent , sont *critiques* ; les malins sont *satyriques* ; les pervers sont des *libelles* : & ceux qui ont fait , avec moi , le *Temple du Goût* , ne sont assurément ni malins , ni méchans.

Enfin , voilà ce qui nous amusa pendant plus de quinze jours. Les idées se succédaient les unes aux autres ; on changeait tous les soirs quelque chose , & cela a produit sept ou huit *Temples du Goût* , absolument différens.

Un jour nous y mettions les étrangers , le lendemain nous n'admettions que les Français. Les Mafféi , les Popes , les Bononcini ont perdu à cela plus de cinquante vers , qui ne sont pas fort à regretter. Quoi qu'il en soit , cette plaisanterie n'était point du tout faite pour être publique.

Une des plus mauvaises & des plus infidèles copies d'un des plus négligés brouillons de cette bagatelle , ayant couru dans le monde , a été imprimée sans mon aveu ; & celui qui l'a donnée , quel qu'il soit , a très grand tort.

Peut-être fait-on plus mal encore de donner cette nouvelle édition : il ne faut jamais prendre le public pour le confident de ses amusemens ; mais la sottise est faite , & c'est un de ces cas où l'on ne peut faire que des fautes.

Voici donc une faute nouvelle ; & le public aura cette petite esquisse (si cela même peut en mériter le nom) telle qu'elle a été faite dans une société où l'on savait s'amuser sans la ressource du jeu , où l'on cultivait les belles-lettres sans esprit de parti , où l'on aimait la vérité plus que la satire , & où l'on savait louer sans flatterie.

S'il avait été question de faire un *Traité du Goût* , on aurait prié les *Côtes* & les *Beaufrancis* de parler d'Architecture , les *Coypels* de définir leur Art avec esprit , les *Destou-*

ches de dire quelles sont les graces de la Musique, les *Crébillons* de peindre la terreur qui doit animer le Théâtre : pour peu que chacun d'eux eût voulu dire ce qu'il fait, cela aurait fait un gros *in-folio* ; mais on s'est contenté de mettre en général les sentimens du public, dans un petit écrit sans conséquence, & je me suis chargé uniquement de tenir la plume.

Il me reste à dire un mot sur notre jeune Noblesse qui emploie l'heureux loisir de la paix à cultiver les Lettres & les Arts ; bien différente en cela des augustes Visigoths leurs ancêtres, qui ne savaient pas signer leurs noms. S'il y a encor dans notre Nation si polie, quelques barbares & quelques mauvais plaisans qui osent désapprouver des occupations si estimables, on peut assurer qu'ils en feraient autant, s'ils le pouvaient. Je suis très-persuadé que, quand un homme ne cultive point un talent, c'est qu'il ne l'a pas ; qu'il n'y a personne qui ne fit des vers, s'il était né Poète ; & de la Musicien, s'il était né Musicien.

Il faut seulement que les graves Critiques, aux yeux desquels il n'y a d'amusement honorable dans le Monde que le Lansqueneter & le Biribi, sachent que les Courtisans de Louis XIV., au retour de la conquête de Hollande en 1672., dansèrent à Paris sur le Théâtre de *Lully*, dans le jeu de paume de *Belleaire*, avec les Danseurs de l'Opéra, & que l'on n'osa pas en murmurer. A plus forte raison doit-on, je crois, pardonner à la jeunesse d'avoir eu de l'esprit dans un âge où l'on ne connaissait que la débauche.

OMNE TULIT PUNCTUM QUI MISCUIT UTILE DULCI.

Je suis, &c.

PRINCIPALES VARIANTES

D U

TEMPLE DU GOUT.

IL est bon a) que vous observiez de près un Dieu que vous voulez servir.

Vous l'avez pris pour votre maître ,
 Il l'est , ou du moins le doit être ;
 Mais vous l'encensez de trop loin ,
 Et nous allons prendre le soin
 De vous le faire mieux connaître.

Je remerciai Son Eminence de sa bonté , & je lui dis : Monseigneur , je suis extrêmement indiscret ; si vous me menez avec vous , je m'en vanterai à tout le monde :

Et , si dans son malin vouloir ,
 Quelque critique veut savoir
 En quels lieux , en quel coin du monde ,
 Est bâti ce divin manoir ,
 Que faudra-t-il que je réponde ?

Le Cardinal me répliqua que le Temple était dans le pays des beaux-Arts , qu'il voulait absolument que je l'y suivisse , & que je fisse ma relation avec sincérité ; que s'il arrivait qu'on se moquât un peu de moi , il n'y aurait pas grand mal à cela , & que je le rendrais bien , si je voulais. J'obéis , & nous partîmes.



a) C'est le Cardinal de Polignac qui adresse la parole à M. de Voltaire.

On repoussait plus fièrement ces hommes injustes & dangereux , ces ennemis de tout mérite , qui haïssent sincèrement ce qui réussit , de quelque nature qu'il puisse être. Leurs bouches distillent la médisance & la calomnie b). Ils disent que Télémaque est un libelle contre Louis XIV , & Esther une satire contre le Ministère : ils donnent de nouvelles clefs de la Bruyère ; ils inséquent tout ce qu'ils touchent.



Ah ! bon Dieu ! s'écria la Critique c), quel horrible jargon ! Elle fit ouvrir la porte pour voir l'animal qui avait un cri si singulier. Quel fut son étonnement , quand tout le monde lui dit que c'était Rousseau ! Elle lui ferma la porte au plus vite. Le rimeur désespéré lui criait dans son style Marotique :

Et ! montrez-vous un peu moins difficile :
J'ai , près de vous , mérité d'être admis :
Reconnaissez mon humeur & mon stile ;
Voici des vers contre tous mes amis.
O vous , Critique ! ô vous , Déesse utile !
C'était par vous que j'étais inspiré.
En tout pays , en tout tems abhorré ,
Je n'ai que vous désormais pour azile.

A ces paroles , la Critique fit ouvrir le Temple , parut d'un air de Juge , & parla ainsi au Cynique :

Rousseau , tu m'as trop méconnue :
Jamais ma candeur ingénue
A tes écrits n'a présidé.
Ne préten pas qu'un Dieu t'inspire ,
Quand ton esprit n'est possédé
Que du démon de la satire.



b) On a fait réellement ces reproches à Fénelon & à Racine , dans de misérables libelles que personne ne lit plus aujourd'hui , & auxquels

la malignité donna de la vogue dans leur tems.

c) Brekekeke , koax , koax , koax ,
koax. Vers de Rousseau.

Enfin ,

Enfin , après ces retardemens agréables , au milieu des beaux-Arts , des Muses , des Plaisirs mêmes , nous arrivâmes jusqu'à l'Autel & jusqu'au Trône du Dieu du Gout.

Je vis ce Dieu qu'en vain j'implore ,
Ce Dieu charmant que l'on ignore ,
Quand on cherche à le définir ;
Ce Dieu qu'on ne fait point servir ,
Quand avec scrupule on l'adore.
Il se plaisait à consulter
Ces graces , simples & naïves ,
Dont la France doit se vanter ;
Ces graces , piquantes & vives ,
Que les Nations attentives
Voulurent souvent imiter ;
Qui de l'art ne font point captives ,
Qui régnaient jadis à la Cour ,
Et que la nature & l'amour
Avaient fait naître sur nos rives.
Il est toujours environné
De leur troupe aimable & légère :
C'est par leurs mains qu'il est orné ,
C'est avec elles qu'il veut plaire.

Sur son front règne la sagesse ;
Son air est tendre , ingénieux :
Les Amours ont mis dans ses yeux
Le sentiment & la finesse.
Le More à ces autels chantait ,
Pélicier près d'elle exprimait
De Lully toute la tendresse ;
Légère & forte en sa souplesse ,
La vive Camargo *d*) sautait ,
A ces sons brillans d'allégresse ,

d) Mademoiselle Camargo , la première qui ait dansé comme un homme.

Et de Rebel & de Mouret.
 Le Couvreur e), plus loin , récitait,
 Avec cette grace divine ,
 Dont autrefois elle ajoutait
 De nouveaux charmes à Racine.

Colbert , l'amateur & le protecteur de tous les Arts , rassemblait autour de lui les connaisseurs. Tous félicitaient le Cardinal de Polignac f) sur ce Sallon de Marius , qu'il a déterré dans Rome , & dont il vient d'orner la France.

Colbert attachait souvent sa vue sur cette belle façade du Louvre , dont Perrault & le Vau se disputent encor l'invention. Il soupirait de ce qu'un si beau monument périssait sans être achevé. Ah ! disait-il , pourquoi a-t-on forcé la Nature pour faire du Château de Versailles un favori sans mérite , tandis qu'on pourrait , en achevant le Louvre , égaler en bon goût Rome ancienne & moderne ?

On voyait sur un Autel le plan du Luxembourg ; de ce portait si noble , auquel il manque une Place , une Eglise & des admirateurs ; de cette fontaine qui fut un chef-d'œuvre du goût dans un tems d'ignorance ; de cet arc de triomphe qu'on admirerait dans Rome , & auquel le nom vulgaire de la Porte St. Denis ôte tout son mérite auprès de la plupart des Parisiens. Cependant le Dieu s'amusait à faire construire le modèle d'un Palais parfait. Il joignait l'architecture du Palais de Maisons , au dedans de l'Hôtel de Laffay , dont il a conseillé lui-même la

e) Adrienne le Couvreur , la meilleure Actrice qu'ait jamais eu , avant elle , la Comédie Française pour le tragique , & la première qui ait introduit au Théâtre la déclamation naturelle.

f) M. de-Polignac ayant conjecturé qu'un certain terrain de Rome avait été autrefois la maison de Marius , fit fouiller dans cet endroit. L'on trouva , à plusieurs pieds sous

terre , un sallon entier , avec plusieurs statues très-bien conservées. Parmi ces statues , il y en a dix qui font une suite complète , & qui représentent Achille déguisé en fille à la Cour de Lycomède , & reconnu par l'artifice d'Ulysse. Cette collection est unique dans l'Europe , par la rareté & la beauté. A la mort du Cardinal de Polignac , le Roi de Prusse en fit l'acquisition.

situation, les proportions & les embellissemens au Maître aimable de cet édifice, & auquel il ajoutait quelques commodités.

Je demandais tout bas, pourquoi il y a eu, à proportion, moins de bons Architectes en France que de bons Sculpteurs ; & les Peintres ont toute la liberté de leur génie, au lieu que les Architectes sont souvent gênés par le terrain, & encor plus par le caprice du Maître. En second lieu, les Sculpteurs & les Peintres, faisant beaucoup plus d'ouvrages, ont bien plus d'occasions de se corriger. Cent particuliers étaient en état d'employer le pinceau du Poussin, de Jouvenet, de Santerre, de Boulogne, de Vatau ; & même aujourd'hui nos Peintres modernes travaillent presque tous pour de simples Citoyens ; mais il faut être Roi ou Surintendant pour exercer le génie d'un Mansard ou d'un Desbrosses : enfin, le succès du Peintre est dans le dessin de son tableau ; celui du Sculpteur est dans son modèle en terre : le modèle de l'Architecte, au contraire, est trompeur ; parce que le bâtiment, regardé ensuite à une plus grande distance, fait un effet tout différent, & que la perspective aérienne en change les proportions ; en un mot, il en est souvent du plan en relief d'un édifice, comme de la plupart des machines qui ne réussissent qu'en petit.



On y examine si les Arts se plaisent mieux dans une Monarchie que dans une République : si l'on peut se passer aujourd'hui du secours des Anciens : si les livres ne sont point trop multipliés : si la Comédie & la Tragédie ne sont point épuisées. On examine quelle est la vraie différence entre l'homme de talent & l'homme d'esprit, entre le critique & le satyrique, entre l'imitateur & le plagiaire.



Permettez que je continue mes petites observations, répondit le Père Bouhours. Ce sont les grands hommes qu'il faut critiquer, de peur que les fautes qu'ils font contre les règles ne servent de règles aux petits Ecrivains. Ce sont les défauts du Poussin & de Le Sueur qu'il faut relever, & non ceux de Rouet & de Vignon ; & dès que votre Anti-Lucrèce sera imprimé, soyez sûr de ma critique.

Fff ij

Eh bien ! examinez , vétillez , tant qu'il vous plaira , dit en passant un jeune Duc qui revenait du sermon de Ninon , & qui en paraissait tout pénétré : pour moi , je n'ai pas la force de rien censurer d'aujourd'hui.

Cet homme que Ninon avait rendu si indulgent ,

C'est lui qui d'un esprit vif , aimable & facile ,
D'un vol toujours brillant , fut passer , tour à tour ,
Du Temple des beaux - Arts au Temple de l'Amour ;
Mais qui fut plus content de ce dernier azile.

Des mains des Graces présenté ,
En Allemagne , en Italie ,
Il charma l'Europe adoucie ,
Dont son oncle fut redouté.

Il est même encor mieux reçu dans le Temple du Goût , que cet oncle si vanté , qui rétablit les beaux - Arts en France de la même main dont il abaissa ou perdit tous ses ennemis. Ce terrible Ministre , craint , hai , envié , admiré à l'excès de toutes les Cours & de la sienne , est redouté jusques dans le Temple du Goût , dont il est restaurateur. On craint à tout moment qu'il ne lui prenne fantaisie d'y faire entrer Chapelain , Colletet , Faret & Desmarêts , avec lesquels il faisait autrefois de méchans vers.

Quand je vis que le Cardinal de Richelieu n'avait pas toutes les préférences , je m'écriai : C'est donc ici comme ailleurs , & l'inclination l'emporte par-tout sur les bienfaits ! Alors j'entendis quelqu'un qui me dit :

Etablir , conserver , mouvoir , arrêter tout ,
Donner la paix au Monde , ou fixer la victoire ;
C'est ce qui m'a conduit au Temple de la gloire ,
Bien plutôt qu'au Temple du Goût.



Brassac , sois toujours mon soutien.
Sous tes doigts j'accordai ta lire.
De l'Amour tu chantes l'empire ,
Et tu composes dans le mien.

Caylus , tous les Arts te chérissent ;
 Je conduis tes brillans deffains ;
 Et les Raphaels s'applaudissent
 De se voir gravés par tes mains.

AUTRES VARIANTES

Tirées de l'Edition de 1733.



ET cependant un fripon de libraire ,
 Des beaux esprits écumeur mercénaire ,
 Vendeur adroit de sottise & de vent ,
 En fourrant d'une mine matoifé ,
 Lui mesurait des livres à la toise ;
 Car Monseigneur est sur-tout fort savant.



Là ne sont point reçus les petits maîtres , qui assistent à un spectacle sans l'entendre , ou qui n'écoulent les meilleures choses que pour en faire de froides railleries. Bien des gens qui ont brillé dans de petites sociétés , qui ont régné chez certaines femmes , & qui se sont fait appeller grands hommes , sont tout surpris d'être refusés : ils restent à la porte & adressent en vain leurs plaintes à quelques Seigneurs , ou soi disant tels , ennemis jurés du vrai mérite qui les néglige , & protecteurs ardens des esprits médiocres dont ils sont encensés. On repousse aussi très-rudement tous ces petits satyriques obscurs , qui , dans la démangeaison de se faire connaître , insultent les Auteurs connus ; qui font secrètement une mauvaise critique d'un bon ouvrage ; petits insectes dont on ne soupçonne l'existence , que par les efforts qu'ils font pour piquer. Heureux encor les véritables gens de lettres , s'ils n'avaient pour ennemis que cette engeance ! mais à la honte de

Fff iij

la Littérature & de l'humanité, il y a des gens qui s'animent d'une vraie fureur contre tout mérite qui réussit ; qui s'acharnent à le décrier & à le perdre ; qui vont dans les lieux publics , dans les maisons des particuliers , dans les Palais des Princes , semer les rumeurs les plus fausses avec l'air de vérité ; calomniateurs de profession , monstres ennemis des Arts & de la Société. Ces lâches persécuteurs s'ensuient en voyant paraître le Cardinal de Polignac & l'Abbé de Rothelin : ils n'ont jamais pu avoir accès auprès de ces deux hommes ; ils ont pour eux cette haine timide que les cœurs corrompus ont pour les cœurs droits & pour les esprits justes.



Rousseau parut en revenant d'Allemagne ; il avait été autrefois dans le Temple : mais quand il y voulut rentrer ,

Il eut beau tristement redire
Ses vers durement façonnés ,
Hérissés de traits de satire ,
On lui ferma la porte au nez.



Rousseau se fâcha d'autant plus que cette Déesse a) avait raison : elle lui disait des vérités ; il répondit par des injures , & lui cria :

Ah ! je connais votre cœur équivoque ;
Respect le cabre , amour ne l'adoucit ,
Et ressemblez à l'œuf cuit dans sa coque ,
Plus on l'échauffe & plus il se durcit.

Il vomit plusieurs de ses nouvelles épigrammes qui sont toutes dans ce goût. La Mothe les entendit , il en rit ; mais point trop fort & avec discrétion. Rousseau furieux lui reprocha à son tour tous les mauvais vers que cet Académicien avait faits en sa vie ; & cette dispute aurait duré longtemps entre eux , si la Critique ne leur avait imposé silence & ne leur avait dit : Ecoutez , vous la

a) La Critique.

Mothe, brûlez votre Iliade, vos Tragédies, & toutes vos dernières Odes, les trois quarts de vos Fables & de vos Opéra ; prenez à la main vos premières Odes, quelques morceaux de prose dans lesquels vous avez presque toujours raison, hors quand vous parlez de vous & de vos vers. Je vous demande surtout une demi-douzaine de vos Fables, l'Europe galante, avec cela entrez hardiment.

Vous, Rousseau, brûlez vos Opéra, vos Comédies, vos dernières Allégories, Odes, Epigrammes Germaniques, ballades, sonnets ; jurez de ne plus écrire, & venez vous mettre au-dessus de la Mothe en qualité de versificateur ; mais toutes les fois qu'il s'agira d'esprit & de raisonnement, vous vous placerez fort au-dessous de lui. La Mothe fit la révérence ; Rousseau tourna la bouche ; & tous deux entrèrent à ces conditions.



A l'égard de Lucrèce, il fut embarrassé en voyant son ennemi ; il le regarda d'un œil un peu fâché, sur-tout quand il vit combien il est aimable, & comme il paraît fait pour avoir raison.

Son rival charmant lui parla
Avec sa grace naturelle,
Et cependant il y mêla
Un peu de catholique zèle.
Çà, dit-il, puisque vous voilà,
L'ame a bien l'air d'être immortelle :
Que répondez-vous à cela ?
Ah ! laissons ces disputes-là,
Dit le vieux chantre d'Epicure,
J'ai fort mal connu la Nature :
Mais ne me poussez point à bout ;
Que votre Muse me pardonne ;
Vous êtes chez le Dieu du Gout,
Non sur les bancs de la Sorbonne.

Ces Messieurs n'argumentèrent donc point, & épargnèrent une dispute aux gens de gout, qui n'aiment pas volontiers l'argument.

Lucrèce récita seulement quelques-uns de ses beaux vers qui ne prouvent rien : le Cardinal dit aussi des siens ; ce qui lui arrive trop rarement à Paris : on leur applaudit également à tous deux. De rapporter ce qui fut dit à cette occasion par les Grecs & les Latins qui étaient là & qui les entendaient , cela serait beaucoup trop long : il n'est ici question que des Français.



Mais malgré l'austère sagesse ,
De la morale qu'il prêchait b) ,
Pelissier en ces lieux chantait ;
Et cependant avec mollesse ,
Sallé le temple parcourait
D'un pas guidé par la justesse.



C'est ce Dieu qu'implore & révère
Toute la troupe des Acteurs ,
Qui représentent sur la Terre ,
Et ceux qui viennent dans la chaire
Endormir leurs chers auditeurs ,
Et ceux qui livrent les Auteurs
Aux siflets bruyants du parterre.

C'est là que je vous vis , aimable le Couvreur ,
Vous , fille de l'amour , fille de Melpomène ,
Vous dont le souvenir régné encor sur la scène ,
Et dans tous les esprits , & sur-tout dans mon cœur.
Ah ! qu'en vous revoyant une volupté pure ,
Un bonheur sans mélange enyvra tous mes sens ,
Qu'à vos pieds , en ces lieux , je fis fumer d'encens !

Mes deux guides disaient qu'ils ne pouvaient en conscience donner à une Adrèce le même encens que moi ; mais ils avaient trop de justice pour me désapprouver.



b) ROLLIN.

Quel-

Quelquesfois même , on laisse parler longtems la même personne ; mais ce cas arrive très-rarement : heureusement pour moi , on se rassemblait en ce moment autour de la fameuse Ninon Lenclos.

Ninon , cet objet si vanté ,
 Qui si longtems fut faire usage
 De son esprit , de sa beauté ,
 Et du talent d'être volage ,
 Faisait alors , avec gaité ,
 A ce charmant Aréopage ,
 Un discours sur la volupté.
 Dans cet art , elle était maîtresse ;
 L'auditoire était enchanté ,
 Et tout respirait la tendresse.
 Mes deux guides , en vérité ,
 Auraient volontiers écouté :
 Mais , hélas ! ils sont d'une espèce
 Qui leur ôte la liberté ,
 Et les condamne à la sagesse.

Ils me laissèrent entendre le sermon de Ninon. Je courus ensuite vers la le Couvreur , & mes conducteurs s'amusèrent à parler de littérature avec quelques Jésuites qu'ils rencontrèrent. Un Janséniste dira que les Jésuites se fourrent par-tout : mais la vérité est que , de tous les Religieux , les Jésuites sont ceux qui entendent le mieux les belles-lettres , & qu'ils ont toujours réussi dans l'éloquence & dans la poésie. Le Dieu voit de très-bon œil beaucoup de ces Pères , mais à condition qu'ils ne diront plus tant de mal de Despréaux , & qu'ils avoueront que les Lettres Provinciales sont la plus ingénieuse , aussi-bien que la plus cruelle , & , en quelques endroits , la plus injuste satire qu'on ait jamais faite.

On se doute assez que les bienfaiteurs du Temple y ont une place honorable : mais croirait-on que Colbert y est mieux traité que le Cardinal de Richelieu ? C'est que Colbert protégea tous les beaux Arts sans être jaloux des Artistes , & qu'il ne favorisa que de grands hommes ; car il se dégoûta bien vite de Chapelain , & encouragea Despréaux. Le Cardinal de Richelieu au contraire fut

jaloux du grand Corneille ; & au lieu de s'en tenir , comme il le devait , à protéger les beaux vers , il s'amusa à en faire de mauvais avec Chapelain , Desmarets , & Colletet c). Je m'aperçus même que ce grand Ministre était moins gracieusement accueilli par le Dieu du Goût qu'un certain Duc son neveu , qui vient très-souvent dans le Temple. Les connaisseurs en belles-lettres disent pour raison :

Que dans ce charmant sanctuaire ,
L'honneur de protéger les beaux arts qu'on chérit ;
Mais auxquels on ne s'entend guère ,
L'autorité du Ministre
L'éclat , l'intrigue & le crédit ,
Ne sauraient égaler les charmes de l'esprit ,
Et le don fortuné de plaire.

Les connaisseurs en galanterie ajoutent que Son Eminence d) fit jadis l'amour en vrai pédant , & que son neveu s'y prend d'une

e) Non-seulement le Cardinal de Richelieu fit quelquefois travailler Chapelain à des ouvrages de théâtre ; mais il s'appropriâ un mauvais prologue de ce Chapelain : c'était le prologue d'un très-ridicule poëme dramatique , intitulé : *Les Thuilleries*. Ce Cardinal fit bâtir la salle du Palais-Royal pour représenter la tragédie de *Mirame* , dont il avait donné le sujet , & dans laquelle il avait fait plus de cinq cent vers. Il se servait de Desmarets , de Colletet , de Faret , pour composer des tragédies , dont il leur donnait le plan. Il admit quelque tems le grand Corneille dans cette troupe ; mais le mérite de Corneille se trouva incompatible avec ces Poëtes , & il fut aussi-tôt exclus. Ce Cardinal avait si peu de goût , qu'il récompensa

ces vers impertinens de Colletet :

*La canne s'humectait de la bourse de l'eau ,
D'une voix enrouée & d'un battement d'aile ,
Animer le canard qui languit auprès d'elle.*

Il voulait seulement , pour rendre ces vers parfaits , qu'on mit *barboter* au lieu d'*humecter*.

d) Le Cardinal de Richelieu fit soutenir des thèses sur *l'Amour* chez sa nièce la Duchesse d'Aiguillon : il y avait un Président , un répondant & des argumentans. Il y a à Paris une copie de ces thèses chez un curieux : ces thèses sont divisées en plusieurs positions , comme les thèses de Collège ; la première position est , *qu'il ne faut point parler d'un véritable amour après sa fin , parce qu'un véritable amour est sans fin.*

manière assurément toute opposée. Il y a dans cette demeure bien des habitans qui , comme lui , n'ont fait aucun ouvrage :

Qui sagement livrés aux douceurs du loisir ,
Ont passé de leurs jours les momens délectables ,
A recevoir , à donner du plaisir.
De chanter & d'écrire ils ont été capables ;
Mais pour être en ce Temple , & pour y réussir ,
Qu'ont-ils fait ? Ils étaient aimables.

C'est entre ces voluptueux & les Artistes qu'on trouve le facile , le sage , l'agréable la Faye : heureux qui pourrait , comme lui , passer les dernières années de sa vie , tantôt composant des vers aisés & pleins de grace , tantôt écoutant ceux des autres sans envie & sans mépris : ouvrant son cabinet à tous les Arts , & sa maison aux seuls hommes de bonne compagnie ! Combien de particuliers dans Paris pourraient lui ressembler dans l'usage de leur fortune ! Mais le goût leur manque , ils jouissent insipidement , ils ne savent qu'être riches.

Devant le Dieu est un grand autel , où les Muses viennent présenter tour à tour des livres , des desseins , & des ornemens de toute espèce : on y voyait tous les Opera de Lully , & plusieurs Opera de Des Touches & de Campra. Le Dieu eût désiré quelquefois , dans Des Touches , une musique plus forte ; souvent , dans Campra , un récitatif mieux déclamé ; & de tems en tems , dans Lully , quelques airs moins froids. Tantôt les Muses , tantôt les Pelissiers & les le Mores chantent ces Opera charmans. Le Temple résonne de leurs voix touchantes : tout ce qui est dans ces beaux lieux applaudit par un léger murmure , plus flatteur que ne le seraient les acclamations emportées du peuple. Les mauvais Auteurs & leurs amis prêtent l'oreille autour du Temple , entendent à peine quelques sons & sifflent pour se venger.

Le dessein de Versailles se trouve à la vérité sur l'Autel : mais il est accompagné d'un arrêt du Dieu , qui ordonne qu'on abatte au moins tout le côté de la cour , afin qu'on n'ait point à la fois en France un chef-d'œuvre de mauvais goût & de magnificence. Par le même arrêt , le Dieu ordonne que les grands morceaux d'Architecture très-déplacés & très-cachés dans les bosquets de

Verfailles , foient transportés à Paris , pour orner des édifices publics.

Une des choses que le Dieu aime davantage , c'est un recueil d'estampes d'après les plus grands Maîtres ; entreprise utile au genre humain , qui multiplie à peu de frais le mérite des meilleurs Peintres , qui fait revivre à jamais dans tous les cabinets de l'Europe , des beautés qui périeraient sans le secours de la gravure , & qui peut faire connaître toutes les écoles à un homme qui n'aura jamais vu de tableaux.

Crozat préside à ce dessein :
Il conduit le docte burin
De la gravure scrupuleuse ,
Qui , d'une main laborieuse ,
Immortalise sur l'airain ,
Du Carache la source heureuse ,
Et la belle ame du Poussin.

Dans le tems que nous arrivâmes , le Dieu s'amusait à faire élever en relief le modèle d'un Palais parfait ; il joignait l'architecture extérieure du Château de Maisons avec les dedans de l'Hôtel de Laffay , lequel par sa situation , ses proportions & ses embellissemens , est digne du Maître aimable qui l'occupe , & qui lui-même a conduit l'ouvrage.



Ce qui me charmait davantage dans cette demeure délicieuse , c'était de voir avec quelle heureuse agilité l'esprit se promène sur différens plaisirs , en parcourant de suite les Arts , & caressant tant de beautés diverses.

On y passe facilement
De la Musique à la Peinture ,
De la Physique au sentiment ,
Du tragique au simple agrément ,
De la Danse à l'Architecture.
Tel , Homère peignait ses Dieux ,

Planant sur la terre & sur l'onde ,
 Et cent fois plus prompt que nos yeux
 S'élançant du centre des Cieux ,
 Jusqu'au bout de l'axe du Monde.

Aussi serais-je trop long , si je disais tout ce que je vis dans ce Temple. Grace au siècle de Louis XIV, une foule de Grands Hommes en tout genre, qui avaient honoré ce beau siècle, s'étaient rangés avec mes deux guides autour du grand Colbert. Je n'ai exécuté, disait ce Ministre, que la moindre partie de ce que je médiais; j'aurais voulu que Louis XIV eût employé aux embellissemens nécessaires de sa Capitale, les trésors ensevelis dans Versailles, & prodigués pour forcer la nature: si j'avais vécu plus longtems, Paris aurait pu surpasser Rome en magnificence & en bon goût, comme il le surpasse en grandeur: ceux qui viendront après moi, seront ce que j'ai seulement imaginé; alors le Royaume sera rempli des monumens de tous les beaux Arts: déjà les grands chemins qui conduisent à la Capitale sont des promenades délicieuses, ombragées de grands arbres, l'espace de plusieurs milles, & ornées même de e) fontaines & de statues. Un jour vous n'aurez plus de Temples Gothiques; les salles f) de vos spectacles seront dignes des ouvrages immortels qu'on y représente; de nouvelles places & des marchés publics construits sous des colonnades décoreront Paris comme l'ancienne Rome; les eaux seront distribuées dans toutes les maisons comme à Londres; les inscriptions de Santeuil ne seront plus la seule chose que l'on admirera dans vos fontaines, la sculpture étalera partout ses beautés g) durables; & annoncera aux étrangers la gloire de la Na-

e) Sur le chemin de Juvifi on a élevé deux fontaines, dont l'eau retombe dans de grands bassins; des deux côtés du chemin sont deux morceaux de sculpture; l'un est de Coultou, & est fort estimé: il est triste que son ouvrage ne soit pas de marbre, mais seulement de pierre.

f) Les salles de tous les specta-

cles de Paris sont sans magnificence, sans goût, sans commodités, ingrates pour la voix, incommodes pour les Acteurs & pour les Spectateurs: ce n'est qu'en France qu'on a l'impertinente coutume de faire tenir debout la plus grande partie de l'auditoire.

g) C'était en effet le dessein de ce grand homme: un de ses projets.

G g g iiij

tion, le bonheur du peuple, la sagesse & le goût de ses conducteurs : ainsi parlait ce grand Ministre.

Qui n'aurait applaudi ? quel cœur Français n'eût été ému à de tels discours ? On finit par donner de justes éloges, & par souhaiter un succès heureux aux grands desseins que le h) Magistrat de la ville de Paris a formés pour la décoration de cette Capitale.

Enfin, après une conversation utile, dans laquelle on louait avec justice ce que nous avons, & dans laquelle on regrettait, avec non moins de justice, ce que nous n'avons pas, il falut se séparer. J'entendis le Dieu qui disait à ses deux amis, en les embrassant :

Adieu, mes plus chers favoris,
Par qui ma gloire est établie.
Tant que vous ferez dans Paris,
Je n'ai pas peur que l'on m'oublie :
Mais prêchez, je vous en supplie,
Certains prétendus beaux esprits,
Qui du faux goût toujours épris,
Et toujours me faisant insulte,
Ont tout l'air d'avoir entrepris

était de faire une grande place de l'Hôtel de Soissons : on aurait creusé au milieu de la place un vaste bassin, qu'on aurait rempli des eaux qu'il devait faire venir par de nouveaux aqueducs : du milieu de ce bassin, entouré d'une balustrade de marbre, devait s'élever un rocher, sur lequel quatre fleuves de marbre auraient répandu l'eau qui eût retombé en nappe dans le bassin, & qui de-là se serait distribuée dans les maisons des citoyens. Le marbre destiné à cet incomparable monument était acheté ; mais ce dessein fut oublié avec M. Colbert,

qui mourut trop tôt pour la France.

h) M. Turgot, Président au Parlement, Prévôt des Marchands, qui a déjà embelli cette Capitale, a fait marché avec des entrepreneurs pour agrandir le Quai derrière le Palais, le continuer jusqu'au pont de l'Isle, & joindre l'Isle au reste de la ville par un beau pont de pierre : il n'y a point de citoyen dans Paris qui ne doive s'empressez à contribuer de tout son pouvoir à l'exécution de pareils desseins, qui servent à notre commodité, à nos plaisirs & à notre gloire.

De traiter mes loix & mon culte ,
Comme l'on traite leurs écrits.

Il les pria de faire ses complimens à un jeune Prince qu'il aime tendrement ; & s'échauffant à son nom avec un peu d'entousiasme , que ce Dieu ne dédaigne pas quelquefois , mais qu'il fait toujours modérer , il prononça ces vers avec vivacité :

Que toujours CLERMONT *i*) s'illumine
Des vives clartés de ma loi ;
Lui , sa sœur , les amours , & moi ,
Nous sommes de même origine.
CONTI , sachez , à votre tour ,
Que vous êtes né pour me plaire ,
Aussi-bien qu'au Dieu de l'amour.
J'ai mai jadis votre grand-père ,
Il fut le charme de ma Cour :
De ce Héros suivez l'exemple ,
Que vos beaux jours me soient soumis ;
Croyez-moi , venez dans ce Temple ,
Où peu de Princes font admis.
Vous , noble jeunesse de France ,
Secondez les chants des beaux-Arts ,
Tandis que les foudres de Mars
Se reposent dans le silence :
Que , dans ces fortunés loisirs ,
L'esprit & la délicatesse ,
Nouveaux guides de la jeunesse ,
Soient l'ame de tous vos plaisirs.
Je vois Thalie & Melpomène *k*)

i) M. le Comte de Clermont , Prince du sang , a fondé , à l'âge de vingt ans , une Académie des Arts , composée de cent personnes , qui s'assemblent chez lui ; & il donne une protection marquée aux gens de lettres. On ne saurait trop proposer un tel exemple aux jeunes Princes.

k) Il y a plus de vingt maisons dans Paris dans lesquelles on représente des Tragédies & des Comédies ; on a fait même beaucoup de pièces nouvelles pour ces sociétés particulières. On ne saurait croire combien est utile cet amusement , qui demande beaucoup de soin & d'attention : il

Vous suivre en secret quelquefois ,
 Et quitter Gauslin & du Frefne ,
 Pour venir entendre vos voix ,
 Et vous applaudir sur la scène.
 Que des Muses à vos genoux ,
 Les lauriers à jamais fleurissent ;
 Que ces arbres s'enorgueillissent
 De se voir cultivés par vous.
 Transportez le Pinde à Cythère :
 Braffac *l*) , chantez ; gravez , Cailus *m*) ;
 Ne craignez point , jeune Surgère *n*) ,
 D'employer des soins assidus
 Aux beaux vers que vous savez faire ;
 Et que tous les sots confondus ,
 A la Cour & sur la frontière ,
 Déformais ne prétendent plus
 Qu'on déroge & qu'on dégénère ,
 En suivant Minerve & Phébus.

forme le goût de la jeunesse, il donne de la grace au corps & à l'esprit, il contribue au talent de la parole, il retire les jeunes gens de la débauche, en les accoutumant aux plaisirs purs de l'esprit.

l) M. le Chevalier de Braffac, non-seulement a le talent très-rare de faire la musique d'un Opera, mais il a le courage de le faire jouer, & de donner cet exemple à la jeune Noblesse Française. Il y a déjà longtems que les Italiens, qui ont été nos maîtres en tout, ne rougissent pas de donner leurs ouvrages au public. Le Marquis Maffei vient de rétablir la gloire du Théâtre Italien : le Baron d'Attorga, & le Prélat qui est aujourd'hui Archevêque de Pise, ont fait

plusieurs Opéra fort estimés.

m) M. le Marquis de Cailus est célèbre par son goût pour les Arts & par la faveur qu'il donne à tous les bons Artistes ; il grave lui-même, & met une expression singulière dans ses desseins. Les cabinets des curieux sont pleins de ses estampes. M. de Saint-Maurice, Officier des Gardes, grave aussi, & se sert avec avantage du burin : il a fait une estampe d'après Le Nain, qui est un chef-d'œuvre.

n) M. de la Rochefoucault, Marquis de Surgère, a fait une Comédie, intitulée : *l'Ecole du Monde*. Cette pièce est, sans contredit, bien écrite, & pleine de traits que le célèbre Duc de la Rochefoucault, Auteur des *Maximes*, aurait approuvés.

AUTRES

AUTRES VARIANTES,

Tirées de l'Edition de 1745.

AH ! bon Dieu ! s'écria la Critique ; quel horrible jargon ! On lui dit que c'était Rousseau , dont les Dieux avaient changé la voix en ce cri ridicule , pour punition de ses méchancetés. Elle lui ferma la porte au nez au plus vite. Il fut fort étonné de ce procédé , & jura de s'en venger par quelque nouvelle allégorie contre le genre humain , qu'il hait par représailles ; il s'écrivait en rougissant :

Adoucissez cette rigueur extrême ,
Je viens chercher Marot mon compagnon ;
J'eus comme lui quelque peu de guignon ,
Le Dieu qui rime , est le seul Dieu qui m'aime.
Connaissiez-moi , je suis toujours le même ;
Voici des vers contre l'Abbé Bignon ^a).
O vous , Critique , ô vous , Déesse utile ,
C'était par vous que j'étais inspiré ,
En tout pays , en tout tems abhorré ,
Je n'ai que vous déformais pour asyle.

La Critique entendit ses paroles , s'ouvrit la porte , & parla ainsi.

Rousseau , connais mieux la critique ;
Je suis juste , & ne fus jamais ,
Semblable à ce monstre caustique ,
Qui l'arma de ces lâches traits ,
Trempés au poison satyrique

^a) Conseiller d'Etat, homme d'un mérite reconnu dans l'Europe , & protecteur des Sciences. Rousseau

avait fait contre lui quelques mauvais vers.

Tom. I.

Hhh

SUR LE POÈME DE FONTENOY.

Disce , puer , virtutem ex me. Æneid. lib. XII.

A U R O I.

SIRE,

JE n'avais osé dédier à Votre Majesté les premiers essais de cet ouvrage : Je craignais surtout de déplaire au plus modeste des vainqueurs. Mais , Sire , ce n'est point ici un panegyrique , c'est une peinture fidèle d'une partie de la journée la plus glorieuse depuis la bataille de Bovines ; ce sont les sentimens de la France , quoiqu'à peine exprimés ; c'est un poème sans exagération , & de grandes vérités sans mélange de fiction ni de flatterie. Le nom de Votre Majesté fera passer cette faible esquisse à la postérité , comme un monument authentique de tant de belles actions , faites en votre présence , à l'exemple des vôtres. Daignez , Sire , ajouter à la bonté que Votre Majesté a eue de permettre cet hommage , celle d'agréer les profonds respects d'un de vos moindres sujets , & du plus zélé de vos admirateurs. V.

DISCOURS PRELIMINAIRE.

LE public fait que cet ouvrage , composé d'abord avec la rapidité que le zèle inspire , reçut des accroissemens à chaque édition qu'on en faisait. Toutes les circonstances de la victoire de Fontenoy , qu'on apprenait à Paris de jour en jour , méritaient d'être célébrées , & ce qui n'était d'abord qu'une pièce de cent vers , est devenu un poème qui en contient plus de trois cent cinquante ; mais on y a gardé toujours le même ordre , qui consiste dans la préparation , dans l'action & dans ce qui la termine : on n'a fait même que mettre cet ordre dans un plus grand jour , en traçant

Tom. I.

• Hhh

D I S C O U R S

dans cette édition le portrait des nations dont était composée l'armée ennemie , & en spécifiant leurs trois attaques.

On a peint avec des traits vrais , mais non injurieux , les nations dont *Louis XV.* a triomphé , par exemple , quand on dit des Hollandais qu'ils avaient autrefois brisé le *joug de l'Autriche cruelle* , il est clair que c'est de l'Autriche , alors cruelle envers eux , que l'on parle ; car assurément elle ne l'est pas aujourd'hui pour les États - Généraux ; & d'ailleurs la Reine de Hongrie , qui ajoute tant à la gloire de la Maison d'*Autriche* , fait combien les Français respectent sa personne , & ses vertus , en étant forcés de la combattre.

Quand on a dit des Anglais , & la *féroçité le cède à la vertu* , on a eu soin d'avertir en notes dans toutes les éditions , que le reproche de féroçité ne tombait que sur le soldat.

En effet , il est très véritable que lorsque la colonne Anglaise déborda Fontenoy , plusieurs soldats de cette nation crièrent *No quartier* , point de quartier : on fait encore que quand *Mr. de Sechelles* seconda les intentions du Roi avec une prévoyance si singulière , & qu'il fit préparer autant de secours pour les prisonniers ennemis blessés , que pour nos troupes , quelques fantassins Anglais s'acharnèrent encore contre nos soldats , dans les chariots même où l'on transportait les vainqueurs & les vaincus blessés. Les Officiers qui ont partout à peu près la même éducation dans toute l'Europe , ont aussi la même générosité ; mais il y a des pays où le peuple abandonné à lui-même , est plus farouche qu'aillieurs. On n'en a pas moins loué la valeur & la conduite de cette nation , & surtout on n'a cité le nom de *M. le Duc de Cumberland* , qu'avec l'éloge que sa magnanimité doit attendre de tout le monde.

Quelques étrangers ont voulu persuader au public que l'ilustre *Adisson* , dans son poème de la Campagne de Hochster , avait parlé plus honorablement de la Maison du Roi que l'auteur même du poème de Fontenoy : ce reproche a été cause qu'on a cherché l'ouvrage de *Mr. Adisson* à la bibliothèque de Sa Majesté , & on a été bien surpris d'y trouver beaucoup plus d'injures que de louanges ; c'est vers le troisiéme vers. On ne les répétera point , & il est bien inu-

P R E L I M I N A I R E.

tile d'y répondre ; la Maison du Roi leur a répondu par des victoires. On est très éloigné de refuser à un grand poète & à un philosophe très éclairé , tel que Mr. *Adisson* , les éloges qu'il mérite ; mais il en mériterait davantage , & il aurait plus honoré la philosophie & la poésie , s'il avait plus ménagé dans son poème des têtes couronnées , qu'un ennemi même doit toujours respecter , & s'il avait songé que les louanges données aux vaincus , sont un laurier de plus pour les vainqueurs : il est à croire que quand Mr. *Adisson* fut Secrétaire d'Etat , le Ministre se repentit de ces indécences échappées à l'auteur.

Si l'ouvrage Anglais est trop rempli de fiel , celui-ci respire l'humanité ; on a songé en célébrant une bataille , à inspirer des sentimens de bienfaisance : malheur à celui qui ne pourrait se plaire qu'aux peintures de la destruction , & aux images des malheurs des hommes !

Les peuples de l'Europe ont des principes d'humanité qui ne se trouvent point dans les autres parties du Monde ; ils sont plus liés entr'eux , ils ont des loix qui leur sont communes ; toutes les maisons des Souverains sont alliées ; leurs sujets voyagent continuellement , & entretiennent une liaison réciproque. Les Européens Chrétiens sont ce qu'étaient les Grecs , ils se font la guerre entr'eux , mais ils conservent dans ces dissensions tant de bienfaisance , & d'ordinaire de politesse , que souvent un Français , un Anglais , un Allemand qui se rencontrent , paraissent être nés dans la même ville. Il est vrai que les Lacédémoniens & les Thébains étaient moins polis que le peuple d'Athènes ; mais enfin toutes les nations de la Grèce se regardaient comme des alliés qui ne se faisaient la guerre que dans l'espérance certaine de la paix : ils insultaient rarement à des ennemis qui dans peu d'années devaient être leurs amis. C'est sur ce principe qu'on a tâché que cet ouvrage fût un monument de la gloire du Roi , & non de la honte des nations dont il triomphe : on serait fâché d'avoir écrit contr'elles avec autant d'aigreur que quelques Français en ont mis dans leurs satyres contre cet ouvrage d'un de leurs compatriotes , mais la jalousie d'auteur à auteur est beaucoup plus grande que celle de nation à nation.

* Hhh ij

DISCOURS

On a dit des Suisses qu'ils sont *nos antiques amis & nos concitoyens*, parce qu'ils le sont depuis deux cent cinquante ans. On a dit que les étrangers qui servent dans nos armées, ont suivi l'exemple de la Maison du Roi & de nos autres troupes, parce qu'en effet c'est toujours à la nation qui combat pour son Prince, à donner cet exemple, & que jamais cet exemple n'a été mieux donné.

On n'ôtera jamais à la nation Française la gloire de la valeur & de la politesse. On a osé imprimer que ce vers,

Je vois cet étranger qu'on croit né parmi nous,

était un compliment à un Général né en Saxe, d'avoir l'air français. Il est bien question icid'air & de bonne grace : quel est l'homme qui ne voit évidemment, que ce vers signifie que le Général étranger est aussi attaché au Roi que s'il était né son sujet ?

Cette critique est aussi judicieuse que celle de quelques personnes qui prétendirent qu'il n'était pas honnête de dire que le Général était dangereusement malade, lorsqu'en effet son courage lui fit oublier l'état douloureux où il était réduit, & le fit triompher de la faiblesse de son corps ainsi que des ennemis du Roi.

Voilà tout ce que la bienfaisance en général permet qu'on réponde à ceux qui en ont manqué.

L'auteur n'a eu d'autre vuë que de rendre fidèlement ce qui était venu à sa connaissance ; & son seul regret est de n'avoir pu dans un si court espace de tems, & dans une joie de si peu d'étendue, célébrer toutes les belles actions dont il a depuis entendu parler ; il ne pouvait dire tout ; mais du moins ce qu'il a dit, est vrai : la moindre flatterie eût deshonoré un ouvrage fondé sur la gloire du Roi & sur celle de la nation. Le plaisir de dire la vérité l'occupait si entièrement, que ce ne fut qu'après six éditions qu'il envoya son ouvrage à la plupart de ceux qui y sont célébrés.

Tous ceux qui sont nommés, n'ont pas eu les occasions de se signaler également : celui qui, à la tête de son régiment, attendait l'ordre de marcher, n'a pu rendre le même service qu'un Lieutenant-Général qui était à portée de con-

P R E L I M I N A I R E.

feiller de fondre sur la colonne Anglaise , & qui partit pour la charger avec la Maison du Roi. Mais si la grande action de l'un mérite d'être rapportée , le courage impatient de l'autre ne doit pas être oublié : tel est loué en général sur sa valeur , tel autre sur un service rendu ; on a parlé des blessures d'un , on a déploré la mort des autres.

Ce fut une justice que rendit le célèbre Mr. *Despréaux* à ceux qui avaient été de l'expédition du passage du Rhin : il cite près de vingt noms ; il y en a ici plus de soixante ; & on en trouverait quatre fois davantage , si la nature de l'ouvrage le comportait.

Il serait bien étrange qu'il eût été permis à *Homère* , à *Virgile* , au *Tasse* , de décrire les blessures de mille guerriers imaginaires , & qu'il ne le fût pas de parler des héros véritables qui viennent de prodiguer leur sang , & parmi lesquels il y en a plusieurs avec qui l'auteur avait eu l'honneur de vivre , & qui lui ont laissé de sincères regrets.

L'attention scrupuleuse qu'on a apportée dans cette édition , doit servir de garant de tous les faits qui sont énoncés dans le poème ; il n'en est aucun qui ne doive être cher à la nation , & à toutes les familles qu'ils regardent. En effet , qui n'est touché sensiblement en lisant le nom de son fils , de son frère , d'un parent cher , d'un ami tué ou blessé , ou exposé dans cette bataille qui sera célèbre à jamais ; en lisant , dis-je , ce nom dans un ouvrage qui , tout faible qu'il est , a été honoré plus d'une fois des regards du Monarque , & que sa Majesté n'a permis qu'il lui fût dédié , que parce qu'elle a oublié son éloge en faveur de celui des officiers qui ont combattu , & vaincu sous ses ordres ?

C'est donc moins en poète qu'en bon citoyen , qu'on a travaillé : on n'a point cru devoir orner ce poème de longues fictions , surtout dans la première chaleur du public ; & dans un tems où l'Europe n'était occupée que des détails intéressans de cette victoire importante , achetée par tant de sang.

La fiction peut orner un sujet , ou moins grand , ou moins intéressant , ou qui placé plus loin de nous , laisse l'esprit plus tranquille : ainsi , lorsque *Despréaux* s'éleva dans sa description du passage du Rhin , c'était trois mois après

* Hhh iij

D I S C O U R S

l'action ; & cette action , toute brillante qu'elle fut , n'est à comparer , ni pour l'importance , ni pour le danger , à une bataille rangée , gagnée sur un ennemi habile , intrépide & supérieur en nombre , par un Roi exposé , ainsi que son fils , pendant quatre heures au feu de l'artillerie.

Ce n'est qu'après s'être laissé emporter aux premiers mouvemens de zèle , après s'être attaché uniquement à louer ceux qui ont si bien servi la Patrie dans ce grand jour , qu'on s'est permis d'insérer dans le poëme un peu de ces fictions qui affaibliraient un tel sujet si on voulait les prodiguer ; & on ne dit ici en prose que ce que Mr. Addison lui-même a dit en vers dans son fameux poëme de la campagne de Hochstet.

On peut , deux mille ans après la guerre de Troye , faire apporter par *Vénus* à *Enée* des armes que *Vulcain* a forgées , & qui rendent ce héros invulnérable ; on peut lui faire rendre son épée par une Divinité , pour la plonger dans le sein de son ennemi. Tout le Conseil des Dieux peut s'assembler , tout l'Enfer peut se déchaîner , *Aleçon* peut envyrer tous les esprits des venins de sa rage ; mais ni notre siècle ni un événement si récent , ni un ouvrage si court , ne permettent guères ces peintures devenues les lieux communs de la poésie. Il faut pardonner à un citoyen pénétré , de faire parler son cœur plus que son imagination , & l'auteur avoué qu'il s'est plus attendri en disant :

Tu meurs , jeune Craon : que le ciel moins sévère

Veille sur les destins de ton généreux frère !

que s'il avait évoqué les Euménides , pour faire ôter la vie à un jeune guerrier aimable.

Il faut des Divinités dans un poëme épique , & surtout quand il s'agit de héros fabuleux ; mais ici , le vrai *Jupiter* , le vrai *Mars* , c'est un Roi tranquille dans le plus grand danger , & qui hazarde sa vie pour un peuple dont il est le père : c'est lui , c'est son fils , ce sont ceux qui ont vaincu sous lui , & non *Junon* & *Juturne* qu'on a voulu & qu'on a dû peindre. D'ailleurs , le petit nombre de ceux qui connaissent notre poésie , savent qu'il est bien plus aisé d'intéresser le

P R E L I M I N A I R E.

ciel , les enfers & la terre à une bataille , que de faire reconnaître & de distinguer par des images propres & sensibles , des carabiniers qui ont de gros fusils rayés , des grenadiers , des dragons qui combattent à pied & à cheval , de parler de retranchemens faits à la hâte , d'ennemis qui s'avancent en colonne , d'exprimer enfin ce qu'on n'a guères dit encore en vers.

C'était ce que sentait Mr. *Adisson* , bon poète & critique judicieux. Il employa dans son poème qui a immortalisé la campagne de *Hochstet* , beaucoup moins de fictions qu'on ne s'en est permis dans le poème de *Fontenoy*. Il savait que la *Duc de Marlborough* & le *Prince Eugène* se seraient très peu souciés de voir des Dieux où il était question des grandes actions des hommes ; il savait qu'on relève par l'invention les exploits de l'antiquité , & qu'on court risque d'affaiblir ceux des modernes par de froides allégories ; il a fait mieux , il a intéressé l'Europe entière à son action. Il en est à peu près de ces petits poèmes de trois cent ou de quatre cent vers sur les affaires présentes , comme d'une tragédie ; le fond doit être intéressant par lui-même , & les ornemens étrangers sont presque toujours superflus.

On a dû spécifier les différens corps qui ont combattu , leurs armes , leur position , l'endroit où ils ont attaqué ; dire que la colonne Anglaise a pénétré , exprimer comment elle a été enfoncée par la Maison du Roi , les carabiniers , la gendarmerie , le régiment de Normandie , les Irlandais , &c. Si on n'était pas entré dans ces détails , dont le fond est si héroïque , & qui sont cependant si difficiles à rendre , rien ne distinguerait la bataille de *Fontenoy* d'avec celle de *Tolbiac*. *Despréaux* dans le passage du Rhin a dit :

Revel les fuit de près , sous ce chef redouté
Marche des cuirassiers l'escadron indompté.

On a peint ici les carabiniers , au lieu de les appeler par leur nom , qui convient encore moins aux vers que celui de cuirassiers. On a même mieux aimé dans cette dernière édition caractériser la fonction de l'état Major , que de mettre en vers les noms des officiers de ce corps qui ont été blessés.

DISCOURS PRELIMINAIRE.

Cependant on a osé appeller la Maison du Roi par son nom, sans se servir d'aucune autre image. Ce nom de *Maison du Roi* qui contient tant de corps invincibles, imprime une assez grande idée, sans qu'il soit besoin d'autre figure ; Mr. *Adisson* même ne l'appelle pas autrement. Mais il y a encore une autre raison de l'avoir nommée, c'est la rapidité de l'action.

Vous, peuple de héros dont la foule s'avance,
Louis, son fils, l'Etat, l'Europe est en vos mains :
Maison du Roi, marchez, &c.

Si on avait dit, *la Maison du Roi marche*, cette expression eût été profane & languissante.

On n'a pas voulu s'écarter un moment dans cet ouvrage, de la gravité du sujet. *Despréaux*, il est vrai, en traitant le passage du Rhin dans le goût de quelques-unes de ses épiques, a joint le plaisant à l'héroïque ; car après avoir dit :

Un bruit s'épand qu'Enguien & Condé sont passés :
Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles,
Force les escadrons, & gagne les batailles :
Enguien, de son hymen le seul & digne fruit, &c.

Il s'exprime ensuite ainsi :

Bientôt. . . . mais Vurts s'oppose à l'ardeur qui m'anime.
Finissons, il est tems ; aussi-bien si la rime
Allait mal à propos m'engager dans Arnheim,
Je n'en fais, pour sortir, de porte qu'Hildesheim.

Les personnes qui ont paru souhaiter qu'on employât dans le récit de la victoire de Fontenoy, quelques traits de ce stile familier de *Boileau*, n'ont pas, ce me semble, assez distingué les lieux & les tems, & n'ont pas fait la différence qu'il faut faire entre une épître & un ouvrage d'un ton plus sérieux & plus sévère ; ce qui a de la grace dans le genre épistolaire, n'en aurait point dans le genre héroïque.

On n'en dira pas davantage sur ce qui regarde l'art & le goût, à la tête d'un ouvrage où il s'agit des plus grands intérêts, & qui ne doit remplir l'esprit que de la gloire du Roi, & du bonheur de la patrie.

L E

L E

POÈME DE FONTENOY.

Q Uoi ! du siècle passé le fameux satyrique
 Aura fait retentir la trompette héroïque ,
 Aura chanté du Rhin les bords ensanglantés ,
 Ses défenseurs mourans , ses flots épouvantés ,
 Son Dieu même en fureur effrayé du passage ,
 Cédant à nos ayeux son onde & son rivage ?
 Et vous , quand votre Roi , dans des plaines de sang ,
 Voit la mort devant lui voler de rang en rang ;
 Tandis que de Tournay foudroyant les murailles ,
 Il suspend les assauts pour courir aux batailles ;
 Quand des bras de l'hymen , s'élançant au trépas ,
 Son fils , son digne fils , suit de si près ses pas ;
 Vous heureux par ses loix , & grands par sa vaillance ,
 Français , vous garderiez un indigne silence !

Venez le contempler aux champs de Fontenoy.
 O vous , gloire , vertu , Déeses de mon Roi ,
 Redoutable Bellone & Minerve chérie ,
 Passion des grands cœurs , amour de la Patrie ,
 Pour couronner LOUIS prêtez-moi vos lauriers ;
 Enflammez mon esprit du feu de nos guerriers ;
 Peignez de leurs exploits une éternelle image.

Vous m'avez transporté sur ce sanglant rivage ;
 J'y vois ces combattans que vous conduisez tous.
 C'est là ce fier Saxon a) , qu'on croit né parmi nous ,

Hhh ij

Maurice , qui touchant à l'inférieure rive ,
Rappelle pour son Roi son ame fugitive ,
Et qui demande à Mars , dont il a la valeur ,
De vivre encor un jour , & de mourir vainqueur.
Conservez , justes Cieux , ses hautes destinées ;
Pour Louis & pour nous prolongez ses années.

Déjà de la tranchée *b*) Harcourt est accouru :
Tout poste est assigné , tout danger est prévu.
Noailles *c*) pour son Roi plein d'un amour fidelle ,
Voit la France en son Maître , & ne regarde qu'elle.
Ce sang de tant de Rois , ce sang du grand Condé ,
D'Eu *d*) , par qui des Français le tonnerre est guidé ,
Penthièvre *e*) , dont le zèle avait devancé l'âge ,
Qui déjà vers le Mein signala son courage ,
Bavière avec de Pons , Boufflers & Luxembourg ,
Vont , chacun dans leur place , attendre ce grand jour :
Chacun porte l'espoir aux guerriers qu'il commande :
Le fortuné Danoy *f*) , Chabanes , Galerande ;
Le vaillant Berenger , ce défenseur du Rhin ,
Colbert & du Chaila , tous nos Héros enfin *g*) ,
Dans l'horreur de la nuit , dans celle du silence ,
Demandent seulement , que le péril commence.

Le jour frappe déjà de ses rayons naissans
De vingt peuples unis les drapeaux menaçans.
Le Belge , qui , jadis fortuné sous nos Princes ,
Vit l'abondance alors enrichir nos Provinces :
Le Batave prudent , dans l'Inde respecté ,
Puisant par son travail & par sa liberté ,
Qui , longtems opprimé par l'Autriche cruelle ,
Ayant brisé son joug , s'arme aujourd'hui pour elle ;
L'Hanovrien constant , qui formé pour servir ,

Sait souffrir & combattre , & surtout obéir ;
 L'Autrichien rempli de sa gloire passée ,
 De ses derniers Césars occupant sa pensée ;
 Surtout , ce peuple altier , qui voit sur tant de mers
 Son commerce & sa gloire embrasser l'Univers ;
 Mais qui jaloux en vain des grandeurs de la France ,
 Croit porter dans ses mains la foudre & la balance.
 Tous marchent contre nous ; la valeur les conduit ,
 La haine les anime , & l'espoir les séduit.
 De l'Empire Français l'indomtable génie
 Brave , auprès de son Roi , leur foule réunie.
 Des montagnes , des bois , des fleuves d'alentour ,
 Tous les Dieux alarmés sortent de leur séjour ;
 Incertains pour quel Maître en ces plaines fécondes
 Vont croître leurs moissons , & vont couler leurs ondes.
 La fortune auprès d'eux d'un vol prompt & léger ,
 Les lauriers dans les mains fend les plaines de l'air ;
 Elle observe LOUIS , & voit avec colère ,
 Que sans elle aujourd'hui la valeur va tout faire.

Le brave Cumberland , fier d'attaquer LOUIS ,
 A déjà disposé ses bataillons hardis :
 Tels ne parurent point aux rives du Scamandre ,
 Sous ces murs si vantés que Pyrrhus mit en cendre ,
 Ces antiques Héros , qui montés sur un char ,
 Combattaient en désordre , & marchaient au hazard :
 Mais tel fut Scipion sous les murs de Carthage ;
 Tels son rival & lui prudens avec courage ,
 Déployant de leur art les terribles secrets ,
 L'un vers l'autre avancés s'admiraient de plus près.

L'Escaut , les ennemis , les remparts de la ville ,
 Tout présente la mort , & LOUIS est tranquille.

Hhh iij

Cent tonnerres de bronze ont donné le signal.
D'un pas ferme & pressé, d'un front toujours égal,
S'avance vers nos rangs la profonde colonne,
Que la terreur dévance, & la flamme environne;
Comme un nuage épais, qui sur l'aile des vents,
Porte l'éclair, la foudre, & la mort dans ses flancs.
Les voilà ces rivaux du grand nom de mon Maître,
Plus farouches que nous, aussi vaillans peut-être,
Encor tout orgueilleux de leurs premiers exploits.
Bourbons ! voici le tems de venger les Valois.

Dans un ordre effrayant, trois attaques formées,
Sur trois terrains divers engagent les armées;
Le Français, dont Maurice a gouverné l'ardeur,
A son poste attaché, joint l'art à la valeur.
La mort sur les deux camps étend sa main cruelle;
Tous ses traits sont lancés, le sang coule autour d'elle.
Chefs, Officiers, soldats, l'un sur l'autre entassés,
Sous le fer expirans, par le plomb renversés,
Poussent les derniers cris en demandant vengeance.

Grammont, que signalait sa noble impatience,
Grammont dans l'Elysée emporte la douleur
D'ignorer en mourant, si son Maître est vainqueur.
De quoi lui serviront ces grands titres de *h*) gloire,
Ce sceptre des guerriers, honneur de sa mémoire ?
Ce rang, ces dignités, vanités des Héros,
Que la mort avec eux précipite aux tombeaux ?
Tu meurs, jeune *i*) Craon ! Que le Ciel moins sévère
Veille sur les destins de ton généreux frère !
Hélas ! cher Longaunay *k*), quelle main, quel secours
Peut arrêter ton sang, & ranimer tes jours ?
Ces Ministres de Mars, *l*) qui d'un vol si rapide

S'élançaient à la voix de leur Chef intrépide ,
 Sont , du plomb qui les suit , dans leur course arrêtés ,
 Tels que des champs de l'air tombent précipités ,
 Des oiseaux tout sanglans palpitans sur la terre.
 Le fer atteint *m*) d'Avray. Le jeune d'Aubeterre
 Voit de sa légion tous les Chefs indomtés ,
 Sous le glaive & le feu mourans à ses côtés.
 Guerriers , que Chabillant avec Brancas rallie ,
 Que d'Anglais immolés vont payer votre vie !
 Je te rends grace , ô Mars ! Dieu de sang , Dieu cruel ,
 La race de Colbert *n*) , ce Ministre immortel ,
 Echappe en ce carnage à ta main sanguinaire.
 Guerchi *o*) n'est point frappé , la vertu peut te plaire ;
 Mais vous , brave *p*) Daché , quel sera votre sort ?
 Le Ciel sauve , à son gré , donne & suspend la mort.
 Infortuné Lutteurs ! tout chargé de blessures ,
 L'art qui veille à ta vie , ajoute à tes tortures ;
 Tu meurs dans les tourmens ; nos cris mal entendus
 Te demandent au Ciel , & déjà tu n'es plus.

O combien de vertus que la tombe dévore !
 Combien de jours brillans éclipsés à l'aurore !
 Que nos lauriers sanglans doivent coûter de pleurs !
 Ils tombent ces Héros , ils tombent ces vengeurs ;
 Ils meurent , & nos jours sont heureux & tranquilles ;
 La molle volupté , le luxe de nos villes ,
 Filent ces jours fereins , ces jours que nous devons
 Au sang de nos guerriers , aux périls des Bourbons.
 Couvrons du moins de fleurs ces tombes glorieuses ;
 Arrachons à l'oubli ces ombres vertueuses ;
 Vous *q*) qui lanciez la foudre , & qu'ont frappé ses coups ,
 Revivez dans nos chants , quand vous mourez pour nous.

Eh quel ferait , grand Dieu ! le citoyen barbare ,
 Prodigue de censure , & de louange avare ,
 Qui peu touché des morts , & jaloux des vivans ,
 Leur pourrait envier mes pleurs & mon encens ?
 Ah ! s'il est parmi nous des cœurs dont l'indolence ,
 Insensible aux grandeurs , aux pertes de la France ,
 Dédaigne de m'entendre & de m'encourager ,
 Réveillez - vous , ingrats ; LOUIS est en danger.

Le feu , qui se déploie , & qui , dans son passage ,
 S'anime en dévorant l'aliment de sa rage ,
 Les torrens débordés dans l'horreur des hivers ,
 Le flux impétueux des menaçantes mers ,
 Ont un cours moins rapide , ont moins de violence ,
 Que l'épais bataillon qui contre nous s'avance ;
 Qui triomphe en marchant ; qui , le fer à la main ,
 A travers les mourans s'ouvre un large chemin.
 Rien n'a pû l'arrêter ; Mars pour lui se déclare.
 Le Roi voit le malheur , le brave & le répare.
 Son fils , son seul espoir... Ah ! cher Prince , arrêtez ;
 Où portez - vous ainsi vos pas précipités ?
 Conservez cette vie au monde nécessaire.

LOUIS craint pour son fils *r*) , le fils craint pour son père ;
 Nos guerriers tout sanglans frémissent pour tous deux ,
 Seul mouvement d'effroi dans ces cœurs généreux.

Vous *s*) qui gardez mon Roi , vous qui vengez la France ,
 Vous , peuple de Héros , dont la foule s'avance ,
 Accourez , c'est à vous de fixer les destins ;
 LOUIS , son fils , l'Etat , l'Europe est en vos mains.
 Maison du Roi , marchez , assurez la victoire ;
 Soubise & Pecquigny *t*) vous mènent à la gloire.
 Paraissez , vieux soldats , *u*) dont les bras éprouvés

Lan-

Lancent de loin la mort , que de près vous bravez.

Venez , vaillante élite , honneur de nos armées :

Partez , flèches de feu , grenades x) enflammées ;

Phalanges de Louis , écrasez sous vos coups

Ces combattans si fiers & si dignes de vous.

Richelieu , qu'en tous lieux emporte son courage ,

Ardent , mais éclairé , vif à la fois & sage ,

Favori de l'amour , de Minerve & de Mars ,

Richelieu y) vous appelle , il n'est plus de hazards ;

Il vous appelle : il voit d'un œil prudent & ferme ,

Des succès ennemis & la cause & le terme ;

Il vole , & sa vertu secondant vos grands cœurs ,

Il vous marque la place , où vous serez vainqueurs.

D'un rempart de gazon , faible & prompt barrière ,

Que l'art oppose à peine à la fureur guerrière ,

La Marck z) , la Vauguion aa) , Choiseul d'un même effort ,

Arrêtent une armée , & repoussent la mort.

D'Argenson qu'enflammaient les regards de son père ,

La gloire de l'Etat , à tous les siens si chère ,

Le danger de son Roi , le sang de ses ayeux ,

Affaillit par trois fois ce corps audacieux ,

Cette masse de feu , qui semble impénétrable :

On l'arrête , il revient , ardent , infatigable ;

Ainsi qu'aux premiers tems , par leurs coups redoublés ,

Les beliers enfonçaient les remparts ébranlés.

Ce brillant escadron bb) , fameux par cent batailles ,

Lui , par qui Catinat fut vainqueur à Marfailles ,

Arrive , voit , combat , & soutient son grand nom.

Tu fuis du Chastellet , jeune Castelmoron , cc)

Toi , qui touches encor à l'âge de l'enfance ,

Toi , qui d'un faible bras , qu'affermir ta vaillance ,

Tom. I.

Iii

Reprends ces étendarts déchirés & sanglans ,
 Que l'orgueilleux Anglais emportait dans ses rangs.
 C'est dans ces rangs affreux que Chevrier expire.
 Monaco perd son sang , & l'amour en soupire.
 Anglais , sur Du Guesclin deux fois tombent vos coups ;
 Frémissez à ce nom si funeste pour vous.

Mais quel brillant Héros , au milieu du carnage ,
 Renversé , relevé , s'est ouvert un passage ?
 Biron *dd*) , tels on voyait dans les plaines d'Ivry ,
 Tes immortels ayeux suivre le grand Henry.
 Tel était ce Crillon , chargé d'honneurs suprêmes ,
 Nommé brave autrefois par les braves eux-mêmes.
 Tels étaient ces d'Aumonts , ces grands Montmorencis ,
 Ces Créquis si vantés renaissans dans leurs fils *ee*) ;
 Tel se forma Turenne au grand art de la guerre ,
 Près d'un autre *ff*) Saxon la terreur de la Terre ,
 Quand la justice & Mars , sous un autre Louis ,
 Frappaient l'aigle d'Autriche , & relevaient les Lis.

Comment ces courtisans , doux , enjoués , aimables ,
 Sont-ils dans les combats des lions indomtables ?
 Quel assemblage heureux de graces , de valeur !
 Boufflers , Meuze , d'Ayen , Duras bouillans d'ardeur ,
 A la voix de Louis , courez , troupe intrépide.
 Que les Français sont grands quand leur Maître les guide !
 Ils l'aiment , ils vaincront , leur père est avec eux.
 Son courage n'est point cet instinct furieux ,
 Ce courroux emporté , cette valeur commune ;
 Maître de son esprit , il l'est de la fortune ;
 Rien ne trouble ses sens , rien n'éblouit ses yeux :
 Il marche , il est semblable à ce Maître des Dieux ,
 Qui frappant les Titans , & tonnant sur leurs têtes ,

D'un front majestueux dirigeait les tempêtes ;
 Il marche , & sous ses coups la terre au loin mugit ;
 L'Escaut fuit , la mer gronde , & le ciel s'obscurcit.

Sur un nuage épais que des antres de l'Ourse
 Les vents affreux du Nord apportent dans leur course ,
 Les vainqueurs des Valois descendent en courroux :
 Cumberland , disent-ils , nous n'espérons qu'en vous ;
 Courage , rassemblez vos légions altières ;
 Bataves , revenez , défendez vos barrières ;
 Anglais , vous que la paix semblait seule allarmer ,
 Vengez-vous d'un Héros qui daigne encor l'aimer ;
 Ainsi que ses bienfaits craindrez-vous sa vaillance ?
 Mais ils parlent en vain ; lorsque LOUIS s'avance ,
 Leur génie est domté , l'Anglais est abattu ,
 Et la férocité *gg*) le cède à la vertu.

Clare avec l'Irlandais , qu'animent nos exemples ,
 Venge ses Rois trahis , sa Patrie & ses Temples.
 Peuple sage & fidèle , heureux Helvétiens *hh*) ,
 Nos antiques amis , & nos concitoyens ,
 Votre marche assurée , égale , inébranlable ,
 Des ardens Neuftriens *ii*) fuit la fougue indomtable.
 Ce Danois *kk*) , ce Héros , qui des frimats du Nord ,
 Par le Dieu des combats fut conduit sur ce bord ,
 Admire les Français qu'il est venu défendre.
 Mille cris redoublés près de lui font entendre :
 Rendez-vous , ou mourez , tombez sous notre effort :
 C'en est fait , & l'Anglais craint LOUIS & la mort.

Allez , brave d'Estrée *ll*) , achevez cet ouvrage ,
 Enchaînez ces vaincus échappés au carnage :
 Que du Roi qu'ils bravaient ils implorent l'appui ;
 Ils seront fiers encor , ils n'ont cédé *mm*) qu'à lui.

lii ij

Bientôt vole après eux ce Corps fier & rapide *nn*),
Qui semblable au dragon , qu'il eut jadis pour guide ,
Toujours prêt , toujours prompt , de pied ferme , en courant ,
Donne de deux combats le spectacle effrayant.
C'est ainsi que l'on voit , dans les champs des Numides ,
Différemment armés des chasseurs intrépides ;
Les courriers écumans franchissent les guérets ;
On gravit sur les monts , on borde les forêts ;
Les pièges sont dressés ; on attend , on s'élance ;
Le javelot fend l'air , & le plomb le devance.
Les léopards sanglans , percés de coups divers ,
D'affreux rugissemens font retentir les airs ;
Dans le fond des forêts ils vont cacher leur rage.

Ah ! c'est assez de sang , de meurtre , de ravage ,
Sur des morts entassés c'est marcher trop longtems.
Noailles *oo*) , ramenez vos soldats triomphans.
Mars voit avec plaisir leurs mains victorieuses
Traîner dans notre camp ces machines affreuses ,
Ces foudres ennemis contre nous dirigés.
Venez lancer ces traits que leurs mains ont forgés ;
Qu'ils renversent par vous les murs de cette ville ,
Du Batave indécis la barrière & l'azile ,
Ces premiers *pp*) fondemens de l'Empire des Lis.
Puisseut-ils par vos mains être enfin raffermis !
Déjà Tournay se rend , déjà Gand s'épouvante :
Charles-Quint s'en émeut , son ombre gémissante
Pousse un cri dans les airs , & fuit de ce séjour ,
Où pour vaincre autrefois le Ciel le mit au jour.
Il fuit : mais quel objet pour cette ombre alarmée !
Il voit ces vastes champs couverts de notre armée ;
L'Anglais , deux fois vaincu , cédant de toutes parts ,

Dans les mains de Louis laissant ses étendarts ;
 Le Belge en vain caché dans ses villes tremblantes ,
 Les murs de Gand tombés sous ses mains foudroyantes ,
 Et son char de victoire , en ces vastes remparts *qq*) ,
 Ecrasant le berceau du plus grand des Césars *rr*) .

Français ! heureux guerriers , vainqueurs doux & terribles ,
 Revenez , suspendez dans nos Temples paisibles
 Ces armes , ces drapeaux , ces étendarts sanglans.
 Que vos chants de victoire animent tous nos chants.
 Les palmes dans les mains nos peuples vous attendent ;
 Nos cœurs volent vers vous , nos regards vous demandent ;
 Vos mères , vos enfans , près de vous empressés ,
 Encor tout éperdus de vos périls passés ,
 Vont baigner dans l'excès d'une ardente allégresse ,
 Vos fronts victorieux de larmes de tendresse.
 Accourez , recevez à votre heureux retour ,
 Le prix de la vertu par les mains de l'amour.

N O T E S.

a) **L**E Comte Maréchal de Saxe ,
 dangereusement malade , était
 porté dans une gondole d'osier ,
 quand ses douleurs & sa faiblesse
 l'empêchaient de se tenir à cheval.
 Il dit au Roi , qui l'embrassa , après
 le gain de la bataille , les mêmes
 choses qu'on lui fût penser ici.

b) Mr. le Duc d'Harcourt avait
 investi Tournay.

c) Maréchal de France.

d) Grand-Maitre d'artillerie.

e) Il s'était signalé à la bataille
 de Dettingen.

f) Mr. de Danoy fut retiré par
 sa nourrice d'une foule de morts &
 de mourans sur le champ de Mal-
 plaquet , deux jours après la bataille.
 C'est un fait certain : cette femme
 vint avec un passeport , accompagnée
 d'un Seigneur du Régiment du Roi ,
 dans lequel était alors cet Officier.

g) Les Lieutenans-Généraux cha-
 cun à leur division.

Iii ij

b) Il allait être Maréchal de France.

i) Dix-neuf Officiers du Régiment du Hainaut ont été tués ou blessés. Son frère, le Prince de Beauvau, sert en Italie.

k) Mr. de Longaunay, Colonel des nouveaux grenadiers, mort depuis de ses blessures.

l) Officiers de l'Etat-major, Messieurs de Puisegur, de Mezière, de St. Sauveur, de St. George.

m) Le Duc d'Avray, Colonel du Régiment de la Couronne.

n) Mr. de Croissy avec ses deux enfans, & son neveu Mr. Duplessis-Chatillon blessé légèrement.

o) Tous les Officiers de son Régiment Royal des Vaisseaux, hors de combat, lui seul ne fut point blessé.

p) Mr. Daché (on l'écrivit Dapcher) Lieutenant-Général Mr. de Lutzeaux, Lieutenant-Général, mort dans les opérations du traitement de ses blessures.

q) Mr. Du Brocard, Maréchal de camp, commandant l'artillerie.

r) Un boulet de canon couvrit de terre un homme entre le Roi & Monseigneur le Dauphin; & un domestique de Mr. le Comte d'Arenson fut atteint d'une balle de fusil derrière eux.

s) Les Gardes, les Gendarmes, les Chevaux-légers, les Mousquetaires sous Mr. de Montesson, Lieutenant-Général. Deux bataillons des Gardes Françaises & Suisses, &c.

t) Mr. le Prince de Soubise prit sur lui de seconder Mr. le Comte de la Marche, dans la défense obstinée du poste d'Antoin; il alla ensuite se mettre à la tête des Gendarmes, comme Mr. de Pecquigny à la tête des Chevaux-légers: ce qui

contribua beaucoup au gain de la bataille.

u) Carabiniers, Corps institué par Louis XIV. Ils tirent avec des carabines rayées. On fait avec quel éloge le Roi les a nommés dans sa lettre.

x) Grenadiers à cheval commandés par Mr. le Chevalier de Grille; ils marchent à la tête de la Maison du Roi.

y) Un Ministre d'Etat, qui n'a point quitté le Roi pendant la bataille, a écrit ces propres mots: *C'est Mr. de Richelieu qui a donné ce conseil, & qui l'a exécuté.*

z) Mr. le Comte de la Marck, au poste d'Antoin.

aa) Messieurs de la Vauguion, Choiseul-Meuse, &c. aux retranchemens faits à la hâte dans le village de Fontenoy. Mr. de Créqui n'était point à ce poste, comme on l'avait dit d'abord, mais à la tête des Carabiniers.

bb) Quatre escadrons de la Gendarmerie arrivaient après sept heures de marche, & attaquèrent.

cc) Un cheval fougueux avait emporté le porte-étendard dans la colonne Anglaise. Mr. de Castelmoron, âgé de 15. ans, lui cinquiesme, alla le reprendre au milieu du camp des ennemis. Mr. de Bellet commandait ces escadrons de la Gendarmerie; il y eut un cheval tué sous lui, aussi-bien que Mr. de Chimènes, en réformant une brigade.

dd) Mr. le Duc de Biron eut le commandement de l'Infanterie, quand Mr. de Lutzeaux fut hors de combat; il chargea successivement à la tête de presque toutes les brigades.

ee) Mr. de Luxembourg, Mr. de Loigni, & Mr. de Tingri.

ff) Le Duc de Saxe-Weimar, sous qui le Vicomte de Turenne fit ses premières campagnes. Mr. de Turenne est arrière-neveu de ce grand homme.

gg) Ce reproche de férocité ne tombe que sur le soldat, & non sur les Officiers, qui sont aussi généreux que les nôtres. On m'a écrit, que lorsque la colonne Anglaise déborda Fontenoy, plusieurs soldats de ce corps criaient, *no quarter*, *no quarter*, point de quartier.

hh) Les Régimens de Diesbach, de Betens, & de Courten, &c. avec des bataillons des Gardes Suisses.

ii) Le Régiment de Normandie qui revenait à la charge sur la colonne Anglaise, tandis que la Maison du Roi, la Gendarmerie, les Carabiniers, &c. fondaient sur elle.

kk) Mr. de Lowendahl.

ll) Mr. le Comte d'Estrée à la tête de sa division, & Mr. de Brionne à la tête de son Régiment, avaient enfoncé les Grenadiers Anglais le sabre à la main.

mm) Depuis St. Louis aucun Roi de France n'avait battu les Anglais en personne en bataille rangée.

nn) On envoya quelques dragons à la poursuite: Ce corps était commandé par Mr. le Duc de Chevreuse, qui s'était distingué au combat de Sahy, où il avait reçu trois blessures. L'opinion la plus vraisemblable sur l'origine du mot *Dragon*, est qu'ils portèrent un dragon dans leurs étendards sous le Maréchal de Briſſac, qui institua ce Corps dans les guerres du Piémont.

oo) Le Comte de Noailles attaqua de son côté la colonne d'infanterie Anglaise avec une brigade de cavalerie, qui prit ensuite des canons.

pp) Tournay, principale ville des Français sous la première race, dans laquelle on a trouvé le tombeau de Childeric.

qq) La ville de Gand soumise à Sa Majesté le 11. Juillet, après la défaite d'un corps d'Anglais par Mr. du Chaila, à la tête des brigades de Crillon & de Normandie, le Régiment de Grassin, &c.

rr) Des Césars modernes.

P O È M E

SUR LE DESASTRE DE LISBONNE.

P R É F A C E.

***S**ous les hommes, c'est dans ces événemens funestes qui nous rappellent à la contemplation de notre faible nature, comme les pestes générales qui ont enlevé le quart des hommes dans le monde connu, le tremblement de terre qui engloutit quatre cent mille personnes à la Chine en 1699., celui de Lima & de Callao, & en dernier lieu celui du Portugal & du Royaume de Fez. L'axiome, Tout est bien, paraît un peu étrange à ceux qui sont les témoins de ces désastres. Tout est arrangé, tout est ordonné, sans doute, par la Providence ; mais il n'est que trop sensible, que tout depuis longtems n'est pas arrangé pour notre bien-être présent.*

** Lorsque l'illustre Pope donna son Essai sur l'homme, & qu'il développa dans ses vers immortels les systèmes de Leibnitz, du Lord Shaftsburi, & du Lord Bolingbrooke, une foule de Théologiens de toutes les Communions attaqua ce système. On se révoltait contre cet Axiome nouveau, que Tout est bien, que l'homme jouit de la seule mesure du bonheur dont son être soit susceptible, &c. . . Il y a toujours un sens dans lequel on peut condamner un écrit, & un sens dans lequel on peut l'approuver. Il serait bien plus raisonnable de ne faire attention qu'aux beautés utiles d'un ouvrage, & de n'y point chercher un sens odieux. Mais c'est une des imperfections de notre nature, d'interpréter malignement tout ce qui peut être interprété, & de vouloir décrier tout ce qui a eu du succès.*

On crut donc voir dans cette proposition, Tout est bien, le renversement du fondement des idées reçues. Si Tout est bien, disait-

disait-on, il est donc faux que la Nature humaine soit déchuë. Si l'ordre général exige que tout soit comme il est, la Nature humaine n'a donc pas été corrompue ; elle n'a donc pas eu besoin de Rédempteur. Si ce Monde, tel qu'il est, est le meilleur des Mondes possibles, on ne peut donc pas espérer un avenir plus heureux. Si tous les maux dont nous sommes accablés sont un bien général, toutes les nations policées ont donc eu tort de rechercher l'origine du mal physique & du mal moral. Si un homme mangé par les bêtes féroces fait le bien-être de ces bêtes, & contribue à l'ordre du Monde ; si les malheurs de tous les particuliers ne sont que la suite de cet ordre général & nécessaire ; nous ne sommes donc que des roues qui servent à faire jouer la grande machine ; nous ne sommes pas plus précieux aux yeux de DIEU que les animaux qui nous dévorent.

Voilà les conclusions qu'on tirait du Poëme de Mr. Pope ; & ces conclusions mêmes augmentaient encor la célébrité & le succès de l'ouvrage. Mais on devait l'envisager sous un autre aspect. Il falait considérer le respect pour la Divinité, la résignation qu'on doit à ses ordres suprêmes, la saine Morale, la Tolérance, qui sont l'ame de cet excellent écrit. C'est ce que le public a fait ; & l'ouvrage ayant été traduit par des hommes dignes de le traduire, a triomphé d'autant plus des critiques, qu'elles roulaient sur des matières plus délicates.

C'est le propre des censures violentes, d'accréditer les opinions qu'elles attaquent. On crie contre un livre parce qu'il réussit, on lui impute des erreurs. Qu'arrive-t-il ? Les hommes révoltés contre ces cris, prennent pour des vérités les erreurs mêmes que ces critiques ont cru apercevoir. La censure élève des fantômes pour les combattre, & les lecteurs indignés embrassent ces fantômes.

Les Critiques ont dit ; Leibnitz, Pope, enseignent le Fatalisme ; & les partisans de Leibnitz & de Pope ont dit ; Si Leibnitz & Pope enseignent le Fatalisme, ils ont donc raison ; & c'est à cette Fatalité invincible qu'il faut croire.

Pope avait dit, Tout est bien, en un sens qui était très recevable ; & ils le disent aujourd'hui en un sens qui peut être combattu.

L'Auteur du Poëme sur le désastre de Lisbonne ne combat point l'illustre Pope, qu'il a toujours admiré & aimé ; il pense comme lui sur presque tous les points ; mais pénétré des malheurs des

hommes , il s'élève contre les abus qu'on peut faire de cet ancien axiome , Tout est bien. Il adopte cette triste & plus ancienne vérité reconnue de tous les hommes , qu'il y a du mal sur la Terre ; il avoue que le mot Tout est bien pris dans un sens absolu , & sans l'espérance d'un avenir , n'est qu'une insulte aux douleurs de notre vie.

Si lorsque Lisbonne , Méquinez , Tétuan , & tant d'autres villes furent englouties avec un si grand nombre de leurs habitans au mois de Novembre 1755 , des Philosophes avaient crié aux malheureux qui échappaient à peine des ruines , Tout est bien ; les héritiers des morts augmenteraient leurs fortunes , les maçons gagneront de l'argent à rebâtir des maisons , les bêtes se nourriront des cadavres enterrés dans les débris , c'est l'effet nécessaire des causes nécessaires ; vôtre mal particulier n'est rien , vous contribuez au bien général : un tel discours certainement eût été aussi cruel que le tremblement de terre a été funeste : & voilà ce que dit l'Auteur du Poème sur le désastre de Lisbonne.

Il avoue donc , avec toute la Terre , qu'il y a du mal sur la Terre , ainsi que du bien ; il avoue qu'aucun Philosophe n'a pu jamais expliquer l'origine du mal moral , & du mal physique : il avoue que Bayle , le plus grand Dialecticien qui ait jamais écrit , n'a fait qu'apprendre à douter , & qu'il se combat lui-même : il avoue qu'il y a autant de faiblesses dans les lumières de l'homme que de misères dans sa vie. Il expose tous les systèmes en peu de mots. Il dit que la Révélation seule peut dénouer ce grand nœud que tous les Philosophes ont embrouillé ; il dit que l'espérance d'un développement de notre être dans un nouvel ordre de choses , peut seule consoler des malheurs présents , & que la bonté de la Providence est le seul asyle auquel l'homme puisse recourir dans les ténèbres de sa raison , & dans les calamités de sa nature faible & mortelle.

P. S. Il est toujours malheureusement nécessaire d'avertir qu'il faut distinguer les objections que se fait un Auteur , de ses réponses aux objections , & ne pas prendre ce qu'il réfute pour ce qu'il adopte.

NOTE PARTICULIERE

SUR CE PASSAGE DE CETTE PREFACE:

- * *Lorsque l'illustre Pope donna son Essai sur l'homme, & qu'il développa dans ses vers immortels les systèmes du Lord Shaftersbury & du Lord Bolingbrooke, &c.*

Pag. 440. ligne 16.

C'Est peut-être la première fois qu'on a dit que le système de Pope était celui du Lord Shaftersbury ; c'est pourtant une vérité incontestable. Toute la partie phytique est pres- que mot-à-mot dans la première partie du chapitre intitulé, *Les Mora- listes*, section 3. MUCH IS ALLE- G'D IN ANSWER TO SNOW &c. On a beaucoup à répondre à ces plaintes des défauts de la nature. Comment est-elle sortie si imparfaite & si dé-fectueuse des mains d'un être par- fait ? Mais je nie qu'elle soit defec- tueuse. . . . Sa beauté résulte des contrariétés, & la concorde univer- selle naît d'un combat perpétuel. . . . il faut que chaque être soit innolé à d'autres ; les végétaux aux ani- maux, les animaux à la terre. . . . & les loix du pouvoir central & de la végétation, qui donnent aux corps célestes leur poids & leur mouvement, ne seront point dérangés pour l'amour d'un chetif & faible animal, qui tout protégé qu'il est par ces mêmes loix, sera bientôt par elles réduit en pouf- sière.

Cela est admirablement dit : &

cela n'empêche pas que l'illustre Docteur Clarke, dans son Traité de l'existence de Dieu, ne dise que le genre humain se trouve dans un état où l'ordre naturel des choses de ce Monde est manifestement renversé. Pa- ge 10. Tom. II. 2. édition, traduc- tion de Mr. Ricotier : cela n'empê- che pas que l'homme ne puisse di- re ; Je dois être aussi cher à mon Maître, moi être pensant & sentant, que les planètes qui probablement ne sentent point : cela n'empêche pas que les choses de ce monde ne puis- sent être autrement, puisqu'on nous apprend que l'ordre a été perverti, & qu'il sera rétabli : cela n'empê- che pas que le mal physique & le mal moral ne soient une chose in- compréhensible à l'esprit humain : cela n'empêche pas qu'on ne puis- se révoquer en doute le *Tout est bien*, en respectant Shaftersbury & Pope, dont le système a d'abord été attaqué comme suspect d'athéisme, & est aujourd'hui canonisé.

La partie morale de l'Essai sur l'homme de Pope, est aussi toute entière dans Shaftersbury, à l'arti-

Kkk ij

cle de la recherche sur la vertu , au second volume des *Caractéristiques*. C'est là que l'Auteur dit que l'intérêt particulier bien entendu fait l'intérêt général. Aimer le bien public & le nôtre est non seulement possible , mais inséparable : *To be well affected towards the publick interest and ones own , is not only consistent , but inseparable*. C'est là ce qu'il prouve dans tout ce livre , & c'est la base de toute la partie morale de l'*Essai* de Pope sur l'homme. C'est par là qu'il finit.

*That reason passion answer one great aim ,
That true self love and social be the same.*

La raison & les passions répondent au grand but de Dieu. Le véritable amour propre & l'amour social sont le même.

Une si belle morale , bien mieux

développée encor dans Pope que dans Shaftersbury , a toujours charmé l'Auteur des Poèmes sur Lisbonne & sur la Loi naturelle : voilà pour-quoi il a dit ,

*Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré ;
Et l'homme avec lui seul apprend à se connaître.*

Le Lord Shaftersbury prouve encor que la perfection de la vertu est due nécessairement à la croyance d'un Dieu. *And thus perfection of virtue must be owing to the belief of a God*.

C'est apparemment sur ces paroles que quelques personnes ont traité Shaftersbury d'Athée. S'ils avaient bien lu son livre , ils n'auraient pas fait cet infâme reproche à la mémoire d'un Pair d'Angleterre , d'un Philosophe élevé par le sage Locke.

C'est ainsi que le Père Hardouin traita d'Athées Pascal , Mallebranche & Arnauld. C'est ainsi que le Docteur Lange traita d'Athée le respectable Wolf , pour avoir loué la Morale des Chinois : & Wolf s'étant appuyé du témoignage des Jésuites Missionnaires à la Chine , le Docteur répondit , *Ne fait-on pas que les Jésuites sont des Athées ?* Ceux qui

gémirent sur l'aventure des Diables de Loudun , si humiliante pour la Raison humaine ; ceux qui trouvèrent mauvais qu'un Recollet , en conduisant Urbain Grandier au supplice , le frappât au visage avec un crucifix de fer , furent appelés Athées par les Recollets. Les Convulsionnaires ont imprimé , que ceux qui se moquaient des convulsions étaient des Athées : & les Molinistes ont cent fois batizé de ce nom les Jansénistes.

Lorsqu'un homme connu écrivit le premier en France il y a plus de trente ans sur l'inoculation de la petite vérole , un Auteur inconnu écrivit , *Il n'y a qu'un Athée inhabu des folies Anglaises qui puisse proposer à notre nation de faire un mal certain , pour un bien incertain*.

L'Auteur des Nouvelles Ecclésiastiques qui écrit tranquillement de-

puis si longtems contre les Puissances, contre les Loix, & contre la Raison, a employé une feuille à prouver que Mr. de Montesquieu était Athée, & une autre feuille à prouver qu'il était Déesiste.

St. Sorlin des Marets, connu en son tems par le Poème de *Clovis*, & par son fanatisme, voyant passer un jour dans la galerie du Louvre La Mothe le Vayer, Conseiller d'Etat & Précepteur de Monsieur; *Voilà*, dit-il, *un homme qui n'a point*

de Religion : La Mothe le Vayer se retourna vers lui, & daigna lui dire, *Mou ami, j'ai tant de Religion, que je ne suis point de ta Religion.*

En général, cette ridicule & abominable démençe d'accuser d'Athéisme à tort & à travers tous ceux qui ne pensent pas comme nous, est ce qui a le plus contribué à répandre d'un bout de l'Europe à l'autre ce profond mépris que tout le public a aujourd'hui pour les libelles de controverse.

P O È M E
S U R L E
DESASTRE DE LISBONNE,
OU EXAMEN DE CET AXIOME,
TOUT EST BIEN.

O Malheureux mortels ! ô terre déplorable !
O de tous les fléaux assemblage effroyable !
D'inutiles douleurs éternel entretien !
Philosophes trompés , qui criez , *Tout est bien* ,
Accourez , contemplez ces ruines affreuses ,
Ces débris , ces lambeaux , ces cendres malheureuses ,
Ces femmes , ces enfans , l'un sur l'autre entassés ,
Sous ces marbres rompus ces membres dispersés ;
Cent mille infortunés que la Terre dévore ,
Qui sanglans , déchirés , & palpitans encore ,
Enterrés sous leurs toits terminent sans secours ,
Dans l'horreur des tourmens , leurs lamentables jours.

Aux cris demi-formés de leurs voix expirantes ,
Au spectacle effrayant de leurs cendres fumantes ,
Direz-vous , C'est l'effet des éternelles loix ,
Qui d'un Dieu libre & bon nécessitent le choix ?
Direz-vous , en voyant cet amas de victimes ,
Dieu s'est vengé , leur mort est le prix de leurs crimes ?

Quel crime , quelle faute ont commis ces enfans ,
 Sur le sein maternel écrasés & sanglans ?
 Lisbonne qui n'est plus , eut-elle plus de vices
 Que Londres , que Paris , plongés dans les délices ?
 Lisbonne est abîmée , & l'on danse à Paris.
 Tranquilles spectateurs , intrépides esprits ,
 De vos frères mourans contemplant les naufrages ,
 Vous recherchez en paix les causes des orages ;
 Mais du fort ennemi quand vous sentez les coups ,
 Devenus plus humains , vous pleurez comme nous.

Croyez - moi , quand la Terre entr'ouvre ses abîmes ,
 Ma plainte est innocente , & mes cris légitimes.
 Partout environnés des cruautés du sort ,
 Des fureurs des méchans , des pièges de la mort ,
 De tous les élémens éprouvant les atteintes ,
 Compagnons de nos maux , permettez-nous les plaintes.
 C'est l'orgueil , dites-vous , l'orgueil séditieux ,
 Qui prétend qu'étant mal , nous pouvions être mieux.
 Allez interroger les rivages du Tage ,
 Fouillez dans les débris de ce sanglant ravage ,
 Demandez aux mourans , dans ce séjour d'effroi ,
 Si c'est l'orgueil qui crie , *O Ciel , secourez-moi ,*
O Ciel , ayez pitié de l'humaine misère.

Tout est bien , dites-vous , & tout est nécessaire.
 Quoi ? l'Univers entier , sans ce gouffre infernal ,
 Sans engloutir Lisbonne , eût-il été plus mal ?
 Etes-vous assurés que la cause éternelle ,
 Qui fait tout , qui fait tout , qui créa tout pour elle ,
 Ne pouvait nous jeter dans ces tristes climats ,
 Sans former des volcans allumés sous nos pas ?
 Borneriez-vous ainsi la suprême puissance ?

Lui défendriez-vous d'exercer sa clémence ?
L'éternel Artisan n'a-t-il pas dans ses mains
Des moyens infinis tout prêts pour ses desseins ?
Je desiré humblement , sans offenser mon Maître ,
Que ce gouffre enflammé de souphre & de salpêtre
Eût allumé ses feux dans le fond des déserts.
Je respecte mon Dieu , mais j'aime l'Univers :
Quand l'homme ose gémir d'un fléau si terrible ,
Il n'est point orgueilleux , hélas ! il est sensible.

Les tristes habitans de ces bords désolés ,
Dans l'horreur des tourmens seraient-ils consolés ,
Si quelqu'un leur disait ; *Tombez , mourez tranquilles ,*
Pour le bonheur du Monde on détruit vos aîles ;
D'autres mains vont bâtir vos palais embrasés ;
D'autres peuples naîtront dans vos murs écrasés ;
Le Nord va s'enrichir de vos pertes fatales ;
Tous vos maux sont un bien dans les Loix générales ;
Dieu vous voit du même œil que les vils vermisses ,
Dont vous serez la proie au fond de vos tombeaux ?
A des infortunés quel horrible langage !
Cruels , à mes douleurs n'ajoutez point l'outrage.

Non , ne présentez plus à mon cœur agité
Ces immuables loix de la nécessité ,
Cette chaîne des corps , des esprits , & des mondes.
O rêves de savans ! ô chimères profondes !
Dieu tient en main la chaîne , & n'est point enchainé ; a)
Par son choix bienfaisant tout est déterminé :
Il est libre , il est juste , il n'est point implacable.
Pourquoi donc souffrons-nous sous un Maître équitable ? b)
Voilà le nœud fatal qu'il fallait délier.
Guérirez-vous nos maux en osant les nier ?

Tous

Tous les peuples tremblans sous une main divine ,
 Du mal que vous niez ont cherché l'origine.
 Si l'éternelle Loi qui meut les élémens ,
 Fait tomber les rochers sous les efforts des vents ,
 Si les chênes touffus par la foudre s'embrasent ,
 Ils ne ressentent point les coups qui les écrasent.
 Mais je vis , mais je sens , mais mon cœur opprimé
 Demande des secours au Dieu qui l'a formé.
 Enfans du Tout-puissant , mais nés dans la misère ,
 Nous étendons les mains vers notre commun Père.
 Le vase , on le fait bien , ne dit point au potier ,
 Pourquoi suis-je si vil , si faible , si grossier ?
 Il n'a point la parole , il n'a point la pensée ;
 Cette urne en se formant , qui tombe fracassée ,
 De la main du potier ne reçut point un cœur ,
 Qui désirât les biens , & sentit son malheur.
 Ce malheur , dites-vous , est le bien d'un autre être.
 De mon corps tout sanglant mille insectes vont naître :
 Quand la mort met le comble aux maux que j'ai soufferts ,
 Le beau soulagement d'être mangé des vers !
 Tristes calculateurs des misères humaines ,
 Ne me consolez point ; vous aigrissez mes peines ;
 Et je ne vois en vous que l'effort impuissant
 D'un fier infortuné qui feint d'être content.

Je ne suis du grand *Tout* qu'une faible partie :
 Oui ; mais les animaux condamnés à la vie ,
 Tous les êtres sentans nés sous la même loi ,
 Vivent dans la douleur , & meurent comme moi.

Le vautour acharné sur sa timide proie ,
 De ses membres sanglans se repaît avec joie :
 Tout semble bien pour lui , mais bientôt à son tour

Une aigle au bec tranchant dévore le vautour.
L'homme d'un plomb mortel atteint cette aigle altière ;
Et l'homme aux champs de Mars couché sur la poussière ,
Sanglant , percé de coups , sur un tas de mourans ,
Sert d'aliment affreux aux oiseaux dévorans.
Ainsi du Monde entier tous les membres gémissent ;
Nés tous pour les tourmens , l'un par l'autre ils périssent :
Et vous composerez , dans ce cahos fatal ,
Des malheurs de chaque être un bonheur général ?
Quel bonheur ! ô mortel , & faible , & misérable !
Vous criez , *Tout est bien* , d'une voix lamentable.
L'Univers vous dément , & votre propre cœur
Cent fois de votre esprit a réfuté l'erreur.

Elémens , animaux , humains , tout est en guerre.
Il le faut avouer , le *mal* est sur la Terre :
Son principe secret ne nous est point connu.
De l'Auteur de tout bien le mal est-il venu ?
Est-ce le noir Tiphon *c*) , le barbare Arimane *d*) ,
Dont la loi tyrannique à souffrir nous condamne ?
Mon esprit n'admet point ces monstres odieux ,
Dont le monde en tremblant fit autrefois des Dieux.
Mais comment concevoir un Dieu , la bonté même ,
Qui prodigua ses biens à ses enfans qu'il aime ,
Et qui versa sur eux les maux à pleines mains ?
Quel œil peut pénétrer dans ses profonds desseins ?
De l'Etre tout-parfait le mal ne pouvait naître :
Il ne vient point d'autrui *e*) , puisque Dieu seul est Maître.
Il existe pourtant. O tristes vérités !
O mélange étonnant de contrariétés !
Un Dieu vint consoler notre race affligée ;
Il visita la Terre , & ne l'a point changée *f*) ;

Un Sophiste arrogant nous dit qu'il ne l'a pû ;
 Il le pouvait , dit l'autre , & ne l'a point voulu ;
 Il le voudra sans doute. Et tandis qu'on raisonne ,
 Des foudres souterrains engloutissent Lisbonne ,
 Et de trente Cités dispersent les débris ,
 Des bords sanglans du Tage à la mer de Cadis.

Ou l'homme est né coupable , & Dieu punit sa race ,
 Ou ce Maître absolu de l'être & de l'espace ,
 Sans courroux , sans pitié , tranquille , indifférent ,
 De ses premiers décrets suit l'éternel torrent :
 Ou la matière informe à son Maître rebelle ,
 Porte en soi des défauts *nécessaires* comme elle ;
 Ou bien Dieu nous éprouve ; & ce séjour mortel g)
 N'est qu'un passage étroit vers un Monde éternel.
 Nous essuyons ici des douleurs passagères.

Le trépas est un bien qui finit nos misères.
 Mais quand nous sortirons de ce passage affreux ,
 Qui de nous prétendra mériter d'être heureux ?

Quelque parti qu'on prenne , on doit frémir sans doute.
 Il n'est rien qu'on connaisse , & rien qu'on ne redoute.

La Nature est muette , on l'interroge en vain.

On a besoin d'un Dieu , qui parle au Genre humain.

Il n'appartient qu'à lui d'expliquer son ouvrage ,

De consoler le faible , & d'éclairer le sage.

L'homme au doute , à l'erreur , abandonné sans lui ,

Cherche en vain des roseaux qui lui servent d'appui.

Leibnitz ne m'apprend point , par quels noeuds invisibles

Dans le mieux ordonné des Univers possibles ,

Un désordre éternel , un cahos de malheurs ,

Mêle à nos vains plaisirs de réelles douleurs ;

Ni pourquoi l'innocent , ainsi que le coupable ,

LII ij

Subit également ce mal inévitable ;
 Je ne conçois pas plus comment tout serait *bien* :
 Je suis comme un Docteur , hélas , je ne sais rien.
 Platon dit qu'autrefois l'homme avait eu des ailes ,
 Un corps impénétrable aux atteintes mortelles ;
 La douleur , le trépas , n'approchaient point de lui.
 De cet état brillant qu'il diffère aujourd'hui !
 Il rampe , il souffre , il meurt ; tout ce qui naît expire ;
 De la destruction la Nature est l'Empire.
 Un faible composé de nerfs & d'ossemens ,
 Ne peut être insensible au choc des élémens ;
 Ce mélange de sang , de liqueurs , & de poudre ,
 Puisqu'il fut assemblé , fut fait pour se dissoudre ;
 Et le sentiment prompt de ces nerfs délicats
 Fut soumis aux douleurs ministres du trépas.
 C'est là ce que m'apprend la voix de la Nature.
 J'abandonne Platon , je rejette Epicure.
 Bayle en fait plus qu'eux tous : je vai le consulter :
 La balance à la main , Bayle enseigne à douter. *h*)
 Assez sage , assez grand , pour être sans système ,
 Il les a tous détruits , & se combat lui-même :
 Semblable à cet aveugle en bute aux Philistins ,
 Qui tomba sous les murs abattus par ses mains.

Que peut donc de l'esprit la plus vaste étendue ?
 Rien : le livre du Sort se ferme à notre vuë.
 L'homme étranger à soi , de l'homme est ignoré.
 Que suis-je ? où suis-je ? où vai-je ? & d'où suis-je tiré ? *i*)
 Atomes tourmentés sur cet amas de boue ,
 Que la mort engloutit , & dont le sort se joue ,
 Mais atomes pensans , atomes dont les yeux
 Guidés par la pensée ont mesuré les Cieux ;

Au sein de l'infini nous élançons notre être ;
Sans pouvoir un moment nous voir & nous connaître.

Ce Monde, ce théâtre, & d'orgueil & d'erreur,
Est plein d'infortunés qui parlent de bonheur.
Tout se plaint, tout gémit en cherchant le bien-être ;
Nul ne voudrait mourir ; nul ne voudrait renaître. *k*)
Quelquefois dans nos jours consacrés aux douleurs,
Par la main du plaisir nous essuyons nos pleurs.
Mais le plaisir s'envole, & passe comme une ombre.
Nos chagrins, nos regrets, nos pertes sont sans nombre.
Le passé n'est pour nous qu'un triste souvenir ;
Le présent est affreux, s'il n'est point d'avenir,
Si la nuit du tombeau détruit l'être qui pense.

Un jour tout sera bien, voilà notre espérance ;
Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion.
Les sages me trompaient, & Dieu seul a raison.
Humble dans mes soupirs, soumis dans ma souffrance,
Je ne m'élève point contre la Providence.
Sur un ton moins lugubre on me vit autrefois,
Chanter des doux plaisirs les séduisantes loix.
D'autres tems, d'autres mœurs : instruit par la vieillesse,
Des humains égarés partageant la faiblesse,
Dans une épaisse nuit cherchant à m'éclairer,
Je ne fais que souffrir, & non pas murmurer.

Un Calife autrefois à son heure dernière,
Au Dieu qu'il adorait dit pour toute prière ;
Je t'apporte, ô seul Roi, seul Etre illimité,
Tout ce que tu n'as point dans ton immensité,
Les défauts, les regrets, les maux & l'ignorance ;
Mais il pouvait encor ajouter *l'espérance. l)*

N O T E S.

a) DIEU tient en main la chaîne, & n'est point enchaîné.

Il A Chaîne universelle n'est pas, comme on l'a dit, une gradation suivie qui lie tous les êtres. Il y a probablement une distance immense entre l'homme & la brute, entre l'homme & les substances supérieures ; il y a l'infini entre Dieu & toutes les substances. Les Globes qui roulent autour de notre Soleil n'ont rien de ces gradations insensibles, ni dans leur grosseur, ni dans leurs distances, ni dans leurs satellites.

Pope dit que l'homme ne peut savoir pourquoi les Lunes de Jupiter sont moins grandes que Jupiter ; il se trompe en cela ; c'est une erreur pardonnable qui a pu échapper à son beau génie. Il n'y a point de Mathématicien qui n'eût fait voir au Lord Bolingbrooke, & à Mr. Pope, que si Jupiter était plus petit que ses Satellites, ils ne pourraient pas tourner autour de lui ; mais il n'y a point de Mathématicien qui pût découvrir une gradation suivie dans les corps du Système Solaire.

Il n'est pas vrai que si on ôtait un atome du Monde, le Monde ne pourrait subsister : & c'est ce que Mr. de Crouzas, savant Géomètre, remarqua très bien dans son livre contre Mr. Pope. Il paraît qu'il avait raison en ce point, quoique sur d'autres il ait été invinciblement

refuté par Mrs. Warburton & Silhouette.

Cette chaîne des événements a été admise & très ingénieusement défendue par le grand Philosophe Leibnitz ; elle mérite d'être éclaircie. Tous les corps, tous les événements dépendent d'autres corps & d'autres événements. Cela est vrai ; mais tous les corps ne sont pas nécessaires à l'ordre & à la conservation de l'Univers ; & tous les événements ne sont pas essentiels à la série des événements. Une goutte d'eau, un grain de sable de plus ou de moins, ne peuvent rien changer à la constitution générale. La Nature n'est asservie ni à aucune quantité précise, ni à aucune forme précise. Nulle Planète ne se meut dans une courbe absolument régulière ; nul être connu n'est d'une figure précisément mathématique : nulle quantité précise n'est requise pour nulle opération : la Nature n'agit jamais rigoureusement. Ainsi on n'a aucune raison d'assurer qu'un atome de moins sur la Terre ferait la cause de la destruction de la Terre.

Il en est de même des événements. Chacun d'eux a sa cause dans l'événement qui précède ; c'est une chose dont aucun Philosophe n'a jamais douté. Si on n'avait pas fait l'opération césarienne à la mère de César, César n'aurait pas détruit

la République, il n'eût pas adopté Octave, & Octave n'eût pas laissé l'Empire à Tibère. Maximilien épousa l'héritière de la Bourgogne & des Pays-bas, & ce mariage devient la source de deux cent ans de guerre. Mais que César ait craché à droite ou à gauche, que l'héritière de Bourgogne ait arrangé sa coëffure d'une manière ou d'une autre, cela n'a certainement rien changé au système général.

Il y a donc des événemens qui ont des effets, & d'autres qui n'en ont pas. Il en est de leur chaîne comme d'un arbre généalogique; on y voit des branches qui s'éteignent à la première génération, & d'autres qui continuent la race. Plusieurs événemens restent sans filiation. C'est ainsi que dans toute machine, il y a des effets nécessaires au mouvement, & d'autres effets indifférens qui sont la suite des premiers, & qui ne produisent rien. Les roues d'un carrosse servent à le faire marcher; mais qu'elles fassent voler un peu plus ou un peu moins de pousfière, le voyage se fait également. Tel est donc l'ordre général du Monde, que les chaînons de la chaîne ne seraient point dérangés par un peu plus ou un peu moins de matière, par un peu plus ou un peu moins d'irrégularité.

La chaîne n'est pas dans un plein absolu; il est démontré que les corps célestes font leurs révolutions dans

l'espace non résistant. Tout l'espace n'est pas rempli. Il n'y a donc pas une suite de corps depuis un atome jusqu'à la plus reculée des étoiles. Il peut donc y avoir des intervalles immenses entre les êtres sensibles, comme entre les insensibles. On ne peut donc assurer que l'homme soit nécessairement placé dans un des chaînons attachés l'un à l'autre par une suite non interrompue. *Tout est euchariné*, ne veut dire autre chose, sinon, que tout est arrangé. Dieu est la Cause & le Maître de cet arrangement. Le Jupiter d'Homère était l'esclave des Destins; mais dans une Philosophie plus épurée Dieu est le Maître des Destins. Voyez Clarke *Traité de l'existence de Dieu*.

b) *Sub Deo iusto nemo miset nisi meritor.* St. Augustin.

c) Principe du mal chez les Egyptiens.

d) Principe du mal chez les Perses.

e) C'est-à-dire, d'un autre Principe.

f) Un Philosophe Anglais a prétendu que le Monde physique avait dû être changé au premier avènement, comme le Monde moral.

g) Voilà avec l'opinion des deux Principes toutes les solutions qui se présentent à l'esprit humain dans cette grande difficulté; & la Révélation seule peut enseigner ce que l'esprit humain ne saurait comprendre.

b) *La balance à la main, Bayle enseigne à douter.*

Une centaine de remarques répandues dans le Dictionnaire de Bayle lui ont fait une réputation immortelle. Il a laissé la dispute sur l'o-

rigine du mal indécidée. Chez lui toutes les opinions sont exposées, toutes les raisons qui les soutiennent, toutes les raisons qui les ébranlent,

font également approfondies ; c'est l'Avocat général des Philosophes , mais il ne donne point ses conclusions. Il est comme Cicéron , qui souvent dans ses ouvrages Philosophiques soutient son caractère d'Académicien indécis , ainsi que l'a remarqué le savant & judicieux Abbé d'Olivet.

Je crois devoir essayer ici d'adoucir ceux qui s'acharnent depuis quelques années avec tant de violence & si vainement contre Bayle : j'ai tort de dire vainement , car ils ne servent qu'à le faire lire avec plus d'avidité : ils devraient apprendre de lui à raisonner & à être modérés. Jamais d'ailleurs le Philosophe Bayle n'a nié ni la Providence ni l'immortalité de l'ame. On traduit Cicéron , on le commente , on le fait servir à l'éducation des Princes. Mais que trouve-t-on presque à chaque page dans Cicéron parmi plusieurs choses admirables ? On y trouve que *s'il est une Providence, elle est blâmable d'avoir donné aux hommes une intelligence dont elle savoit qu'ils devoient abuser.* „ Sic vestra ista „ providentia reprehendenda , quæ „ rationem dederit eis quos scierit eâ „ perverse usus. [*Libro tertio de „ naturâ Deorum.*]

Jamais personne n'a cru que la vertu vint des Dieux, & on a eu raison. „ Virtutem nunquam Deo „ acceptam nemo retulit , nimirum „ rectè. *Idem.*

Qu'un Criminel meure impuni , vous dites que les Dieux le frappent

dans sa postérité. Une ville souffrirait-elle un Législateur qui condamnerait les petits enfans pour les crimes de leur grand-père ? „ Ferret- „ ne ulla civitas latorem legis ut „ condemnaretur nepos si avus deli- „ quisset ?

Et ce qu'il y a de plus étrange , c'est que Cicéron finit son livre de la *Nature des Dieux* sans réfuter de telles assertions. Il soutient en cent endroits la mortalité de l'ame dans ses *Tulculanes* , après avoir soutenu son immortalité.

Il y a bien plus. C'est à tout le Sénat de Rome qu'il dit dans son plaidoyer pour Cluentius : *Quel mal lui a fait la mort ? Nous rejettons sous les fables ineptes des enfers. Qu'est-ce donc que la mort lui a ôté, sinon le sentiment des douleurs ?* „ Quid illi mors attulit mali , nisi „ forte ineptiis ac fabulis ducimur „ ut existimemus illum apud , in- „ feros supplicia perferre ? quæ sit „ falsa sunt , quod omnes intelli- „ guunt , quid ei mors eripuit præ- „ ter sensum doloris ?

Enfin dans ses lettres où le cœur parle , ne dit-il pas , *Cum non ero , sensu omni carebo :* „ Quand je ne „ serai plus , tout sentiment périra „ avec moi ?

Jamais Bayle n'a rien dit d'approchant. Cependant on met Cicéron entre les mains de la jeunesse ; on le déchaîne contre Bayle : Pourquoi ? C'est que les hommes sont inconséquens , c'est qu'ils sont injustes.

i) *Que suis-je ? où suis-je ? où vais-je ? &c. d'où suis-je tiré ?*

Il est clair que l'homme ne peut par lui-même être instruit de tout

cela. L'esprit humain n'acquiert aucune notion que par l'expérience ; nulle

nulle expérience ne peut nous apprendre ni ce qui était avant notre existence, ni ce qui est après, ni ce qui anime notre existence présente. Comment avons-nous reçu la vie ? quel ressort la soutient ? comment notre cerveau a-t-il des idées & de la mémoire ? comment nos membres obéissent-ils incontinent à notre volonté ? &c. nous n'en favons rien. Ce globe est-il seul habité ? A-t-il été fait après d'autres globes, ou dans le même instant ? Chaque genre de plantes vient-il ou non d'une première plante ? Chaque genre d'animaux est-il produit

ou non par deux premiers animaux ? Les plus grands Philosophes n'en savent pas plus sur ces matières que les plus ignorans des hommes. Il en faut revenir à ce proverbe populaire : *La poule a-t-elle été avant l'auf, ou l'auf avant la poule ?* Le proverbe est bas : mais il confond la plus haute sagesse, qui ne fait rien sur les premiers principes des choses sans un secours surnaturel.

k) On trouve difficilement une personne qui voulût recommencer la même carrière qu'elle a courue, & repasser par les mêmes événemens.

l) *Mais il pouvait encor ajouter l'espérance.*

La plupart des hommes ont eu cette espérance, avant même qu'ils eussent le secours de la révélation. L'espoir d'être après la mort, est fondé sur l'amour de l'être pendant la vie ; il est fondé sur la probabilité que ce qui pense pensera. On n'en a point de démonstration, parce qu'une chose démontrée est une chose dont le contraire est une contradiction, & parce qu'il n'y a jamais eu de disputes sur les vérités démontrées. Lucrèce pour détruire cette espérance apporte dans son troisième livre des argumens dont la force afflige ; mais

il n'oppose que des vraisemblances à des vraisemblances plus fortes. Plusieurs Romains pensaient comme Lucrèce ; & on chantait sur le théâtre de Rome ; *Post mortem nihil est, Il n'est rien après la mort.* Mais l'instinct, la raison, le besoin d'être consolé, le bien de la société prévalurent ; & les hommes ont toujours eu l'espérance d'une vie à venir ; espérance, à la vérité, souvent accompagnée de doute. La révélation détruit le doute, & met la certitude à la place.

P O È M E

S U R L A

L O I N A T U R E L L E.

P R E F A C E.

ON sait assez que ce Poème n'avait point été fait pour être public : c'était depuis trois ans un secret entre un grand Roi & l'Auteur. Il n'y a que trois mois qu'il s'en répandit quelques copies dans Paris, & bientôt après il y fut imprimé plusieurs fois d'une manière aussi fautive que les autres ouvrages qui sont partis de la même plume.

Il serait juste d'avoir plus d'indulgence pour un écrit secret tiré de l'obscurité où son Auteur l'avait condamné, que pour un ouvrage qu'un Ecrivain expose lui-même au grand jour. Il serait encor juste de ne pas juger le Poème d'un laïque comme on jugerait une thèse de Théologie. Ces deux Poèmes sont les fruits d'un arbre transplanté. Quelques-uns de ces fruits peuvent n'être pas du goût de quelques personnes : ils sont d'un climat étranger ; mais il n'y en a aucun d'empoisonné, & plusieurs peuvent être salutaires.

Il faut regarder cet ouvrage comme une lettre où l'on expose en liberté ses sentimens. La plupart des livres ressemblent à ces conversations générales & gênées, dans lesquelles on dit rarement ce qu'on pense. L'Auteur a dit ici ce qu'il a pensé à un Prince Philosophe auprès duquel il avait alors l'honneur de vivre. Il a appris que des esprits éclairés n'ont pas été mécontents de cette ébauche ; ils ont jugé que le Poème sur la Loi Naturelle est une préparation à des vérités plus sublimes. Cela seul aurait déterminé

L'Auteur à rendre l'ouvrage plus complet & plus correct, si ses infirmités l'avaient permis. Il a été obligé de se borner à corriger les fautes dont fourmillent les éditions qu'on en a faites.

Les louanges données dans cet écrit à un Prince qui ne cherchait pas ces louanges, ne doivent surprendre personne : elles n'avaient rien de la flatterie, elles partaient du cœur ; ce n'est pas là de cet encens que l'intérêt prodigue à la puissance. L'homme de lettres pouvait ne pas mériter les éloges & les bontés dont le Monarque le comblait ; mais le Monarque méritait la vérité que l'homme de lettres lui disait dans cet ouvrage. Les changemens survenus depuis dans un commerce si honorable pour la littérature n'ont point altéré les sentimens qu'il avait fait naître.

Enfin puisqu'on a arraché au secret & à l'obscurité un écrit destiné à ne point paraître, il subsistera chez quelques sages comme un monument d'une correspondance philosophique qui ne devait point finir ; & on ajoute que si la faiblesse humaine se fait sentir partout, la vraie philosophie domte toujours cette faiblesse.

Au reste ce faible essai fut composé à l'occasion d'une petite brochure qui parut en ce tems-là. Elle était intitulée, Du Souverain Bien, & elle devait l'être, Du Souverain mal. On y prétendait qu'il n'y a ni vertu, ni vice, & que les remords sont une faiblesse d'éducation qu'il faut étouffer. L'Auteur du Poème prétend que les remords nous sont aussi naturels que les autres affections de notre ame. Si la fougue d'une passion fait commettre une faute, la Nature rendue à elle-même sent cette faute. La fille sauvage trouvée près de Châlons avoua que dans la colère elle avait donné à sa compagne un coup dont cette infortunée mourut entre ses bras. Dès qu'elle vit son sang couler, elle se repentit, elle pleura, elle étancha ce sang, elle mit des herbes sur la blessure. Ceux qui disent que ce retour d'humanité n'est qu'une branche de notre amour propre, sont bien de l'honneur à l'amour propre. Qu'on appelle la raison & les remords comme on voudra, ils existent, & ils sont les fondemens de la Loi Naturelle.

L A
LOI NATURELLE,
P O È M E,
 EN QUATRE PARTIES.

E X O R D E.

O Vous , dont les exploits , le règne & les ouvrages
 Deviendront la leçon des Héros & des Sages ,
 Qui voyez d'un même œil les caprices du sort ,
 Le Trône & la cabane , & la vie & la mort ;
 Philosophe intrépide , affermissez mon ame ,
 Couvrez-moi des rayons de cette pure flamme ,
 Qu'allume la raison , qu'éteint le préjugé.
 Dans cette nuit d'erreur , où le Monde est plongé ,
 Apportons , s'il se peut , une faible lumière.
 Nos premiers entretiens , notre étude première ,
 Étaient , je m'en souviens , Horace avec Boileau.
 Vous y cherchiez le *vrai* , vous y goûtiez le *beau* :
 Quelques traits échapés d'une utile Morale ,
 Dans leurs piquants écrits brillent par intervalle ;
 Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré.
 D'un esprit plus hardi , d'un pas plus assuré ,
 Il porta le flambeau dans l'abîme de l'être ,
 Et l'homme avec lui seul apprit à se connaître.
 L'art quelquefois frivole , & quelquefois divin ,

L'art des vers est dans Pope utile au genre-humain.
 Que m'importe en effet que le flatteur d'Octave ,
 Parasite discret , non moins qu'adroit esclave ,
 Du lit de sa Glycère , ou de Ligurius ,
 En prose mesurée insulte à Crispinus ?
 Que Boileau répandant plus de sèl que de grace ,
 Veuille outrager Quinault , pense avilir le Tasse ?
 Qu'il peigne de Paris les tristes embarras ,
 Ou décrive en beaux vers un fort mauvais repas ?
 Il faut d'autres objets à votre intelligence.

De l'Esprit qui vous veut vous recherchez l'essence ,
 Son principe , sa fin , & surtout son devoir.
 Voyons sur ce grand point ce qu'on a pû savoir ,
 Ce que l'erreur fait croire aux Docteurs du vulgaire ,
 Et ce que vous inspire un Dieu qui vous éclaire.
 Dans le fond de nos cœurs il faut chercher ses traits :
 Si Dieu n'est pas dans nous , il n'exista jamais.
 Ne pouvons-nous trouver l'Auteur de notre vie
 Qu'au labyrinthe obscur de la Théologie ?
 Origène & Jean Scot sont chez vous sans crédit :
 La Nature en fait plus qu'ils n'en ont jamais dit.
 Ecartons ces Romans qu'on appelle systèmes ,
 Et pour nous élever descendons dans nous-mêmes.

P R E M I E R E P A R T I E.

DIEU a donné aux hommes les idées de la justice , & la conscience pour les avertir , comme il leur a donné tout ce qui leur est nécessaire. C'est là cette Loi Naturelle sur laquelle la Religion est fondée. C'est ce seul principe qu'on développe ici. L'on ne parle que de la Loi naturelle , & non de la Religion & de ses augustes mystères.

SOit a) qu'un Etre inconnu , par lui seul existant ,
 Ait tiré depuis peu l'Univers du néant ,
 Soit qu'il ait arrangé la matière éternelle ;
 Qu'elle nage en son sein , ou qu'il règne loin d'elle ;
 Que l'ame , ce flambeau souvent si ténébreux ,
 Ou soit un de nos sens , ou subsiste sans eux :
 Vous êtes sous la main de ce Maître invisible.

Mais du haut de son Trône obscur , inaccessible ,
 Quel hommage , quel culte exige-t-il de vous ?
 De sa grandeur suprême indignement jaloux ,
 Des louanges , des vœux , flattent-ils sa puissance ?
 Est-ce le peuple altier , conquérant de Bisance ,
 Le tranquille Chinois , le Tartare indomté ,
 Qui connaît son essence , & suit sa volonté ?
 Différens dans leurs mœurs , ainsi qu'en leur hommage ,
 Ils lui font tenir tous un différent langage.
 Tous se font donc trompés. Mais détournons les yeux
 De cet impur amas d'imposteurs odieux : b)
 Et sans vouloir sonder , d'un regard téméraire ,
 De la Loi des Chrétiens l'ineffable mystère ,
 Sans expliquer en vain ce qui fut révélé ,

Cherchons par la raison si DIEU n'a point parlé.

La Nature a fourni d'une main salutaire

Tout ce qui dans la vie à l'homme est nécessaire ,

Les ressorts de son ame , & l'instinct de ses sens.

Le Ciel à ses besoins soumet les élémens.

Dans les plis du cerveau la mémoire habitante ,

Y peint de la Nature une image vivante.

Chaque objet de ses sens prévient la volonté.

Le son dans son oreille est par l'air apporté.

Sans efforts & sans soins son œil voit la lumière.

Sur son Dieu , sur sa fin , sur sa cause première ,

L'homme est-il sans secours à l'erreur attaché ?

Quoi ! le Monde est visible , & Dieu serait caché !

Quoi ! le plus grand besoin que j'aye en ma misère ;

Est le seul qu'en effet je ne peux satisfaire !

Non : le Dieu qui m'a fait , ne m'a point fait en vain.

Sur le front des mortels il mit son sceau divin.

Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon Maître ;

Il m'a donné sa Loi , puisqu'il m'a donné l'être.

Sans doute il a parlé , mais c'est à l'Univers.

Il n'a point de l'Egypte habité les déserts.

Delphes , Delos , Ammon , ne sont pas ses aziles.

Il ne se cacha point aux antres des Sibylles.

La Morale uniforme en tout tems , en tout lieu ,

A des siècles sans fin parle au nom de ce Dieu.

C'est la loi de Trajan , de Socrate , & la vôtre.

De ce culte éternel la Nature est l'Apôtre ;

Le bon sens la reçoit , & les remords vengeurs ,

Nés de la conscience , en sont les défenseurs ;

Leur redoutable voix partout se fait entendre.

Pensez-vous en effet que ce jeune Alexandre ,

Aussi vaillant que vous , mais bien moins modéré ,
Teint du sang d'un ami trop inconfidéré ,
Ait pour se repentir consulté des Augures ?
Ils auraient dans leurs eaux lavé ses mains impures ;
Ils auraient à-prix d'or abfous bientôt le Roi.
Sans eux , de la Nature il écouta la Loi ;
Honteux , désespéré d'un moment de furie ,
Il se jugea lui-même indigne de la vie.
Cette Loi souveraine , à la Chine , au Japon ,
Inspira Zoroastre , illumina Solon.
D'un bout du Monde à l'autre elle parle , elle crie ,
ADORE UN DIEU , SOIS JUSTE , ET CHERI TA PATRIE.
Ainsi le froid Lappon crut un Etre éternel ;
Il eut de la justice un instinct naturel ;
Et le Nègre vendu sur un lointain rivage ,
Dans les Nègres encor aima sa noire image.
Jamais un parricide , un calomniateur ,
N'a dit tranquillement , dans le fond de son cœur :
» Qu'il est beau , qu'il est doux d'accabler l'innocence ,
» De déchirer le sein qui nous donna naissance !
» Dieu juste , Dieu parfait ! que le crime a d'appas !
Voilà ce qu'on dirait , mortels , n'en doutez pas ,
S'il n'était une Loi terrible , universelle ,
Que respecte le crime en s'élevant contre elle.
Est - ce nous qui créons ces profonds sentimens ?
Avons-nous fait notre ame ? avons-nous fait nos sens ?
L'or qui nait au Pérou , l'or qui nait à la Chine ,
Ont la même nature , & la même origine :
L'artisan les façonne , & ne peut les former.
Ainsi l'Etre éternel , qui nous daigne animer ,
Jetta dans tous les cœurs une même semence.

Le

Le Ciel fit la vertu , l'homme en fit l'apparence.
 Il peut la revêtir d'imposture & d'erreur ;
 Il ne peut la changer ; son juge est dans son cœur.

SECONDE PARTIE.

Réponses aux objections contre les principes d'une Morale universelle. Preuve de cette vérité.

J'Entends avec Cardan , Spinoza qui murmure.
 Ces remords , me dit-il , ces cris de la Nature ,
 Ne sont que l'habitude , & les illusions ,
 Qu'un besoin mutuel inspire aux Nations.
 Raïsonneur malheureux , ennemi de toi-même ,
 D'où nous vient ce besoin ? pourquoi l'Etre Suprême
 Mit-il dans notre cœur à l'intérêt porté
 Un instinct qui nous lie à la société ?
 Les Loix que nous faisons , fragiles , inconstantes ,
 Ouvrages d'un moment , sont partout différentes.
 Jacob chez les Hébreux put épouser deux sœurs ;
 David , sans offenser la décence & les mœurs ,
 Flatta de cent beautés la tendresse importune ;
 Le Pape au Vatican n'en peut posséder une.
 Là , le père à son gré choisit son successeur ;
 Ici , l'heureux aîné de tout est possesseur.
 Un Polaque à moustache , à la démarche altière ,
 Peut arrêter d'un mot sa République entière.
 L'Empereur ne peut rien sans ses chers Electeurs.
 L'Anglais a du crédit , le Pape a des honneurs.
 Usages , intérêts , culte , loix , tout diffère.

Tom. I.

Nnn

Qu'on foit juſte , il ſuffit , le reſte eſt arbitraire. c)
Mais tandis qu'on admire & ce juſte & ce beau ,
Londre immole ſon Roi par la main d'un bourreau.
Du Pape Borgia le bâtard fanguinaire
Dans les bras de ſa ſœur aſſaſſine ſon frère.
Là , le froid Hollandois devient impétueux ,
Il déchire en morceaux deux frères vertueux.
Plus loin la Brinvilliers , dévote avec rendreſſe ,
Empoiſonne ſon père en courant à confeſſe.
Sous le fer du méchant le juſte eſt abattu.
Hé bien ! conclurrez - vous qu'il n'eſt point de vertu ?
Quand des vents du Midi les funeſtes haleines
De ſemences de mort ont inondé nos plaines ,
Direz - vous que jamais le Ciel en ſon courroux
Ne laiſſa la fanté ſéjourner parmi nous ?
Tous les divers fléaux dont le poids nous accable ,
Du choc des élémens eſſet inévitable ,
Des biens que nous goûtons corrompent la douceur ;
Mais tout eſt paſſager , le crime & le malheur.
De nos défirs fougueux la tempête fatale
Laiſſe au fond de nos cœurs la règle & la morale :
C'eſt une ſource pure : en vain dans ſes canaux
Les vents contagieux en ont troublé les eaux ;
En vain ſur ſa ſurface une fange étrangère
Apporte en bouillonnant un limon qui l'altère ;
L'homme le plus injuſte , & le moins policé ,
S'y contemple aiſément quand l'orage eſt paſſé.
Tous ont reçu du Ciel , avec l'intelligence ,
Ce frein de la juſtice & de la conſcience.
De la raïſon naiſſante elle eſt le premier fruit ;
Dès qu'on la peut entendre , auſſi - tôt elle inſtruit :

Contrepoids toujours prompt à rendre l'équilibre
 Au cœur plein de désirs , asservi , mais né libre ;
 Arme que la Nature a mis en notre main ,
 Qui combat l'intérêt par l'amour du prochain.
 De Socrate en un mot c'est là l'heureux génie ;
 C'est là ce Dieu secret qui dirigeait sa vie ,
 Ce Dieu qui jusqu'au bout présidait à son sort ,
 Quand il but sans pâlir la coupe de la mort.
 Quoi ! cet esprit divin n'est-il que pour Socrate ?
 Tout mortel a le sien qui jamais ne le flatte.
 Néron cinq ans entiers fut soumis à ses loix ,
 Cinq ans des corrupteurs il repoussa la voix.
 Marc - Aurèle appuyé sur la Philosophie ,
 Porta ce joug heureux tout le tems de sa vie.
 Julien s'égarant dans sa Religion ,
 Infidèle à la foi , fidèle à la raison ,
 Scandale de l'Eglise , & des Rois le modèle ,
 Ne s'écarta jamais de la Loi Naturelle.

On insiste , on me dit ; L'enfant dans son berceau
 N'est point illuminé par ce divin flambeau ;
 C'est l'éducation qui forme ses pensées ,
 Par l'exemple d'autrui ses mœurs lui sont tracées ;
 Il n'a rien dans l'esprit , il n'a rien dans le cœur ;
 De ce qui l'environne il n'est qu'imitateur ;
 Il répète les noms de devoir , de justice ;
 Il agit en machine : & c'est par sa nourrice
 Qu'il est Juif ou Payen , fidèle ou Musulman ,
 Vêtu d'un juste-au-corps , ou bien d'un Doliman.
 Oui , de l'exemple en nous je fais quel est l'empire.
 Il est des sentimens que l'habitude inspire.
 Le langage , la mode , & les opinions ,

Nnn ij

Tous les dehors de l'ame , & ses préventions ,
Dans nos faibles esprits sont gravés par nos pères ;
Du cachet des mortels impressions légères.
Mais les premiers ressorts sont faits d'une autre main ;
Leur pouvoir est constant , leur principe est divin.
Il faut que l'enfant croisse , afin qu'il les exerce ;
Il ne les connaît pas sous la main qui le berce.
Le moineau dans l'instant qu'il a reçu le jour ,
Sans plumes dans son nid peut-il sentir l'amour ?
Le renard en naissant va-t-il chercher sa proie ?
Les insectes changeans , qui nous filent la soie ,
Les essaims bourdonnans de ces filles du Ciel ,
Qui paîtrissent la cire & composent le miel ,
Si-tôt qu'ils sont éclos forment-ils leur ouvrage ?
Tout meurt par le tems , & s'accroît par l'usage.
Chaque être a son objet , & dans l'instant marqué
Il marche vers le but par le Ciel indiqué.
De ce but , il est vrai , s'écartent nos caprices.
Le juste quelquefois commet des injustices.
On fuit le bien qu'on aime , on hait le mal qu'on fait.
De soi-même en tout tems quel cœur est satisfait ?

L'homme (on nous l'a tant dit) est une énigme obscure ;
Mais en quoi l'est-il plus que toute la Nature ?
Avez-vous pénétré , Philosophes nouveaux ,
Cet instinct sûr & prompt qui sert les animaux ?
Dans son germe impalpable avez-vous pu connaître
L'herbe qu'on foule aux pieds , & qui meurt pour renaître ?
Sur ce vaste Univers un grand voile est jetté ;
Mais dans les profondeurs de cette obscurité ,
Si la raison nous luit , qu'avons-nous à nous plaindre ?
Nous n'avons qu'un flambeau , gardons-nous de l'éteindre.

Quand de l'immenfité Dieu peupla les déferts ,
 Alluma des Soleils & fouleva des mers ;
 Demeurez , leur dit-il , dans vos bornes prefrites.
 Tous les Mondes naiffans connurent leurs limites.
 Il impofa des loix à Saturne , à Vénus ,
 Aux feize orbes divers dans nos Cieux contenus ,
 Aux élémens unis dans leur utile guerre ,
 A la courfe des vents , aux flèches du tonnerre ,
 A l'animal qui penfe , & né pour l'adorer ,
 Au ver qui nous attend , né pour nous dévorer.
 Aurons-nous bien l'audace , en nos faibles cervelles ;
 D'ajouter nos décrets à ces Loix immortelles ? d)
 Hélas ! ferait-ce à nous , fantômes d'un moment ,
 Dont l'être imperceptible eft voifin du néant ,
 De nous mettre à côté du Maître du tonnerre ,
 Et de donner en Dieux des ordres à la Terre ?

T R O I S I E M E P A R T I E .

Que les hommes ayant pour la plupart défiguré , par les opinions qui les divifent , le principe de la Religion Naturelle qui les unit , doivent fe fupporter les uns les autres.

L'Univers eft un Temple où fiége l'Eternel.
 Là e) chaque homme à fon gré veut bâtir un Autel.
 Chacun vante fa foi , fes Saints , & fes miracles ,
 Le fang de fes Martyrs , la voix de fes Oracles.
 L'un penfe , en fe lavant cinq ou fix fois par jour ,
 Que le Ciel voit fes bains d'un regard plein d'amour ;
 Et qu'avec un prépuce on ne faurait lui plaire.

Nnn iij

L'autre a du Dieu Brama défarmé la colère ,
Et pour s'être abstenu de manger du lapin ,
Voit le Ciel entr'ouvert , & des plaisirs sans fin.
Tous traitent leurs voisins d'impurs & d'infidelles.
De Chrétiens divisés les infames querelles
Ont au nom du Seigneur apporté plus de maux ,
Répandu plus de sang , creusé plus de tombeaux ,
Que le prétexte vain d'une utile balance
N'a défolé jamais l'Allemagne & la France.

Un doux Inquisiteur , un Crucifix en main ,
Au feu par charité fait jeter son prochain ,
Et pleurant avec lui d'une fin si tragique ,
Prend pour s'en consoler son argent qu'il s'applique ,
Tandis que de la grace ardent à se toucher ,
Le peuple en louant DIEU danse autour du bucher.
On vit plus d'une fois , dans une sainte yvresse ,
Plus d'un bon Catholique , au fortir de la Messe ,
Courant sur son voisin , pour l'honneur de la foi ,
Lui crier , *Meurs , impie , ou pense comme moi.*
Calvin & ses supôts , guettés par la justice ,
Dans Paris en peinture allèrent au supplice.
Servet fut en personne immolé par Calvin.
Si Servet dans Genève eût été Souverain ,
Il eût pour argument contre ses adversaires
Fait ferrer d'un lacet le cou des Trinitaires.
Ainsi d'Arminius les ennemis nouveaux
En Flandre étaient Martyrs , en Hollande bourreaux.

D'où vient que deux cent ans cette pieuse rage
De nos ayeux grossiers fut l'horrible partage ?
C'est que de la Nature on étouffa la voix ;
C'est qu'à sa Loi sacrée on ajouta des Loix ;

C'est que l'homme amoureux de son sort esclavage ,
Fit dans ses préjugés DIEU même à son image.
Nous l'avons fait injuste , emporté , vain , jaloux ,
Séducteur , inconstant , barbare comme nous.

Enfin grace en nos jours à la Philosophie ,
Qui de l'Europe au moins éclaire une partie ,
Les mortels plus instruits en sont moins inhumains :
Le fer est émoussé , les buchers sont éteints.
Mais si le Fanatisme était encor le maître ,
Que ces feux étouffés seraient prompts à renaître !
On s'est fait , il est vrai , le généreux effort
D'envoyer moins souvent ses frères à la mort.
On brûle moins d'Hébreux dans les murs de Lisbonne ; f)
Et même le Mouphti , qui rarement raisonne ,
Ne dit plus aux Chrétiens que le Sultan soumet ,
Renonce au vin , barbare , & crois à Mahomet.
Mais du beau nom de *chien* ce Mouphti nous honore ; g)
Dans le fond des Enfers il nous envoie encore.
Nous le lui rendons bien : nous damnons à la fois
Le peuple circoncis vainqueur de tant de Rois ,
Londre , Berlin , Stockholm , & Genève , & vous-même ,
Vous êtes , ô grand Roi ! compris dans l'anathème.
En vain par des bienfaits signalant vos beaux jours ,
A l'humaine raison vous donnez des secours ,
Aux beaux Arts des palais , aux pauvres des aziles ,
Vous peuplez les deserts , & les rendez fertiles :
De fort savans esprits jurent sur leur salut , h)
Que vous êtes sur terre un fils de Belzébut.

Les vertus des Payens étaient , dit-on , des crimes.
Rigueur impitoyable ! odieuses maximes !
Gazettier clandestin , dont la platte acreté

Damne le genre-humain de pleine autorité,
Tu vois d'un œil ravi les mortels tes semblables ;
Pâtris des mains de DIEU pour le plaisir des Diables.
N'es-tu pas satisfait de condamner au feu
Nos meilleurs citoyens , Montagne & Montesquieu ?
Penses-tu que Socrate , & le juste Aristide ,
Solon , qui fut des Grecs & l'exemple & le guide ,
Penses-tu que Trajan , Marc-Aurèle , Titus ,
Noms chéris , noms sacrés , que tu n'as jamais lus ,
Aux fureurs des Démons sont livrés en partage ,
Par le DIEU bienfaisant dont ils étaient l'image ?
Et que tu feras , toi , de rayons couronné ,
D'un chœur de Chérubins au Ciel environné ,
Pour avoir quelque tems , chargé d'une besace ,
Dormi dans l'ignorance , & croupi dans la crasse ?
Sois sauvé , j'y consens ; mais l'immortel Newton ,
Mais le savant Leibnitz , & le sage Addisson ,
Et ce Locke , en un mot , dont la main courageuse i)
A de l'esprit humain posé la borne heureuse ;
Ces esprits qui semblaient de DIEU même éclairés ,
Dans des feux éternels seront-ils dévorés ?
Porte un arrêt plus doux , prens un ton plus modeste ,
Ami , ne prévien point le jugement céleste ;
Respecte ces mortels , pardonne à leur vertu :
Ils ne t'ont point damné ; pourquoi les damnes-tu ?
A la Religion discrètement fidelle ,
Sois doux , compatissant , sage , indulgent comme elle ;
Et sans noyer autrui songe à gagner le port :
La clémence a raison , & la colère a tort.
Dans nos jours passagers de peines , de misères ,
Enfans du même DIEU , vivons du moins en frères :

Aidons-

Aidons-nous l'un & l'autre à porter nos fardeaux.
 Nous marchons tous courbés sous le poids de nos maux ;
 Mille ennemis cruels assiégent notre vie ,
 Toujours par nous maudite , & toujours si chérie :
 Notre cœur égaré , sans guide & sans appui ,
 Est brûlé de desirs , ou glacé par l'ennui.
 Nul de nous n'a vécu sans connaître les larmes.
 De la société les secourables charmes
 Consolent nos douleurs au moins quelques instans :
 Remède encor trop faible à des maux si constans.
 Ah ! n'empoisonnons pas la douceur qui nous reste.
 Je crois voir des forçats dans un cachot funeste ,
 Se pouvant secourir , l'un sur l'autre acharnés ,
 Combatre avec les fers dont ils sont enchainés.

QUATRIEME PARTIE.

*C'est au Gouvernement à calmer les malheureuses disputes de
 l'Ecole qui troublent la Société.*

Où , je l'entens souvent de votre bouche auguste ,
 Le premier des devoirs , sans doute , est d'être juste ;
 Et le premier des biens est la paix de nos cœurs.
 Comment avez-vous pû , parmi tant de Docteurs ,
 Parmi ces différends que la dispute enfante ,
 Maintenir dans l'Etat une paix si constante ?
 D'où vient que les enfans de Calvin , de Luther ;
 Qu'on croit de-là les monts bâtards de Lucifer ,
 Le Grec & le Romain , l'empesé Quiétiste ,
 Le Quakre au grand chapeau , le simple Anabatiste ;

Tom. I.

O o o

Qui jamais dans leur Loi n'ont pû se réunir,
Sont tous, sans disputer, d'accord pour vous bénir ?
C'est que vous êtes sage, & que vous êtes Maître.
Si le dernier Valois, hélas ! avait dû l'être,
Jamais un Jacobin, guidé par son Prieur,
De Judith & d'Aod fervent imitateur,
N'eût tenté dans Saint Cloud sa funeste entreprise :
Mais Valois aiguisa le poignard de l'Eglise, k)
Ce poignard qui bientôt égorga dans Paris,
Aux yeux de ses Sujets, le plus grand des Henris.
Voilà le fruit affreux des pieuses querelles.
Toutes les factions à la fin sont cruelles ;
Pour peu qu'on les soutienne, on les voit tout ofer ;
Pour les anéantir, il les faut mépriser.
Qui conduit des soldats peut gouverner des Prêtres.
Un Roi dont la grandeur éclipsa ses ancêtres,
Crut pourtant, sur la foi d'un Confesseur Normand,
Jansenius à craindre, & Quesnel important ;
Du sceau de sa grandeur il chargea leurs sottises.
De la dispute alors cent cabales éprises,
Cent bavards en fourure, Avocats, Bacheliers,
Colporteurs, Capucins, Jésuites, Cordeliers,
Troublèrent tous l'Etat par leurs doctes scrupules :
Le Régent plus sensé les rendit ridicules : l)
Dans la poussière alors on les vit tous rentrer.

L'œil du Maître suffit, il peut tout opérer.
L'heureux cultivateur des présens de Pomone,
Des filles du Printems, des trésors de l'Automne,
Maître de son terrain, ménage aux arbrisseaux
Les secours du Soleil, de la terre & des eaux ;
Par de légers appuis soutient leurs bras débiles,

Arrache impunément les plantes inutiles ;
 Et des arbres touffus , dans son clos renfermés ,
 Emonde les rameaux de la sève affamés.
 Son docile terrain répond à sa culture.
 Ministre industrieux des loix de la Nature ,
 Il n'est pas traversé dans ses heureux desseins ;
 Un arbre qu'avec peine il planta de ses mains ,
 Ne prétend pas le droit de se rendre stérile ,
 Et du sol épuisé tirant un suc utile ,
 Ne va pas refuser à son Maître affligé
 Une part de ses fruits dont il est trop chargé.
 Un jardinier voisin n'eut jamais la puissance
 De diriger des Cieux la maligne influence ,
 De maudire ses fruits pendans aux espaliers ,
 Et de sécher d'un mot sa vigne & ses figuiers.

Malheur aux Nations dont les Loix opposées
 Embrouillent de l'Etat les rênes divisées !
 Le Sénat des Romains , ce Conseil de vainqueurs ,
 Présidait aux Autels , & gouvernait les mœurs ,
 Restraignait sagement le nombre des Vestales ,
 D'un peuple extravagant réglait les Bacchanales.
 Marc-Aurèle & Trajan mêlaient aux champs de Mars
 Le bonnet de Pontife au bandeau des Césars :
 L'Univers reposant sous leur heureux génie ,
 Des guerres de l'Ecole ignore la manie.
 Ces grands Législateurs , d'un saint zèle enivrés ,
 Ne combattirent point pour leurs poulets sacrés.
 Rome encor aujourd'hui conservant ces maximes ,
 Joint le Trône à l'Autel par des nœuds légitimes :
 Ses Citoyens en paix sagement gouvernés
 Ne sont plus Conquérens , & sont plus fortunés.

O o o ij

Je ne demande pas que dans sa Capitale,
Un Roi portant en main la crosse Episcopale,
Au sortir du Conseil, allant en mission,
Donne au peuple contrit sa bénédiction :
Toute Eglise a ses Loix, tout peuple a son usage;
Mais je prétends qu'un Roi, que son devoir engage
A maintenir la paix, l'ordre, la sûreté,
A sur tous ses sujets égale autorité ; m)
Ils sont tous ses enfans : cette famille immense
Dans ses soins paternels a mis sa confiance.
Le Marchand, l'Ouvrier, le Prêtre, le Soldat,
Sont tous également les membres de l'Etat.
De la Religion l'appareil nécessaire
Confond aux yeux de Dieu le grand & le vulgaire;
Et les civiles Loix, par un autre lien,
Ont confondu le Prêtre avec le Citoyen.
La Loi dans tout Etat doit être universelle.
Les mortels, quels qu'ils soient, sont égaux devant elle.
Je n'en dirai pas plus sur ces points délicats.
Le Ciel ne m'a point fait pour régir les Etats,
Pour conseiller les Rois, pour enseigner les sages ;
Mais du port où je suis, contemplant les orages,
Dans cette heureuse paix où je finis mes jours,
Eclairé par vous-même, & plein de vos discours,
De vos nobles leçons salutaire interprète,
Mon esprit suit le vôtre, & ma voix vous répète.
Que conclurre à la fin de tous mes longs propos ?
C'est que les préjugés sont la raison des fots ;
Il ne faut pas pour eux se déclarer la guerre :
Le vrai nous vient du Ciel, l'erreur vient de la Terre ;
Et parmi les chardons qu'on ne peut arracher,

Dans des sentiers secrets le sage doit marcher.
La paix enfin, la paix, que l'on trouble & qu'on aime,
Est d'un prix aussi grand que la vérité même.

P R I E R E.

O DIEU qu'on méconnaît, ô DIEU que tout annonce,
Enten les derniers mots que ma bouche prononce.
Si je me suis trompé, c'est en cherchant ta Loi :
Mon cœur peut s'égarer, mais il est plein de toi.
Je vois sans m'allarmer l'éternité paraître,
Et je ne puis penser qu'un DIEU qui m'a fait naître,
Qu'un DIEU qui sur mes jours versa tant de bienfaits,
Quand mes jours sont éteints, me tourmente à jamais.

N O T E S.

a) Soit qu'un Etre inconnu , &c.

Dieu étant un Etre infini , sa nature a dû être inconnue à tous les hommes. Comme cet ouvrage est tout philosophique , il a falu rapporter les sentimens des Philosophes. Tous les Anciens , sans exception , ont cru l'éternité de la matière ; c'est presque le seul point sur lequel ils convenaient. La plupart prétendaient que les Dieux avaient arrangé le Monde ; nul ne croyait que Dieu l'eût tiré du néant. Ils disaient que l'Intelligence céleste avait par sa propre nature le pouvoir de disposer de la matière , & que la matière existait par sa propre nature.

Selon presque tous les Philosophes & les Poetes , les grands Dieux habitaient loin de la Terre. L'ame de l'homme , selon plusieurs , était un feu céleste ; selon d'autres , une harmonie résultante de ses organes ; les uns en faisaient une partie de la Divinité , *Divine participans aura* ; les autres , une matière épurée , une quintessence ; les plus sages , un être immatériel : mais quelque secte qu'ils aient embrassée , tous , hors les Epiéuriens , ont reconnu que l'homme est entièrement soumis à la Divinité.

b) Il faut distinguer Confutée , qui s'en est tenu à la Religion naturelle , & qui a fait tout ce qu'on peut faire sans Révélation.

c) Il est évident que cet *Arbitraire* ne regarde que les choses d'in-

stitution , les loix civiles , la discipline , qui changent tous les jours selon le besoin.

d) On ne doit entendre par ce mot *Décrets* que les opinions passagères des hommes qui veulent donner leurs sentimens particuliers pour des loix générales.

e) [Chaque homme] signifie clairement chaque particulier qui veut s'ériger en Législateur , & il n'est ici question que des eultes étrangers , comme on l'a déclaré au commencement de la première partie.

f) On ne pouvait prévoir alors que les flammes détruiraient une partie de cette ville malheureuse , dans laquelle on alluma trop souvent des buchers.

g) Les Turcs appellent indifféremment les Chrétiens *Infidèles* & *Chiens*.

h) On respecte cette maxime , hors de l'Eglise point de salut : mais tous les hommes sensés trouvent ridicule & abominable que des particuliers osent employer cette sentence générale & comminatoire contre des hommes qui font leurs supérieurs & leurs maîtres en tout genre : les hommes raisonnables n'en usent point ainsi. L'Archevêque Tillotson aurait-il jamais écrit à l'Archevêque Fénelon , *Vous êtes damné* ? Et un Roi de Portugal écrirait-il à un Roi d'Angleterre qui lui en-

voye des secours, *Mon frère, vous irez à tous les Diables ?* La dénonciation des peines éternelles à ceux qui ne pensent pas comme nous,

est une arme ancienne qu'on laisse sagement reposer dans l'arsenal, & dont il n'est permis à aucun particulier de se servir.

*1) Et ce Locke, en un mot, dont la main courageuse
A de l'esprit humain posé la borne heurteuse.*

Le modeste & sage Locke est connu pour avoir développé toute la marche de l'entendement humain, & pour avoir montré les limites de son pouvoir. Convaincu de la faiblesse humaine, & pénétré de la puissance infinie du Créateur, il dit que nous ne connaissons la nature de notre âme que par la foi : il dit que l'homme n'a point par lui-même assez de lumières pour assurer que Dieu ne peut pas communiquer la pensée à tout être auquel il daignera faire ce présent, à la matière elle-même.

Ceux qui étaient encor dans l'ignorance s'élevèrent contre lui. Entêtés d'un Cartésianisme aussi faux en tout que le Peripatétisme, ils croyaient que la matière n'est autre chose que l'étendue en longueur, largeur & profondeur : ils ne savaient pas qu'elle a la gravitation vers un centre, la force d'inertie & d'autres propriétés ; que ses éléments sont indivisibles, tandis que ses composés se divisent sans cesse. Ils bornaient la puissance de l'Être tout-puissant ; ils ne faisaient pas réflexion qu'après toutes les découvertes sur la matière, nous ne connaissons point le fond de cet être. Ils devaient songer que l'on a longtems agité si l'entendement humain est une faculté ou une substance. Ils devaient s'interroger eux-mêmes & sentir que nos connaissances sont

trop bornées pour sonder cet abîme.

La faculté que les animaux ont de se mouvoir, n'est point une substance, un être à part ; il paraît que c'est un don du Créateur. Locke dit que ce même Créateur peut faire ainsi un don de la pensée à tel être qu'il daignera choisir. Dans cette hypothèse, qui nous soumet plus que toute autre à l'Être suprême, la pensée accordée à un élément de matière, n'en est pas moins pure, moins immortelle, que dans toute autre hypothèse. Cet élément indivisible est impérissable : la pensée peut assurément subsister à jamais avec lui, quand le corps est dissous. Voilà ce que Locke propose sans rien affirmer. Il dit ce que Dieu eût pu faire ; & non ce que Dieu a fait. Il ne connaît point ce que c'est que la matière : il avoue qu'entre elle & Dieu il peut y avoir une infinité de substances créées absolument différentes les unes des autres : la lumière, le feu élémentaire paraît en effet, comme on l'a dit dans les éléments de Newton, une substance mixte entre cet être inconnu nommé matière, & d'autres êtres encor plus inconnus. La lumière ne tend point vers un centre comme la matière ; elle ne paraît pas impénétrable ; aussi Newton dit souvent dans son Optique, *Je n'examine pas si les rayons de la lumière sont des corps ou non.*

Locke dit donc qu'il peut y avoir un nombre inouï de substances, & que Dieu est le maître d'accorder des idées à ces substances. Nous ne pouvons deviner par quel art divin un être quel qu'il soit a des idées; nous en sommes bien loin: nous ne saurons jamais comment un ver de terre a le pouvoir de se remuer. Il faut dans toutes ces recherches s'en remettre à Dieu & sentir son néant. Telle est la Philosophie de cet homme, d'autant plus grand qu'il est plus simple; & c'est cette soumission à Dieu qu'on a osé appeler impiété; & ce sont ses sectateurs convaincus de l'immortalité de l'âme qu'on a nommé Matérialistes; & c'est un homme tel que Locke à qui un compilateur de quelques Physique a donné le nom d'*ennuyeux*.

Quand même Locke se serait trompé sur ce point, (si on peut pourtant se tromper en n'affirmant rien) cela n'empêche pas qu'il ne mérite la louange qu'on lui donne ici: il est le premier, ce me semble, qui ait montré qu'on ne connaît aucun axiome avant d'avoir connu les vérités particulières; il est le premier qui ait fait voir ce que c'est que l'identité, & ce que c'est que d'être la même personne, le même

moi: il est le premier qui ait prouvé la fausseté du système des idées innées. Sur quoi je remarquerai qu'il y a des écoles qui anathématisèrent les idées innées, quand Descartes les établit, & qui anathématisèrent ensuite les adversaires des idées innées, quand Locke les eut détruites. C'est ainsi que jugent les hommes qui ne sont pas Philosophes.

NB. *Le Lecteur curieux peut consulter le chapitre sur Locke dans les Mélanges de Littérature, &c. &c.*

k) Il ne faut pas entendre par ce mot l'Eglise Catholique, mais le poignard d'un Ecclésiastique, le fanatisme abominable de quelques gens d'Eglise de ces tems-là, détestés par l'Eglise de tous les tems.

l) Ce ridicule si universellement senti par toutes les Nations, tombe sur les grandes intrigues pour de petites choses, sur la haine acharnée de deux partis qui n'ont jamais pu s'entendre sur plus de quatre mille volumes imprimés.

m) Ce n'est pas à dire que chaque ordre de l'Etat n'ait ses distinctions, ses privilèges indispensables attachés à ses fonctions. Ils jouissent de ces privilèges dans tout pays: mais la loi générale lie également tout le monde.

T A B L E

D E S P I E C E S

comprises dans ce Volume.

<i>P</i> <i>Préface des Editeurs.</i>	pag. 1.
<i>Préface des Editeurs, qui était au devant de la première édition de Genève.</i>	IV.
<i>Leure de Mr. de Voltaire aux Editeurs de la première édition de Genève.</i>	VII.
<i>Avant-propos sur le Poëme de la HENRIADE.</i>	IX.
<i>Préface de l'édition de 1737. par Mr. L....</i>	XVIII.
<i>Préface pour la HENRIADE par Mr. Marmontel.</i>	XXI.

La HENRIADE, avec les Variantes recueillies par Mr. l'Abbé Langlet, & les Notes de l'Editeur, mises à la fin de chaque Chant.

<i>CHANT I.</i>	page 1
<i>CHANT II.</i>	25
<i>CHANT III.</i>	41
<i>CHANT IV.</i>	61
<i>CHANT V.</i>	85
<i>CHANT VI.</i>	103

Tom. I.

Ppp

CHANT VII.	pag. 119
CHANT VIII.	147
CHANT IX.	173
CHANT X.	189

Notes tirées de l'édition de Mr. l'Abbé Langlet, & de quelques éditions précédentes. 211

Histoire abrégée des événemens sur lesquels est fondée la fable du Poème de la HENRIADE. 235

Idée de la HENRIADE. 240

Dissertation sur la mort de Henri IV. 244

Essai sur la Poésie Epique.

CHAPITRE I. <i>Des différens goûts des Peuples.</i>	250
CHAP. II. Homère.	261
CHAP. III. Virgile.	267
CHAP. IV. Lucain.	274
CHAP. V. Le Triffin.	277
CHAP. VI. Le Camouens.	280
CHAP. VII. Le Tasse.	285
CHAP. VIII. Don Alonzo d'Ercilla.	298
CHAP. IX. Milton.	303

Discours en vers sur l'Homme, avec les Notes & les Variantes mises à la fin de chacun.

I. Discours. <i>De l'égalité des conditions.</i>	317
II. Disc. <i>De la Liberté.</i>	329
III. Disc. <i>De l'Envie.</i>	336

IV. Disc. <i>De la modération en tout.</i> . . .	pag. 343
V. Disc. <i>Sur la nature du plaisir.</i> . . .	352
VI. Disc. <i>De la nature de l'Homme.</i> . . .	359
VII. Disc. <i>Sur la vraie Vertu.</i> . . .	367
<i>Le Temple du Goût.</i>	373
<i>Notes sur le Temple du Goût.</i>	398
<i>Leure à M. de C*** sur le Temple du Goût.</i> . . .	403
<i>Variantes du Temple du Goût.</i>	407. 413. 425
<i>Le Poëme de Fontenoy. Les Notes sont mises à la fin.</i> . . .	427
<i>Préface du Poëme sur le désastre de Lisbonne.</i> . . .	440
<i>Note particulière sur un passage de cette Préface.</i> . .	443
<i>Poëme sur le désastre de Lisbonne. Les Notes sont mises à la fin.</i>	446
<i>Préface du Poëme sur la Loi naturelle.</i>	458
<i>La Loi naturelle, Poëme.</i>	
<i>Exorde.</i>	460
<i>Première partie.</i>	462
<i>Seconde partie.</i>	465
<i>Troisième partie.</i>	469
<i>Quatrième partie.</i>	473
<i>Prière.</i>	477
<i>Notes.</i>	478

005787534



[The text in this block is extremely faint and largely illegible. It appears to be a long, continuous paragraph of text, possibly a chapter or a section of a book. The text is too blurry to transcribe accurately.]